



HAL
open science

L'enfance agitée d'une mégapole. Transition urbaine et fragmentation de l'espace dans la vallée de Mexico.

Marc Guerrien

► **To cite this version:**

Marc Guerrien. L'enfance agitée d'une mégapole. Transition urbaine et fragmentation de l'espace dans la vallée de Mexico.. Géographie. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2004. Français. NNT: . tel-00011314

HAL Id: tel-00011314

<https://theses.hal.science/tel-00011314>

Submitted on 6 Jan 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
54 boulevard Raspail - 75006 Paris

L'ENFANCE AGITEE D'UNE MEGAPOLE

TRANSITION URBAINE ET FRAGMENTATION DE L'ESPACE DANS LA VALLEE DE MEXICO

**THESE POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN GEOGRAPHIE
DE L'ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES**

Présentée et soutenue publiquement le 17 décembre 2004 par

MARC GUERRIEN

Sous la direction de

ALAIN MUSSET, directeur d'études à l'EHESS.

Membres du Jury :

CYNTHIA GHORRA-GOBIN, directrice de recherche au CNRS.

JEAN-PAUL GILG, maître de conférences à l'EHESS.

ALAIN MUSSET, directeur d'études à l'EHESS.

MARIE-FRANCE PREVOT-SCHAPIRA, professeur à l'université Paris VIII.

COLETTE VALLAT, professeur à l'université Paris X.

TABLE DES MATIERES

L'ENFANCE AGITEE D'UNE MEGAPOLE

TRANSITION URBAINE ET FRAGMENTATION DE L'ESPACE DANS LA VALLEE DE MEXICO



INTRODUCTION.....p.9

PREMIERE PARTIE.

LES DIVISIONS SOCIO-SPATIALES A MEXICO :

METROPOLISATION ET CHANGEMENT D'ECHELLES.....p.23

I. LE PARADOXE DE MEXICO : VILLE MILLENAIRE, BALBUTIANTE MEGAPOLE.....p.24

A) Mexico : capitale aztèque, capitale coloniale.....p.24

1) Une histoire presque millénaire.....p.24

2) Capitale métisse d'une société rurale peu mélangée.....p.25

B) La formation d'une mégapole et la marginalisation du Mexico historique.....p.26

1) L'explosion démographique de la seconde moitié du XXème siècle.....p.26

2) L'acécentralisation de la mégapole.....p.30

II. MEXICO A L'AUBE DU XXIème SIECLE : VERS DE NOUVELLES ECHELLES

D'INSCRIPTION DES DIVISIONS SOCIO-SPATIALES.....p.34

A) Portrait d'une jeune société urbaine.....p.34

1) Une population jeune, une société traditionnelle.....p.34

2) Des niveaux de santé, d'éducation et de revenus très inégaux, une structure de l'activité originale.....p.37

3) Un habitat largement consolidé mais souvent rudimentaire.....p.40

B) L'inscription spatiale des divisions sociales dans le DF.....p.43

1) La relativité de l'intensité des divisions spatiales à l'échelle de l'ensemble du DF.....p.43

2) La classique double division centre/périphérie et Est/Ouest.....p.46

3) Le croissant Sud-Ouest, espace privilégié de la fragmentation de l'espace.....p.61

C) Les périphéries émiéttées.....p.66

1) Benito Juárez, Coyoacán-Nord : les espaces intermédiaires de l'urbanité partagée.....p.66

2) Alvaro Obregón, Magdalena Contreras, Cuajimalpa, Tlalpan : l'urbanité éclatée.....p.72

DEUXIEME PARTIE.

LE MEXICO MODERNE : ARCHIPEL DE PREMIER MONDE

DANS UN OCEAN DE PRECARITE.....p.83

I. QUAND LA VILLE SE FERME.....p.84

A) La notion de fragmentation de l'espace urbain à Mexico.....p.84

- 1) Une problématique contemporaine.....p.84
- 2) Une minorité d'acteurs pour un phénomène majeur.....p.85
- 3) Poids symbolique et effet de domination sur le paysage urbain.....p.88

B) Quartiers fermés, résidences privées.....p.90

- 1) Les grands ensembles et l'exemple de la *Villa Olímpica*.....p.90
- 2) La fermeture *expost* des îlots résidentiels et le développement du secteur de la vigilance privée. Les exemples de *Olipadres* et *San Angel Inn*p.92
- 3) La prolifération des petits lotissements privés fonctionnels type *prestige communities* dans les zones de *San Jerónimo* et du *Pedregal*.....p.101

C) Un secteur lucratif pour les promoteurs immobiliers.....p.109

- 1) Etude des produits de l'agence *Cataño Bienes Raíces* : des prix aux normes internationales.....p.109
- 2) Un marché extrêmement ciblé et inaccessible pour l'essentiel de la population.....p.112

II. NŒUDS ET CIRCUITS URBAINS D'UNE VILLE MODERNE.....p.115

A) Les satellites de l'archipel : les espaces complémentaires des quartiers fermés.....p.115

- 1) Les écoles et universités privées.....p.115
- 2) Les clubs de sport et de loisirs exclusifs.....p.123
- 3) Les grandes galeries commerciales type *mall*.....p.128

B) Connexion et déconnexion des circuits privés : unification de l'archipel et extraction de l'espace environnant.....p.140

- 1) La médiocrité des services de transport en commun dans les périphéries.....p.140
- 2) Mobilité, immobilité : le rôle des possibilités de déplacement dans la dissociation.....p.142

TROISIEME PARTIE.

LES FRONTIERES MENTALES D'UN ESPACE DUAL.....p.155

I. PERCEPTIONS ET REPRESENTATIONS DE LA VILLE DANS LES MILIEUX AISES...p.156

A) Les perceptions d'un univers fermé.....p.156

- 1) Les ensembles fermés, havres de paix au milieu du « chaos ».....p.157
- 2) Des *micro*-sociétés en voie d' « américanisation » formant des « communautés »?...p.167

B) Derrière les murs : espace méconnu, espace redouté.....p.177

- 1) Regards sur les quartiers populaires alentours, entre inquiétude et compassion.....p.177
- 2) Le rapport à l'espace public. Regards sur le centre historique et les micro-centres locaux.....p.185

II. PERCEPTIONS ET REPRESENTATIONS DE L'ESPACE URBAIN DANS LES MILIEUX DEFAVORISES DES PERIPHERIES DU SUD-OUEST DU DF..... p.193

- A) Le Cerro del Judío : une zone enclavée ?.....p.194**
- 1) Présentation du terrain d'étude et de l'échantillon de population interrogée.....p.194
 - 2) Diversité des pratiques de l'espace urbain et tendance à l'enracinement dans le quartier.....p.205
- B) Perception du Mexico des couches aisées et des espaces étrangers : fermeture sur le proche, ouverture sur le lointain.....p.217**
- 1) Le regard sur les voisins aisés : entre indifférence et hostilité.....p.217
 - 2) Spatiocentrisme à l'échelle locale, exocentrisme à l'échelle globale.....p.224

QUATRIEME PARTIE.

TRANSITION URBAINE ET FRAGMENTATION DE L'ESPACE : ENJEUX ET PERSPECTIVES.....p.237

I. UN PHENOMENE GLOBAL DANS LE CONTEXTE LOCAL DE TRANSITION URBAINE.....p.238

- A) Mexico dans le contexte global : esquisse comparative.....p.238**
- 1) Intégration globale, exclusions locales.....p.238
 - 2) L'originalité du double niveau de fermeture résidentielle mexicain.....p.246
- B) Vers la fin de la transition urbaine ?.....p.256**
- 1) Une probable stabilisation démographique définitive à l'horizon 2020.....p.256
 - 2) Un décollage économique attendu. Pour une homogénéisation sociale ?.....p.258

II. LES RISQUES POUR L'EQUILIBRE SOCIAL ET ENVIRONNEMENTAL DE LA DYNAMIQUE DE FRAGMENTATION DE L'ESPACE URBAIN.....p.264

- A) Les risques sociaux des mécanismes d'isolement à l'échelle locale.....p.265**
- 1) Fermeture et répression : une solution au problème de la délinquance ? Origines et dangers du discours dominant sur l'insécurité.p.265
 - 2) Le risque de la consolidation de micro-cultures dans une société fragmentée : le phénomène *banda* dans les milieux populaires.....p.275
- B) Un système de pratique de l'espace urbain non généralisable.....p.286**
- 1) L'automobile individuelle, problématique outil indispensable de la ville fragmentée.....p.287
 - 2) La nécessité d'une véritable politique de transport public.....p.293

CONCLUSION.....p.300

ANNEXES.....p.307

A. MEXICO : STATUT ET LIMITES POLITICO-ADMINISTRATIVES.....p.307

I. Statut officiel du DF.....p.308

II. Limites.....p.308

B. DONNEES ET TRAITEMENTS STATISTIQUES.....p.311

I. Données démographiques ZMVM.....p.312

II. Base complète de données sur le DF et traitements.....p.313

III. Construction des indices synthétiques.....p.321

IV. Méthodes de partition.....p.324

V. Coefficient de Geary.....p.326

VI. Enquête sur les prix de l'immobilier.....p.328

VII. Bases de données AGEB-DF.....p.331

VIII. Indices de mobilité et de territorialité.....p.340

IX. Données déplacements milieux aisés.....p.341

X. Données PGJDF sur la délinquance.....p.342

C. ENQUETES.....p.344

I. Les entretiens avec les membres des réseaux fermés.....p.345

II. L'enquête dans le *Cerro del Judío*.....p.347

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....p.360

Bibliographie - données cartographiques et statistiques.....p.361

Bibliographie - questions urbaines, Mexico.....p.362

Bibliographie - questions urbaines, générales.....p.366

Bibliographie - divers.....p.370

Bibliographie - manuels et méthodologie.....p.371

Sources de documentation et institutions d'accueil.....p.372

TABLES, INDEX ET GLOSSAIRES.....p.375

Table des cartes.....p.376

Table des graphiques.....p.378

Table des tableaux.....p.379

Table des schémas.....p.380

Table des croquis et dessins.....p.380

Table des photographies.....p.381

Index des lieux.....p.383

Sigles.....p.386

Glossaire des mots en espagnol.....p.387

387 pages, 125 illustrations (41 cartes, 19 graphiques, 18 tableaux, 6 schémas, 5 croquis, 11 dessins et 32 photographies), 174 références bibliographiques.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Installée sur un site d'une réelle beauté et au climat privilégié, Mexico pourrait, du haut de ses 2200 mètres d'altitude et de ses 680 ans d'existence mouvementée, toiser le monde avec l'assurance de celles que la nature et la vie ont gâté, et la sérénité que confère l'expérience des multiples crises déjà surmontées par le passé. Pourtant, aussi insaisissable qu'attachante, l'héritière de l'ancien centre de l'univers aztèque, Tenochtitlán, renvoie plus que jamais d'elle-même une impression de grande fragilité. Surpopulation, inégalités sociales criantes, niveaux élevés de délinquance urbaine, corruption généralisée, indices records de pollution : l'image de Mexico en ce début de XXIème siècle reste celle d'une agglomération symbole de la démesure prise par nombre de villes des pays en voie de développement au cours du siècle passé.

Les phénomènes dits de « fragmentation »¹ de l'espace urbain, symbolisés par le développement des espaces résidentiels fermés et le repli des couches moyennes et supérieures dans des circuits privés, apparaissent comme la manifestation ultime des tensions et contradictions qui la tiraillent de l'intérieur. L'intérêt de l'étude de cette problématique globale contemporaine n'est plus à démontrer, tant les enjeux qu'elle porte en terme de cohésion sociale et pour l'avenir de la manière de vivre la ville sont évidents. Mais les approches diffèrent souvent suivant le rapport qu'entretiennent les individus chercheurs avec l'espace étudié. Les éléments extérieurs à ces ensembles fermés, *a fortiori* lorsqu'ils sont originaires de sociétés bien plus homogènes socioculturellement², ont naturellement tendance, au moins dans un premier temps, à se montrer surpris, voire à être choqués par ces modes de vie résidentiels urbains. Ils peuvent être ainsi

¹ Le terme de « fragmentation » de l'espace désigne ici la dynamique de privatisation des espaces urbains, d'affaiblissement du domaine public, de multiplication des réflexes sécuritaires et de repli sur soi des différents groupes ou sous-groupes urbains les uns par rapport aux autres. Voir la rubrique « précisions terminologiques » en fin d'introduction pour l'explication du choix de ce terme.

² Je me situe ici personnellement dans cette catégorie.

tentés d'adopter des postures critiques peu constructives et ne faisant guère avancer la réflexion. A l'inverse, ceux qui sont familiers de ces ensembles, voire qui y résident comme nombre de chercheurs latino-américains, ont souvent tendance, du fait qu'ils ont parfaitement intégré un style de vie qui est pour eux une norme, à ne tout simplement pas les évoquer, ou à négliger les problèmes soulevés en les relativisant à l'extrême. Nous verrons d'ailleurs que cela explique sans doute l'absence de véritable débat public digne de ce nom au Mexique sur la question.

Approche générale, démarche et méthode de recherche.

Pour mener à bien cette recherche, la démarche d'ensemble s'est voulue la plus pragmatique possible, en se basant sur une approche plus empirique que théorique. Dans le but de maximiser autant que possible l'objectivité de l'analyse des phénomènes en présence, on a avant toute chose cherché en permanence à éviter les deux écueils que l'on vient d'évoquer (proximité et éloignement excessifs vis-à-vis de l'objet). Cela a été facilité par deux facteurs d'ordre personnel. Tout d'abord celui d'être ami de longue date de familles mexicaines appartenant aux couches favorisées de l'agglomération, et d'avoir vécu durant de longs mois parmi elles³ : avoir intégré durablement le Mexico des couches aisées, et d'une certaine façon en faire donc partie, a permis de poser un vrai regard de l'intérieur sur les phénomènes étudiés. Au-delà du fait que cela m'a permis de connaître les logiques socio-psychologiques en présence, cela m'a grandement aidé à les comprendre et à éviter le piège de l'approche manichéenne et disqualifiante. Ensuite, le fait d'être personnellement originaire et résident d'un quartier populaire de la région parisienne⁴ pratiquement intégralement habité - comme les zones urbaines populaires mexicaines - par des migrants « *néo-urbains* »⁵ des première et deuxième générations m'a sans doute facilité la tâche dans le contact du terrain. Cela m'a en tout cas aidé à comprendre les perceptions que pouvaient avoir les habitants des quartiers populaires périphériques mexicains. Le contexte autant social

³ Voir Annexe C.I.

⁴ Le quartier de l'*Avenir parisien*, situés au Nord de la commune de Drancy, à la limite de celles de Bobigny et La Courneuve, en Seine-Saint-Denis.

⁵ J'ai voulu désigner par ce concept de « *néo-urbain* », que je reprendrai régulièrement tout au long de cet ouvrage, les populations urbaines immigrées - intranationales dans le cas de Mexico, internationales dans celui des pays les plus riches - originaires de zones rurales défavorisées des pays du Sud. En soulignant à travers ce terme la nature nouvelle de leur urbanité, j'ai sciemment voulu spécifier les particularités socioculturelles de ces populations de migrants économiques marquées par les valeurs rurales traditionnelles. Nous verrons que ces valeurs conditionnent beaucoup de réflexes et de comportements, et participent pleinement aux dynamiques d'inclusion et d'exclusion sociale. Par ailleurs, ce concept universel de « *néo-urbain* » présente l'avantage de permettre de sortir des cadres nationaux, ethniques et religieux. On estime en effet que ceux-ci sont un mauvais point de départ pour analyser les sociétés urbaines contemporaines, du fait qu'ils ont tendance à déchaîner d'emblée les passions et à empêcher d'aborder sereinement des questions pourtant essentielles.

que culturel est évidemment dans les deux cas très différent, mais la familiarité avec certaines logiques, certaines mentalités, et avec les codes et discours qui leur correspondent m'a grandement aidé à me mouvoir avec confiance dans des milieux généralement peu ouverts aux éléments extérieurs. Cette familiarité de sociétés urbaines très diverses ne constitue bien entendu pas en soi une garantie d'objectivité, mais permet de conserver toujours un certain recul. Elle aide par exemple à conserver un regard critique sur les préjugés et clichés en tout genres que l'on voit régulièrement resurgir dans le propos des uns et des autres, et qui peuvent parfois imprégner certaines études sociologiques. On espère en tout cas que cela aura permis d'éviter de tomber, en s'intéressant aux quartiers populaires mexicains, dans les deux pièges classiques que sont ceux du misérabilisme et du populisme. Dans le même esprit, on a cherché de manière constante à ne pas succomber, en évoquant les comportements et modes de fonctionnement des couches moyennes et supérieures, à la tentation de la dénonciation facile, ou à celle de la négation des problèmes qui se posent.

Pour ce qui est de la méthode, il m'a semblé que l'on ne pouvait comprendre les signes actuels de fragmentation de l'espace à Mexico au travers d'une analyse unidimensionnelle et ponctuelle, sans se replacer dans une perspective plus large. C'est pour cela que l'on a privilégié une approche multiscalaire pour les appréhender : de l'échelle la plus locale à la plus globale, et inversement, on a cherché en permanence à situer le contexte général et à mettre en relation les faits et les dynamiques qui contribuent à la situation actuelle dans la vallée de Mexico. Cela se traduit notamment par la multiplicité des échelles de représentation cartographique utilisées. L'approche cartographique occupe d'ailleurs une place centrale dans notre démarche. Les plans, cartes thématiques, schémas, croquis et graphiques présentés ici ne sont ainsi pas des documents récupérés de-ci de-là à vocation décorative. Ils ont au contraire été patiemment élaborés dans le cadre de cette recherche, et ils participent pleinement de l'exposé des résultats et des raisonnements.

Ces documents cartographiques ont le plus souvent été mis au point après de volumineuses analyses des données, dont les résultats détaillés ont été systématiquement placés en annexe afin de ne pas alourdir démesurément le propos, et pour ne pas décourager les lecteurs peu friands de chiffres. Mais il était nécessaire d'effectuer dans un premier temps ces importants traitements statistiques, réalisés à partir des données disponibles sur le *Distrito Federal* (DF)⁶ auprès de

⁶ District Fédéral (voir Annexe A.II).

l'*Instituto Nacional de Economía, Geografía e Informática (INEGI)*⁷. On se devait en effet de cerner dans son ensemble l'objet étudié grâce à une approche quantitative détaillée avant de pouvoir se lancer dans des démarches plus qualitatives. Cela étant dit, l'idée directrice générale sur le plan méthodologique est qu'approches quantitatives et qualitatives ne doivent pas s'opposer ou être séparées, mais sont au contraire vouées à se compléter et se nourrir réciproquement. Car de la même manière que l'étude d'un cas particulier relève le plus souvent de l'anecdotique si son degré de représentativité n'a pas été établi ou au moins situé, un contexte général peut difficilement être compris à la seule lecture de séries de chiffres. Une bonne connaissance du terrain est nécessaire pour pouvoir correctement sélectionner, traiter, interpréter et analyser les données quantitatives.

L'accès aux résultats des recensements généraux de population et de logement effectués en 1970, 1980, 1990 et 2000, et à ceux des différentes enquêtes thématiques réalisées par l'INEGI nous a permis, en construisant une cinquantaine de variables regroupées en 14 indices synthétiques, d'établir avec précision le portrait du District Fédéral contemporain. Surtout, il aura permis d'analyser les grandes lignes des divisions socio-spatiales en son sein, ceci à la double échelle des *delegaciones*⁸ et des *Areas Geo-Estadísticas de Base (AGEB)*⁹. On aura ainsi pu situer avec précision le contexte social général de manifestation des phénomènes actuels de fragmentation de l'espace à Mexico, et identifier leur espace privilégié d'inscription.

Une fois clairement défini l'objet étudié, on a pu se lancer dans des travaux qualitatifs plus fins et des études de cas particuliers, dans une approche relevant plus de l'anthropologie urbaine. Pour mener à bien les travaux de terrain, on remarquera que le fait de ne pas être Mexicain et de représenter une institution étrangère s'est paradoxalement souvent avéré être un atout. D'abord parce qu'il nous a permis de poser un regard assez neuf et - on l'espère - objectif sur les phénomènes observés, mais aussi parce qu'il nous a en quelque sorte conféré un statut de neutralité vis-à-vis de nos divers interlocuteurs. Cela a permis que notre longue présence à Mexico au contact de milieux sociaux variés aboutisse à différents types d'enquêtes, sous forme de questionnaires systématiques, d'entretiens ou de simples observations paysagères et comportementales. L'ensemble des résultats de ces études qualitatives sont présentés et analysés

⁷ Institut National d'Économie, Géographie et Informatique, *grosso modo* l'équivalent de l'INSEE français.

⁸ Délégations (voir annexe A.II.).

⁹ Aires Géostatistiques de Base (voir Annexe A.II.).

tout au long de cet ouvrage. Conjointement aux travaux quantitatifs et d'analyse spatiale, ils ont largement façonné notre réflexion et contribué à l'élaboration des thèses soutenues ici¹⁰.

En ce qui concerne la bibliographie, on a rassemblé et utilisé l'ensemble des documents auxquels on a pu accéder touchant à la problématique de la fragmentation de l'espace urbain dans le Mexico contemporain. Toutefois, il faut signaler qu'il n'existe aucun ouvrage d'ampleur de référence sur cette problématique appliquée à la capitale mexicaine. Comme nous venons de le remarquer, le fait même que ces phénomènes ne suscitent guère de débat public au Mexique est en lui-même symptomatique d'une société habituée à fonctionner avec une structure sociale très inégalitaire. Celle-ci ne se pose pas forcément les mêmes questions que les observateurs extérieurs, et le manque d'intérêt pour cette thématique est donc en quelque sorte inhérent en soi à l'état de fragmentation sociale et spatiale. Nous aurons l'occasion de constater que le réel processus de métissage culturel qui s'est déroulé au Mexique au cours des derniers siècles n'a pas effacé toutes les contradictions ancrées - consciemment ou inconsciemment - dans les mentalités et dans les mœurs. Quoiqu'il en soit, cela explique probablement la maigreur de la bibliographie considérant l'ampleur et l'importance du phénomène considéré¹¹.

Thèses et hypothèses

La thèse développée grâce à cette démarche générale, cette approche personnelle et ces différentes méthodes peut être décomposée en trois parties. La thèse première soutenue ici est que l'on est bien aujourd'hui à Mexico, en particulier dans la moitié Ouest de l'agglomération, en présence d'une dynamique et de logiques de fragmentation de l'espace urbain. Ceci quel que soit le terme retenu pour désigner les multiples phénomènes de fermeture les uns par rapport aux autres des sous-ensembles constitutifs de l'agglomération. Nous montrerons que le phénomène de privatisation, officielle ou *de facto*, des espaces vécus et pratiqués par des couches grandissantes de la population est un fait indéniable. La prolifération des quartiers et îlots résidentiels fermés destinés aux couches supérieures est la manifestation la plus spectaculaire de ce phénomène, mais il recouvre bien d'autres aspects. Car le mécanisme d'extraction de l'espace urbain environnant des couches aisées mexicaines

¹⁰ Notre démarche générale relève donc de la géographie humaine, de la démographie et de l'anthropologie culturelle. Ceci suivant le principe qu'à partir du moment où l'on s'intéresse à l'inscription spatiale des hommes et à leurs rapports à la terre (géographie humaine), on se doit d'étudier les populations autant sous l'angle quantitatif (démographie) que qualitatif (anthropologie culturelle).

¹¹ On signale quand même les travaux d'Angela Giglia sur les espaces résidentiels fermés (voir bibliographie), et la parution récente d'un dossier sur ce même thème dans la revue *Ciudades* (n°59, Juillet-Septembre 2003).

est plus subtil que, par exemple, dans le cas du développement des grandes *gated communities*¹² aux Etats-Unis. Le Mexico des couches favorisées n'est en effet pas un bloc convexe qui serait en voie de sécession, mais bien une multitude de petits îlots dispersés dans un océan de quartiers populaires, et c'est ce qui explique l'aspect spectaculaire des signes de fragmentation de l'espace à l'échelle locale.

Pour mettre en évidence cet aspect, on empruntera à la topologie la notion de connexité pour caractériser les espaces constitutifs de cet archipel que l'on appellera le « Mexico moderne ». On montrera que la connexion des îlots de l'archipel produit une déconnexion de l'espace environnant qui, conjuguée à la surexposition dans l'espace et dans les médias des acteurs de la ville moderne, engendre souvent des perceptions et des représentations biaisées de la réalité sociale du Mexico contemporain. Nous verrons que celles-ci peuvent conduire à des stratégies individuelles dont l'addition produit parfois les résultats inverses de ceux escomptés (sentiment d'insécurité, pollution de l'air, etc.). Mais surtout, elles peuvent inspirer des choix politiques n'allant pas forcément dans le sens de l'intérêt général, et de la « modernisation » pourtant appelée de leurs vœux par les élites mexicaines.

Cela étant dit, on ne considère pas dans cette thèse que les logiques de fermeture concernent seulement les couches aisées et les élites. On a au contraire cherché en permanence dans cette recherche à aborder la problématique par les deux bouts, et c'est sans doute ce qui la distingue et la rend complémentaire des analyses « par le haut »¹³ des phénomènes de fragmentation de l'espace. On montrera ainsi que la fermeture des quartiers n'est pas à sens unique : si nombre de quartiers populaires périphériques *néo-urbains* sont formellement ouverts, dans la pratique les éléments extérieurs, et notamment les membres des milieux aisés, ne s'y sentent guère les bienvenus et évitent d'y pénétrer. On verra donc qu'il y a à Mexico un phénomène de

¹² « Communautés encloses », quartiers résidentiels fermés et privés nord-américains.

¹³ On définit ici les analyses « par le haut » comme étant celles qui considèrent que les évolutions sociales dépendent grandement des superstructures et d'une petite minorité d'acteurs clefs hyper-influents. Ces approches présentent l'avantage de souligner l'importance du rôle social des élites politiques et économiques. Cependant, elles conduisent parfois à surestimer celle-ci dans les changements structurels. En Amérique latine, on trouve paradoxalement les adeptes les plus radicaux de ces analyses à la fois chez les technocrates *néolibéraux* (qui estiment pouvoir moderniser une société par le haut en appliquant quelques recettes à bas coûts) et dans les courants critiques du capitalisme mondialisé (qui surestiment souvent l'importance du rôle des grandes multinationales, organismes internationaux, etc., dans les évolutions structurelles globales). A l'opposé, les analyses appréhendant la société « par le bas » considèrent que les changements sociopolitiques et culturels sont le résultat des modifications de la composition et des comportements sociaux de l'ensemble de la population, plutôt que l'inverse. En tant que géo-démographe et anthropologue, on aura tendance à être plus en phase avec cette seconde approche, sans nier toutefois l'importance et l'intérêt de la première, ni celui des études plus sociologiques du fonctionnement des institutions.

réciprocité des mécanismes d'inclusion/exclusion sociale et de connexion/déconnexion spatiale, et que le fait qu'ils s'auto-alimentent entre eux explique pour beaucoup la vigueur de la dynamique actuelle de fragmentation. Quoiqu'il en soit, on considère que l'on est en présence ici d'un phénomène majeur, et l'on ne souscrit donc pas aux thèses qui estiment peu ou prou que les divisions socio-spatiales dans la ville et les discontinuités entre les territoires n'ont rien de nouvelles, ou les relativisent à l'extrême.

La deuxième thèse soutenue ici est que ces phénomènes de fragmentation de l'espace sont indissociables d'un vaste processus que nous qualifierons de « transition urbaine »¹⁴ entamé dans la vallée de Mexico depuis le début du XXème siècle, et qui s'est brutalement accéléré dans la seconde moitié de celui-ci. Par cette formule de transition urbaine, j'entends conceptualiser les mécanismes entrant dans le cadre du passage d'une société à la structure démographique essentiellement rurale à une société majoritairement urbaine. Le terme de « *néo-urbains* » utilisé précédemment pour désigner les acteurs de la transition urbaine entre donc pleinement dans ce cadre. A Mexico, et d'une manière générale au Mexique, le processus de transition a été particulièrement brutal puisqu'il a transformé en deux ou trois générations un pays peuplé à 92 % de ruraux en une nation à près de 75 % urbaine¹⁵. Il a généré une transposition très rapide à l'intérieur de l'espace urbain de divisions socio-spatiales qui auparavant s'inscrivait plutôt, schématiquement, dans une opposition entre des villes riches et des campagnes pauvres. C'est cette transposition dans la ville de divisions très anciennes qui nous semble être directement à l'origine des phénomènes de fragmentation observés aujourd'hui à l'intérieur de l'espace urbain.

On ne considère donc pas tant que c'est une éventuelle augmentation des inégalités sociales et un phénomène de paupérisation massive qui les explique, mais avant tout les déplacements importants et le regroupement nouveau dans l'espace urbain de populations ayant au départ des niveaux socio-économiques très différents. En d'autres termes, la thèse développée ici est que c'est l'immigration massive de populations rurales très défavorisées en direction de la ville de Mexico qui a structurellement provoqué l'hétérogénéisation socio-économique et

¹⁴ Dans un sens très différent de l'expression de Marc Wiel, qui parle de transition urbaine pour désigner le « passage de la ville pedestre à la ville motorisée » [1999].

¹⁵ On peut discuter les critères retenus pour délimiter un espace rural d'un espace urbain, variables suivant les pays. Au Mexique, une localité est considérée comme urbaine à partir de 1500 habitants, ce qui signifie que les habitants de gros bourgs ruraux peuvent être rangés dans la catégorie des urbains. Toutefois, l'ampleur du bouleversement est telle au Mexique que l'on peut parler de brutale et massive transition urbaine au cours de la seconde moitié du XXème siècle.

culturelle à l'origine des phénomènes de repli sur soi des couches supérieures. Les options politiques plus libérales et l'affaiblissement du domaine public nous apparaissent ainsi plus comme étant la conséquence que la cause de cette hétérogénéisation socioculturelle de la ville. On se démarquera donc ici des thèses considérant que les manifestations actuelles de fragmentation de l'espace entrent dans le cadre de l'émergence d'une « postmetropolis » globale se caractérisant par toujours plus de discontinuités spatiales et de tensions sociales. Notre approche basée sur l'analyse de l'inscription spatiale sur le temps long des différents groupes humains et sur l'étude concrète de leurs comportements individuels et collectifs nous amènera à relativiser ces analyses : en replaçant les phénomènes actuels de fragmentation de l'espace dans le contexte historique de la transition urbaine, nous verrons que l'accentuation des discontinuités et des tensions sociales dans la ville n'est pas une fatalité, et qu'il est même probable à Mexico que la fin prochaine de ce processus transitoire provoque leur atténuation progressive.

Cela étant dit, les logiques actuelles de repli sur soi et de fragmentation de l'espace ont encore de beaux jours devant elles, et posent à Mexico un certain nombre de problèmes immédiats. La troisième thèse développée ici est précisément qu'ils risquent en eux-mêmes de constituer un sérieux frein au décollage socio-économique que la prochaine stabilisation démographique permet d'envisager. On montrera ainsi que les phénomènes d'exclusion et de déconnexion des différents micro-groupes sociaux dans l'espace urbain ont tendance à s'alimenter de manière endogène, et qu'il est nécessaire d'essayer de les atténuer. En effet, nous verrons que ces logiques ont un coût social et écologique important, mais aussi que ces évolutions contribuent à maintenir dans la marginalité des populations dont le potentiel accru offert par la hausse générale des niveaux d'éducation risque de rester largement inexploité. On ne considère donc pas qu'une sorte d'autorégulation naturelle liée à la transition démographique soit suffisante, et qu'il suffit de laisser faire en attendant la fin progressive de la transition urbaine. On montrera au contraire que les pouvoirs publics ont un vrai rôle à jouer pour faciliter et accélérer l'indispensable et inévitable intégration des *néo*-urbains. Sans proposer de recette miracle, on verra comment des efforts accrus en termes d'éducation, de valorisation des espaces publics, d'amélioration de l'habitat et de développement des transports en commun dans les zones périphériques peuvent permettre une fin plus harmonieuse de la transition, et une amélioration de la qualité de vie de l'ensemble de la population, y compris aisée.

Plan

Pour développer ces thèses, on a adopté un plan conçu dans ses grandes lignes comme un double *zoom* avant/arrière dans l'espace, en partant du général vers le particulier, puis du particulier vers le général. Ceci toujours dans le souci de privilégier une approche multiscalaire et de rendre possible associations et dissociations des phénomènes dans l'espace et dans le temps. Les phénomènes de fragmentation de l'espace urbain posent, dans le contexte actuel dit de mondialisation, la question centrale de l'échelle d'inscription des systèmes de solidarité entre famille, quartier, ville, région, nation et humanité dans son ensemble. On a donc élaboré le plan de sorte à ce qu'il permette en permanence le changement d'échelle d'observation des phénomènes socio-spatiaux. L'analyse préalable des divisions socio-spatiales plus générales, à l'échelle de l'ensemble du DF, permettra de situer et de mieux comprendre les phénomènes locaux, à l'échelle des différents quartiers de la ville. En retour, l'étude de ceux-ci permettra d'éclairer d'un jour nouveau la situation d'ensemble. On replacera alors pour terminer les phénomènes de fragmentation de l'espace à Mexico dans le contexte historique plus général de la transition urbaine mondiale¹⁶.

Dans la première partie, on s'est attaché à revenir brièvement sur l'histoire de Mexico et sur les étapes de formation de la mégapole. On a ensuite présenté et analysé les grandes divisions socio-spatiales qui traversent à présent le DF. Cela nous aura permis notamment de distinguer les divisions anciennes de la ville de Mexico des nouvelles logiques spatiales, et ainsi d'identifier le croissant Sud-Ouest comme étant la zone privilégiée d'inscription des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain. Dans la deuxième partie, on a procédé à une description méthodique de l'archipel du « Mexico moderne ». On a analysé en détail son architecture et sa répartition spatiale, en portant donc une attention particulière à cette zone Sud-Ouest. Cela a consisté d'abord en une typologie des différents quartiers fermés mexicains, mais on s'est aussi intéressé à des espaces que l'on a estimé complémentaires et indissociables de ceux-ci : les établissements scolaires, les enceintes commerciales et de divertissement, et les clubs de sport et de loisir privés. Dans la troisième partie, on s'est intéressé aux pratiques, perceptions et représentations de l'espace urbain fragmenté dans les différentes couches de la population. On a ainsi comparé celles de membres des milieux aisés du Sud-Ouest avec celles d'habitants d'une

¹⁶ On rappelle qu'en 1950, 28 % de la population mondiale vivait en ville alors qu'en 2000 ce chiffre s'élevait déjà à 47,4 %. La population de la planète s'étant dans le même temps multipliée par 2,5, la population urbaine mondiale a plus que quadruplé en 50 ans (+ 323 %).

zone populaire *néo*-urbaine voisine, le *Cerro del Judío*, pour mettre en évidence les frontières mentales qui séparent autant que les murs les différentes couches de la société. Enfin, pour terminer, une fois enrichi de toutes ces analyses, on a donc cherché dans la quatrième partie à resituer dans le contexte global et sur le temps long les phénomènes en présence à Mexico, au travers notamment d'une esquisse comparative avec d'autres espaces urbains de référence. Cela nous a permis de formaliser le concept de transition urbaine et d'envisager les perspectives possibles pour l'avenir, tout en soulignant les risques dont les phénomènes actuels de fragmentation sont porteurs.

Mais, avant de développer ce plan, on terminera cette introduction générale par quelques précisions sur des termes ou expressions fréquemment employés ici et pouvant prêter à discussion.

Précisions terminologiques

Le choix des mots utilisés est en effet rarement neutre. Le lecteur aura par exemple noté que l'on a distingué d'emblée dans cette introduction les « couches favorisées » des « couches populaires », adoptant ainsi implicitement une approche de classes que les sciences sociales contemporaines ne privilégient pas toujours. Et il est vrai qu'une séparation en deux ensembles aussi vastes que flous est par définition fort réductrice compte tenu de la multiplicité des trajectoires individuelles et de la complexité des structures sociales dans les villes d'aujourd'hui. Toutefois, dans un contexte comme le mexicain, il nous a semblé difficile de faire autrement : on a estimé que l'on ne pouvait pas aborder la population de Mexico comme si elle formait un tout homogène, la considérer comme s'il s'agissait d'une société de classe moyenne. Telle démarche nous a semblé impossible tant les disparités sociales y sont fortes, et tant les caractéristiques historiques de cette société issue de la colonisation ne peuvent être perdues de vue. L'un des objectifs de la première partie est précisément de mettre en évidence le fait que ce que l'on désigne communément (et souvent improprement du point de vue statistique) comme étant la classe moyenne ne représente qu'une petite minorité de la population actuelle de Mexico. Or cette minorité très influente politiquement, économiquement et culturellement joue un rôle essentiel dans la dynamique de fragmentation de l'espace, et on était bien obligé de trouver des termes pour la désigner. Même si, comme toujours lorsque l'on procède à une discrétisation, les limites des groupes sociaux ainsi définis peuvent être discutées. Quoiqu'il en soit, on a décidé d'utiliser ici indistinctement les expressions de « couches aisées », « couches supérieures » ou

« couches favorisées » mexicaines pour désigner les populations ayant *grosso modo* des niveaux de vie et de revenus équivalents à ceux des classes moyennes européennes ou nord-américaines. De la même manière, on a utilisé le plus souvent l'expression de « couches populaires » pour désigner les populations *néo*-urbaines qui appartiennent au bas de l'échelle sociale, mais sont majoritaires numériquement. Enfin, on a désigné comme couches « intermédiaires » les populations ne pouvant pas être objectivement considérées comme pauvres (employés, petits patrons, agents de l'Etat, etc.), mais n'ayant pas non plus le même niveau de vie que les couches supérieures.

Toujours en ce qui concerne les questions sémantiques, on a régulièrement utilisé les concepts toujours subjectifs de « développement/sous-développement » et de « modernité/tradition » pour désigner les caractéristiques démographiques, économiques et socioculturelles de la population de tels ou tels espaces. Là encore, la raison est purement pratique : il ne s'agissait pas de faire des jugements de valeur, de suggérer que tel type de fonctionnement économique et socioculturel est un modèle à suivre, mais de trouver des expressions synthétiques suffisamment parlantes évitant de se perdre dans d'interminables formules à rallonge. Lorsque l'on parle d'indicateurs de développement, le lecteur doit donc comprendre qu'il s'agit d'indicateurs de richesse économique, de hauts revenus, de qualité de l'équipement et des infrastructures, de confort matériel, de bonne santé et de hauts niveaux relatifs d'instruction. A l'inverse quand on évoque des indicateurs de sous-développement il est question de pauvreté, de précarité de l'habitat, de la santé, de l'éducation, etc. De la même manière, lorsque l'on parle d'indicateurs de modernité des mœurs, on évoque les indicateurs de structures familiales et sociales plus libérales se rapprochant de celles en vigueur dans les classes moyennes occidentales. Celles-ci se caractérisent en général par un faible nombre d'enfants par famille et un âge moyen de la femme au mariage et au premier enfant relativement élevé, de forts taux d'activité des femmes en dehors du foyer, un plus haut degré de mobilité spatiale et professionnelle, une plus grande indépendance des individus, etc. Ces mœurs dits modernes s'opposent à ceux qualifiés de traditionnels, et caractérisés par des structures familiales plus autoritaires se rapprochant de celles existant dans les zones rurales de nombre de pays latino-américains, avec une natalité plus importante liée à un âge moyen au mariage et au premier enfant plus bas, une proportion plus importante de femmes au foyer, etc.

Enfin, pour en terminer avec la question du choix des expressions employées, on justifiera ici l'emploi systématique du terme « fragmentation » pour désigner les mécanismes de fermeture

réciroque des différents sous-ensembles de l'agglomération par le simple fait qu'il nous a semblé le moins inapproprié. Là encore, on peut discuter de la pertinence de ce terme, le concept de fragmentation sous-entendant une unité préalable qui n'est pas nécessairement une réalité puisque ces phénomènes s'observent souvent dans des zones nouvellement urbanisées. Le concept même de transition urbaine, en soulignant que l'on est en présence d'un changement de composition de la population, va à l'encontre de l'idée, sous-tendue par la notion de fragmentation, de séparation d'ensembles qui auraient par le passé été unis. Mais, pour paraphraser Churchill, il nous a semblé être le pire... après tous les autres. Car on aura préféré cette notion par exemple à celle de « ségrégation », qui exprime une volonté délibérée et concertée de mettre à l'écart telle ou telle population¹⁷. Surtout, on l'aura préféré à des termes impropres comme ceux de « ghettoïsation » ou d'« apartheid » qui renvoient à des réalités socioculturelles et historiques différentes de celles du Mexico contemporain. Par rapport à toutes ces notions, celle de fragmentation, si elle est imparfaite, présente l'avantage de souligner le fait que ce sont les sous-ensembles constitutifs du tout, les fragments de la ville, qui ont tendance eux-mêmes à se séparer ou à se maintenir séparés les uns des autres.

¹⁷ Le terme de « ségrégation » a pour origine étymologique le verbe latin *segregare*, qui signifie « mettre à l'écart du troupeau », et sous-entend par là même que quelqu'un procède à cette mise à l'écart. Or nous verrons qu'ici les mécanismes d'inclusion/exclusion sont bien plus subtils, ils s'auto-alimentent entre eux et leur vigueur est précisément due à leur réciprocité. Il n'y a donc pas vraiment de « berger » décidant de mettre à l'écart du « troupeau » untel ou untel.

PREMIERE PARTIE

PREMIERE PARTIE.
LES DIVISIONS SOCIO-SPATIALES A MEXICO :
METROPOLISATION ET CHANGEMENT D'ECHELLES.

On se propose dans cette première partie de revenir dans un premier temps sur l'extraordinaire explosion démographique qu'a connue la vallée de Mexico au cours des dernières décennies, puis de présenter les différents types et échelles d'inscription des divisions socio-spatiales qui s'observent aujourd'hui dans le District Fédéral. Ceci en partant de l'hypothèse que celles-ci ne peuvent être dissociées du processus exceptionnel d'extension urbaine qui a fait de Mexico l'une des plus grandes mégapoles du monde, autant en terme de superficie que d'effectifs de population. Une analyse approfondie des données à partir des résultats du recensement effectué en 2000 par l'INEGI et de ceux d'enquêtes personnelles sur l'immobilier nous permettra de dresser un tableau précis des caractéristiques socio-économiques, démographiques et culturelles de la population du DF. Celui-ci nous aidera de mieux comprendre les phénomènes plus locaux étudiés en détail par la suite, et nous conduira à identifier les zones privilégiées de manifestation des phénomènes contemporains de fragmentation de l'espace. Mais avant cela, revenons donc dans un premier temps sur les grandes étapes de la formation de la mégapole, et sur ce que l'on qualifiera de « paradoxe de Mexico ».

I. LE PARADOXE DE MEXICO : VILLE MILLENAIRE, BALBUTIANTE MEGAPOLE.

A) Mexico : capitale aztèque, capitale coloniale.

1) Une histoire presque millénaire.

Si le site de l'actuelle Mexico est riche d'une histoire humaine qui remonte dans l'état actuel des connaissances au moins à la période 900-1200, on peut dater à la fondation de la capitale aztèque Tenochtitlán en 1325 la véritable naissance de la cité [Gruzinski, 1996]. De vieilles traditions et particularités anthropologiques basées sur des pratiques d'assimilation lui auront permis de s'adapter dans toutes les circonstances aux événements, du choc de la Colonisation à la Révolution en passant par l'Indépendance, tout en se façonnant une identité métisse complexe et originale. Car à la différence d'autres régions américaines sous-peuplées à leur arrivée, les Européens¹⁸, du fait de leur très forte infériorité numérique, furent obligés au Mexique de faire d'importants compromis et de prendre en considération les civilisations et les structures sociales préexistantes¹⁹. Ainsi, s'ils installèrent en 1521 la capitale de la Nouvelle-Espagne en lieu et place d'une ville aztèque qui était déjà l'une des plus peuplées au monde²⁰, c'est parce qu'il leur était nécessaire pour des questions pratiques et symboliques de s'adapter au système mis en place par leurs prédécesseurs, sous peine de le voir devenir concurrent du leur et menacer à terme leur domination [Musset, 1995]. A partir de là, Mexico est toujours resté au fil des siècles le principal pôle politique, économique et culturel de la nation mexicaine, et l'une des plus importantes villes américaines et mondiales. Son incontestable rayonnement national et international tout au long des siècles fait que, dans l'ensemble, on peut dire que la célèbre prophétie du dieu Huiztilopochtli²¹, voulant qu'« il se fasse de grande choses à Mexico-Tenochtitlán », s'est bien réalisée.

¹⁸ Essentiellement originaires des provinces espagnoles de la péninsule ibérique.

¹⁹ Le concept de « Nouveau Monde », qui évoque une certaine virginité des espaces a ainsi beaucoup moins de sens au Mexique que par exemple en Amérique du Nord ou en Argentine.

²⁰ On estime généralement que Mexico-Tenochtitlán comptait près de 300 000 habitants lorsqu'elle fut découverte par les Européens.

²¹ Selon la mythologie Mexica, le dieu Huiztilopochtli est celui qui indiqua où devait se fonder leur cité, centre de l'univers [Gruzinski, 1996].

2) Capitale métisse d'une société rurale peu mélangée.

Jusqu'au XX^{ème} siècle, dans le cadre d'une économie régionale et nationale basée sur les activités agricoles et d'extraction, la population urbaine est toujours restée très nettement minoritaire au Mexique. La ville était alors plus « extrême européenne »²² qu'américaine, la population urbaine étant essentiellement constituée d'une part des membres des élites nationales, d'origine européenne, et d'autre part des populations d'origines indigènes²³ étant directement ou indirectement à leur service et à celui des administrations centrales.

Cette situation a permis dans l'ensemble durant plusieurs siècles une certaine stabilité des effectifs de la population de la vallée de Mexico, fluctuant au gré des événements et en fonction des accidents démographiques (catastrophes naturelles, épidémies, etc.) autour de quelques centaines de milliers d'habitants [Fernández, 1988]. C'est dans cette ville concentrant une part importante des élites que s'est façonnée avec le temps une culture métisse originale, qui a rayonné, plus ou moins rapidement suivant les régions, sur l'ensemble de ce qui devint un pays indépendant en 1821 [Gruzinski, 1996]. Mais jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle subsistait nettement dans la région centre du Mexique une distinction entre une capitale sous influence culturelle européenne et à la composition ethnique mélangée, et des campagnes aux populations pour l'essentiel indigènes²⁴. Ce n'est qu'à partir de la Révolution de 1910 et de la guerre civile qui s'ensuivit que cet équilibre commença à se rompre, avec les premières migrations massives en direction de la capitale de populations en quête de refuge [Musset, 1995]. La Révolution, en favorisant la démocratisation de l'accès à la médecine moderne, l'amélioration de l'hygiène et des conditions de travail et d'existence, a engendré dans les décennies suivantes une hausse de l'espérance de vie et de la natalité dans les campagnes. Ces hausses, en produisant l'explosion caractéristique de la phase initiale de la transition démographique, ont, paradoxalement puisque découlant de conquêtes sociales, accentué la pression des paysans sur la terre. A partir des années 1940-1950, l'industrialisation a ainsi attiré naturellement des flots de plus en plus importants de migrants en provenance de ces campagnes surpeuplées. La période douloureuse de transition démographique dans les campagnes mexicaines a ainsi en quelque sorte produit

²² On reprend ici une expression de Serge Gruzinski [1996].

²³ Essentiellement des nahuatl de la région centre du Mexique.

²⁴ On rappelle que, en tout, on estime aujourd'hui qu'à peine quelques centaines de milliers d'Européens sont venus s'installer au Mexique au cours des 5 derniers siècles, contre des dizaines de millions en Amérique du Sud, et bien sûr en Amérique du Nord [Chaliand, 1994]. Une part importante de ces Européens se concentraient dans les lieux de pouvoir, et notamment à Mexico, les zones rurales densément peuplées du Centre et du Sud du Mexique ayant été très peu investies en nombre par les Européens et donc faiblement métissées.

mécaniquement, avec quelques décennies de décalage, un phénomène que nous qualifierons donc de transition urbaine, et sur lequel nous reviendrons largement dans la quatrième partie. Nous verrons que ce phénomène est structurellement à l'origine de l'essentiel des mécanismes de fragmentation de l'espace urbain observés aujourd'hui à Mexico.

B) La formation d'une mégapole et la marginalisation du Mexico historique.

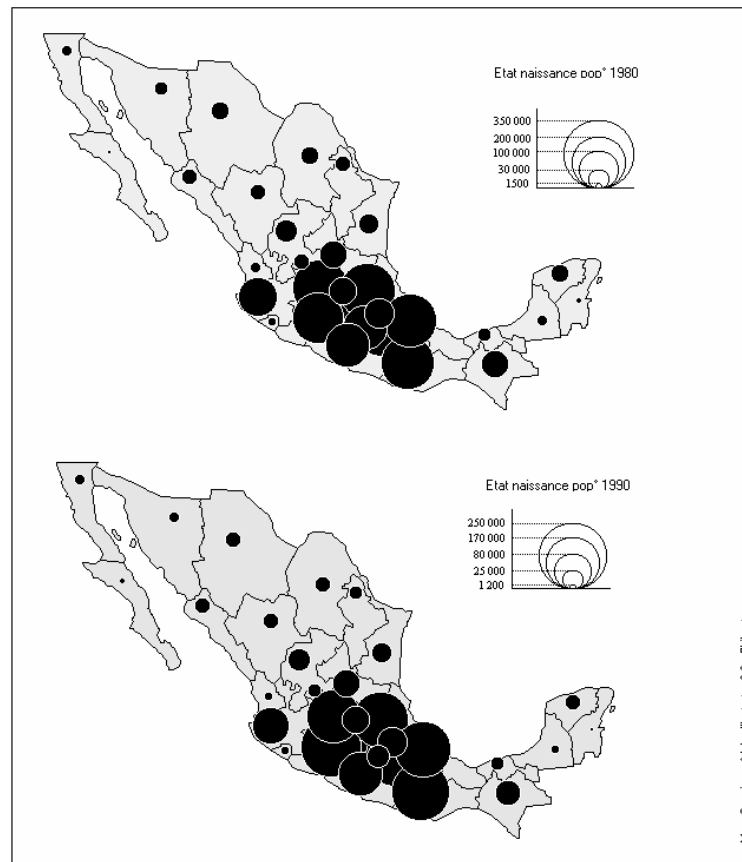
1) L'explosion démographique de la seconde moitié du XXème siècle.

Au début des années 1940, personne ne pouvait imaginer que cette vieille ville paisible façonnée au cours des siècles, aux charmes multiples et encore peuplée de moins de deux millions d'habitants, ne serait presque plus, quelques décennies plus tard, qu'une sorte de vestige d'un temps révolu noyé dans l'immensité d'une jeune métropole débordant d'énergie et plus américaine²⁵ que jamais. Cette vision de cette Mexico imprégnée de la culture et des valeurs européennes a certes longtemps résisté et résiste encore aujourd'hui. Autant par inertie que par nostalgie, et parce qu'il subsiste forcément dans la jeune mégapole des restes de la riche histoire de la ville qu'elle a absorbée et qui demeure son cœur géographique et politique. Mais le fait que ce que l'INEGI définit comme la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico (ZMVM)²⁶ a à présent une population constituée de près de 90 % de *néo*-urbains de la première, de la deuxième ou de la troisième génération modifie profondément sa composition socioculturelle et la nature de son organisation spatiale. Ces habitants essentiellement originaires des campagnes du Centre et du Sud du pays (*carte 1*) restées relativement enclavées jusqu'au début du XXème siècle ont en effet des caractéristiques socio-anthropologiques souvent très différentes de celles des couches urbaines qui ont façonné l'ancienne ville depuis la Conquête. Les incidences sur la cohésion socio-spatiale que cela implique sont fondamentales dans l'explication des divisions qui marquent aujourd'hui Mexico.

²⁵ « Américaine » au sens large du terme, pas « nord-américaine ».

²⁶Voir Annexe A.

*Carte 1 : Etat de naissance des habitants du District Fédéral en 1980 et 1990*²⁷.

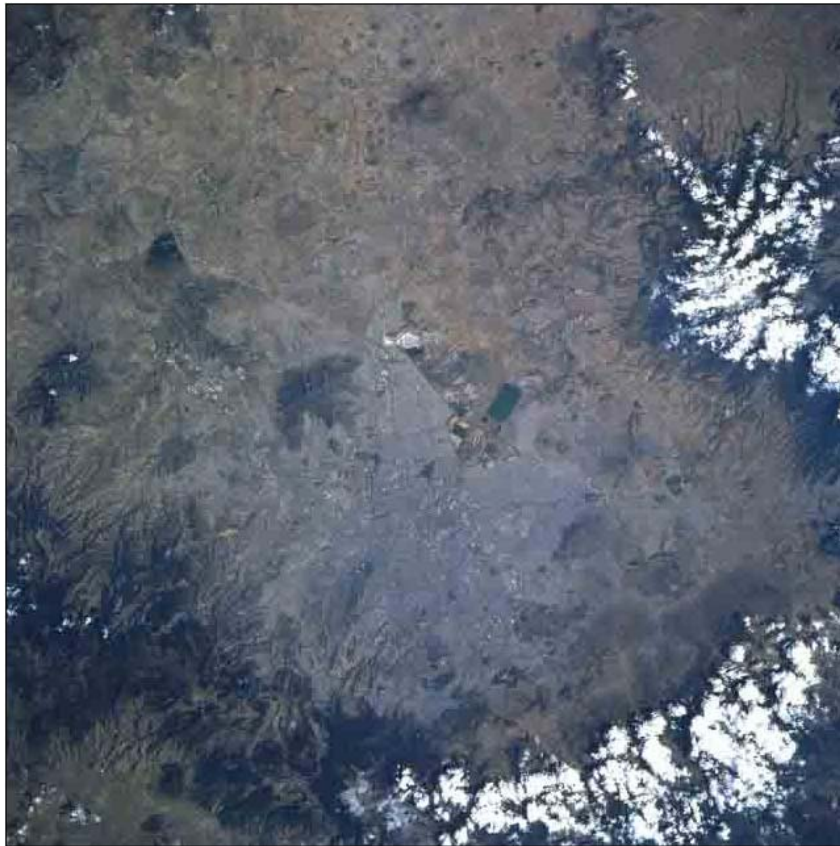


Car de fait, l'ampleur et la rapidité de l'immigration a rendu l'intégration dans les anciennes structures des nouveaux arrivants impossible. La simple observation de la *carte 2* représentant les différentes étapes du processus d'extension urbaine tout au long du XX^{ème} siècle permet de saisir visuellement le pic de croissance de cette ville devenue mégapole. On peut en visionnant cette carte imaginer autant l'ampleur que la brutalité de la transformation opérée, et comprendre le caractère inévitable de la perte d'influence de l'ancienne ville de Mexico au sein de la jeune métropole en cours de formation. En 2000, le District Fédéral (DF) à proprement parler avait ainsi à lui seul un effectif de population de 8,6 millions d'habitants, et la Zone Métropolitaine comptait dans son ensemble près de 20 millions de résidents permanents [INEGI, 2001]. En comptant les municipes conurbains de l'Etat de Mexico progressivement intégrés à la trame urbaine au fur et à mesure de son extension et regroupant à présent la majorité de la population de l'agglomération²⁸, on est donc en présence de l'un des plus grands ensembles urbains du monde.

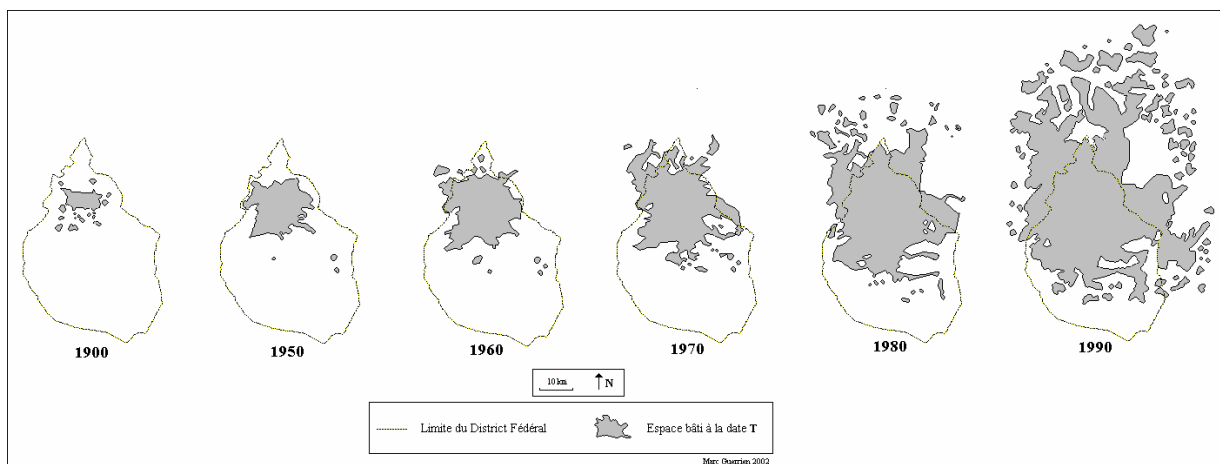
²⁷ D'après INEGI [1981, 1991].

²⁸ Voir Annexe A.I.

Photographie 1 : La tâche urbaine de la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico est aujourd'hui l'une des plus étendues au monde. Vue aérienne, 1986 (Nord-Est en haut).



Carte 2 : Le processus d'extension urbaine dans la vallée de Mexico au XXème siècle²⁹.



²⁹ D'après Peter Ward [1998].

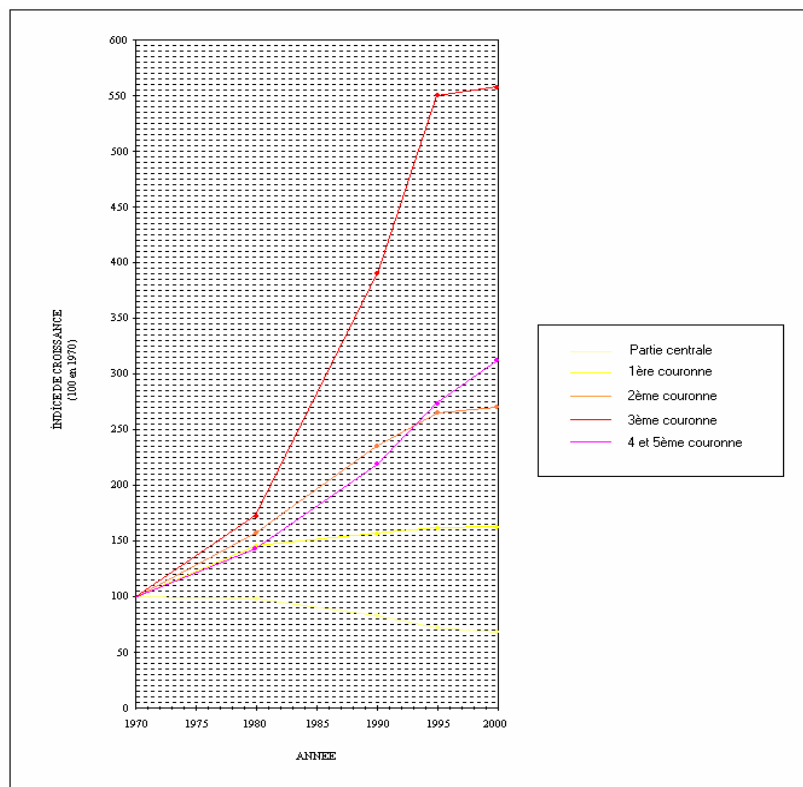
Les taux de croissance relatifs de la population de la vallée ont été les plus élevés au cours des décennies 1950 et 1960. Cependant, c'est au cours des années 1970 et 1980 que l'augmentation absolue a été la plus importante et que l'agglomération a réellement pris des proportions extraordinaires. La surface bâtie a ainsi doublé entre 1970 et 1990. Du fait de cette extension et de l'absorption par l'espace urbain des zones préalablement rurales de l'Etat de Mexico, les limites politico-administratives en vigueur ne correspondent pas plus aujourd'hui à des frontières physiques qu'à de véritables lignes de démarcations socio-économiques et culturelles³⁰. Cela explique d'ailleurs le casse-tête représenté par l'évaluation exacte de la population totale de l'agglomération : la limite entre l'espace urbain et l'espace rural est souvent peu évidente. Le phénomène de dégradé du rural vers l'urbain, avec nombre d'ensembles hybrides, en particulier le long des axes de communication, fait que nombre de municipes et délégations ne sont que partiellement urbanisées, tant et si bien que le choix de les intégrer ou non à la ZMVM demeure assez subjectif. Par ailleurs, le fait même que le cœur historique et géographique à partir duquel la tâche urbaine s'est constituée soit situé non pas au centre mais au Nord du DF (*carte 2*) fait que l'on ne peut se contenter de présenter celui-ci comme le centre de la métropole et l'Etat de Mexico comme sa banlieue. D'une part parce que ce dernier a d'importantes composantes extérieures à l'agglomération, comme sa capitale Toluca et ses vastes zones rurales, mais surtout parce que certains municipes conurbains de l'Etat de Mexico (comme ceux de Naucalpan ou Tlanepantla) sont bien plus proches géographiquement du centre historique et plus anciennement urbanisés que certaines parties du DF. Pour résoudre ces difficultés, l'INEGI a découpé l'agglomération en distinguant la partie centrale de 5 couronnes regroupant les entités (délégations du DF ou municipes de l'Etat de Mexico) en fonction de leur distance approximative à celle-ci. Le *graphique 1*, qui représente les croissances relatives comparées³¹ sur la période 1970-2000 des effectifs totaux de population de l'ensemble des délégations et municipes appartenant à chacun de ces 6 ensembles, montre très clairement que la pente des courbes est d'autant plus forte que l'on s'éloigne du centre³².

³⁰ Voir Annexe A.II

³¹ Indice 100 en 1970 pour chacun des 5 ensembles retenus.

³² Voir Annexe B.I.

Graphique 1 : Croissance relative des différents sous-ensembles de l'agglomération sur la période 1970-2000³³.



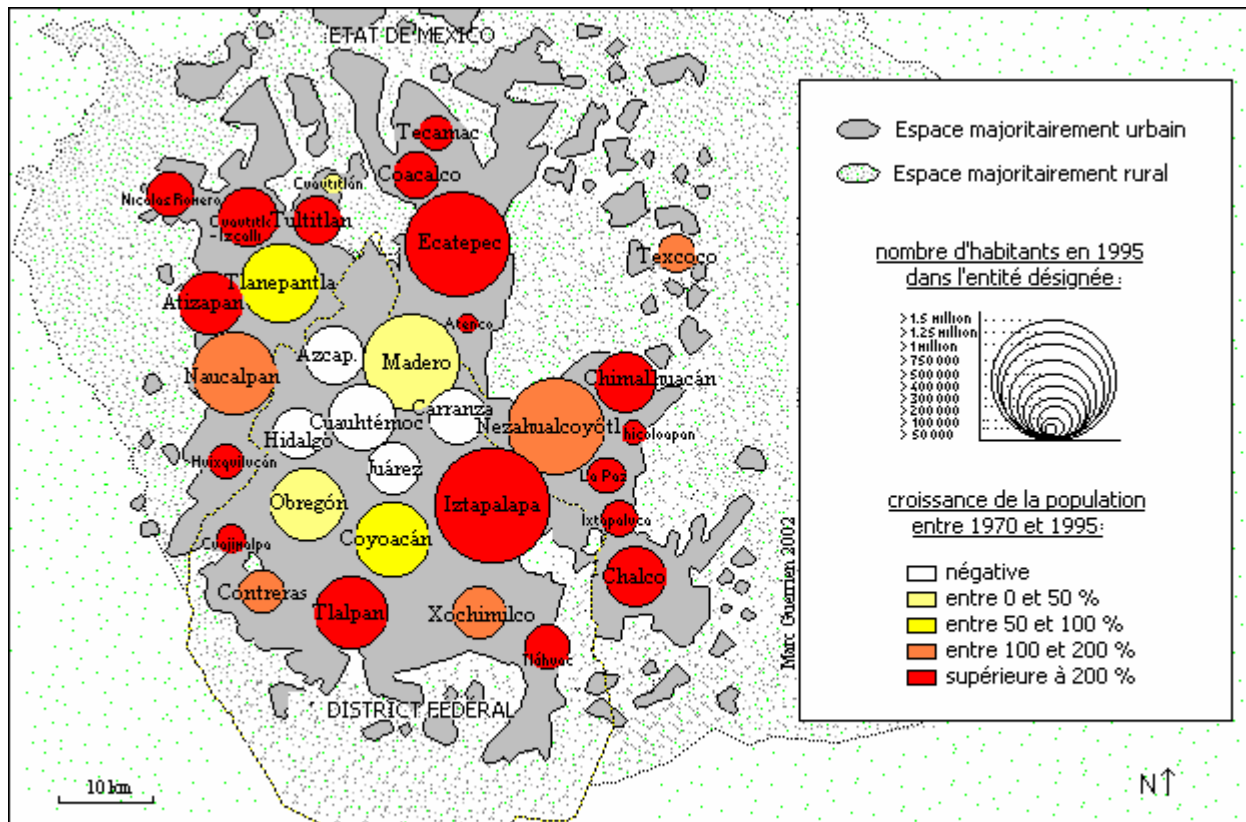
2) L'acentralisation de la mégapole.

Cette croissance exceptionnelle des effectifs de population a produit un phénomène que nous qualifierons d'« acentralisation »³⁴ de la mégapole. La *carte 3* met très nettement en évidence l'extraordinaire dynamisme démographique des périphéries éloignées, et la faible croissance du nombre d'habitants des zones plus centrales. 5 délégations du centre de l'agglomération et de la première couronne ont même vu leur population diminuer au cours des dernières décennies. Le dépeuplement du Mexico historique, amorcé dans les années 1980, tend à s'accélérer de manière continue. Il constitue un événement majeur du phénomène de métropolisation, et nous verrons qu'il est indissociable des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain.

³³ Données INEGI [1971,1981,1991, 1995, 2001].

³⁴ On préférera ce terme à celui de décentralisation, qui évoque une volonté politique de favoriser l'émergence de nouveaux centres, ce qui n'a jamais vraiment été le cas à Mexico jusqu'à récemment.

Carte 3 : Effectifs et croissance de la population des 35 entités les plus peuplées de la ZMVM sur la période 1970-1995³⁵.



Car bien plus qu'à l'accroissement naturel, l'essentiel de la croissance de ces zones périphériques est dû à l'arrivée massive des migrants d'origine rurale, que l'on a surnommés *paracaidistas*³⁶ tant leur déferlement semblait venir de nulle part et tomber du ciel. Ils se sont implantés dans les périphéries par la pratique dite de l'*asentamiento*, consistant à construire soi-même sa petite maison sur un terrain que l'on s'approprie *de facto*. L'extension de l'habitat populaire s'est donc faite par cercles concentriques à partir du noyau émetteur qu'est le centre de la ville : les migrants, à la recherche d'un travail en ville et disposant de faibles capacités de déplacement, ont construit dans les zones les plus proches possible de la partie centrale, c'est à dire à la limite de l'espace déjà bâti. Le dépeuplement des délégations centrales obéit lui à une logique complètement différente, et entre dans le cadre d'un modèle de diffusion spatiale de l'habitat aisé de type hiérarchique : quelques points extérieurs à la

³⁵ Données INEGI [1971, 1981, 1991, 2001].

³⁶ « parachutistes ».

ville servant de zones nouvelles d'implantation à celui-ci. Ce dépeuplement est en effet dû essentiellement au départ des couches moyennes et supérieures qui face aux migrations massives en provenance des campagnes ont cherché progressivement à quitter la ville pour trouver un cadre de vie plus agréable dans des périphéries jugées plus paisibles. Ce phénomène n'est pas propre à la ville de Mexico. Il rappelle par exemple l'*urban sprawl* nord-américain et les modèles mis en évidence dès 1925 par Robert E. Park : on fuit la ville et les nuisances qui lui sont attribuées (contamination de l'air, bruit, insalubrité, délinquance, etc.) pour se rapprocher de la nature tout en restant au contact du centre urbain où se concentre l'activité économique, sociale et culturelle. Les couches aisées mexicaines, fortes des facilités en termes de transport offertes par la possession de voitures individuelles, se sont donc progressivement dispersées dans des zones volontairement éloignées du centre. Dans le Sud de l'agglomération, des espaces valorisés pour leur patrimoine historique et architectural (anciens villages coloniaux de *San Angel*, *San Jerónimo* ou *Tlalpan*) ou naturel (réserves écologiques du *Pedregal*, du *Desierto de los leones* ou de l'*Ajusco*), ont commencé à attirer les populations aisées délaissant progressivement le Mexico historique. Seulement, l'ampleur de la croissance urbaine a été telle qu'elles ont rapidement été rattrapées et réintégrées à la trame urbaine. En quelque sorte, elles se sont vues ainsi réabsorbées par la métropole qu'elles fuyaient.

Ces points extérieurs à l'agglomération se sont même souvent transformés en noyaux émetteurs, le haut niveau de vie des résidents favorisant le développement de toutes sortes d'activités, et attirant ainsi des populations en quête de travail se mettant à leur service. Ce processus d'étalement urbain à double entrée est fondamental dans la compréhension des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain observés à présent, puisqu'il explique le phénomène de contiguïté souvent directe entre habitat populaire et habitat aisé dans ces zones sur lequel nous reviendrons largement.

En attendant, la *carte 3* nous permet de voir que si dans l'ensemble ce sont les municipes conurbains de l'Etat de Mexico qui ont le plus contribué à la croissance générale de la zone métropolitaine, certaines délégations du DF ont des profils similaires à ceux de nombreuses entités de l'Etat voisin. Les délégations d'Iztapalapa, Tlalpan ou Tláhuac font ainsi partie des entités ayant connu les plus fortes croissances au cours des 3 dernières décennies, et ont des caractéristiques qui s'apparentent plus à celles de municipes comme ceux d'Ecatepec ou d'Atizapan de Zaragoza qu'à celles des délégations de la zone centrale. Tout l'intérêt pour nous

de l'aire géographique du DF est qu'elle est très hétérogène dans sa composition démographique, toutes les formes urbaines et couches sociales présentes dans l'ensemble de la ZMVM sont présentes en son sein, alors que l'Etat de Mexico - à l'exception notable des municipes de Naucalpan et Tlanepantla - est bien plus homogène, correspondant pour l'essentiel à des zones populaires *néo*-urbaines. Pour présenter la situation actuelle dans la métropole mexicaine et la nature des différentes divisions socio-spatiales, on se propose donc de limiter par soucis de lisibilité, et considérant la difficulté posée par la division politico-administrative³⁷, l'analyse au seul DF.

Photographie 2 : Les implantations humaines s'étendent dans tous les espaces laissés vacants de la vallée de Mexico.



³⁷ Voir Annexe A.II.

II. MEXICO A L'AUBE DU XXI^{ème} SIECLE : VERS DE NOUVELLES ECHELLES D'INSCRIPTION DES DIVISIONS SOCIO-SPATIALES.

On estime que le PIB de l'agglomération de Mexico représente aujourd'hui près du tiers du PIB total du Mexique, pays membre de l'OCDE depuis 1994 et comptant parmi les 15 premières puissances économiques mondiales³⁸ [Banque Mondiale, 2000]. Mais cette réalité cache d'énormes disparités internes qui apparaissent avec évidence lorsqu'on se penche sur les résultats du recensement effectué en 2000. Avant d'analyser l'inscription spatiale des différents types de divisions sociales et d'identifier les zones du DF où se manifestent avec le plus d'ampleur les phénomènes de fragmentation de l'espace, on se propose donc de dresser un rapide portrait de sa population à l'aube du XXI^{ème} siècle. Pour cela, on utilisera ici les résultats d'une étude réalisée par nos soins portant sur 48 variables démographiques, socio-économiques et culturelles³⁹. En établissant avec rigueur, sur la base de données censuelles jugées fiables, un profil de la population et de l'habitat du DF contemporain, les phénomènes spécifiques qui nous intéressent seront largement contextualisés, et on pourra alors se lancer dans des analyses plus ciblées⁴⁰.

A) Portrait d'une jeune société urbaine.

1) Une population jeune, une société traditionnelle.

La population du DF est aujourd'hui encore jeune, avec plus du quart des habitants âgés de moins de 15 ans, et près de la moitié âgée de moins de 25 ans en 2000. Les plus de 45 ans représentent eux moins du quart de l'ensemble de la population, alors que l'espérance moyenne de vie à la naissance en 2000 s'élevait déjà à 72,2 ans. Nous verrons par la suite combien cette structure par âge si distincte de celle des sociétés occidentales conditionne l'ensemble des mentalités : elle a des implications socioculturelles qui touchent à tous les

³⁸ Les modes de calcul du Produit National Brut sont aujourd'hui contestés par certains spécialistes [Todd, 2002], mais d'après la Banque Mondiale le Mexique se situait au 11^e rang mondial en 2000.

³⁹ Voir Annexe B.II.a. pour la description détaillée de ces variables.

⁴⁰ Tous les chiffres avancés dans cette sous-partie ont été calculés à partir des résultats du recensement effectué en 2000 par l'INEGI. Le descriptif des variables utilisées et le détail des données et traitements statistiques se trouvent dans l'Annexe B.II.

aspects de l'organisation et de la vie sociale, et qui impliquent d'importantes différences de perceptions et de préoccupations par rapport aux sociétés plus vieillissantes.

Cependant, la natalité est aujourd'hui en forte baisse et la fin de la transition démographique approche : l'accroissement naturel de la population est faible, voire négatif dans certaines délégations. Par ailleurs, les migrations massives en provenance des campagnes décrites précédemment ont aujourd'hui cessé. Le DF présente même à présent un solde migratoire négatif et est devenu le principal pôle d'expulsion de population de la fédération mexicaine. Ce phénomène est certes largement à mettre en relation avec l'abandon du centre décrit précédemment, et en réalité beaucoup de ces départs se font en direction des municipes conurbains de l'Etat de Mexico voisin, qui continuent d'avoir un solde migratoire positif. Mais le fait est qu'aujourd'hui les principaux centres d'attraction sont les villes frontières du Nord du pays comme Tijuana ou Ciudad Juárez, où les industries *maquiladoras* et l'espoir d'un passage de l' « autre côté », aux Etats-Unis, drainent l'essentiel des migrants mexicains. Cette situation fait que, comme nous le verrons largement dans la quatrième partie, Mexico se trouve à une période charnière : pour la première fois depuis presque un siècle la vallée se trouve en situation de stabilisation démographique. La proportion d'habitants nés dans le DF était ainsi déjà en moyenne par délégation de plus de 75 % en 2000, et ceux qui y vivaient déjà en 1995 représentaient près de 95 % de la population, ce qui montre à quel point le temps des migrations massives semble révolu.

Pour ce qui est des critères culturels, les *chilangos*⁴¹ d'aujourd'hui ont le plus souvent le profil suivant : hispanophones, catholiques et assez conservateurs dans leurs mœurs. Le DF compte aujourd'hui très peu d'indigènes, du moins selon le critère culturel retenu par l'INEGI (parler une langue autochtone) : en moyenne par délégation seulement moins de 2 % des habitants. Ils se concentrent pour l'essentiel dans les zones hyperpériphériques de Xochimilco et surtout de Milpa Alta. La religion catholique quant à elle est très largement dominante dans toutes les couches de la population du DF : la proportion des habitants se déclarant de cette confession dépasse 90 % dans chacune des 16 délégations, et est proche de l'hégémonie dans les délégations périphériques populaires comme Milpa Alta, Magdalena Contreras et Alvaro Obregón. Cette dernière tendance semble indiquer un attrait plus grand pour la religion dans les milieux populaires, et d'une manière générale des structures socio-familiales plus

⁴¹ Nom donné de manière quelque peu dépréciative aux habitants de la capitale par les provinciaux.

traditionnelles dont nous verrons dans la troisième partie qu'elles jouent un rôle dans les dynamiques d'inclusion/exclusion sociale.

Les chiffres concernant le mariage montrent que cette institution reste forte dans le DF, indépendamment des zones considérées (coefficient de variation de 6 % seulement⁴²). 41 % des plus de 12 ans étaient mariés en 2000. Compte tenu de la jeunesse de la population, et notamment du fait que les 12-25 ans représentent 29,1 % de ce sous-ensemble, le chiffre est considérable. Par ailleurs, en moyenne un peu plus de 10 % des plus de 12 ans vivaient en 2000 en union libre dans chaque délégation. Cette proportion est plus importante dans les zones populaires du Sud du DF, ce qui peut sembler paradoxal puisqu'il s'agit des zones les plus catholiques. Mais en réalité, cela s'explique par les difficultés économiques - qui empêchent l'organisation du mariage et repoussent la procréation, étroitement associée à celui-ci - et par la jeunesse d'ensemble de la population dans cette zone. Par ailleurs, la corrélation négative très forte de cette variable avec celle correspondant à la proportion d'ayants-droit à une couverture santé (-0,88) souligne l'intensité du lien entre précarité et absence d'accès aux systèmes de solidarité et de sécurité institutionnels, et unions personnelles entre les individus pour faire face. Le célibat est un luxe des sociétés les plus développées, et le maintien de structures familiales fortes dans des pays comme le Mexique est indissociable de la question de la pauvreté. Nous verrons dans la troisième partie comment ce paramètre conditionne à Mexico les différents modes d'organisation sociale suivant les milieux, et combien la question de l'échelle d'inscription des systèmes de solidarité est centrale dans notre problématique.

En attendant, le respect d'ensemble de structures familiales et de mœurs plutôt traditionnelles chez les *chilangos* d'aujourd'hui apparaît aussi dans la faible proportion de population divorcée (2 % en moyenne sur les 16 délégations). Cependant, elle varie grandement suivant les délégations, puisqu'elle est presque nulle dans les zones populaires et plus conséquente dans les zones plus aisées. Si un effet structurel l'explique en partie⁴³, ce phénomène laisse à nouveau deviner des mœurs plus ouverts dans certains milieux et sur lesquels nous reviendrons là aussi largement par la suite. La faiblesse relative du taux d'activité des

⁴² Le coefficient de variation, rapport entre l'écart-type et la moyenne d'une distribution statistique (voir Annexe B.II.b.), est un indicateur de dispersion relative : plus sa valeur est élevée, plus les disparités sont importantes dans l'ensemble étudié, et *vice versa*.

⁴³ La population des zones populaires est plus jeune, et on a moins de chance *a priori* d'avoir divorcé à 20 ans qu'à 40.

femmes de plus de 12 ans, en moyenne de 39,9 % par délégation (contre 70 % pour les hommes), comme de celle de la proportion de foyers avec un seul membre (8,2 % en moyenne par délégation) ou de ceux dont le chef est une femme (25,2 %) témoignent elles aussi du maintien de structures familiales assez traditionnelles. Maintenant, ces proportions sont quand même relativement élevées en comparaison de celles que l'on trouve dans les régions voisines du centre du Mexique d'où est originaire l'essentiel de cette population⁴⁴.

2) Des niveaux de santé, d'éducation et de revenus très inégaux, et une structure de l'activité originale.

Les caractéristiques en termes de santé de cette population essentiellement constituée de *neo-urbains* de la deuxième génération sont en progrès et enviables comparativement à ceux du reste du pays. Néanmoins, elles restent quand même dans l'ensemble celles d'une société en voie de développement. Par exemple, sur les 16 délégations du DF, la proportion considérable de 8 % des femmes de plus de 12 ans ont eu au cours de leur vie à faire le deuil d'au moins un de leurs enfants. D'une manière générale, en moyenne près de la moitié des habitants des délégations du DF (46 %) n'avaient droit à aucun système de couverture de santé. Par ailleurs, le nombre de handicapés déclarés est faible, ce qui, malgré le paradoxe apparent, est plutôt un indicateur de mauvaise santé, car cela montre plus la médiocrité des systèmes de détection et de prise en charge des malades que la proportion effective de ceux-ci⁴⁵. Il s'agit aussi indirectement d'un indicateur du degré de tradition des mœurs, comme en témoigne la corrélation négative très élevée entre proportion de handicapés et proportion de foyers dont le chef est un homme dans le DF (- 0,92)⁴⁶ : la détection et la prise en charge des handicaps et maladies, notamment mentales, est nettement plus massive dans les milieux aux mœurs plus ouverts et mieux informés.

⁴⁴ Par exemple, le DF ne compte en moyenne que 33,7 % de femmes de plus de 12 ans au foyer, alors que cette proportion était par exemple de 45 % dans l'Etat de Mexico, 49,8 % dans celui de Puebla, 50,1% dans celui de Hidalgo et 51,9 % dans l'Etat de Veracruz. La proportion de foyers dont le chef était en 2000 une femme était quant à elle de 25,2 % dans le DF, mais seulement de 18,6 % dans l'Etat de Mexico, de 18,1 % dans l'Etat de Tlaxcala, de 20,8 % dans celui de Hidalgo et de 21,7% à Puebla.

⁴⁵ Ce phénomène classique explique notamment pourquoi ce sont les pays nord-européens (Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie) qui ont les plus hauts taux de handicapés déclarés au monde. Le même genre de problèmes se posent à propos des suicides, souvent déguisés en accidents par l'entourage dans les pays catholiques comme le Mexique, où la proportion officielle est quasiment nulle. Ces biais expliquent le maintien de fausses idées reçues selon lesquelles les habitants des pays luthériens d'Europe du Nord se suicideraient plus que les autres.

⁴⁶ On mesure la corrélation entre deux variables grâce au coefficient de corrélation de Bravais-Pearson (voir Annexe B.II.c. pour le détail du mode de calcul). Plus sa valeur absolue est proche de 1, plus la relation est forte, plus elle est proche de 0, plus elle est faible. Si son signe est positif, cela signifie que les deux variables augmentent et diminuent ensemble (dans une unité géographique donnée, la valeur de X a tendance à être élevée quand celle de Y l'est aussi), alors que si il est négatif, cela signifie que lorsque l'une augmente, l'autre diminue, et *vice versa* (la valeur de X a tendance à être faible quand celle de Y est élevée, et inversement).

Car si aujourd'hui pratiquement l'ensemble de la population du DF est alphabétisée (en moyenne par délégation 97 % des plus de 15 ans), seuls 20,3 % de la population âgée de plus de 18 ans a accédé à l'éducation supérieure. Ces chiffres, qui reflètent la stratégie impulsée par les organismes internationaux (Banque Mondiale, PNUD) visant en priorité à assurer un niveau élémentaire pour l'ensemble de la population, sont certes là encore remarquables si on les compare à ceux des Etats voisins de la région centre du Mexique dont sont essentiellement originaires les *néo-urbains* du DF⁴⁷. Mais nous verrons qu'il subsiste de très importantes inégalités en termes d'éducation dans le DF, qui se traduisent notamment dans l'étonnante corrélation négative entre proportions d'actifs dans le secteur de l'éducation et proportion de la population âgée de moins de 15 ans (- 0,45) : les zones comptant le plus de jeunes, qui sont souvent les plus pauvres, ne sont paradoxalement pas celles où l'on compte le plus d'éducateurs, au contraire même.

Ces inégalités en termes d'accès à la santé et à l'éducation sont évidemment liées à d'importantes disparités en termes de revenus. Près des deux tiers (65,5 %) des actifs du DF gagnaient en 2000 moins de l'équivalent de 3 salaires minimaux, soit moins de 3000 pesos mexicains, ce qui correspondait à un peu plus de 300 euros en 2000. Pour donner un ordre d'idée, la Banque Mondiale estimait en 1999 que le pouvoir d'achat réel offert par 1 euro au Mexique était l'équivalent de celui correspondant à 2,3 euros en France⁴⁸. Le revenu médian⁴⁹ de 2800 pesos mensuels offrait donc un pouvoir d'achat équivalent à celui procuré par 640 euros en France. A titre de comparaison, le revenu médian en France varie autour de 1500 euros mensuels, mais le taux d'activité des femmes est plus élevé et le nombre de jeunes n'étant pas en âge de travailler à plein temps moins important, le pouvoir d'achat réel des familles mexicaines moyennes est en réalité bien plus faible encore. Par ailleurs, seulement 7 % des actifs gagnaient plus de l'équivalent de 10 salaires minimaux (plus de 1000 euros, équivalent à un pouvoir d'achat de 2300 euros en France). Parmi ces 7 % d'actifs, on sait qu'il existe une part importante de revenus très élevés mais l'INEGI ne donne pas plus de détail et il est très difficile de procéder à des estimations précises compte tenu de la sensibilité du sujet. Quoiqu'il en soit, ces forts écarts en termes de revenus découlent principalement de

⁴⁷ Les taux d'analphabétisme étaient en 2000 encore de 15 % dans les Etats voisins de Hidalgo, Puebla ou Veracruz, et de 22 % dans l'Etat de Oaxaca.

⁴⁸ Chiffre obtenu en faisant le produit des rapports entre PIB à taux de change courant et PIB à parité de pouvoir d'achat des deux pays considérés.

⁴⁹ Niveau de revenu tel que la moitié des *actifs* gagnent plus et l'autre moitié gagne moins.

l'hétérogénéisation socio-économique et anthropologique de la vallée au cours des dernières décennies décrite précédemment, et sont évidemment à l'origine directe de la forte intensité des phénomènes de fragmentation qui marquent l'espace urbain.

En ce qui concerne la structure de l'activité, elle se caractérise logiquement par une faible proportion de patrons (3 %) et une majorité d'ouvriers et d'employés (72,2 %), mais présente surtout la particularité d'une importante proportion de travailleurs indépendants avec près de 20 % d'actifs déclarant travailler à leur compte. A Mexico, la grande masse de travailleurs indépendants n'appartient pas aux professions libérales, mais est constituée de petits vendeurs à leur compte ou de travailleurs plus ou moins précaires tâchant au jour le jour de s'assurer un minimum de ressources. Il s'agit en fait pour beaucoup d'entre eux de chômeurs masqués, ce qui explique par ailleurs les insignifiants taux officiels d'actifs sans emploi (1,4 % de chômeurs déclarés en moyenne par délégation seulement⁵⁰). Parmi ces travailleurs indépendants figurent par exemple les 2,7 % de vendeurs ambulants, qui exercent essentiellement dans les zones centrales de l'agglomération. La nature précaire de ces activités explique les corrélations positives observées entre cette variable et par exemple les bas niveaux de revenu.

A l'intérieur de la vaste catégorie « ouvriers et employés » dégagée par l'INEGI, une autre particularité mexicaine est la part importante des actifs dans les secteurs des services aux personnes, des services domestiques et de la vigilance. Ils occupent à eux seuls respectivement 7,2 %, 6,2 % et 2,6 % de l'ensemble des actifs. Nous verrons que cette proportion importante est un symptôme autant qu'elle joue un rôle dans le maintien de structures sociales très hiérarchisées et paternalistes.

Enfin, pour terminer, on remarquera les 5,6 % d'actifs dans le secteur du bâtiment, en soulignant qu'ils se concentrent largement dans les entités situées le long du front urbain, où sont construits l'essentiel des nouveaux habitats. On se servira ainsi par la suite de ce caractère comme indicateur de croissance urbaine. Mais avant cela, pour terminer ce rapide descriptif du profil de la population et du logement du District Fédéral en 2000, intéressons nous justement à l'habitat.

⁵⁰ Ceci probablement en raison du fait qu'il n'existe pas de système universel d'assurance chômage incitant à se déclarer comme étant à la recherche d'un emploi des gens qui ne le sont pas réellement (jeunes, femmes au foyers, etc.).

Photographie 3 : Une particularité de la structure de l'activité au Mexique est l'importance des secteurs dits de « services aux personnes » (sur la photo un travailleur indépendant qui cire les chaussures de son client).



3) Un habitat largement consolidé mais souvent rudimentaire.

En raison du mode de peuplement de la vallée de Mexico (urbanisation improvisée par *asentamiento*), mais aussi des caractéristique du site (terrains meubles et spongieux, risque sismique), l'extension urbaine s'est essentiellement faite selon un mode horizontal, et non vertical. Ceci explique que près des trois quarts des logements et plus de 90 % des bâtiments du DF soient aujourd'hui des maisons individuelles. Les logements de type appartement se concentrent très largement dans les délégations du noyau central de l'agglomération (Cuauhtémoc, Venustiano Carranza, Benito Juárez et Iztacalco) aux caractéristiques urbaines plus classiques et très distinctes de celles des zones plus récemment bâties. Cette concentration explique un coefficient de variation très élevé pour cette variable (76 %). Toujours en raison de l'*asentamiento*, la majorité des familles sont propriétaires de leur logement. Pragmatiques, les autorités ont de fait régularisé l'essentiel des occupations sauvages de terrain de l'époque de l'explosion démographique, ce qui fait que la propriété de sa maison est dans le District Fédéral paradoxalement un indicateur statistique de précarité. On observe ainsi des corrélations positives élevées entre cette variable et les indicateurs de précarité de l'habitat, avec notamment un coefficient de corrélation de + 0,94 avec la

proportion de logements avec sol en ciment, et au contraire un coefficient de - 0,95 avec la proportion de logements avec sol recouvert.

Car si l'essentiel de l'habitat est aujourd'hui consolidé et qu'il n'y a plus de véritables bidonvilles dans le DF (seulement 1,8 % des logements ont des murs en matériaux légers, naturels ou précaires), de même que pratiquement tous les logements disposent de l'électricité (98,2 %), nombre d'entre eux restent précaires, surtout dans les zones les plus périphériques. Ainsi, si seulement 12,6 % des logements ont des toits en matériaux légers ou précaires, la proportion de logements dont le sol est recouvert (carrelage, moquette, parquet, etc.) n'est en moyenne que de 43,7 % dans les délégations du DF. La majorité des habitats ont ainsi un simple sol en ciment (54 % en moyenne), et même une petite minorité un sol en terre (1,7 %). 23,2 % des logements ne disposent pas de l'eau courante dans le logement même, mais seuls 1,3 % n'ont pas de système de drainage. Les maisons sont en général de petite taille dans les zones populaires, et sont occupées en moyenne par un petit peu plus de 4 personnes (4,04). Mais nous reviendrons plus amplement sur les caractéristiques de l'habitat populaire à travers l'étude du cas du *Cerro del Judío* dans la troisième partie.

Photographie 4 : Les petites maisons familiales individuelles, qui constituent de loin le type de logement le plus répandu à Mexico, sont souvent rudimentaires mais consolidées.



En attendant, et pour finir, les caractéristiques en termes d'équipement montrent que si l'essentiel des foyers étaient en 2000 équipés d'au moins un téléviseur (97 %), seuls 64,3 % d'entre eux disposaient d'une ligne téléphonique, 39,7 % d'une automobile et 11,7 % d'un ordinateur.

Pour résumer, si l'on devait dresser un profil type de logement dans le DF en 2000 en conclusion de cette présentation, ce serait donc une petite maison individuelle rudimentaire de 3 pièces avec un sol nu en ciment, des murs et un toit en matériaux solides et où vivraient 4 personnes. Il aurait l'électricité et l'eau courante, serait équipé d'un téléviseur, éventuellement d'une ligne téléphonique, mais moins probablement d'un véhicule particulier, et encore moins d'un ordinateur. Le logement serait la propriété d'occupants plutôt jeunes (parents ayant la trentaine ou la quarantaine, enfants jeunes adolescents), *néo*-urbains des première et deuxième, éventuellement des deuxième et troisième générations. Originaires des campagnes des régions Centre ou Sud du Mexique, ils seraient alphabétisés mais auraient un niveau d'instruction modeste, et seraient de religion catholique. Les revenus mensuels du foyer ne seraient que de l'équivalent de quelques centaines d'euros par mois. Le chef de famille serait le père, et c'est lui qui travaillerait le plus en dehors du foyer, comme ouvrier ou employé, par exemple dans la manufacture, ou comme travailleur à son compte. La femme pourrait aussi éventuellement travailler, pourquoi pas dans le secteur des services aux personnes ou domestiques.

Cela étant dit, un tel profil type cache évidemment d'importantes disparités, qui se manifestent dans la répartition spatiale des différentes populations.

B) L'inscription spatiale des divisions sociales dans le DF.

1) La relativité de l'intensité des divisions spatiales à l'échelle de l'ensemble du DF.

Les répartitions spatiales des 48 variables démographiques, socio-économiques et culturelles retenues pour analyser la situation du DF en 2000 sont souvent redondantes. Un certain nombre de coefficients de corrélation entre les variables sont positivement très élevés⁵¹. Pour éviter la répétition d'information et optimiser la clarté de l'analyse tout en ne perdant qu'un minimum de l'information, on a donc regroupé les 48 variables en 14 grands groupes et construit pour chacun d'eux un indice synthétique. On s'est pour cela inspiré en partie de la méthode utilisée par le PNUD pour calculer son indice de développement humain (IDH), celle-ci présentant l'avantage d'effacer l'effet de masse et donc de rendre égale la contribution des variables dans la valeur prise par l'indice⁵².

Les 14 indices synthétiques obtenus sont des indicateurs de jeunesse de la population, de mobilité résidentielle, de mauvaise santé, du niveau d'éducation, du degré de ruralité et de marginalité urbaine, de traditionnalité des mœurs, de modernité des mœurs, de présence des couches supérieures, de présence des couches intermédiaires, de présence des couches inférieures, de confort et d'équipement des logements, de précarité et de sous-équipement des logements, de densité et d'ancienneté urbaine, et enfin de croissance urbaine.

La *carte 4* permet de visualiser l'ensemble des variations des valeurs de ces différents indices par délégation, et de les mettre en relation⁵³. Suivant les indices considérés, la cohésion des distributions spatiales est plus ou moins forte. Le calcul des valeurs du coefficient d'autocorrélation spatiale de Geary [1954], répertoriées dans le *tableau 1*, permet de les évaluer⁵⁴.

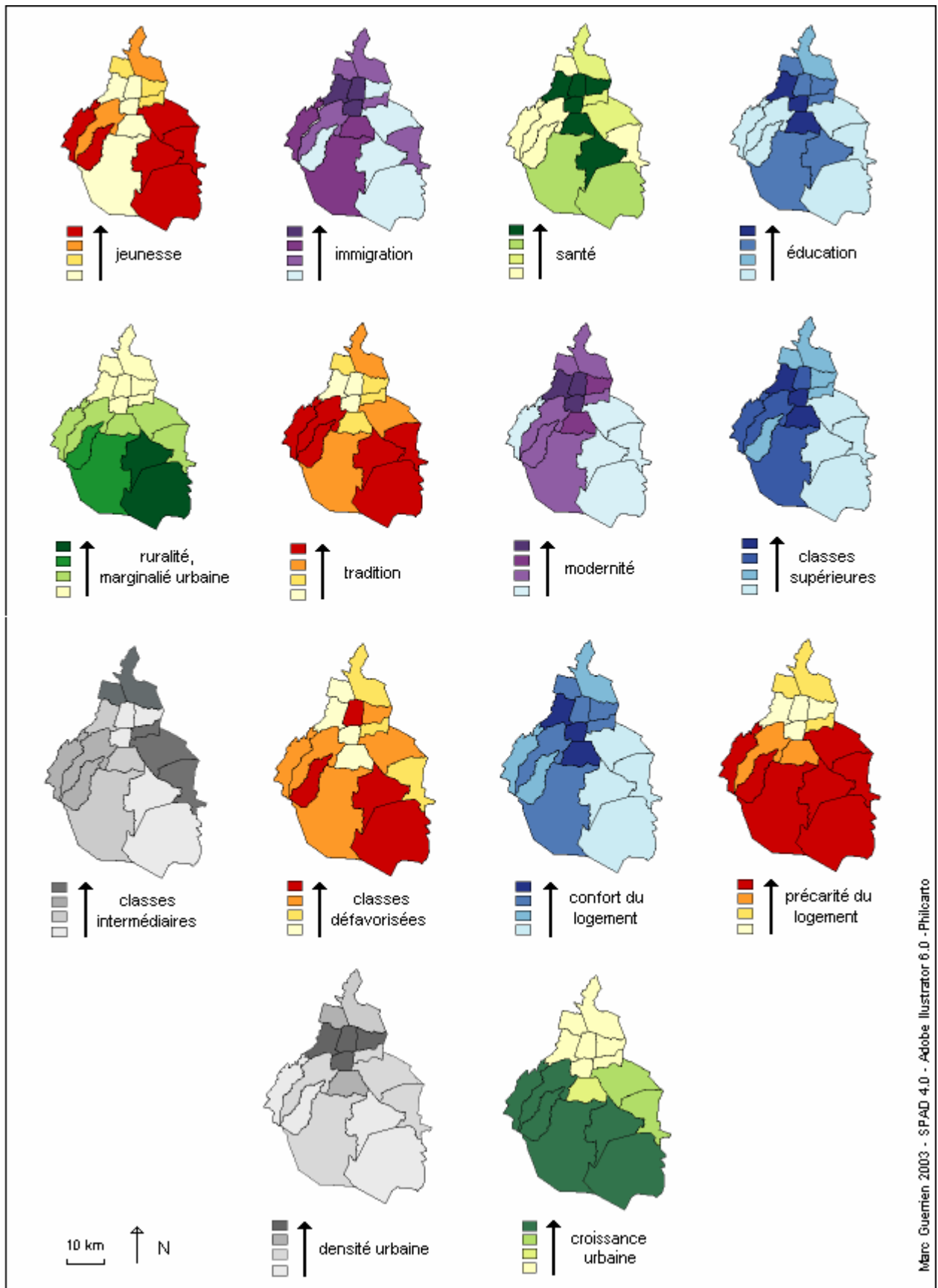
⁵¹ Voir Annexe B.II.c.

⁵² Voir Annexe B.III.

⁵³ Voir Annexe B.IV.a.

⁵⁴ Voir Annexe B.V.

Carte 4 : Les grandes divisions spatiales dans le DF en 2000.



Marc Guenien 2003 - SPAD 4.0 - Adobe Illustrator 6.0 - Philcarto

Tableau 1 : Valeur de l'indice d'autocorrélation de Geary pour les 14 indices synthétiques.

Code de l'indice	Intitulé de l'indice	Valeur du coefficient de Geary
Y ₁	JEUNESSE	0,3565
Y ₂	IMMIGRATION	0,4028
Y ₃	PRECARITE SANITAIRE	0,5853
Y ₄	EDUCATION	0,4929
Y ₅	MARGINALITE URBAINE	0,2502
Y ₆	TRADITION DES MŒURS	0,3609
Y ₇	MODERNITE DES MŒURS	0,3833
Y ₈	CLASSES SUPERIEURES	0,3894
Y ₉	CLASSES INTERMEDIAIRES	0,4863
Y ₁₀	CLASSES DEFAVORISEES	0,4256
Y ₁₁	CONFORT LOGEMENT	0,3276
Y ₁₂	PRECARITE LOGEMENT	0,2731
Y ₁₃	DENSITE URBAINE	0,3954
Y ₁₄	CROISSANCE URBAINE	0,2042

Le *tableau 1* montre que dans l'ensemble les 14 indices sont significatifs en termes de cohésion, puisque l'on considère généralement comme assez cohésive une répartition pour une valeur du coefficient située en dessous du seuil de 0,7, et comme vraiment cohésive lorsqu'elle est inférieure à 0,4⁵⁵. Cela signifie que dans le DF contemporain les entités proches les unes des autres ont plus tendance à avoir des profils socio-économiques, démographiques et culturels semblables que celles qui ne sont pas contiguës. Mais on a quand même des différences importantes suivant les indices considérés, puisque le coefficient pour l'indice de croissance urbaine est par exemple trois fois moins élevé que celui correspondant à l'indice de mauvaise santé. Cela signifie que l'on a des écarts plus importants en termes de santé entre les délégations voisines qu'en termes de dynamique d'expansion urbaine. Ceci est dû à la nature de cette dernière variable, étroitement liée au positionnement géographique, la dynamique d'extension ne pouvant s'exercer que là où il reste de la place, en l'occurrence dans des délégations du Sud par définition contiguës les unes des autres. Les valeurs très significatives (< 0,3) du coefficient pour l'indice de ruralité et marginalité urbaine et pour celui de précarité de l'habitat s'expliquent de la même manière. Et si les autres sont plutôt significatives, on n'est pas non plus dans le DF dans une situation de cohésion très marquée à l'échelle des délégations : l'urbanisation improvisée et le processus d'étalement urbain à double entrée a favorisé un certain éclatement qui fait que l'on n'a pas de phénomène de dégradé systématique des zones les plus favorisées vers les plus défavorisées comme cela peut être le cas dans les métropoles plus stables, où une ségrégation « naturelle » mise en place sur le temps long fait que quartiers riches et pauvres sont

⁵⁵ Voir Annexe B.V. pour l'ensemble des résultats et le détail des modes de calcul.

généralement séparés par des zones tampons intermédiaires. Nous verrons plus en avant que c'est en réalité une forme d'hétérogénéité à l'échelle locale, entre les quartiers, qui produit une forme d'apparente homogénéité à une échelle plus globale, celle de l'ensemble du DF, et qui explique les phénomènes de fragmentation de l'espace.

Cela étant dit, l'analyse factorielle réalisée à partir de nos 14 indices montre quand même que certaines grandes tendances apparaissent à l'échelle de l'agglomération. Avant de se pencher sur les divisions socio-spatiales à l'échelle locale, à l'intérieur des différentes délégations, on se doit donc d'analyser ces grandes tendances, afin de localiser et de délimiter l'espace privilégié des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain.

2) La classique double division spatiale du DF, centre/périphérie et Est/Ouest.

A partir des 14 indices démographiques, socio-économiques et culturels établis à partir de nos 48 variables de départ, on a procédé à une Analyse en Composantes Principales (ACP)⁵⁶ sur les 16 délégations du DF⁵⁷. La matrice des corrélations entre ces 14 indices (*tableau 2*) et le cercle des corrélations qui lui correspond (*schéma 1*) font apparaître deux grands groupes de variables, qui mettent en évidence deux systèmes socioculturels foncièrement opposés et intimement liés aux niveaux de ressources des habitants.

Le premier groupe de variables rassemble les indices de jeunesse de la population, de mauvaise situation sanitaire, de marginalité urbaine, de traditionnalité des mœurs, d'importance des couches populaires intermédiaires et défavorisées, de précarité du logement et de croissance urbaine. Le second groupe est lui composé des indices de bon niveau d'éducation, de modernité des mœurs, d'importance des couches supérieures, de confort des logements, et d'urbanité. Cela confirme clairement que, d'une manière générale, plus les couches populaires intermédiaires (correspondant *grosso modo* au profil-type établi précédemment) ou défavorisées et les indices de marginalité sont importants dans une délégation, plus on trouve une grande proportion de jeunes, une santé médiocre, le maintien de mœurs traditionnelles, des logements précaires et une bonne dynamique d'expansion urbaine. A l'inverse, plus on trouve de représentants des couches supérieures, plus le niveau

⁵⁶ On renvoie ici pour l'exposé de l'intérêt et du principe de l'ACP le lecteur à un article publié dans les Cahiers des Amériques Latines n°43 [Guerrien, 2004].

⁵⁷ A l'aide du logiciel SPAD 4.

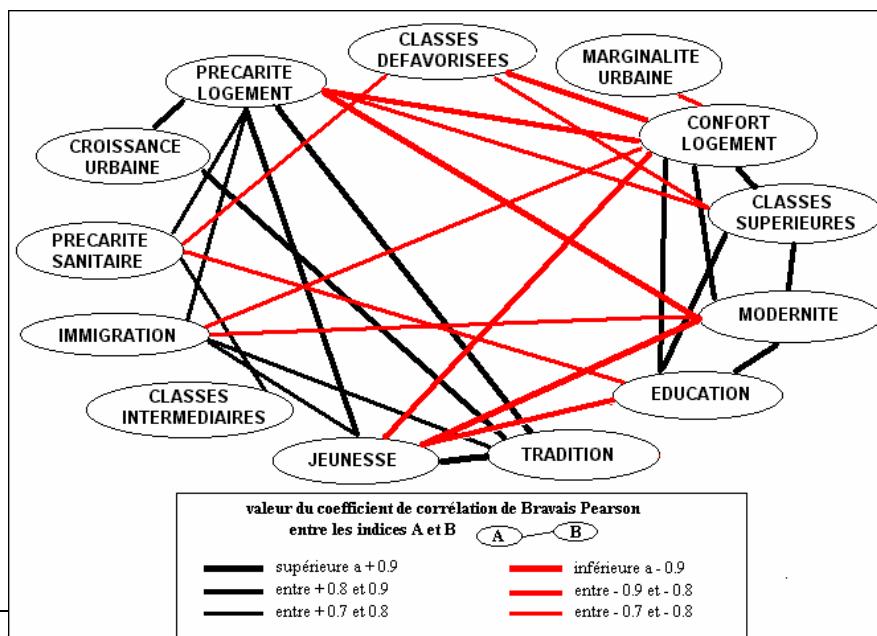
d'éducation est élevé, les mœurs sont modernes, les logements confortables et équipés, et plus la densité urbaine est importante.

Tableau 2 : Coefficients de corrélation de Bravais Pearson⁵⁸ entre les 14 indices synthétiques.

	Jeunes	Imgr ^o .	Pr.Sant	Educ ^o	Rural.	Trad ^o	Moder.	Riches	Inter.	Pauvr.	Confo.	Préca.	Urba.	Cr urb.
Jeunes	1.00													
Imgr ^o .	0.72	1.00												
Pr.Sant	0.65	0.36	1.00											
Educ ^o	-0.87	-0.60	-0.77	1.00										
Rural.	0.54	0.54	-0.05	-0.40	1.00									
Trad ^o	0.92	0.79	0.66	-0.81	0.60	1.00								
Moder.	-0.94	-0.79	-0.65	0.84	-0.52	-0.95	1.00							
Riches	-0.88	-0.79	-0.52	0.85	-0.54	-0.80	0.91	1.00						
Inter.	0.37	0.11	0.72	-0.52	-0.41	0.30	-0.43	-0.37	1.00					
Pauvr.	0.69	0.60	0.32	-0.77	0.67	0.64	-0.65	-0.79	-0.05	1.00				
Confo.	-0.90	-0.78	-0.43	0.83	-0.73	-0.84	0.87	0.95	-0.16	-0.86	1.00			
Préca.	0.88	0.75	0.57	-0.76	0.59	0.96	-0.91	-0.74	0.27	0.62	-0.80	1.00		
Urba.	-0.11	0.01	0.13	0.17	-0.30	-0.04	0.13	0.23	0.31	-0.43	0.25	0.01	1.00	
Cr urb.	0.69	0.42	0.60	-0.65	0.50	0.80	-0.63	-0.41	0.09	0.54	-0.55	0.83	0.01	1.00

(CODES INDICES : jeunes = jeunesse de la population ; Imgr^o. = immigration ; Pr.Sant = Précarité sanitaire ; Educ^o = niveau d'éducation ; Rural. = degré de ruralité et de marginalité urbaine ; Trad^o = degré de traditionnalité des mœurs ; moder. = degré de modernité des mœurs ; Riches = présence des couches supérieures ; Inter. = présence des couches intermédiaires ; Pauvr. = présence des couches inférieures ; Confo. = confort et équipement des logements ; Préca. = précarité et sous-équipement des logements ; Urba. = densité et ancienneté urbaine ; Cr urb. = croissance urbaine)

Schéma 1 : Les principales corrélations entre les variables 2 à 2.



⁵⁸ Voir Annexes

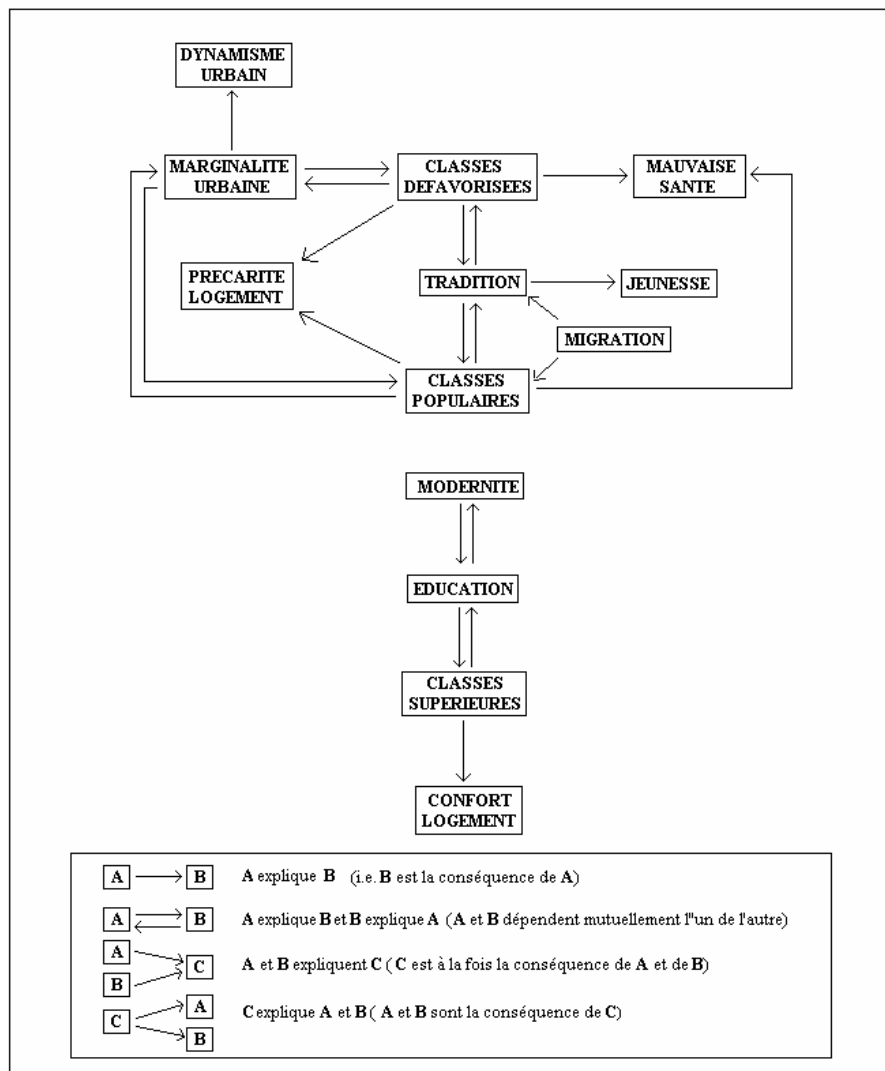
Cependant, il existe des différences de valeur entre ces différents coefficients de corrélations, et donc d'intensité des relations entre les variables. On peut d'abord remarquer que ce sont les indices de confort et de précarité des logements qui ont les corrélations les plus fortes, négatives ou positives, avec les autres : cela montre qu'à partir de la nature du logement on peut déterminer rapidement en présence de quel type de population on se trouve. Par ailleurs, on peut noter que l'indice de densité urbaine n'a aucune corrélation très élevée avec les autres indices synthétiques, ce qui montre que les zones centrales se caractérisent par une certaine homogénéité sociale : elles sont essentiellement peuplées d'une sorte de classe moyenne mexicaine. Au-delà de ces deux remarques spécifiques, ces résultats appellent un certain nombre de commentaires. Tout d'abord, nombre de corrélations négatives semblent presque mécaniques⁵⁹, comme par exemple celles entre modernité et traditionalité des mœurs (-0.95), confort et précarité des logements (-0.80), ou entre classes supérieures et classes défavorisées (-0.79). D'autres apparaissent comme étant assez logiques, comme par exemple celles entre urbanité et modernité des mœurs (+ 0.90), entre classes supérieures et confort des logements (+ 0.95) ou entre marginalité et classes défavorisées (+ 0.67). Enfin, il existe des corrélations fortes liées à des facteurs tiers, comme par exemple celles entre proportion de jeunes et précarité du logement (+ 0.88), où la coefficient élevé est dû au fait que c'est dans les zones défavorisées que l'on trouve à la fois les plus fortes proportions de jeunes et le plus de logements précaires. La corrélation entre classes défavorisées et proportion de jeunes est d'ailleurs ici elle même indirecte, puisqu'elle dépend essentiellement de la traditionnalité des mœurs entraînant une natalité élevée. De la même manière, la corrélation positive entre l'indice de jeunesse et celui de précarité sanitaire ne signifie bien entendu pas que dans le DF la santé des jeunes est moins bonne que celle des adultes, mais simplement que ce sont les délégations où les proportions de jeunes sont les plus importantes qui ont généralement les indicateurs de santé les plus médiocres.

Ces remarques étant faites, on a pu synthétiser l'information dans le *schéma 2*. Il présente les implications entre les variables, sachant que celles-ci peuvent être à sens unique (une variable explicative et une variable expliquée, comme dans le cas des classes supérieures et du confort

⁵⁹ Se rapprochant, même si ce n'est pas le cas ici (les indices ayant été calculés à partir de variables distinctes), de la situation de colinéarité des variables : par exemple si il y a une proportion supérieure à la moyenne de jeunes ou de riches, il y a mécaniquement une proportion inférieure à la moyenne de non jeunes ou de non riches, et donc probablement de personnes âgées ou de pauvres.

des logements⁶⁰), réciproque (chacune des deux variables est à la fois explicative et expliquée, comme dans le cas l'éducation et de la modernité des mœurs⁶¹), ou indirecte (deux variables expliquées par une troisième variable, ou un groupe de variables, comme dans le cas de la jeunesse et de la précarité sanitaire, où la corrélation positive entre ces deux variables est due au fait qu'elles sont conjointement expliquées par d'autres facteurs (pauvreté, tradition, etc.)). Ce schéma permet de détecter ces différents types de corrélation et de faire le tri dans l'information donnée par le *schéma 1*, en évitant les conclusions impropres qu'une lecture trop rapide de celui-ci peut entraîner.

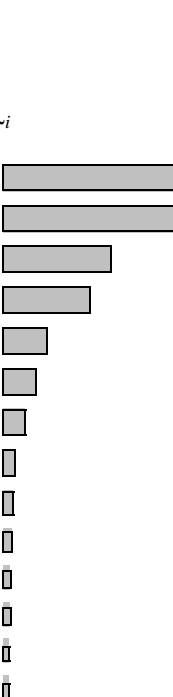









Schéma 2 : Le double système socio-économique et anthropo-démographique de relations de causalités positives dans le DF en 2000.



⁶⁰ Une famille ayant un logement à haut niveau de confort le doit bien entendu à son appartenance aux classes supérieures, et non l'inverse.

Les relations de causalités mises en évidence grâce au *schéma 2* se traduisent dans l'espace par des divisions socio-spatiales s'inscrivant dans le DF suivant une double logique. La diagonalisation de la matrice de données de format (14 x 16) a permis de dégager une première composante principale⁶² concentrant à elle seule près des deux tiers (63,44 %) de l'ensemble de l'information. Ce facteur 1 est une combinaison linéaire des indicateurs de développement et de sous-développement, et nous permet de mettre cette logique spatiale en évidence.

Tableau 3 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Histogramme des valeurs propres λ_i de la matrice diagonalisée exprimant la part de la variance expliquée par les composantes principales.

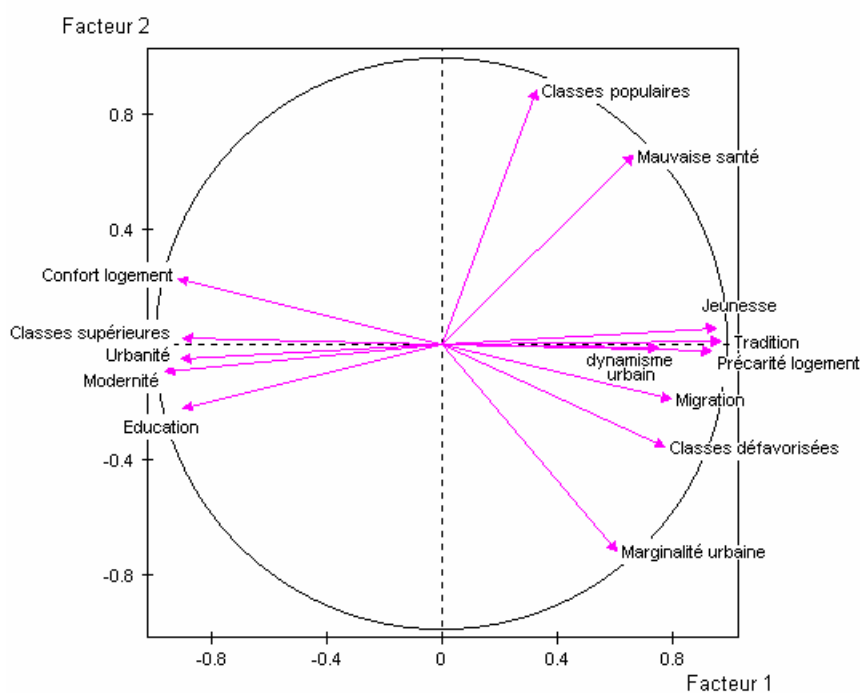
n°	valeur propre	% age	% age cumulé	
k	λ_k	$\frac{\lambda_k}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	$\frac{(\sum_{i=1}^k \lambda_i)}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	
1	8.8813	63.44	63.44	
2	2.2395	16.00	79.43	
3	1.0871	7.76	87.20	
4	0.8184	5.85	93.04	
5	0.3786	2.70	95.75	
6	0.2663	1.90	97.65	
7	0.1347	0.96	98.61	
8	0.1035	0.74	99.35	
9	0.0471	0.34	99.69	
10	0.0204	0.15	99.83	
11	0.0149	0.11	99.94	
12	0.0074	0.05	99.99	
13	0.0007	0.00	100.00	
14	0.0002	0.00	100.00	

Comme on peut le voir sur le *graphique 2*, ce premier axe factoriel dégagé par l'ACP a en effet des corrélations systématiquement positives avec les indices de sous-développement ou de retard démographique, sanitaire, socio-économique et culturel, et des corrélations négatives avec tous les indicateurs de richesse, de confort et de développement. Il s'agit donc d'un facteur exprimant le niveau de développement relatif des différentes délégations du DF.

⁶¹ Le haut niveau d'éducation favorise la modernisation des mœurs, mais la modernité des mœurs favorise aussi l'accès de tous, et notamment des femmes, à un haut niveau d'éducation.

⁶² On emploiera ici indistinctement les termes de « composante principale », « axe factoriel » ou « facteur », qui désignent strictement la même chose.

Graphique 2 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Corrélations entre les indices et les facteurs 1 et 2.

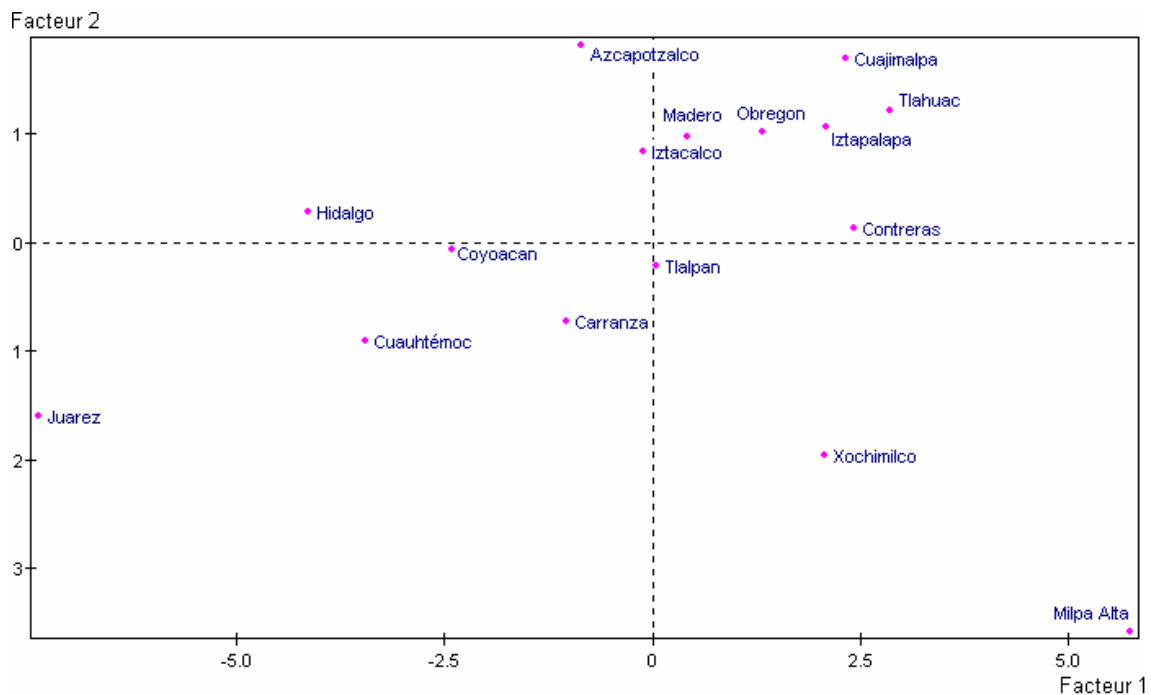


Les délégations qui ont des coordonnées négatives sur ce premier axe factoriel (Coyoacán, Cuauhtémoc, Miguel Hidalgo et surtout Benito Juárez) sont celles qui ont les meilleurs indicateurs socio-démographiques et économiques. A l'inverse, les entités qui ont des coordonnées positives sur cet axe (Alvaro Obregón, Iztapalapa, Xochimilco, Cuajimalpa, Tláhuac et surtout Milpa Alta) sont les plus en difficulté (cf. *graphiques 3 et 4*). La représentation cartographique du DF en fonction des coordonnées des entités sur ce facteur (*carte 5*) fait très nettement apparaître la classique division spatiale de type centre/périphérie à l'intérieur de laquelle existe une subdivision Est/Ouest depuis longtemps mise en avant dans les travaux sur Mexico [Bataillon, 1988]. La division Est/Ouest dans la zone centrale a même des origines très anciennes puisque l'on sait que dès l'époque de la Conquête les élites européennes s'installèrent plutôt dans la partie occidentale de Mexico-Tenochtitlán.

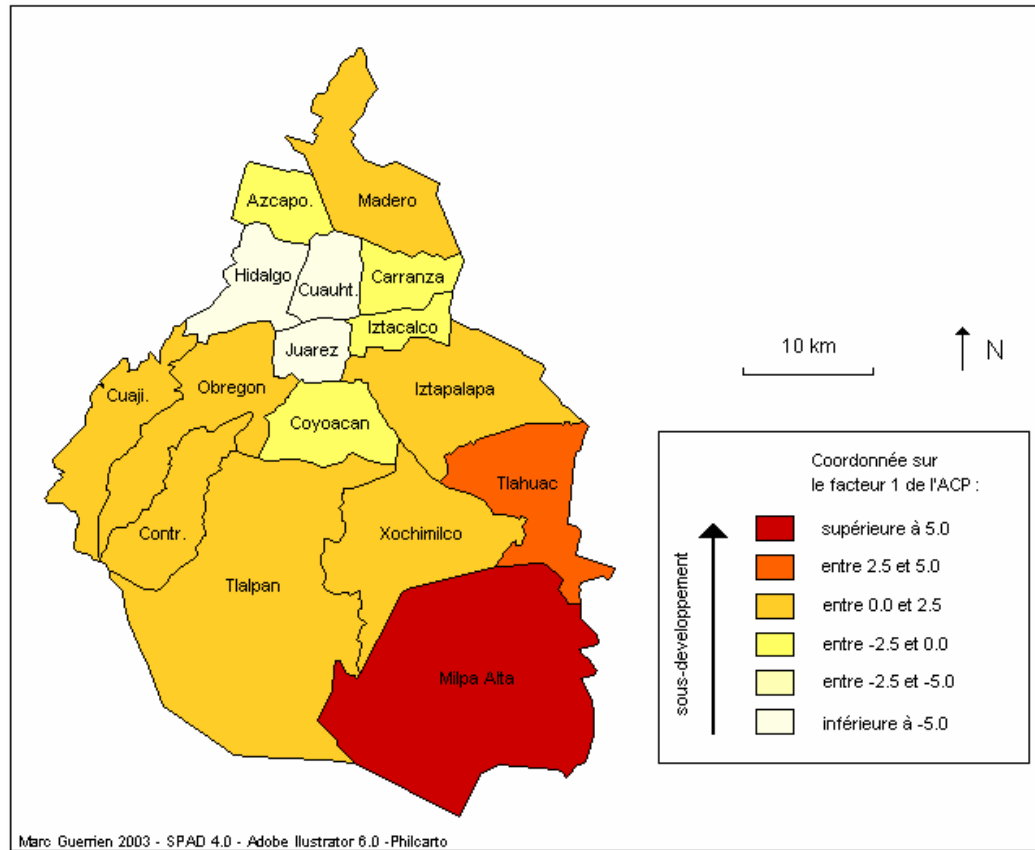
Quoiqu'il en soit, la valeur du coefficient de Geary (0,36) calculée à partir des coordonnées des unités géographiques sur cet axe 1 montre qu'il y a une certaine cohésion spatiale en terme de niveau de développement. Plus on va vers le Sud et l'Est, plus on se trouve dans des situations de sous-développement généralisé, et plus on va vers le centre (plutôt au Nord géographique du DF) et l'Ouest, plus au contraire les indicateurs de richesse et de développement prennent de la valeur.

On peut ainsi distinguer quelques grands ensembles : un noyau plutôt favorisé constitué des délégations Benito Juárez, Cuauhtémoc et Miguel Hidalgo, un ensemble de délégations qui les entourent et qui se situent plutôt dans la moyenne haute (Coyoacán, Iztacalco, Venustiano Carranza et Azcapotzalco), et des périphéries plus récemment urbanisées, appartenant aux deuxième et troisième couronnes de l'agglomération, et dans l'ensemble assez et pour certaines très défavorisées (Tláhuac, Milpa Alta).

Graphique 3 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Coordonnées des unités géographiques sur les facteurs 1 et 2 de l'ACP.



Carte 5 : La double division spatiale centre/périphérie et Est/Ouest dans le DF en 2000.



A ces disparités en termes démographiques, socio-économiques et culturels correspondent logiquement des variations importantes de la nature et des prix de l'immobilier dans le DF, puisque l'on a vu que la qualité des logements était le facteur de différenciation le plus déterminant. Une enquête réalisée par nos soins⁶³ à partir de 465 annonces de vente directe entre particuliers recensées dans la presse de la capitale entre Janvier et Avril 2001 nous a permis de les mettre en évidence.

Les journaux utilisés sont les revues spécialisées *Segunda Mano* et *Trato Directo*, ainsi que les suppléments thématiques des quotidiens *Uno más Uno*, *Excelsior* et *Universal*. Les annonces recensées l'ont été semi-aléatoirement, en ce sens qu'elles ont été prises au hasard mais en prenant soin à ce que chaque délégation soit représentée par au minimum une dizaine

⁶³ Avec l'aide de Jacobo Hernández Rincón (voir annexe C.II.c).

d'annonces, et en considérant uniquement celles qui indiquaient la surface des logements en vente afin de pouvoir calculer les prix moyens au m². Par ailleurs, pour des raisons sur lesquelles nous nous étendrons par la suite, l'enquête a volontairement privilégié les délégations du Sud-Ouest du DF, à savoir Coyoacán, Benito Juárez, Cuajimalpa, Alvaro Obregón, Magdalena Contreras et Tlalpan. 290 des 465 annonces les concernent ainsi, soit près des deux tiers (62,4 %) du total, alors qu'elles ne représentent en réalité que 37,5 % de l'ensemble des entités et n'abritent que 30,7 % de la population du DF

Les données concernant les autres délégations sont d'un nombre insuffisant pour pouvoir prétendre y constituer une estimation fiable de l'état du marché de l'immobilier, mais elles présentent quand même l'avantage de donner un aperçu de l'ordre de grandeur des prix à la vente des logements. De toute façon, on précise bien ici que, même en ce qui concerne les délégations du Sud-Ouest où l'échantillon est plus représentatif, cette enquête n'a pas vocation à dresser un tableau exact de la situation de l'immobilier dans le DF : elle vise juste à compenser le manque d'information récente disponible auprès des autorités compétentes en donnant des ordres de grandeur. Par ailleurs, de par la nature même des sources, le marché du neuf n'est guère pris en considération. Nous verrons dans la deuxième partie qu'il en va différemment en ce qui concerne l'enquête similaire concernant une zone beaucoup plus restreinte dans l'espace, celle de la zone de *San Jerónimo* et du *Pedregal*. Dans ce cas, l'importance de l'échantillon comparée à la petite taille de l'espace considéré ainsi que la prise en compte de l'offre des agences spécialisées permet de penser que l'estimation se rapproche grandement de la réalité de la situation de l'immobilier dans cette zone au moment de l'étude.

En outre, au-delà du fait de donner un aperçu des prix et des différences entre les sous-espaces de l'agglomération, l'intérêt d'une telle étude est de permettre une comparaison des prix en fonction du type de logements : appartement ou maison, logement avec ou sans vigilance privée, etc. Les annonces distinguent en effet systématiquement les maisons des appartements et mentionnent pratiquement toujours l'existence d'un service de vigilance dans le cas des maisons qui en sont dotées. Cela indique qu'elles intègrent un de ces lotissements privés ou îlots fermés à l'accès contrôlé qui caractérisent les zones marquées par d'importants phénomènes de fragmentation de l'espace, et que nous décrirons en détail dans la deuxième partie. De même, en général, elles font mention de l'existence d'un service de vigilance privé dans les immeubles lorsqu'il y en a, même si on peut penser que dans quelques cas elle peut

être omise car il s'agit d'une information moins essentielle que dans le cas des maisons où la présence ou non de tels services modifie bien plus la nature du logement.

Dans le *tableau 4* apparaît la proportion de chaque type de logement dans l'échantillon d'annonces de vente de logement pour chacune des 16 délégations du DF. On a divisé les logements en 4 catégories : maison seule (pas intégrée à un lotissement ou îlot fermé et sans service de vigilance privé), maison intégrée à un lotissement ou quartier fermé avec vigilance, appartement dans un immeuble sans service de vigilance et appartement dans un immeuble avec service privé de vigilance (généralement gardes à la porte d'entrée de l'édifice, mais aussi parfois immeubles intégrés à des ensembles fermés de type *condominios verticales*).

Tableau 4 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Proportion de chaque type de logements dans les échantillons aléatoirement choisis.

Délégation (taille de l'échantillon)	Maison sans Vigilance	Appartement sans vigilance	Maison avec vigilance	Appartement avec vigilance
Coyoacán (44)	41 %	18 %	25 %	16 %
B. Juárez (40)	32 %	20 %	3 %	45 %
Cuajimalpa (57)	70 %	11 %	11 %	8 %
A. Obregón (50)	46 %	18 %	18 %	18 %
M. Contreras (42)	57 %	17 %	20 %	6 %
Tlalpan (57)	67 %	14 %	12 %	7 %
V. Carranza (14)	21 %	36 %	0 %	43 %
Tláhuac (15)	60 %	27 %	0 %	13 %
Cuauhtémoc (27)	15 %	59 %	15 %	11 %
Xochimilco (12)	33 %	25 %	42 %	0 %
Azcapotzalco(22)	14 %	73 %	4 %	9 %
Iztacalco (8)	38 %	38 %	12 %	12 %
Iztatopalapa (23)	52 %	44 %	0 %	4 %
G. Madero (21)	66 %	29 %	5 %	0 %
M. Hidalgo (15)	40 %	13 %	34 %	13 %
Milpa Alta (18)	100 %	0 %	0 %	0 %
Ensemble (465)	51 %	24 %	12 %	13 %

On constate dans l'ensemble, en cohérence avec les chiffres de l'INEGI, que les maisons seules sont le type de logement majoritaire dans l'échantillon considéré, suivis par les appartements sans service privé de vigilance. Toutefois, la proportion de logements en vente dans l'échantillon avec un quelconque type de service de vigilance privé est considérable puisqu'elle représente un cinquième des maisons et un tiers des appartements de l'offre. Comme nous le verrons dans la deuxième partie, cette proportion ne reflète pas la proportion réelle de logements dotés de services de vigilance, et est en réalité due au fait que les

habitants de ce type de logements ont une plus grande mobilité résidentielle, mais cette donnée permet d'identifier les zones où elle est plus ou moins importante. Car le *tableau 4* montre que cette proportion varie fortement d'une entité à l'autre : alors que les logements dotés de service privé de vigilance représentent près de la moitié de l'offre dans les délégations Miguel Hidalgo ou Benito Juárez, ils ne représentent que moins du vingtième pour Iztapalapa, Gustavo A. Madero ou Milpa Alta. De fait le coefficient de variation de la distribution est très élevé, puisqu'il, est de 63 %⁶⁴.

La *carte 6*⁶⁵ nous montre que la concentration d'appartements ou de maisons dotés d'un service privé de vigilance se fait plutôt dans les délégations du centre. Ce sont celles qui enregistrent le plus de transit chaque jour, et qui comptent, comme nous le verrons dans la quatrième partie, parmi celles ayant les plus forts taux de délinquance. Mais certains espaces semi-périphériques de l'Ouest et du Sud (Miguel Hidalgo, Alvaro Obregón, Coyoacán) ont aussi des proportions élevées de logements avec vigilance. Une logique spatiale cohérente avec celle mise en évidence grâce à l'ACP réalisée à partir des données socio-démographiques et économiques apparaît ici (opposition centre/périphérie avec un différentiel Est/Ouest), et seul finalement le positionnement de la délégation Xochimilco la contredit. Comme l'a montré sa position sur le premier axe de l'ACP, Xochimilco présente en effet des caractéristiques socio-urbanistiques plus proches de celles des délégations de Tlalpan ou de la Magdalena Contreras que de celles des délégations de l'Ouest et du centre du DF, aussi l'on peut s'étonner d'une telle proportion de logements avec vigilance dans l'échantillon d'annonces de vente. Celle-ci doit sans doute être mise en relation avec la petite taille de celui-ci, qui a probablement occasionné une sur-représentation accidentelle des maisons intégrées à des lotissements ou quartiers fermés que l'on trouve certes dans cette délégation mais qui n'en demeurent pas moins très minoritaires, et essentiellement concentrés dans la partie Nord-Ouest de celle-ci, dans la zone de *Coapa*.

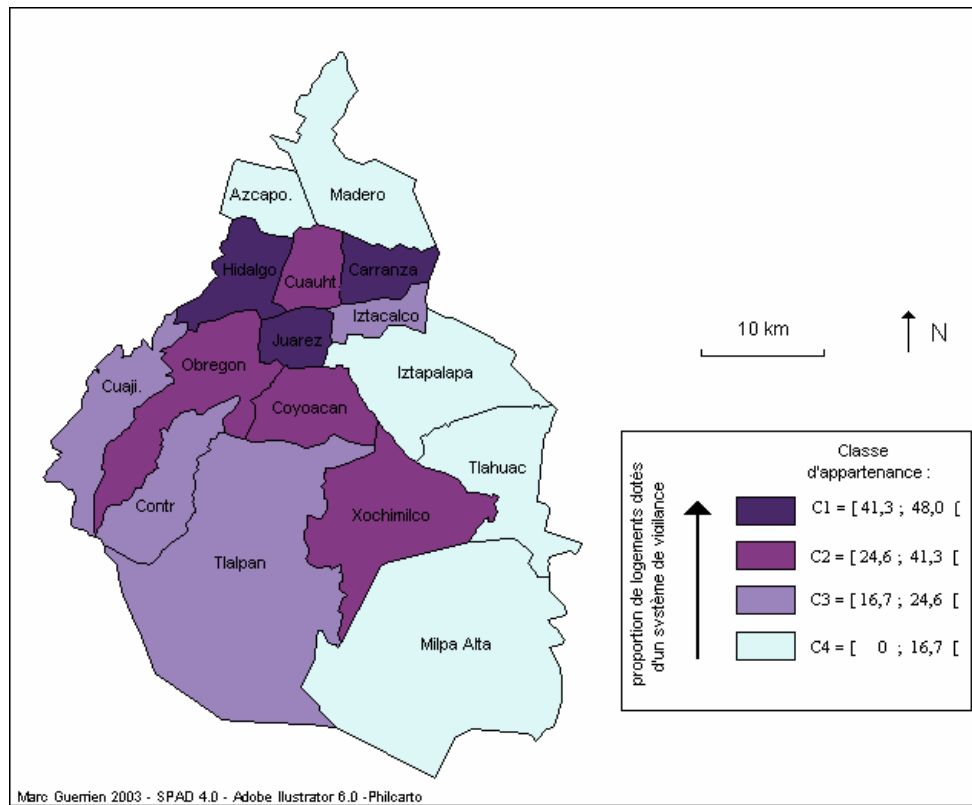
Quoiqu'il en soit, comme on peut le voir en comparant la *carte 6* de l'équipement en services de vigilance et la *carte 4* des niveaux de richesse et développement, ces deux variables sont positivement corrélées entre elles. On peut donc penser que ces services sont autant

⁶⁴ Voir Annexe B.VI. pour la présentation détaillée des résultats.

⁶⁵ Réalisée comme les *cartes 7* et *8* à partir d'une partition en 4 classes d'étendues égales en utilisant la moyenne et l'écart-type (voir Annexe B.IV.).

nécessaires pour garantir le *standing* des logements considérés que pour assurer la sécurité de leur résidents et de leurs biens.

Carte 6 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Proportion de logements en vente dans l'échantillon dotés d'un service de vigilance, 2001.



Par ailleurs, les logements de type appartement sont assez nettement sur-représentés dans cet échantillon par rapport à la proportion d'entre eux sur l'ensemble du DF. Ici ils représentent en moyenne par délégation 40,4 % des logements en vente alors qu'ils ne représentaient en 2000 en moyenne par délégation que 25,8 % de l'ensemble des logements. Cela peut s'expliquer par la nature de l'échantillon (logements en vente) et laisser penser qu'il y a plus de transactions et d'offre pour les logements de ce type⁶⁶. Cependant, les délégations qui ont

⁶⁶ Ceci signifierait que les propriétaires de maisons individuelles les céderaient moins souvent que ceux d'appartements, ce qui pourrait s'expliquer par les différences de nature des occupants (plus de familles dans les maisons, plus de personnes seules -et donc plus mobiles - dans les appartements), ou par le fait qu'il y aurait plus de spéculation pour les appartements que pour les maisons. La particularité mexicaine constatée précédemment et voulant que les proportions de propriétaires sont plus importantes dans les zones défavorisées est en tout cas à mettre en relation avec cette situation (l'écrasante majorité des maisons individuelles sont habitées par leur propriétaire).

les proportions d'appartement les plus importantes dans l'échantillon sont celles qui comptent le plus de logements de ce type dans le DF, et *vice-versa*⁶⁷, ce qui montre qu'il est quand même assez représentatif.

En ce qui concerne la valeur des logements en vente, le prix moyen par délégation au mètre carré est sur l'échantillon de 3902 pesos, et l'écart-type de 1145 pesos⁶⁸. Le coefficient de variation de 29 % est moins élevé que pour les types de logements, ce qui s'explique par le fait qu'il existe toujours un prix minimum (en l'occurrence c'est dans la délégation Milpa Alta que le prix moyen au mètre carré est le plus faible avec une moyenne de 1916 pesos/m²), alors qu'il peut y avoir une très faible proportion, voire pas du tout, d'appartements ou de logements avec vigilance. Ainsi, malgré ce coefficient de variation assez faible, on constate que les prix moyens varient de plus du simple au triple par exemple entre Miguel Hidalgo et Milpa Alta (Tableau 5).

Tableau 5 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Prix moyens bruts au m² et indices des prix réels par délégation.

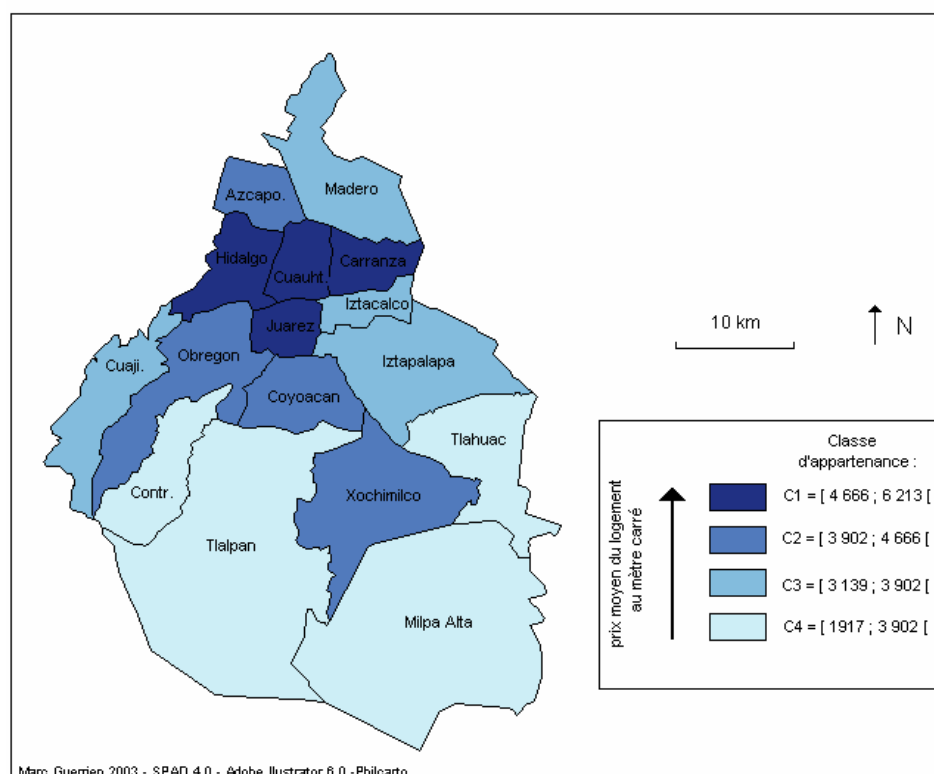
Délégation (taille de l'échantillon)	Y_i : Prix moyen/m ² logements en vente	X_i : Proportion de logements type appartement.	k_i : prix moyen au m ² appartement/prix moyen au m ² maison	$I_{\text{prix réel}}$: $Y_i / [1 + (X_i - \bar{X}) / k_i]$
Coyoacán (44)	4616.04 p.	34 %	1.36	4710.24 p.
B. Juárez (40)	4828.13 p.	65 %	2.16	4272.68 p.
Cuajimalpa (57)	3273.65 p.	19 %	1.86	3637.39 p.
A. Obregón (50)	4188.08 p.	36 %	1.43	4230.38 p.
M. Contreras (42)	2635.16 p.	23 %	1.23	2960.85 p.
Tlalpan (57)	3041.60 p.	21 %	2.00	3306.09 p.
V. Carranza (14)	4756.86 p.	79 %	1.54	3745.55 p.
Tláhuac (15)	2338.73 p.	40 %	1.74	2292.87 p.
Cuauhtémoc (27)	5810.59 p.	70 %	1.02	4401.96 p.
Xochimilco (12)	3983.58 p.	25 %	0.96	4526.79 p.
Azcapotzalco(22)	4242.15 p.	82 %	2.00	3448.90 p.
Iztacalco (8)	3697.27 p.	50 %	1.57	3423.40 p.
Iztatopalapa (23)	3217.87 p.	48 %	1.92	3035.73 p.
G. Madero (21)	3679.69 p.	29 %	0.98	3999.66 p.
M. Hidalgo (15)	6212.73 p.	26 %	1.03	6980.59 p.
Milpa Alta (18)	1916.61 p.	0 %	--	2337.33 p.
Ensemble (465)	3837.69 p.	37 %	1.61	--

⁶⁷ Cette relation se traduit par un coefficient de corrélation nettement positif de + 0,71 entre les deux distributions, ce qui signifie que si l'échantillon n'est pas parfaitement représentatif, il n'en demeure pas moins un bon indicateur.

⁶⁸ 1 peso était égal à environ 0,12 euro à la période considérée.

La *carte 7* des prix moyens au m² de l'immobilier dans le DF réalisée à partir de la partition de la première colonne du *tableau 5* montre que, mis à part l'exception notoire de Miguel Hidalgo, les délégations où les prix sont les plus élevés sont généralement celles où l'offre d'appartement est très importante. En toute logique⁶⁹, le coût moyen au m² des appartements est assez nettement plus élevé que celui des maisons⁷⁰, ce qui introduit un certain biais dans les résultats et fait que les cours immobiliers dans les délégations comme celles de Venustiano Carranza ou d'Azcapotzalco apparaissent ici comme étant démesurément élevés en comparaison avec leurs caractéristiques socio-économiques. Cela est en réalité dû au fait que les annonces recensées pour ces délégations concernent essentiellement des appartements.

Carte 7 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Prix moyen au m² des logements en vente de l'échantillon, 2001.



Pour contourner ou amenuiser ce biais, on a introduit un indice, que l'on pourrait qualifier de « prix réel », indexant le prix moyen de l'immobilier au m² à un facteur de prédominance des différents types de logement (maison ou appartement) dans l'échantillon de la zone

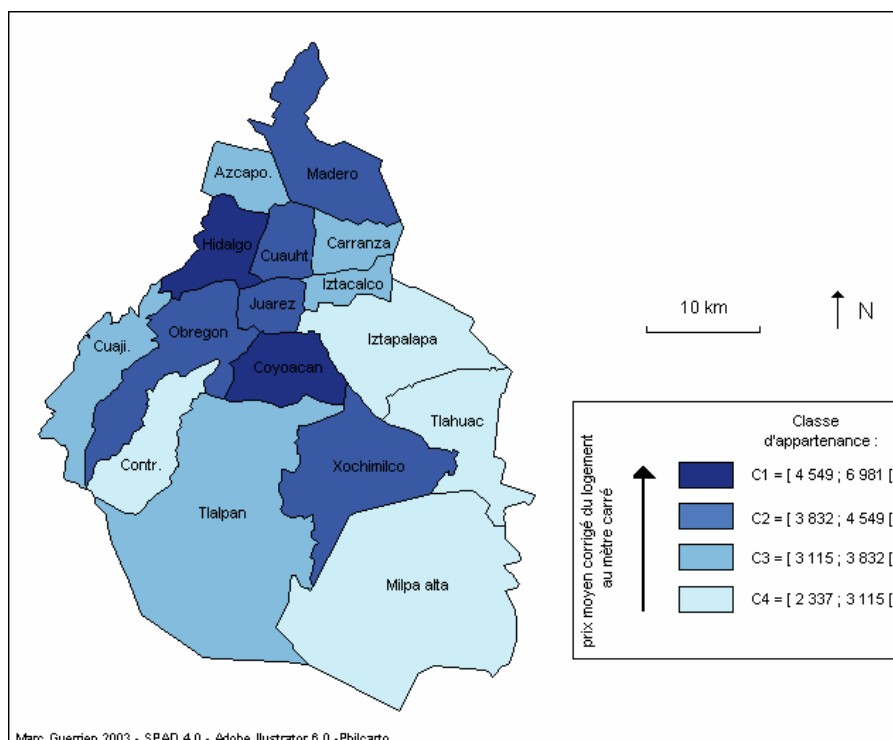
⁶⁹ Puisqu'en général les appartements sont des logements plus petits et que l'effet « prix minimum » tend à faire augmenter le prix moyen au mètre carré.

⁷⁰ Voir Annexe B.VI.

considérée⁷¹. Il nous a permis d'effacer l'effet produit par ce prix moyen au m² plus important pour les appartements, et de faire mieux ressortir les zones où les cours sont en quelque sorte réellement les plus élevés (4^e colonne du *tableau 5*).

La partition de la distribution de l'indice de « prix réel » donne une *carte 8* sensiblement différente de la *carte 7*, et qui rend compte d'une autre réalité des valeurs immobilières. Alors que la carte des prix moyens au m² à la vente faisait apparaître une logique spatiale de type centre/périphérie avec des prix élevés dans les délégations du centre et bas dans celles des périphéries, on voit avec la cartographie des prix moyens corrigés apparaître de manière plus nette la division spatiale Est/Ouest, qui correspond d'ailleurs plus à la réalité de la géographie socio-économique du DF d'aujourd'hui. C'est dans le croissant constitué des délégations Coyoacán, Alvaro Obregón, Benito Juárez, Cuauhtémoc, Miguel Hidalgo et Gustavo A. Madero que les indices de prix au m² corrigés sont les plus élevés du DF⁷².

Carte 8 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Indice de prix moyen au m² corrigé des logements en vente de l'échantillon, 2001.



⁷¹ On a calculé notre indice $I_{\text{prix réel}}$ comme suit :

$$I_{\text{prix réel}} = Y_i / [1 + (X_i - \bar{X})/k_i]$$

où X est la variable aléatoire de la proportion d'appartements, Y celle du prix moyen au m² à la vente et k celle du rapport entre prix moyen au m² des appartement et des maisons (Voir Annexe B.VI. pour les détails).

3) Le croissant Sud-Ouest, espace privilégié de la fragmentation de l'espace.

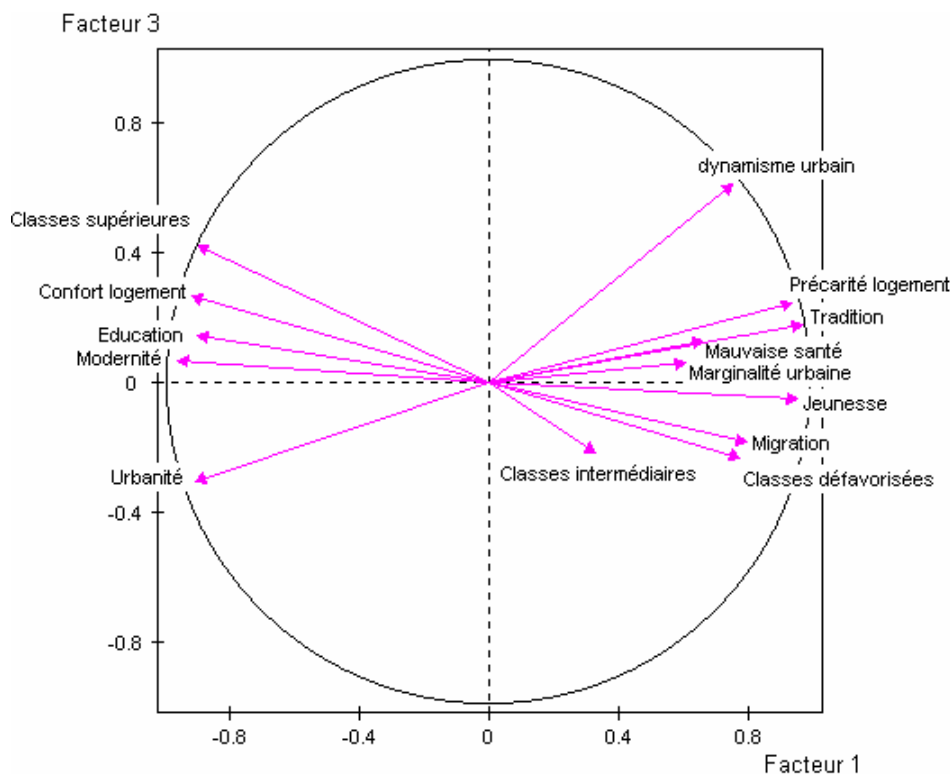
La position des délégations sur le premier axe de l'ACP et l'échelle des prix moyens au m² des logements en vente sur notre échantillon fait apparaître l'opposition classique entre un centre plus développé et des périphéries plus défavorisées, avec à l'intérieur une subdivision Est/Ouest, mais ne rend donc compte que d'une tendance très générale. Du fait de la taille des unités spatiales considérées (plusieurs centaines de milliers, voir des millions, d'habitants), les particularismes ne sont guère mis en valeur. Cependant, le calcul des indices corrigés des prix laisse deviner une concentration d'habitat aisé dans des zones plus périphériques du Sud-Ouest du DF. Si des délégations comme celles de Alvaro Obregón ou Tlalpan ont une position sur la première composante principale qui les placent dans la moyenne basse du DF, cela cache de très importantes disparités en leur sein. Ces disparités sont essentiellement dues au processus d'étalement urbain à double entrée qui a caractérisé ces zones essentiellement urbanisées dans les dernières décennies et évoqué au début de cette première partie.

Or ce sont ce type de zones périphériques où cohabitent des populations très diverses qui sont particulièrement propices au développement des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain. Le facteur 3 de l'ACP réalisée sur nos 14 indices synthétiques s'avère être un bon indicateur du potentiel, et dans les faits du degré, de fragmentation de l'espace dans le DF⁷². On peut en effet voir sur le *graphique 4* que les corrélations positives les plus élevées avec ce facteur sont les indicateurs de présence des couches supérieures et de confort des logements, et les indicateurs de croissance du tissu urbain et de précarité de l'habitat. A l'inverse, avec la coordonnée négative la plus élevée se trouve l'indice de densité et d'ancienneté urbaine.

⁷² En raison du biais dû à l'échantillonnage évoqué précédemment, vient s'ajouter la délégation Xochimilco à cet ensemble.

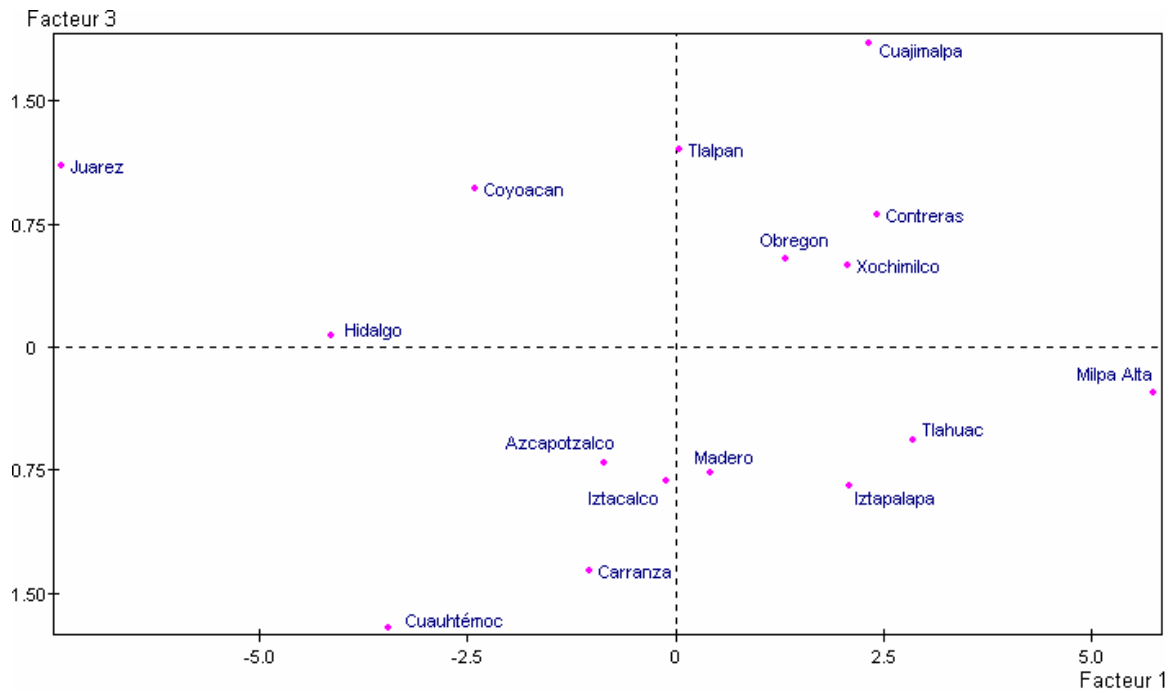
⁷³ On rappelle que le principal intérêt de l'ACP est de déterminer des facteurs hiérarchisés et indépendants entre eux, et donc que l'information contenue sur ce facteur 3 est complémentaire et non redondante de celle contenue sur le facteur 1.

Graphique 4 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Corrélations entre les 14 indices et le facteur 3.

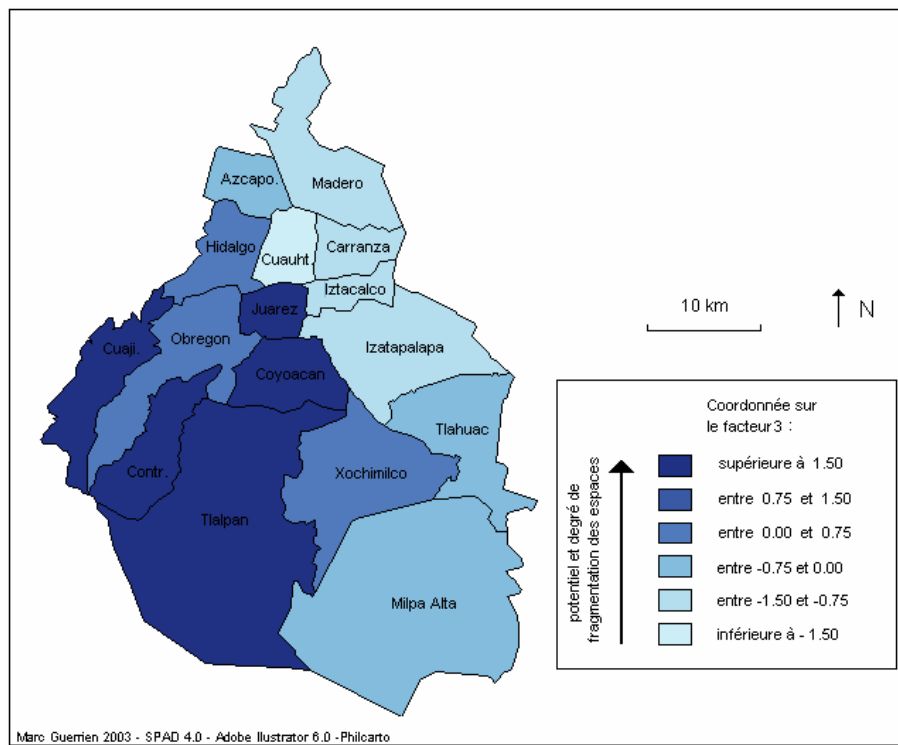


Avec les coordonnées positives les plus élevées sur ce facteur se trouvent donc les délégations périphériques en pleine expansion caractérisées à la fois par la présence importante de membres des couches supérieures à haut niveau d'éducation et aux mœurs modernes, et par l'existence de zones d'habitats précaires caractérisées par une certaine marginalité, le maintien de mœurs traditionnelles et de médiocres niveaux de santé. A l'inverse, avec des coordonnées négatives apparaissent les entités plus anciennement urbaines caractérisées par une plus grande homogénéité sociale des habitants.

Graphique 5 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Coordonnées des unités géographiques sur le facteur 3.



Carte 9 : Les zones privilégiées d'inscription des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain dans le DF en 2000.



On voit très clairement se dessiner sur la *carte 9* représentant les délégations en fonction de leur positionnement sur ce facteur 3 une vaste zone au Sud-Ouest de l'agglomération qui s'avère être de fait celle où se manifestent aujourd'hui sur le terrain l'essentiel des phénomènes de fragmentation à Mexico. Car dans la pratique, lorsque l'on sillonne les différentes parties du DF, on constate que c'est bien dans ces délégations apparaissant en teintes foncées sur la *carte 9* que les phénomènes de fragmentation de l'espace urbain sont les plus manifestes, avec notamment la prolifération des ensembles résidentiels fermés. On remarquera que la cohésion spatiale est ici forte, les zones les plus potentiellement sujettes à des phénomènes de fragmentation étant séparées de celles l'étant le moins par des zones tampons intermédiaires.

Photographie 5 : A la différence des zones centrales, les périphéries comme celles du Sud-Ouest qui se sont constituées sur un mode horizontal et s'étalent à perte de vue sont particulièrement propices au développement des phénomènes de fragmentation.



La *carte 9* confirme que les zones centrales, et notamment le noyau historique de Mexico (délégation Cuauhtémoc), ont un faible potentiel de fragmentation. Et effectivement sur le terrain peu de phénomènes de ce type y sont observés. Ce faible potentiel est dû à l'ancienneté des structures urbaines, qui empêchent les projets immobiliers totalement nouveaux et obligent à s'adapter à ce qui existe⁷⁴, mais est aussi dû à la verticalité et la densité de l'habitat

⁷⁴ D'autant plus que nombre d'édifices ont une vraie valeur patrimoniale, et sont d'ailleurs l'objet de politiques de réhabilitation [Salin, 2002].

incompatible avec le style de vie correspondant aux lotissements fermés. Par ailleurs, la population a un niveau socio-économique dans l'ensemble plus élevé que la moyenne du DF, mais est très homogène comparativement à celle des zones du Sud-Ouest. D'une manière générale les institutions et services publics sont bien plus présents dans cette partie centrale que dans des zones périphériques plus délaissées et marquées par des modes de fonctionnement plus improvisés. Pour les mêmes raisons que la délégation Cuauhtémoc, les délégations Azcapotzalco, Gustavo A. Madero, Venustiano Carranza, Iztacalco, et à un degré moindre Iztapalapa, ont elles aussi des « potentialités de fragmentation » relativement faibles. Les délégations Tláhuac et surtout Milpa Alta ont certes elles aussi des potentialités faibles, mais dans leur cas elles sont dues au contraire à l'extrême médiocrité des infrastructures, à l'isolement aux marges de la ville et à la quasi absence totale de membres des couches supérieures. L'habitat y est homogène, mais parce qu'il est pratiquement partout précaire.

Pour conclure, si les divisions socio-spatiales mises en évidence entre les délégations sont relatives, principalement en raison de l'effet homogénéisant de la loi des grands nombres, celles-ci sont beaucoup plus marquées à grande échelle. Il convient donc pour terminer cette analyse d'étudier maintenant en détail ces multiples *micro*-divisions socio-spatiales à une échelle hyperlocale, à l'intérieur même de ces délégations du Sud-Ouest identifiées comme celles étant le plus marquées par les phénomènes de fragmentation de l'espace.

C) Les périphéries émiettées.

Après la présentation du contexte démographique, socio-économique et culturel et des grandes lignes de division spatiale dans le DF en 2000, on se doit donc de présenter et d'analyser en détail la situation de ces zones hétérogènes du Sud-Ouest où nous avons vu que les facteurs propices au développement des phénomènes de fragmentation de l'espace sont réunis. La comparaison au cas par cas de la situation des délégations plus centrales et plus anciennement urbanisées (Benito Juárez, Coyoacán), et de celles des délégations plus périphériques qui sont encore aujourd'hui dans une dynamique d'expansion et où se situe le front urbain (Alvaro Obregón, Cuajimalpa, Magdalena Contreras et Tlalpan) permettra ici d'expliquer les différences de forme et d'intensité des signes de fragmentation de l'espace décrits et analysés en détail par la suite.

1) Benito Juárez, Coyoacán-Nord : les espaces intermédiaires de l'urbanité partagée.

La délégation Benito Juárez, peuplée de 360 478 habitants en 2000, est comme nous l'avons vu grâce à l'ACP, l'entité du DF aux caractéristiques socio-économiques les plus avantageuses. Une analyse des données réalisée à partir d'une douzaine de variables socio-économiques et culturelles⁷⁵ sur les 102 AGEB⁷⁶ qui la composent confirme un bon niveau économique et social. En 2000, en moyenne, dans les AGEB de cette délégation, les indicateurs de sous-développement étaient ainsi peu élevés⁷⁷. Le profil des quartiers de la délégation Benito Juárez est donc celui d'entités à la population relativement aisée, avec des familles peu nombreuses à haut niveau relatif d'éducation et ayant des mœurs plutôt modernes. L'ACP réalisée à partir de 12 variables montre, comme c'est le cas d'une manière générale dans le DF, ces corrélations étroites entre indicateurs de développement économique et de modernité des mœurs⁷⁸.

⁷⁵ Voir Annexe B.VII.a.

⁷⁶ Les Aires Géostatistiques de Base (AGEB) sont des unités géographiques inventées par l'INEGI à des fins purement statistiques, dans le but de découper les délégations en entités de plus petite taille et ayant à peu près le même ordre de grandeur (en général de l'ordre d'un, deux ou trois milliers d'habitants). Même si le découpage s'est basé sur des critères objectifs, en tâchant autant que possible de faire coïncider les limites d'AGEB avec des frontières entre groupes de pâtés de maisons (*grupos de manzanas*) aux caractéristiques différentes, elles ne correspondent pas à proprement parler à des quartiers. Cette utilité purement statistique fait que celles-ci n'ont pas de nom, mais seulement des codes.

⁷⁷ Voir Annexe B.VII.b.

⁷⁸ Voir Annexe B.VII.a. pour le choix et la description des variables retenues et voir Annexe B.VII.b. pour le détail des résultats de l'ACP.

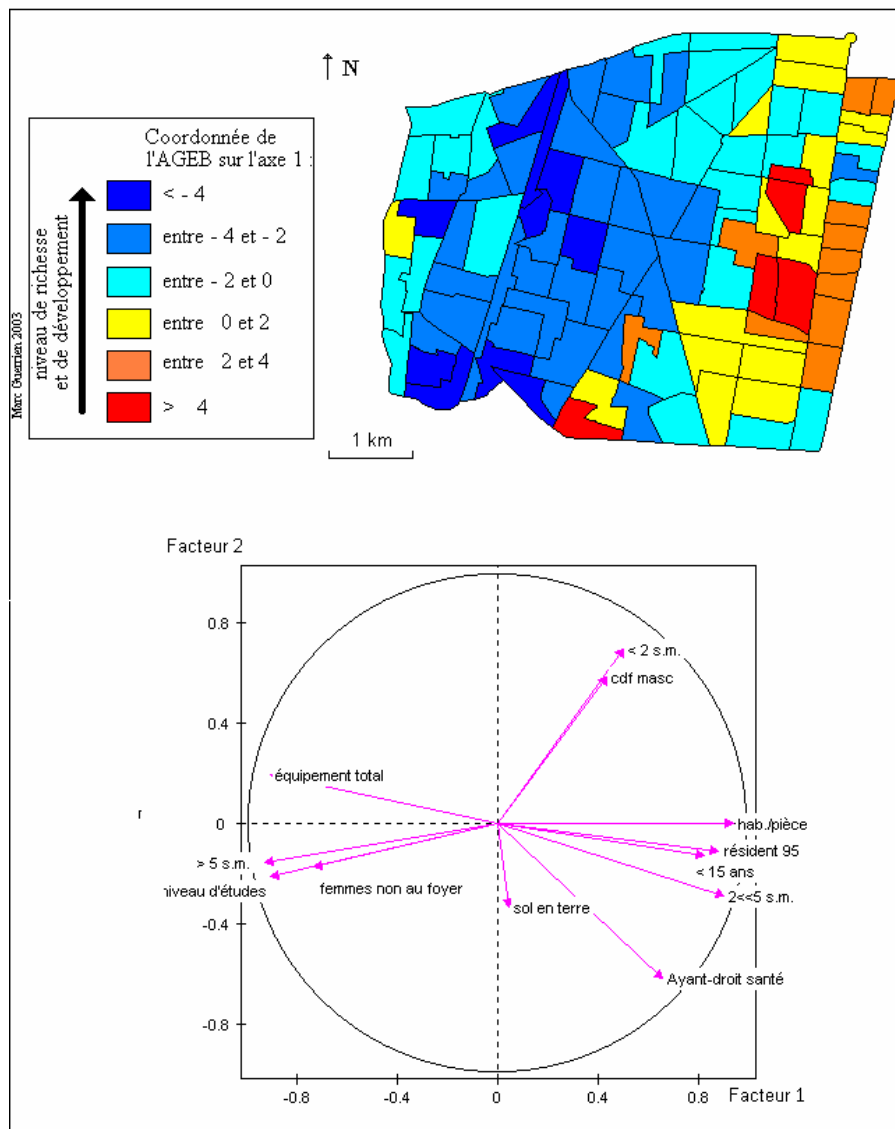
L'analyse des données montre par ailleurs que les disparités à l'intérieur de la délégation Benito Juárez sont dans l'ensemble relativement faibles. Par exemple, pour les indicateurs de richesse que sont la proportion d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux et celle de logements équipés de tous les biens, les coefficients de variation ne sont respectivement que de 24,1 % et 30,0 %. L'AGEB 094-8, située à proximité de la station de métro Coyoacán et qui correspond à la *colonia*⁷⁹ *del Valle*, est la plus aisée de la délégation. Cette colonie est une des zones résidentielles chics de la capitale mexicaine. Pourtant, la proportion d'actifs y gagnant plus de 5 salaires minimaux n'y est que trois fois supérieure à celle de l'AGEB 064-7, qui correspond à la colonie *San Simón Ticumac* et qui est la plus défavorisée de la délégation selon ce critère. Les variations ne sont donc pas très importantes d'une colonie à l'autre.

Plus généralement, on notera que la médiane de la distribution pour cette variable est de 40,5 %, soit pratiquement égale à la moyenne (40,76 %), ce qui signifie que la moitié des AGEB ont une proportion inférieure à celle-ci d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux, et l'autre moitié une proportion supérieure. L'intervalle interquartile n'est lui que de [34,1 ; 48,9], ce qui signifie que la moitié des AGEB ont une proportion d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux appartenant à cette fourchette. On est donc en présence ici d'une délégation à la population relativement homogène socio-économiquement, avec une répartition plutôt équilibrée des différentes couches de la population en son sein, et donc avec des divisions socio-spatiales peu marquées. La représentation cartographique du premier axe factoriel de l'ACP, indicateur du niveau général de développement⁸⁰, montre une répartition spatiale en dégradé, avec une concentration à l'Ouest des AGEB les plus favorisées (*carte 10*).

⁷⁹ Les *colonias* (colonies) désignent au Mexique les quartiers. En fonction de leur taille, très variable suivant les zones considérées, certaines AGEB contiennent plusieurs colonies, d'autres peuvent recouvrir plusieurs AGEB, d'autres encore correspondre exactement à une AGEB.

⁸⁰ Voir Annexe B.VI.b.

Carte 10 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Benito Juárez.



Le profil de la délégation Coyoacán, peuplée de 640 423 habitants et située dans la première couronne de l'agglomération, se rapproche de celui de la délégation Benito Juárez, au Sud de laquelle elle est située⁸¹. A la relative homogénéité sociale de ces zones relativement centrales et anciennement urbanisées correspondent des paysages évoquant la ville au sens classique du

⁸¹ Voir annexe B.VII.c. pour le détail de ce profil.

terme, avec de bonnes infrastructures de transport, une certaine verticalité du bâti due aux nombreux édifices de bureaux à plusieurs étages, des commerces variés, un transit piétonnier important, etc. La notion d'espace public garde tout son sens dans les artères de cette zone de l'agglomération. Bien qu'en périphérie du centre historique, on se trouve ainsi, dans la délégation Benito Juárez et le Nord de la délégation Coyoacán, dans le prolongement de celui-ci : on est à l'intérieur des limites de la ville « pré-explosion urbaine », celle de l'époque où les terrains de la cité universitaire se situaient encore aux portes de celle-ci.

Photographie 6 : La bouche de la station de métro Miguel Angel Quevedo, dans la délégation Coyoacán, dans une zone animée et fréquentée par de nombreux piétons.



Cependant, si l'on regarde de plus près les chiffres concernant la délégation Coyoacán, on constate que les coefficients de variation pour les différentes variables retenues, et notamment pour les indicateurs de richesse que sont les proportions d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux et de logements équipés de tous les biens, sont assez nettement plus élevés que dans le cas de la délégation Juárez (respectivement 47,3 % et 52,8 %, contre 24,1 % et 31,0 %)). Cela indique des disparités bien plus fortes entre les AGEB et des divisions socio-spatiales plus

marquées dans cette délégation. On a ainsi une proportion 10 fois plus élevée d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux dans l'AGEB 021-5, qui correspond à la colonie aisée *Paseo de Taxqueña*, que dans l'AGEB 078-5, à proximité de la station de métro *Universidad*, dans la colonie *Pedregal de Santo Domingo*, qui jouxte les terrains de l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM). D'une manière générale, toutes les AGEB de la colonie *Pedregal Santo Domingo*, ainsi que celles des colonies voisines comme *Pedregal de Santa Ursula*, *Adolfo Ruiz Cortínes* ou *Ajusco Huyamalpas*, ont des indicateurs très défavorables qui baissent considérablement la moyenne de la délégation et expliquent que la valeur de la médiane soit supérieure à celle de la moyenne de la distribution (34,6 contre 31,4). La dissymétrie à droite de la distribution montre un niveau général élevé mais tiré vers le bas par un nombre restreint d'unités spatiales.

Ce bloc d'AGEB correspondant à des colonies très populaires apparaît nettement sur la représentation cartographique du premier axe factoriel de l'ACP⁸² réalisée sur les 153 AGEB de la délégation (*carte 11*). D'une manière générale, on a une assez nette division entre le Nord de la délégation, aux indicateurs socio-économiques favorables, et se situant dans le prolongement de la délégation Benito Juárez, et le Sud, qui correspond à des espaces plus récemment urbanisés et bien plus hétérogènes. On a ainsi à l'extrême Sud-Est de la délégation, non loin de l'Université Autonome Métropolitaine de Xochimilco (UAM-X), un groupe d'AGEB aisées, correspondant aux colonies *Villa Quietud*, *Hacienda de Coyoacán*, et *Campestre Coyoacán*, et juste à proximité un groupe d'AGEB populaires correspondant à la zone de *Culhuacán*.

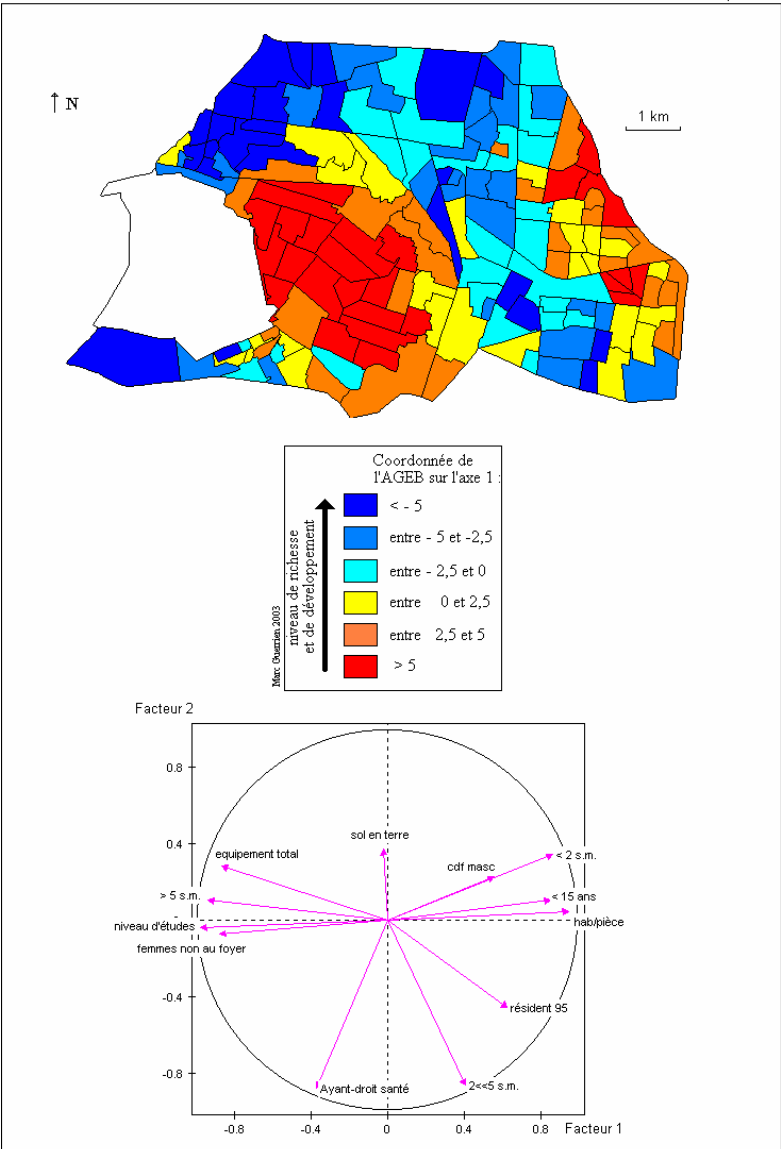
Dans la partie Sud de la délégation, on est donc en présence d'un système de divisions socio-spatiales différent, avec un modèle de diffusion de l'habitat aisé plus désordonné, qui se rapproche de celui des entités plus périphériques. Dans le Nord, la diffusion de l'habitat aisé se fait en dégradé de proche en proche, ce qui conduit à de faibles discontinuités à l'échelle locale, à l'image de ce que l'on a pu observer dans la délégation Benito Juárez.

On voit donc dans le Sud de la délégation Coyoacán très clairement apparaître à l'échelle locale le résultat du processus d'étalement urbain à double entrée décrit au début de cette première partie : la contiguïté directe entre des zones comptant parmi les plus aisées et les plus populaires de l'agglomération est la conséquence directe des deux modalités de la croissance de l'espace urbain à Mexico. La brutalité de la phase de transition urbaine dans la

⁸² Voir Annexe B.VII.c.

vallée apparaît donc ici comme étant la principale cause de cette conjonction entre proximité spatiale et distance sociale qui est à l'origine du développement des phénomènes dits de fragmentation de l'espace. Et comme nous allons le voir maintenant, cette grande hétérogénéité socio-spatiale à l'échelle hyperlocale est encore plus marquée dans les délégations urbanisées au cours des trois dernières décennies de l'extrême Sud-Ouest du DF.

Carte 11 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Coyoacán.



2) Alvaro Obregón, Magdalena Contreras, Cuajimalpa et Tlalpan : l'urbanité éclatée.

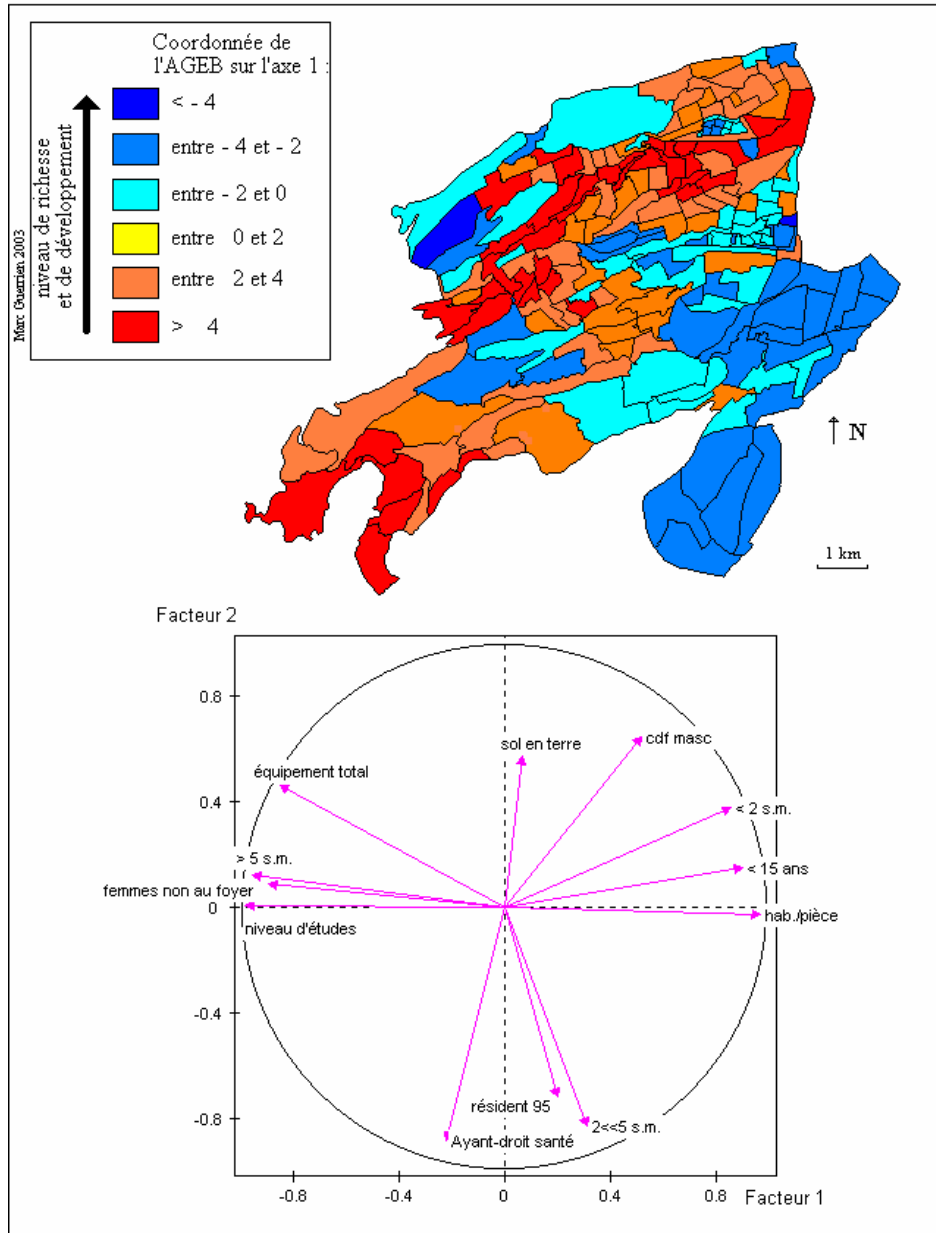
Les délégations Tlalpan, Magdalena Contreras, Alvaro Obregón et Cuajimalpa, qui rassemblaient en 2000 en tout une population de 1 642 073 habitants, présentent des caractéristiques assez similaires entre elles, même si on peut déceler un certain nombre de nuances. Dans la foulée du Sud de la délégation Coyoacán, elles se sont rapidement urbanisées à partir de la fin des années 1970 mais, à la différence de celle-ci, elles n'ont pas été entièrement absorbées par la tâche urbaine : elles comportent toutes des zones encore rurales ou non bâties. Dans la partie Sud des délégations Tlalpan et Magdalena Contreras, dans la partie Ouest de la délégation Cuajimalpa, et au Sud-Ouest de la délégation Alvaro Obregón subsistent des zones vierges de toute construction. C'est donc à l'intérieur de ces délégations que passe la frontière entre l'urbain et le rural au Sud-Ouest de Mexico, et nous verrons dans la troisième partie qu'au-delà de cette frontière physique, existe aussi dans ces zones de vraies frontières symboliques entre urbanité et ruralité liées à la diversité d'origine de leurs habitants.

L'analyse des données à l'échelle des délégations nous a montré que celles qui nous intéressent ici appartiennent à l'espace privilégié de manifestation des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain dans le District Fédéral. Le même type d'analyse cette fois-ci réalisée à l'échelle des AGEB confirme cette grande hétérogénéité sociale. Celle-ci s'exprime à travers la valeur des coefficients de variation pour les différentes variables choisies comme indicateurs socio-économiques et démographiques⁸³. Alors que, concernant la proportion d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux le coefficient de variation n'est que de 24,1 % dans la délégation Benito Juárez, il est pour cette variable plus de trois fois supérieur dans la délégation Magdalena Contreras (76,3 %). De la même manière, en ce qui concerne le taux de logements suréquipés, les variations sont trois fois plus élevés dans la délégation Alvaro Obregón (99,7 %) que dans la Benito Juárez (30,0 %). La différence entre moyenne et médiane, indicateur positif de l'hétérogénéité des distributions dont nous avons vu qu'il était insignifiant dans le cas de la délégation Benito Juárez, est dans ces délégations périphériques particulièrement parlante. Dans la délégation Tlalpan, la médiane de la distribution de la proportion d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux est de 20,20 %, alors que la moyenne est de 24,90 %. Dans la délégation Magdalena Contreras, la médiane est de 13,4 % pour une moyenne de 18,20 %, dans la délégation Alvaro Obregón elle est de 14,10 % pour

⁸³ Voir Annexe B.VII.a.

une moyenne de 19,74 %, et dans la délégation Cuajimalpa elle est de 11,50 % pour une moyenne de 16,91 %.

Carte 12 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Alvaro Obregón⁸⁴.

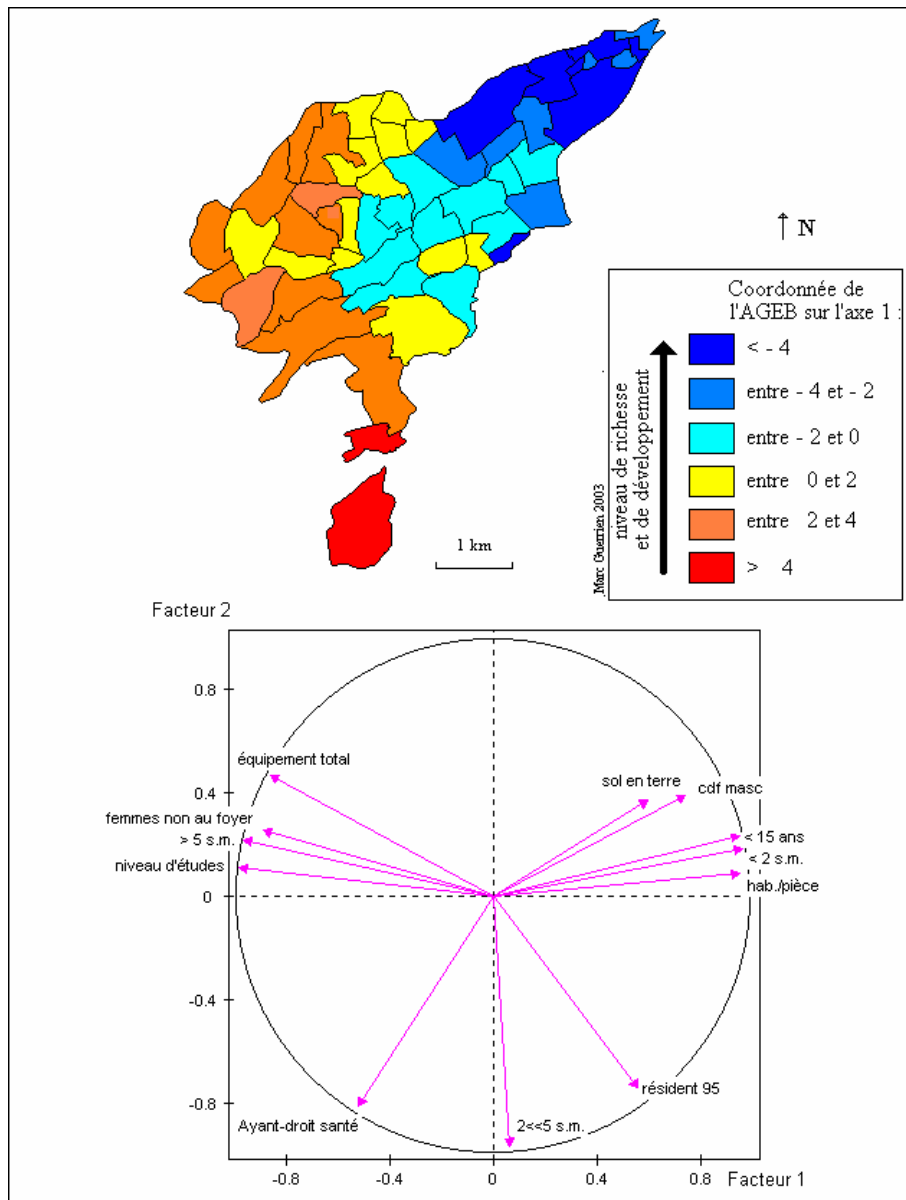


On a donc dans ces 4 délégations de nettes dissymétries à gauche des distributions statistiques, soit exactement le cas inverse de Coyoacán où un groupe d'AGEB avec des valeurs très faibles situées dans le Sud de la délégation font nettement baisser la moyenne, mais où la majorité des AGEB ont des valeurs au-dessus de celle-ci. Ici, ce sont dans chaque délégation de petits

⁸⁴ Voir Annexe B.VI.d.

groupes d'AGEB dont la valeur de l'indicateur de hauts revenus est très élevée qui relèvent la moyenne, mais la grande majorité d'entre elles ont des faibles proportions d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux

Carte 13 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Magdalena Contreras⁸⁵.



Tout cela signifie qu'à l'intérieur de ces délégations se trouvent à la fois, en petit nombre, des AGEB avec des indicateurs de richesse très élevés et, en plus grand nombre, des AGEB avec des

⁸⁵ Voir Annexe B.VII.e.

indicateurs de développement très bas, phénomène que l'on n'observe pas dans les zones moins périphériques décrites précédemment. La configuration spatiale se rapproche de celle du Sud de la délégation Coyoacán, de façon plus accentuée encore. Mais, au-delà de la question de l'intensité des disparités, il est surtout intéressant d'observer la répartition spatiale de ces différents types d'AGEB à l'intérieur de chacune de ces quatre délégations de l'extrême Sud-Ouest du DF.

L'observation des cartes représentant les coordonnées de celles-ci sur l'axe 1 de l'ACP réalisée à partir des 12 indicateurs considérés nous permet d'identifier clairement deux logiques de division socio-spatiale (*cartes 12, 13, 14 et 15*). Les AGEB avec les coordonnées positives les plus élevées sur l'axe factoriel 1 (teintes de bleu sur les représentations cartographiques) sont celles où les niveaux de richesse, d'éducation, de santé et d'équipements sont les plus importants. A l'inverse, les AGEB avec des coordonnées négatives fortes sur cet axe (teintes de rouge) sont celles avec de hauts taux de pauvreté et de précarité⁸⁶. Or deux phénomènes frappent à la vue de ces cartes.

Le premier phénomène est celui qui veut que les AGEB les plus aisées de ces délégations périphériques soient systématiquement situées le long des grands axes de circulation automobile de la zone Sud-Ouest. Ainsi, à l'Est et au Nord de la délégation Cuajimalpa, les AGEB les plus aisées sont situées dans le prolongement des zones traditionnellement aisées de la délégation Miguel Hidalgo (*Las Lomas*), et le long de l'autoroute reliant le centre de Mexico à la ville de Toluca, capitale de l'Etat limitrophe de Mexico. Dans la délégation Alvaro Obregón, les AGEB aux indicateurs les plus favorables sont disposées soit le long du boulevard périphérique, à proximité des délégations Coyoacán et Benito Juárez, soit le long des grands axes que sont la *Calzada de los Leones* et la *Calzada de las Aguilas*. Dans la délégation Magdalena Contreras, les AGEB les plus aisées se situent le long des avenues *Luis Cabrera* et *San Barnabé* et à proximité du périphérique. Enfin, dans la délégation Tlalpan, le phénomène est similaire, avec des AGEB favorisées disposées au Nord de la délégation, le long du périphérique. On verra de fait dans la deuxième partie le rôle essentiel de l'automobile dans le mode de vie des habitants de ces zones résidentielles périphériques aisées, ainsi que les problèmes environnementaux que cela soulève en fin de quatrième partie. En attendant, on constatera que la qualité et la densité des infrastructures routières est un facteur déterminant dans le choix des lieux d'implantation et de

⁸⁶ Voir Annexes B.VII.d., B.VII.e., B.VII.f. et B.VII.g. pour le détail des résultats des analyses factorielles des données.

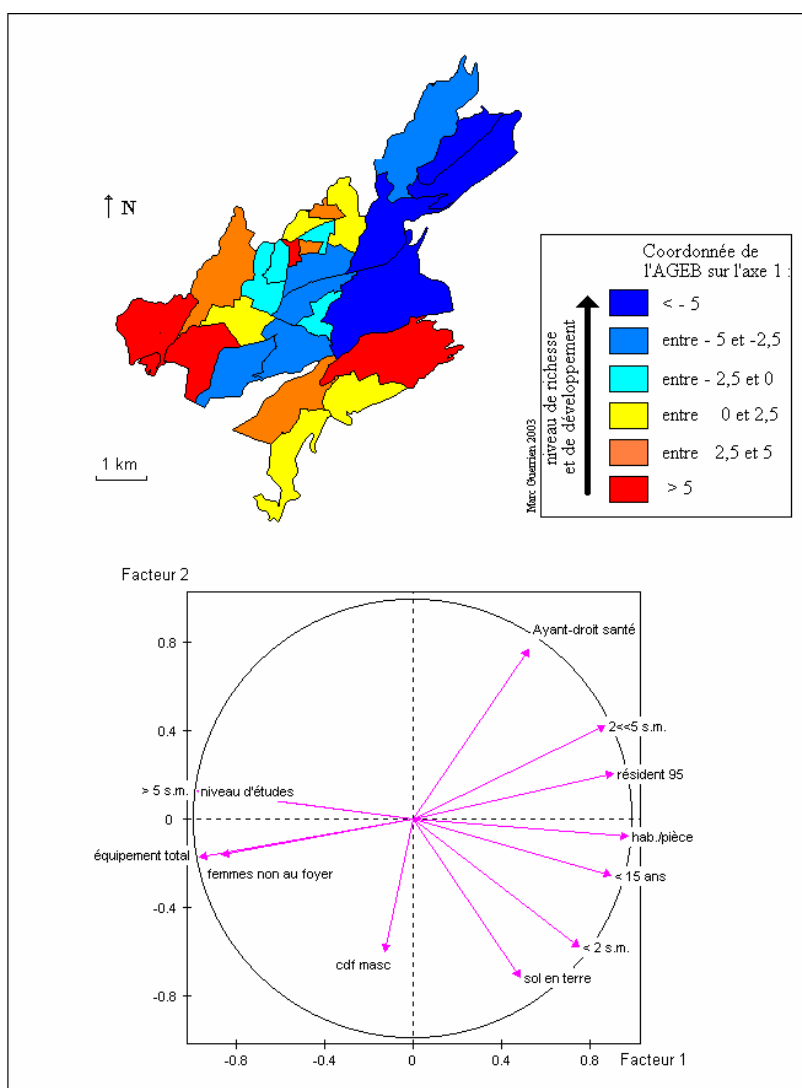
développement de l'habitat aisé, en soulignant que l'ouverture sur les espaces lointains est indissociable de la fermeture sur les espaces proches⁸⁷.

Car le second phénomène qui frappe à la vue de ces cartes est celui de l'extrême brutalité, plus encore que dans le Sud de la délégation Coyoacán, de la transition entre AGEB aisées et populaires. Dans chacune de ces quatre délégations périphériques, la présence d'AGEB très défavorisées aux alentours directs des AGEB les plus favorisées est fréquente, et la notion de fragmentation, d'émiettement de l'espace prend tout son sens. Par exemple, dans la délégation Cuajimalpa, on trouve directement au Sud de l'AGEB très favorisée correspondant à la zone de *Santa Fe* et des *lomas de Memetla* les implantations très populaires des *pueblos San Mateo Tlatenango* et *Santa Rosa Xochiac*. Dans la délégation Alvaro Obregón, les AGEB correspondant à la zone favorisée d'*Olivar del Conde* sont jouxtées par des AGEB aux indicateurs très défavorables comme celles contenant les colonies populaires *Golondrinas* et *Presidentes*. Les AGEB correspondant à la zone du *Fraccionamiento San Francisco* et de *Las Lomas de Guadalupe* sont contiguës de celles contenant des *pueblos* défavorisés comme celui de *San Bartolo Ameyalco*. Dans la délégation Magdalena Contreras, la zone de *San Jerónimo*, dont les AGEB ont des indicateurs particulièrement favorables, est surplombée par les quartiers populaires du *Cerro del Judío*. Enfin, dans la délégation Tlalpan, directement à l'Est des AGEB correspondant aux colonies chics du *Pedregal* se trouvent celles abritant les colonies populaires *Isidro Fabela* et *Cantera Puente de Piedra*, alors qu'à leur Sud se trouve la colonie défavorisée *Ampliación Miguel Hidalgo*.

Une fois encore, ce phénomène de contiguïté directe entre quartiers aux caractéristiques très opposées s'explique par le mode de peuplement de cette partie de la vallée de Mexico au cours des 30 dernières années évoqué précédemment et indissociable de la rapidité du processus de transition urbaine. Il explique aussi la grande diversité de paysages urbains que l'on rencontre aujourd'hui dans cette zone de l'agglomération.

⁸⁷ Nous étudierons plus en détail cette relation fondamentale dans les deux et troisième parties.

Carte 14 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Cuajimalpa⁸⁸.



Car dans les faits, lorsque l'on arpente les artères de ces zones périphériques du Sud-Ouest de Mexico, l'impression que laisse l'environnement urbain est toute autre que celle donnée par les paysages de la délégation Benito Juárez et du Nord de la délégation Coyoacán, sans même évoquer ici les zones non bâties et les *pueblos* complètement ruraux comme ceux du Sud de la délégation Tlalpan. Dans les zones bâties mêmes, *de facto* pleinement intégrées au tissu urbain, l'urbanité diffère nettement de celle des zones moins excentrées comme celles de la délégation Benito Juárez précédemment évoquées. Si on peut qualifier celles-ci de classiques de l'époque industrielle, la nature de l'urbanité des délégations Tlalpan, Magdalena Contreras, Alvaro

⁸⁸ Voir Annexe B.VII.f.

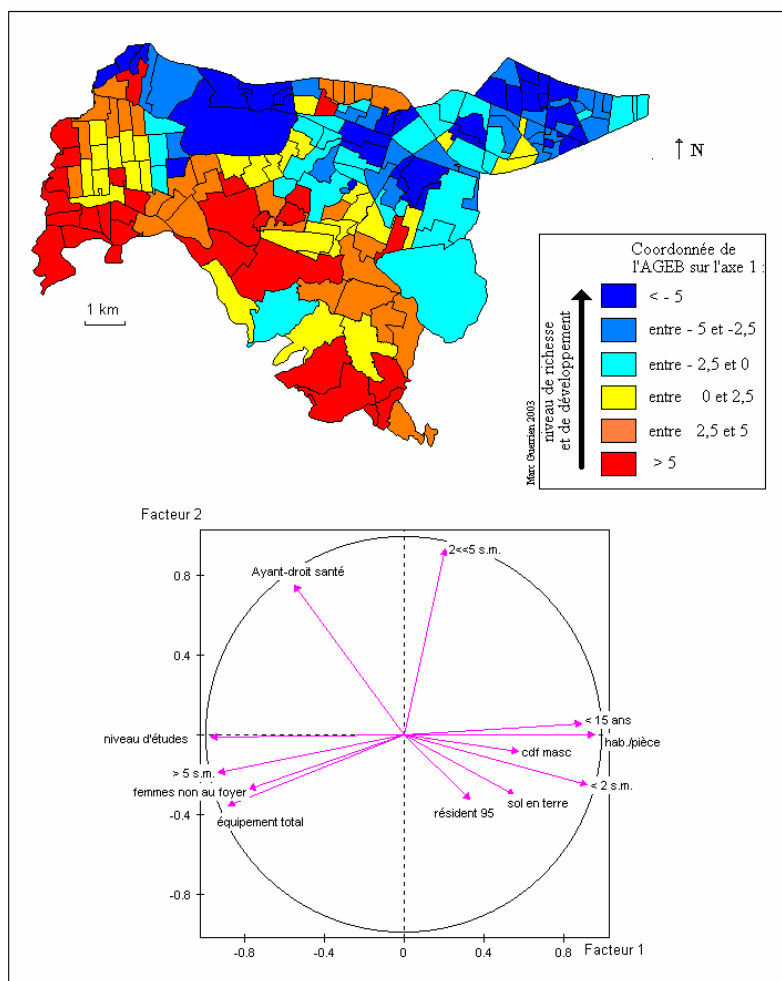
Obregón et Cuajimalpa est beaucoup plus difficilement définissable tant elle semble éclatée. Les notions mêmes de ville et de cité sont remises en question tant s'y superposent des univers urbains que rien ne semble relier. L'habitat est extrêmement hétérogène, le « premier monde » côtoie ici directement le « tiers-monde ». L'extension urbaine est essentiellement horizontale, l'écrasante majorité des logements sont des maisons individuelles, mais elles ont des formes bien différentes suivant les couches sociales d'appartenance de leurs habitants. Dans les quartiers populaires, aux rues souvent tortueuses et au maillage serré, le logement type est la petite maison individuelle d'une cinquantaine ou soixantaine de mètre carrés avec souvent une petite cour à l'arrière où vivent le plus souvent 4 ou 5 personnes aux caractéristiques correspondant à celle du profil type établi au début de cette première partie. Les constructions sont sans fioritures, souvent rien de plus qu'un amas de parpaings sans revêtement, tant et si bien qu'une triste impression de grisaille est la première laissée par nombre de ces zones, même si elle est atténuée par la présence quasi permanente du soleil tout au long de l'année. La végétation est inexistante dans les rues des quartiers populaires, bien que l'on trouve souvent dans les alentours des bosquets, *barrancas*⁸⁹ et autres espaces non bâtis et recouverts par la végétation, la limite entre l'espace urbain et l'espace rural étant proche. Mais l'espace est si rare, les zones constructibles ou considérées comme telles⁹⁰ si saturées et les rues tellement étroites qu'il est souvent impossible d'y planter des arbres, de la même manière que les terrains sont généralement si petits que l'on ne peut se permettre d'en sacrifier une partie pour un jardin.

Dans ces zones populaires, le contraste est saisissant avec l'impression laissée par les zones résidentielles aisées voisines aux rues souvent larges et désertes. Dans les rues de ces quartiers aisés, au tracé souvent bien plus orthogonal et au maillage toujours nettement plus lâche, dominant les maisons individuelles spacieuses, pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres carrés, et dotées de vastes portions de terrains non bâties occupées par des jardins. Dans ces quartiers favorisés périphériques, les constructions sont modernes et fonctionnelles, aménagées et décorées, de l'avis général, avec un certain bon goût. Les teintes blanches ou pastels dominant, la végétation est omniprésente; une atmosphère d'ordre, de propreté et de calme règne.

⁸⁹ Ravins.

⁹⁰ C'est dans ces zones, et particulièrement dans les délégations Alvaro Obregón et Cuajimalpa, que les glissements et affaissements de terrains font le plus de dégâts chaque année à la saison des pluies (Août-Septembre). Ces dernières années, plusieurs milliers de maisons construites sans permis sur des terrains meubles en bordure de ravins, et donc sans respecter les normes de sécurité, ont été détruites ou endommagées.

Carte 15 : Les divisions socio-spatiales dans la délégation Tlalpan⁹¹.



Au-delà de la qualité des constructions, ce sont donc les systématiques différences de densité entre zone aisées et populaires qui sont frappantes dans cette partie de l'agglomération. Nous verrons ainsi dans la deuxième partie qu'elle est évidente à l'œil nu. En attendant, elle est démontrée par les chiffres. Par exemple, l'AGEB 011-8 de la délégation Magdalena Contreras, qui correspond à la colonie chic de *San Jerónimo Lidice*, comptait en 2000 seulement 5 530 habitants sur une surface pourtant supérieure à la surface cumulée de 4 AGEB correspondant aux colonies voisines de *Cuauhtémoc* et *La Malinche* (009-0, 010-3, 014-1 et 015-6) et qui abritait elles 21 125 habitants. Dans la délégation Alvaro Obregón, l'AGEB populaire 147-2, correspondant au vieux *Pueblo Santa Fe* et aux colonies alentours, regroupait plus de 10 fois plus d'habitants (3529 contre 351) sur une surface équivalente à moins des deux tiers de celle de l'AGEB 154-2, où se trouve la colonie *Paseo de las lomas*, à proximité du grand complexe commercial de *Santa Fe*. Dans ces deux cas, les zones populaires ont donc des densités de

⁹¹ Voir Annexe B.VI.g.

population plus de 15 fois supérieures à celles des zones aisées limitrophes. On a à travers ces exemples un bon indicateur de la différence de densité réelle et de la différence moyenne de taille des logements car il s'agit de part et d'autres de zones entièrement bâties, sans espaces laissés vacants. Dans nombre de zones aisées, on a en plus de cela de vastes espaces verts, parcs ou réserves écologiques qui augmentent encore le contraste entre l'impression d'entassement prévalant dans les quartiers populaires et celle d'aération laissée par les zones résidentielles aisées. Nous verrons dans la troisième partie que le fait que ces zones si différentes soient situées côte à côte les unes des autres, sans espaces tampons intermédiaires, ouvre la porte à tous types d'inquiétudes et de ressentiments.

Photographie 7 : Dans le Sud-Ouest de Mexico, des quartiers parmi les plus populaires surplombent souvent les zones résidentielles très aisées.

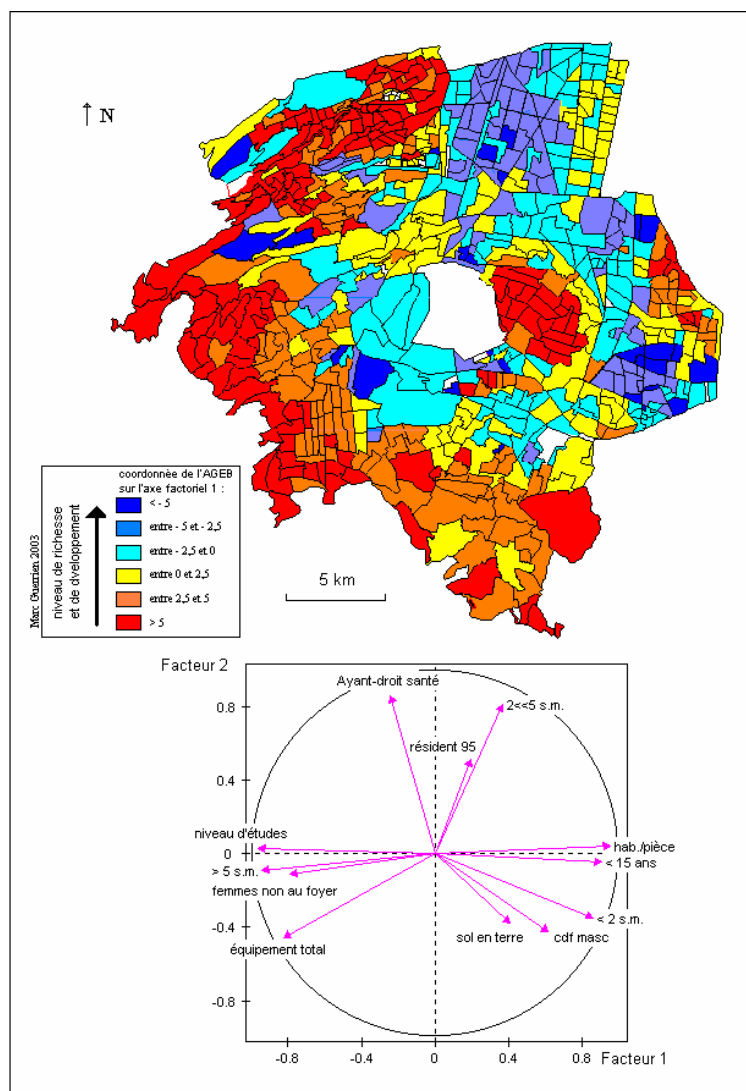


Dans cette partie Sud-Ouest du District Fédéral, les infrastructures sont à l'image de l'habitat, très inégales. Comme nous le verrons plus en détail dans la deuxième partie, les moyens de transport de masse sont très médiocres, le réseau du métro étant par exemple absent, alors que les axes de circulation automobile rapide sont nombreux et en bon état. Ceux-ci sont désertés par les piétons, on ne trouve guère de véritables espaces publics réellement fréquentés ou simplement traversés par l'ensemble de la population. Chaque couche de la population a ses propres commerces, lieux de divertissements, etc.

C'est dans ce contexte de grande hétérogénéité sociale, de superposition dans des espaces restreints de populations et de formes urbaines parfois très différentes que sont nés les

quartiers fermés et que se sont multipliés les signes extérieurs de fragmentation de l'espace urbain, que nous nous proposons maintenant de présenter et d'analyser dans la seconde partie.

Carte 16 : Les divisions socio-spatiales sur l'ensemble du quart Sud-Ouest du DF⁹² : une véritable mosaïque sociale.



⁹² Voir annexe B.VI.h.

DEUXIEME PARTIE

DEUXIEME PARTIE.

LE MEXICO MODERNE : ARCHIPEL DE PREMIER MONDE DANS UN OCEAN DE PRECARITE.

Les divisions socio-spatiales dans le Sud-Ouest du District Fédéral, et la grande hétérogénéité socioculturelle des populations qui leur sont sous-jacentes, produisent logiquement à l'échelle locale des formes urbaines spécifiques. Ce sont notamment elles qui sont à l'origine du développement des quartiers fermés et de ces phénomènes dits de fragmentation de l'espace urbain. Ceux-ci ne se résument pas à la prolifération des petits lotissements privés destinés aux couches supérieures, mais entrent dans le cadre de tout un système de pratiques de l'espace urbain de leur part visant visiblement à s'extraire au maximum de l'espace public en évoluant suivant des circuits fermés. On se propose dans cette deuxième partie de présenter en détail tous les éléments essentiels de ce système et de décrire son fonctionnement. Pour cela on analysera l'architecture et la répartition spatiale de tous les points nodaux de ce que l'on appellera le « Mexico moderne », celui voulu par l'ancien président Carlos Salinas de Gortari, mais qui semble ne pouvoir vivre qu'en laissant de côté des couches très importantes de la population. On se propose ainsi de montrer dans cette deuxième partie en quoi cette notion d'archipel de premier monde dans un Océan de sous-développement pour désigner l'univers socio-spatial des couches favorisées a un sens.

I. QUAND LA VILLE SE FERME.

A) La notion de fragmentation de l'espace urbain à Mexico.

1) Une problématique contemporaine.

On peut estimer que la problématique de la fragmentation de l'espace urbain est véritablement née aux Etats-Unis dans les années 1970, le sociologue de l'école de Chicago Richard Sennet évoquant par exemple dès cette époque une atomisation de la ville par le biais de la destruction de l'espace public [Sennet, 1971]. Le débat n'est donc pas nouveau en Amérique, mais aujourd'hui la pensée autour de ces questions est à considérer dans le contexte du développement spectaculaire des *gated communities* dans de nombreux grands ensembles urbains nord-américains au cours des 20 dernières années. Les travaux sont très nombreux aujourd'hui sur cette question aux Etats-Unis. A Mexico, les petits îlots et lotissements fermés ont proliféré au cours des 20 dernières années sans jusqu'à récemment véritablement attirer l'intérêt de la recherche urbaine. Pourtant, ils marquent fortement le paysage de certaines zones de l'agglomération, et notamment dans la partie Sud-Ouest du District Fédéral. Ils se trouvent principalement dans ces AGEB les plus favorisées localisées précédemment. Les *condominios* ou *fraccionamientos cerrados* mexicains partagent avec les communautés closes nord-américaines la caractéristique d'être des quartiers intégrés au tissu urbain mais d'être fermés par des barrières et clôtures et d'avoir un accès exclusivement réservé aux résidents et à leurs invités. Cependant, il s'agit le plus souvent d'unités monofonctionnelles, purement résidentielles, et généralement de bien plus petite taille que les *gated communities* nord-américaines. Celles-ci sont parfois de véritables villes privées, avec toutes sortes d'équipements et de services en leur sein, et elles peuvent regrouper dans les cas extrêmes des populations de plusieurs milliers d'habitants.

Les ensembles résidentiels privés mexicains ne sont eux généralement pas équipés d'infrastructures scolaires, sportives, commerciales ou de loisir, même si, comme nous allons le voir, celles-ci sont généralement présentes à proximité, voire contiguës aux quartiers fermés.

2) Une minorité d'acteurs, pour un phénomène majeur.

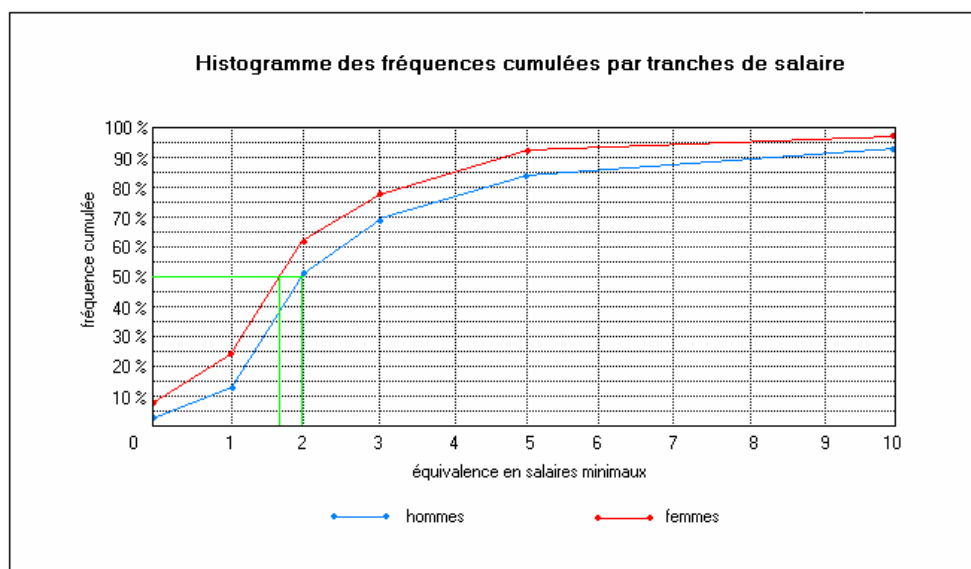
Par ailleurs, à la différence des Etats-Unis où ce sont essentiellement des membres de la classe moyenne haute qui habitent ces types de quartiers, au Mexique ce sont des familles appartenant aux couches les plus élevées de la société qui y résident. En effet, si l'on estime à plus de 8 millions⁹³ le nombre de Nord-Américains qui habitent dans ces espaces résidentiels fermés, au Mexique leur nombre est, compte tenu des différences dans la composition socioéconomique de la population, beaucoup plus restreint. Dans le District Fédéral, aucun chiffre n'est disponible compte tenu de la variété des formes prises par ces espaces résidentiels et de la diversité de leurs statuts. Cependant on peut procéder à une estimation, notamment à partir des résultats du recensement de l'an 2000 et des observations de terrain, en recoupant les remarques faites dans le cadre de l'analyse générale des données sur le DF, les caractéristiques socioculturelles et économiques généralement communes aux résidents de ce types d'espaces résidentiels, et leurs zones d'emplacement privilégiées cernées dans la première partie. Pour cela, on prend en compte un certain nombre de constatations générales, en rappelant que l'on vise à procéder à une estimation et non à donner un chiffre exact impossible à calculer, et que l'on est donc contraint d'ignorer les exceptions et cas particuliers.

On estime d'abord que les chefs de familles résidant dans des quartiers ou lotissements fermés comparables aux *gated communities* (services de vigilance, etc.) ont des revenus totaux appartenant aux plus élevés, supérieurs à 20 salaires minimaux (environ 2000 euros par mois). Pour procéder à l'estimation, on retient donc un estimateur r_i du nombre de foyers dans la délégation i dont le chef gagne plus de 2000 euros mensuels. On ne dispose d'aucun chiffre concernant cette tranche de revenus au Mexique, cependant on peut estimer dans l'hypothèse la plus haute que tout au plus 75 % des actifs gagnant plus de 10 salaires minimaux ont les moyens de résider dans un îlot ou lotissement fermé, et dans l'hypothèse la plus basse qu'au moins 25 % sont dans ce cas⁹⁴. Ces hypothèses semblent raisonnables compte tenu de la forme de l'histogramme de distribution des salaires dans le DF (*Graphique 6*).

⁹³ D'après les chiffres avancés par Blakely et Snyder [1997].

⁹⁴ On choisit volontairement un écart important afin de minimiser le risque d'erreur. Une fois encore, on rappelle que le but ici n'est pas de donner un chiffre précis rigoureusement impossible à déterminer en l'état actuel de l'information disponible, mais de donner un ordre de grandeur.

Graphique 6 : Le déséquilibre dans la répartition de la population suivant les tranches de revenu.



Ensuite, considérant que les chefs de famille ayant des revenus élevés ont généralement des conjoints ayant eux aussi des revenus relativement élevés, on prend en compte le taux d'activité des femmes dans la délégation en divisant le chiffre précédemment obtenu par la valeur : $(1 + \text{proportion de femmes actives})$. Cette opération permet de limiter l'effet de dédoublement, sachant qu'il existe une proportion importante de foyers avec deux sources de revenus. On obtient alors un estimateur approximatif du nombre de foyers ayant des revenus correspondant à ceux généralement requis pour résider dans les espaces résidentiels en question.

Cette première condition, la disposition de revenus élevés, est généralement nécessaire, mais pas suffisante. En effet, la population aisée, même si elle en a les moyens, ne réside pas forcément dans ce types d'ensembles. Même si elles sont de plus en plus rares, il existe en effet des familles aux moyens très élevés qui habitent des résidences individuelles, avec ou sans service de vigilance personnel. Mais surtout, dans les délégations centrales comme la délégation Benito Juárez étudiée précédemment, beaucoup de familles aisées résident dans des édifices verticaux certes souvent eux aussi surveillés par des gardiens, mais qui ne peuvent pas être considérés comme des quartiers, îlots ou lotissements fermés, puisqu'ils n'ont pas de rues ou allées privées. Pour résoudre ce biais, on prend en compte les caractéristiques

urbanistiques de chaque entité avec la proportion de logements de type maison individuelle, sachant que les logements appartenant aux ensembles fermés qui nous intéressent sont recensés comme telles. On pondère alors le chiffre estimé de logements occupés par des membres des catégories sociales susceptibles d'habiter des quartiers fermés dans chaque entité par cette proportion m_i pour finalement parvenir aux estimations suivantes :

TOTAL ESTIME DE LOGEMENTS EN QUARTIERS FERMES DANS LE DISTRICT FEDERAL

Hypothèse haute :

$$N_{est} = \sum \frac{0.75.R_i}{cf_i} * m_i = 49047$$

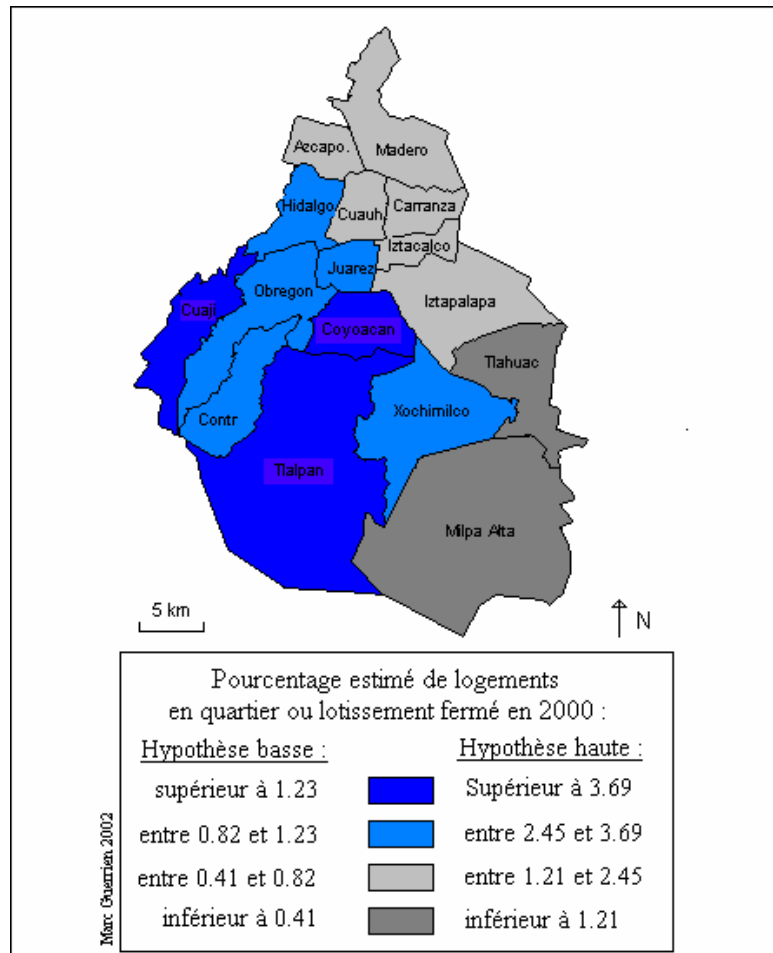
Hypothèse basse :

$$N_{est} = \sum \frac{0.25.R_i}{cf_i} * m_i = 16341$$

Quoique approximatives et ne devant être considérées que comme telles, ces estimations ont le mérite de nous permettre d'avancer un ordre de grandeur pour la quantité de logements de type lotissement ou quartier fermé à Mexico, à savoir *grosso modo* entre une vingtaine et une cinquantaine de milliers. L'hypothèse moyenne est donc de 30 à 40 000 logements en quartiers fermés sur les 2 132 413 que comptaient en tout le District Fédéral en 2000. En admettant ces hypothèses, ceux-ci représenteraient donc entre 0.8 et 2.3 % de l'ensemble du parc de logement, et abriteraient entre 60 et 200 000 habitants sur les 8.5 millions du District Fédéral.

Leur répartition géographique, représentée dans la *carte 10*, montre une nette concentration au Sud-Ouest du District Fédéral, et ressemble énormément à la *carte 9* : elle rejoint les tendances spatiales observées grâce à l'axe 3 de l'analyse factorielle sur le DF dans la première partie, et grâce à l'analyse au cas par cas des délégations du Sud-Ouest.

Carte 10 : Proportion estimée de logements en quartiers fermés dans le DF en 2000.



3) Poids symbolique et effet de domination sur le paysage urbain.

Que l'on retienne l'hypothèse haute ou l'hypothèse basse du nombre de logements en quartiers fermés et de leurs habitants, il s'agit d'évidence d'une population numériquement marginale. Pourtant, elle a un poids considérable en terme de pouvoir économique et politique, et influe grandement sur les évolutions urbaines à Mexico. Pas seulement du fait de la capacité décisionnelle concentrée dans une large mesure entre ses mains, mais aussi en raison de la survisibilité dans le paysage urbain de ces ensembles, de sa population et des lieux qu'elle fréquente.

Cette survisibilité découlant d'un effet de surexposition explique que les habitants de ce type d'ensembles comme les observateurs surestiment souvent la proportion de ce type de logement dans l'agglomération, et seront sans doute surpris des chiffres avancés ici. Elle est principalement due au fait que la surface réelle occupée par ces ensembles est relativement à leur nombre très importante. En effet, ils sont installés dans les AGEB aisées du Sud-Ouest de l'agglomération où nous avons vu en fin de première partie que les densités de population étaient bien moindres que celles des AGEB populaires. Mais cette survisibilité est aussi due à un autre phénomène mis en évidence dans la première partie, à savoir l'implantation de beaucoup de ces zones résidentielles le long ou à proximité des grands axes de circulation. Par ailleurs, le rayonnement majeur dans l'agglomération de ses habitants permis par les véhicules automobiles particuliers accentue ce phénomène de surexposition. Les vastes complexes commerciaux, scolaires, sportifs et de loisirs qui sont complémentaires à ces ensembles fermés dominent eux aussi le paysage urbain de certaines parties de l'agglomération, notamment dans ces délégations du Sud-Ouest. Ils achèvent ainsi de rendre incontournable le « Mexico moderne » tout en biaisant les impressions quant à l'importance numérique réelle de sa population. Les néons d'une vaste enceinte commerciale situé en bord de périphérie ou la façade flamboyante d'un grand complexe sportif disposé le long d'une voie de circulation importante attirent bien plus l'attention de l'observateur que la grisaille d'une accumulation de petites maisons d'un quartier populaire reculé et loin des grands axes, même si celui-ci est habité et fréquenté par une population bien plus nombreuse. De la même manière, une dizaine ou une vingtaine de grosses automobiles avec au sein de chacune d'entre elles un ou deux individus marquent bien plus le paysage urbain qu'un *microbus*⁹⁵ ou s'entassent pourtant une cinquantaine de personnes. Il convient donc toujours de veiller à ce que ces biais visuels ne faussent pas la perception de l'ampleur des phénomènes observés, et c'est pourquoi il nous semblait nécessaire de proposer une telle estimation de la proportion d'ensembles fermés pour avoir un ordre de grandeur, malgré son inévitable imprécision.

Cela étant dit, intéressons-nous maintenant en détail aux différentes formes d'habitats qualifiés d'ensembles fermés dans ces périphéries de Mexico, en proposant une typologie de ceux-ci.

⁹⁵ Petite camionnette assurant les transports en commun. Nous reviendrons en fin de cette deuxième partie sur ce moyen de déplacement.

B. Quartiers fermés, résidences privées.

1) Les grands ensembles. L'exemple de la Villa Olímpica.

Les espaces résidentiels fermés existent depuis plusieurs décennies dans la ville de Mexico. Les premiers sont apparus dès les années 1960 [Prévôt Schapira, 1999]. Ils étaient souvent de taille importante et de forme verticale, à l'image de la *Villa Olímpica*, construite pour les jeux olympiques de 1968 et recyclée ensuite en une *unidad habitacional*⁹⁶ fermée de 904 appartements répartis sur 29 tours d'une dizaine d'étages. L'entrée unique de cet ensemble est contrôlée par des gardes et vigiles privés censés empêcher l'accès à ceux qui ne sont ni résidents, ni invités de ces derniers⁹⁷. L'étude de sa population par Angela Giglia a montré l'origine socio-économique aisée des habitants de cet ensemble [2001]. Ses travaux mettent en évidence les différents motifs du choix résidentiel de ceux-ci, qui ne sont guère surprenant tant ils correspondent à ce que l'on retrouve dans toutes les études sur les ensembles fermés, en Amérique latine ou ailleurs. Les habitants de la *Villa Olímpica* apprécient le sentiment de sécurité physique que leur procure la fermeture de l'espace résidentiel, mais aussi le fait de partager un espace de vie commun avec des gens ayant non seulement des niveaux socio-économiques équivalents aux leurs, mais aussi des goûts, des valeurs, des codes de communication et des modes de vie similaires.

La tranquillité, le climat de confiance et de respect de la collectivité (comportement discipliné se traduisant par un bon niveau de propreté, l'absence de nuisances sonores excessives, l'entretien et la mise en valeur des espaces verts, etc.) associés à cet ensemble résidentiel contrastent aux yeux de ces habitants avec le désordre et les dangers multiples associés au reste de la ville, et notamment au centre-ville et aux zones populaires périphériques voisines. Cette homogénéité sociale, et surtout culturelle, entre gens « biens élevés » et de « qualité », rassure des habitants en crise de confiance dans une ville où le climat général d'insécurité est source de tensions et de méfiance permanente. A Mexico, nombre de membres des couches aisées sont en état d'alerte permanente lorsqu'ils se trouvent dans un espace public où ils

⁹⁶ Expression que l'on pourrait traduire par « unité d'habitation ».

⁹⁷ Dans les faits, compte tenu de la taille de l'ensemble et du nombre total important de résidents, il est aisé, avec un minimum d'imagination, de s'y introduire. Et comme le souligne Angela Giglia dans son étude de cet ensemble, nombre d'individus d'« aspect inoffensif » (femmes, anciens, et personnes dont l'allure générale montre qu'elles appartiennent manifestement aux couches les plus aisées) pénètrent même tranquillement dans l'enceinte sans avoir à utiliser de subterfuges et sans être dérangés.

redoutent à chaque instant que l'on s'en prenne à eux ou à leurs biens, ce qui rend souvent impossible tout contact cordial avec des personnes d'origine sociale différente, et ne fait qu'augmenter en retour le climat de tension. Nous reviendrons longuement dans les trois et quatrième parties sur ces mécanismes socio-psychologiques indissociables des phénomènes de fermeture des quartiers les uns par rapport aux autres. En attendant, le climat de confiance est accentué ici par les activités qui se déroulent à l'intérieur de l'ensemble résidentiel, et qui permettent de raffermir les liens entre les habitants (église, terrains de sport, cours de danse ou de *yoga*, etc.). Les témoignages recueillis par Angela Giglia montrent que pour ses habitants, la *Villa Olímpica* est un petit bout de ville à taille humaine, où les enfants et les personnes âgées peuvent circuler sans crainte, qui s'est créée à l'intérieur d'une mégapole aux proportions jugées démesurées.

Cependant, l'attrait pour ce type d'ensembles de grande taille, plus proches des *gated communities* nord-américaines même si leur architecture verticale les en distingue, semble diminuer. Ainsi l'étude d'Angela Giglia met en avant le mécontentement de certains habitants face à une relative dégradation des espaces communs au cours des dernières années. L'arrivée de nouvelles couches de population (commerçants, propriétaires de taxis, etc.) est souvent mal perçue par les anciens résidents et semble s'être faite parallèlement au départ des populations les plus aisées de l'ensemble résidentiel. Avec la relative hétérogénéisation socioculturelle de la population et la généralisation du sentiment d'insécurité, la méfiance s'étend à toutes les couches sociales. Ainsi les raisons pour lesquelles les membres des couches aisées à haut niveau relatif d'éducation se plaisaient dans ce type d'ensembles disparaissent progressivement. Celles-ci recherchent une privacité que la taille de l'ensemble, avec ses milliers d'habitants, et sa structure verticale conjuguée à cette relative hétérogénéisation culturelle ne leur offre plus suffisamment. Elles se tournent alors vers des ensembles beaucoup plus petits, où le contrôle social est plus facile à exercer, et l'homogénéité socioculturelle plus aisée à maintenir. Aujourd'hui, ce sont ainsi les maisons individuelles dans des quartiers surveillés par des polices privées ou les maisons intégrées à des lotissements horizontaux de petite taille qui ont les faveurs des couches aisées de l'agglomération et se développent massivement.

2) La fermeture *expost* des îlots résidentiels et le développement du secteur de la vigilance privée. Les exemples de *Olipadres* et *San Angel Inn*.

Aujourd'hui, lorsque l'on se déplace dans les délégations du Sud-Ouest du District Fédéral, on rencontre nombre de rues fermées par des barrières ou d'îlots encerclés de barbelés et surveillés par des services de vigilance privés. Par exemple, dans la colonie de *Lomas de San Angel Inn*, dans la délégation Alvaro Obregón, des sortes de *check-points* barrent les rues d'un espace résidentiel aisé relativement ancien (constructions datant pour l'essentiel des années 1960 et 1970), mais qui s'est vu progressivement encerclé au cours des dernières décennies par de l'habitat populaire. Ce quartier n'a pas initialement été conçu comme un ensemble fermé en tant que tel, mais l'a été progressivement, précisément suite à l'implantation de populations défavorisées dans les espaces contigus auparavant non bâtis. Cette caractéristique explique que les maisons individuelles soient elles-mêmes complètement fermées vis-à-vis de la rue. Elle fait que l'on est en présence d'un double niveau de fermeture. Le premier, le plus ancien, entre la maison individuelle et le reste du quartier, est assuré par les imposantes façades côté rue, avec souvent pour uniques ouvertures de petites lucarnes ou des fenêtres à barreaux situées en hauteur. Le second niveau de fermeture, entre le quartier et les implantations populaires voisines, est quant à lui apparu ultérieurement. Sentant leur sécurité et leur tranquillité menacées, et ne voulant pas voir, pour des raisons de *standing*, ces populations de rang social inférieur déambuler avec trop d'assurance dans leurs rues, les habitants du quartier se sont associés pour engager un service de vigilance privé interdisant *de facto* l'accès de la zone aux piétons. Ces services effectuent régulièrement des rondes dans les rues d'un quartier de fait privatisé, les habitants des implantations populaires alentours évitant d'emprunter des artères pourtant *a priori* publiques. Les passants qui désirent rejoindre le périphérique tout proche rallongent ainsi le plus souvent leur parcours pour contourner cette zone. Le statut légal d'espace public de ces quelques rues ne correspond ainsi pas du tout à la réalité des pratiques, la rue ayant été de fait annexée par ses habitants. Les habitants des quartiers populaires alentours, peu au fait de leur bon droit et soucieux d'éviter les ennuis et la confrontation avec des vigiles armés peu amenants, ne peuvent qu'accepter cet état de fait et évitent de traverser ces rues.

Croquis 1 : Maison typique du quartier San Angel⁹⁸.

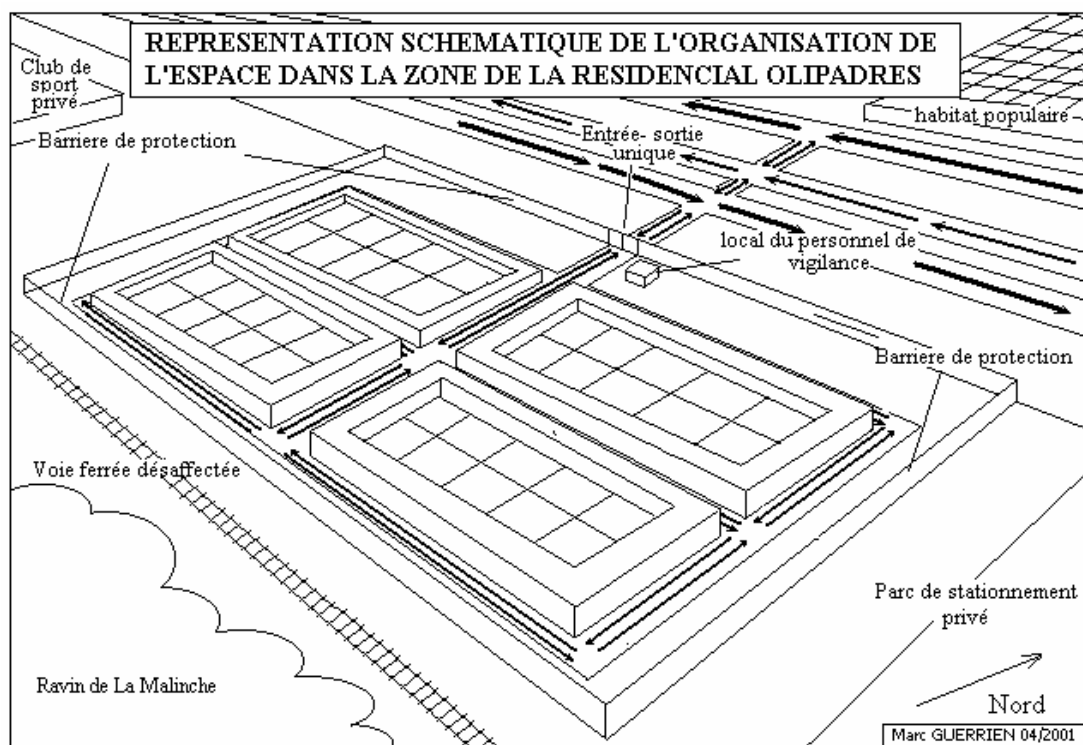


Si dans ces rues de la colonie *San Angel Inn* la fermeture est surtout symbolique et due à la présence dissuasive des vigiles armés et des multiples *check-points*, dans l'îlot résidentiel *Olipadres*, à l'intérieur de la colonie voisine *Olivar de los Padres*, la fermeture est elle totale. Pourtant, comme dans le cas précédent, il s'agit d'un ensemble résidentiel qui n'a pas été conçu dès le départ comme étant fermé. Ses rues sont des portions de voies publiques (*Calles Angel María Garibay Kintana, Francisco de la Maza, Jorge Gurría Lacroix et Angulo Iñiguez*) et les rangées de maisons individuelles qui les bordent ont une architecture similaire à celles de *San Angel Inn*. Elles sont tout aussi fermées sur l'extérieur, mais dans ce cas l'îlot a été complètement clôturé, des grillages et barbelés encerclant les 4 pâtés de maisons qui le

⁹⁸ Les distances ne sont données ici qu'à titre indicatif, afin de donner un ordre de grandeur.

constituent (*croquis 2*). On est ici en présence de l'équivalent de ce que l'on appelle aux Etats-Unis une « *security zone* », où les buts essentiels de la fermeture sont l'isolement et l'exclusion vis-à-vis de l'environnement spatial, avec la sécurité accrue qui est sensée en découler [Blakely, Snyder, 1997]. Il est impossible pour un piéton étranger de s'introduire sans l'aval d'un des membres résidents. L'annexion de l'espace public est ici bien plus flagrante encore que dans le cas précédent, où il est encore en théorie possible de traverser la zone résidentielle, même si dans la pratique presque personne ne le fait. Par ailleurs, dans le cas de l'îlot *Olipadres*, au double degré de fermeture (vis-à-vis des voisins avec le barricadement de chaque maison individuelle, vis-à-vis des quartiers voisins, avec la clôture autour de l'îlot) s'ajoute un troisième facteur d'isolement de l'espace environnant constitué par les caractéristiques du site d'implantation de l'ensemble résidentiel. Celui-ci est en effet disposé entre le ravin *La Malinche* (au Sud), l'axe de circulation rapide déserté par les piétons qu'est l'*Avenida Torres Ixtapaltongo* (au Nord), le club de sport privé *Libanés* (à l'Ouest) et un parc de stationnement appartenant au groupe audiovisuel *Televisa* (à l'Est), tant et si bien que pratiquement seul l'accès en automobile est possible.

Croquis 2 : L'îlot résidentiel Olipadres.



Comme dans le cas des rues barrées de la zone *San Angel Inn*, mais ici de manière plus flagrante encore puisque le transit est formellement interdit par les gardes privés aux éléments extérieurs au quartier non invités par les résidents (on doit décliner son identité aux gardes à l'entrée de l'îlot, lesquels contactent par téléphone la personne que l'on vient visiter), l'espace public est dans les faits annexé par les habitants du quartier. Pourtant, la liberté de circuler dans l'espace public est sensée être un droit inaliénable au Mexique, puisque le chapitre 1 du Titre 1 de la Constitution Mexicaine, qui garantit l'ensemble des libertés individuelles élémentaires, établit explicitement par l'article 11 la liberté de circulation à l'intérieur de l'ensemble du territoire pour tous (« Tout homme a droit d'entrer dans la République, en sortir, de se déplacer sur son territoire et de changer de résidence, sans besoin d'aucune carte de sécurité, passeport, sauf-conduit ou autre document de ce type. »). Mais dans les faits, les autorités ne peuvent, comme souvent au Mexique⁹⁹, que fermer les yeux tant la pratique de clôture de portions de rues ou de quartiers est généralisée et permet de compenser l'insuffisance de la sécurité publique. Pragmatiques, elles en viennent même indirectement, en les facilitant, à encourager ces pratiques. Cela leur permet de s'assurer en contrepartie un certain contrôle sur ces entreprises privées assurant des services de sécurité.

La *Ley y Reglamento de los Servicios de Seguridad prestados por las Empresas Privadas del Distrito Federal*¹⁰⁰ vise ainsi à réglementer cette activité. Pour obtenir l'autorisation de l'exercer, il faut notamment remplir les conditions suivantes :

- Etre Mexicain.
- Demander une autorisation auprès au GDF pour installer des dispositifs et équipements de vigilance et de protection.
- Certifier que le personnel opérationnel est formé pour assurer le service de sécurité (*sic*).
- Fournir un dossier comprenant le règlement ou le manuel destiné au personnel opérationnel, un exemplaire de la carte des membres du personnels, un inventaire des biens mobiliers et immobiliers utilisés pour assurer les services, ainsi que des photos en couleur des véhicules, du logotype de l'entreprise et de l'uniforme revêtu par les personnels opérationnels.

⁹⁹ Nous évoquerons dans la quatrième cette spécificité mexicaine qu'est la « flexibilité juridique », découlant historiquement de la multiplicité des normes socioculturelles indissociables de la colonisation : le métissage et la cohabitation ancienne de populations d'origines très distinctes a toujours demandé une certaine souplesse dont nous verrons qu'elle va jusque se traduire dans les termes de la Constitution, et a contribué à façonner une certaine culture de l'improvisation et du compromis.

¹⁰⁰ Loi et règlement des services de sécurité fournis par les entreprises privées du District Fédéral.

- Aucun sociétaire ou propriétaire ne peut appartenir aux corps de la sécurité publique ou de la défense nationale (les personnels eux le peuvent).
- Présenter toute une série de documents administratifs (acte de naissance, feuille d'impôts, carte électorale, document militaire, permis de port d'arme)

En Juillet 2003, pas moins de 756 entreprises de sécurité privée répondaient à ces conditions et étaient enregistrées auprès du *Secretaría de Seguridad Pública (SSP)*¹⁰¹ du District Fédéral. Parmi celles-ci, nombre d'entre elles veillent à la fermeture et participent donc à une forme de privatisation des espaces publics, ce qui n'empêche pas les pouvoirs publics d'orienter dans leur direction les particuliers ou groupes de particuliers désireux d'une sécurité personnelle renforcée. Et donc forcément de donner les autorisations à la fermeture par l'installation des dispositifs et équipements de sécurité que sont les clôtures et des barrières qui extraient *de facto* ces ensembles de l'espace public.

Photographies 8 : Les agents de sécurité privée sont omniprésents le Sud-Ouest l'agglomération.



¹⁰¹ Secrétariat de Sécurité Publique.

Le plus grand prestataire de services dans ce domaine dans le District Fédéral est le *Grupo Privado de Vigilancia y Protección S.A. de C.V*, qui affiche clairement sa mission dans ses dépliants publicitaires, à savoir « s'attacher à ce que ses clients aient la certitude que leurs intérêts soient protégés par des professionnels hautement qualifiés, qui leur permettent de maintenir le caractère inaltérable de leur tranquillité, à travers une attention permanente dans l'objectif de leur procurer la confiance de se sentir en totale sécurité ». Face à la montée du sentiment d'insécurité et la demande croissante de protection, cette entreprise ne cache guère ses ambitions, qui consistent à « continuer à s'accroître à travers l'augmentation du nombre de services de sécurité dans tous les territoires, pour répondre à une demande croissante en multipliant le nombre de succursales et de services ». Par ailleurs, la privatisation progressive de la police induite par l'appel à ces services payés directement par les particuliers s'accompagne de la privatisation d'autres services publics élémentaires, puisque les prestataires comme le *Grupo Privado de Vigilancia y Protección S.A. de C.V* s'engagent aussi à assurer des services médicaux de premiers soins ou assurer la tâche des pompiers en cas d'incendie.

Photographies 9 : Les maisons intégrées à des rues ou quartiers fermés sont elles mêmes déjà peu ouvertes sur le voisinage.



Les problèmes que la prise en charge de ces services peut poser à terme pour le système de solidarité à l'échelle de l'ensemble de la société sont ici évidents, les clients de ces entreprises appartenant généralement aux couches de la population les plus aptes à financer l'effort de solidarité à l'échelle globale. En devenant chaque fois plus des clients, les habitants de ces quartiers se sentent chaque fois moins citoyens. Et, considérant qu'ils n'ont plus besoin des droits associés à ce statut (police, pompier, ambulance), ils se sentent chaque fois moins tenus de remplir les devoirs qui leur correspondent (participation au financement du fonctionnement des collectivités publiques par l'impôt).

La bonne santé du secteur d'activité de la sécurité témoigne de la dynamique de fermeture des quartiers et d'une manière générale de celle de fragmentation de l'espace urbain. La proportion importante d'actifs dans le secteur de la vigilance (2,7 % de l'ensemble des actifs du DF en 2000, soit 93506 travailleurs, dont 86.4 % d'hommes) comparée à la très faible couche de la population (quelques dizaines de milliers d'habitants) qui bénéficie de l'essentiel de ces services est éloquent. Il y a aujourd'hui à Mexico plus de travailleurs masculins dans le secteur de la vigilance et de la protection que dans le secteur de l'éducation¹⁰². Il faut dire que le secteur est très attractif pour les habitants de la capitale peu qualifiés, puisqu'ils peuvent espérer y gagner dès le départ des sommes allant jusqu'à plusieurs salaires minimaux mensuels pour un risque souvent en réalité minime, comme me le confiait sous couvert d'anonymat une jeune recrue d'une agence privée spécialisée dans la surveillance d'espaces résidentiels : « Avec mes qualifications (scolarité arrêtée après la primaire), jamais je ne pourrais gagner ma vie aussi bien qu'ici (plus de 100 pesos par jour), et la vérité est que c'est un travail plutôt tranquille, tant qu'on n'est affecté qu'à la surveillance de ce type d'espace résidentiel. Il n'y a jamais d'histoire, on est avant tout là pour assurer une présence, rassurer les habitants et dissuader les intrus, pas pour jouer les héros. » De nombreux anciens fonctionnaires de police ou militaires se reconvertissent dans ce secteur bien plus lucratif, du fait qu'il est au service des couches de la population aux revenus les plus élevés et pour qui la sécurité personnelle n'a pas de prix. Selon cette même source, de véritables chasseurs de têtes vont même débaucher directement des policiers ou militaires pour leur proposer des situations bien meilleures dans le secteur privé. C'est une caractéristique importante de l'économie mexicaine contemporaine que cette part considérable de la population directement au service de la petite couche la plus aisée de la population. Les écarts de niveau économique sont si

¹⁰² Il faut souligner que les femmes représentent près des deux tiers (65,2 % en 2000) des effectifs de travailleurs dans le secteur de l'éducation, qui étaient en 2000 en tout et pour tout 150 642.

importants que les miettes distribuées par les couches aisées restent souvent plus intéressantes en terme de rémunération qu'un travail ordinaire d'ouvrier ou de simple employé. Cela explique que l'on soit en présence d'une situation où les seuls 189 405 travailleurs domestiques déclarés et 253 769 travailleurs dans les services personnels en arrivent à représenter 12,6 % de l'ensemble des travailleurs du DF en 2000. Car dans les espaces résidentiels aisés de la capitale, les gardes privés ne sont qu'un élément d'un système de fonctionnement où les travailleurs domestiques, les jardiniers, les chauffeurs, les gardes d'enfants, etc., sont au service permanent des habitants. Ce mode de fonctionnement explique la structure originale de l'activité mise en évidence dans la première partie. Il est principalement dû au fait qu'avec tout au plus 1000 ou 2000 euros par mois, un chef de famille peut disposer au Mexique d'une véritable petite armée de travailleurs-serviteurs, ce qui contribue fortement au maintien des structures patriarcales et aux mentalités associées. Cela entraîne souvent une faible capacité d'autonomie des membres des couches aisées habitués dès le plus jeune âge à n'exercer aucune activité manuelle ou toute tâche nécessaire au fonctionnement d'un foyer. On peut d'ailleurs penser que cette situation économique qui veut que l'emploi d'une domestique à plein temps durant toute l'année coûte moins cher qu'un simple séjour en famille d'une semaine à Miami a des incidences profondes sur les mentalités et sur les comportements, et ancre dans les esprits la conscience de la structure inégalitaire de la société.

Quoiqu'il en soit, la fermeture *expost* des quartiers résidentiels et le *boom* du secteur de la protection et de la vigilance privée entre donc dans le cadre plus général de la prolifération des travaux au service direct des couches les plus aisées de la population. Une part chaque fois plus importante des travailleurs mexicains exerce en effet ces activités de service aux personnes peu ou pas productives de richesses réelles. Il ne faut ainsi pas négliger le fait que la demande de sécurité des habitants est aussi assouvie parce qu'elle leur est en réalité souvent peu coûteuse, même si les vigiles sont donc en général mieux payés que les prestataires de services personnels moins exposés ou considérés comme moins essentiels.

Dans ce contexte général, il n'est guère surprenant que les constructions nouvelles destinées à ces populations aisées soient chaque fois plus adaptées à cette demande de sécurité privée, et conçues dès le départ comme des ensembles fermés, sur le modèle de ce que les auteurs anglo-saxons définissent comme des « *prestige communities* ».

Photographie 10 : Les vigiles privés ne se privent pas de créer un climat de tension. Ils s'octroient souvent de facto un rôle d'agent de sécurité sur la voie publique pour lequel ils n'ont pourtant aucune légitimité.



3) La prolifération des petits lotissements privés fonctionnels type *prestige communities* dans les zones de *San Jerónimo* et du *Pedregal*.

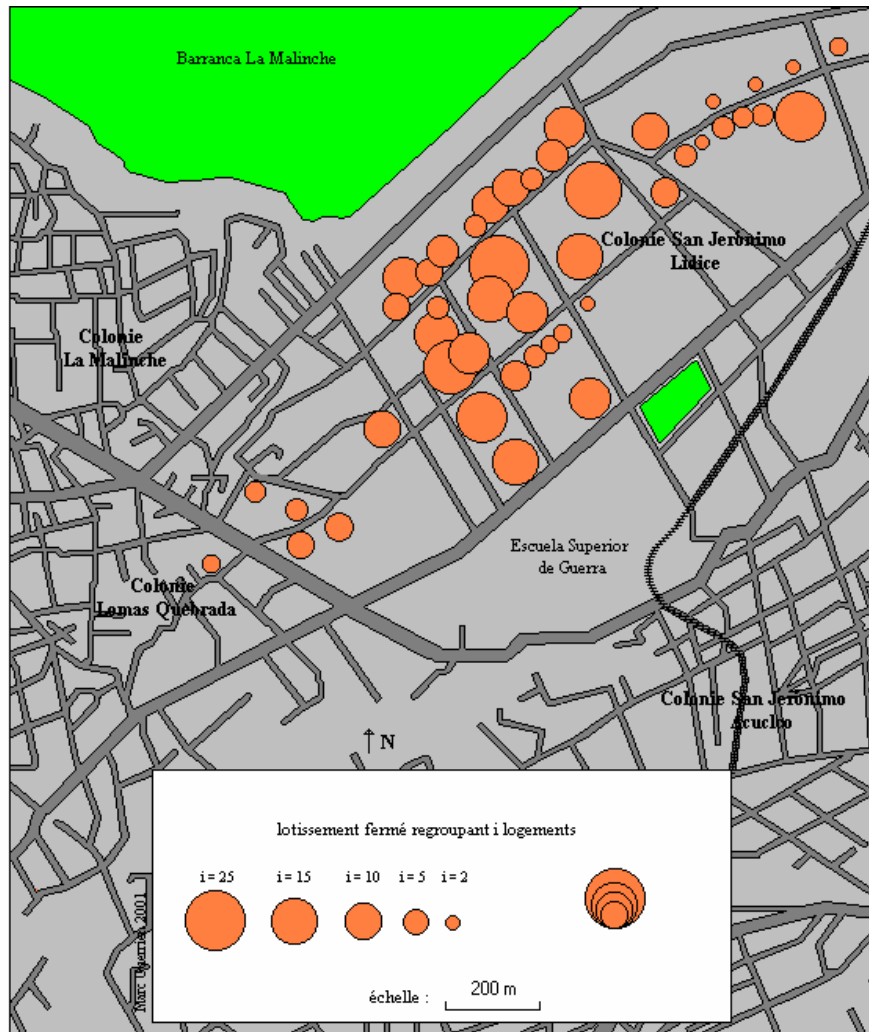
Dans les zones comme celles de *Olivar de los Padres*, *San Jerónimo Lidíce* ou du *Pedregal*, parallèlement à la fermeture des quartiers pré-existants, les petits lotissements fermés horizontaux pouvant regrouper en leur sein plusieurs dizaines de logements individuels se sont multipliés au cours des années 1980 et surtout 1990. A la différence des quartiers anciens clôturés par des grillages et barbelés, ces îlots résidentiels ont été conçus dès le départ comme des ensembles fermés, le plus souvent entourés de murs très élevés. Contrairement aux espaces correspondant essentiellement à des zones de sécurité comme ceux de *San Angel Inn* ou *Olivar de los Padres* décrits précédemment, on a ici des ensembles construits avec un véritable souci esthétique et une volonté d'homogénéité des paysages. Les ensembles inspirés des « *prestige communities* » nord-américaines doivent garantir à leurs habitants un certain *standing*, et le sentiment d'appartenance aux couches supérieures de la population. Ces lotissements ont pratiquement tous en commun, au delà de l'entrée unique surveillée en permanence par un vigile privé, un style architectural dit de type « mexicain contemporain ». Il se caractérise par l'orthogonalité des formes (toitures planes et parallèles au sol ou légèrement inclinées, fenêtres ou portes en baie vitrée, sans volets et de forme rectangulaires), des murs de pierre épais aux revêtements blancs ou colorés de teintes pastels, des intérieurs spacieux et une végétation abondante, à l'intérieur comme à l'extérieur du logement. Toutefois, leur taille, leur forme et leur *standing* peut être très variable.

La majorité des lotissements sont ainsi formés d'une poignée de petites maisons avec un jardin privatif et un espace commun, ou quelques appartements sans jardin privatif disposés autour de l'espace commun. Mais d'autres peuvent être constitués de grandes demeures luxueuses avec de larges terrains, ou encore rassembler plusieurs dizaines de maisons ou appartements individuels.

Le *Conjunto Mansiones del Sur*, dans la colonie *Jardines del Pedregal* est un petit lotissement de luxe constitué de trois maisons seulement, d'une valeur légèrement inférieure à l'équivalent de 1,3 millions d'euros chacune. Disposées sur un terrain 2400 m², les trois constructions ont des superficies respectives de 734, 745 et 754 m², chacune sur trois niveaux. Ces immenses maisons, dotées chacune d'un garage privé de 5 places, disposent de tous les éléments de confort matériel possibles, et peuvent facilement abriter une dizaine de personnes en leur sein,

même si n'y résident généralement que des familles nucléaires. Piscine, *jacuzzi*, *roof garden* : on trouve généralement tous les derniers *gadgets* en vogue dans ces demeures luxueuses.

Carte 18 : Distribution spatiale et taille des lotissements fermés dans la zone San Jerónimo-San Barnabé en 2001.



Les 11 habitations luxueuses du *Residencial Agua 793*, dans la colonie *Fuentes del Pedregal*, relèvent de la même catégorie que celle du *Mansiones del Sur*. Elles ont chacune des terrains privatifs allant de 485,5 à 650,7 m² auxquels s'ajoute un vaste espace commun d'une surface de 1402,5 m². Les constructions, elles, sont plus horizontales, étalées seulement sur deux niveaux. On notera toutefois que l'espace commun n'est pas ici une copropriété, mais une surface divisée en 11 parcelles rattachées chacune à l'une des maisons de l'ensemble. Il s'agit ainsi en fait plus de jardins situés devant les maisons sans barrières, sur le modèle résidentiel

sud-californien¹⁰³, que d'un véritable espace commun. Quoiqu'il en soit, le *residencial Agua 793* est un ensemble très chic, le prix en 2003 des 2 maisons en vente étant, comme dans le cas du *Conjunto Mansiones del Sur*, supérieur à 1 million d'euros (précisément 10 593 566.73 et 11 129 808.4 pesos). Cependant, ce type de lotissements de très haut *standing* ne sont pas les plus fréquents à Mexico, et si leur existence mérite d'être signalée, ce sont surtout les lotissements intermédiaires, à l'image de celui de *Las Canteras* ou de *San Francisco*, qui abritent l'essentiel des habitants de ce type de résidences fermées.

Dessins 1 : *Le Conjunto Residencial Mansiones del Sur.*



Dessins 2 : *Les 3 niveaux et la disposition des maisons du Residencial Mansiones del Sur.*



¹⁰³ Nous reviendrons dans la quatrième partie sur les origines et les caractéristiques de celui-ci.

Le *Conjunto Horizontal Las Canteras*, situé dans la zone de *San José Insurgentes*, est constitué de 6 maisons individuelles. Il appartient à une catégorie de lotissements qui sont destinés à une population très aisée certes, mais moins que celle du *Conjunto Mansiones del Sur*, et sont pour cette raison bien plus nombreux. Les 6 constructions, d'une valeur en 2003 de 3 495 000 pesos mexicains à la vente¹⁰⁴, ont une surface de 270 m² chacune, garage inclus, et les terrains privatifs varient eux entre 100 et 175 m² selon les logements. Les maisons sont disposées en deux rangées de trois unités de part et d'autre d'une allée séparée de l'espace public par une haute grille surveillée par des vigiles postés dans une petite cabane où ils se relayent 24h/24.

Si le lotissement est bien horizontal, les logements se répartissent ici sur 4 niveaux d'une surface de 67,5 m² chacun. Au rez-de-chaussée, on trouve le garage d'une capacité de stationnement de 3 véhicules, avec juste à côté le logement de service, de 14 m² salle de bain incluse, pour la domestique (*dessin 3*). Le premier étage est occupé par une vaste pièce avec d'un côté le salon équipé d'une cheminée et de l'autre la partie salle à manger, le restant de ce niveau étant occupé par la cuisine intégrale, une petite salle à manger mitoyenne de la cuisine, un vestibule-débaras et un petit cabinet de toilette. Le second étage, ouvert partiellement sur le premier à la manière d'un *duplex*, est lui occupé d'un côté par une grande chambre double avec un grand *dressing* et une vaste salle de bain avec toilettes, double lavabo, baignoire, etc., et de l'autre par un salon annexe pouvant faire office de salle de télévision, salle de jeu, bibliothèque ou bureau. Enfin, au dernier niveau on trouve deux grandes chambres d'une trentaine de mètres carrés chacune, et deux petites salles de bains avec toilette et douche. Il s'agit d'un logement de type familial destiné à être occupé par un couple et deux ou trois enfants. Les intérieurs de ces logements de *Las Canteras* sont assez typiques de ce que l'on peut trouver dans les maisons familiales de lotissements fermés, même si le nombre de places dans le garage peut aussi être de 2 ou de 4 suivant le cas, et le nombre de chambres et de salles de bains plus ou moins important suivant la taille des logements. Les constantes sont quand même : un grand garage, de grandes chambres, un grand salon, une grande cuisine, de grandes salles de bains, et un tout petit appartement pour la domestique à demeure.

¹⁰⁴ Equivalent à environ 350 000 euros.

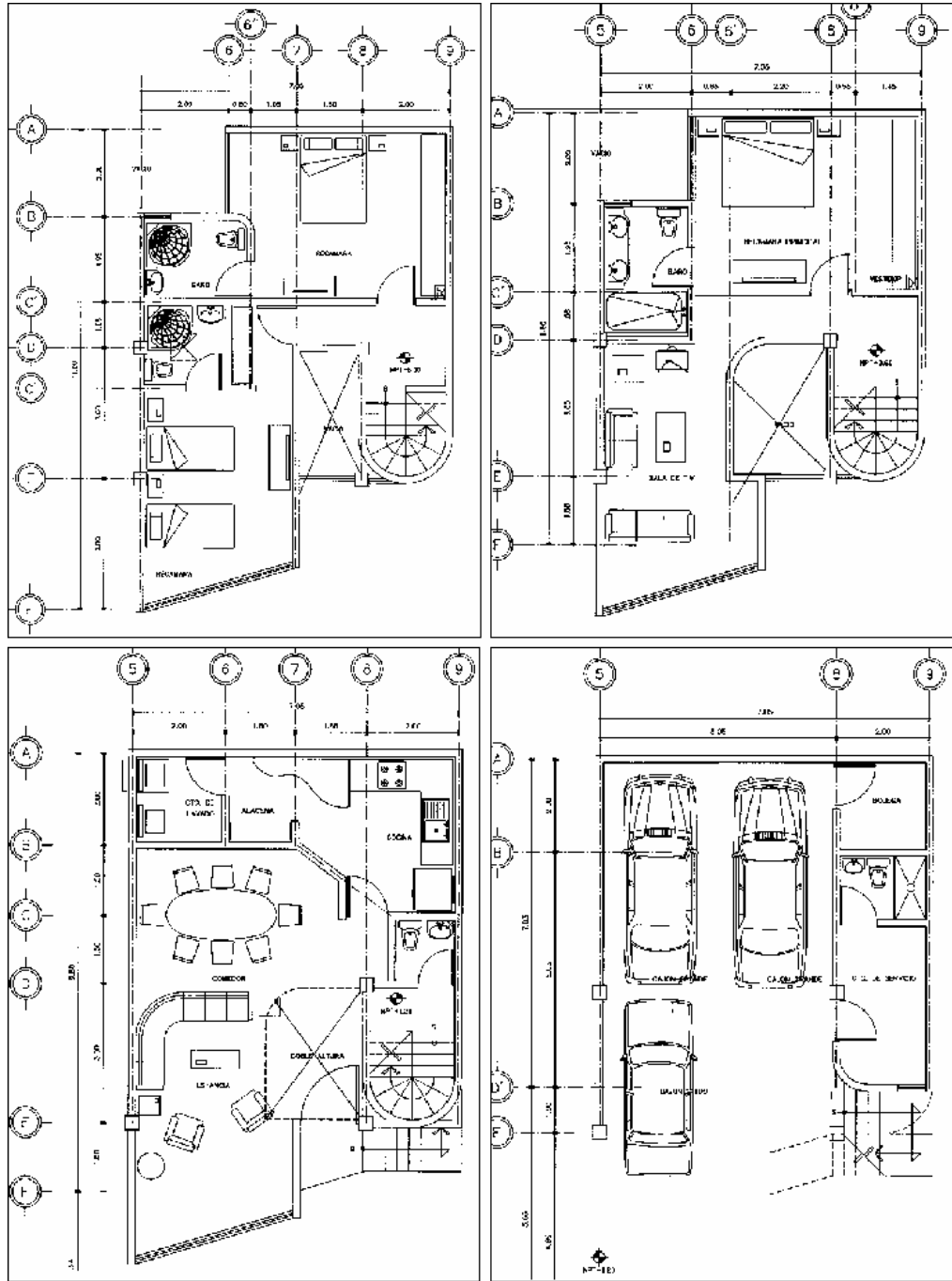
Photographies 11 : Le Conjunto Las Canteras est situé dans une zone plus dense, il est plus vertical et ne comporte pas d'espaces verts.



Par contre, si ces caractéristiques sont pratiquement communes à tous les lotissements fermés destinés aux couches supérieures mexicaines, la disposition des pièces des logements individuels et la surface des espaces communs (ou apparaissant comme tels¹⁰⁵) varient selon les zones considérées. D'une manière générale, plus on se situe dans des zones périphériques, plus les terrains sont spacieux et les espaces bâtis horizontaux, à l'inverse du cas du *Conjunto Las Canteras*, situé dans la zone moins excentrée de *San José Insurgentes* et dont les logements individuels ont 3 étages chacun.

¹⁰⁵ Puisque l'on a vu que souvent il ne s'agit pas de propriétés communes mais d'un terrain ouvert découpé en parcelles privées.

Dessins 3 : Plans sur 4 niveaux d'une maison du Conjunto Las Canteras.



tel-00011314, version 1 - 6 Jan 2006

Dessin 4 : L'entrée contrôlée du Residencial San Francisco.

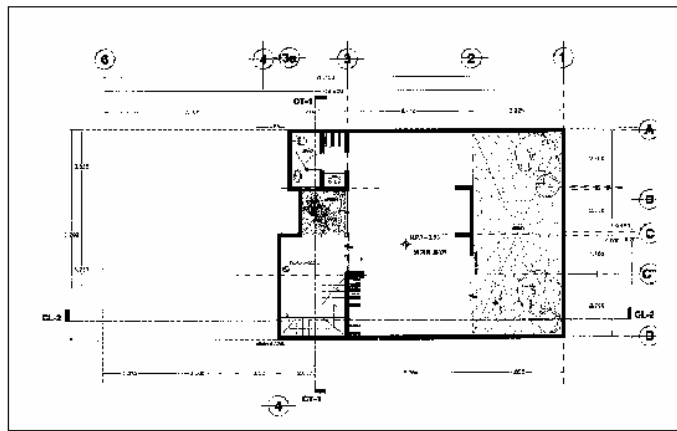
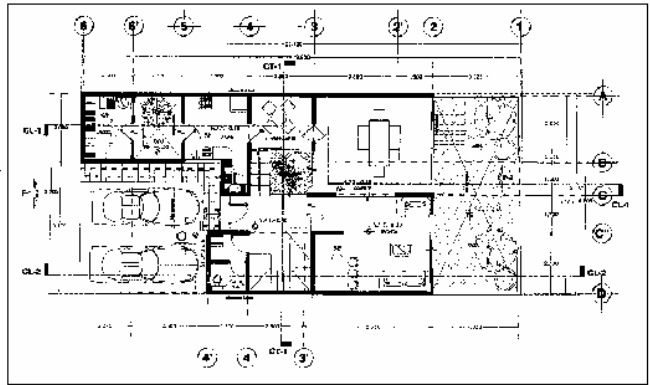
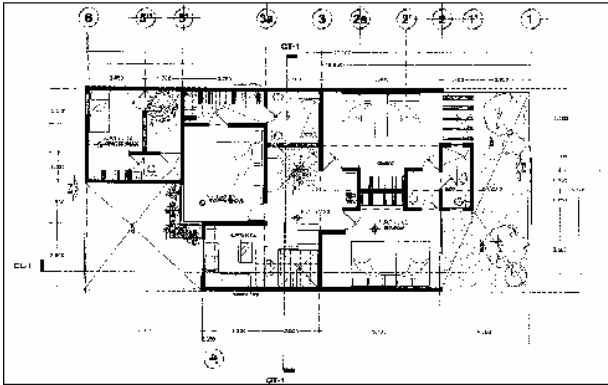


Le conjunto residencial San Francisco, dans la colonie *barrio San Francisco*, aux marges de l'agglomération dans la délégation Alvaro Obregón, regroupe sur une surface totale de 6040 m² 20 maisons individuelles. 11 constructions ont une surface de 258,5 m² chacune, les 9 autres étant d'une surface de 322,9 m². Les prix de chacune des 3 maisons en vente en 2003 dans cet ensemble variaient entre 3 300 000 et 3 900 000 pesos¹⁰⁶ pour des surfaces allant de 258,5 à 322,9 m², ce qui fait que l'on est à ce niveau dans les mêmes ordres de grandeur que dans le cas du *Conjunto Las Canteras*. Cependant, les logements ont une forme différente, comme on peut le voir sur le plan d'une de ces maisons (*dessin 5*) : les pièces ne sont ici disposées que sur deux niveaux, rez-de-chaussée et étage, la petite pièce surplombant le tout n'étant destinée qu'à servir de buanderie et de chambre pour la domestique. Par ailleurs une autre différence est qu'ici la surface des jardins privatifs (de 170,75 à 224,25 m²) est supérieure, et surtout qu'il existe un espace commun de 2094 m², divisé en 20 parcelles rattachées à chacune des maisons individuelles, à l'image des *residenciales* plus luxueuses comme *Agua 793* ou *Mansiones del Sur*.

Au-delà des différences de forme, ces lotissements intermédiaires sont de loin les plus fréquents, et ce sont eux qui rencontrent le plus de succès. En effet, les populations aux très hauts niveaux de revenu préfèrent souvent acquérir une maison seule, quitte à contracter pour elles seules un service de vigilance, plutôt que d'avoir à partager un espace commun avec des inconnus.

¹⁰⁶ Equivalent approximativement à entre 330 et 390 000 euros.

Dessins 5 : Plans sur 3 niveaux d'une maison du Residencial San Francisco.



C) Un secteur lucratif pour les promoteurs immobiliers.

1) Etude des produits de l'agence *Cataño Bienes Raíces* : des prix aux normes internationales.

Pour mieux cerner les caractéristiques de ce marché particulier, on a réalisé une étude sur un échantillon des 153 maisons en vente en Juillet 2003 dans l'Agence *Cataño Bienes Raíces*. Principal promoteur immobilier sur la zone considérée, il est spécialisé dans la vente des biens immobiliers destinés aux couches supérieures, qu'il s'agisse de maisons individuelles (« *casas solas* ») ou en lotissement (« *casas en condominio* »). L'analyse en détail des différentes données recensées dans le *tableau 6* et calculées à partir des prix à la vente et des surfaces des terrains et constructions des 153 produits de l'agence permet de tirer un certain nombre d'enseignements.

Tout d'abord, la superficie des terrains et des constructions mises en vente, qui ont pour moyennes respectives 795.1 et 554.7 m² sur l'ensemble de l'échantillon étudié, ainsi que leur tarification (en moyenne plus de 7,2 millions de pesos, soit environ 720 000 euros, ce qui équivaut à 600 années de salaire minimal) montrent clairement la clientèle visée par cet agence. Le fait que les tarifs soient souvent directement annoncés par l'agence en dollars américains témoigne aussi du fait qu'est bien ciblée une clientèle très aisée et très bien intégrée au système économique mondial et à l'Amérique du Nord. Certains logements ressemblent d'ailleurs fortement à ce que l'on peut trouver par exemple dans les zones résidentielles californiennes, évoquant une forme de globalisation résidentielle : dans certains lotissements, on a l'impression de pouvoir être à peu près n'importe où dans le monde.

Sur l'ensemble des produits immobiliers proposés, on constate que plus du tiers d'entre eux concernent des logements appartenant à des lotissements fermés. Ceux-ci correspondent à des terrains de superficies nettement moindres que celles des maisons seules, puisque ceux-ci sont en moyenne de 76,5 % plus étendus. On peut expliquer cela bien entendu par le fait que dans beaucoup de lotissements fermés il existe un certain nombre d'espaces communs qui ne sont pas comptabilisés dans la superficie du terrain individuel. Les constructions sont elles aussi en général plus spacieuses dans le cas des maisons seules puisqu'elles ont en moyenne une surface de 33,4 % supérieure à celle des lotissements fermés. Toutefois, cette différence est essentiellement due à l'existence dans cette catégorie de quelques très grandes demeures très luxueuses et spacieuses qui relèvent très sensiblement la superficie moyenne des maisons seules.

Car d'une manière générale tous les produits proposés par cette agence, qu'il s'agisse de maisons seules ou en lotissement, sont du même type, avec les caractéristiques architecturales décrites précédemment.

Tableau 6 : Les produits immobiliers de l'Agence Cataño Bienes Raíces en Juillet 2003.

	Ensemble	Maisons seules	Maisons en lotissement	Zone San Jerónimo	Zone Pedregal	Zone Olivar de los padres	Autres ¹⁰⁷	
Nombre de maison dans l'échantillon	153	96	57	57	65	9	24	
Proportion de maisons dans des ensembles fermés	37.2 %	0 %	100 %	43.9 %	24.6 %	75 %	41.7 %	
Superficie des terrains	moyenne	795.1 m ²	945.7 m ²	536.9 m ²	582.5 m ²	1 089.9 m ²	428 m ²	629.0 m ²
	e-type	554.1 m ²	598.3 m ²	342.4 m ²	504.4 m ²	527.6 m ²	258 m ²	440.6 m ²
	coeff ^t var ^o	69.7 %	63.3 %	63.8 %	86.6 %	48.4 %	60.2 %	70.0 %
	minimum	100 m ²	140 m ²	100 m ²	100 m ²	140 m ²	117 m ²	250 m ²
	maximum	3000m ²	3 000 m ²	469 m ²	2 480 m ²	3 000 m ²	921 m ²	1900 m ²
	médiane	671 m ²	780 m ²	1 760 m ²	478 m ²	996.5 m ²	367 m ²	443 m ²
Superficie des constructions	moyenne	554.7 m ²	611.1 m ²	458.1 m ²	387.1 m ²	702.6 m ²	349.1 m ²	630.0 m ²
	e-type	257.8 m ²	272.4 m ²	198.2 m ²	164.6 m ²	242.9 m ²	241.5 m ²	205.1 m ²
	coeff ^t var ^o	46.5 %	44.6 %	43.3 %	42.5 %	34.6 %	69.2 %	32.6 %
	minimum	115 m ²	130 m ²	115 m ²	130 m ²	320 m ²	115 m ²	375 m ²
	maximum	1500 m ²	1 500 m ²	1 034 m ²	1 100 m ²	1 500 m ²	900 m ²	1 076 m ²
	médiane	539 m ²	597.5 m ²	428.5 m ²	360 m ²	665 m ²	290 m ²	540 m ²
Prix total à la vente (terrain + construction)	moyenne	7 228 705 p.	8 017 317 p.	5 852 218 p.	4 347 675 p.	9 410 656 p.	3 652 500 p.	9 646 136.4 p.
	e-type	4 992 342 p.	5 480 590 p.	3 654 289 p.	2 343 308 p.	4 892 316 p.	1 983 263 p.	6 498 715.6 p.
	coeff ^t var ^o	69.1 %	68.4 %	62.4 %	53.9 %	52.0 %	54.3 %	67.4 %
	minimum	1 195 000 p.	1 195 000 p.	1 300 000 p.	1 195 000 p.	3 300 000 p.	1 300 000 p.	4 500 000 p.
	maximum	28 000 000	28 000 000	20 000 000	12 000 000	27 000 000	7 600 000 p.	28 000 000
	médiane	6 000 000 p.	6 475 000 p.	4 970 00 p.	3 950 000 p.	7 750 000 p.	3 325 000 p.	6 550 000
Prix total à la vente / superficie du terrain	moyenne	10 465.7 p.	9 495.3 p.	12 191.0 p.	9 737.3 p.	9 439.7 p.	9 090.1 p.	15 791.4 p.
	e-type	5 002.6 p.	5 192.7 p.	4 157.4 p.	4 757.1 p.	3 764.1 p.	2 188.9 p.	6 225.5 p.
	coeff ^t var ^o	47.8 %	54.7 %	34.1 %	48.8 %	39.9 %	24.1 %	39.4 %
	minimum	3 313.6 p.	3 313.2 p.	3 684.7 p.	3 313.2 p.	3 711.1 p.	5 559.2 p.	8 181.8 p.
	maximum	33182.5 p.	33 182.5	25 454.5	25 454.5 p.	23 571.4 p.	11 406.2 p.	33 182.5 p.
	médiane	9 577.8 p.	8 502.6	12 170.4 p.	8 593.7 p.	8 771.4 p.	9 422.7 p.	15 221.8 p.
Prix total à la vente / superficie de la construction	moyenne	12 531.3 p.	12 581.6 p.	12 441.8 p.	11 084.5 p.	13 367.9 p.	11 237.7 p.	14 440.6 p.
	e-type	4 291.7 p.	4 645.4 p.	3 617.6 p.	3 016.2 p.	4 284.6 p.	2 816.9 p.	6 122.7 p.
	coeff ^t var ^o	34.2 %	36.9 %	29.1 %	27.2 %	32.1 %	25.1 %	42.4 %
	minimum	5 195.6 p.	5 195.6 p.	6 229.2 p.	5 195.6 p.	7 476.6 p.	6 166.7 p.	6 025.6 p.
	maximum	31 111.1 p.	31 111.1 p.	29 411.8 p.	18 947.4 p.	28 571.4 p.	14 500 p.	31 111.1 p.
	médiane	12 000 p.	11 909.1	12 034.5 p.	10 882.3 p.	12 776.8 p.	11 896.1 p.	12 143.5 p.

Et de fait, si les prix moyens à la vente sont assez nettement supérieurs pour les maisons seules (8 017 317 pesos contre 5 852 518 pour les maisons en lotissement), les prix moyens des

¹⁰⁷ Jardines en la Montaña, El Bosque, Ampliación Pedregal, Fuentes de Pedregal.

produits ramenés à la superficie des constructions sont pratiquement les mêmes pour chacune des catégories (12 581 pesos pour les maisons seules, 12 442 pesos pour les maisons en lotissement). Par contre, il convient de noter que ceux ramenés à la superficie des terrains sont eux assez nettement plus élevés pour les maisons en lotissements (+ 28,4 %). Pour les promoteurs, la rationalisation de l'espace permise par la possibilité d'aménager un ensemble entier permet des gains de terrain et donc d'argent importants.

Par ailleurs, un autre aspect intéressant pour les agences est que la rotation semble être plus importante dans les maisons en lotissements que dans les maisons seules. Ainsi un vendeur de l'agence *Cataño Bienes Raíces* m'assurait : « Pour quelqu'un qui vient de l'extérieur de Mexico, la maison en lotissement est l'idéal : elle est fonctionnelle, respecte les standards internationaux et garantit un certain niveau de sécurité, ce qui est important dans une ville que l'on ne connaît pas et aussi dangereuse que Mexico. On a de plus en plus de cadres, souvent en couple mais sans enfants, originaires d'autres Etats et venus à Mexico ou de l'étranger pour leur travail, qui ne savent pas combien de temps ils vont rester là et optent pour ce types de logements comme une solution de transition à moyen terme, et ne restent pas plus de quelques années. Les familles bien établies, qui connaissent bien la ville, préfèrent elles plus souvent les maisons seules ». Dans un contexte global de flexibilité de l'activité et de l'inscription résidentielle grandissantes, ces ensembles formatés et standardisés semblent ainsi voués à un bel avenir : pratiquement, où que l'on se trouve dans le monde, on peut trouver une sorte de cadre « familial », un espace que l'on a la sensation de maîtriser. Ceci un peu à l'image de ces grandes chaînes d'équipement et de restauration dont les enseignes sont quasiment les mêmes sur la terre entière.

Quoiqu'il en soit, pour en revenir à notre échantillon, en analysant la répartition des logements par quartier, on constate une forte concentration des maisons seules dans la zone du *Pedregal*, où elles représentent 75,4 % des produits proposés. Par contre, les maisons en lotissement sont bien plus nombreuses dans la zone de *San Jerónimo Lidice* et surtout de *Olivar de los Padres*, où elles représentent les trois quarts de l'offre. Ainsi, plus on est en présence de zones relativement ouvertes sur la ville ou proches des zones populaires, plus la proportion de lotissements fermés est importante. A l'inverse, lorsque l'on se trouve dans une zone aisée plus vaste comme celle du *Pedregal*, très homogène socialement, la nécessité de l'enfermement se fait moins ressentir. Cette étude vient donc renforcer l'hypothèse émise dans la première partie selon laquelle la multiplication des signes apparents de fragmentation de l'espace urbain est avant tout due à cette proximité spatiale directe entre couches sociales opposées, et à la crainte suscitée par la présence

de grandes zones populaires dans les alentours directs des espaces de résidences des populations aisées. Par ailleurs, elle montre que ce ne sont généralement pas les populations les plus riches qui résident dans ces lotissements puisque celles-ci préfèrent souvent vivre dans leurs propres maisons-forteresses. Les lotissements fermés mexicains sont donc essentiellement destinés à des populations en quelque sorte de classe moyenne supérieure.

Enfin, on retiendra que ces maisons en lotissement sont donc une bonne affaire pour les promoteurs immobiliers, qui ont tout intérêt à leur développement et peuvent objectivement, à l'image des entrepreneurs prestataires de services de vigilance privés, se réjouir du sentiment croissant d'insécurité. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la mise en avant comme argument publicitaire la garantie de sécurité, qui n'est pourtant pas financée par le promoteur. Celui-ci se contente simplement de vendre un produit immobilier *adéquat*, les habitants finançant eux-mêmes leur service de vigilance, comme dans le cas des services de sécurité contractés par les habitants des îlots préexistants. Cela étant dit, s'ils en profitent, on ne peut non plus affirmer qu'à Mexico ces promoteurs immobiliers sont responsables des phénomènes de fragmentation résidentielle. La fermeture *expost* d'îlots résidentiels montre bien que le développement des lotissements fermés répond à une vraie demande de certaines couches de la population, à laquelle l'offre ne fait souvent que s'adapter. Nous verrons dans la troisième partie que le propos des uns et des autres va dans ce sens, et qu'il ne faut donc pas surestimer le rôle des promoteurs ou des professionnels de la vigilance, qui ne font que tirer profit d'une situation qui a des causalités profondes qui leur échappent très largement.

2) Un marché extrêmement ciblé et inaccessible pour l'essentiel de la population.

De toute façon, en ce qui concerne les différences de prix entre les logements, les plus grosses disparités ne se trouvent pas tant entre maisons en lotissement ou quartier fermé et maisons seules, mais bien entre maison appartenant à ce que l'on peut qualifier de « marché officiel », qui répond complètement aux règles de l'économie de marché¹⁰⁸, et le secteur beaucoup plus vaste de l'habitat populaire.

Celui-ci est plus difficile à étudier puisque souvent il s'agit de petites maisons construites par les habitants eux-mêmes et que les transactions y sont relativement moins fréquentes (stabilité résidentielle). Cependant, si l'on regarde les prix pratiqués concernant les logements des

¹⁰⁸ Secteur qui correspond au domaine d'action des grandes agences comme *Cataño Bienes Raíces*.

colonies populaires du Sud-Ouest situées à proximité des zones aisées où se trouvent l'essentiel de l'offre de logement de l'agence *Cataño Bienes Raíces* (*San Jerónimo Lidice, Pedregal, Olivar de los Padres*), on peut se faire une idée de la différence. Ainsi, sur un échantillon de 57 offres de ventes dans les zones du *Cerro del Judio*, d'*El Rosal*, de *Barranca Seca* et de *San Jerónimo Aculco* relevées en 2001 dans les revues spécialisées *Segunda Mano* et *Trato directo*, le prix moyen à la vente rapporté à la superficie du terrain n'est que de 2 220 pesos, soit près de 5 fois inférieur à ce qu'il est en moyenne pour ce qui concerne les produits immobiliers proposés par l'agence *Cataño Bienes Raíces*.

Tableau 7 : Enquête sur les prix de l'immobilier. Prix moyen au m² des logements dans 4 zones populaires du Sud-Ouest.

Zone (taille de l'échantillon)	Maison sans Vigilance	Appartement sans vigilance
Cerro del Judio ¹⁰⁹ (20)	1842.05 (18)	2305.50 (2)
El Rosal ¹¹⁰ (12)	2025.27 (11)	2633.00 (1)
S. FSCO-Bca Seca ¹¹¹ (10)	2106.30 (10)	- (0)
S. Jeronimo Aculco ¹¹² (15)	2725.38 (12)	3364.33 (3)
Ensemble (57)	2141.22 (51)	2 889.50 (6)

Les différences de prix bruts des maisons sont bien plus spectaculaires encore, la différence de taille moyenne des logements (154,7 m² contre 795,1 m²) s'ajoutant à la différence de prix au m² pour donner un écart de 1 à 21 (en moyenne 347 098.8 pesos contre 7 228 705 pesos) entre le prix moyen à la vente des logements des deux échantillons. On est donc de toute évidence ici en présence de marchés complètement différents, malgré la contiguïté spatiale des zones considérées. Plus que la fermeture ou non de l'îlot auquel appartient le logement ou le fait qu'il soit inclus dans un lotissement fermé, c'est la colonie dans laquelle il se trouve et la qualité de la construction et des infrastructures environnantes qui conditionnent la valeur du logement dans

¹⁰⁹ Colonies *Las Cruces, El Tanque, Pueblo San Barnabé Ocotepéc* (délégation M. Contreras), et *Lomas de los Cedros, Lomas de la Hera, Torres del Potrero* (délégation Alvaro Obregon).

¹¹⁰ Colonies *El Rosal, Potrerillo, Pueblo Nuevo Alto, Pueblo Nuevo Bajo, La Carbonera, Vista Hermosa, Atacaxco, Las Palmas, Huayatlá* (délégation M. Contreras).

¹¹¹ Colonies *Barrio Barranca Seca, Barrio San Francisco, Villas del Sol, San Carlos, Las Palmas* (délégation M. Contreras).

¹¹² Colonies *San Jerónimo Aculco, Heroes de Padierna, San Francisco, La Cruz* (délégation M. Contreras).

cette zone du Sud-Ouest du District Fédéral. On a ainsi des prix qui varient énormément à l'intérieur d'une même zone, l'étude des prix du foncier confirmant la dissémination des zones aisées constatée dans l'analyse des divisions socio-spatiales à l'échelle des AGEB dans les différentes délégations du Sud-Ouest.

A cet éparpillement de ces zones résidentielles aisées correspond aussi un éparpillement dans l'espace de l'ensemble de la ville vécue par leurs habitants. La multiplication des écoles ou des clubs de sport et de loisir privés, ainsi que celle des grandes galeries commerciales modernes entrent en effet dans la même logique de développement urbain que la prolifération des ensembles résidentiels fermés ou auto-isolés aux marges de l'agglomération. Ce sont des espaces complémentaires de lotissements fermés dont ils ne sont pas forcément contigus, mais qui méritent une attention particulière dans le cadre de l'analyse des phénomènes dits de fragmentation de l'espace à Mexico, tant ils participent d'un même système de pratiques urbaines.

II. NŒUDS ET CIRCUITS URBAINS D'UNE VILLE MODERNE.

Si dans le cas des grands ensembles fermés comme celui de *Villa Olímpica* on trouve un certain nombre d'infrastructures culturelles ou de loisirs au sein même du quartier fermé, dans le cas des îlots simplement barrés de clôtures et des petits lotissements horizontaux ce n'est, compte tenu de leur petite taille, pas le cas. L'exercice de toutes sortes d'activités, ludiques, commerciales ou professionnelles ne peut se réaliser à l'intérieur même de l'espace résidentiel. Les clubs de sport et de loisirs privés, les écoles ou les espaces commerciaux sont en effet certes généralement situés à proximité ou à l'intérieur des zones de concentration de ces petits ensembles fermés, mais restent des unités indépendantes, même si la clientèle de ces espaces résidentiels est clairement ciblée. Si la notion de « ville privée » peut être pertinente dans le cas de certaines zones de Mexico, celle-ci reste dispersée dans l'espace et consiste en la réunion d'éléments non nécessairement disposés à côté les uns aux autres.

A) Les satellites de l'archipel : les espaces complémentaires des quartiers fermés.

1) Les écoles et université privées.

Dans le Sud de l'agglomération, les établissements scolaires privés sont très nombreux. Dans la seule colonie *San Jerónimo Lidice*, où nous avons vu qu'il existe des proportions importantes de logements en lotissements fermés, on trouve pas moins de trois établissements scolaires privés, assurant l'éducation pré-primaire (1 année), primaire et secondaire (6 et 3 ans), ou la *preparatoria*¹¹³(3 ans). L'implantation de ces établissements dans cette zone, qui remonte aux années 1970, est dans une large mesure antérieure au développement massif des espaces résidentiels décrits précédemment, et notamment des lotissements fermés horizontaux. De fait, la présence de ces établissements à bonne réputation est aussi un des facteurs d'attraction de la zone pour les familles aisées de Mexico. Bien plus que celle des enseignements, c'est l'excellente qualité des infrastructures, du matériel et du suivi des enfants qui distingue ces établissements des autres, publics, de la délégation. Ces derniers manquent de tout, et sont saturés au point que généralement, comme dans l'école primaire *Alfredo E. Uruchurtu* de la colonie *Pueblo Nuevo Bajo* qui surplombe *San Jerónimo*, deux tours quotidiens d'enseignements (un le matin, *Matutino*, un l'après-midi, *Vespertino*) doivent être assurés pour compenser l'incapacité des locaux à accueillir les 1415 élèves de l'établissement.

¹¹³ Equivalent au lycée en France.

Les chiffres du *Secretaría de Educación Pública* (SEP)¹¹⁴ du DF donnent une illustration de l'insuffisance du degré d'encadrement des enfants : dans les 26¹¹⁵ écoles secondaires que la délégation Magdalena Contreras comptait durant l'exercice 1997-1998, 11 671 élèves étaient scolarisés en tout, encadrés par un personnel de 507 personnes seulement. On a donc dans les établissements publics de cette entité une moyenne de 449 élèves et 19,5 adultes seulement par école, et donc 1 enseignant (ou autre personnel encadrant) pour 23 enfants [SEP, 1998]. A la lecture de ces chiffres on comprend mieux la corrélation négative entre proportions d'habitants en âge de scolarisation et d'actifs dans le secteur de l'éducation constatée dans la première partie.

A l'inverse, les établissements privés proposent des conditions bien plus favorables et confortables. Ainsi les 253 élèves inscrits à la *preparatoria* du *Colegio Green Hills* au cours de l'année scolaire 2002/2003 étaient encadrés par une équipe composée de 35 enseignants, un médecin, un conseiller d'orientation et un psychologue. Cela donne une moyenne d'un adulte pour 6,6 enfants, et donc un encadrement 4 fois plus étoffé que celui des écoles secondaires de la délégation. Par ailleurs, les installations de la *prepa* étaient dotées de 10 salles de classe, 4 laboratoires, une bibliothèque, un *auditorium* et 3 terrains de sport (football, basket-ball et volley-ball), et plusieurs dizaines d'ordinateurs y étaient en permanence accessibles.

Au-delà de la qualité des installations et des équipements, ces établissements privés de la colonie *San Jerónimo Lidice* se distinguent des établissements publics des zones alentours par le fait qu'ils proposent des enseignements bilingues, en anglais et en espagnol. Les noms de ces établissements scolaires - *Green Hills, Lowell, Williams* - sont là pour rappeler cette particularité et marquer la différence avec les autres établissements de la délégation où tous les enseignements sont assurés dans la langue nationale, l'espagnol¹¹⁶. La notion d'enclave de « premier monde » dans le monde en voie de développement prend ici, dans le domaine de l'éducation, tout son sens, si l'on considère la maîtrise de la langue anglaise comme un indicateur de haut niveau d'intégration des populations à l'échelle globale, et inversement l'absence de celle-ci comme celui d'une relative exclusion. Car il est important de préciser qu'à ce bilinguisme ne correspond pas une grande variété de nationalités représentées parmi les élèves, puisque l'écrasante majorité de ceux-ci sont bel et bien mexicains. Ainsi dans

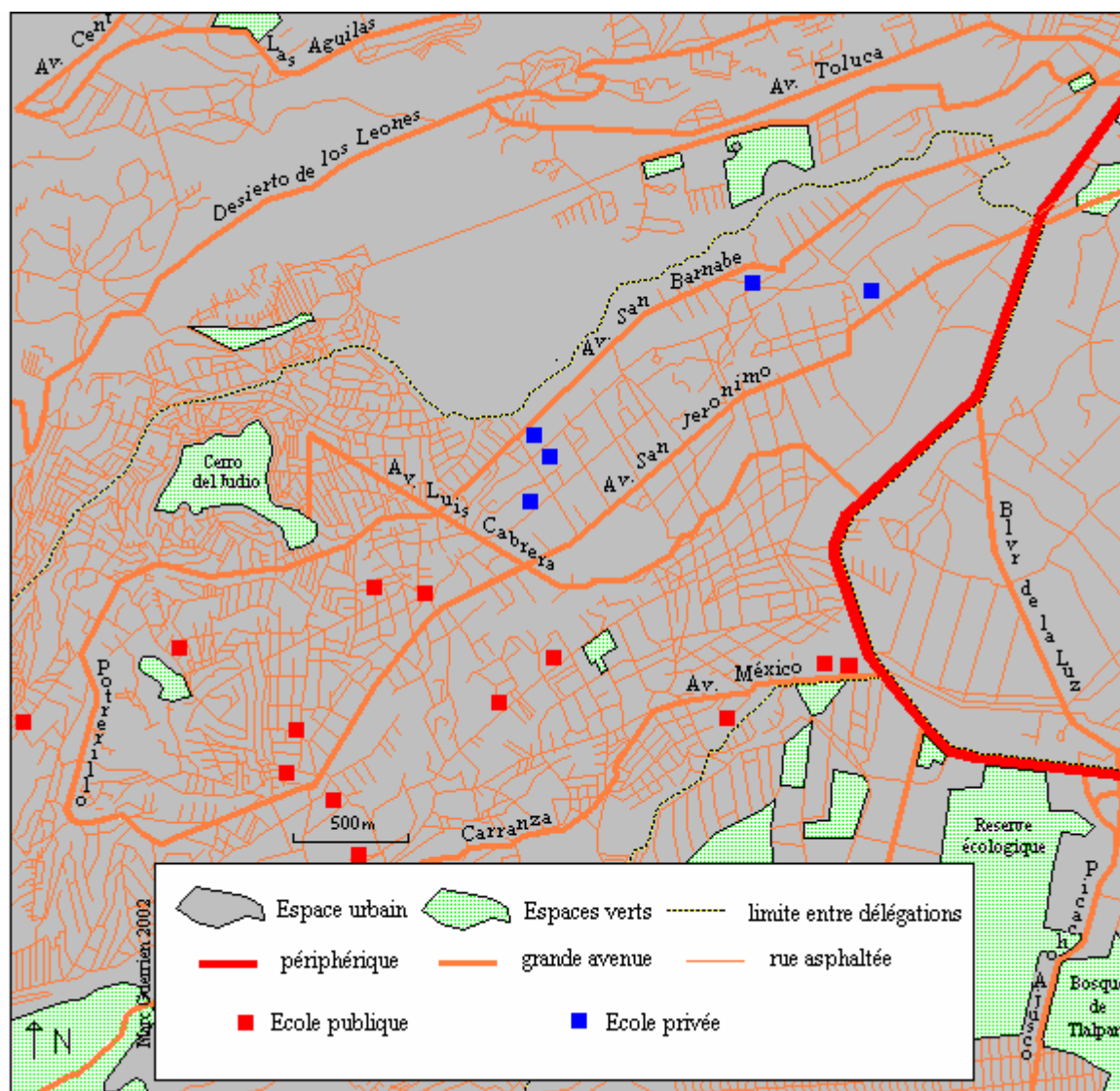
¹¹⁴ Secrétariat d'Education Publique.

¹¹⁵ Ce chiffre ne correspond pas au nombre d'établissements, ceux organisant 2 tours comptant double.

¹¹⁶ Mis à part évidemment les cours spécifiques de langues étrangères.

l'exemple du *colegio Green Hills*, 98,8 % des élèves inscrits en 2002/2003 étaient des nationaux. On n'est donc pas ici en présence d'écoles spécialisées visant une population spécifique et restreinte (enfants de diplomates, de fonctionnaires ou de cadres expatriés travaillant pour des entreprises étrangères), mais simplement d'établissements destinés aux couches aisées locales. La question est de savoir si la priorité donnée à l'anglais et d'une manière générale le fonctionnement de ces établissements reconnus par le Secrétariat d'Education Publique ne se fait pas au détriment de la connaissance et de l'identification à la société mexicaine. Mais nous évoquerons plus largement ces questions dans la troisième partie.

Carte 19 : Les écoles publiques et privées dans la zone de San Jerónimo.



En attendant, aujourd'hui, on trouve ce type d'établissements dans toutes les zones aisées mexicaines¹¹⁷. La population qui les fréquente, restreinte numériquement mais au poids socio-économique et culturel important, habite quasi systématiquement les types d'espaces résidentiels auxquels appartiennent les maisons mises en ventes par l'agence *Cataño Bienes Raíces*. Le *Colegio Williams* dispose d'ailleurs de deux autres succursales dans les zones favorisées de *Mixcoac* et de *Ajusco*. À *San Jerónimo*, l'emplacement des 3 établissements privés précités est sans équivoque, puisque l'on voit sur la *carte 19* qu'ils sont concentrés dans la zone à forte densité de lotissements fermés de la colonie *San Jerónimo Lidíce*, alors que les établissements publics sont disséminés dans les colonies populaires alentours¹¹⁸.

Les tarifs pratiqués sont une sélection sociale à eux seuls. Au *Colegio Williams*, les droits à acquitter pour seulement passer l'examen d'entrée s'élèvent déjà à 300 pesos mexicains (30 euros environ). Les frais d'inscription, en cas d'acceptation, varient en fonction des niveaux considérés, mais peuvent dépasser la dizaine de milliers de pesos par an. Au *colegio Green Hills*, l'inscription revenait en tout à 21 175 pesos en 2002/2003. Cette somme, de l'ordre de 2200 euros, est évidemment prohibitive pour l'écrasante majorité des Mexicains, puisqu'elle correspond à près de l'équivalent de deux salaires *minima* annuels. D'une manière générale, au-delà des tarifs pratiqués par ces établissements et de leur localisation, la clientèle ciblée apparaît clairement lorsque l'on assiste au spectacle des embouteillages autour de ces établissements à la sortie des classes, dans des rues d'ordinaire peu fréquentées. Des dizaines et des dizaines de véhicules, le plus souvent des grosses cylindrées ou des 4X4 de marque nord-américaine, engorgent les jours de semaine chaque matin et chaque début d'après-midi, respectivement pour l'entrée et la sortie des classes, les rues de la colonie *San Jerónimo Lidíce*.

Les automobiles des parents d'élèves, conduites par leurs soins ou par leurs chauffeurs-gardes du corps, qui viennent déposer ou chercher les enfants, se joignent aux véhicules des élèves âgés de plus de 16 ans et disposant déjà de leur permis de conduire pour former un immense double chaos quotidien. L'impressionnant climat de tension qui règne à ce moment, incarné par la présence de nombreux vigiles et gardes du corps sur le qui-vive et souvent peu amènes voire brutaux avec les passants, témoigne de la hantise de l'enlèvement parmi ces couches de

¹¹⁷ A Mexico, mais aussi dans toutes les grandes villes du pays, et dans de nombreuses autres d'Amérique latine d'ailleurs.

¹¹⁸ On notera que les zones les plus pauvres, comme celle du *Cerro del Judío*, ne disposent même pas de *primaria*.

la population. Cette crainte se réveille brutalement lors de chaque contact avec l'espace public, fut-il furtif et tout relatif, enfermés que sont les enfants dans la voiture. Ce climat de peur, à la limite parfois de la paranoïa tant le quartier est paisible et les agents de sécurité publics ou privés omniprésents, explique en partie le fait que tous les enfants et adolescents vont et partent de l'école en automobile, alors qu'une bonne partie d'entre eux habitent le voisinage, parfois très proche. On ne peut d'ailleurs que rester perplexe face au spectacle proposé par ces voitures dont certaines mettent une demi-heure à effectuer un trajet qui en prendrait la moitié à pied. Le souci de sécurité n'explique qu'en partie ce phénomène, puisqu'un paramètre d'ordre plus socioculturel en relation avec la volonté d'affirmation ou de confirmation d'un certain statut et sur lequel nous reviendrons dans la troisième partie explique aussi cet usage intensif de l'automobile dans les couches aisées mexicaines. Mais ces deux facteurs restent difficilement dissociables : nous verrons que la peur de l'espace public et le souci de sécurité joue indéniablement un rôle dans la pérennisation de ce désir de distinction et d'affirmation du statut social.

Photographie 12 : La Leonardo da Vinci School, école privée de la délégation Coyoacán.



Quoiqu'il en soit, cette sécurisation à l'extrême des installations scolaires apparaît de manière évidente à travers les formes architecturales des établissements : à l'image des maisons individuelles et des lotissements du quartier, les écoles sont totalement fermées sur l'extérieur, entourées de hauts murs sans fenêtres ni mêmes lucarnes. Dans la colonie *San Jerónimo Lidice*, les établissements scolaires se fondent ainsi parfaitement dans le paysage. A la différence d'autres ensembles destinés aux couches supérieures, les enseignes scolaires sont

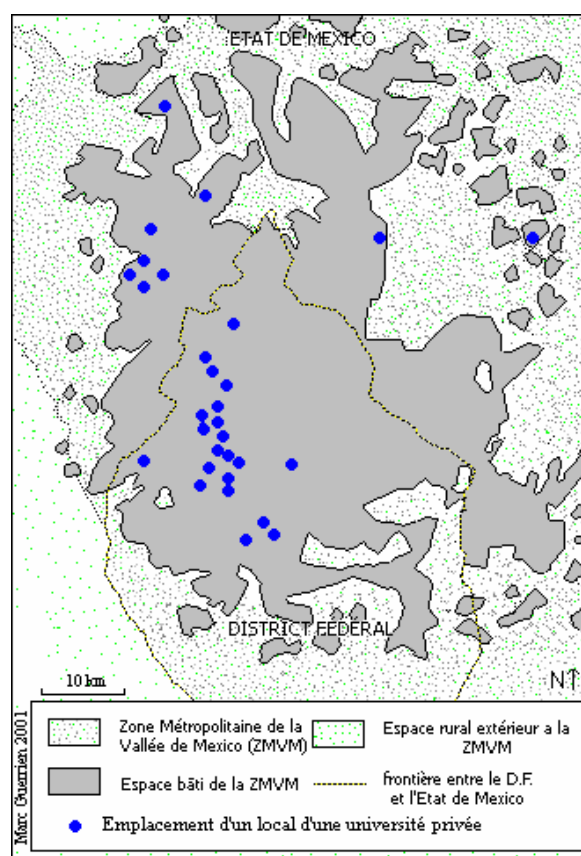
d'ailleurs souvent très discrètes, au point que ce n'est par exemple qu'après plusieurs mois de résidence dans cette colonie que j'ai remarqué la présence d'une succursale presque cachée du *Colegio Williams*, derrière le *Colegio Green Hills*. Cette discrétion extrême entre sans doute toujours dans le cadre du souci de protection maximale de ce que les familles de la zone ont de plus cher : leurs enfants. Les responsables de ces établissements privés ont bien compris cette préoccupation essentielle des parents-clients, et se montrent intransigeants sur les questions de sécurité. Ils réclament ainsi parmi les formalités d'inscription une photographie de la personne chargée de venir chercher un élève qu'il n'est point question de laisser libre à la sortie des classes, quand bien même eut-il 15 ans et habiterait-il à quelques pâtés de maison de l'école. Dès la plus tendre enfance et jusque durant l'adolescence, les petits Mexicains des couches aisées se trouvent ainsi habitués à évoluer suivant des circuits complètement fermés. Ils sont ainsi d'une certaine manière privés de véritable marge de manœuvre pour appréhender librement et découvrir l'environnement extérieur à leur microcosme à l'âge charnière de l'adolescence. Il s'agit là d'une distinction fondamentale avec les jeunes des quartiers populaires, et nous verrons dans les troisième et quatrième parties les différences de perceptions et de représentations du reste de la société urbaine que cela peut engendrer.

Les établissements privés du supérieur se situent dans le prolongement des écoles préparatoires et ont un mode de fonctionnement similaire. La douzaine d'établissements payants¹¹⁹ dont les diplômes sont reconnus par le Secrétariat d'Education Public regroupent plusieurs dizaines de milliers d'étudiants issus pour l'essentiel des *prepas* privées. L'homogénéité sociale est très forte parmi les étudiants de ces institutions. Plus que les examens d'admission, ce sont les droits d'inscription souvent plus élevés encore que pour les *prepas* qui garantissent la fréquentation de ces établissements uniquement par des étudiants issus de milieux favorisés. Ainsi le coût d'une inscription en *licenciatura* à l'*Universidad Intercontinental*, dans la délégation Tlalpan, pouvait atteindre, en fonction des cursus, jusqu'à 77 550 pesos annuels (soit près de 8000 euros) pour l'année 2003/2004. A l'*Universidad Iberoamericana*, installée aux marges de l'agglomération dans la colonie *Lomas de Santa Fe* (Cuajimalpa), les tarifs en *licenciatura* étaient pour la même année en moyenne de 54 672 pesos (environ 5 500 euros). La comparaison de ces chiffres avec les *cuotas* demandés par un établissement public comme l'Université Autonome Métropolitaine (UAM), qui s'élevaient en tout à 514 pesos annuels, soit à peine une cinquantaine d'euros, se passe de commentaire. Certains établissements privés comme la *Universidad de las Américas* proposent certes des

¹¹⁹ Répartis sur une trentaine de campus différents.

tarifs bien moins élevés (4 950 pesos en 2003/2004), mais cette plus grande accessibilité fait que justement ils n'attirent pas les membres des couches supérieures de la population, qui au-delà de la qualité des enseignements et de la formation qui est généralement loin d'être supérieure à celle des institutions publiques, sont surtout soucieuses de procurer à leurs enfants le maximum de sécurité et de confort matériel, et des relations considérées comme les plus avantageuses. Cette volonté d'évoluer toujours suivant des circuits fermés se traduit dans l'emplacement de ces établissements.

Carte 20 : Les universités privées de la ZMVM en 2003.



La *carte 20* de localisation des 30 campus recensés¹²⁰ de ces établissements du supérieur privés peut être mise en relation avec celle des zones de concentration de l'habitat aisé et notamment des lotissements fermés. Compte tenu des tarifs évoqués plus haut, il va de soi

¹²⁰ Les 30 campus répertoriés se répartissent en 12 universités avec un ou plusieurs sites. Ces universités sont la Universidad del Valle de México (9 sites : Tlalpan, Lomas Verdes, Chapultepec, Roma, Texcoco, San Angel, Insurgentes Norte et Lago de Guadalupe), l'Instituto Tecnológico de estudios superiores (TEC) de Monterrey (2 sites : Tlalpan et Atizapan), la Universidad de las Américas (1 site : Zona Rosa), la Universidad Intercontinental (1 site : Tlalpan), la Universidad Latinoamericana (2 sites : Florida et del Valle), la Universidad Panamericana (1 site : Mixcoac), la Universidad LA Salle (2 sites : Condesa et Mazatlan), la escuela Bancaria y Comercial (1 site : Reforma), le centro universitario Anglo Mexicano (1 site : Las Aguilas), la Universidad Iberoamericana (1 site : Santa Fe) et la escuela de periodismo Carlos Septien de Garcia (1 site : Juarez).

que la clientèle visée par ces établissements est celle de ces zones résidentielles, de même que, comme nous l'avons vu à *San Jerónimo*, la proximité de ces établissements est un facteur d'attraction supplémentaire pour ces zones aux yeux des familles aisées mexicaines. Les localisations des unes et des autres sont ainsi étroitement liées.

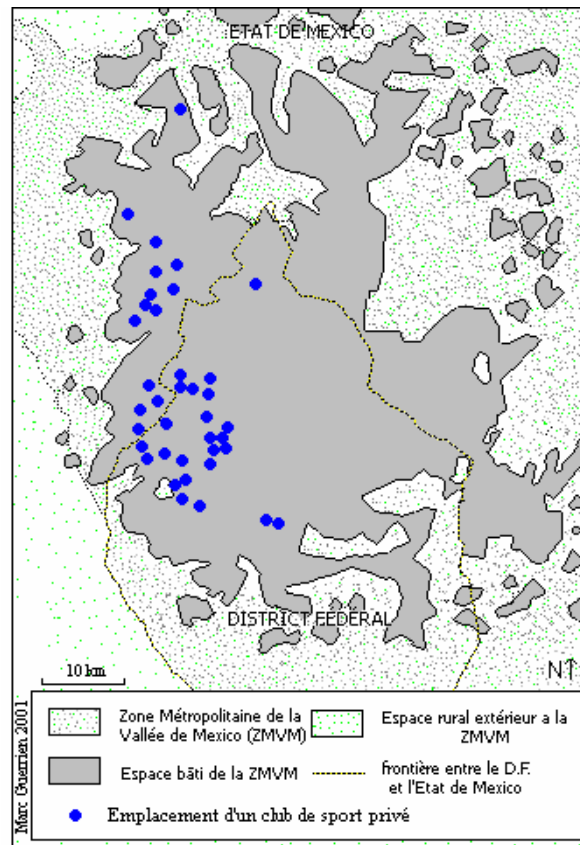
En observant les localisations successives au cours de ses 60 ans d'histoire de l'*Universidad Iberoamericana*, il est intéressant de constater qu'elle a en quelque sorte suivi le même chemin que l'habitat résidentiel aisé, dans un mouvement allant du centre vers le Sud-Ouest motivé par la recherche d'espace, mais aussi sans doute d'isolement. En effet, lors de sa création par les jésuites en 1943 sous le nom de *Centro Cultural Universitario*, les locaux de l'université se situaient au numéro 120 de l'*Avenida Hidalgo*, en plein centre de l'agglomération. Devenu *Universidad Iberoamericana* en 1953, l'établissement est transféré sur *Insurgentes Sur*, en périphérie proche de l'agglomération, au nord de la délégation Alvaro Obregón. En 1962 il est à nouveau déplacé, cette fois sur l'*Avenida de las Torres*, dans la colonie *Campestre Churrubusco* de la délégation Coyoacán. Enfin, en 1988 l'université ibéroaméricaine s'installe sur le campus de *Santa Fe*, au sud de la délégation Alvaro Obregón, juste à la frontière de celle de Cuajimalpa, dans une zone qui se trouvait alors encore à l'extérieur de l'agglomération. Situé côte à côte du gigantesque centre commercial *Santa Fe* et de la colonie chic du *Paseo de las lomas*, le campus se trouve dans un ensemble presque inaccessible autrement qu'en voiture et de ce fait isolé du reste de l'espace urbain, et notamment des nombreuses colonies populaires voisines des délégations Alvaro Obregón et Cuajimalpa. Cet îlot du Mexico des couches aisées est relié au reste de l'agglomération par l'autoroute *Constituyentes-La Venta* reliant Mexico à la ville de Toluca qui encercle avec la voie rapide *Vasco de Quiroga* le campus universitaire. La recherche d'isolement social des élites économiques a débouché ici sur une évidente stratégie d'isolement spatial.

Nous allons voir maintenant que cette logique d'isolement socio-spatial observée à travers l'étude des formes et localisations des espaces résidentiels ou scolaires des couches sociales favorisées mexicaines apparaît aussi lorsque l'on se penche sur le cas des lieux de divertissement que sont les clubs de sport et de loisir privés.

2) Les clubs de sport et de loisirs exclusifs.

A l'image des écoles privées, les clubs de sport et de loisir privés sont généralement très présents dans les zones résidentielles aisées et constituent un lieu de vie et de sociabilité important pour leurs habitants, notamment les jeunes. Comme on peut le voir sur la *carte 21*¹²¹, leur répartition spatiale obéit à une logique identique de celle des établissements scolaires privés. De fait, la clientèle ciblée étant peu ou prou la même, c'est sans surprise qu'ils forment un système dans l'espace urbain cohérent avec ceux-ci et les zones résidentielles où se concentrent les ensembles fermés dans la moitié Ouest de l'agglomération.

Carte 21 : Les grands clubs omnisport et de loisir privés de la ZMVM en 2003.



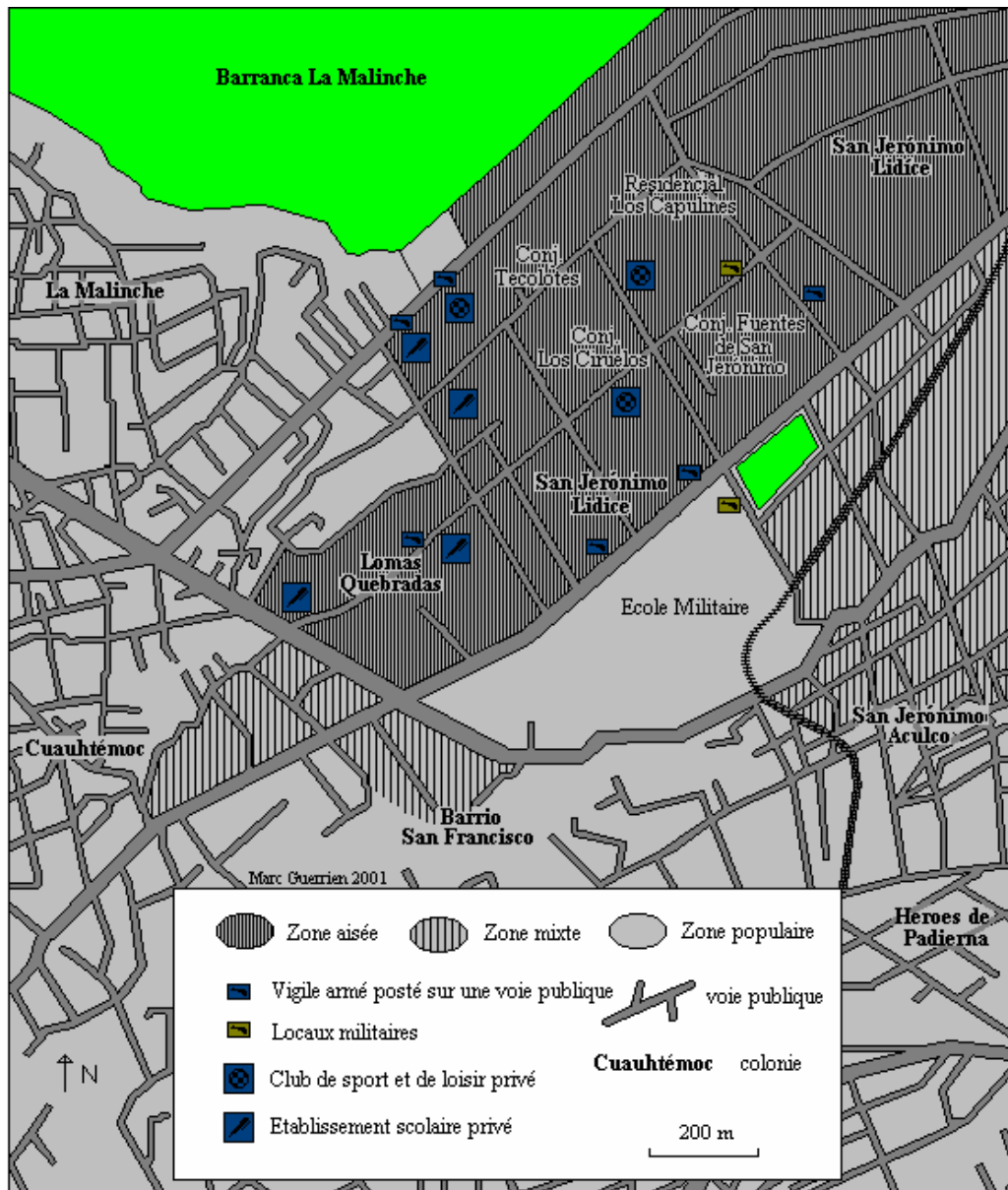
¹²¹ Les 39 clubs localisés en question sont dans le District Fédéral (26) les clubs Aleman, Axiomatla, Britania Pedregal, Cambridge, Camino Real Casablanca San Angel, Casino San Angel, Centro Deportivo Coyoacan, Centro deportivo israelita, Centro Libanes, Centro Libanes, Deportivo Chapultepec, Deportivo Mixcoac, España, France, Futurama, Junior Club, Lomas, Monte Sur, Mundet, Raqueta Bosques, Reforma Athletic Club, Sports World, Ten, Tepepan, Terranova et Copilco, et dans les municipes conurbains de l'Etat de Mexico (13) les clubs Albatros, ATEM, Berimbau, Britania Sayavedra, Casablanca Atizapan, Casablanca Lomas Verdes, Casablanca Santa Monica, Chiluca, Golf Chapultepec, Golf La Hacienda, Irlandes de Raqueta, Lomas Sporting et Tecamachalco

Leur architecture aussi est généralement cohérente avec les espaces résidentiels et scolaires décrits précédemment : style architectural de type mexicain contemporain¹²², espaces verts soignés, murs d'enceinte élevés, fermeture totale vis-à-vis de l'extérieur, etc. Les imposants parcs de stationnement témoignent par ailleurs du fait que l'essentiel de l'accès se fait par l'automobile.

Cela étant dit, il existe différents types d'installations sportives privées, plus ou moins spécialisées dans une ou quelques disciplines, et ciblant des clientèles différentes pas tant en termes de revenus, mais plutôt d'âges ou d'implication dans le sport. Par exemple, dans la zone de *San Jerónimo Lidice* et *Olivar de los Padres*, on dénombre 4 clubs de sport et de loisir privés, chacun de type différent. Le *Cambridge Club*, dans la colonie *San Jerónimo Lidice*, est ainsi un petit club destiné essentiellement à la clientèle aisée du quartier. Jouxant le *Colegio Green Hills* évoqué précédemment, il dispose d'une piscine olympique couverte, de plusieurs courts de tennis, d'une salle équipée de gymnastique et musculation, mais aussi d'une aire de jeu pour les enfants, d'un salon télévision, d'un bar et d'un restaurant. Il s'agit plus d'un club de type familial, avec seulement quelques dizaines de familles membres, où tout le monde se connaît plus ou moins et se retrouve notamment les matinées du samedi et du dimanche. Les membres sont de tous âges et ne viennent pas ici pour se dédier à la pratique du sport de haut niveau, ni même de niveau moyen, mais pour se divertir et faire un peu d'exercice dans un cadre ludique et agréable. A quelques rues de là, le *Raquet Club* de San Jerónimo est lui aussi un petit complexe, mais entièrement dédié à la pratique du tennis. Cette spécialisation attire une autre clientèle, qui ne vient chercher que des installations de bonne qualité pour se dédier à la pratique de ce sport. Les membres sont en général plus jeunes, et plus sportifs : ils viennent là avant tout pour s'entraîner et jouer, plus que pour bavarder et se reposer en tapant de temps en temps dans la balle entre deux rafraîchissements comme le font nombre de membres du *Cambridge Club*.

¹²² Au moins à l'extérieur, l'intérieur correspondant plus aux standards des équipements sportifs internationaux, un court de tennis en *decoturf* ou en terre battue, une piscine ou une salle de musculation étant fatalement les mêmes partout dans le monde.

Carte 22 : Fragmentation de l'espace dans la colonie San Jerónimo Lidice.



Les clubs *Casablanca* et *Libanés*, qui ont chacun un de leurs centres dans la zone d'*Olivar de los Padres*, de l'autre côté de la *Barranca La Malinche*, sont eux des complexes omnisports aux enceintes plus importantes. Plus chics, situés à proximité de la voie rapide qu'est l'*Avenida Toluca* qui les relie au périphérique, leur clientèle va au-delà de la population des îlots aisés du seul quartier. Ces clubs bénéficient de toutes les installations sportives possibles et imaginables, mais aussi de *saunas*, de *jacuzzis*, de salons, de bars et de restaurants où peuvent se prélasser les membres.

Photographies 13 : Les clubs de sport et de loisir privés mexicains ont souvent des allures de bunkers (Ici l'entrée du club Casablanca San Angel).



Les droits d'entrée dans tous ces clubs sont très élevés. Chaque famille ou individu isolé désirent devenir membre doit acquitter une somme de plusieurs milliers, voire dizaines de milliers de pesos. Dans certains établissements de haut *standing*, comme le *Club Libanés*, le nombre de familles membres est limité, tant et si bien que pour intégrer l'institution, il faut prendre la place d'un membre sortant en la lui rachetant. Le coût de l'entrée dans le club est ainsi variable, il dépend de l'offre et de la demande, et peut atteindre des sommes très importantes lorsque très peu de gens sont disposés à vendre comme c'est le cas à présent. Un véritable mécanisme de spéculation peut alors se mettre parfois en place. Indépendamment de cela, une fois qu'ils ont acquitté les droits d'entrée dans l'un de ces clubs, les membres doivent payer chaque année, semestre, ou trimestre, suivant le système propre à chacun d'entre eux, des sommes variables suivant les cas mais de l'ordre de plusieurs milliers de pesos. Les accès des clubs sont exclusivement réservés à leurs membres, même s'il existe généralement un système d'invitation, qui permet à un membre de recevoir un(e) ami(e), moyennant un forfait généralement de l'ordre d'une ou deux centaines de pesos pour la journée. Comme pour les écoles ou les zones de résidence, un soin particulier est accordé à la vigilance : c'est en général un badge magnétique qui permet de pénétrer dans l'enceinte du club, et des services de vigilance privés sont là pour surveiller les parcs de stationnements. Car là aussi, il n'est pas question de se rendre au club à pied, même s'il se situe dans le quartier même du lieu de résidence, comme c'est le cas au *Cambridge Club* où la grande majorité des membres vivent dans le colonie *San Jerónimo Lidice*. Comme à la sortie des classes, le spectacle de ces personnes prenant leur voiture pour effectuer un trajet de quelques centaines de mètres pour ensuite venir faire de la marche à pied sur un tapis roulant ou pédaler sur un vélo fixe peut

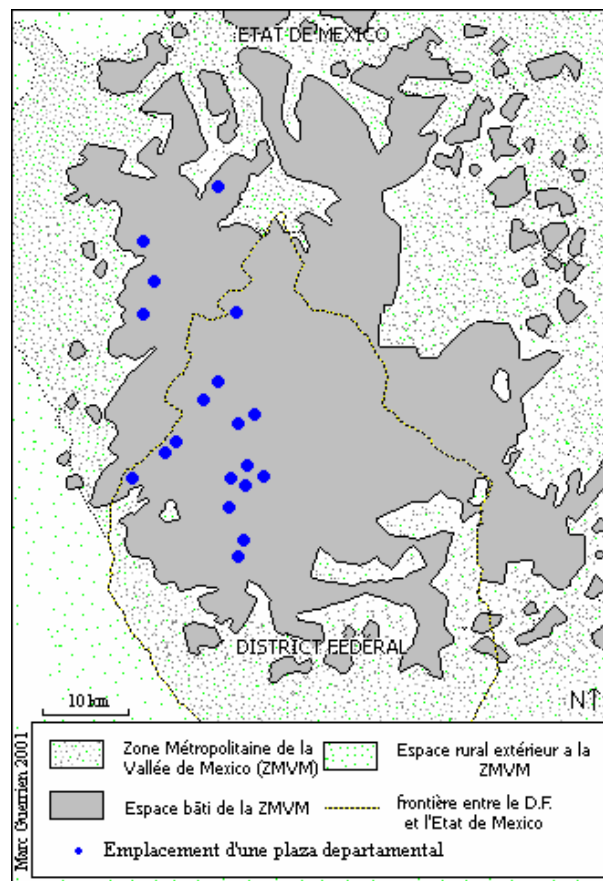
laisser perplexe. Tout comme le paradoxe apparent de l'appel à de petits ramasseurs de balles par les joueurs de tennis venus *a priori* au club pour faire de l'exercice peut surprendre. Mais il rentre dans une logique de fragmentation à l'extrême des activités (on ne fait de l'exercice uniquement dans le contexte du club, et pas en dehors dans la vie courante, tout comme au tennis on ne met son corps en mouvement que pour jouer, et pas pour simplement aller chercher sa balle entre les échanges) pouvant être considérée comme une conséquence directe de l'état de fragmentation de l'espace urbain. La volonté d'éviter l'espace public, qui conduit à évoluer uniquement dans des ensembles fermés et protégés (zones résidentielles, écoles, etc.), bannit la marche à pied des activités quotidiennes des membres des couches aisées de ces zones urbaines, qui viennent ensuite compenser ce manque d'exercice dans l'espace prévu à cet effet, le club de sport privé.

La fragmentation de l'espace urbain dans ces périphéries du Sud-Ouest de Mexico ne consiste donc pas en une séparation dans l'espace entre d'une part une zone multi-fonctionnelle où se réfugieraient et se cantonneraient les couches aisées de la population et d'autre part les zones populaires où se trouverait le reste de la population. Elle se caractérise au contraire par l'éparpillement de la ville des couches aisées. Au niveau des espaces résidentiels riches, dont nous avons constaté en fin de première partie la dissémination dans les délégations du Sud-Ouest, mais aussi à travers la division de la ville « utile » des couches favorisées en toute une série d'ensembles mono ou bi-fonctionnels dispersés dans l'espace, même s'ils sont souvent situés relativement à proximité les uns des autres, comme à *San Jerónimo* ou *Santa Fe*. La maison, l'école ou l'université et le club de sport et de loisir sont, comme le lieu de travail, des lieux ayant chacun des fonctionnalités différentes mais qui forment un tout cohérent et interdépendant. La prolifération des écoles et des clubs privés est donc indissociable de celle des lotissements fermés, tant ils appartiennent aux mêmes circuits urbains privés et fermés, et sont fréquentés par les mêmes populations. Dans la même logique, nous allons voir maintenant que les *plazas departamentales* modernes sont des éléments importants du système de pratiques de l'espace urbain des couches aisées mexicaines.

3) Les grandes galeries commerciales type *mall*.

S'ils ne s'agit pas d'ensembles privés à proprement parler, les grandes galeries commerciales et de loisir inspirées du modèle des *malls* nord-américains appartiennent elles aussi incontestablement à ces circuits, de par leurs emplacements, leurs formes et la population que les produits qu'elles proposent ciblent. La *carte 23* de localisation des 19 *plazas departamentales* de la vallée de Mexico montre, à l'image de celles des universités, des clubs et des zones de concentration de quartiers fermés, un très net déséquilibre entre une moitié Ouest où elles sont sur-représentées et une moitié Est qui en est totalement dépourvue.

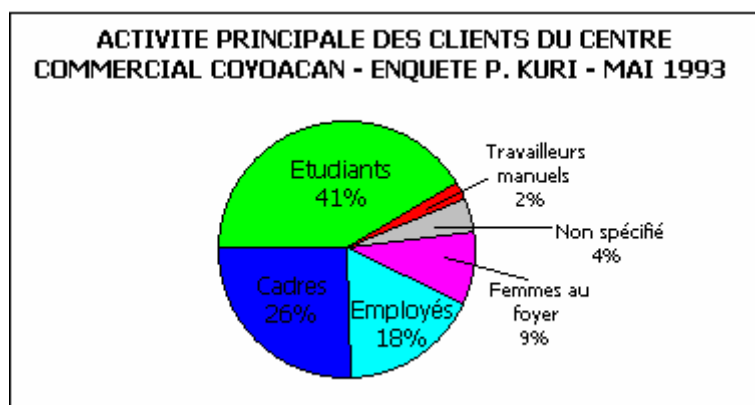
Carte 23 : Les plazas departamentales de la ZMVM en 2003.



Inauguré en novembre 1993, le centre commercial de *Santa Fe* est, avec ses 300 magasins et boutiques, le plus grand d'Amérique Latine. Il symbolise le mieux le gigantisme de ces paradis de la consommation moderne qui remportent un grand succès à Mexico depuis deux décennies. Toutefois, si le centre revendique 8 millions de visites par an, il le doit surtout à la fidélité et à la fréquence des visites d'une clientèle bien plus restreinte puisqu'essentiellement issue des couches aisées de la population. Placé à proximité de la colonie résidentielle aisée

des *Lomas de Santa Fe* et de l'université *Iberoamericana*, doté d'un parc de stationnement de 5000 places, il est fréquenté non seulement par la population de la zone même de *Santa Fe*, mais aussi par celle des autres zones aisées de l'agglomération, la voie rapide Mexico-Toluca la reliant, comme l'université Ibéroaméricaine voisine, au périphérique. Son succès est tel qu'une extension de 35000 m² était envisagée en 2003. Toutes les grandes enseignes mexicaines (*Liverpool, Sears, Palacio de Hierro, Sanborn's, etc.*) et toutes sortes de boutiques sont pourtant déjà présentes dans ce complexe où l'on peut pratiquement tout acheter, d'une simple paire de chaussette à la cuisine intégrale, d'un livre à une automobile. Mais c'est dans le domaine du divertissement que le centre veut se développer, même s'il contient déjà des cinémas, des cafés, des restaurants et des aires de restauration rapide qui s'ajoutent aux banques, aux maisons de change, aux agences de voyage, aux officines de compagnies aériennes ou aux instituts de beautés. Ces espaces sont donc le plus souvent bi-fonctionnels puisqu'en plus des achats ils proposent des activités de loisir, avec même un parcours de golf dans le cas de *Santa Fe*. La stratégie de développement pour les promoteurs de ces enceintes est de cibler la jeunesse, meilleur gage pour leur pérennisation à long terme, et de fait la moyenne d'âge de la clientèle de ces ensembles est en effet généralement relativement basse. Une étude réalisée par Patricia Ramírez Kuri en 1993 sur le centre commercial Coyoacán montrait ainsi que 41 % des clients étaient étudiants. Cette même étude soulignait aussi que si 26 % des consommateurs étaient cadres, seuls 2 % exerçaient des métiers manuels, montrant ainsi leur origine sociale clairement favorisée [Ramírez Kuri, 1998].

Graphique 7 : La composition de la clientèle de la plaza departamental Coyoacán.



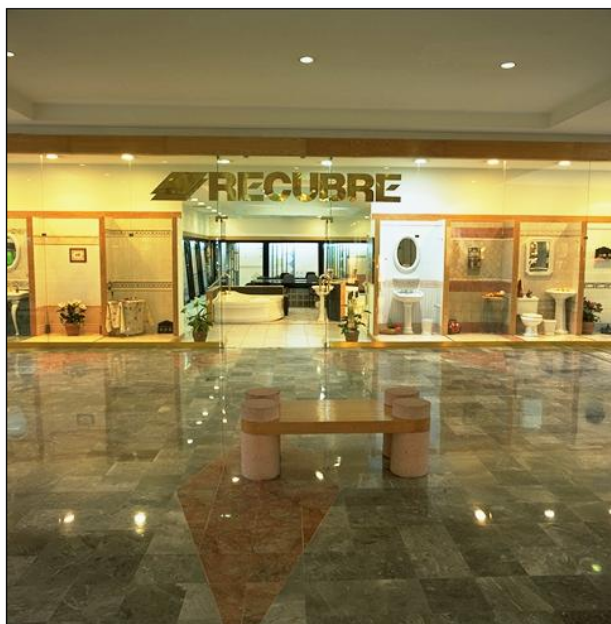
Ceci est à mettre en relation avec le fait que, bien qu'ouvertes à tous, ces enceintes sont généralement disposées de manière à ce que leur accès soit *de facto* réservé aux seuls automobilistes. Ces galeries ont pour caractéristique principale par rapport aux commerces plus traditionnels le fait que, à partir du moment où l'on s'y est introduit, tous les points situés en leur sein puissent être rejoints sans jamais être amené à les quitter. Si l'on veut aller acheter un disque, des bijoux, un pantalon, voir un film et ensuite manger quelques *tacos* ou boire une bière à la *Plaza San Angel Inn*, on n'est à aucun moment amené à quitter cet espace de commerce et de loisir. Par ailleurs, le consommateur y croquera exclusivement des individus qui sont soit comme lui en train de faire des achats ou de se divertir, soit en train de travailler pour lui, à son service. Par contre, si l'on veut faire le même type d'achats dans des boutiques plus traditionnelles du centre historique, aux alentours du *zócalo* (place centrale de la ville historique), et que l'on veut se divertir de la même manière, on se retrouvera dans un espace complètement ouvert. En effet, pour aller d'un commerce à l'autre, on peut être amené à traverser des espaces non commerçants (ou des commerces proposant d'autres types de produits qui ne nous intéressent pas) et où l'on est susceptible de rencontrer des individus qui ne sont ni en train de mener le même type d'occupation que nous, ni non plus à notre service.

Photographie 14 : Le site d'implantation, aux marges de la ville, du centre commercial Santa Fe au Sud-Ouest du DF montre la volonté d'isolement et d'extraction.



La fermeture de ces espaces est donc fondamentale en ce sens qu'elle apporte un sentiment de sécurité et de maîtrise de la situation à ceux qui les fréquentent. Ce sentiment est souvent absent dans les espaces véritablement publics où l'imprévu (attaques, vols, insultes, nuisances sonores, olfactives, etc.) peut survenir à tout moment : les consommateurs ne savent pas ce qui les attend à chaque coin de rue, les hiérarchies sont susceptibles à chaque instant d'être bafouées, puisque les individus appartenant aux catégories sociales inférieures qu'ils sont amenés à croiser dans les rues de la ville ne sont pas forcément à leur service comme c'est le cas dans les grandes galeries commerciales modernes. C'est pourquoi ces populations, et notamment les jeunes résidant dans les zones aisées du Sud et de l'Ouest de l'agglomération, ne fréquentent que très peu le centre historique et moins encore les quartiers populaires qui encerclent les leurs, comme nous le verrons dans la troisième partie.

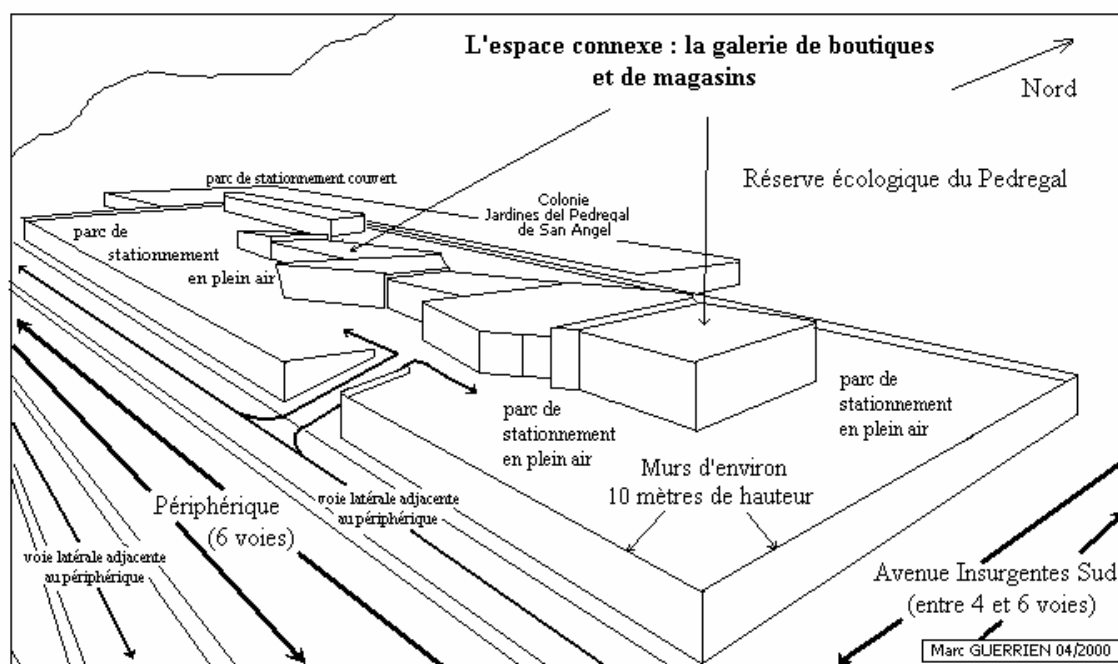
Photographie 15 : L'ordre, le calme et la propreté qui prévalent dans les centres commerciaux modernes contrastent avec l'atmosphère plus vivante et chaotique de l'espace public (ici une boutique de Santa Fe).



Bien que n'étant pas privés et fermés comme les lotissements résidentiels, écoles ou clubs décrits précédemment, on peut donc qualifier de semi-privées ces galeries commerciales tant elles sont réservées à une certaine clientèle et sont complémentaires de ces espaces pour former un circuit fermé de vie urbaine. Bien sûr il existe un risque à décrire ces espaces

comme étant réservés aux personnes appartenant aux couches sociales aisées et à celles qui travaillent à leur service. En théorie, un simple piéton démuné peut effectivement tout à fait les fréquenter autant qu'il le souhaite : il ne s'agit pas de lieux « ouvertement fermés » et il n'existe pas de véritable sélection aux entrées de ces gigantesques enceintes. Mais les gardes et la surveillance vidéo sont là pour s'assurer que des groupes d'individus susceptibles de semer le trouble n'entrent pas et assurent la dissuasion vis-à-vis de ceux qui seraient tentés d'adopter un comportement trop inconvenant. Et, au-delà du rôle dissuasif des services de vigilance, dans la pratique les gigantesques parcs de stationnement, l'architecture de ces enceintes et leur emplacement généralement le long d'axes de circulation automobile rapide rendent ces ensembles peu hospitaliers pour le simple piéton. Comme celui de *Santa Fe*, le complexe de *Perisur*, accroché dans le Sud de l'agglomération à la boucle du périphérique, constitue un exemple particulièrement marquant de l'isolement par rapport à l'espace environnant. Dans la zone où il a été construit dans les années 1980, tout est en effet organisé pour la voiture et il n'existe même qu'un étroit chemin fort peu pratique pour s'introduire à pied dans un complexe qui, de l'extérieur, prend des allures de forteresse. Comme à *Santa Fe*, ses façades rectangulaires unies, ternes et sans la moindre décoration évoquent une sorte de *bunker* géant. Elles contrastent fortement avec la sensation de luminosité, de propreté, de luxe et d'abondance que l'on peut éprouver une fois à l'intérieur.

Croquis 3 : La plaza departamental *Perisur*.



La représentation dans un espace à trois dimensions de l'aire dans laquelle est installé *Perisur* (*croquis 3*) permet de constater que cet espace commercial de luxe et les quelques rues fermées de la colonie *Jardines del Pedregal de San Angel* où réside une population très aisée constituent un ensemble dont le Périphérique au Sud, l'*Avenida Insurgentes Sur* à l'Est et la réserve écologique du *Pedregal* au Nord et à l'Ouest assurent l'isolement. Le principe est donc le même que dans le cas de l'îlot résidentiel *Olipadres* évoqué précédemment. Ici, la surélévation d'une dizaine de mètres du complexe achève de lui donner une allure de place forte. Le *croquis 3* montre par ailleurs une fois encore comment les axes de circulation rapide permettent de relier cet ensemble au restant de la ville dispersée dans l'espace des couches aisées (lotissement résidentiel, lieu de travail, école et club privés, etc.), mais en même temps constituent un facteur de déconnexion avec l'extérieur proche. Les quartiers situés de l'autre côté de ces axes, et notamment au Sud la colonie populaire *Isidro Fabela*, sont littéralement coupés du complexe commercial.

L'abandon des espaces publics par les couches aisées de la population apparaît de manière plus originale avec l'exemple de la *Plaza Loreto*, dans la colonie *Barrio Loreto* de la délégation Coyoacán. Car si les centres commerciaux tels que ceux de *Perisur*, de *Santa Fe*, *Coyoacán* ou de *San Angel Inn* se caractérisent par leur asepsisation totale en se contentant du rôle d'espace de consommation fonctionnel, moderne et luxueux calqué sur celui des *malls* nord-américains, le centre commercial *Plaza Loreto* présente la particularité d'avoir été installé dans une ancienne usine désaffectée qui a été réaménagée. Ainsi, en plus des multiples boutiques, des *cafeterias*, des cinémas et bien sûr du grand parc de stationnement et des importants services de sécurité caractéristiques de l'ensemble de ce type de centres commerciaux, on y trouve des espaces verts en plein air, un petit square avec une fontaine où s'amuse les jeunes enfants, etc. A *Plaza Loreto*, on essaye semble-t-il de recréer une ambiance d'espace public dans un espace privé, propriété du milliardaire Carlos Slim Helú¹²³. On y trouve ainsi des bars à la mode faussement décontractés qui ne dépareraient pas dans une rue animée de New-York, Londres ou San Francisco. On peut de même y rencontrer des artisans ou des antiquaires qui auraient leur place dans une rue d'une vieille ville européenne. On peut aussi trouver des jeux d'enfants, et des concerts sont parfois

¹²³ Personnalité incontournable au Mexique, première fortune latino-américaine et notamment l'un des grands bénéficiaires des privatisations menées par son ami personnel le Président Carlos Salinas de Gortari (1988-1994).

organisés pour attirer les adolescents. Sur la petite place centrale, on pourra même voir le soir venu des amoureux s’embrasser sur ce qui a l’apparence un banc public... mais qui ne l’est pas. Il serait public s’il n’y avait pas à l’extérieur toute une équipe chargée de surveiller les voitures et de veiller à ce que les éventuels indésirables ne viennent pas pénétrer dans ce village artificiel destiné à la classe moyenne et aux couches aisées.

Cela étant dit, il convient de signaler que la *Plaza Loreto* est mieux intégrée au tissu urbain que les galeries de *Perisur* ou de *Santa Fe*. *Plaza Loreto* est une galerie originale qui n’offre pas l’impression laissée par ces dernières d’être érigée comme une forteresse cherchant à s’extraire au maximum de l’espace urbain environnant. Elle est plus ouverte sur l’espace public et sa clientèle est plus variée : on serait tenté de dire qu’il s’agit d’une variante douce de privatisation de l’espace de vie urbaine.

Photographie 16 : La plaza Loreto, partiellement à ciel ouvert et installée dans une ancienne usine désaffectée de la délégation Alvaro Obregón, cherche à recréer une atmosphère d’espace public dans un lieu privé.



Dans le cas de *Plaza Loreto*, à la différence de ceux de *Perisur* ou *Santa Fe*, on pourrait être tenté d’appliquer l’analyse sur la « publicisation » de l’espace privé que Guenola Capron a développée à partir d’une étude sur les *shopping center* à Buenos Aires, dans une société à la structure socio-anthropologique néanmoins bien distincte¹²⁴ de la mexicaine [2001]. Mais l’apparition de ce type de variantes amène quand même à s’interroger : la peur du monde de la

¹²⁴ Avec une population d’origine bien plus européenne, et la présence historique d’une vraie « classe moyenne ».

rue et les logiques de privatisation en seraient-elles arrivées à un tel point qu'une partie de la jeunesse mexicaine, sans doute charmée par les différents voyages qu'elle n'aura pas manqué de faire dans le reste du monde, en arrive à chercher à reconstituer artificiellement un espace « pseudo-public », donnant l'impression d'être fréquenté par tous ? Les quartiers des véritables centres historiques seraient-ils devenus ou perçus comme étant si peu sûrs - notamment la nuit - par des couches croissantes de la population de Mexico que se créent de toutes pièces des imitations d'espaces publics plus adaptées à leurs goûts et à leur besoin d'être habité d'un sentiment de sécurité ? Nous apporterons des éléments de réponse à ces questions dans la troisième partie, et nous verrons que la question de la sécurité physique n'est pas la seule à entrer en ligne de compte.

Parallèlement aux *plazas departamentales*, souvent gigantesques mais peu nombreuses¹²⁵, la chaîne de magasin *Sanborn's* symbolise cette ville de Mexico moderne, dispersée donc tel un archipel dans l'océan de quartiers populaires. Le premier magasin *Sanborn's* a été créé en 1917 dans le centre historique de Mexico par deux frères nord-américains qui avaient un important négoce dans le secteur de la pharmacie et celui de la vente de boissons, "Sanborn Bros S.A.". Cette première boutique, installée dans un édifice du XVI^e siècle transformé en palace de style baroque de l'époque au XVIII^e, la célèbre *Casa de los azulejos*, située *calle Madero* (ex-*San Francisco*), n'allait être que la première d'une longue série. Tout au long du XX^e siècle la variété des produits proposés et le nombre de succursales n'ont fait qu'augmenter. En 2003, on décomptait 70 magasins *Sanborn's* dans la seule agglomération de Mexico (auxquels il faut ajouter les 51 enseignes existant en province).

Photographie 17 : Les enseignes Sanborn's sont présentes dans toute la moitié Ouest de l'agglomération mexicaine.



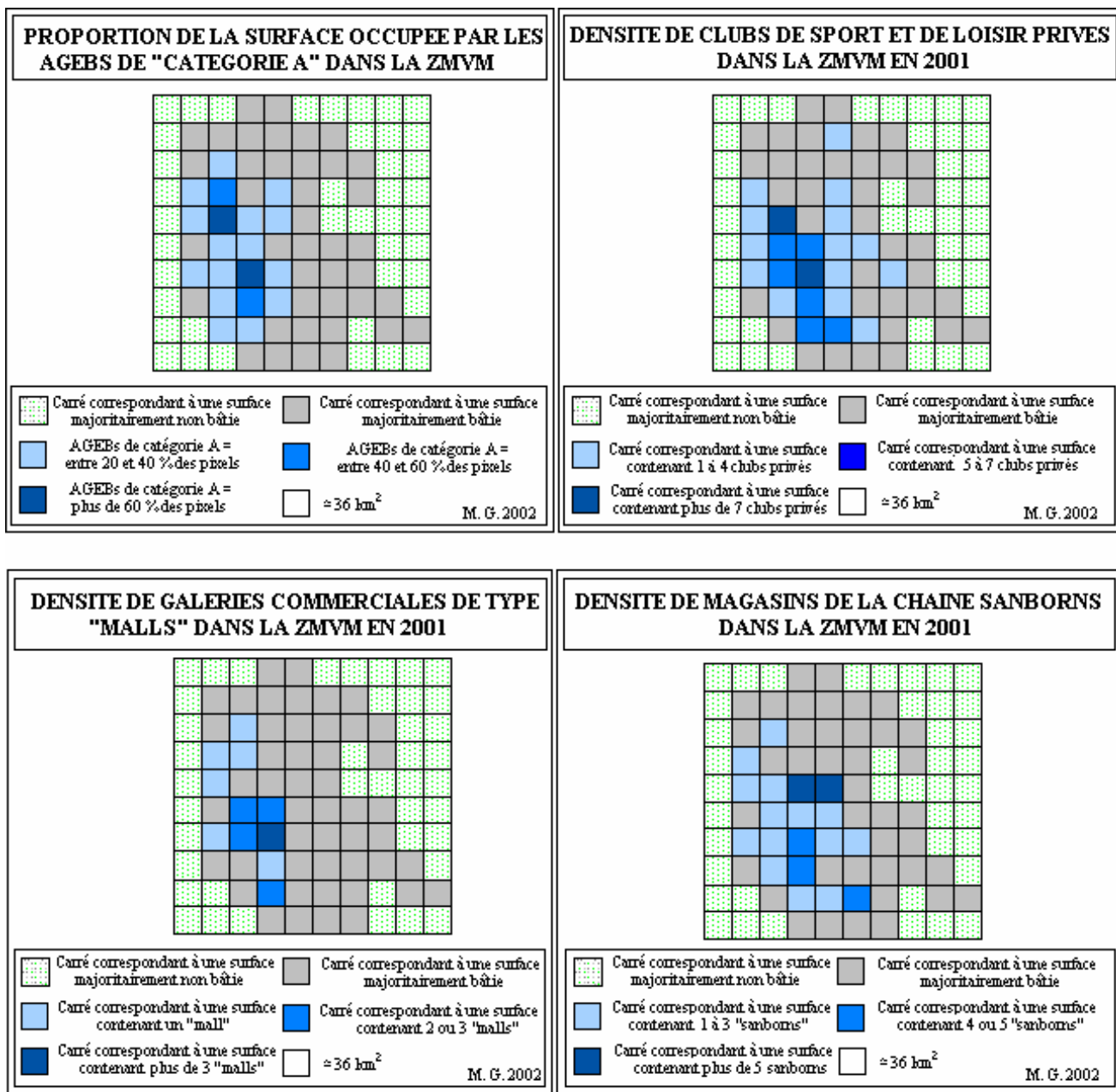
¹²⁵ On en dénombrait 19 en 2000.

A l'intérieur de chacun de ces magasins, en plus des activités historiques que sont la pharmacie et le débit de boissons, on peut généralement trouver une librairie, un disquaire, un rayon *hi-fi*, video, DVD et photographie, un rayon informatique, un secteur jouet, un rayon téléphonie, un bureau de tabac, une parfumerie, un restaurant et un opticien. Tous les produits courants de consommation autres qu'alimentaires et vestimentaires peuvent ainsi être achetés dans un même lieu. Les magasins *Sanborn's* sont devenus de telles institutions que l'on peut même y régler ses factures, téléphoniques notamment. Leur développement important au cours des dernières décennies est dû au fait qu'ils remportent un grand succès auprès des populations à pouvoir d'achat relativement élevé, auxquelles ils offrent, en plus du fait de trouver sur un même lieu toutes sortes d'articles, des garanties que les boutiques traditionnelles ne leur assurent pas : parc de stationnement généralement surveillé à proximité, service de vigilance privé à l'entrée, air conditionné, grande propreté des installations et notamment des sanitaires, etc. Comme dans le cas des *plazas departamentales*, qui comptent d'ailleurs généralement une enseigne *Sanborn's* en leur sein, on n'est pas à proprement parler en présence d'ensembles réellement fermés, mais la population qu'ils ciblent en premier lieu à travers la nature et surtout les tarifs des produits qu'ils proposent est la même que celle qui habite chaque fois plus les lotissements fermés et qui opte pour les écoles ou clubs de sport privés.

La comparaison entre les cartes représentant les semis de points des universités privés, des clubs de sport et de loisir privés, des galeries commerciales type *mall* et des magasins de l'enseigne *Sanborn's* laisse deviner une corrélation spatiale entre ces différentes répartitions. Pour mesurer celle-ci, on se propose de diviser la surface de la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico suivant la méthode dite des « *quadras* »¹²⁶, afin de pouvoir comparer les densités respectives d'universités privées, de clubs de sport privés, de *plazas departamentales* et de magasins *Sanborn's* selon les zones de l'agglomération. Compte tenu du fait que ce sont des logiques de densité et de proximité spatiale que l'on veut mettre en évidence, procéder à un tel maillage de l'ensemble de l'agglomération semble en effet la méthode la plus pertinente puisque utiliser les délégations et municipes ou les AGEB n'a pas grand sens compte tenu de leur grande diversité de forme et de superficie.

¹²⁶ Méthode qui consiste à apposer un maillage de carrés de surfaces égales sur la carte de l'espace considéré et à compter le nombre d'éléments étudiés dans chacun d'entre eux.

Carte 24 : Répartitions et concentrations spatiales des nœuds du Mexico moderne.



Les chiffres obtenus à partir des 53 unités spatiales correspondant aux espaces majoritairement bâtis¹²⁷ ne sont évidemment qu'indicatifs, puisque le quadrillage est forcément apposé de manière arbitraire, mais n'en sont pas moins significatifs. En apposant sur les cartes représentant les différents semis de points un quadrillage de format (10 x 10), où

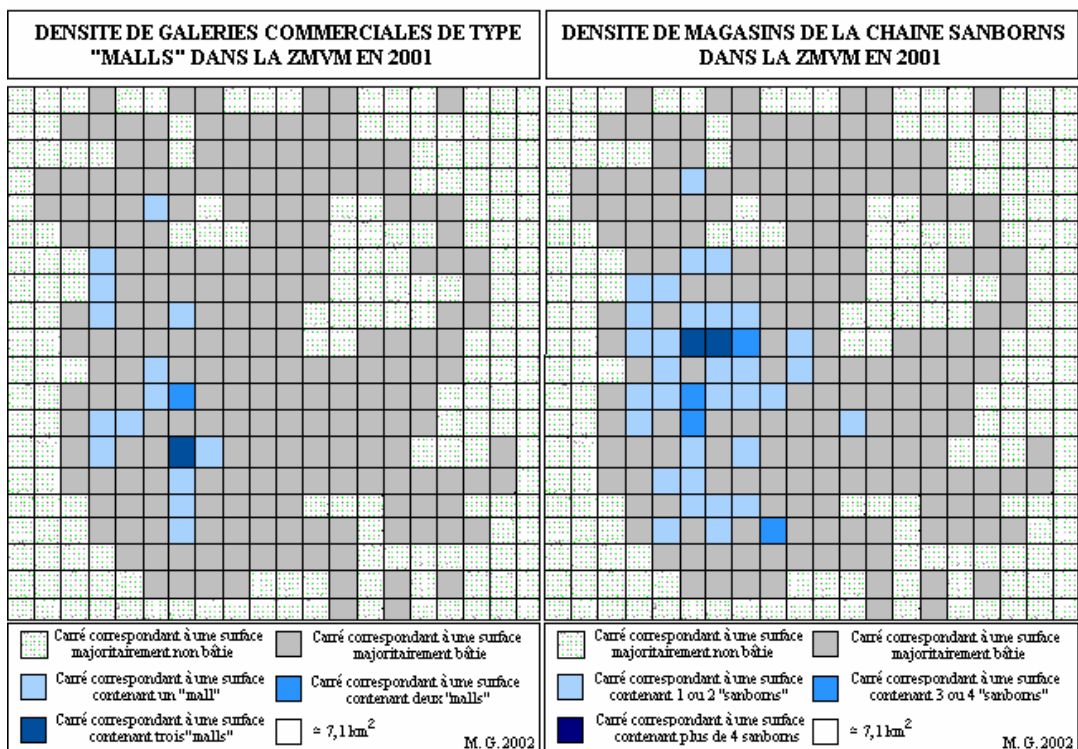
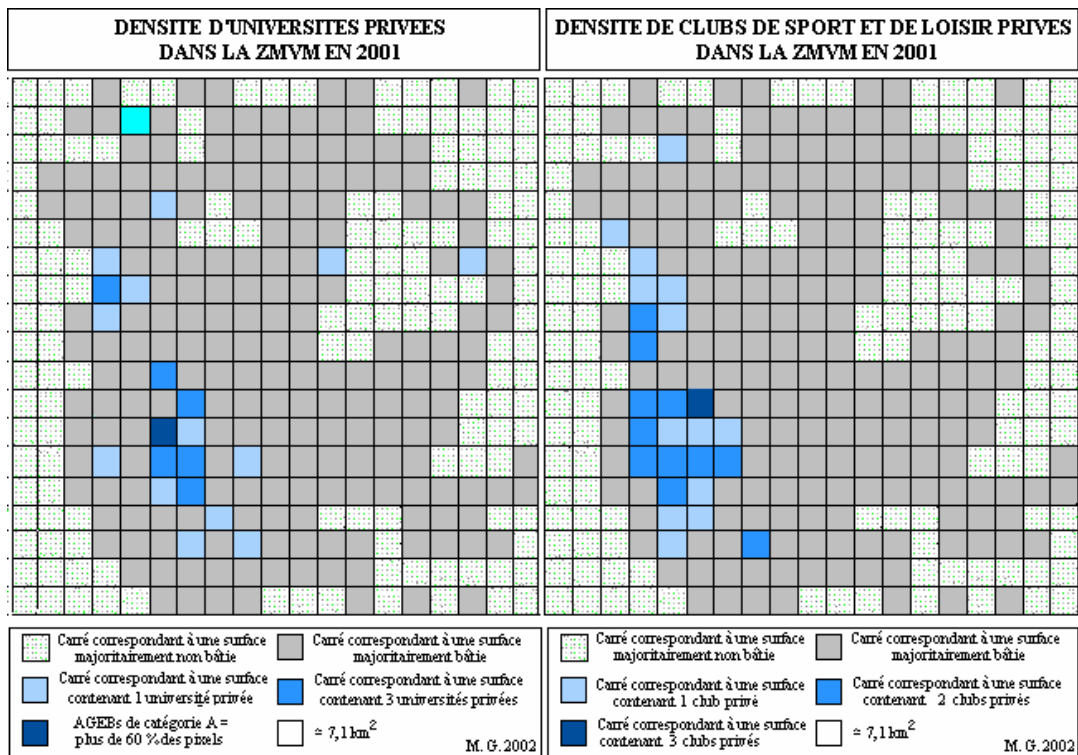
¹²⁷ On ne prend pas en compte les résidus de l'image, à savoir les carrés du quadrillage ne correspondant pas à des surfaces majoritairement bâties).

les carrés correspondent sur le terrain à des carrés d'arête de 5,3 km (*carte 24*), on obtient ainsi des correspondances importantes entre les distributions, tout particulièrement entre universités privées et *plazas departamentales* (coefficient de corrélation de + 0,76), et entre universités privées et clubs de sport privés (+ 0,67). La correspondance entre la distribution des magasins *Sanborn's* et celle des trois autres types d'établissements étudiés est elle aussi réelle à cette échelle, mais moins forte (corrélations entre + 0,39 et + 0,47). Cela est dû au fait que les magasins *Sanborn's* restent, à la différence des autres établissements choisis pour l'étude, très présents dans le centre de l'agglomération. Mais si l'on ne tient pas compte de ceux-ci, on constate que la distribution des *Sanborn's* se rapproche de celle des autres établissements (concentration à l'Ouest de l'agglomération, absence presque totale dans la moitié Est). Si ces corrélations positives relativement élevées obtenues à partir d'un maillage assez large confirment donc ce que l'on pouvait constater à l'œil nu à la vue des différents semis de points, le même procédé appliqué à partir d'un maillage plus serré fait apparaître un phénomène spatial intéressant (*carte 24 bis*).

En effet, en superposant cette fois-ci un quadrillage de format (20 x 20) aux cartes représentant les semis de points des différents types d'établissements, avec maintenant des carrés d'une arête de 2,7 km seulement, on obtient des corrélations significatives, car portant sur 220 unités spatiales¹²⁸, mais moins fortes. Car si le coefficient de corrélation entre distribution des universités privées et *plazas departamentales* reste relativement élevé (+ 0,56), tous les autres sont certes positifs mais ont des valeurs inférieures à + 0,40. Cela signifie que s'il existe bien une relation entre les distributions, que la présence d'établissement(s) de chacun des types est indicateur de la présence dans les alentours d'établissement(s) des autres types, il n'y a toutefois pas de concentration systématique. La population aisée qui fréquente ces différents ensembles non situés à proximité directe les uns des autres est donc obligée de traverser des espaces extérieurs à leurs circuits privés pour les joindre les uns aux autres et au quartier de résidence. Ce phénomène essentiel donne un rôle majeur à la voiture particulière dans le système de pratiques de l'espace urbain fragmenté de ces couches aisées des périphéries occidentales de l'agglomération de Mexico.

¹²⁸ On ne prend pas en compte les résidus de l'image, à savoir les carrés du quadrillage ne correspondant pas à des surfaces majoritairement bâties).

Carte 24 bis : Répartitions et concentrations spatiales des nœuds du Mexico moderne(II).



B) Connexion et déconnexion des circuits privés : unification de l'archipel et extraction

tel-00011314, version 1 - 6 Jan 2006

de l'espace environnant.

1) La médiocrité des services de transport en commun dans les périphéries.

A travers la description des principaux lieux de vie des couches aisées mexicaines du Sud-Ouest de l'agglomération (espace résidentiel, écoles, clubs, galeries commerciales) et leur dispersion dans l'espace, on a pu voir combien la voiture est un instrument essentiel et indispensable au style de vie qui leur est associé. Il n'est ainsi par rare que les foyers aisés de ces périphéries comptent 3 ou 4 véhicules, alors que la grande majorité des familles ne disposent pas de voiture, ou éventuellement d'une seule. On a vu dans la première partie, à l'échelle de l'ensemble des délégations, la corrélation positive très élevée (+ 0,92) entre proportion de foyers disposant d'au moins un véhicule et la proportion d'actifs gagnant plus de l'équivalent de 10 salaires minimaux. De fait, en termes de transports, il existe réellement deux villes, celle des automobilistes et celle des autres.

La grande majorité de la population se déplace en effet en utilisant les transports en commun. Il existe trois grands services publics de transport de passagers, administrés par le *Secretaría de Transportes y de la Vialidad (SETRAVI)*¹²⁹. D'abord, le *Sistema de Transporte Colectivo (STC) - Métro*¹³⁰, dont les 201 rames en service assuraient au début 2003 quotidiennement 4,2 millions de trajets le long de ses 11 lignes d'une longueur cumulée de 200 kilomètres et desservant 175 stations. Ensuite, le *Servicio de Transportes Electricos (STE)*¹³¹, avec ses 344 trolleybus, dessert 17 lignes d'une longueur cumulée de 422,14 kilomètres, et sa douzaine de trains légers (sorte de métro aérien) dessert elle une ligne de 13 kilomètres au Sud de l'agglomération. Enfin les 1 140 autobus en circulation de la *Red de Transporte de Pasajeros (RTP)*¹³² transportent chaque jour en moyenne 750 000 personnes le long des 100 lignes d'une longueur totale cumulée de 3 061 kilomètres [SETRAVI, 2003]. Mais, plus que le STC, le STE et le RTP, ce sont les transports privés en concession qui assurent aujourd'hui l'essentiel des déplacements de passagers dans la ZMVM. Les 1 197 autobus des 9 entreprises concessionnaires transportent quotidiennement 1,2 millions de passagers le long des 97 lignes d'une longueur cumulée de 3000 kilomètres, les 102 110 taxis enregistrés font chaque jour 1,1 millions de courses, et surtout la flotte de 23 038 microbus, taxis collectifs appelés

¹²⁹ Secrétariat du Transport et de la Voirie.

¹³⁰ Système de Transport Collectif - Metro.

¹³¹ Service de Transports Electrique.

¹³² Réseau de Transport de Passagers.

communément *peseras*, assure à elle seule près de la moitié de l'ensemble des trajets réalisés quotidiennement. En raison de leur fonctionnement particulier, il est impossible de déterminer avec précision le nombre de passagers transportés quotidiennement par ces véhicules. En effet, ceux-ci payent « main dans la main » au chauffeur le prix du trajet. Ce dernier étant rémunéré en fonction du nombre de passagers qu'il transporte, lui seul connaît sa marge de bénéfice net quotidien, après déduction de la somme acquittée au propriétaire à qui il loue le véhicule¹³³, et de celle correspondant aux divers frais de combustible et d'entretien. Toutefois, les différentes enquêtes réalisées sur la question permettent d'estimer qu'entre 15 et 20 millions de trajets se réalisent chaque jour en *pesera*, qui est de loin le principal moyen de transport de la population de l'agglomération [Navarro, 1997]. Le métro, le train léger et les trolleybus ne desservent en effet que des zones limitées d'une agglomération qui a grandi trop vite pour que les infrastructures puissent suivre. Faute d'alternative, ce moyen de transport flexible qu'est la *pesera* s'est rapidement imposé malgré son coût relativement élevé et le manque de commodité qu'il offre aux voyageurs. Ceci explique en grande partie les grandes différences en termes de mobilité dans les différentes parties de l'agglomération. Ces différences apparaissent avec évidence à l'échelle des délégations et des municipes, à travers le calcul de deux indices simples que nous appellerons « indice de mobilité de la population » et « indice de territorialité de la mobilité de la population ».

Photographies 18 : Le métro, moderne et de qualité (16.c. et 16.d.), reste insuffisant et ce sont les taxis individuels (16.a.) et surtout collectifs (16.b.) qui comblent ses insuffisances.

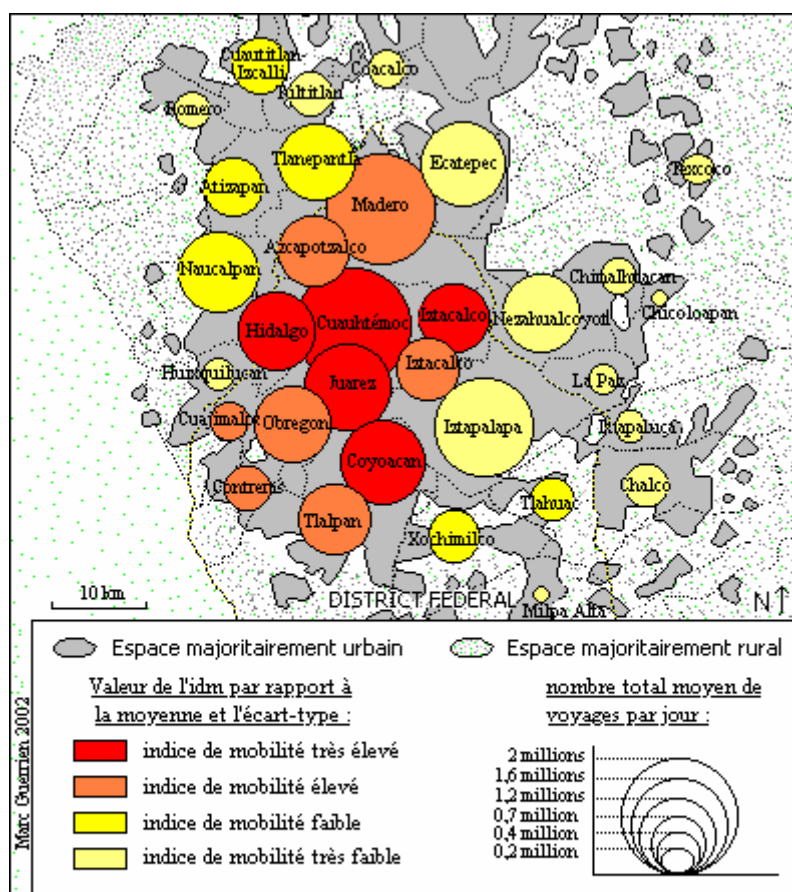


¹³³ pour ceux n'étant pas propriétaires de leur véhicule, ce qui est le cas de la majorité des conducteurs de *peseras*.

2) Mobilité, immobilité : le rôle des possibilités de déplacement dans la dissociation.

On a défini l'indice de mobilité comme le rapport entre le nombre total de voyages réalisés chaque jour par les habitants d'une entité et l'effectif total de population de celle-ci¹³⁴. Sur les 32 entités de la ZMVM prises en compte¹³⁵, le coefficient de variation est de 62 %. Ce chiffre est très élevé compte tenu de la taille des entités considérées et du fait que l'on travaille ici sur des moyennes, ce qui a généralement un effet homogénéisant. Cela signifie donc que l'on a d'importantes disparités que la *carte 25*, obtenue à partir d'une partition en 4 classes de la distribution avec la moyenne comme centre de classe et un demi écart-type comme intervalle¹³⁶, permet d'interpréter.

Carte 25 : Nombre moyen de voyages intra-urbains par jour dans la ZMVM et valeur de l'indice de mobilité.



¹³⁴ Voir Annexe B.VI

¹³⁵ Les 32 entités choisies sont les plus peuplées.

¹³⁶ Voir Annexe B.IV.

La *carte 25* montre en effet que les indices de mobilité élevés se concentrent au centre et à l'Ouest de l'agglomération. Cela traduit une double logique spatiale : d'une part une distinction centre-périphérie entre les zones les mieux desservies par les transports en commun classiques (métro notamment), d'autre part une division Est/Ouest entre les zones défavorisées et les zones où se trouvent des proportions plus importantes de populations aisées. Ces divisions spatiales concernant l'indice de mobilité rappellent très fortement les divisions plus globales mises en évidence dans la première partie à l'échelle du District Fédéral grâce aux différentes méthodes d'analyse des données. De fait, en calculant pour les 16 délégations du District Fédéral le coefficient de corrélation entre l'indice de mobilité et la coordonnée sur le premier axe factoriel de l'ACP - dont on rappelle qu'il est l'indicateur de pauvreté et de sous-équipement - on obtient une valeur négative très élevée de - 0,87 (*Tableau 8*). Cela signifie que d'une manière générale plus la population d'une entité a des indicateurs de sous-développement importants, moins elle est mobile à l'intérieur de l'agglomération. Cependant, si les corrélations de l'indice de mobilité avec les indicateurs de présence de couches sociales favorisées (+ 0,71) et défavorisées (- 0,42) mettent en évidence le lien entre aisance matérielle et fréquence des déplacements à l'intérieur de l'agglomération, les corrélations les plus fortes observées sont entre indice de mobilité et indicateur du degré d'urbanité des entités (+ 0,93) et de modernité des mœurs (+ 0,92). La première est due au facteur tiers qu'est la présence d'un réseau de transport en commun plus dense et de meilleure qualité dans les délégations les plus centrales, la seconde mettant en évidence les causalités mais aussi les conséquences socioculturelles de cette situation. Ces différents facteurs (pauvreté, faible niveau d'éducation d'une part et sous-équipement en transport en commun d'autre part) expliquent en effet un phénomène d'enracinement dans leur zone des populations pauvres des périphéries de Mexico sur lequel nous reviendrons largement par la suite, et que l'analyse des valeurs de l'indice de territorialité de la mobilité confirme.

Car à l'inverse de celles de l'indice de mobilité, les valeurs de l'indice de territorialité de la mobilité montrent une relation positive avec les indicateurs de pauvreté et de sous-équipement. On a construit cet indice de territorialité de la mobilité en rapportant le nombre total de voyages quotidiens effectués à l'intérieur même d'une entité au nombre total de voyage réalisés chaque jour par la population de celle-ci. Sa moyenne sur les 32 entités de l'AMCM est de 0,41, son écart-type de 0,21 et son coefficient de variation de 51 %. La *carte 26* de représentation des valeurs de cet indice montre que c'est dans les entités périphériques que les voyages se réalisent le plus à l'échelle locale (indice de territorialité de la mobilité

fort), alors que dans les entités centrales les voyages sont plus longs et emmènent souvent à l'extérieur de la délégation (indice de territorialité de la mobilité faible). Cela se traduit par des coefficients de corrélation avec les différents indicateurs socio-économiques, démographiques et culturels de sens inverse de ceux de l'indice de mobilité (tableau 8), et logiquement par une corrélation positive avec les coordonnées des entités sur le premier axe factoriel de l'ACP (+ 0,70).

Tableau 8 : Coefficients de corrélation entre indicateurs de mobilité et les 14 indices synthétiques.

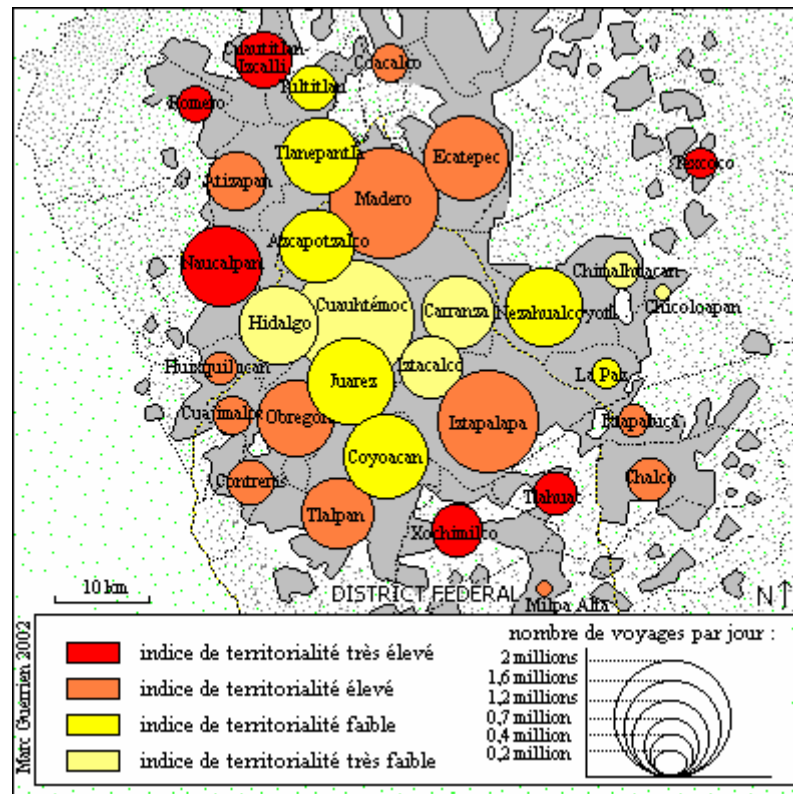
INDICATEUR	Coefficient de corrélation avec l'indice de mobilité	Coefficient de corrélation avec l'indice de territorialité de la mobilité
Premier axe factoriel ACP DF	- 0.87	+ 0.70
Jeunesse	- 0.81	+ 0.73
Mobilité résidentielle	- 0.75	+ 0.48
Mauvaise santé	- 0.57	+ 0.41
Education	+ 0.69	- 0.48
Marginalité	- 0.43	+ 0.43
Tradition	- 0.91	+ 0.78
Modernité	+ 0.92	- 0.66
Classes supérieures	+ 0.71	- 0.46
Classes intermédiaires	- 0.40	+ 0.13
Classes défavorisées	- 0.42	+ 0.37
Confort logement	+ 0.68	- 0.58
Précarité logement	- 0.90	+ 0.80
Urbanité	+ 0.93	- 0.76
Dynamisme urbain	- 0.65	+ 0.80

Si l'on se doit de rappeler que les délégations centrales sont de superficie moindre et que cela biaise partiellement l'analyse (on peut quitter l'entité sans réellement réaliser un long voyage), l'importance des disparités montre quand même qu'en plus d'une mobilité inférieure, les délégations populaires périphériques se caractérisent par une mobilité de nature différente, plus locale. Cela accentue le phénomène d'enracinement détecté à partir des valeurs de l'indice de mobilité, et est à mettre en relation avec la mauvaise qualité des services de transports collectifs.

On remarquera le positionnement intermédiaire (dans la moyenne haute à l'échelle de l'ensemble de l'agglomération, dans la moyenne à l'échelle du seul District Fédéral) pour ces indices des délégations qui nous intéressent particulièrement, celles du Sud-Ouest du DF

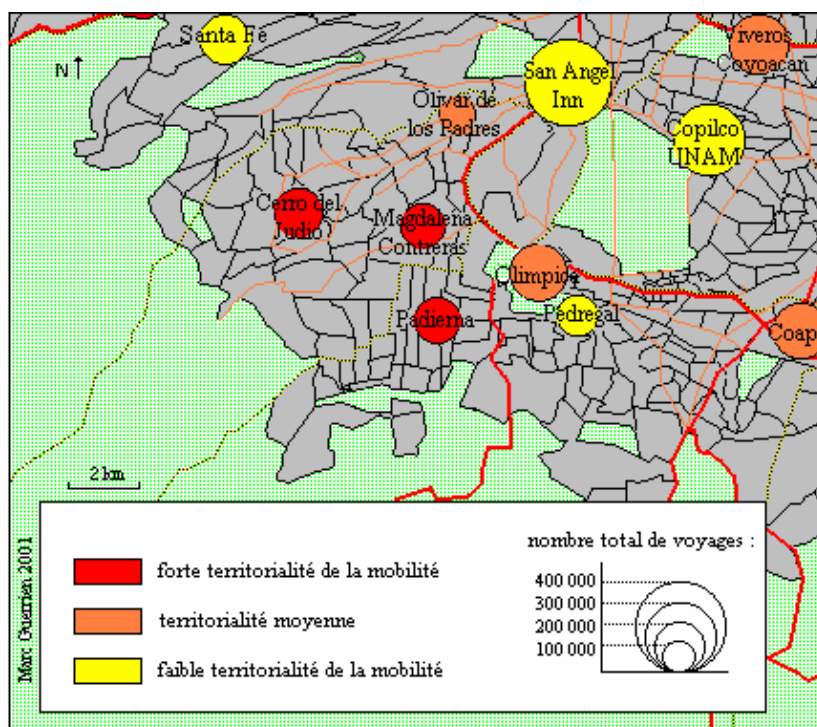
(Alvaro Obregón, Magdalena Contreras, Tlalpan). Là encore, cela est dû à leur grande hétérogénéité sociale et à la grande diversité des pratiques de l'espace urbain que l'on y rencontre.

Carte 26 : Nombre moyen de voyages intra-urbains par jour dans la ZMVM et indice de territorialité de la mobilité.



Sur la *carte 27*, qui représente les différents indices de territorialité de la mobilité dans 11 zones du Sud-Ouest du DF, on constate de grandes différences malgré leur appartenance à cette partie de l'agglomération mal desservie dans son ensemble par les services de transports en commun, et où le métro notamment ne pénètre pas. Les zones aisées où se concentrent les zones résidentielles fermées comme *Santa Fe*, *San Angel Inn* ou le *Pedregal* se caractérisent par une faible territorialité de la mobilité, alors que les zones populaires comme celles du *Cerro del Judío* ou de *Padierna* ont des valeurs élevées pour cet indice. Ces différences sont essentiellement dues aux disparités en termes d'équipement en automobile particulière existant dans cette partie de l'agglomération.

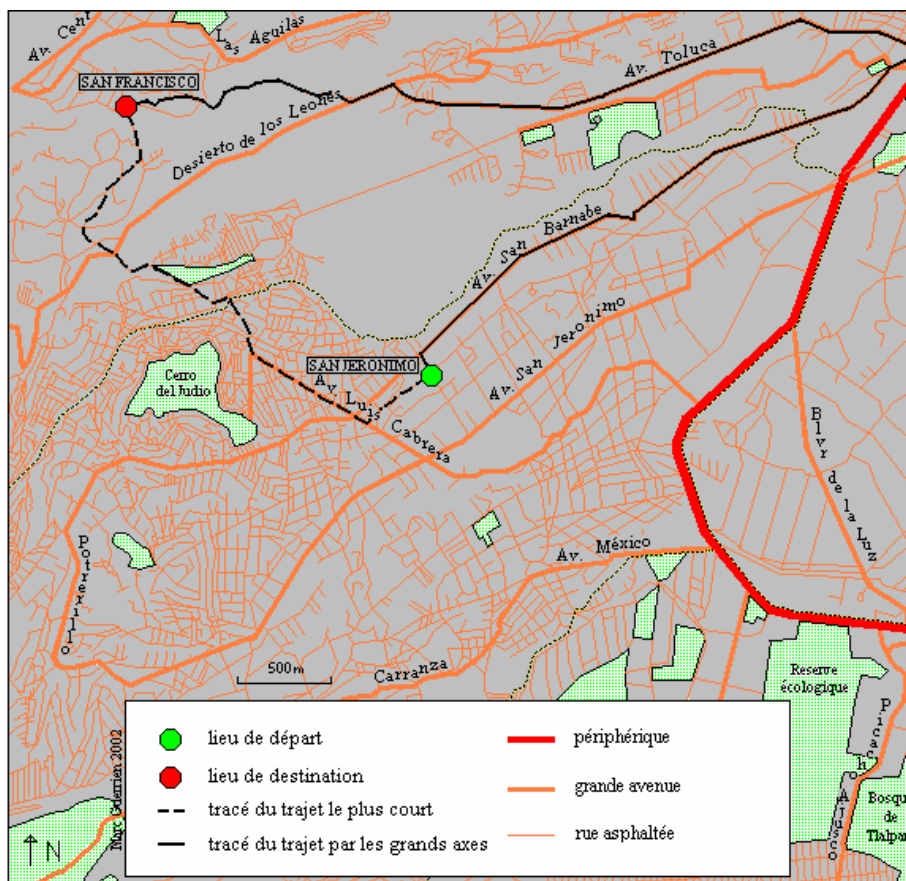
Carte 27 : Nombre moyens de voyages intra-urbains par jour dans le Sud-Ouest du DF et indice de territorialité de la mobilité.



En effet, pour les couches aisées de la capitale, il n'est pas question d'emprunter les moyens de transport en commun évoqués ici et toujours saturés aux heures de pointe, qu'ils soient privés ou publics. Tous leurs déplacements se font en voiture individuelle. D'ailleurs, la bonne qualité d'ensemble du réseau de voirie de la ville de Mexico contraste avec l'insuffisance des infrastructures de transport en commun. Sur les 10 200 kilomètres de routes goudronnées de la ZMVM, on trouve pas moins de 930 kilomètres de voies de circulation rapide, dont 171,42 kilomètres d'autoroutes urbaines, 421,16 kilomètres d'*ejes viales* (grands axes traversant l'espace urbain), et 320,57 kilomètres d'"artères principales" (grandes avenues). Ces voies rapides, qui ne le sont pas toujours aux heures de pointes où le réseau est souvent congestionné, quadrillent de manière relativement homogène l'ensemble de la vallée de Mexico. Elles permettent aux automobilistes d'atteindre facilement tous les points de la ville sans jamais réellement pénétrer l'espace public : enfermés dans leurs véhicules et suivant ces grands axes très fréquentés et généralement bien contrôlés par la police, les membres des couches aisées se sentent en sécurité pour rejoindre les différents lieux de vie décrits précédemment, et dont nous avons vu qu'ils étaient souvent dispersés dans l'espace urbain. Il est d'ailleurs fréquent que, pour ne pas entrer en contact avec l'espace public, elles fassent de

longs détours pour rester le long de ces grands axes et éviter les rues plus secondaires et leur population jugée potentiellement menaçante. Par exemple, pour aller de la zone de *San Jerónimo Lidice* dans la délégation Magdalena Contreras à celle de *San Francisco* dans la délégation Alvaro Obregón, distante de quelques kilomètres seulement en coupant par les colonies populaires de *Cuauhtémoc* et de *El Tanque*, dans la zone du *Cerro del Judío*, les habitants aisés préfèrent généralement emprunter un chemin pourtant 3 ou 4 fois plus long et plus congestionné en descendant vers le périphérique puis en remontant par l'*Avenida Toluca* puis la *Calzada Desierto de los Leones*. Comme on a pu en faire l'expérience à plusieurs reprises, les chauffeurs de taxis eux-mêmes demandent la permission à des clients dont ils connaissent les habitudes pour emprunter le chemin pourtant le plus court pour rejoindre ces deux points.

Carte 28 : Les deux trajets pour relier les quartiers de San Francisco et San Jerónimo.



De la même manière, pour rejoindre la zone de *Santa Fe* distante de quelques kilomètres à peine, les habitants des la zone d'*Olivar de los Padres* préféreront le plus souvent faire un

gigantesque détour en rejoignant le périphérique, en le remontant jusqu'à la hauteur de *San Antonio* et en redescendant le long du *Camino a Santa Fe*, plutôt que d'emprunter le chemin bien plus direct et moins congestionné consistant à remonter par l'*Avenida Centenario* et couper par les colonies de la zone populaire du *Pueblo Santa Lucía* pour rejoindre l'*Avenida Tamaulipas* qui mène directement à *Santa Fe*. Il est tentant d'établir un parallèle entre ces comportements et ceux des habitants voisins de la zone de *San Angel Inn* dont on avait vu qu'ils devaient effectuer un détour en contournant la colonie aisée pour rejoindre le périphérique, pour constater que la notion de fragmentation de l'espace prend tout son sens : les membres des différentes couches de la population ont ici tendance à éviter de pénétrer des espaces perçus comme étant le territoire des autres, alors qu'officiellement il s'agit d'espaces publics. Nous reviendrons largement dans la troisième partie sur cet aspect essentiel.

En attendant, ces comportements de la part des habitants des zones résidentielles aisées mettent en évidence le rôle essentiel de l'automobile individuelle et des axes de circulation rapide dans la dynamique de fragmentation de l'espace urbain à Mexico. En effet, on a vu que les différents espaces de vie des couches aisées mexicaines évoquées précédemment ont deux caractéristiques majeures : leur fermeture souvent complète vis-à-vis de l'extérieur, de l'espace urbain environnant, et leur dispersion dans l'espace urbain, même si celle-ci ne se fait pratiquement que dans le moitié Ouest de l'agglomération. De fait, on en présence d'une multitude d'espaces mono ou bi-fonctionnels dont la principale caractéristique est la « connexité », un espace connexe étant en topologie un espace fermé dont l'intérieur est ouvert, autrement dit à l'intérieur duquel tous les points peuvent être reliés sans en sortir¹³⁷. La réunion de cet archipel d'espaces connexes, assurée par l'usage de l'automobile le long des axes de circulation rapide qui desservent toutes ces enceintes, fait que l'on est en présence d'un tout connexe, le « Mexico moderne » des couches favorisées.

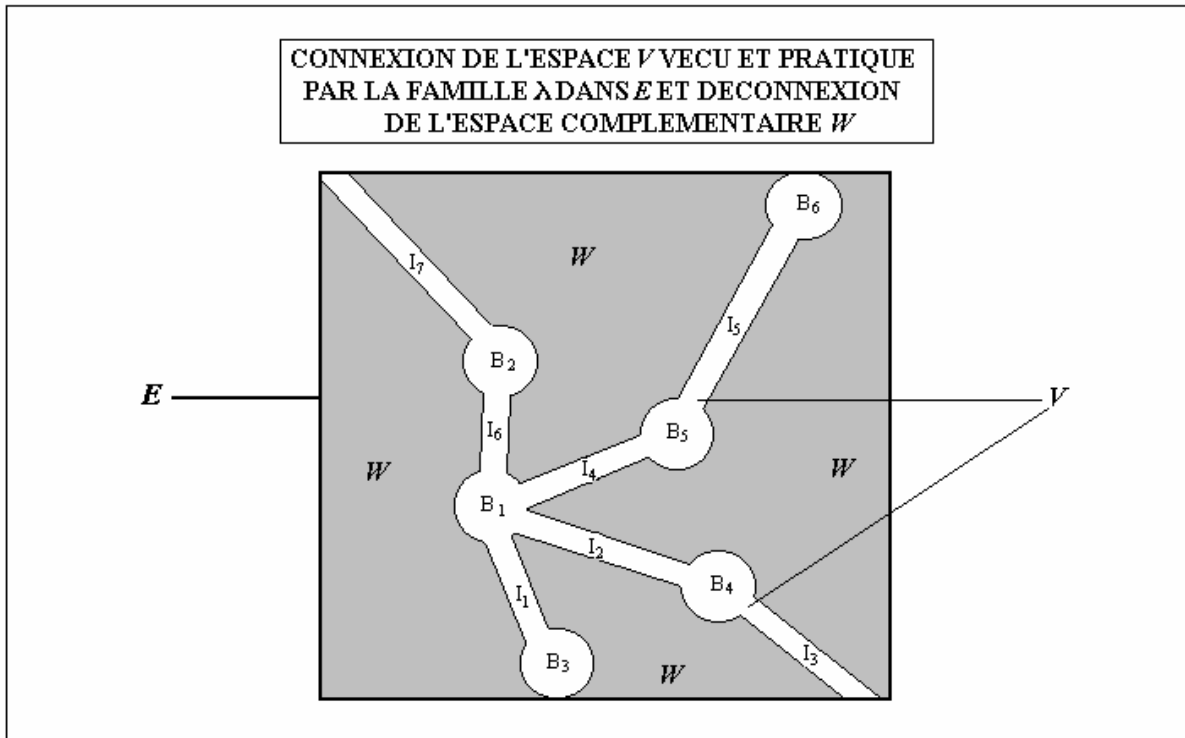
¹³⁷ Un espace topologique E est dit *connexe* si les seules parties de E qui sont à la fois ouvertes et fermées sont E et l'ensemble vide. Un ensemble B étant dit ouvert lorsque pour tout x de B il existe un pavé ouvert contenant x et contenu dans B , alors qu'un sous-ensemble A de E est dit fermé si son complémentaire dans E est ouvert [Archinard, Guerrien, 1988]. Moins formellement et plus intuitivement, un espace connexe est donc un espace fermé dont l'intérieur est ouvert, autrement dit à l'intérieur duquel n'importe quel couple de points peut être relié sans jamais sortir de cet espace. Mais, à la différence d'un ensemble convexe, les chemins empruntés ne doivent pas forcément être linéaires. Un ensemble convexe correspond donc toujours à un espace connexe mais la réciproque est fautive, puisque par exemple un espace en forme de « banane » est connexe alors qu'un ensemble ayant cette forme n'est pas convexe (le segment reliant les deux points situés aux extrémités de la banane ayant une partie extérieure à la banane).

Car on a pu voir que les lotissements fermés comme le *Conjunto residencial Mansiones del Sur*, le *Residencial Agua 793*, le *Conjunto Las Canteras* ou le *Conjunto Residencial San Francisco* se caractérisent bien par leur connexité : la fermeture de ces ensembles permet une certaine ouverture en leur sein, les hautes barrières les séparant de l'extérieur, l'espace public, faisant qu'elles sont moins nécessaires à l'intérieur, entre les logements individuels privés. Il en va de même pour les établissements scolaires ou sportifs privés, souvent aux allures de forteresses vus de l'extérieur, mais très ouverts à l'intérieur puisque l'on peut y circuler librement et accéder à toutes les infrastructures. Pour ce qui est des centres commerciaux comme ceux de *Perisur* ou de *Santa Fe*, la connexité là aussi est réelle. En effet, nous avons vu que la principale caractéristique distinguant justement ces enceintes modernes des rues commerçantes traditionnelles est précisément que, une fois que l'on a pénétré à l'intérieur de celles-ci, tous les points de la galerie peuvent être atteints sans en sortir. L'union de ces espaces connexes grâce aux axes de circulation rapide et aux automobiles individuelles forme ainsi un tout quasi-connexe¹³⁸, qui est ce que l'on a appelé le « Mexico moderne ». Cette connexité de la ville des couches aisées permet à sa population de ne pratiquement jamais entrer réellement en contact avec le reste de l'espace urbain, et avec la population qui l'occupe.

Pour illustrer ce concept de connexité du Mexico moderne, le *schéma 3* représente un cas théorique de connexité totale de l'espace pratiqué et vécu par une famille quelconque et imaginaire λ . Bien évidemment il ne s'agit que d'un cas limite, mais il permet de bien comprendre en quoi cette tendance à la connexité des espaces pratiqués par les couches aisées urbaines provoque un phénomène d'extraction et d'auto-isolement original car transversal dans l'espace. Une fois encore, on n'a pas à Mexico d'un côté des quartiers riches et de l'autre des pauvres, mais des mondes urbains qui se superposent, tout en restant fermés les uns aux autres.

¹³⁸ L'union d'espaces connexes est elle-même connexe, propriété qui est évidente compte tenu de la définition de la connexité. Cela étant dit, les galeries commerciales ne sont pas réellement fermées, et c'est pour cela que l'on ne parle que de « tendance à la connexité » ou de « quasi-connexité ».

Schéma 3 : La connexité théorique d'un circuit urbain fermé.

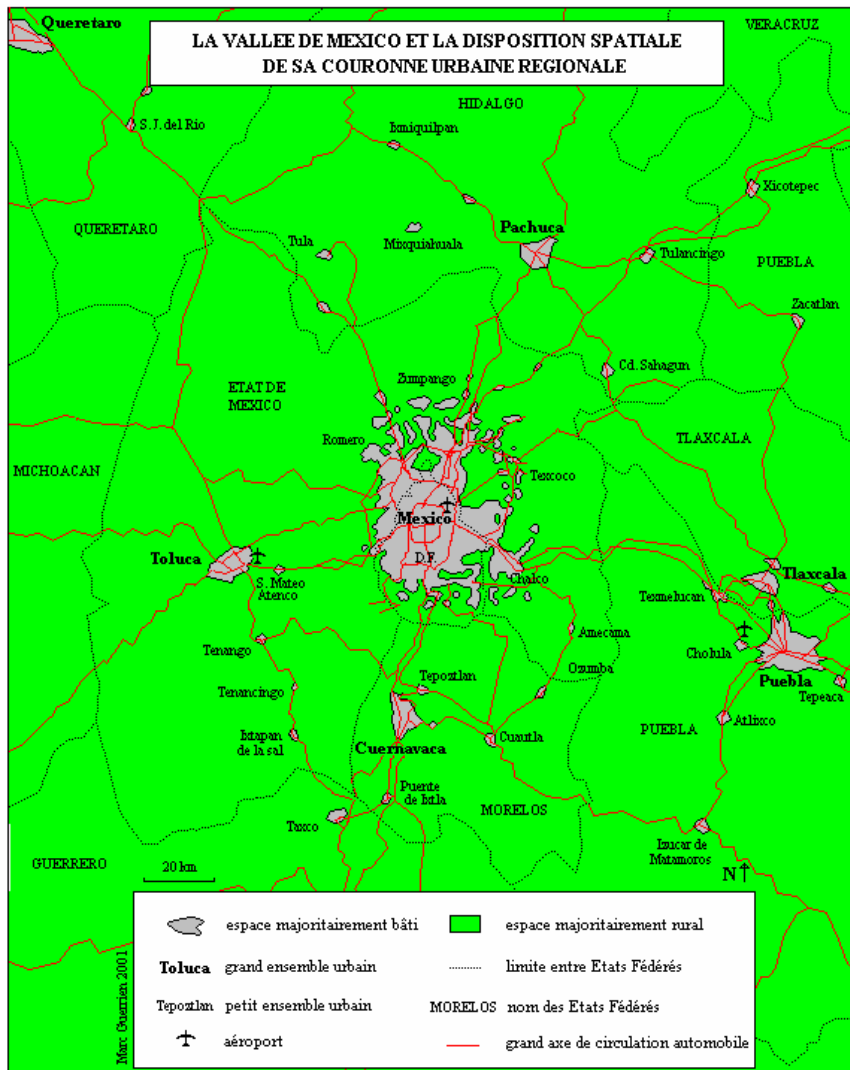


Le schéma 3 représente un sous-ensemble urbain que l'on appelle l'espace E . B_1 correspond au quartier fermé où réside la famille λ , B_2 au club de sport et de loisir privé, B_3 à l'école privée où les enfants sont scolarisés, B_4 à la grande galerie commerciale et de divertissement (cinémas, bars, restaurants), B_5 au quartier des affaires et enfin B_6 à l'aéroport international. Tous ces espaces - mis à part peut-être le quartier des affaires - sont fermés et connexes : une fois à l'intérieur de ceux-ci, on peut en fréquenter tous les endroits sans avoir à en sortir, on est « entre soi » en ce sens qu'il existe une certaine homogénéité de la composition sociale de la population qui les fréquente. Mais ces sous-espaces connexes sont éparpillés à l'intérieur de l'espace E , ils forment un archipel si bien que ce sont les voies rapides de circulation automobile I_1 , I_2 , I_4 , I_5 , et I_6 qui permettent la connexion de l'espace urbain V vécu par la famille λ . Les voies en elles-mêmes ne sont pas connexes, puisque pas fermées, mais comme les véhicules particuliers le sont et servent à aller d'un parc de stationnement d'un de ces espaces connexes à un autre, les artères rapides qu'ils empruntent assurent bien la connexion de l'ensemble.

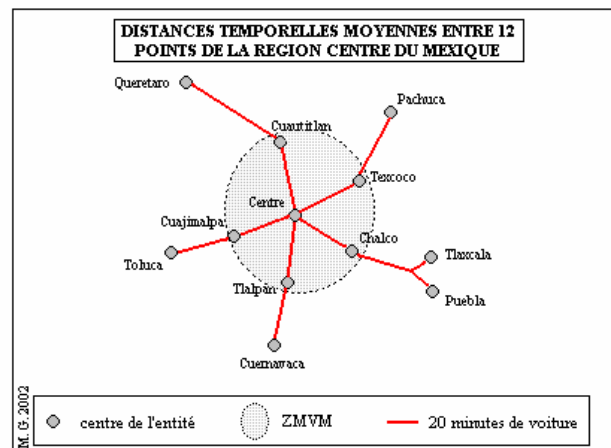
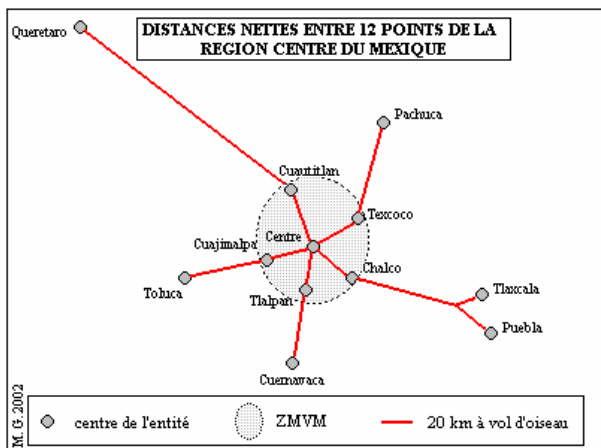
Au-delà de la connexion interne, on peut par ailleurs voir sur le *schéma 3* que les axes I_3 et I_7 permettent la connexion de l'espace connexe V avec d'autres espaces de l'agglomération plus lointains, ou avec l'extérieur de celle-ci (résidence secondaire, lieu de villégiature en province, etc.). De la même manière, l'aéroport international B_6 permet la connexion avec des espaces plus lointains encore, et notamment les grandes villes d'Amérique du Nord, si bien que la famille λ fréquentant ce réseau spatial connexe est à la fois fermée sur l'extérieur proche (l'espace $W = E \setminus V$, le complémentaire dans E de V) et ouverte sur l'espace lointain grâce à I_3 , I_5 , I_7 et B_6 . Ce schéma théorique suggère que l'accroissement des distances (pas métriques, mais temporelles, sociales et mentales) *intra*-urbaines est à mettre en relation avec la réduction des distances *inter*-urbaines. Dans la région de Mexico, cette réduction des distances a été grandement favorisée par les autoroutes à péage qui relient la capitale aux grandes villes de sa couronne régionale (Toluca, Cuernavaca, Puebla, Tlaxcala, Pachuca, Queretaro).

Aujourd'hui, comme le montre ici la *carte 29*, lorsque l'on se trouve dans les zones aisées du Sud-Ouest de l'agglomération, il est souvent plus rapide de se rendre à Toluca ou Cuernavaca, qui se situent pourtant chacune à une centaine de kilomètres de distance, respectivement à l'Ouest et au Sud de Mexico, qu'au centre de la ville, et plus encore dans les municipes conurbains situés au Nord et à l'Est du District Fédéral [Delgado, 1998]. Dans les capitales des Etats de Mexico et de Morelos se sont d'ailleurs aussi développées des formes urbaines semblables à celles de l'espace fragmenté du Sud-Ouest de Mexico décrites précédemment, tant et si bien qu'il y a souvent plus de continuité dans les paysages urbains entre les périphéries de l'Ouest de Mexico et ces villes de la couronne régionale qu'entre les premières et les zones plus centrales de l'agglomération à laquelle elles appartiennent [Mollá, Rodriguez, 2002]. On a donc parallèlement à la prise de distance vis-à-vis de l'espace urbain environnant un processus de rapprochement avec des éléments plus lointains. Nous verrons dans la quatrième partie qu'au-delà de l'échelle régionale, ce phénomène s'observe aux échelles nationale et surtout internationale, et que du fait que ce double mécanisme s'auto-alimente, la connexion à l'échelle globale favorisant la déconnexion à l'échelle locale et réciproquement, il joue un rôle fondamental dans l'apparition des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain dans les quartiers.

Carte 29 : La région centre du Mexique, distances spatiotemporelles.



DISTANCES METRIQUES ET DISTANCES TEMPORELLES ENTRE 12 POINTS DE REFERENCE DE LA REGION CENTRE DU MEXIQUE :



Mais, pour en revenir à notre schéma théorique (*schéma 3*), il met en lumière un autre aspect de cette tendance à la connexité des espaces pratiqués par les couches aisées. En effet, on peut constater sur la figure que la connexion de l'ensemble V , qui est l'union de l'ensemble des B_i ($i=1,\dots,6$) et des I_i ($i=1,\dots,7$), entraîne directement la déconnexion de l'espace complémentaire $W = E \setminus V$. Cela illustre le fait que si la connexion des espaces pratiqués par certaines couches les déconnecte du reste de la population, elle est en plus un facteur de déconnexion entre elles de ses différentes composantes. De fait, les autoroutes et autres grands axes urbains de circulation rapide ont effectivement souvent tendance, à Mexico comme ailleurs, à défigurer la ville et à créer de nouvelles frontières¹³⁹.

On va justement voir maintenant dans la troisième partie comment s'auto-alimentent ces mécanismes de connexion/déconnexion spatiale et d'inclusion/exclusion sociale dans la zone Sud-Ouest du DF. Aux frontières physiques mises en évidence jusqu'ici correspondent en effet des frontières mentales qui sont pour l'essentiel à leur origine, et contribuent à leur renforcement. On se propose donc de mettre celles-ci en évidence, en utilisant les résultats d'études socio-anthropologiques réalisées sur le terrain parmi les populations concernées.

¹³⁹ Le boulevard périphérique parisien en est une bonne illustration.

TROISIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE :

LES FRONTIERES MENTALES D'UN ESPACE DUAL

Les pratiques de l'espace urbain des couches aisées de l'agglomération suivant des circuits fermés dont les nœuds ont été décrits jusqu'ici engendrent chez elles des perceptions et représentations de la ville spécifiques. On se propose ici dans un premier temps de les présenter et de les analyser en s'appuyant sur des témoignages d'habitants recueillis tout au long de multiples séjours à Mexico¹⁴⁰. Puis, dans un deuxième temps, on les comparera et les mettra en relation avec le regard que peuvent porter les habitants des zones populaires alentours sur ce même espace urbain. On utilisera notamment pour cela les résultats d'une vaste enquête de terrain réalisée en 2000/2001 dans la zone du *Cerro del Judío* grâce à la collaboration de deux jeunes habitants de ces quartiers¹⁴¹. Ceci pour montrer qu'au-delà des frontières physiques marquant le paysage urbain décrites dans la deuxième partie, existent un certain nombre de frontières mentales invisibles à l'œil nu, mais néanmoins réelles et tacitement reconnues par la population. A la fragmentation de l'espace correspond donc une fragmentation socioculturelle dont elle découle en partie mais qu'elle alimente aussi en retour, ce qui explique la vitalité de la dynamique d'ensemble, et invite à s'interroger sur ses conséquences.

¹⁴⁰ Voir Annexe C.I.

¹⁴¹ Voir Annexe C.II.

I) PERCEPTIONS ET REPRESENTATIONS DE LA VILLE DANS LES MILIEUX AISES.

On se propose donc dans cette première sous-partie d'analyser les perceptions de la ville, et notamment des ensembles fermés, pouvant exister chez les habitants aisés des zones du Sud-Ouest de Mexico marqués par des phénomènes de fragmentation de l'espace. Tous les habitants cités ici appartiennent donc à ces milieux sociaux favorisés et sont familiers des réseaux et circuits essentiellement privés décrits jusqu'ici.

A) Les perceptions d'un univers fermé.

Comme le souligne à juste titre Angela Giglia à propos de ses travaux sur la *Villa Olímpica*, « étudier les quartiers fermés implique pour l'anthropologue un fort effort d'auto-objectivisation, vu qu'il s'agit souvent de mettre le nez dans sa propre maison et dans la maison de nombreux amis et connaissances » [2001]. Ce problème se pose particulièrement au Mexique où nous avons vu les corrélations positives très fortes entre hauts niveaux d'études et hauts niveaux de revenus, qui font que de nombreux chercheurs résident ou au moins sont familiers de ce type d'ensembles. Cette difficulté explique sans doute que cette problématique ait été longtemps relativement négligée par les chercheurs locaux, alors que ces phénomènes spectaculaires sont souvent les premiers à attirer l'attention des étrangers visitant des zones comme celle du Sud-Ouest de Mexico. Elle fait que l'état de fragmentation socio-spatiale a en quelque sorte des conséquences en lui-même sur l'étude de la question. Dans l'ensemble, on a d'ailleurs pu constater qu'un certain malaise était souvent perceptible dans les milieux aisés lorsque l'on montrait sa curiosité pour ces manifestations tangibles de la faible cohésion de la société. Comme si un sentiment diffus de culpabilité habitait ceux qui se réfugient dans les quartiers fermés et adoptent les pratiques de l'espace urbain décrites jusqu'ici. De fait, ces pratiques résidentielles et d'une manière générale l'ensemble des comportements d'isolement et de déconnexion vis-à-vis des couches populaires peuvent parfois apparaître comme étant en contradiction avec des discours et des idéaux proclamés par ailleurs, d'où un certain embarras qui conduit à éluder des questions pourtant fondamentales. Pourtant, un tel sentiment de culpabilité, outre qu'il n'a dans l'absolu pas toujours lieu d'être, n'aide en rien à résoudre les problèmes posés.

Quoiqu'il en soit, cet embarras explique aussi la difficulté de mener à bien des enquêtes sur la problématique de fragmentation de l'espace urbain dans les milieux aisés. Il nécessite de la part de l'enquêteur un certain tact, afin de ne pas apparaître comme un « donneur de leçon » et de ne pas offenser les susceptibilités. Car il est beaucoup plus difficile d'obtenir des réponses systématiques à des questionnaires pré-établis dans ces couches de la population que dans les milieux populaires, où la disponibilité de la population est bien plus forte et l'usage de la « langue de bois » ou le maniement des discours convenus moins généralisés. Face aux multiples réticences rencontrées¹⁴², on a préféré se baser sur des témoignages individuels recueillis grâce à un long travail préalable d'immersion dans la micro-société étudiée. Celui-ci n'a été possible que grâce à de nombreux séjours prolongés dans ces espaces fragmentés du Sud-Ouest de Mexico et la fréquentation régulière de zones résidentielles fermées et de leurs espaces complémentaires¹⁴³. Il a aussi permis, au-delà de ce que peuvent en dire les habitants, l'observation directe des comportements et modes de fonctionnement de ceux-ci au quotidien. Une telle démarche, relevant en quelque sorte de l'anthropologie urbaine, permet sans doute un meilleur diagnostic des différentes perceptions et représentations de l'espace urbain pouvant exister dans ces milieux que des enquêtes anonymes réalisées sur des *micro-sociétés* souvent méfiantes vis-à-vis des éléments extérieurs. Elle permet par ailleurs, en se mettant à l'écoute et en partageant le quotidien de ces groupes sociaux dans l'espace urbain, d'éviter de tomber dans le travers trop courant du regard manichéen qui ne conduit souvent qu'à dénoncer le repli sur soi des élites en tant que tel et à condamner par principe l'ensemble des évolutions.

1) Les ensembles fermés, havres de paix au milieu du « chaos ».

Les habitants des couches aisées du Sud-Ouest de l'agglomération interrogés ici ne voient généralement dans le développement des îlots et lotissements fermés qu'une réponse à l'augmentation de la délinquance urbaine et de la menace croissante pesant sur leurs personnes et sur leurs biens. Ils se laissent séduire par les promesses d'ordre et de sécurité dont ils sont les porteurs, et dont nous verrons dans la quatrième partie qu'elles relèvent dans

¹⁴² Lors de mes tentatives initiales de procéder à un questionnement méthodique et systématique des individus, j'ai rencontré une forte résistance (pourquoi une telle enquête ? Pour qui ? etc.) et essuyé de nombreux refus ouverts (non) ou déguisés (réponses douteuses) qui m'ont convaincu de procéder autrement.

¹⁴³ Voir Annexe C.I.

une large mesure de l'utopie¹⁴⁴. Rodrigo G., à l'image de nombreux résidents de ces ensembles, ne se félicite guère de cette évolution, mais se montre fataliste. Cet homme d'une quarantaine d'années, avocat du travail de profession, s'interroge ainsi ouvertement : « Qu'est-ce que l'on peut faire ? J'aimerais pouvoir laisser mes enfants être dehors, avec n'importe qui, sans avoir à m'inquiéter. Mais ici nous vivons dans une ville très dure, nous ne sommes pas en Europe : non seulement ils te volent, mais aussi ils te séquestrent, ils te violent, ils te tuent. Je connais mille histoires d'amis ou de connaissances qui se sont fait assaillir avec des armes à feu, dehors mais aussi parfois jusque dans leur propre domicile. » Dans ce propos, deux tournures, récurrentes dans le propos de nos interlocuteurs, frappent. Tout d'abord, l'emploi de l'expression « n'importe qui » en allusion aux gens du « dehors », qui entre en opposition avec les gens connus et de confiance, ceux du « dedans ». Ensuite l'utilisation du pronom « ils » pour désigner des malfaiteurs dont on ne sait pas vraiment qui ils sont et qui se retrouvent finalement souvent associés dans la confusion de l'imaginaire à l'ensemble de ces gens de l'extérieur.

Cette idée selon laquelle « n'importe qui » peut être voleur, kidnappeur ou tueur témoigne de l'importance du sentiment d'insécurité indissociable du développement des ensembles fermés. La peur de l'enlèvement notamment est très généralisée dans les couches les plus aisées mexicaines, souvent d'ailleurs à juste titre tant cette pratique, dans une certaine mesure à l'origine importée de Colombie, s'est généralisée au cours des années 1990. Quelques épisodes particulièrement cruels et sanglants largement relatés par les grands *media* de communication n'ont fait qu'accentuer un sentiment général d'insécurité déjà largement alimenté dans ces milieux par les multiples anecdotes personnelles, plus ou moins romancées par les uns et les autres mais souvent bien réelles, contenant agressions et tentatives d'agression. Dans pratiquement chaque famille aisée on trouve en effet des histoires de proches victimes d'actes délinquants violents, avec utilisation ou menace d'utilisation d'armes à feu. La diversification du « secteur » de l'enlèvement, avec notamment l'apparition au cours des dernières années de la technique du *rapt express*¹⁴⁵, témoigne de la réalité de la menace pour les populations aisées. La nature même de ce genre d'activité délinquante ne permet pas de disposer de chiffres fiables pour évaluer leur ampleur réelle, mais finalement là n'est pas l'essentiel : l'important est que cette menace soit perçue comme très présente par la

¹⁴⁴ On renvoie aussi le lecteur ici aux travaux de Guy Thuiller sur les *countries* à Buenos Aires, et aux utopies urbaines avec lesquels il met leur développement en relation [2000].

¹⁴⁵ Technique qui consiste à séquestrer une personne pour quelques heures seulement en échange d'une rançon d'un montant raisonnable, et donc susceptible d'être livrée rapidement.

population des milieux favorisés. Elle conduit Rodrigo G. à estimer que, « qu'on le veuille ou non, il y aura chaque fois plus d'ensembles fermés de ce type. Les gens ont peur, alors soit ils s'en vont et quittent la ville, soit ils se protègent, mais ils ne peuvent plus vivre comme avant. Je connais des gens qui sont allés s'installer à Toluca ou Cuernavaca à la recherche de plus de tranquillité, mais il y a le même danger là-bas, et ils se protègent de la même façon que dans le DF. Quasiment tous les gens que je connais choisissent ce type de maisons dans des zones protégées. »

La confiance en la police pour assurer la protection des biens et des personnes est presque nulle. Les discours comme celui de Jorge L., voulant que les représentants des forces de l'ordre soient « tous corrompus » au point que ce soit « parfois eux-mêmes qui organisent les attaques », sont très répandus. De fait, les niveaux de rémunération très bas des fonctionnaires de police font que ceux-ci sont effectivement souvent facilement corruptibles pour les Mexicains disposant d'un très haut pouvoir d'achat. Malgré la volonté affichée et les quelques résultats mis en avant par l'actuelle administration du District Fédéral pour lutter contre la corruption dans la police, la pratique est tellement généralisée et les revenus restent tellement faibles que le système se perpétue. La micro-corruption généralisée (*mordidas*¹⁴⁶) permet aux agents de sécurité publique d'arrondir leurs fins de mois, mais les décrédibilise totalement aux yeux de ceux qu'ils sont sensés protéger. De là à penser que le phénomène de complicité entre agents de police et grands délinquants soit généralisé comme l'avance Jorge L., il y a un pas que l'on franchira pas ici¹⁴⁷. Mais il faut signaler que cette idée est largement répandue dans les couches aisées de la population, ce qui est essentiel puisque cela contribue à la méfiance vis-à-vis des représentants publics de l'ordre. Dans ce contexte, pour un père de famille comme Francisco V., la seule solution est l'engagement d'agents de sécurité privés : « C'est très simple : ceux-là, c'est toi seul qui les paye, donc ils ne travaillent que pour toi. » Et les voisins bien entendu. Toute la question est de savoir où s'arrête le voisinage, et on en revient toujours au problème de l'échelle d'inscription de la frontière du territoire où règne la confiance et s'exerce la solidarité. Lorsque je lui rétorque avec une naïveté feinte que la police publique est payée par les contribuables, et donc en partie par lui-même, et que, en suivant son raisonnement, en principe elle travaille donc pour lui, il répond de façon

¹⁴⁶ Littéralement « morsure » en français, la *mordida* désigne dans le langage courant la somme réclamée par, et versée aux, représentants de l'ordre pour fermer les yeux sur telle ou telle infraction réelle ou supposée. Il s'agit d'une forme d'extorsion plus ou moins consentante.

¹⁴⁷ Il est en effet difficile d'avoir des certitudes tant, par définition, les éléments sur la question manquent.

laconique, mi-désabusé, mi-amusé : « en principe, oui. Mais ici, on est au Mexique. Et les principes... ».

Si Rodrigo B., Jorge L. ou Francisco V. font partie de ces habitants qui, sans la remettre en question tant elle leur semble une nécessité pour assurer un niveau de sécurité élémentaire, semblent regretter cette fermeture croissante des zones résidentielles, beaucoup d'autres ont moins d'états d'âmes et se félicitent de leur développement, symptôme selon eux d'une certaine modernisation de la ville. Ainsi Valeria M. pense que ces lotissements constituent « l'avenir, et qu'ils sont un modèle pour tout le monde. (...) La *muchacha* qui travaille chez moi rêve de pouvoir vivre dans un endroit comme ça. Elle vient d'une colonie très laide et tout ce qu'elle veut, c'est la quitter. » Hélas pour ladite *muchacha*, la perspective de l'acquisition d'un tel logement semble bien lointaine, puisque l'on a vu au cours de la deuxième partie qu'au rythme actuel, il faudrait *a priori* plusieurs siècles d'économies aux travailleurs à bas revenus pour pouvoir s'offrir ce type de maison. Quoiqu'il en soit, au-delà du sentiment de sécurité que lui apporte sa fermeture, c'est la fonctionnalité, l'esthétique et le confort de son lotissement de type « prestige » qui séduisent cette jeune femme mariée sans enfants.

Par ailleurs, elle estime que l'on ne peut « pas vivre dans une ville si grande comme celle de Mexico comme l'on vit dans un village, on ne peut pas s'occuper de tout, chacun doit prendre soin de sa maison et de son lotissement, et ici c'est ce que l'on fait. Personne ne t'embête, tout le monde est propre, honnête, aimable. Les voisins ne t'ennuient pas et les gens de dehors ne peuvent pas entrer. Plus ce genre d'endroits seront nombreux dans la ville, plus la confiance sera grande, mieux ça ira pour tout le monde. » Malheureusement, la confiance régnant à l'intérieur du lotissement est souvent inversement proportionnelle à celle qui existe vis à vis de ce que Rodrigo G. appelle le « dehors ».

Un autre aspect positif de son lotissement pour Valeria M. est qu'elle « s'y sent moins seule. Lorsque mon époux n'est pas à la maison, j'aime savoir qu'il y a d'autres gens autour. Même si ce ne sont que de simples connaissances, je sais qu'ils sont là s'il y a un problème. » Au-delà du sentiment de sécurité physique assurée par la présence des gardes à l'entrée, le réconfort apporté par la présence à proximité de gens de « confiance » car « bien élevés », est un atout important de ce type de lotissements. Et cela même si nous verrons que les liens de sociabilités ne sont pas forcément intenses en leur sein et que le sentiment d'appartenance à

une communauté est loin d'être aussi fort que ce qui semble exister par exemple dans nombres de *gated communities* nord-américaines.

Quoiqu'il en soit, l'état d'esprit des Mexicains des couches sociales supérieures du Sud-Ouest de Mexico est souvent comparable à ceux de Rodrigo G., Jorge L. ou de Valeria M., qui valorisent avant tout le confort et le sentiment de sécurité qu'ils apportent. Mais il existe aussi des habitants qui n'apprécient guère ce type de lotissements et le style de vie qui leur est associé, et qui refusent d'y habiter. Sergio B., commercial d'une petite trentaine d'années travaillant pour une firme étrangère et résidant dans le quartier aisé plus central de *Polanco*, affirme ainsi clairement : « Moi je n'aime pas ça. Ce type de logements, ils se ressemblent tous, et je n'aime pas l'idée de partager l'espace avec des gens que je ne connais même pas. Ça manque de personnalité et d'originalité, les gens qui y habitent sont très conformistes, ils se ressemblent tous, même jusque dans l'apparence physique. Je ne pourrais pas vivre comme ça, j'aurais l'impression d'être une sorte de clone vivant enfermé dans une prison dorée. » Cette vision, peu courante et marquée par un plus grand recul, s'avère intéressante puisqu'elle permet de varier la perspective : alors que les murs et divers dispositifs de protection sont généralement vus comme un facteur d'amélioration de la qualité de vie du fait qu'ils apportent un sentiment accru de sécurité, ils sont vus ici par Sergio B. comme un frein à la liberté et au développement personnel. Pour lui ils sont une contrainte empêchant une véritable ouverture sur le reste du monde et brimant l'épanouissement et l'esprit d'initiative individuels. Ce n'est pas un hasard si cette vision est celle d'un habitant aisé mais ne résidant pas dans ce type de lotissements : situé de l'autre côté des murs, son appréciation est différente de celle de ceux qui vivent à l'intérieur.

Par ailleurs, Sergio B. souligne un aspect important de la question en évoquant l'homogénéité des résidents. Car c'est bien là le nœud du problème : ceux qui optent pour ce type de résidences recherchent souvent, consciemment ou inconsciemment, cette homogénéité. Celle-ci rassure dans une mégapole où les multiples possibilités offertes et les libertés individuelles découlant de l'anonymat qu'elle permet font que l'hétérogénéité socioculturelle est chaque fois plus grande, non seulement entre les classes sociales mais aussi à l'intérieur même de celles-ci [Garcia Canclini, 1998]. Dans une ville de Mexico si hétérogène socialement et où existent tous types de goûts, de modes de vie et d'échelles de valeurs, on est content de trouver des gens « comme soi », même si ce n'est pas forcément ce qu'il y a de plus enrichissant intellectuellement et culturellement. Cette recherche d'homogénéité apparaissait

en filigrane dans le propos de Valeria M. lorsqu'elle évoquait la présence tranquillisante à proximité de gens qui lui ressemblent.

Cette homogénéité, tout comme la garantie d'un certain niveau de sécurité et le confort des installations, caractérise les lotissements fermés mais aussi pratiquement tous les autres espaces fréquentés par leurs résidents. Un rapide recensement des déplacements réguliers¹⁴⁸ sur un petit échantillon d'une quinzaine d'individus résidant dans ce type de quartiers de différentes colonies du Sud-Ouest donne une indication très claire de cette tendance. Il permet de constater qu'une écrasante majorité des déplacements se font d'un espace privé à un autre, et que la fréquentation des espaces publics est réduite au strict minimum (*Schéma 4*)¹⁴⁹. La notion de connexité de l'espace vécu par les habitants de ces quartiers et de déconnexion vis à vis de l'espace environnant évoquée en fin de deuxième partie prend au travers de ce schéma tout son sens. Cette situation est particulièrement marquée chez les femmes et chez les plus jeunes, ce qui laisse à penser qu'elle est appelée à se pérenniser.

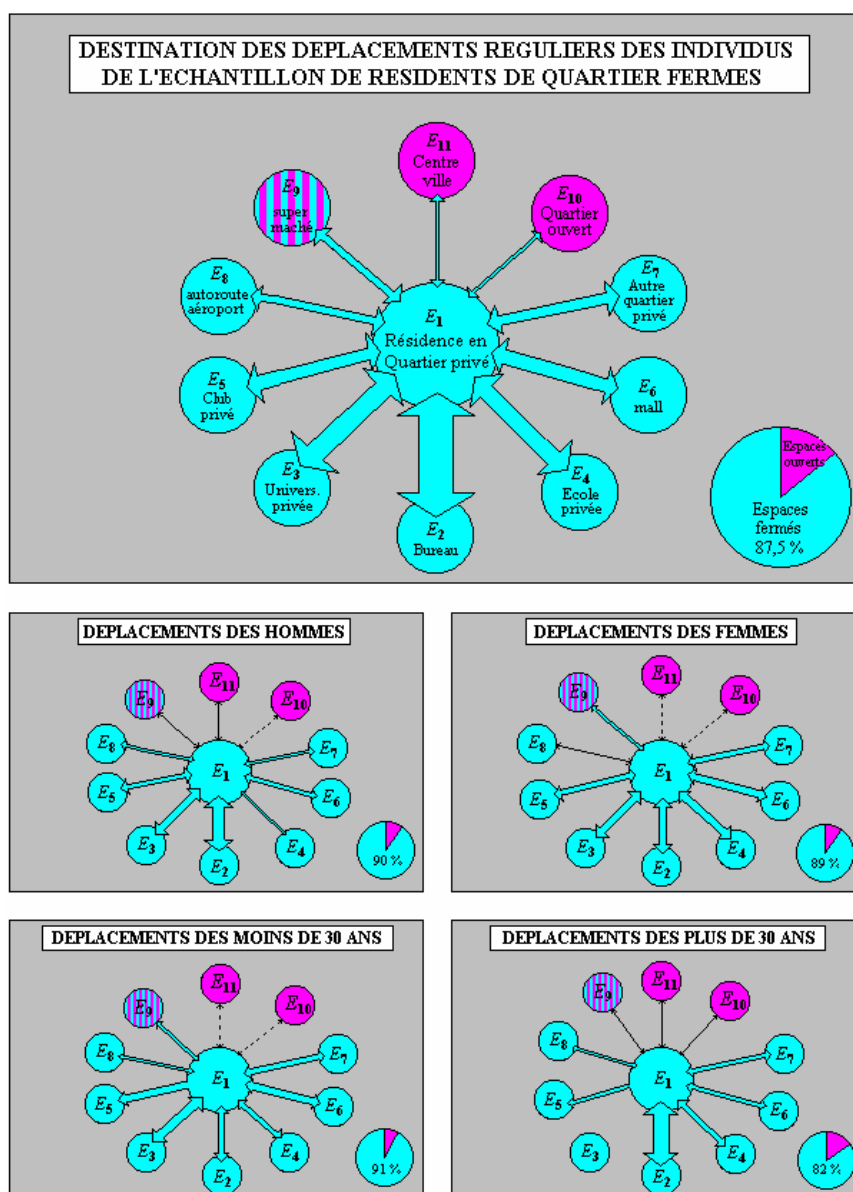
Pour justifier l'inscription des enfants dans les écoles privées, les habitants développent différents types d'arguments. La meilleure qualité supposée des enseignements et surtout l'incontestable meilleur encadrement des enfants montré dans la deuxième partie sont sans surprise la principale justification du choix fait en faveur des établissements privés. Armando F. résume assez bien le sentiment général : « Les écoles publiques ne sont pas bonnes ici au Mexique, le niveau est très faible, les classes sont surchargées, il n'y a pas assez de professeurs, le matériel manque, ce ne sont pas de bonnes conditions pour les enfants, et tous ceux qui le peuvent inscrivent leurs enfants dans des écoles payantes. » Mariela A. apprécie le fait qu'un certain ordre règne dans l'établissement où sont inscrits ses deux enfants, car pour elle « c'est la base d'une bonne éducation. » De plus, elle se sent rassurée car les enfants « sont bien protégés de l'extérieur, et il n'y a pas de problèmes à l'intérieur, les enfants viennent généralement de familles bien. » Les enfants inscrits dans ces établissements privés aiment quant à eux leur école parce qu'elle a un très bon niveau de confort, tous les équipements modernes, mais aussi parce qu'une grande variété d'activités plus ludiques y

¹⁴⁸ On a défini les « déplacements réguliers » comme ceux cités spontanément par les personnes interrogées, en éliminant les déplacements exceptionnels ou correspondant à une période spécifique de l'existence (par exemple déplacements liés à la santé). Voir Annexe B.IX. pour plus de précisions.

¹⁴⁹ On a ici classé comme semi-publics seulement les supermarchés du fait de leur parcs de stationnements fermés et surveillés intégrés, et de leurs systèmes de surveillance *vidéo* et humaine, qui font qu'ils s'agit d'enceintes « sécurisées » et non d'espaces pleinement publics, bien qu'ouvert à tous et fréquentés par des populations de toutes classes sociales.

sont organisées en plus des enseignements. Les manifestations sportives et culturelles comme les fêtes organisées chaque année renforcent les liens entre les enfants et la cohésion à l'intérieur de l'établissement. Cette cohésion conjuguée à la forte homogénéité sociale des élèves découlant des tarifs pratiqués accentue le décalage avec le reste de la population juvénile.

Schéma 4 : La privacité de l'espace vécu des milieux aisés¹⁵⁰.



¹⁵⁰ Voir Annexe B.IX.

Par ailleurs, en laissant les écoles publiques aux seuls enfants issus des milieux populaires - et en les privant donc des éléments ayant *a priori* le plus de facilités pour mener efficacement à bien leurs études¹⁵¹ -, ces habitants des couches aisées contribuent indirectement à la dégradation de celles-ci et à l'accroissement du fossé qui les sépare des écoles privées, dans un phénomène classique qui n'est pas propre à la société mexicaine et s'observe aussi en Europe, par exemple en France [Van Zanten, 2001]. On est là en présence exactement du même « cercle vicieux » que dans le cas des pratiques résidentielles : plus l'espace public se dégrade, plus les individus les plus favorisés le désertent, et plus en retour celui-ci s'affaiblit, pendant que le fossé se creuse entre les différentes couches de la population.

Comme on l'a vu dans la deuxième partie, ce fossé est notamment symbolisé par la maîtrise de la langue anglaise permise par la nature bilingue des enseignements de nombre d'établissements privés. Pour Rodrigo G., la maîtrise de l'anglais est une condition nécessaire à la réussite de ses enfants : « Aujourd'hui les jeunes se retrouvent très limités dans leur développement personnel s'ils ne maîtrisent pas l'anglais, au Mexique plus encore qu'ailleurs, vu les fortes relations que l'on a avec les Etats-Unis. Les Nord-Américains ne parlent pas l'espagnol, c'est à nous d'apprendre l'anglais, on ne peut pas faire autrement, on ne traite pas d'égal à égal avec eux, c'est à nous de nous adapter. Bien sûr que nous voulons garder notre langue, et nous la gardons, on reste Mexicain avant tout, mais bien connaître l'anglais est un atout très important et je ne veux pas en priver mes enfants. » Nombre de chefs de famille des couches aisées tiennent le même raisonnement, qui fait qu'aujourd'hui les jeunes Mexicains des couches aisées maîtrisent généralement fort bien la langue de Shakespeare. Les Etats-Unis sont de très loin la principale destination à l'étranger des jeunes issus de ces milieux sociaux, pour des séjours d'études ou simplement de récréation (*shopping* à Miami, tourisme nature dans le Colorado, visites à New York, San Francisco, etc.). Ces Mexicains, qui obtiennent moyennant des garanties sur leurs niveaux de revenus un visa spécial d'une durée de 10 ans leur permettant de pénétrer aux Etats-Unis avec le même statut que par exemple les résidents européens, tiennent d'ailleurs souvent à bien se distinguer en Amérique du Nord de la cohorte des émigrés économiques, pour ne pas être pris pour de vulgaires « *wetbacks*¹⁵² ». Lors d'une conversation au cours d'un vol entre Houston et Mexico, un jeune homme manifestement complexé avait ainsi par exemple tenu à me préciser d'emblée qu'il n'était pas

¹⁵¹ Meilleur niveau d'éducation des parents, équipement matériel, etc.

¹⁵² Du nom donné aux immigrés clandestins aux Etats-Unis, en allusion à la traversée du Rio Grande.

un *mojado*¹⁵³, avant de m'avouer avec un mépris évident le sentiment de « honte » que lui procurait le comportement bruyant et indiscipliné de ces familles mexicaines émigrées rentrant au pays, et qui remplissaient de manière desordonnée l'avion en l'encombrant de toutes sortes de paquets. Mon interlocuteur tenait par ailleurs absolument à s'adresser en anglais au personnel mexicain de l'avion, alors qu'il eut été bien plus naturel de leur parler en espagnol. Sans doute cherchait-il à bien marquer sa différence vis-à-vis des autres passagers et montrer son niveau d'instruction supérieur. Au-delà de l'anecdote, ce comportement traduit un sentiment assez généralisé, même s'il ne s'exprime pas toujours aussi ouvertement : nombre de Mexicains des couches sociales supérieures veulent s'identifier aux couches moyennes blanches nord-américaines ou européennes, et cherchent à garder le maximum de distances avec ces émigrés issus de couches sociales très inférieures à la leur. Dans le fond, ils n'apprécient d'ailleurs peut-être guère l'ascension sociale rapide de ceux-ci permise par les hauts niveaux relatifs de rémunération en vigueur en Amérique du Nord.

Cette distance prise avec des couches populaires associées à l'indiscipline et l'insalubrité explique aussi le succès parmi les membres des couches favorisées des ensembles commerciaux comme les *plazas departamentales* ou les boutiques *Sanborn's* décrites dans la deuxième partie. Nos interlocuteurs déclarent ainsi apprécier les *plazas departamentales* type *mall* pour leur fonctionnalité, mais aussi et surtout pour leur « propreté », leur « modernité » et leur « sécurité ». Une mère de famille comme Mariela A. les apprécie par exemple parce que « tout y est bien organisé, c'est très pratique et on trouve toutes sortes de produits dont la bonne qualité est garantie. Sont vendus là des articles de marques internationales, que l'on ne trouve pas ailleurs au Mexique. En plus ce sont des endroits très propres, bien tenus, et sûrs pour les enfants : personne ne vient t'ennuyer, les gens se comportent bien et on s'y sent en sécurité. » L'argument de la propreté revient dans la bouche de Jímena D. à propos cette fois des magasins de la chaîne *Sanborn's* : « ce qui est bien, c'est que où que tu sois en ville, tu sais qu'il y a un *Sanborn's* pas très loin, et que tu peux y trouver une *cafeteria* et des toilettes propres, de l'air conditionné, etc. » Ces magasins inspirés de leurs équivalents nord-américains sont ainsi perçus et représentés par Mariela et Jímena comme des sortes d'oasis de fraîcheur et de propreté dans une ville qu'elles désertent ou se contentent de traverser en raison du désordre et de la saleté auxquels elles l'associent. L'air conditionné dans les véhicules particuliers et dans beaucoup des espaces fréquentés par ces couches de la population symbolise finalement en quelque sorte l'aseptisation du Mexique des couches aisées

¹⁵³ Equivalent mexicain de *wetback*.

et marque la séparation avec celui du reste de la population. Alors que, malgré la basse latitude à laquelle la ville se trouve, les températures maximales ne sont jamais très élevées à Mexico en raison de l'altitude¹⁵⁴, nombre d'automobilistes ne lésinent guère sur l'usage de la climatisation. Comme s'il s'agissait d'accentuer plus encore la distinction entre un espace privé se voulant absolument d'une hygiène irréprochable et un espace public considéré comme malsain et pollué par toutes sortes d'impuretés. Cette forme d'hygiénisme poussé caractérise l'ensemble des espaces scolaires, professionnels, commerciaux ou de divertissement de la ville fréquentée par ces couches de la population, chaque fois plus exigeantes dans ce domaine et donc chaque fois plus déconnectées du reste de la ville et de la population, qui l'est beaucoup moins. Il entre une fois encore dans le cadre d'une distanciation avec le reste de la population et d'un rapprochement avec les standards nord-américains : cette grande attention pour la propreté et le *safe* évoquent en tout cas plus les exigences des classes moyennes nord-américaines que celles de la grande majorité de leurs voisins *néo-urbains*.

Quoiqu'il en soit, la fascination pour les Etats-Unis est assez évidente parmi les couches aisées mexicaines. Au-delà de la question de la langue et des études, les habitants des lotissements fermés apprécient le style de vie nord-américain, associé au progrès et à la modernité. De fait, les phénomènes de fragmentation et d'extraction subtile des couches supérieures se sont développés parallèlement au désir croissant d'intégration économique au sous-continent nord-américain¹⁵⁵. Et on a vu que les ensembles résidentiels peuvent bien être vus comme des sortes d'enclaves de « premier monde » dans le monde en voie de développement. Il serait donc tentant de parler d'« américanisation » des couches moyennes et supérieures mexicaines, et c'est ce que l'on se propose de discuter maintenant.

¹⁵⁴ L'espace bâti de la vallée s'échelonne entre 2 200 et 2 300 mètres d'altitude.

¹⁵⁵ Symbolisée par la signature des accords de libre-échange nord-américains et par toute la rhétorique de l'entrée du Mexique dans la « modernité » incarnée notamment par l'ancien président Carlos Salinas (1988-1994).

2) Des micro-sociétés en voie d' « américanisation » formant des « communautés »?

La fascination parmi les couches aisées mexicaines, et notamment leur jeunesse, pour leur voisin du Nord fait-elle donc que l'on soit en présence d'un phénomène que l'on pourrait qualifier d' « américanisation » des élites ? Parallèlement au processus de disparition progressive des frontières commerciales avec les Etats-Unis et le Canada, l'identification des élites mexicaines avec les classes moyennes des pays voisins semble chaque fois plus grande et les modes de vie décrits dans la deuxième partie (voiture reine, *clubs*, *malls*, etc.) évoquent bien l'image que l'on se fait généralement de l'*american way of life*. Et non seulement les niveaux de revenus, d'équipement et d'éducation dans ces milieux correspondent bien plus aux normes des classes moyennes occidentales contemporaines qu'à celles des *néo-urbains* mexicains, mais aussi les pratiques sociodémographiques et anthropologiques en vigueur dans les classes aisées se distinguent aussi nettement de celles du reste de la population. Elles se traduisent notamment par une plus grande mobilité résidentielle et un individualisme plus important dans les pratiques sociales.

La plus grande mobilité résidentielle des habitants des quartiers aisés où se concentrent les lotissements fermés apparaît avec évidence dans les chiffres. En effet, sur l'ensemble des délégations Alvaro Obregón, Magdalena Contreras et Tlalpan, la moyenne des habitants de plus de 5 ans qui y résidaient déjà en 1995 tournait autour de 90 % (précisément respectivement 90.8 %, 90.3 % et 87,1%). Dans les AGEB correspondant aux colonies populaires de ces délégations ce chiffre variait systématiquement entre 90 et 95 %¹⁵⁶. Pourtant, il n'était que de 75.3 % pour l'AGEB 028-1 de la délégation Alvaro Obregón, qui correspond à la colonie *Lomas de Santa Fe*, de 73.1 % pour l'AGEB 008-6 de la délégation Contreras qui correspond à la zone du *Pedregal de San Jerónimo* et des *Conjuntos residenciales Plazas de San Jerónimo* et *Heroes de Padierna*, et même de 60,5 % seulement pour l'AGEB 038-A de la délégation Tlalpan, qui correspond à la colonie *Tlalpan* [INEGI, 2001].

¹⁵⁶ Sauf dans le cas de quelques AGEB du Sud de la délégation Tlalpan notamment, où quelques migrants ont continué et continuent d'arriver, même si les chiffres avancés ici montrent bien à quel point dans cette partie de l'agglomération l'extension de l'habitat populaire est sur le point de s'achever, et la stabilisation démographique de se réaliser.

Tableau 9 : L'immigration intra et interdélégationnelle dans le Sud-Ouest de Mexico et le cas particulier des zones de Santa Fe, San Jerónimo et Tlalpan.

Unité géographique	Proportion de la population en 2000 résidant déjà dans la délégation en 1995	Proportion de la population en 2000 résidant déjà dans le District Fédéral en 1995
Lomas de Santa Fe (AGEB 028-1, dél. A. Obregón)	75.3 %	78.7 %
San Jerónimo (AGEB 008-6, dél M. Contreras)	73.1 %	87.5 %
Tlalpan (AGEB 038-A, dél. Tlalpan)	60.5 %	88.9 %
DELEGATION A. OBREGON	90.8 %	95.2 %
DELEGATION M. CONTRERAS	90.3 %	95.8 %
DELEGATION TLALPAN	87.1 %	94.3 %

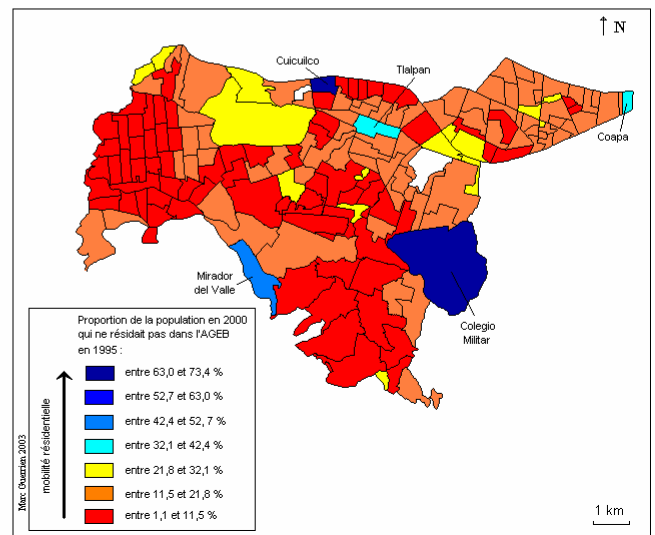
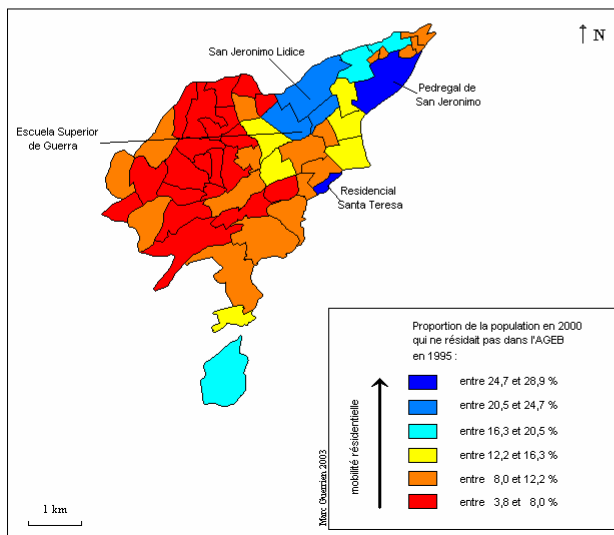
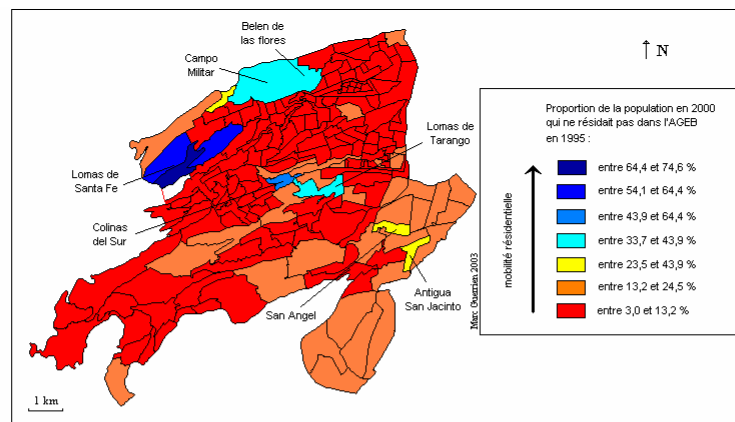
Cela montre que si le flux de migration d'origine populaire en direction de ces périphéries du Sud-Ouest s'est pratiquement tari, les couches aisées continuent elles de s'y installer, et surtout qu'il y a une importante rotation. En effet, en comparant ces chiffres avec ceux du nombre d'habitants en 2000 qui habitaient déjà le District Fédéral en 1995, comme on peut le faire grâce au *tableau 9*, on constate d'une part qu'environ la moitié des nouveaux arrivants dans ces trois délégations viennent d'autres délégations du DF, et non de province, d'autre part qu'ils s'installent essentiellement dans les zones aisées comme celles de *Tlalpan* ou de *San Jerónimo*¹⁵⁷. Or on a vu dans la seconde partie que l'essentiel des projets immobiliers dans la zone sont justement des lotissements fermés construits dans ces quartiers. Ces chiffres confirment donc le plus important renouvellement dans les logements des couches aisées, et notamment dans les lotissements fermés, que l'agent immobilier cité dans la deuxième partie avait évoqué. L'observation de la *carte 30* du degré de renouvellement résidentiel sur la période 1995-2000 dans les délégations Alvaro Obregón, Magdalena Contreras et Tlalpan¹⁵⁸ montre la dynamique d'implantation dans les zones de concentration d'ensembles fermés¹⁵⁹.

¹⁵⁷ Le fait que la colonie *Lomas de Santa Fe* soit juste à la frontière de l'Etat de Mexico fait que dans son cas les chiffres concernant la proportion de résidents dans le DF en 1995 sont difficilement utilisables. On peut en effet raisonnablement penser qu'une part importante des nouveaux arrivants vient des municipes de l'Ouest de l'agglomération appartenant à l'Etat de Mexico, et non de province.

¹⁵⁸ Voir Annexe B.IV. pour la méthode de partition.

¹⁵⁹ On remarquera d'ailleurs, au passage, que ces zones attractives sont souvent situées à proximité de rassurantes implantations militaires. Il serait sans doute exagéré de parler de « militarisation de l'espace urbain » comme le fait Mike Davis à propos de Los Angeles [Davis, 1990], mais il ne s'agit sans doute pas là d'une coïncidence.

Carte 30 : La mobilité résidentielle dans les délégations Alvaro Obregón, Tlalpan et Magdalena Contreras.



Ces plus grandes rotations et mobilités résidentielles semblent donc témoigner d'une inscription territoriale bien moins forte que l'on considèrera donc comme symptomatique de modes de vie et de fonctionnement social plus libéral et flexible dans ces couches de la population. En effet, les changements fréquents de lieu de résidence sont généralement un indicateur de plus grande indépendance des individus et de moindre prise aux pesanteurs familiales et sociales. Mais plus sûrement que la mobilité résidentielle, la place de la femme dans la société est un indicateur fondamental de la plus grande libéralité des pratiques sociales dans les milieux aisés mexicains. Et là encore, on est plus proche dans les couches aisées des standards nord-américains ou européens que des normes en vigueur dans les milieux populaires locaux. Les très grandes différences de proportions de femmes au foyers suivant

les quartiers du Sud-Ouest témoignent ainsi de la bien plus importante libéralité des structures familiales chez les résidents des colonies aisées où se concentrent les quartiers fermés. Ainsi, dans les AGEB correspondants aux zones chics du *Centro Comercial Lomas de Santa Fe*, de *San Jerónimo*, de *San Angel Inn* et de *Tlalpan* les proportions de femmes de plus de 12 ans au foyer n'étaient en 2000 que de, respectivement, 6.3 %, 7.9 %, 12.5 % et 14.3 %. A l'inverse, dans des colonies populaires voisines comme celles du *Pedregal de Santo Domingo*, *El Gavillero* ou *San Miguel Xicalco* elles atteignaient respectivement 42.2 % , 49.4 % et 55.7 %. Ces différences considérables témoignent d'importantes disparités des structures familiales suivant les milieux sociaux impliquant une grande hétérogénéité socioculturelle entre ces populations pourtant voisines. Celle-ci se manifeste de la même façon dans les proportions de célibataires, elles aussi indicatrices d'un plus haut degré d'indépendance des individus, et bien plus élevées dans les zones aisées. Mais ce sont surtout les différences de comportements en termes de natalité qui illustrent l'idée selon laquelle les élites économiques mexicaines, aux comportements démographiques semblables à ceux des pays les plus développés, côtoient ici directement dans l'espace des groupes humains aux caractéristiques qui restent typiques des pays en voie de développement (*tableau 10*). Même si la natalité est en forte baisse et que la fin de la transition démographique approche, on fait encore de deux à trois fois plus d'enfants dans les colonies *Crescencio Juárez Chavira*, *La Huerta* ou *Volcanes* que dans celles de *San Jerónimo Lidíce*, *Lomas de Santa Fe* ou *Tlalpan*.

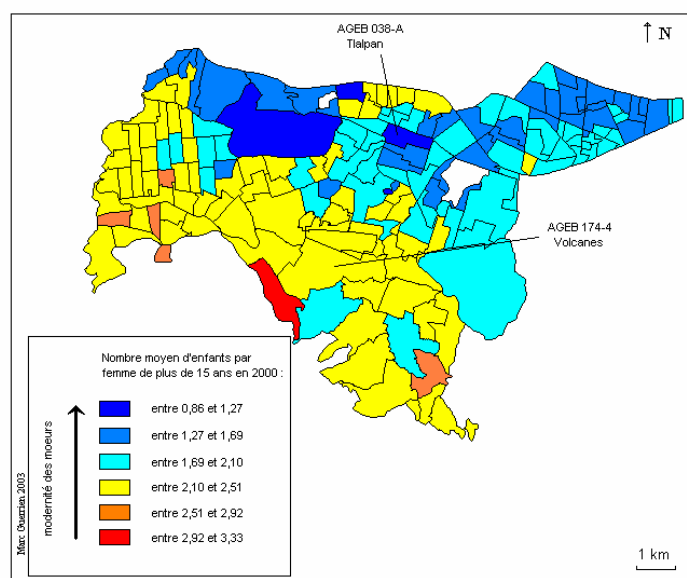
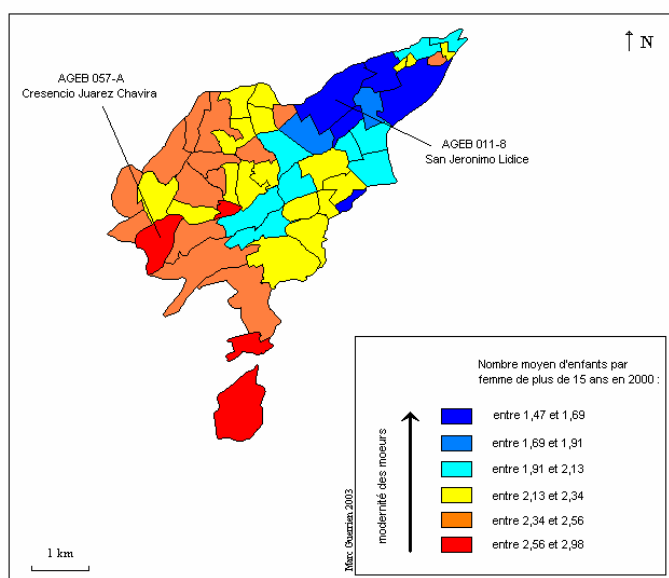
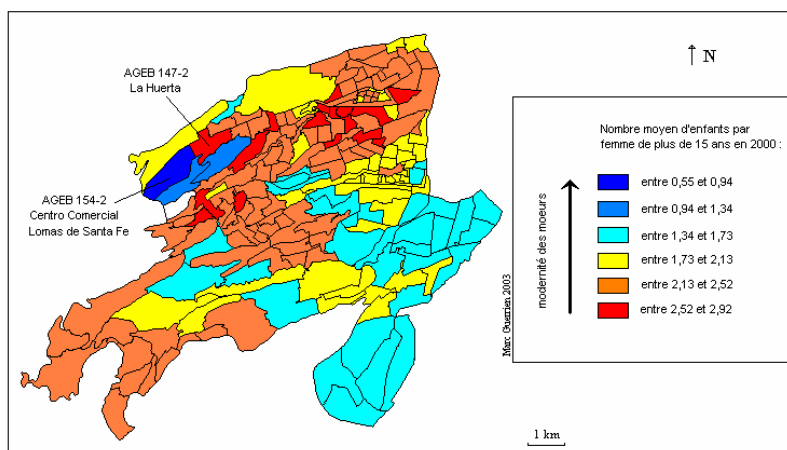
Tableau 10 : Profils démographiques et culturels comparés des populations de 6 zones du Sud-Ouest du DF en 2000.

	Proportion de célibataires parmi les 15-24 ans ¹⁶⁰	Nombre d'enfants par femmes de 15 à 49 ans	Nombre d'enfants par femmes de plus de 50 ans
San Jerónimo Lidíce (AGEB 011-8 Contreras)	95.3 %	0.63	3.05
C.C. Lomas de Santa Fe (AGEB 154-2 Obregón)	87.3 %	0.39	2.46
Tlalpan (AGEB 038-A Tlalpan)	91.1 %	1	1.11
Crescencio Juárez Chavira (AGEB 057-A Contreras)	65.8 %	2.08	6.55
La Huerta (AGEB 147-2 Obregón)	63.8 %	1.93	6.15
Volcanes (AGEB 174-4 Tlalpan)	72.9 %	1.76	6.09

Carte 31 : La fécondité dans les délégations Alvaro Obregón, Tlalpan et Magdalena

¹⁶⁰ Ni mariés, ni en union libre en 2000.

Contreras.



Ces différences importantes, que sous-tendent un statut différent de la femme et des structures familiales et socioculturelles distinctes, montrent un décalage en termes de comportements anthropo-démographiques rare au sein d'une même société, et encore plus au sein d'une partie d'une même ville. On est plus habitué à observer de telles différences entre des pays, voire des sous-continentes, qu'entre des quartiers voisins d'un même sous-espace urbain. En ce sens, il est donc vrai que les comportements socioanthropologiques des couches aisées mexicaines sont bien plus « occidentaux » et « américanisés » que ceux des habitants des zones populaires (indépendance de l'individu, place de la femme). Cependant, si ces chiffres soulignent de vraies différences socioculturelles ayant des incidences à de nombreux niveaux, tout cela reste relatif, et parler de véritable « américanisation » profonde des comportements sur la base des signes extérieurs évoquant l'*american way of life* et de ces structures familiales

plus libérales peut être un raccourci trompeur. La perception de la notion de « communauté » par ces habitants des quartiers aisés témoigne ainsi du fait que les modes de fonctionnement et les structures familiales restent bien différentes au Mexique de celles en vigueur dans la classe moyenne blanche nord-américaine.

Car le fait de vivre ainsi en vase clos dans des circuits privés, avec relativement peu de contact avec le reste de la société et des comportements anthropologiques et pratiques sociales assez distincts de ceux des populations des zones alentours, aurait pu rendre tentant de parler de « communautés » à propos des populations des quartiers fermés, comme on le fait aux Etats-Unis à propos des résidents de *gated communities*. Mais lorsque l'on interroge les habitants à ce sujet, il ne semble pas que cela soit le cas. Hector D. n'estime ainsi pas du tout « appartenir à une communauté. Dans mon lotissement, j'ai de bonnes relations avec mes voisins, mais ma famille et mes amis les plus proches n'y habitent pas. Il y a une famille avec qui nous entretenons de bonnes relations, nos enfants vont à la même école, donc on s'alterne pour aller les chercher, on bavarde fréquemment, mais avec les autres voisins cela se limite à des rapports courtois, on ne se connaît pas vraiment. Ce n'est pas que cela ne nous intéresse pas, mais vous savez, on ne se voit pas beaucoup, chacun à sa propre vie. » Valeria M. constate quant à elle que « ici au Mexique, la famille est très importante, c'est elle la principale communauté. Nous, chaque fin de semaine, nous allons chez mes parents, qui vivent à *Las Lomas*, on se réunit aussi régulièrement avec mes deux frères. Dans le lotissement, ce sont des gens très bien, mais ce ne sont pas vraiment de très bons amis, on ne se connaît pas tellement, même si on s'apprécie et se respecte. » Au-delà de la famille, pour Rodrigo G., « les gens tissent leurs relations sociales à travers l'école, le travail, le club ou leurs activités culturelles, associatives, etc., et peu importe où ils habitent dans la ville. Nos meilleurs amis n'habitent pas comme nous le Sud mais au Nord, à *Ciudad Satelite (NDLR : dans le municipio de Naucalpan, dans l'Etat de Mexico)*. Parfois ils viennent nous visiter, d'autres fois nous allons chez eux. Les amis de mes enfants eux n'habitent pas dans le même lotissement que nous, ils viennent souvent de colonies différentes, mais vont à la même école ou au même club qu'eux. » Il apparaît donc que dans le cas de ces habitants la communauté sociale ne coïncide pas avec la communauté spatiale, ce qui rejoint les observations faites dans la deuxième partie où nous avons constaté l'éparpillement de la ville des couches aisées sur l'ensemble de la moitié Ouest de l'agglomération. Les habitants aisés, très mobiles grâce à leur automobile et au réseau routier dense et de qualité évoluent un peu partout à l'intérieur de cette moitié Ouest dans laquelle se résume souvent pour eux la ville de Mexico. Le fait

même qu'ils parlent systématiquement de « Sud » pour désigner les zones du Sud-Ouest de la ville et de « Nord » pour désigner celles du Nord-Ouest témoigne du décalage entre ville réelle et ville vécue, la deuxième penchant nettement plus à l'Ouest que la première.

L'absence de sentiment d'appartenance à une communauté est à mettre en relation avec cet éparpillement de la ville vécue, et explique la petite taille des lotissements mexicains, variant entre à peine trois ou quatre logements et au maximum quelques dizaines. Leur fonctionnalité est purement résidentielle, et on n'a pas ici dans cette zone Sud-Ouest de Mexico d'ensembles comparables aux « *lifestyle communities* » nord-américaines, où les habitants ont en commun un âge (lotissements pour retraités), un *hobby* (golf, tennis) ou une appartenance religieuse ou ethnique qui a conditionné préalablement leur choix résidentiel [Le Goix, 2001]. On ne trouve pas non plus d'établissements scolaires, de clubs ou de supermarchés à l'intérieur des lotissements mexicains. On a certes vu dans la seconde partie que par exemple dans la zone de *Santa Fe* espaces résidentiels fermés, centre commercial, golf et université privée étaient adjacents les uns des autres et formaient un tout interdépendant déconnecté de l'espace environnant, mais il reste ouvert aux résidents aisés d'autres parties de l'agglomération : l'université *iberoamericana*, le golf ou le centre commercial ne sont pas réservés exclusivement aux habitants des colonies *Lomas de Santa Fe* ou *Paseo de las lomas*, mais à tous ceux qui ont les moyens financiers d'y accéder ou d'y consommer.

Cette absence de véritables « *lifestyle communities* » au Mexique, alors que les premières *gated communities* nord-américaines furent de ce type, a sans doute des causes anthropologiques profondes, vers lesquelles le propos de Valeria M. - pour qui « la principale communauté, c'est la famille » - nous oriente. En effet, le besoin des Nord-Américains de se regrouper par communauté d'âge, de *hobby* ou d'intérêt quelconque est intimement lié aux structures familiales traditionnelles libérales¹⁶¹, et à la grande indépendance réciproque existant entre les individus ou micro-groupes d'individus. Sauf cas particuliers, enfants mariés et parents ou petits enfants et grands-parents ne résident pas sous le même toit. En Amérique du Nord, où la mobilité résidentielle à l'intérieur du pays et sa superficie sont très importantes, il est même fréquent qu'ils vivent à des milliers de kilomètres les uns des autres, et que les membres adultes d'une même famille ne se voient qu'en quelques rares occasions

¹⁶¹ Les structures familiales traditionnelles qualifiées de « libérales » par les anthropologues se caractérisent par le fait que l'indépendance de l'individu y est relativement importante, et notamment par le fait qu'une fois atteint l'âge adulte les enfants ne sont plus sous l'autorité de leur père [Todd, 1984].

tel-00011314, version 1 - 6 Jan 2006

dans l'année, notamment à l'occasion de fêtes familiales comme celle de *Thanksgiving*. Dans ce contexte, il est logique que les individus, isolés, soient à la recherche d'un sentiment d'appartenance à une communauté agissant en quelque sorte comme un substitut à une famille dispersée avec laquelle les liens sont plus distants ou épisodiques. Mais dans le contexte mexicain, même si les pratiques et les structures familiales tendent donc à être bien plus libérales dans les milieux aisés que dans les milieux populaires, la situation est loin d'être comparable à celle qui prévaut en Amérique du Nord. Les liens restent encore aujourd'hui généralement très forts tout au long de la vie au sein de la famille. Et ce au sens large du terme, pas seulement au niveau nucléaire. La structure familiale traditionnelle reste de type dit « autoritaire »¹⁶², les liens familiaux forts, même après le mariage, et le besoin de trouver une nouvelle « communauté » s'en trouve par conséquent naturellement bien moins pressant. Par exemple, le regroupement de personnes âgées entre elles dans des ensembles type *gated communities* n'est pas dans les mœurs mexicaines. Mes observations personnelles et le témoignage des uns et des autres m'ont permis de constater que les anciens semblaient être généralement bien entourés par leurs descendants, et ce d'ailleurs dans toutes les couches sociales. La conjonction du fait que les relations familiales restent primordiales et de celui que celles-ci s'inscrivent de manière transversale dans l'ensemble de l'espace urbain en raison de la dispersion des membres dans la ville fait donc que l'on peut difficilement parler de réelles « communautés » à propos de ces quartiers fermés mexicains.

Notre expérience personnelle de ce type d'ensembles conforte l'impression générale laissée par le propos de nos interlocuteurs, puisqu'elle nous a permis de constater que les espaces communs de ces lotissements de type « *prestige community* » restaient le plus souvent déserts, et n'étaient pas de véritables lieux de vie pour les habitants, à la différence par exemple de l'école, du club ou de la galerie commerciale. La motivation essentielle du choix résidentiel des habitants de ces lotissements fermés du Sud-Ouest de Mexico est donc bien la sécurité, la tranquillité et la stabilité - notamment de la valeur du logement - garanties par les clôtures et l'homogénéité sociale et architecturale. Tout ceci explique qu'il n'y ait pas de véritable équivalent au Mexique aux puissantes *homeowner's association* nord-américaines, qui défendent les intérêts des résidents et font du *lobbying* auprès des autorités publiques [Mc Kenzie, 1996]. Ces comportements sont peu compatibles avec les pratiques sociales

¹⁶² La famille traditionnelle dite « autoritaire » est notamment caractérisée par les anthropologues par le fait que le père conserve son autorité sur ses enfants même après leur accès à l'âge adulte et leur mariage, et s'oppose donc à la famille dite « libérale » [Todd, 1984].

traditionnelles locales, ce qui explique sans doute par ailleurs les résultats décevants de la politique du Gouvernement du District Fédéral visant à s'appuyer sur les *juntas de vecinos*¹⁶³ pour coller aux besoins des citoyens. Car si aux Etats-Unis le légalisme et le sens développé parmi de larges couches de la population de la responsabilité individuelle et de la transparence peuvent permettre un bon degré de participation de la population et une relative démocratie locale, au Mexique les pratiques clientélistes et la crise de confiance généralisée vis-à-vis des institutions produit un désintéressement de la population et une faible représentativité des représentants de ces organisations [Evers, Muller, Spessart, 1982]. Comme l'a montré Virginie Baby-Collin à propos des *barrios* de Caracas, les pratiques paternalistes et autoritaires font qu'en Amérique latine on a souvent plus tendance à attendre de ces associations qu'elles jouent un rôle d'intermédiaire pour la réception d'aides venant d'en haut plutôt que de les considérer véritablement comme un outil collectif de prise en charge de son destin par le bas [2001].

Toutes ces particularités et ces différences invitent donc à fortement relativiser les analyses sur l'« américanisation » des élites mexicaines. Si celles-ci ont bien comme nous l'avons vu des comportements en quelque sorte plus « modernes » et « occidentalisés », le phénomène apparent d'« américanisation » est plus superficiel que réellement profondément ancré dans les pratiques socioculturelles et les mentalités. Bon indicateur de pénétration de la culture anglo-saxonne parmi la jeunesse, le succès auprès de celle-ci de la musique *pop* en langue espagnole témoigne du maintien d'une identité culturelle propre et forte. Il suffit d'écouter la radio, de regarder la télévision ou de consulter le classement des ventes de disque pour constater la relativement faible pénétration des *hits* en langue anglaise, et l'hégémonie des vedettes *latinas*. En ce sens, l'« américanisation » est bien plus forte en Europe occidentale, et notamment en France, qu'au Mexique et d'une manière générale en Amérique latine. Aujourd'hui les grandes maisons de disques américaines produisent même souvent deux versions - l'une en anglais, l'autre en espagnol - des artistes d'origine latine afin de bien s'adapter à deux marchés distincts : bien au-delà d'une simple traduction, les textes varient souvent très sensiblement d'une langue à l'autre, afin de mieux coller à la différence de mœurs, et notamment de vision du couple et de la femme. On retrouve ces différences dans les personnages mis en scène et les problématiques posées par les *telenovelas* mexicaines, bien plus complexes que ceux des séries américaines qui ont souvent un succès bien moindre

¹⁶³ Assemblées de voisins, associations de quartier.

au Mexique que celui qu'elles peuvent avoir par exemple dans les pays européens. Le processus d'identification y est beaucoup moins aisé, témoignant d'une distance culturelle plus forte indissociable de la différence de la structure socio-économique de la société.

Car qu'elles le veuillent ou non, du fait de vivre dans une société si hétérogène socialement, les élites mexicaines ne peuvent avoir exactement les mêmes préoccupations que les membres des classes moyennes vivant en Amérique du Nord ou en Europe. Par conséquent, l'analyse des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain aux Etats-Unis ne saurait être donc importée telle quelle au Mexique, société à tradition par la force des choses intégratrice et où les divisions sont plus d'ordre classistes que communautaristes. Ceci un peu à l'image de ce que l'on peut observer en Europe de l'Ouest où l'on ne peut pas réellement parler de phénomènes de « sécession urbaine » comme on le fait aux Etats-Unis [Jaillet, 1999]. Mais nous reviendrons largement dans la quatrième partie sur l'importance des facteurs historiques et culturels dans l'explication des différences d'intensité et d'échelles d'inscription des divisions socio-spatiales dans les espaces urbains contemporains.

B. Derrière les murs : espace méconnu, espace redouté.

1) Regards sur les quartiers populaires alentours, entre inquiétude et compassion.

Si les habitants de ces lotissements fermés du Sud-Ouest de l'agglomération ne semblent pas vouloir constituer des communautés à l'échelle de l'ensemble fermé, il n'en demeure pas moins vrai qu'ils cherchent visiblement à se distinguer des zones populaires alentours. En témoigne le propos de ces femmes qui soulignait précédemment le fait qu'elles apprécient leurs voisins pour être des « familles bien », sous-entendu comme les leurs, et pas comme celles que l'on peut trouver dans d'autres milieux sociaux. Un peu à l'image de ce Mexicain qui avait « honte » du comportement indiscipliné de ses compatriotes d'origine modeste émigrés aux Etats-Unis, les résidents des quartiers aisés ont souvent une piètre image des habitants des quartiers populaires qui encerclent les leurs. Rarement les habitants issus de couches sociales humbles sont véritablement traités comme des égaux : les plus sensibles manifestent généralement à leur égard une condescendance bienveillante teintée de compassion, d'autres affichent sans scrupule leur mépris et leur répulsion.

Adriana F. témoigne ainsi avec une rare franchise : « ces quartiers sont si laids, il y en a des centaines comme ça à Mexico, on pourrait vivre dans un paradis s'il n'y avait pas toutes ces horreurs. Personne ne peut trouver ça beau. Et les gens qui y habitent... ils sont laids, sales, analphabètes, ne respectent rien, ça me dégoûte, je te le dis franchement. Tu ne peux pas leur faire confiance, ils ne savent pas s'organiser, quand ils ne sont pas tricheurs et voleurs. Je ne veux rien avoir à faire avec eux, et je te conseille de te méfier, ce ne sont pas des gens comme nous. » Lorsque je lui rétorque qu'un jugement aussi expéditif et exagéré s'apparente à du racisme, et que les habitants de ces quartiers ne sont pas forcément si différents de ceux des autres et de ce qu'elle appelle improprement « nous », elle tempère légèrement son propos mais confie : « Peut-être que j'exagère, mais beaucoup de gens pensent comme ça ici. Moi je ne suis pas raciste, je constate seulement que c'est comme cela que ça se passe. Bien sûr personne ne te le dira, mais tout le monde le pense. Le Mexicain, il ne te dit pas ce qu'il pense, c'est notre culture, il ne faut pas vexer l'autre, il ne faut pas critiquer, etc. Et regarde ce que ça donne. C'est stupide, mais c'est comme ça. Je connais des Nord-Américains, des Européens, ils disent ce qu'ils pensent et on peut se comprendre et avoir confiance, mais les Mexicains non. Et tu as raison, ce n'est pas seulement les pauvres : tous sont comme ça. » Puis elle enchaîne, toujours plus provocatrice : « Les Mexicains ne sont pas racistes ? Quand

je vais à la plage avec mes amies, pourquoi penses-tu qu'elles ne s'exposent pas au soleil ? Pour qu'on ne les « confondent pas », c'est comme ça qu'elles disent. Elles veulent rester le plus blanches possible pour qu'on ne les confondent pas avec les autres Mexicaines, voilà pourquoi. A moi elles me le disent, mais à toi elles diront peut-être qu'elles n'aiment pas le soleil ou que c'est pour faire attention à leur peau ou je ne sais quelle autre excuse, mais la vérité c'est qu'elles ne veulent pas ressembler à des Mexicaines, à des Indigènes. Et tous pensent comme ça ici, crois-moi, les Mexicains sont beaucoup plus racistes entre eux que les étrangers ne le croient. Moi, (*NDLR : Adriana F. est de taille relativement élevée et a la peau et les cheveux clairs*) une fois on m'a laissé passer devant dans une file d'attente, alors que je n'avais rien demandé. On ne me traite jamais normalement parce que je ne parais pas mexicaine : soit on me fait des traitements de faveurs, soit on m'agresse, mais ce n'est jamais un comportement normal, et c'est comme ça depuis que je suis petite. Aux Etats-Unis ou en Europe, je suis beaucoup plus à l'aise, il n'y a pas ce problème, les gens sont bien moins racistes qu'ici, même si vous croyez le contraire parce que personne ne le dit ici, c'est beaucoup plus subtile et hypocrite. ». Et effectivement, ce discours d'Adriana F., s'il est évidemment excessivement simplificateur tant il dresse un portrait caricatural autant de ses compatriotes que des étrangers, tranche avec le propos de nos autres interlocuteurs, peu disserts sur la question du racisme. Seul Rodrigo G., lui aussi d'apparence disons « européenne », reconnaît qu'il est arrivé qu'on lui dise ou qu'on lui fasse comprendre qu'il n'était « pas Mexicain », alors que sa famille l'est depuis plusieurs générations. Il admet ainsi, avec la franchise qui caractérise l'ensemble de ses propos, qu'il s'agit aussi d'une raison pour laquelle il ne se sent pas à l'aise dans les environnements populaires. Mais tous les autres estiment généralement eux qu'il n'y a pas de problèmes de racisme au Mexique, tout simplement parce qu' « il n'y a que très peu d'étrangers ici », comme le dit Valeria M., qui confond là les deux choses distinctes que sont le racisme et la xénophobie.

Il faut dire que la question du racisme est très sensible et complexe dans une société largement métissée comme la mexicaine. Comme l'a souligné Alain Musset, « le temps n'est plus où la société mexicaine était hiérarchisée en une multitude de castes, dont le sommet était occupé par l'Espagnol, ou le Blanc. (...) Mais si l'on ne peut plus parler de problèmes raciaux, on ne peut nier qu'ils existent. » [1996]. Et de fait, si, comme on a pu le voir dans la première partie, une toute petite minorité des habitants du District Fédéral est considérée comme indigène (1,65 %), c'est parce que l'INEGI retient seulement des critères linguistiques pour identifier cette population. Tous les autres habitants, soit 98,35 % de la population

totale, sont regroupés dans une seule et même catégorie d'individus ne parlant aucune langue indigène, qui est forcément très hétérogène. Et le fait est que n'importe quel observateur extérieur peut objectivement constater que d'une manière générale, la population des milieux aisés, et notamment de ces lotissements fermés du Sud-Ouest de l'agglomération, est dans l'ensemble bien plus « blanche », avec des traits bien plus européens (le plus souvent aspect méditerranéen, cheveux et yeux bruns, peau claire) que la moyenne. Elle se démarque en tout cas de celle des zones populaires alentours, où le type physique des habitants est plus marqué par les composantes indigènes (« *morenos* », peau brune, cheveux très bruns, plutôt raides, yeux noirs, souvent légèrement bridés). On est bien entendu loin dans le Mexique de ce début de XXIème siècle d'un contexte de ségrégation raciale, et en réalité on est en présence d'une population qui s'est bien plus métissée au cours des derniers siècles que d'autres sociétés d'Amérique centrale ou andine, mais dans l'esprit de beaucoup - et pas seulement celui d'Adriana - subsiste une distinction entre Métis et Méti. Or la population des zones populaires de Mexico, dont nous avons vu dans la première partie qu'elle est dans son écrasante majorité originaire des campagnes des zones *nahuatl*, *mixtèques*, *zapoèques*, *totonaques* ou *otomis* du centre du Mexique (*carte 1*) peu mélangées d'un point de vue ethnique, a souvent un métissage à beaucoup plus forte composante indigène que la population des milieux aisés. De ce fait, il est très exceptionnel à Mexico aujourd'hui de trouver un Blanc dans les milieux populaires. De la même manière, les Méti des milieux aisés penchent, si l'on ose dire¹⁶⁴, beaucoup plus souvent vers le « Blanc » que vers l'« Indigène ». On trouve certes des Mexicains plus *morenos* parmi les élites, politiques et économiques notamment, la révolution ayant permis notamment au cours de la seconde moitié du XXème siècle une certaine hétérogénéisation à la tête d'un Etat et d'une société jusque là largement contrôlée par les *Criollos*¹⁶⁵ (*Créoles*). Mais ce phénomène semblerait s'atténuer depuis peu, les sociologues constatant une tendance nouvelle à la « blanchisation » des représentants politiques notamment.

Quoiqu'il en soit, le thème est si délicat et les évolutions si difficilement quantifiables qu'on ne peut que s'en remettre aux perceptions des uns et des autres. Mais des indicateurs comme notamment le fait que les vedettes de la télévision soient presque toutes « blanches » montrent qu'il subsiste une vraie question raciale au Mexique que le discours nationaliste officiel

¹⁶⁴ Les mots sont ici périlleux, mais on se doit bien de trouver des expressions pour désigner ces réalités perçues par nombre de Mexicains.

¹⁶⁵ Même si il y a toujours eu un certain degré de métissage, d'illustres chefs d'Etats comme Porfirio Diaz ou comme Benito Juarez étant par exemple d'origine zapoèque.

autour du thème « nous sommes tous des Métis », hérité de l'époque révolutionnaire mais de moins en moins suivi d'actes, ne parvient pas à cacher. L'image « moderne » et « blanche » du Mexique renvoyée par les programmes télévisés ou les panneaux publicitaires est en grand décalage avec la réalité sociologique et anthropologique de l'immense majorité de la population. Elle est surtout représentative de l'univers dans lequel évoluent les couches les plus aisées. En raison de son poids économique et politique essentiel, une toute petite partie de la société se retrouve ainsi très largement sur-représentée dans des représentations imagées qui touchent pourtant aujourd'hui tout le monde. Ce phénomène va de pair avec l'effet de domination sur le paysage des formes urbaines du « Mexico moderne » constaté dans la deuxième partie, et contribue à l'accentuer.

Cette surexposition dans les paysages et dans les représentations des couches aisées fait que les membres de celles-ci peuvent presque vivre à Mexico en ayant l'impression qu'elles forment l'essentiel de la population. Tout semble fait pour oublier la triste réalité du Mexico « informel », et un certain nombre d'interlocuteurs ne semblent d'ailleurs pas comprendre que l'on puisse s'intéresser à ces quartiers, dont on a parfois l'impression qu'ils en ont honte et préféreraient qu'on les ignorent. Une fois encore, ce phénomène s'apparente à celui mis en évidence à Caracas par Virginie Baby-Colin, où les *barrios* populaires ne sont même pas représentés sur les cartes usuelles de la ville, comme s'ils n'en faisaient pas partie, qu'ils n'existaient pas [2001]. Lorsque ces résidents des zones aisées doivent évoquer ces quartiers déshérités, ils finissent par les assimiler de manière confuse au Mexique en général et à tous ses maux réels ou supposés (désordre, pauvreté, corruption, violence, etc.), comme si eux-mêmes n'en faisaient pas partie, comme s'ils étaient en quelque sorte des étrangers à l'intérieur de leur propre pays, ou appartenaient à un autre Mexique. On retrouve une fois encore implicitement cette tendance à s'identifier aux couches moyennes nord-américaines ou européennes évoquée précédemment, qui apparaît notamment dans le « ce ne sont pas des gens *comme nous* » de Adriana F. lorsqu'elle s'adresse à un étranger comme moi. Pourtant, je ne me considère pas personnellement comme étant « comme elle ».

Mais tous ne prennent pas dans leur propos de telles distances et ne se désintéressent pas autant du sort de leurs concitoyens et « concitadins ». Les discours plus compassionnels, peut-être en partie parce qu'il sont plus « politiquement corrects » comme le pense cyniquement Adriana, mais pas seulement, sont quand même les plus fréquents. Car d'une manière générale, s'ils peuvent être distants, condescendants et paternalistes, il faut signaler

que, d'après notre expérience, les Mexicains des couches aisées se comportent généralement de manière correcte, courtoise et respectueuse avec l'ensemble de leurs compatriotes : l'amabilité générale de ces populations est à souligner, et il est aussi rare de voir des comportements ouvertement méprisants et humiliants que d'entendre des propos réellement racistes. Beaucoup restent sensibles et compréhensifs. Ainsi Amanda H. semble sincère lorsqu'elle se dit « triste qu'il y ait toujours des gens obligés de vivre dans des endroits aussi laids. Ils faut se rappeler que beaucoup ne viennent pas du DF, et qu'ils sont venus parce qu'il y a beaucoup de pauvreté dans les campagnes, mais je ne sais pas s'ils sont beaucoup mieux ici. Ils n'ont pas beaucoup de moyens et doivent faire comme ils le peuvent. Ils n'ont souvent pas une bonne éducation, il y a une différence, c'est sûr, mais je crois que ce sont des gens comme tout le monde, certains ont beaucoup de mérite, font de gros efforts pour progresser alors que tout est plus dur pour eux. J'espère que la situation économique va s'améliorer et que cela pourra aller de mieux en mieux. Mais il reste beaucoup de problèmes de violence, de délinquance, de drogue. » Cette perception négative explique qu'elle reconnaisse : « Moi, je ne fréquente pas ces quartiers. Qu'irais-je faire là-bas ? Il n'y a rien, et c'est vrai que je ne suis jamais tranquille quand je dois les traverser, on ne sait pas ce qui peut y arriver, et je préfère les éviter. Il n'y pas vraiment de sécurité dans ces zones. »

Le propos de Jorge L. est très similaire. Il regrette lui aussi le « chaos qui règne dans ces zones », même s'il reconnaît ne jamais s'y rendre personnellement : « c'est quand même dangereux. Malheureusement, je ne veux pas prendre le risque de me faire assaillir et voler ma voiture, ou pire encore. Dans ces quartiers, les gens vivent dans des conditions difficiles, même si il y a bien pire dans d'autres endroits du pays. (...) Je comprends que certains tombent dans la délinquance, ce n'est pas facile pour les familles, il y a beaucoup de jeunes sans vrai travail, qui ne font que vivre au jour le jour d'activités pas très légales. Il y a beaucoup de problèmes de drogue. Mais il y a aussi beaucoup de gens bien qui travaillent dur et cherchent à améliorer leur condition, et il faut les aider. C'est difficile, il faudrait une vraie politique sociale, et pas seulement des discours, mais avec toute la corruption qu'il y a, on ne peut pas faire grand chose. »

Il ressort finalement du propos de Amanda H. ou de Jorge L. que, malgré une véritable bienveillance et un réel soucis apparent du sort de leurs concitoyens des quartiers populaires alentours, ce sont quand même rapidement les clichés sur le « chaos », la « drogue », la

« violence » et la « corruption »¹⁶⁶ qui ressortent spontanément lorsqu'ils doivent évoquer ces quartiers qu'ils admettent par ailleurs peu connaître. De fait, compte tenu de l'apparence extérieure de ces deux individus à la tenue vestimentaire soignée et se déplaçant dans des véhicules hauts de gamme, et du décalage avec celle des habitants de ces quartiers populaires, on comprend leurs réticences à y pénétrer. Leur perception de ces zones populaires est donc façonnée à partir d'informations de « seconde main », véhiculées par les grands *media* de communication ou par des témoignages de résidents de ces quartiers avec qui ils peuvent être amenés à converser sur leur lieu de travail (travailleurs, employés), à la maison (domestiques et autres prestataires de « services aux personnes »), ou ailleurs. Car le Mexique est loin de vivre une de ces situations que l'on pourrait qualifier de type *apartheid* que les sociétés anglo-saxonnes ont tendance à générer. Le système inclusif de construction sociale de l'autorité fait que le Mexique reste la société de l'« impossible Apartheid »¹⁶⁷. Il n'est ainsi pas rare que des individus appartenant à des couches sociales opposées puissent converser entre eux et entretenir de vrais rapports personnels. Nombre de familles ont par exemple des rapports très cordiaux avec les gens qui travaillent pour eux, la *muchacha* étant même parfois presque considérée comme un membre de la famille. Chacun reste bien entendu à sa place, l'éventuelle affection est toujours de nature condescendante, mais les relations personnelles existent, et dépassent souvent la stricte relation d'employeur à employé, ce qui engendre d'ailleurs parfois des situations confuses et des malentendus pouvant déboucher sur tous types d'abus. Quoiqu'il en soit, les informations sur les zones populaires collectées auprès de ces résidents humbles étant directement (à la maison) ou indirectement (au travail ou dans les autres lieux de vie) à leur service sont forcément biaisées par la dépendance économique de ces interlocuteurs vis-à-vis d'eux. Pour cette raison, ils ont souvent tendance à leur dire plutôt ce qu'ils ont envie d'entendre, ou à se taire. En forçant le trait et en caricaturant un peu la situation, on pourrait avancer que l'on est ici en quelque sorte en présence d'un système de pratiques sociales s'apparentant plus à une forme de néo-féodalisme qu'à l'*apartheid*. La solidarité imposée et institutionnalisée a tendance à être remplacée par la charité. La

¹⁶⁶ Il y aurait d'ailleurs matière à discuter ce genre de propos répandus sur la « corruption », devenu en Amérique latine un mot-valise parfois confortable pour justifier la non-participation à des politiques de solidarité sociale, sous prétexte que les politiques se mettraient « tout dans la poche ». Alors qu'évidemment les sommes éventuellement détournées, même si elles peuvent paraître spectaculaires en chiffres bruts, restent toujours assez dérisoires en comparaison au budget de fonctionnement d'un Etat. Par ailleurs, le degré de corruption institutionnelle est le plus souvent le reflet de pratiques sociales généralisées à tous les échelons de la société. Dans les sociétés comme la mexicaine, où persiste la primauté des liens affectifs interpersonnels sur les institutions représentant et étant au service de l'ensemble de la collectivité, et où les valeurs de générosité, de reconnaissance et d'hospitalité sont ancrées dans les mentalités, la limite entre ce qui est de la corruption et ce qui ne l'est pas est parfois difficile à cerner.

¹⁶⁷ Formule de Serge Gruzinski [1996].

générosité dépend du bon vouloir des possédants, engendrant des mentalités serviles dans les couches de travailleurs dépendant directement de ces familles aisées. Tout cela limite fortement l'esprit de contradiction dans ces milieux, et on a pu constater à maintes reprises lors de nos conversations avec nos interlocuteurs que cela pouvait façonner chez eux une vision pas toujours très objective de la réalité sociale du Mexique contemporain.

Par ailleurs, le fait que dès la plus tendre enfance les seuls contacts que les personnes évoluant suivant les réseaux connexes décrits jusqu'ici ont avec leurs compatriotes issus de couches sociales inférieures sont des rapports de « serviteur à servi » fait que l'inégalité de statut est profondément ancrée dans les mentalités. Souvent, lorsque l'on parle avec nos interlocuteurs des couches supérieures de la population, on se rend compte que le « Mexique » et les « Mexicains » tels qu'ils les décrivent de manière générique correspondent surtout au profil des membres de leur milieu social. Cette généralisation à l'ensemble de la société de comportements et évolutions propres à des individus ouverts sur le monde et suivant les grandes évolutions socioculturelles globales, mais ultra-minoritaires numériquement au niveau local, est génératrice de confusions. La plus symbolique de celles-ci est celle qui règne au Mexique autour de la notion de « classe moyenne ». Lorsque l'on demande à nos interlocuteurs à quelle catégorie sociale ils estiment appartenir, les personnes interrogées répondent systématiquement « classe moyenne » ou éventuellement « classe moyenne haute ». Or nous avons vu, notamment grâce à l'étude des prix des logements et des caractéristiques de ces populations en termes de revenus et d'équipement, qu'elles appartiennent incontestablement aux couches sociales les plus élevées de la capitale. Cette tendance à se ranger spontanément parmi la classe moyenne, que l'on pourrait qualifier de « sociocentriste »¹⁶⁸, est due au fait que ces individus des couches supérieures prennent comme cadre de référence non pas l'ensemble de la société mexicaine, mais leur propre univers social, et ce de manière transnationale. Nul doute qu'à l'intérieur de celui-ci il existe des individus plus riches et plus pauvres qu'eux et donc qu'ils peuvent estimer appartenir à la moyenne, mais le fait même qu'ils « oublient » plus de 90 % de la population illustre le fait même que, inconsciemment, celle-ci n'entre pas en ligne de compte. En réalité, ils ne se comparent pas à cette population là, exactement de la même façon qu'ils n'avaient pas grand chose à dire à propos de quartiers populaires voisins géographiquement mais appartenant

¹⁶⁸ Par analogie avec l'« ethnocentrisme », en ce sens qu'elle consiste à se placer au centre de la société et à avoir tendance à considérer les préoccupations de l'ensemble de la société en fonction seulement de celles de son propre univers social.

manifestement à un autre monde socioculturellement. Tout ceci indique une faible conscience parmi les couches aisées mexicaines d'avoir une communauté de destin avec l'ensemble de la société qui est indissociable de la dynamique de fragmentation de l'espace, qui en découle autant qu'elle l'alimente. Encore une fois, le réflexe est de se comparer aux sociétés nord-américaines ou européennes et à leurs « classes moyennes », lointaines dans l'espace, mais plus proches socio-économiquement. Ainsi, ce qui peut sembler n'être qu'une approximation conceptuelle traduit en réalité une vraie fracture sociale. Les murs ne font en fait que matérialiser dans l'espace cette fracture, en séparant le « Mexico moderne » et parfaitement intégré à l'économie et la culture globalisées du reste de la ville, empêtré dans la précarité caractéristique du sous-développement.

2) Le rapport à l'espace public. Regards sur le centre historique et les micro-centres locaux.

Dans ce contexte de segmentation sociale et de fragmentation spatiale dans les périphéries de l'agglomération, le centre historique est souvent considéré comme le dernier bastion de l'image consensuelle et symbolique de la ville [Salin, 2000]. Il était donc intéressant d'étudier les perceptions et représentations du centre pouvant exister parmi la population de ces quartiers aisés, afin d'avoir un aperçu des rapports qu'elles peuvent entretenir avec ce symbole de la citoyenneté. Et dans l'ensemble, à l'image de celles des quartiers populaires qui entourent leurs zones résidentielles, l'image du centre renvoyée par les habitants aisés interrogés sur la question n'est guère reluisante. Magali G. déplore ainsi le « désordre et la saleté qui y règnent. Personnellement j'évite d'y aller, même si on y trouve de beaux édifices, quelques jolis cafés et bons restaurants, et même s'il y a souvent des manifestations culturelles intéressantes. Mais il y a toujours des problèmes dans toute la zone du centre de la ville : manifestations, vendeurs ambulants, trafics de toutes sortes... En plus la circulation est difficile, et ce n'est pas toujours pratique pour y accéder et y stationner. » Hernán R. fait partie de ces couches de la population capitaline qui ont quitté la partie centrale de l'agglomération. Il vivait près du centre historique, dans la délégation Benito Juárez, jusqu'à ce qu'il choisisse avec sa femme de venir s'installer dans le Sud de l'agglomération, dans la colonie *Jardines del Pedregal*, après la naissance de leur deuxième enfant : « c'est un environnement plus sain, plus sûr et tout est plus pratique ici dans le Sud. Le centre est surpeuplé, bruyant et peut être très dangereux. On fait moins attention à cela quand on est jeune, mais quand on a des enfants, ce n'est plus la même chose, on recherche avant tout la tranquillité, et ici elle est plus importante que dans le centre de la ville, même s'il y a des problèmes partout. Dans le cadre de mon travail, je me déplace énormément dans la ville chaque jour, notamment dans les zones centrales, et je peux vous dire qu'ici on est quand même épargné par beaucoup des problèmes de la ville. Notre lotissement, c'est presque un petit village, une bol d'air frais dans une ville où tu finis par étouffer tant le *stress* est omniprésent. Lorsque je rentre chez moi le soir c'est réconfortant de se retrouver dans un cadre paisible, agréable, loin de tout ce désordre. » En voyant dans le centre-ville un lieu facteur de *stress*, et en lui opposant son lotissement considéré comme un lieu relaxant, Hernán reprend finalement les arguments des promoteurs immobiliers qui s'inspirent de ceux de leurs homologues nord-américains associant les « *prestige communities* » à la « belle vie », au calme et au bon goût, en opposition au désordre et au chaos attribués la ville ancienne.

Photographie 19 : Les Mexicains des couches supérieures cherchent à fuir l'espace public urbain et les nuisances qu'ils lui associent (ici une rue commerçante d'Azcapotzalco).



La volonté d'opposition entre ces lotissements et la ville se retrouve dans les noms évoquant une image bucolique et rurale donnés à beaucoup de ces zones résidentielles : *Arboleda del Condor, Residencial Cerezos, Privada del Bosque, Fraccionamiento del Campo, Jardines del Pedregal, Lomas de las Aguilas*, etc¹⁶⁹. L'« étiquette verte » donnée à travers leur nom à ces ensembles fermés accentue ainsi leur distinction avec le reste de l'ensemble urbain [Carballo, 2003]. Les tentatives de reconquête de ce centre-ville classé au patrimoine historique de l'humanité par l'UNESCO, sont chaque fois plus importantes, notamment depuis que le Gouvernement du District Fédéral est aux mains du PRD¹⁷⁰. Cependant, elles ne modifient guère la perception négative que les couches aisées suburbaines en ont, et dont il faut reconnaître qu'elle repose sur des éléments tangibles (*transit automobile et piétonnier très intense, bruit, maculation des façades, manque d'arbres et de végétation, etc.*).

Mais le principal facteur de *stress* associé au centre de la ville est une fois encore celui de l'insécurité. Rodrigo G., homme curieux et observateur s'appuyant sur l'expérience de ses

¹⁶⁹ Petit bois du Condor, Résidence cerisiers, Résidence privée du bosquet, « Fractionnement » de la campagne, Jardins du Pedregal, Collines des aigles.

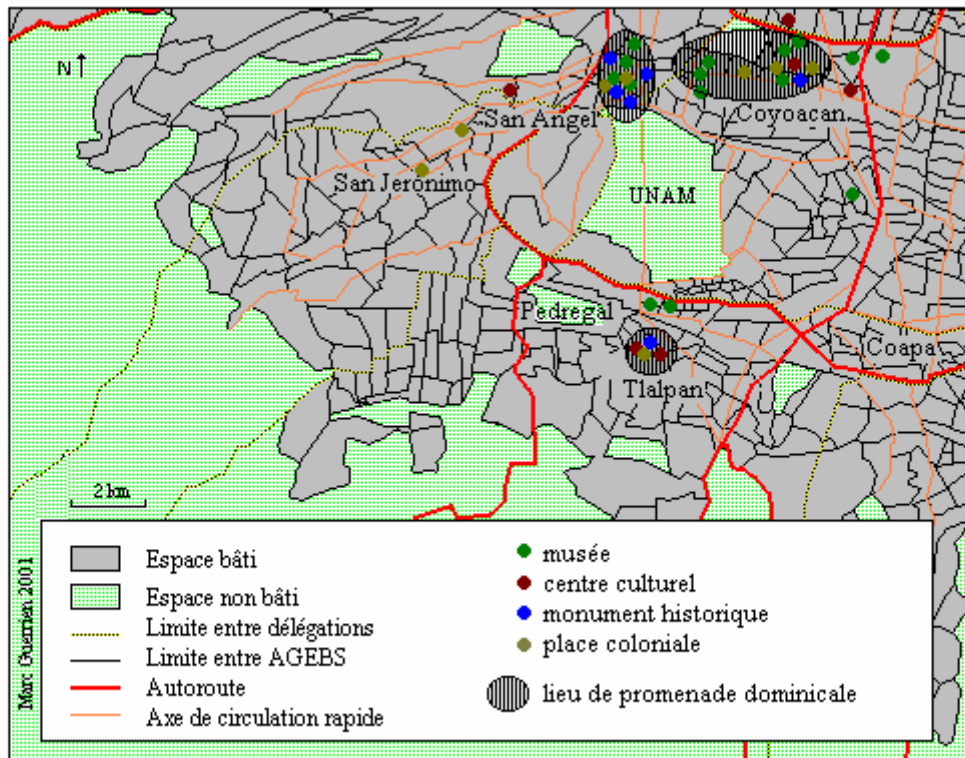
¹⁷⁰ Voir Annexe A.

nombreux voyages à l'étranger, affirme ainsi que « la différence avec les villes européennes, c'est qu'ici le centre est l'un des endroits les plus dangereux de la ville, car il y a beaucoup de pauvreté : à ce niveau on est plus proche de l'organisation des villes nord-américaines que des européennes. Personnellement je trouve que c'est dommage, car nous avons un grand patrimoine historique, comme les villes européennes. Dernièrement les autorités cherchent à faire des choses pour réduire le désordre qui y règne et le mettre plus en valeur, mais cela prendra du temps. Et de toutes façons les gens qui vivent dans le Sud n'ont plus l'habitude de le fréquenter. Les plus anciens y ont gardé quelques habitudes, mais je constate que les jeunes connaissent très mal le centre et n'y vont pratiquement jamais. Mes enfants par exemple circulent beaucoup dans la ville mais ne vont pratiquement jamais dans le centre historique. Quand ils étaient plus petits on les y emmenait parfois pour visiter des musées, se promener ou assister à des spectacles, mais maintenant qu'ils sont plus grands ils n'y vont pas d'eux-même. » Et effectivement notre expérience personnelle nous a permis de constater que le centre de la ville était dans l'ensemble très peu fréquenté par la jeunesse des milieux aisés habitant les périphéries du Sud-Ouest de l'agglomération. Quand ses membres s'y rendent, c'est le plus souvent de manière exceptionnelle ou pour des raisons très spécifiques, dans le cadre d'évènements particuliers, et les circuits quotidiens ne passent pas souvent par cette zone des délégations Cuauhtémoc et Venustiano Carranza que l'on appelle centre historique. Quelques zones limitées dans l'espace comme celle de la colonie *Condesa* avec ses nombreux restaurants « branchés » peuvent être prisées comme lieux de sortie. Néanmoins, comme on a pu le voir dans la seconde partie, la distribution spatiale des principaux lieux de vie dans l'espace urbain de la jeunesse des couches favorisées (espaces résidentiels, *plazas departamentales*, universités privées, *clubs* de sport et de loisir, etc.) est sans équivoque. Elle penche à l'Ouest de l'agglomération et n'est pas centrée sur la vieille ville de Mexico.

En réalité, dans le sud-Ouest de Mexico, bien plus que la lointaine vieille ville, ce sont plus des micro-centres locaux comme les *zócalos* d'anciens villages à l'architecture coloniale comme ceux de *Coyoacán*, *San Angel* ou *Tlalpan* qui jouent le rôle fédérateur attribué au centre. Les proportions démesurées prises par l'agglomération ont favorisé l'émergence de ces nouveaux centres, plus accessibles et appréciés de nombreux membres des couches aisées bien que (ou parce que ?) ils soient ouverts à tous et fréquentés par toutes sortes de Mexicains. Les fins de semaine notamment, des membres de couches sociales variées peuvent fréquenter les rues, les places, les musées et surtout les marchés artisanaux qui fleurissent dans ces

zones. Le rôle de centres culturels de ces zones apparaît dans la distribution des musées, des églises et autres lieux d'intérêt culturels¹⁷¹ divers de la zone Sud-Ouest de Mexico (*carte 32*).

Carte 32 : Les micro-centres locaux du Sud-Ouest du DF¹⁷².



Si l'on considère que la zone regroupe près de deux millions d'habitants, la capacité d'accueil de ces quelques places publiques peut sembler dérisoire, et leur existence anecdotique, mais la rotation importante fait que ces micro-centres locaux servent quand même de lieu de promenade dominicale à un certain nombre de résidents de la zone, y compris parmi les plus aisés. Ceux-ci continuent d'apprécier la sensation d'évoluer dans un espace public, de croiser et partager un espace avec des gens d'horizons différents. C'est souvent le seul moment où l'on peut observer un véritable brassage dans l'espace public dans cette partie de Mexico. La différence entre ces micro-centres locaux et le centre de la vieille ville est que les populations qui résident dans les grandes demeures qui les forment et les entourent appartiennent pour l'essentiel aux couches sociales supérieures. Elles se sentent ainsi moins en territoire hostile

¹⁷¹ Centre culturel, cinémathèque, etc.

¹⁷² N'ont pas été comptabilisés ici les centres culturels intégrés à la UNAM.

dans ces zones que dans d'autres espaces publics, et notamment dans les quartiers populaires. Par ailleurs, la police est très présente et veille à ce qu'un certain ordre soit maintenu : l'interdiction de consommer de l'alcool sur la voie publique ou de jeter des déchets par terre est par exemple ici strictement respectée, ce qui est loin d'être le cas dans d'autres zones de la ville. Et comme la présence policière reste relativement discrète, l'ambiance qui règne dans ces *micro-centres* est globalement agréable et conviviale, et est appréciée par nombre de membres des couches favorisées.

Photographie 20 : Les micro-centres locaux, comme ici le zócalo de Coyoacán, attirent plus les habitants des zones aisées du Sud-Ouest que le centre historique.



Hernán R. aime ainsi durant les fins de semaine se rendre à San Angel pour déjeuner avec des amis ou la famille « J'y vais bien plus que dans le centre de la ville. C'est plus agréable, il y a une bonne atmosphère, c'est beaucoup moins tendu. D'une manière générale, je trouve que les gens sont moins agressifs et plus aimables dans le Sud de la ville par rapport à ceux du centre ou du Nord. Et puis je trouve que c'est plus joli, c'est plus humain. » Effectivement, beaucoup trouvent plus de charme aux petites rues pavées et places colorées et bien entretenues de San Angel, Coyoacán ou Tlalpan qu'aux immenses édifices grisonnants du centre de la ville. Là encore des ensembles à taille humaine s'opposent à la démesure de la ville symbolisée par les édifices gigantesques de son centre. Ces bâtiments construits par les colons ibériques pour symboliser la toute-puissance de la couronne sont aujourd'hui devenus le symbole de l'inhumanité d'une mégapole parfois qualifiée de monstre urbain. Les phénomènes de fragmentation de l'espace consistent donc non seulement en une séparation entre les zones d'habitat des couches sociales aisées du Sud-Ouest de l'agglomération et les implantations

populaires alentours, mais aussi en une distinction entre l'ancien centre et les nouvelles périphéries. Cette double modalité du processus de fragmentation est d'ailleurs elle-même indissociable du processus d'urbanisation à double modalité décrit dans la première partie¹⁷³.

Quoiqu'il en soit, l'importante fréquentation de ces micro-centres durant les fins de semaine prouve qu'il subsiste une vraie demande d'espace public, un vrai intérêt et une vraie curiosité pour l'autre parmi certains membres des couches aisées, qui souvent ne se réfugient dans les circuits privés que parce qu'ils considèrent ne pas avoir d'autre choix que de délaisser des quartiers qui leur font peur ou qu'ils jugent trop insalubres. On peut ainsi raisonnablement envisager l'hypothèse qu'en cas d'amélioration des infrastructures des espaces publics et des quartiers populaires alentours, le repli sur soi des couches aisées s'amenuiserait. Car même un jeune comme Emiliano S., qui a pourtant l'habitude depuis toujours de n'évoluer que suivant les circuits privés et fermés évoqués précédemment, et qui n'est pas spécialement friand des activités culturelles, aime aller à l'occasion faire son petit tour à Coyoacán. Il aime s'y promener, parce que là « il y a du mouvement, et il y a de tout, des commerçants, des artisans, des artistes, des étrangers, des gens de tous les milieux, de tous âges, c'est divertissant. J'aime me ballader dans les rues, regarder les gens, m'arrêter dans les boutiques. » Il apprécie les moments de convivialité avec des gens qu'il n'a pas l'habitude de fréquenter, même s'il reconnaît qu'il n'entre pas vraiment en contact avec eux. Mais pour lui ce n'est pas le plus important, ce qui compte c'est que tout le monde « passe du bon temps », comme il dit apprécier l'union « entre tout le monde » qu'il perçoit lorsqu'il se rend le dimanche au stade assister à un match de football. Les gens ne se parlent pas forcément, mais ils sont tous là pour la même chose et partagent simultanément les mêmes émotions, ce qui plaît à un jeune habitué à vivre séparé de la masse. Il n'est donc pas exclu d'envisager, en réaction à l'enfermement dans une bulle aseptisée dont elle a été victime au nom de la sécurité depuis la tendre enfance, la réapparition de la recherche de l'altérité et le goût de l'espace public parmi une partie de la jeunesse des couches aisées mexicaines. Tout l'enjeu réside dans la multiplication et la valorisation des espaces publics existants afin d'y attirer les couches sociales supérieures habituées à un haut niveau de confort et de sécurité. Là réside l'une des possibilités immédiates d'intervention directe des pouvoirs publics pour atténuer la dynamique de fragmentation, comme nous le verrons dans la quatrième partie.

¹⁷³ Les anciens villages coloniaux de *San Angel*, *Coyoacán*, *Tlalpan* et *San Jerónimo* ont été progressivement absorbés à partir des années 1960 par une tâche urbaine à laquelle il n'appartenaient jusqu'alors pas encore.

Car Emiliano S. n'est aujourd'hui pas vraiment représentatif de son milieu social. La majorité des habitants aisés ne fréquentent pas plus ces micro-centres locaux du Sud-Ouest que le centre historique de l'agglomération. Ou lorsqu'ils s'y rendent, par exemple pour dîner ou assister à un spectacle, ils se contentent de laisser leur voiture à un *valet-parking* à la porte de l'établissement pour la récupérer à la sortie, de sorte qu'ils ne foulent pas l'espace public. Donc dans ces cas précis, même si l'on n'est pas dans les lieux fermés tels que les clubs ou les écoles privées, on reste dans le même schéma de pratiques de l'espace urbain caractérisé par sa fermeture et sa déconnexion vis-à-vis de l'espace environnant et par l'homogénéité sociale de ceux qui les fréquentent.

Pour conclure sur ces perceptions et représentations des différents sous-ensembles de l'espace urbain pouvant exister parmi les couches aisées du Sud-Ouest de Mexico résidant notamment dans les différents types de lotissements et îlots fermés, on soulignera donc l'existence de nombreuses contradictions. La fascination pour la modernité, les valeurs occidentales contemporaines et l'*american way of life* s'opposent souvent à des pratiques anthropologiques et culturelles traditionnellement autoritaires, et à la persistance de mentalités et de structures patriarcales et claniques. Le maintien de pratiques sociales presque féodalises chez les élites est ainsi en totale contradiction avec la modernisation qu'elles appellent pourtant de leurs vœux dans les discours. De la même manière, le système inclusif de construction sociale de l'autorité ne semble guère compatible avec l'érection de barrières entre les différents groupes sociaux, comme cela peut-être le cas dans les systèmes communautaristes où la ségrégation sociale s'apparente plus, avec des degrés plus ou moins élevés d'intensité, au modèle de l'*apartheid* (Etats-Unis, Afrique du Sud, Israël). La forte ouverture sur le global parmi ces couches de la population constatée ici (bonne connaissance des sociétés nord-américaines et européennes), et la fermeture sur le local (connaissance médiocre des quartiers populaires voisins et du centre) n'est pas étrangère au développement de ces contradictions, et d'une certaine crise identitaire qui se traduit souvent par une forme d'autoflagellation consistant en un dénigrement quasi-systématique de la société mexicaine et une idéalisation exacerbée des sociétés occidentales modernes.

Comme on le verra dans la quatrième partie, toutes ces contradictions invitent à se poser la question de la réelle viabilité à long terme d'un tel système de fragmentation résidentielle et de pratiques de l'espace urbain à Mexico. En attendant, pour mieux comprendre l'existence

actuelle de ces barrières multiples entre les groupes sociaux, il convient de confronter les perceptions et représentations de la ville pouvant exister dans les milieux favorisés de cette zone Sud-Ouest de l'agglomération à celles que l'on peut trouver parmi la population des implantations populaires alentours.

II) PERCEPTIONS ET REPRESENTATIONS DE L'ESPACE URBAIN DANS LES MILIEUX DEFAVORISES.

Pour bien analyser les mécanismes de fragmentation de l'espace dans la zone Sud-Ouest de Mexico, il est nécessaire maintenant de s'intéresser aux nombreuses zones populaires *néo-urbaines* qui encerclent la ville moderne décrite jusqu'ici. On a pu voir que c'est de ces quartiers si proches spatialement et si lointains socio-économiquement que les résidents des zones aisées cherchent à se séparer et se protéger par le biais de l'érection de différents types de barrières physiques ou symboliques. De fait s'observe aussi dans ces quartiers une forte homogénéité sociale qui contribue à les maintenir isolés. On a vu que ces zones populaires étaient souvent méconnues des membres des couches aisées et perçues par elles comme des territoires étrangers et hostiles. La piètre image dont jouissent ces zones explique des phénomènes de fermeture qui en retour les favorisent aussi, dans un cercle vicieux classique dont on peut difficilement trouver l'origine, tant cela revient à trancher l'éternel « dilemme de l'œuf et de la poule »¹⁷⁴.

Pour bien comprendre ces mécanismes, il était nécessaire de se placer en quelque sorte de l'« autre côté des murs ». On a donc mené à bien une étude sur les quartiers populaires du Sud-Ouest du District Fédéral pour se faire une idée plus précise de la réalité du quotidien dans ces zones, au-delà des images véhiculées par les grands médias de communication, par certains de leurs habitants ou tout simplement par ce que Philippe Gervais Lambony appelle la « rumeur urbaine » [1994].

¹⁷⁴ Débat sans fin dans le but illusoire de déterminer si c'est la poule qui fait l'œuf, ou l'œuf qui fait la poule.

A) Le Cerro del Judío, une zone enclavée ?

1) Présentation du terrain d'étude et de l'échantillon de population interrogée.

Pour analyser les pratiques, perceptions et représentations de l'espace urbain dans des milieux populaires des périphéries de l'agglomération, on se propose de s'appuyer sur une enquête réalisée en 2000 et 2001 dans la zone du *Cerro del Judío*¹⁷⁵. Enquête qui a pu être menée à bien grâce à la collaboration active de deux habitants des colonies *El Tanque* et *La Malinche*. En complément on s'appuiera aussi sur les observations faites et les témoignages recueillis dans les milieux populaires tout au long de nos multiples séjours dans cette zone du Sud-Ouest de Mexico, et notamment lors d'une longue période de résidence en 2001 dans la colonie populaire de *San Jerónimo Aculco*¹⁷⁶.

Le *Cerro del Judío*, qui surplombe le quartier résidentiel aisé de *San Jerónimo Lidice*, est une zone assez représentative de nombre d'implantations populaires des périphéries de Mexico. Les colonies *El Tanque*, *Torres de Potrero*, *La Malinche* ou *Las Cruces* sont des zones assez récemment urbanisées. La grande majorité des constructions datent des années 1970 et 1980, période où, comme on a pu le voir dans la première partie, la croissance absolue a été la plus importante et où l'agglomération a réellement pris des proportions démesurées. L'absence d'espace disponible due au relief accidenté de la zone conjuguée à la pression démographique, a provoqué un phénomène de densification de l'habitat au cours des années 1990. Car malgré le ralentissement des flux migratoires et la baisse de la natalité chez les *néo-urbains* de la deuxième génération, cette zone a quand même vu sa population continuer à augmenter durant la dernière période. Même si l'habitat reste très horizontal, il s'agit donc, à la différence des quartiers aisés voisins, de zones très denses, avec très peu d'espaces verts et de végétation (*carte 33*). Aujourd'hui, plusieurs dizaines de milliers de personnes s'entassent sur quelques kilomètres carrés dans la zone du *Cerro del Judío*. Le nombre moyen d'habitants par logement n'est pas beaucoup plus élevé que celui que l'on trouve dans les zones aisées (entre 3,8 et 4,6 en 2000), mais les maisons sont bien plus petites : dans la colonie *Las Cruces* le nombre moyen d'habitants

¹⁷⁵ Les principaux résultats de cette enquête ont déjà fait l'objet d'une première analyse dans le n°39 des Cahiers des Amériques Latines [Guerrien, 2002].

¹⁷⁶ Voir Annexe C.I.

par pièce est de 1,94, alors qu'il n'est que de 0,68 dans la colonie *San Jerónimo Lidice*, où par ailleurs les pièces sont généralement bien plus spacieuses, comme on a pu le voir dans la seconde partie¹⁷⁷. Il en résulte souvent que si ces zones offrent un paysage urbain assez triste, où le gris domine, la surpopulation fait qu'il y règne une certaine animation. Celle-ci compense la pauvreté de l'architecture et l'absence de préoccupations esthétiques dans l'aménagement en donnant vie aux quartiers. Par ailleurs le site d'implantation de ces colonies populaires, sur les hauteurs de la ville, leur offre, lorsque le nuage de pollution n'est pas trop épais, une vue imprenable sur l'agglomération.

Photographie 21 : Le manque d'espace produit un phénomène de densification et de verticalisation de l'habitat dans les zones populaires périphériques mexicaines.

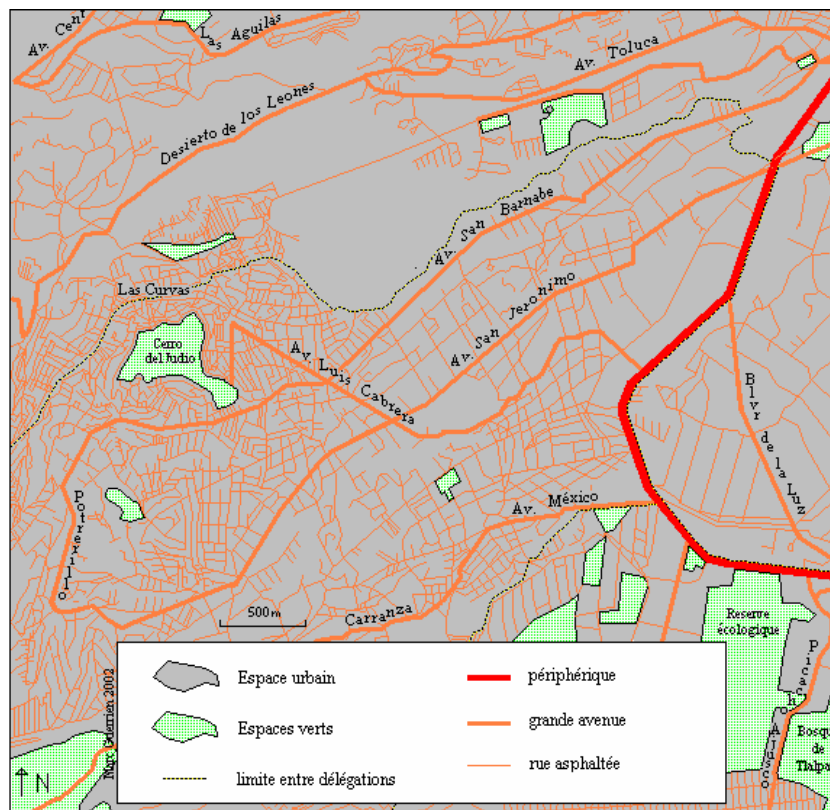


L'habitat est presque totalement consolidé, puisque dans les AGEB de la zone les maisons avec murs en matériaux légers, naturels et précaires représentaient seulement entre 0,89 et 6,95 % de l'ensemble des logements en 2000 (à la différence de zones hyperpériphériques comme celle du *Cresencio Juárez Chavira* où ceux-ci représentaient encore 41,75 % du total des habitations à cette date). Mais les logements restent souvent très rudimentaires, plus encore que ceux du profil-type établi dans la première partie. Selon les AGEB, entre 13 et 26 % des habitations de la

¹⁷⁷ Tous les chiffres avancés ici et par la suite ont été calculés à partir des résultats du recensement 2000 de l'INEGI.

zone avaient encore en 2000 des toits en matériaux légers. De 14,5 à 18 % d'entre eux n'avaient pas de sanitaire exclusif, de 9,2 à 32,2 % n'avaient pas de cuisine exclusive, et de 25,3 à 55,2 % n'avaient pas d'eau courante. Par contre, pratiquement tous les logements avaient accès à l'électricité (entre 99,5 et 100 %) et disposaient d'au moins un téléviseur (entre 93 et 96,5 %).

Carte 33 : Les différentiels de densité d'habitat et du réseau de voirie entre la zone du Cerro del Judío et celle de San Jerónimo Lidice.



En ce qui concerne les indicateurs socio-démographiques et culturels, on est en présence d'AGEB aux caractéristiques assez représentatives de ce qui a cours dans la grande majorité des zones populaires du DF, le profil global de la population et du logement se rapprochant de celui établi dans la première partie. Sur les 12 AGEB de la délégation Magdalena Contreras¹⁷⁸ et les 4 AGEB de la délégation Alvaro Obregón¹⁷⁹ qui correspondent à cette zone du *Cerro del Judío* et de *Las Curvas*, on a relativement peu de variations. La comparaison de ces chiffres avec ceux analysés dans la première partie permet de constater que l'on est en présence d'une population se

¹⁷⁸ AGEBs n° 009-0, 013-7, 020-7, 021-1, 022-6, 023-0, 024-5, 038-7, 051-2, 052-7, 053-1 et 054-6.

¹⁷⁹ AGEBs n° 136-4, 171-6, 204-2 et 205-7.

situant plutôt dans une petite moyenne basse de ce que l'on trouve sur l'ensemble du DF. Elle est représentative de ce que l'on trouve à peu près partout dans les périphéries populaires (*tableau 11*). On peut ainsi constater que les seuls écarts significatifs avec la moyenne du DF sont ceux concernant la proportion de hauts et de bas revenus, puisque l'on a dans cette zone moitié moins d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux et moitié plus d'actifs en gagnant moins de 2 que sur la moyenne du DF, et celui concernant la proportion de foyers suréquipés, puisqu'il y en a près de moitié moins en proportion dans cette zone que dans l'ensemble du DF. Pour ce qui concerne les indicateurs démographiques, de santé ou d'éducation, on se situe donc dans une légère moyenne basse.

Carte 34 : Situation spatiale et sociale des AGEB de la zone du Cerro del Judío dans la mosaïque du Sud-Ouest de Mexico.

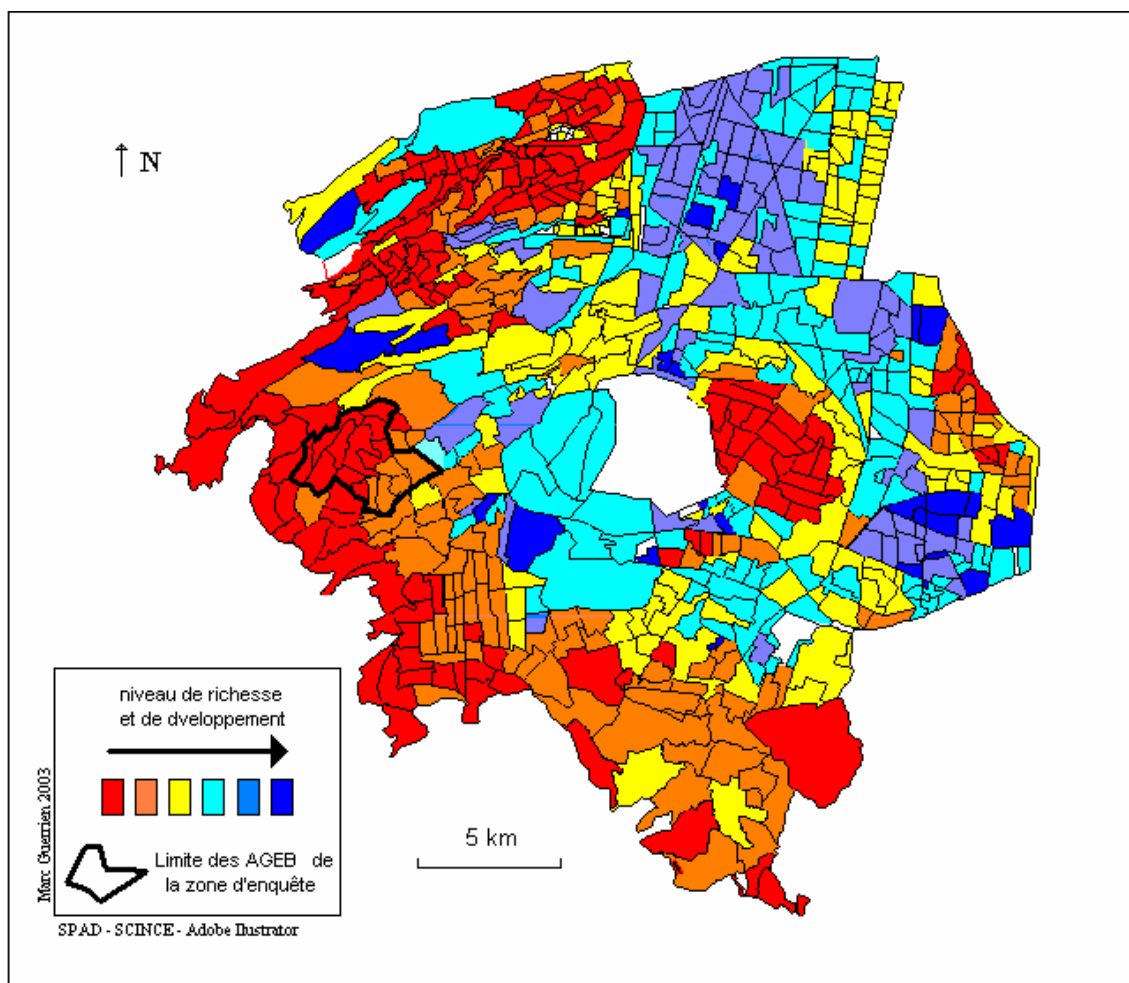


Tableau 11 : Caractéristiques comparées de la population du Cerro del Judío et de l'ensemble du DF.

	proportion de moins de 15 ans	proportion d'ayant-droit santé	proportion de plus de 5 ans déjà résidents en 1995	nombre moyen d'années d'étude	proportion d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux	proportion d'actifs gagnant moins de 2 salaires minimaux	proportion de logements équipés de tous les biens
Zone Cerro del Judío/ Las Curvas	28.6 %	49.1 %	91.2 %	8.4	8.9 %	58.8 %	7.8 %
Variation par rapport à la moyenne de l'ensemble du D. F.	+ 9.6 %	- 4.2 %	- 3.5 %	- 12.7 %	- 49.9 %	+ 48.5 %	- 46.3 %

C'est de cette zone qu'est issue l'essentiel de la population interrogée lors de l'enquête. Près de 80 % des 78 personnes interrogées dans la zone entre Août 2000 et Mars 2001 y résidaient, les autres étant des habitants des délégations voisines de Tlalpan, Coyoacán, Cuajimalpa. Une seule des personnes interrogées ne venait pas de la zone Sud-Ouest de l'agglomération et résidait dans la délégation Iztacalco.

L'échantillon a été choisi de manière semi-aléatoire, puisque les gens étaient certes interrogés au hasard, dans la rue, chez eux, chez un ami ou ailleurs, mais nombre d'entre eux n'ont pas accepté ou pas pu répondre, souvent tout simplement parce qu'ils n'avaient pas le temps. Toutefois, la bonne volonté générale des habitants, et leur relative absence de méfiance du fait que l'on soit représenté par des jeunes de la zone et que - paradoxalement - l'on soit étranger et représente une institution de recherche extra-nationale, est à souligner. L'extrême gentillesse de l'écrasante majorité des personnes interrogées est à saluer : elles ont généralement pris au sérieux les questions posées et ont pris soin de répondre à l'ensemble d'entre elles. Une majorité a même accepté de se prêter au jeu du dessin de la carte mentale, en y consacrant plus ou moins de temps certes, mais en faisant quand même l'effort de le faire. Par ailleurs on ne semble pas avoir été confronté à des réponses farfelues ou relevant de l'affabulation comme cela peut être le cas parfois dans ce type d'enquêtes [Beaud, Weber, 1997]. Il faut dire que tout dans la méthode avait été fait pour prévenir ce risque, en s'appuyant sur des gens qui connaissent bien la zone et y connaissent du monde, mais aussi en accordant un soin particulier à la formulation même du questionnement¹⁸⁰.

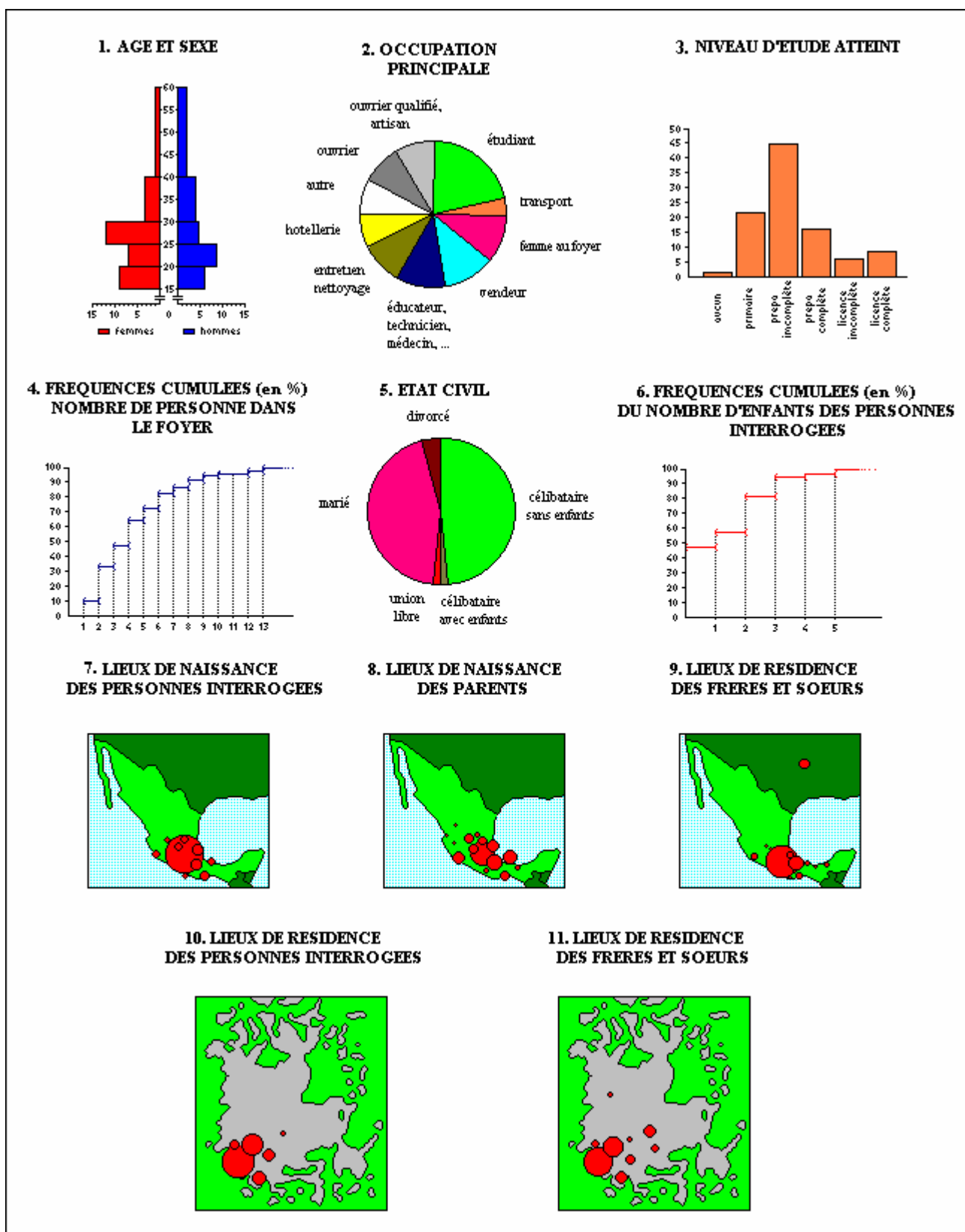
¹⁸⁰ Voir Annexe Enquête II.a. et II.b.

Pour ce qui concerne l'échantillonnage, sans appliquer une méthode stricte de quotas, on a veillé à ce qu'il y ait une certaine correspondance entre le profil global de l'échantillon en terme d'âge et de sexe et celui de la population de l'ensemble de la zone. Il se compose ainsi de 40 hommes et 38 femmes, la moyenne d'âge est de 30 ans, la médiane de la distribution est de 27 ans et la classe quinquennale modale est 25-30 ans (*Graphique 8.1.*). La comparaison entre la pyramide des âges de l'échantillon et celle des classes quinquennale équivalentes¹⁸¹ sur l'ensemble du DF montre une certaine similitude. Cependant, on peut quand même constater que les jeunes sont plutôt sur-représentés dans notre échantillon et les plus anciens sous-représentés, ceci en raison essentiellement de la plus grande accessibilité des premiers par rapport aux seconds.

La jeunesse de la population de l'échantillon comme de celle de l'ensemble du District Fédéral explique que près des trois quarts des personnes interrogées soient nées dans la capitale (*Graphique 8.7.*), de la même manière qu'elle explique que l'on ait un chiffre comparable sur l'ensemble du DF (73,09 % dans l'échantillon, 76,45 % dans l'ensemble du D.F. en 2000 précisément). Il s'agit d'une population née pendant ou à la fin de l'explosion urbaine des années 1960-1980, et qui, comme nous le verrons dans la quatrième partie, est appelée à stabiliser démographiquement Mexico pour la première fois depuis 50 ans. Les quelques personnes interrogées qui ne sont pas *chilangas* de naissance sont généralement les plus âgées, et viennent des Etats voisins de la région centre et du Sud du Mexique. Car cet échantillon rappelle que c'est bien la génération précédente qui est celle des grandes migrations vers la capitale, puisque près des deux tiers des parents des personnes interrogées (64,09 %) sont nées en dehors du District Fédéral (*Graphique 8.8.*). Les campagnes des Etats de Puebla, Tlaxcala, Veracruz ou Michoacán sont les principales régions d'origine de ces migrants, à l'instar de ceux de l'ensemble du District Fédéral, comme on a pu le voir sur la *carte 1.*

¹⁸¹ On n'a pas interrogé d'enfants de moins de 15 ans dans cette enquête, le plus jeune dans l'échantillon étant âgé de 17 ans.

Graphique 8 : ECJ-MG 2001 : Les caractéristiques socio-démographiques de l'échantillon¹⁸².



¹⁸² Voir annexe C.II.c. pour le détail chiffré des résultats sous forme de tableaux.

Si notre échantillon est composé de membres de la génération de la transition urbaine, il correspond aussi à celui de la transition démographique, la première ayant été un incontestable facteur d'accélération de la seconde, comme en témoignent les différences de proportions de moins de 15 ans entre le District Fédéral et les principaux Etats dont est originaire la majorité de sa population actuelle. La rapidité de cette transition démographique est illustrée par l'écart important entre le nombre moyen de frères et sœurs des personnes interrogées (4,32) et leur nombre d'enfants (1,19) (*Graphique 8.6.*). Si ce chiffre peut partiellement être expliqué par la relative jeunesse de l'échantillon, il n'en reflète pas moins la modification importante des comportements en termes de natalité dans les couches populaires entre la première et la deuxième génération de *néo*-urbains.

Concernant le nombre d'habitants par logement (4,64 en moyenne sur l'échantillon), on reste dans les mêmes ordres de grandeur que pour l'ensemble des AGEB de la zone considérée et même l'ensemble du District Fédéral, donc là encore l'échantillon semble assez représentatif. Ce qu'il est intéressant de noter ici, et ce que les statistiques de l'INEGI ne permettent pas de voir car elles ne donnent que des moyennes, c'est que la répartition est assez nettement dissymétrique à gauche, puisque la médiane de la distribution n'est que de 3,82 habitants par foyer. Cela signifie qu'une faible proportion de logements abritant un très grand nombre d'habitants a tendance à fausser les chiffres et les tirer vers le haut. De fait, près de 80 % des logements des personnes appartenant à notre échantillon ont 5 habitants ou moins (*Graphique 8.4.*). Vu la jeunesse d'ensemble des personnes interrogées, cela révèle clairement une évolution des comportements en terme de logement : le plus souvent, seule la famille nucléaire réside sous le même toit. On peut donc valider l'hypothèse d'une progressive rupture avec la tradition purement patriarcale de la famille mexicaine, qui maintenait au sein d'un même foyer plusieurs générations de membres de la même famille (de la mère du père à la belle fille avec ses jeunes enfants). Cependant cette libéralisation progressive des liens familiaux est bien moins nette que celle constatée précédemment dans les zones aisées, et reste donc toute relative en comparaison des mœurs en vigueur dans les sociétés nord-américaines ou européennes. Le fait qu'une seule des 78 personnes interrogées vive seule illustre cette relativité de la libéralisation des mœurs et de l'individualisation des pratiques sociales. Les jeunes ne quittent le foyer que pour se marier et fonder une nouvelle famille, et pas pour acquérir une quelconque indépendance vis-à-vis de leur environnement social et familial. On est donc bien loin ici du modèle du *self made man*.

En ce qui concerne le niveau d'étude des personnes interrogées, il est cohérent avec ce que l'on a constaté sur l'ensemble des 16 AGEB de la zone considérée, se situant dans une moyenne basse de l'agglomération (*Graphique 8.3.*). Plus des trois quarts des personnes interrogées ont reçu un enseignement secondaire. Même si le plus souvent il n'a pas été complet, cela témoigne d'un niveau appréciable compte tenu des faibles niveaux de revenus. Pour ce qui est des revenus justement, on a préféré ne pas questionner les personnes dans ce domaine¹⁸³, mais considérant l'ensemble des caractéristiques de cette population et les corrélations mises en évidence dans la première partie, on peut avancer sans risque que pour l'essentiel les actifs y gagnent entre 1 et 3 salaires minimaux. Les principales activités sont ainsi des métiers peu valorisés, puisque seulement 12 % des personnes interrogées ont un métier réellement qualifié (*Graphique 8.2.*).

En ce qui concerne le nombre d'heures hebdomadaires de travail, il est très élevé compte tenu du fait que plus du cinquième des personnes interrogées déclarent que leur occupation principale est d'étudier. En fait, les garçons travaillent systématiquement en dehors de l'école, au moins quelques heures par semaine, pour subvenir à leurs besoins et soutenir leur famille. Les jeunes femmes travaillent moins systématiquement en dehors de l'école, ce qui paradoxalement - dans une société souvent taxée de sexiste - leur offre plus de facilités pour leur scolarité. Car en général les rôles restent dans ces milieux populaires très clairement répartis entre les sexes. En effet, si une majorité de femmes exerce une activité en dehors du foyer, elles y travaillent en général beaucoup moins d'heures par semaine que les hommes, ce qui montre que la seule lecture des taux d'activité (de toute façon inférieurs dans l'échantillon comme sur l'ensemble du District Fédéral) est insuffisante pour conclure à une évolution rapide vers la parité et la symétrie au sein du couple dans la famille mexicaine. Lorsque la femme travaille en dehors du foyer, il s'agit le plus souvent d'une activité d'appoint destinée à compenser la faiblesse des revenus de son mari. Il ne faut cependant pas toujours voir dans ce phénomène une simple manifestation d'un *machisme* primaire, et ne jamais perdre de vue le contexte social dans lequel on se trouve. La majorité des métiers exercés par ces populations ne sont guère gratifiants, et il est facile en se plaçant du point de vue européen, nord-américain ou de celui des couches aisées mexicaines, de dénoncer le moindre accès des femmes au travail. Mais les activités qui sont proposées à celles-ci leur offrent un épanouissement personnel souvent très relatif, pour un homme comme pour une femme. Le travail n'est souvent qu'un pénible gagne-pain et rien d'autre, il n'a rien de valorisant

¹⁸³ Voir annexe C.II.a.

tel-00011314, version 1 - 6 Jan 2006

socialement, ne favorise guère le développement personnel et s'ils peuvent l'éviter, ceux qui l'exercent ne s'en privent guère, indistinctement de leur sexe. Le propos éloquent de Armando D., à contre-courant des discours convenus et des idées reçues sur lesquels ils se basent, ne manquait pas de sens lorsqu'il me faisait remarquer : « Avant, ma femme ne travaillait pas, on s'en sortait avec mon salaire. Maintenant que les enfants grandissent, on a plus de besoins et elle est obligée de travailler pour leur permettre d'étudier. Moi je préférerais qu'elle ne travaille pas, et elle aussi préférerait rester tranquillement à la maison, s'occuper de sa famille, de ses amis, faire des choses qu'elle aime. Tout ça n'a rien à voir avec du *machisme*, dire ça c'est répéter des *pendejadas*¹⁸⁴ de riches. Ils ne se rendent pas compte. Si ma femme avait un travail intéressant comme les leurs ont, où tu ne te fatigues pas, crois-moi que je serais le plus heureux des hommes, ce n'est pas ça le problème. Le problème ce n'est pas de travailler ou pas, mais de quel travail il s'agit. J'aime ma femme, je veux qu'elle soit heureuse et j'aimerais qu'elle ne soit pas obligée d'aller faire le ménage chez d'autres, voilà tout. Qui rêve d'aller nettoyer les saletés des autres, de travailler dans une fabrique, d'être à la caisse d'un supermarché ? Qui croit vraiment que ça permet de se développer ? Qui peut dire que protéger sa femme d'une vie aussi dure est du *machisme* ? Les gens qui disent des choses comme ça ne sont jamais sortis de leur milieu, ils ne connaissent pas la réalité de ce pays. »

Il est vrai qu'à Mexico le taux d'activité des femmes est inversement proportionnel à la pénibilité des tâches, comme on a pu le voir dans la première partie. Ce phénomène est d'ailleurs universel : même s'il existe en fonction de leurs traditions propres de grandes différences de rythme et d'intensité suivant les sociétés, il faut reconnaître que la tendance historique générale est celle d'un accès grandissant des femmes au marché du travail au fur et à mesure que les tâches deviennent de moins en moins pénibles physiquement. Cela étant dit, tous les hommes n'ont pas forcément la même bienveillance à l'égard de leur épouse que celle affichée par Armando. Mais le maintien de structures familiales plus traditionnelles ne doit pas systématiquement être assimilé seulement à un *machisme* primaire, et doit être replacé dans un contexte social difficile où les femmes ont bien entendu souvent la vie très dure, mais beaucoup d'hommes aussi¹⁸⁵.

¹⁸⁴ Terme argotique pour désigner, disons, une bêtise.

¹⁸⁵ Le confort de vie des hommes et des femmes d'une société et d'une classe données s'améliorent généralement simultanément, et pas en opposition l'un à l'autre, ce qui invite donc à relativiser les lectures sexistes du monde.

Photographie 22 : La pénibilité des conditions de travail de nombre de Mexicains des milieux populaires a tendance à favoriser le maintien des structures familiales traditionnelles.



Ce maintien des structures familiales traditionnelles se traduit dans les chiffres concernant l'état civil des personnes interrogées puisque 4% d'entre elles sont divorcées alors que 46 % sont mariées ou en union libre, sachant que la jeunesse de l'échantillon explique que 49 % soit célibataires (*Graphique 8.5.*). Ce faible taux de divorce est là encore cohérent avec ce que l'on a vu sur l'ensemble d'un District Fédéral où aujourd'hui on se marie certes plus tard et on fait moins d'enfants, mais où l'institution du mariage reste forte dans les milieux populaires. Ils confirment ce que l'on a constaté en comparant les taux de célibataires suivant les différents milieux sociaux (*tableau 10*).

Dans l'ensemble, on se trouve donc ici en présence d'un échantillon assez représentatif de ce que l'on peut trouver dans les milieux populaires du District Fédéral, et notamment dans le Sud-Ouest de celui-ci, et il n'en est que plus intéressant d'analyser en détail les réponses qui ont pu être données aux questions posées aux individus qui le compose.

2) Diversité des pratiques de l'espace urbain et tendance à l'enracinement dans le quartier.

Alors que nous avons pu voir que les pratiques dans les quartiers résidentiels aisés voisins de cette zone du *Cerro del Judío* se caractérisent par une très grande mobilité à l'intérieur de la ville et des hauts niveaux de consommation, il en va très différemment en ce qui concerne la population de notre échantillon. Seul 2 individus sur les 78 interrogés déclarent utiliser régulièrement la voiture particulière comme moyen de transport, et seulement 3 personnes déclarent que leur foyer est doté d'une automobile. On est donc en présence d'un échantillon de 362 personnes¹⁸⁶ où il y a un taux de moins d'une voiture pour 100 habitants (0,84). La moyenne dans les délégations Magdalena Contreras, Alvaro Obregón et Tlalpan variant entre 18 et 22 voitures pour 100 habitants, on voit à quel point le parc est bien concentré parmi les foyers les plus aisés, où chaque membre de la famille âgé de plus de 16 ans dispose souvent de son propre véhicule.

Considérant l'absence de pénétration du réseau du métro et du train léger dans cette zone de l'agglomération souligné dans la deuxième partie, c'est sans surprise les *microbus* (*peseras*, 50 % de l'ensemble des moyens de transport cités), et à un degré moindre les autobus (22 % des citations), qui permettent d'assurer l'essentiel des déplacements intra-urbains de cette population. Le métro représente 14 % de l'ensemble des citations, ce qui témoigne de la faible fréquentation des zones centrales de l'agglomération sur laquelle nous allons revenir. Le taxi représente lui 11 % des citations parmi une population aux revenus pourtant modestes, ce qui souligne le vrai problème d'insuffisance des infrastructures de transport : pour un groupe de 3 ou 4 personnes, il peut être plus économique sur un trajet relativement court, mais nécessitant un changement de *microbus*, de prendre un taxi individuel plutôt que deux *peseras*. Les résultats de cette enquête illustrent en tout cas le lien évoqué en fin de deuxième partie entre l'insuffisance quantitative et qualitative de l'offre de services de transports en commun et les phénomènes d'enracinement dans le quartier dans les zones populaires périphériques (faibles indices de mobilité de la population, forts indices de territorialité de la mobilité). Le propos de Feliciano A. est assez représentatif du regard que portent les habitants de cette zone sur le système de transport des passagers de l'agglomération de Mexico : « Les transports sont très mauvais, pour aller d'un point à un autre tu dois souvent prendre deux *peseras* à l'aller, deux au retour, ça te coûte 10 pesos rien que pour aller à un seul endroit, et les trajets sont souvent longs et dans des conditions très inconfortables. Les gens évitent le plus possible de se déplacer, et ne le font que quand c'est

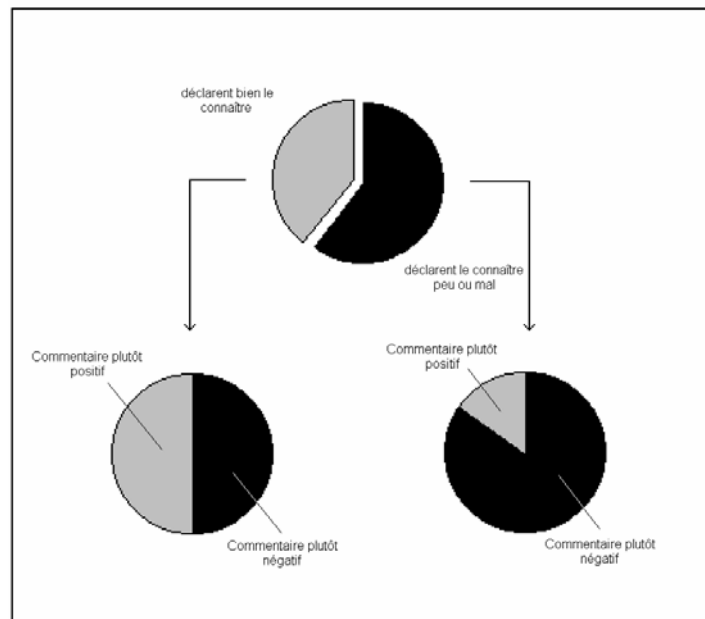
¹⁸⁶ Sachant que la moyenne est de 4,64 habitants par foyer et que 78 personnes ont été interrogées.

absolument nécessaire, pour le travail ou pour faire des achats. Il est rare qu'ils aillent dans d'autres parties de la ville juste pour se divertir ou se promener.» Et effectivement, par expérience, force est de reconnaître qu'on se lasse rapidement de ces pénibles trajets effectués dans des conditions précaires, entassés à plusieurs dizaines sur quelques m³, dans des véhicules manifestement prévus pour des individus ne dépassant pas 170 cm de hauteur. La combinaison de cet entassement avec la conduite heurtée des chauffeurs accentuée par la dégradation du réseau routier dans les zones hyper-périphériques, l'important nombre de *topes* (« dos d'ânes ») et les arrêts multiples inhérents à la nature même de ce moyen de transport¹⁸⁷ rend particulièrement usante son utilisation régulière. Elle explique, autant que leur coût relatif élevé, que les habitants de ces zones populaires évitent le plus possible d'utiliser les *peseras*. Les autobus ne desservant que quelques grands axes, la mobilité de ces populations s'en trouve extrêmement réduite, et favorise grandement un phénomène d'exclusion à l'échelle de la ville, tout en accentuant l'enracinement dans le quartier et l'hyper-inclusion à l'échelle locale.

Car à la différence de ce que l'on a pu constater pour les résidents des quartiers aisés voisins, c'est surtout cette mobilité réduite qui explique la faible fréquentation du centre de l'agglomération par les membres de ces quartiers populaires périphériques. Une proportion considérable de près des deux tiers des personnes interrogées (61,5 %) avoue ne pas ou peu connaître le centre de la ville. Comme leurs voisins aisés, beaucoup d'entre elles ne s'y rendent jamais ou seulement de manière exceptionnelle : les circuits réguliers ne passent guère par le centre. Dans notre échantillon, ceux qui déclarent bien connaître le centre sont souvent des hommes et ont des hauts niveaux relatifs d'instruction. Ceci confirme les corrélations établies précédemment entre genre et mobilité, mais aussi, en plus des questions de moyens, l'importance du facteur culturel dans les pratiques à l'intérieur de la ville.

¹⁸⁷ Taxis collectifs susceptibles de s'arrêter à la demande à chaque coin de rue pour prendre ou déposer des passagers.

Graphique 9 : Enquête dans le Cerro del Judío, 2001. Connaissance et caractérisation du centre-ville par les personnes interrogées.



Qu'elles déclarent ou non connaître le centre-ville (un critère qui reste assez subjectif), la plupart des personnes interrogées, comme dans les milieux aisés, le dévalorisent. Deux tiers d'entre elles soulignent en effet spontanément ses aspects négatifs lorsqu'on leur demande ce qu'elles en pensent. Comme dans les milieux aisés, ce sont l'insécurité, la saleté, le désordre, la laideur, la pauvreté, la mendicité et la pollution qui sont souvent spontanément associées à l'hypercentre de l'agglomération. Seul un quart des personnes interrogées le qualifient positivement en se référant aux grandes fêtes ou rassemblement populaires dont il est régulièrement le cadre, et surtout en rappelant qu'il s'agit du principal centre culturel mexicain, du haut lieu du patrimoine historique national. Cette image globalement négative du centre renvoyée par les personnes interrogées est à mettre en relation avec la faible connaissance de celui-ci constatée précédemment, puisque parmi celles qui déclarent le fréquenter régulièrement, le jugement est bien moins sévère. 40 % des habitués du centre soulignent ainsi sa beauté et sa richesse historique et culturelle, alors que seuls 12,5 % de ceux qui le fréquentent peu ou jamais évoquent cet aspect. De même, la forte insécurité qui y régnerait semble paradoxalement plus préoccuper ceux qui ne le fréquentent pas (37,5 %) que ceux qui s'y rendent régulièrement (16,67 %). On peut penser que ces différences de perception correspondent à des différences de valeurs qui expliquent ces pratiques distinctes de la ville, ceux valorisant les aspects culturels (population à plus haut niveau relatif

d'éducation) étant naturellement attirés par le centre, alors que ceux craignant particulièrement la délinquance et les incivilités (population féminine notamment) ont plus tendance à l'éviter. Mais on ne peut négliger non plus le fait que la non-fréquentation du centre en elle-même, en biaisant la perception que l'on en a, accroît le sentiment d'insécurité qu'il inspire. Dans le cas de Mexico, où, comme nous le verrons par la suite, les grands médias de communication se jettent sur le moindre incident pouvant survenir dans les zones de *Tepito* ou de *la Merced* pour en aviser téléspectateurs, auditeurs ou lecteurs, il n'est guère étonnant que ceux qui n'ont que cette source d'information perçoivent comme particulièrement dangereuse cette zone, ce qui en retour ne les invite guère à la fréquenter. Nous verrons dans la quatrième partie que la géographie de la délinquance à Mexico confirme que les zones centrales sont bien celles où les plus grand nombre de vols et d'actes de délinquance sont recensés dans l'agglomération. Mais on a vu aussi à travers l'analyse de la mobilité des personnes que les délégations du centre sont celles qui enregistrent les plus grands flux de personnes quotidiennement. Rappporter le nombre de délits au nombre d'habitants de ces délégations peut donc être trompeur, tant les auteurs comme les victimes de ces délits sont souvent originaires d'autres zones de l'agglomération : il faudrait rapporter le nombre de délits non pas à la population de l'entité mais à l'ensemble de la population qui la fréquente quotidiennement pour se faire une idée plus objective de la fréquence des actes délictueux et du niveau de risque réel pour l'individu qui fréquente ces zones. De fait, les individus de notre échantillon qui fréquentent régulièrement le centre ne semblent pas l'associer spécialement à la délinquance, leur familiarité avec la zone atténuant manifestement l'image négative renvoyée le plus souvent par la presse écrite et audiovisuelle. Ils ont plutôt tendance à penser que le risque est présent partout dans la ville, et que n'importe qui peut être victime d'un délit ou d'un acte violent, « n'importe où et n'importe quand ».

Toutefois, si à l'image de nos interlocuteurs issus des milieux favorisés les 78 personnes interrogées ici sur la question de l'insécurité sont unanimes pour dire qu'il existe un problème dans ce domaine à Mexico, la majorité d'entre elles estiment que le risque est plus grand dans certaines zones. 31 % des personnes interrogées citent le quartier central de *Tepito* lorsqu'on leur demande s'il existe des zones qu'elles évitent de peur d'être agressées. 15 % citent la délégation d'Iztapalapa, 13 % le centre en général et 9 % Nezahualcoyótl, municipe conurbain de l'Etat de Mexico situé à l'Est du DF. Tous ces espaces perçus et représentés comme étant dangereux par ces habitants du Sud-Ouest de l'agglomération ont en commun d'être éloignés et méconnus de ceux-ci. De fait la délégation d'Iztapalapa comme le municipe de

Nezahualcoyótl ont chacun des populations de plus d'un million et demi d'habitants, avec la grande diversité que cela implique. Mais ces banlieues ouvrières ont une très mauvaise image que l'absence de fréquentation de la part des habitants du reste de l'agglomération ne fait qu'accentuer. Pourtant, si l'on observe un nombre plus important d'actes de délinquance dans la délégation Iztapalapa que par exemple dans les délégations Venustiano Carranza ou Iztacalco, c'est avant tout parce qu'elle compte 4 à 5 fois plus d'habitants que celles-ci. Il est donc trompeur d'en conclure que le risque y est plus grand. Nous verrons dans la quatrième partie qu'au contraire l'indice de délinquance est plus élevé dans ces délégations pourtant jamais citées par les personnes interrogées, sans doute parce que moins souvent à la une de l'actualité.

Tout ceci montre l'importance de la corrélation négative entre niveau de connaissance d'un espace et degré de dangerosité qui lui est associé. On souligne ici l'aspect *co*-relatif, car la peur inspirée par un espace conduit à sa désertion et donc à la méconnaissance de celui-ci, qui en retour accroît plus encore la peur initiale, et ainsi de suite. Logiquement, à l'inverse, le sentiment d'insécurité est beaucoup moins fort dans l'espace familier qu'est le quartier. Seulement 6 des 78 personnes interrogées, soit moins d'un dixième de l'échantillon, déclarent en effet ne pas se sentir en sécurité dans leur colonie de résidence. Considérant le fort enracinement dans leur quartier de ces individus, on peut donc estimer que la menace au quotidien est perçue comme faible. L'insécurité est donc unanimement considérée comme un problème réel, mais il concerne en quelque sorte les autres. Aucune des personnes interrogées ne mentionne d'ailleurs d'agression à son encontre.

Ainsi, si Roberto M. estime qu'il y a un grave problème d'insécurité, ce n'est pas parce que lui ou certains de ses proches auraient été victimes d'actes de délinquance, mais parce que « à la radio et à la télévision, ils parlent tout le temps de vols, de meurtres et d'enlèvements ». Evidemment, à la différence des membres des couches aisées, le risque de se faire enlever et séquestrer en échange d'une rançon est bien faible pour les individus de notre échantillon. Il faudrait qu'ils tombent sur des bandits ayant bien peu le sens des affaires, tant les ressources de ces personnes interrogées sont dans l'ensemble limitées. Mais le propos de Roberto montre à quel point le sentiment d'insécurité est vécu par procuration par nombre des habitants des quartiers populaires, en particulier par les hommes. La majorité d'entre eux n'a malgré tout pas peur de se rendre dans les différents points de la ville. Jorge G. affirme ainsi que l' « insécurité est très forte » mais qu'il n'a « peur d'aller nulle part car il a grandi dans la

pauvreté ». L'insécurité apparaît d'une manière générale comme un concept plutôt abstrait chez ces individus, qui reconnaissent sa réalité sans pour autant se sentir réellement menacés personnellement. Il faut dire là encore que leur classe sociale d'appartenance et leur apparence physique les exposent beaucoup moins que les membres des couches sociales supérieures, qui ont beaucoup plus de mal à passer inaperçus dans l'espace public et sont des cibles toutes désignées pour les malfaiteurs en tout genre. On peut donc penser que dans la corrélation entre les facteurs « absence de fréquentation du centre » et « association de celui-ci à la délinquance », c'est surtout le premier qui explique le second, plutôt que l'inverse.

A cette faible fréquentation du centre correspond dans l'ensemble une inscription hyperlocale des lieux d'activités de loisir. L'exclusion à l'échelle globale apparaît donc comme étant indissociable d'une forte inclusion à l'échelle locale. Par exemple, parmi les 58,1 % des personnes interrogées déclarant avoir une activité sportive plus ou moins régulière, 84 % d'entre elles le font dans leur propre quartier ou dans ses alentours directs. Le football bien sûr, mais aussi le basket-ball, en particulier chez les filles, sont les sports les plus pratiqués. Les terrains de sport publics disséminés dans les délégations Alvaro Obregón et Magdalena Contreras, mais aussi quelques places et parcs, ou tout simplement des coins de rue, servent de terrains de jeu aux jeunes habitants de ces quartiers. Plus encore que les activités sportives, la télévision et la lecture sont des activités de divertissement citées spontanément par la majorité des personnes interrogées, ce qui témoigne d'une modification profonde des comportements par rapport aux générations précédentes. On a pu voir dans la première partie qu'aujourd'hui pratiquement l'ensemble des foyers de la capitale sont équipées d'au moins un téléviseur, et que l'ensemble de la population est alphabétisée. Ces éléments majeurs sont *a priori* à considérer comme des facteurs structurels d'élévation pour ces populations d'origine modeste et sont les meilleurs gages d'uniformisation culturelle progressive à l'échelle de l'ensemble de la société, comme nous le verrons dans la quatrième partie. L'accès croissant à l'information permise par la télévision et la presse écrite permet en effet une ouverture sur le monde, une connaissance croissante de celui-ci et le développement d'un certain regard et esprit critique, même si la qualité des programmes les plus massivement suivis est souvent très discutable.

Quoiqu'il en soit, ces activités se déroulent le plus souvent au sein même du foyer, ou chez des proches. D'une manière générale d'ailleurs, les activités de loisir les plus mentionnées restent le bavardage, le partage du temps avec la famille et les amis, la musique, les fêtes, etc. Autrement dit des activités peu coûteuses, non liées directement à la consommation. Plus que relevant d'un

choix personnel, ces activités de loisir plutôt simples sont dictées par l'absence d'alternative. Elles permettent le maintien d'un important degré de convivialité, notion qui revient régulièrement dans le propos des personnes interrogées.

En effet, lorsqu'on leur demande quelles sont leurs activités préférées, elles répondent souvent tout simplement : « *convivir con su gente* »¹⁸⁸. On est ici, plus encore que dans les milieux favorisés évoqués précédemment, en présence de structures familiales fortes, où l'individu s'efface devant le groupe. Les Mexicains aiment être en groupe, se réunir en nombre. C'est une caractéristique largement mise en évidence par les anthropologues locaux [Murrieta, 1986] qui est souvent un facteur supplémentaire d'immobilité (on se déplace plus facilement à 1 ou 2 qu'à 10).

Si les jeunes par exemple sortent très peu en ville, ce n'est donc pas seulement parce que les facilités en termes de transports sont très réduites, mais aussi en raison de cette tendance à former des groupes élargis, l'ami(e) de l'ami(e) introduisant l'ami(e) de son ami(e) et ainsi de suite, pour former des ensembles qui restent finalement « scotchés » sur place, comme diraient les jeunes des banlieues françaises¹⁸⁹. L'improvisation est souvent la règle, les ambiances festives, avec famille et/ou amis, chez les particuliers sont régulières, mais rarement planifiées. Comme le souligne Fernando B., « les soirées de fin de semaine, c'est le plus souvent rien de plus qu'un moment chez quelqu'un, ou dans la rue avec des amis, quelques bouteilles et un peu de musique. Parfois il y a de vraies grandes fêtes organisées ici ou là, pour des anniversaires, des *quinceañeras*¹⁹⁰, des mariages, des naissances, etc., mais le plus souvent on reste entre nous. Ça ne nous empêche pas de nous divertir, on n'a pas besoin d'aller dans des discothèques *fresas*¹⁹¹ pour cela. Je suis déjà allé dans ces endroits, c'est très cher et les gens sont prétentieux, et la vérité c'est qu'ils s'y ennuient. Je préfère rester avec mes *cuates*¹⁹², tranquillement, plutôt qu'aller dépenser ailleurs. »

Graphique 10 : Enquête dans le Cerro del Judío, 2001. Lieu de résidence des familiers et amis

¹⁸⁸ Notion presque intraduisible en français, signifiant passer son temps avec les siens, à bavarder, plaisanter, etc.

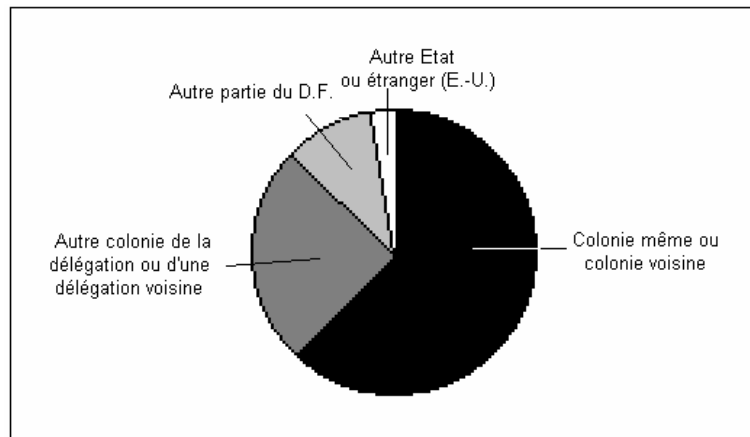
¹⁸⁹ Où l'on observe d'ailleurs des phénomènes assez similaires dans certaines cités périurbaines aux populations majoritairement d'origine méditerranéennes, asiatiques ou africaines.

¹⁹⁰ 15^{ème} anniversaire des jeunes filles, traditionnellement l'occasion d'une fête de célébration.

¹⁹¹ Littéralement « fraise », ce terme désigne dans l'argot mexicain des personnes ou atmosphères disons « nunuches ».

¹⁹² Ami, « pote ».

étant considérés comme les plus proches par les personnes interrogées.

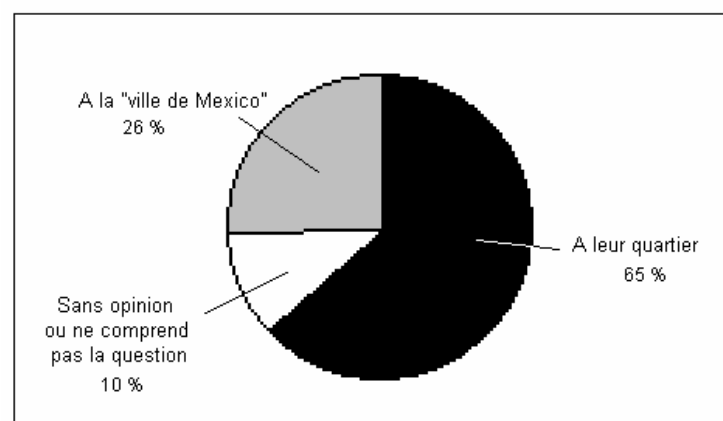


L'importance accordée à la convivialité avec les proches dans les temps libres conjuguée au fait que ces derniers résident souvent dans les alentours renforce l'attachement et l'identification au quartier, et donc l'enracinement dans celui-ci. En effet, 85,9 % des personnes interrogées déclarent que leurs proches ou leurs meilleurs amis habitent dans la même zone de la ville qu'eux, 62,8 % que ceux-ci résident dans la même colonie qu'eux, ou dans une autre juste voisine. Partant de là, et logiquement compte tenu de la perception dans l'ensemble négative du centre, il n'est guère surprenant que les personnes interrogées s'identifient bien plus à leur quartier, leur colonie ou groupe de colonies qu'à cette ville surdimensionnée. Les raisons avancées par les habitants pour justifier qu'ils « se sentent plus de leur quartier que de la ville dans son ensemble » ne sont guère surprenantes : ils aiment leur quartier parce qu'il s'agit de l'endroit où ils « vivent et s'épanouissent », où ils « s'investissent » (Salvador R.), où ils ont « grandi toute leur vie » (Adán P.), où ils ont « toujours vécu et où tout le monde se connaît », et où se trouvent « les leurs »¹⁹³. La connaissance et la familiarité avec l'espace et ses occupants produit un phénomène logique d'identification et d'attachement à ceux-ci. Roberto M., en expliquant simplement que ce n'est qu'à l'échelle du quartier qu'il perçoit « une union au niveau social », permet de mieux comprendre l'identification au quartier constatée par l'anthropologie mexicaine dans de nombreuses zones populaires [Rosales Ayala, 1997]. Pour ces populations *néo-urbaines*, cette identification est intimement liée à, et contribue à maintenir, certaines valeurs et mentalités typiques des sociétés rurales. Ce phénomène, que l'on retrouve dans toute l'Amérique latine, a été mis en évidence dès le début des années 1970 par le sociologue péruvien Aníbal Quijano, qui le premier a parlé de « ruralisation de l'espace urbain » [1971].

¹⁹³ « *Su gente* » .

Ici, l'identification est particulièrement forte chez les femmes, puisque près des trois quarts d'entre elles déclarent se sentir plus « de leur quartier » que « de la ville ». Leur faible mobilité dans la ville favorise cet attachement à l'espace de vie local. C'est dans le quartier que les femmes tissent le plus souvent leurs relations sociales, à cette échelle seulement peut régner une véritable convivialité, alors que comme le souligne avec fraîcheur Samantha C., « la ville est trop grande pour pouvoir connaître tout le monde ». Ces propos rappellent à quel point il faut prendre en compte l'extraordinaire processus d'extension urbaine dans l'explication du repli sur soi des différents sous-ensembles constitutifs de l'agglomération. Dans une ville gigantesque forcément impersonnelle, on apprécie d'autant plus l'endroit où des rapports de proximité subsistent, c'est à dire ici le quartier. Mais le revers de la médaille est évidemment que cette recherche et ce besoin de convivialité tend à renforcer l'isolement et les mécanismes de fragmentation.

Graphique 11 : Enquête dans le Cerro del Judío, 2001. Espace auquel les personnes interrogées déclarent s'identifier.



Car la sécurité ressentie dans le quartier, qui seule rend possible la convivialité, accentue l'attachement à celui-ci et son opposition au reste de la ville. Les propos comme celui de Angela M. qui aime son quartier parce qu'elle s'y sent « plus tranquille et à l'abri » confirment l'opposition constatée précédemment entre le sentiment de sécurité procuré par l'espace connu et le sentiment d'insécurité procuré par l'espace inconnu ou méconnu. Au-delà de la sécurité physique, pour les anciens c'est une forme de sécurité psychologique qu'ils apprécient lorsqu'ils sont dans leur quartier. Javier S. s'y sent ainsi bien parce que là il est « connu et respecté ». Comme le synthétise simplement Esmeralda E., son quartier est son « environnement social », où chacun dans l'ensemble connaît et respecte les codes de communication, avec le réconfort et l'attachement affectif que cela procure, notamment chez les plus fragiles et dépendants (anciens,

femmes, enfants). Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que la minorité qui déclare s'identifier davantage à la ville qu'au quartier soit essentiellement constituée d'hommes dans la force de l'âge. Logiquement, ces personnes sont aussi celles ayant la plus grande mobilité à l'intérieur de la ville.

La forte territorialisation des rapports sociaux prévalant dans ces milieux et à l'origine de ces phénomènes d'identification et d'attachement au quartier est confirmée par les pratiques en termes de consommation. Près de 9 personnes interrogées sur 10 (87,2 %) citent spontanément les marchés populaires de la zone comme lieux d'approvisionnement. Les tarifs qui sont pratiqués dans ces espaces commerciaux à ciel ouvert où les étalages se remplissent plusieurs jours par semaine de produits essentiellement alimentaires sont les plus adaptés aux souvent maigres revenus des familles de ces quartiers défavorisés. Plus que les grands marchés partiellement couverts centralisant l'ensemble des produits comme celui de San Angel, ce sont les multiples petits marchés populaires installés sur des petites places ou rues temporairement condamnées qui attirent l'essentiel des habitants de ces colonies. Dans la lignée de la tradition villageoise, ces *plazas* jouent un rôle fondamental dans la vie sociale de ces quartiers. Le nom même de *plazas* pour les désigner témoigne de l'association naturelle entre place centrale et marché dans la culture mexicaine [Monnet, 1994]. L'inscription très locale de ces pratiques commerciales permet des contacts réguliers entre gens du voisinage, surtout les mères de famille, qui peuvent s'y rencontrer, prendre des nouvelles, bavarder, et laisser circuler toutes sortes de *chismes*¹⁹⁴. Plus généralement, les habitants de ces quartiers profitent des nombreux petits commerces de toutes sortes qui bordent leurs rues, à la différence de ce que l'on observe dans les zones résidentielles aisées décrites précédemment. Par exemple, en remontant l'*Avenida San Barnabé*, qui traverse les colonies *San Jerónimo Lidíce* et *Lomas Quebradas*, le contraste est très saisissant et la transition très nette entre le bas de l'avenue, correspondant à la zone de lotissements fermés et le haut, qui marque le début de la zone populaire du *Cerro del Judío* et de *Las Curvas* (Carte 35). On passe brutalement d'une zone purement résidentielle totalement déserte, sans le moindre commerce ni piéton, à une zone où la présence de multiples échoppes en tout genres (débits de nourriture et de boisson, *tortillerias*¹⁹⁵, *panaderias*¹⁹⁶, *mini-mercados*¹⁹⁷, librairies, matériel scolaire, travailleurs manuels et artisans, etc.) engendre tout au long de la

¹⁹⁴ Ragots.

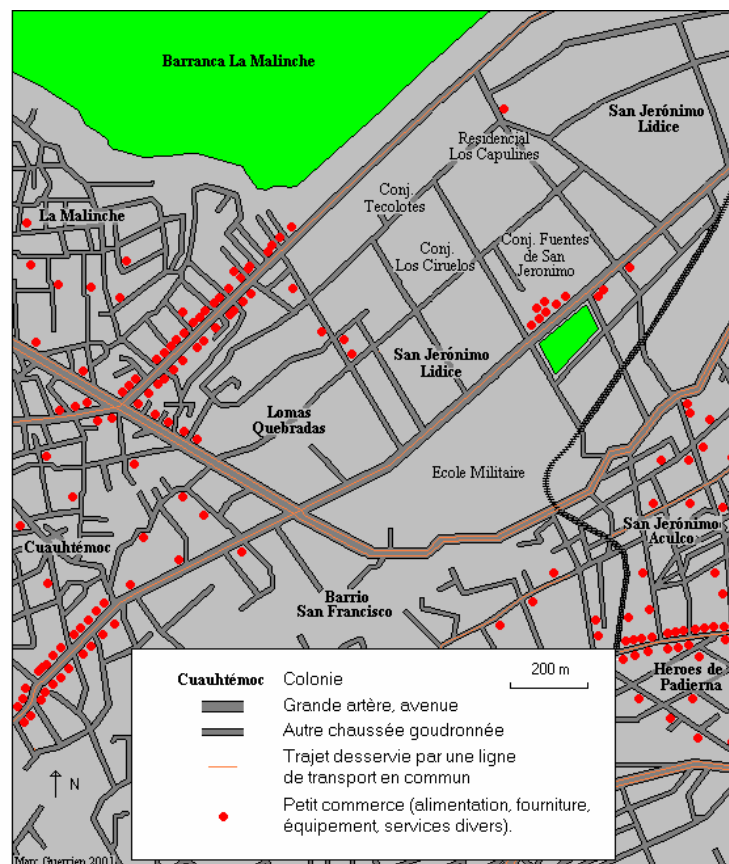
¹⁹⁵ Fabriques de *tortillas*, galettes traditionnelles de farine ou de maïs qui sont traditionnellement à la base de l'alimentation populaire mexicaine.

¹⁹⁶ Boulangeries.

¹⁹⁷ Mini-marchés.

journée du mouvement et de l'animation. D'une manière générale, dans ces zones populaires les commerces sont presque systématiquement disposés le long des axes principaux de circulation, les rues secondaires, souvent étroites, étant purement bordées de petites maisons individuelles. Là encore les difficultés pour se déplacer favorisent le développement de ces petits commerces de proximité, qui sont généralement avant tout des activités familiales de subsistance, tant ils ne sont que faiblement rentables pour ceux qui les tiennent.

Carte 35 : Les petits commerces de la zone San Jerónimo-Lomas Quebradas.



Cela étant dit, les *supermercados*¹⁹⁸, comme la *Comercial Mexicana* du complexe faisant face à la *glorieta* de *San Jerónimo*, à hauteur du périphérique, ou les enseignes *Superama* de la *Plaza Luis Cabrera* ou de la colonie *Olivar de los Padres*, qui sont plus destinés à la classe moyenne supérieure et dont l'accès se fait principalement en automobile, attirent aussi régulièrement les habitants des zones populaires alentours. A la différence des ensembles type *malls* comme celui de *Perisur*, ces supermarchés n'ont pas l'allure de forteresses, ils sont ouverts sur l'espace public, faciles d'accès à pied, et autant les produits (essentiellement alimentaires) qui y sont

¹⁹⁸ Supermarchés.

proposés que les tarifs qui y sont pratiqués montrent qu'une clientèle plus large est ciblée. De fait ce sont les seuls espaces commerciaux de ces zones périphériques où l'on trouve une réelle mixité sociale, les membres des couches aisées comme des gens plus humbles pouvant venir s'y approvisionner. Plus des deux tiers en tout cas des individus de l'échantillon déclarent se rendre au moins occasionnellement dans ce type de supermarchés. S'ils sont bien situés dans la même zone que celle de leur quartier de résidence, leur situation à proximité du périphérique fait que leur fréquentation par les résidents des hauteurs du *Cerro del Judío* nécessite quand même généralement l'usage d'une *pesera*. C'est donc surtout l'importante fréquentation des petits marchés populaires de quartier et des différentes *tienditas*¹⁹⁹ qui traduit l'inscription hyperlocale des pratiques de consommation. Là encore, en cohérence avec les données sur la fréquentation du centre, les commerces et marchés de la zone centrale de l'agglomération ne sont cités comme lieu d'approvisionnement que par moins d'une personne interrogée sur dix (8,97 %), essentiellement pour des achats spécifiques, vestimentaires ou ménagers notamment.

Photographie 23 : Les trois piliers traditionnels de la mexicanité populaire : la famille, le drapeau et la vierge de Guadalupe.



¹⁹⁹ Petites échoppes, épiciers.

B) Perception du Mexico des couches aisées et des espaces étrangers, fermeture sur le proche et ouverture sur le lointain.

1) Le regard sur les voisins aisés : entre indifférence et hostilité.

L'inscription hyperlocale de ces populations engendre logiquement une faible connaissance du reste de l'espace urbain, et en particulier de ce que l'on a appelé le Mexico moderne. Par exemple, les habitants de la zone du *Cerro del Judío* fréquentent très peu les galeries commerciales comme celles de *Perisur*, *Altavista* ou *Santa Fe*. Ceci n'est guère surprenant compte tenu des produits proposés, des tarifs en vigueur et surtout de la disposition et de l'architecture de ces ensembles analysés dans la deuxième partie. Ainsi, sur l'ensemble de l'échantillon, une seule personne cite spontanément ce genre d'enceinte lorsqu'on l'interroge sur les lieux où elle fait ses achats. Et plus de la moitié des personnes interrogées (56,4 %) déclarent tout simplement ne jamais avoir mis les pieds dans ces galeries commerciales. Parmi les autres, qui s'y sont déjà rendus ou le font plus ou moins régulièrement, seuls 41 % estiment s'y sentir les bienvenus lorsqu'on les interroge sur le sujet. Et la proportion considérable de 42,3 % des personnes interrogées déclarent s'y sentir mal à l'aise. Comme le dit simplement Samuel M., il s'agit pour beaucoup d'entre eux d'un « autre monde ». Ainsi Edgar R. ne fréquente pas ces ensembles non seulement parce que tout y est « très cher », mais aussi parce que les « gens y sont différents ». Ces témoignages rejoignent d'ailleurs celui, d'une autre époque pourtant, de Manuel Sánchez du célèbre roman d'Oscar Lewis, qui opposait l'atmosphère familière, colorée et pittoresque des marchés populaires et la froideur impersonnelle des enceintes plus modernes [1961]. Quoiqu'il en soit, les propos recueillis ici illustrent un malaise important, et symbolisent non seulement l'importance du décalage entre distances spatiales et sociales, mais aussi la conscience de leur existence. Celle-ci conditionne la perception que ces Mexicains de milieux modestes peuvent avoir des couches supérieures et des lieux qu'elles fréquentent. Il est d'ailleurs intéressant de constater que l'espace est très clairement et avant tout associé à un certain type de population, Domingo M. constatant que « ce sont des gens qu'(il) n'a pas l'habitude de fréquenter ». Comme Jorge C., qui constate simplement que « ce ne sont pas des endroits pour les gens comme (lui) », ces personnes interrogées semblent accepter cette situation, sans manifester de forte hostilité par rapport à des espaces perçus comme tout simplement étrangers, et dans une large mesure ignorés.

Mais certains, notamment parmi les jeunes de sexe masculin, éprouvent un malaise palpable qui se traduit par une hostilité manifeste vis-à-vis de ces espaces et de leurs occupants. Ils affirment ainsi qu'ils ne veulent pas fréquenter ce genre d'endroit parce que ceux qui les occupent leur semblent tout simplement « prétentieux » et « méprisants », ou parce qu'ils estiment qu'ils « se croient supérieurs ». Cette perception est largement compréhensible compte tenu de la teneur générale des propos des Mexicains issus des couches aisées relatée précédemment. La peur que leur inspire les jeunes des milieux populaires ainsi que les différences de codes de communication créent des tensions qui tendent à renforcer la fermeture réciproque des uns par rapport aux autres.

Logiquement, puisque l'on a vu que les populations concernées sont peu ou prou les mêmes que celles fréquentant les *plazas departamentales*, ces différences de code conditionnent aussi fortement la perception des zones résidentielles fermées qu'ont les habitants de ces quartiers populaires qui les bordent. Ainsi, à peine plus d'un dixième (12,82 %) des personnes interrogées qualifient spontanément de manière positive ce type d'habitats et les populations qui y résident lorsqu'on les interroge à ce propos. Parmi celles-ci, Julio V. estime par exemple que leur développement est une bonne chose car ils permettent d'assurer une « bonne sécurité pour les enfants », alors que Edgar G. apprécie les résidents de ces zones en raison de leur « bonne éducation » et de leur « amabilité ». Ces aspects sont ceux soulignés par les quelques personnes interrogées manifestant ouvertement de la sympathie et de la compréhension pour les résidents de ces ensembles fermés. Ils voudraient, à l'image de Rocío G., que « toute la ville soit comme ça », sans sembler envisager que le développement de ces zones fermées s'explique justement par l'extrême hétérogénéité de l'habitat urbain et qu'il n'est pas forcément de nature à l'atténuer, bien au contraire. Mais le jugement positif que font ces personnes s'explique aussi sans doute en partie par le fait que la présence dans leur voisinage de ces colonies aisées peut avoir un effet bénéfique indirect sur les zones populaires alentours, et notamment, comme on l'a vu dans la deuxième partie, pour tous ceux qui offrent des services en tout genres à ces Mexicains à haut pouvoir d'achat.

Malgré cela, ce regard positif ne reste le fait que d'une petite minorité de l'échantillon. Une part importante de celui-ci (38,46 %) est soit indifférente, soit plutôt compréhensive à l'égard de ceux qui optent pour ces pratiques résidentielles, tout en étant souvent consciente que cette évolution n'est pas forcément positive. Fernando R. affirme ainsi par exemple: « c'est bien pour eux, je comprends qu'ils préfèrent le confort et la sécurité, mais nous devrions tous vivre

ensemble et partager ». D'autres comme Domingo A. ou Julio C., plus représentatifs de ces personnes n'ayant guère d'opinion sur la question, se contentent de constater que « c'est leur style de vie, voilà tout », et d'affirmer qu'« ils font ce qu'ils veulent et ça ne me dérange pas ». D'une manière générale, les personnes qui se sentent peu concernées font plutôt partie des plus jeunes, qui ont grandi dans ce contexte urbain fragmenté et ne sont donc guère surpris et encore moins choqués par l'existence de ce que d'autres, ayant connu ou venant de sociétés urbaines moins fragmentées, peuvent percevoir avec un regard extérieur comme d'inadmissibles « *ghettos* de riches ». Dans le propos de ces jeunes au contraire on sent que la séparation est complètement assimilée et admise, se plaçant d'emblée comme différents des Mexicains des couches aisées, avec qui ils n'ont visiblement aucun contact et ne cherchent pas à en avoir. La question de la légitimité de ces ensembles dont ils ont pleinement intégré l'existence ne se pose pas pour eux, et ils manifestent une grande indifférence vis-à-vis de voisins en quelque sorte considérés comme des étrangers.

Cela étant dit, près de la moitié des personnes interrogées (48,72 %) expriment une opinion clairement négative sur le développement de ces ensembles fermés dans le voisinage de leur quartier, et manifestent une certaine hostilité vis-à-vis de leurs résidents. José S. n'apprécie par exemple pas du tout que ceux-ci veuillent ainsi « se séparer des pauvres » et les « laisser seuls avec tous leurs problèmes ». Dans le même ordre d'idée, Albert R. regrette l'apparition de ce qu'il considère comme « des sociétés qui veulent se mettre à part de la société commune », alors que Salvador R. n'apprécie guère que, parce qu'ils appartiennent à la « classe riche, ils refusent de se mélanger ». Adán P. voit quant à lui dans le développement de ces zones fermées la preuve que leurs habitants « n'aiment pas les gens qui ont des bas revenus ». Il estime par ailleurs qu'« ils croient que le monde est à eux », rejoignant le propos de ceux - dont ils faisaient d'ailleurs partie - qui reprochaient aux gens fréquentant les *plazas departamentales* d'être prétentieux et arrogants.

D'une manière générale, l'opinion de la moitié des personnes interrogées qui dénoncent le développement de ces ensembles résidentiels fermés peut être résumée par le propos de José G., qui voit dans celui-ci le symbole de la « polarisation injuste entre les riches et les pauvres au Mexique ». Ces habitants aux revenus très modestes ont bien conscience qu'ils n'accéderont probablement jamais à un tel niveau de richesse et de confort matériel. L'existence d'une telle opulence à quelques centaines de mètres de chez eux accroît un sentiment d'injustice ressenti au quotidien. La distance spatiale entre zones aisées et zones

défavorisées dans la période « pré-explosion urbaine » (ségrégation classique entre le rural et l'urbain) et dans la période industrielle (ségrégation entre quartiers bourgeois et ouvriers), atténue ce phénomène. Mais en phase de transition urbaine le regroupement dans des espaces restreints de couches sociales très hétérogènes rend particulièrement visibles les inégalités et accentue les rancoeurs et tensions sociales. On a ici une application concrète à l'échelle locale de l'idée de Bertrand Badie selon laquelle la mondialisation suscite, par la visibilité qu'elle crée, les aspirations à l'égalité [2002]. Comme nous le verrons dans la quatrième partie, cela ne signifie pas nécessairement que les inégalités ou « injustices » sont plus fortes que précédemment, mais surtout qu'elles sont plus palpables et donc ressenties plus fortement. De la même manière que les Mexicains des couches aisées prennent conscience de la pauvreté dans laquelle vit nombre de leurs concitoyens lorsque ceux-ci s'implantent autour de leurs zones résidentielles, ces derniers peuvent constater au quotidien et de leurs propres yeux les niveaux de confort et de richesse des élites nationales. Ils peuvent alors les comparer avec les leurs et s'en émouvoir. Ceci explique les discours désabusés - et pas toujours réellement fondés, ou en tout cas très simplistes - entendus dans les milieux populaires sur des élites, politiques notamment, qui ne penseraient qu'à « tout voler, se remplir les poches avec l'argent des Mexicains ». Beaucoup pensent en tout cas que les habitants des zones aisées « ont plus que ce qu'ils devraient avoir ». Cela conduit un certain nombre de personnes interrogées, notamment parmi les jeunes, à porter des jugements assez agressifs : « pendant qu'ils nous laissent dans la marge, eux vivent comme des rois » (Jorge C.), « ils se croient supérieurs et traitent mal les autres » (Teresa T.), « ils sont racistes avec les gens des quartiers populaires » (Cristina C.), etc.

L'évocation d'une forme de « racisme » par Cristina nous renvoie à cette question sensible évoquée précédemment. Comme dans les milieux aisés, et contrairement à Cristina, l'écrasante majorité des personnes interrogées ici nient l'existence du racisme dans la société mexicaine. A la question de savoir s'il existe un problème de racisme au Mexique, presque tous répondent spontanément par la négative, tout en sentant le besoin de préciser qu'eux mêmes ne sont « pas racistes », que « tout le monde est égal », que « les gens doivent être respectés pour ce qu'ils sont et non pour leur apparence physique », etc. Toutefois, quand on leur demande de caractériser leur propre « apparence physique », les personnes interrogées, et particulièrement les femmes, ont une très nette tendance à se présenter comme plus claires de peau, à ne pas assumer leur mexicanité. Très peu nombreuses sont celles se déclarant « *morena* », beaucoup plus nombreuses sont celles se déclarant « *blanca* » ou « *güera* ». Ces

termes sont de toute façon très subjectifs, mais l'écrasante majorité de notre échantillon a quand même un type physique bien plus proche de celui associé aux peuples autochtones qu'aux Européens, et il est clair que cette tendance à se « blanchiser » n'est pas innocente. Elle traduit bien une valorisation esthétique, profondément ancrée dans les mentalités, des types physiques « européens ». Elle résulte probablement d'une association faite dans les subconscients entre européanité et statut social élevé.

Quoiqu'il en soit, comme dans le cas des membres des couches aisées, et bien au-delà de la toujours délicate question raciale, les frontières sociales sont en tout cas reconnues par tous dans l'échantillon considéré ici, comme en témoigne l'usage systématique dans les propos des pronoms personnels *ils* et *nous* pour qualifier les citoyens suivant leurs quartiers de résidence. Toutes ces réponses montrent l'existence de frontières culturelles importantes, une profonde méconnaissance réciproque des différents groupes sociaux et de leurs modes de fonctionnement. Elles mettent en évidence nombre d'incompréhensions à l'origine de sentiments d'humiliation qui accentuent le mépris de l'autre et le climat de tension pouvant dégénérer en violence.

Ces différences de codes sociaux et de fonctionnement s'illustrent particulièrement dans le rapport à la propriété individuelle et dans le rapport à la femme. Notre expérience nous a en effet permis de constater que dans les quartiers populaires subsiste en effet souvent plus qu'on ne le croit un rapport à la propriété assez spécifique, sans doute hérité des pratiques paysannes locales anciennes. Les pratiques et les mentalités dans ce domaine évoluent, mais l'idée selon laquelle les objets et l'argent doivent « circuler » et être « utilisés » reste largement répandue. Les prêts que l'on pourrait qualifier de « à durée indéterminée » sont courants²⁰⁰. De la même manière, il est courant dans ces milieux d'échanger des objets en signe d'amitié, en quelque sorte d'appartenance à une même communauté, et les codes là-aussi sont spécifiques²⁰¹. Ce système classique des communautés anciennes fonctionne tant que tout le monde le respecte. Mais ces comportements sont souvent incompris dans d'autres milieux aux modes de

²⁰⁰ On pourrait caractériser le « prêt à durée indéterminée » comme suit : lorsque un individu λ emprunte un objet ou une somme à son ami l'individu μ pour telle ou telle raison, il ne le lui rend pas quand lui n'en a plus besoin, mais seulement si μ le lui redemande, si μ en « a besoin ». A la différence du prêt « à durée déterminée » (λ emprunte un objet ou une somme à μ avec une date convenue, au moins approximative, de retour), le prêt prend ici presque la forme d'un don en attente d'un contre-don. Les rôles sont inversés, ce n'est pas celui qui a emprunté qui doit aller vers l'autre, mais celui qui a prêté qui doit réclamer, ou demander un autre service en échange.

²⁰¹ Par exemple, lorsque λ se rend chez μ , il peut se « servir » et emmener un petit objet, généralement sans réelle valeur matérielle, sans que cela ne choque μ , qui en fera de même lorsqu'il se rendra chez λ

fonctionnement distincts, où ils sont assimilés à du vol ou de l'abus de confiance²⁰². Ces pratiques liées à une culture de la propriété collective indissociable du monde rural tendent certes à disparaître chez les *néo*-urbains des deux et troisième générations. Chaque fois plus le mode de fonctionnement basé sur le respect absolu de la propriété privée individuelle s'impose. Mais des restes de cette culture restent ancrés dans les mentalités de certains *néo*-urbains, et génèrent parfois des ambiguïtés et des malentendus qui contribuent à accentuer les frontières mentales. Marco B. déplore ainsi ce qu'il estime être la « fausse hospitalité » de nombre de Mexicains urbains contemporains : « ils te disent ma maison est ta maison, mais en réalité tu n'as le droit de rien toucher et de rien prendre. Si c'est ma maison, je dois pouvoir prendre ce que je veux, non? ». Ce raisonnement apparaîtra comme irréel pour les ressortissants de sociétés occidentales ou pour nombre de Mexicains des milieux aisés ayant la notion de propriété privée ancrée dès leur plus tendre enfance et depuis plusieurs générations dans leurs mentalités. Il l'est moins dans ces sociétés populaires *néo*-urbaines mexicaines. Si par exemple Marco B. se rend chez quelqu'un ayant d'autres *us*, et que celui-ci dise, en guise de bienvenue, « *mi casa es tu casa* », alors il est possible qu'il emmène avec lui un petit objet sans avoir demandé la permission. Son hôte considérera alors comme un vol un acte qui n'en est pas un dans l'esprit de son auteur. Ce rapport différent à la possession individuelle et le maintien de la primauté de la communauté sur la personne en termes de propriété dans certains milieux populaires explique dans une large mesure les propos des Mexicains aisés qui dénoncent l'absence chez eux de discipline et d'honnêteté. De la même manière il permet de mieux comprendre l'apparente naïveté du propos des personnes de notre échantillon qui reprochent de manière virulente aux membres des couches aisées de ne « pas vouloir partager », comme s'il était naturel et allait de soi que celles-ci le fassent spontanément, sans contrepartie (travail) et sans contrainte (lutte sociale).

Ce décalage culturel se manifeste aussi dans la vision de la femme et son respect en tant telle, en tant qu'individu indépendant (et non uniquement en tant que mère, épouse ou fille d'un homme). La liberté relative des mœurs plus importante dans les milieux aisés que dans les zones populaires constatée précédemment se traduit souvent par des malentendus conduisant à des comportements réciproquement incompris. Ceux-ci expliquent grandement les

²⁰² Si un individu v d'un milieu plus "occidental" prête à λ un objet et que celui-ci ne le lui rend pas dans un délai qu'il estime raisonnable, v l'interprétera comme une offense. De la même manière, si v réclame son argent ou son objet alors que λ estime qu'il n'en a pas particulièrement "besoin", λ se vexera. De même qu'il se vexera si, lorsqu'il se rend chez v , celui-ci ne lui offre pas un petit objet duquel il se sera épris et qu'il aura pris entre ses mains.

commentaires relatés précédemment sur ce qui est perçu par les jeunes des quartiers populaires comme étant de la présomption de la part des membres des couches aisées, et qui n'est parfois qu'une volonté de se protéger découlant d'un sentiment disproportionné d'insécurité. Car les comportements sur la défensive, mû notamment chez les jeunes filles par la crainte d'une humiliation ou d'une agression, les conduisent souvent à éviter de se comporter de manière naturelle et aimable, en érigeant dans l'espace public une barrière avec l'environnement humain que l'on peut mettre en parallèle avec les clôtures qui entourent tous les espaces de vie des membres des couches aisées²⁰³. Tout est donc une question de codes et de perceptions, qui varient généralement d'autant plus que les pratiques sociales diffèrent. La fréquentation de circuits fermés - le quartier dans les milieux populaires, l'archipel du Mexico moderne dans les milieux aisés - qui s'entremêlent peu ou pas du tout accentuent ces différentiels. Dans les quartiers populaires enclavés, il conduit, comme dans les milieux aisés, au phénomène évoqué précédemment de « socio-centrisme ».

Ce phénomène de socio-centrisme apparaît dans ces zones populaires de manière particulièrement évidente lorsque l'on demande à nos interlocuteurs de définir le niveau socio-économique de leur quartier et que l'on compare leurs réponses avec la représentation qui en est faite par les habitants des quartiers aisés voisins. Dans notre échantillon, 3 personnes seulement qualifient leur colonie de « pauvre », alors qu'une écrasante majorité (86,7 %) la qualifie de « classe moyenne ». Ils catégorisent ainsi leur colonie parce qu'« elle a les services basiques, le nécessaire » (Samuel M.), « elle dispose de la lumière, de l'eau courante, de commerces », « il n'y a pas beaucoup mais l'on ne manque pas de beaucoup non plus » (Jorge H.), « il y a de quoi survivre » (José J.), « personne ne reste sans manger » (Esmeralda E.), etc. On est ici bien loin des critères occidentaux pour définir la classe moyenne. Le cadre de référence de ces habitants n'est pas constitué par les standards des pays les plus développés du monde, mais le milieu dans lequel ils évoluent ou dans lequel ils ont évolué. Ces *néo*-urbains mexicains comparent plus leur situation à celles de leurs voisins

²⁰³ Par exemple, si une jeune fille coquette des milieux aisés se promène seule ou avec quelques amies du même sexe dans un espace ouvert ou public, elle a de fortes chances d'être victime de désagréments tels que des regards trop insistants, des sifflets provocateurs, voire pire, de la part de quelques hommes sexistes considérant que du fait qu'elle n'est pas accompagnée, elle est en quelque sorte « disponible ». Ce genre de mésaventures ne lui arrivera pas, ou que très rarement, dans les espaces fermés ou privés comme les *plazas departamentales*, les clubs ou l'école, ce qui ne fait qu'accentuer le repli sur ceux-ci et l'abandon de l'espace public. Et les rares fois elle aura à traverser l'espace public, elle se comportera de manière à bien marquer ses distances avec ceux qui l'occupent afin d'éviter ces comportements excessivement familiers et désagréables. Ces attitudes distantes et fermées expliquent en partie le fait que nombre des personnes interrogées dans notre échantillon perçoivent comme étant prétentieux des résidents des zones aisées qui ne le sont pas toujours forcément, mais qui sont avant tout sur la défensive.

ou encore à celle de leurs familiers restés dans les campagnes des Etats de Puebla, Hidalgo ou Tlaxcala qu'à celle des classes moyennes occidentales. C'est ce qui les conduit à cette définition sociocentriste de leur classe d'appartenance. De la même manière que pour les membres des couches aisées les riches sont en quelque sorte ceux qui ont plus qu'eux-mêmes, pour les habitants des quartiers populaires les pauvres sont ceux qui ont moins qu'eux. Ainsi, alors que pour ces derniers leurs voisins des quartiers aisés sont « très riches » et que pour ceux-ci les premiers sont « très pauvres », le fait qu'ils s'autodéfinissent pratiquement tous eux-mêmes comme « moyens » montre à quel point la déconnexion réciproque est forte, et combien la conscience d'appartenir à des univers sociaux différents est profondément ancrée.

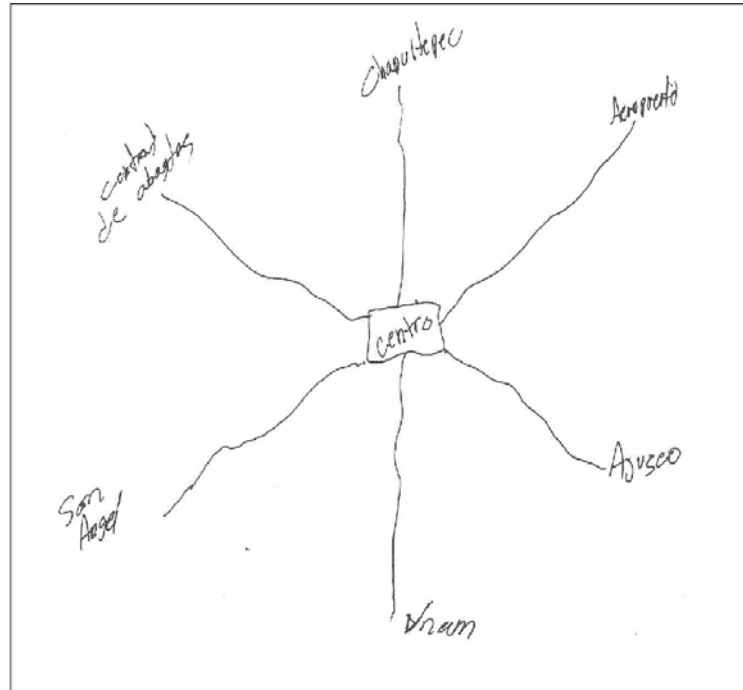
2) Spatiocentrisme à l'échelle locale, exocentrisme à l'échelle globale.

De la même manière que l'absence de contact entre ces membres de couches distinctes de la population et l'homogénéité sociale de leurs réseaux provoque ce socio-centrisme, la faible fréquentation du reste de l'agglomération est à l'origine du phénomène de spatiocentrisme observé chez les personnes interrogées. Celui-ci se manifeste à travers les “cartes mentales” de Mexico qu'on leur a demandé de réaliser. 59 des 78 personnes interrogées ont bien voulu se prêter à cet exercice consistant à représenter de mémoire un espace donné sur papier. On leur a demandé ici non pas de dessiner un plan de la Zone Métropolitaine, de la ville de Mexico ou encore de leur délégation ou colonie, mais, de manière volontairement vague et ambiguë, de “dessiner un plan de leur ville”.

Parmi les 59 représentations obtenues, on distingue deux grands groupes. Le premier est constitué des dessins réalisés par les personnes qui ont essayé, avec plus ou moins de bonheur, de faire une carte relativement objective du District Fédéral ou de l'agglomération dans son ensemble. « Dessiner un plan de leur ville » équivaut logiquement pour ces individus à « dessiner un plan de la ville de Mexico »: elles ont interprété la demande au premier degré. La carte de Karina B. est assez représentative de ce type de représentations. Bien que, interrogée sur la question, cette femme au foyer de 42 ans déclare avant tout s'identifier à son quartier plutôt qu'à la ville dans son ensemble, la représentation d'ensemble qu'elle fait de la ville montre une conscience d'appartenance à un tout urbain et témoigne de l'absence de phénomène de spatiocentrisme : elle ne place ni elle ni son quartier au centre de sa représentation (*Dessin 6*). Dans le cas de ce type de représentations, que l'on retrouve dans

un petit tiers de l'ensemble de celles-ci, l'imaginaire urbain ne se résume pas à l'espace vécu et pratiqué.

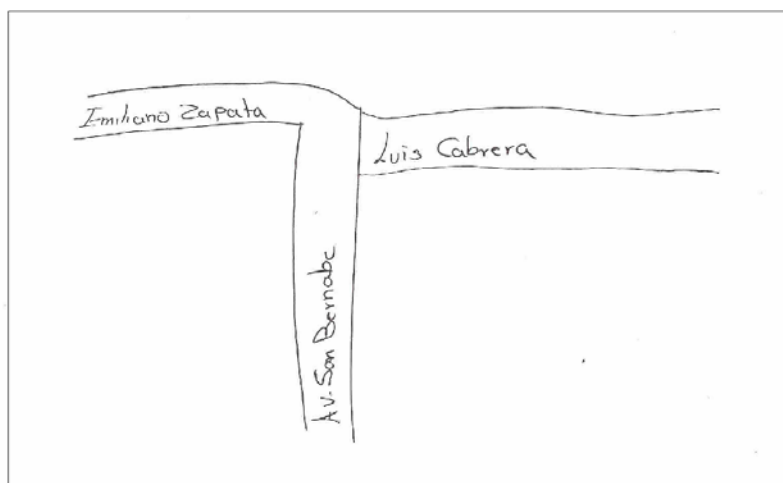
Dessin 6 : Carte mentale de Karina B.



Le second grand groupe de cartes - le plus important - est constitué de représentations réalisées par des personnes qui ont interprété différemment la demande, et qui en réponse à la même question ont dessiné spontanément un plan de leur quartier ou de la zone dans laquelle elles vivent. Pour ces individus, “leur ville” équivaut et se limite à leur espace vécu au quotidien. Une forme que l’on pourrait qualifier de “fragmentation mentale” apparaît ici : la ville se confond avec le quartier, et *vice versa*. Compte tenu de ce que l’on a constaté précédemment (moins de mobilité, moins d’activité en dehors du foyer), il n’est guère surprenant qu’une majorité de femmes composent ce second groupe de personnes interrogées. La représentation d’une mère célibataire de 38 ans restée anonyme montre un exemple presque caricatural de réduction de la ville à son propre espace de vie (*Dessin 7*). Le quartier est limité ici au croisement de trois axes, les avenues *San Barnabe* et *Luis Cabrera* et la rue *Emiliano Zapata*. On peut difficilement faire plus rudimentaire, et proposer une vision plus minimaliste de la ville de Mexico. De fait, il n’est guère surprenant que l’auteur de cette carte travaille dans son propre quartier de résidence et déclare ne jamais en sortir. Mais, autant que

la fermeture sur l'extérieur et l'absence de fréquentation d'autres zones de l'espace urbain, la faiblesse du niveau d'éducation semble un facteur explicatif important du spatiocentrisme observé chez une majorité d'individus. Ainsi par exemple cette femme célibataire de 38 ans déclare n'avoir jamais été à l'école et place la télévision en tête de ses activités préférées, alors que par exemple Karina B., qui ne sort pas non plus beaucoup du quartier, mentionne la lecture parmi ses loisirs. On peut être tenté de mettre ce facteur en rapport avec les différences de représentations de l'espace de la part d'individus ayant pourtant un profil de pratiques de celui-ci similaire, centré sur le quartier. La connaissance de l'espace et des échelles découle ainsi chez les habitants des colonies populaires certes des pratiques qu'ils en ont, mais aussi des connaissances abstraites acquises notamment grâce à la lecture (textes, plans, cartes) et qui sont le fruit d'une certaine curiosité intellectuelle. La tendance globale sur les 59 cas observés ici est en tout cas à une corrélation négative entre niveau d'éducation et spatiocentrisme. Cette corrélation est certes due à un facteur tiers, le degré de mobilité dans l'ensemble de l'agglomération dont on a vu dans la deuxième partie qu'il était dans l'ensemble positivement corrélé au niveau d'éducation, mais le lien direct entre capacité d'abstraction et objectivité de la représentation est réel lui aussi.

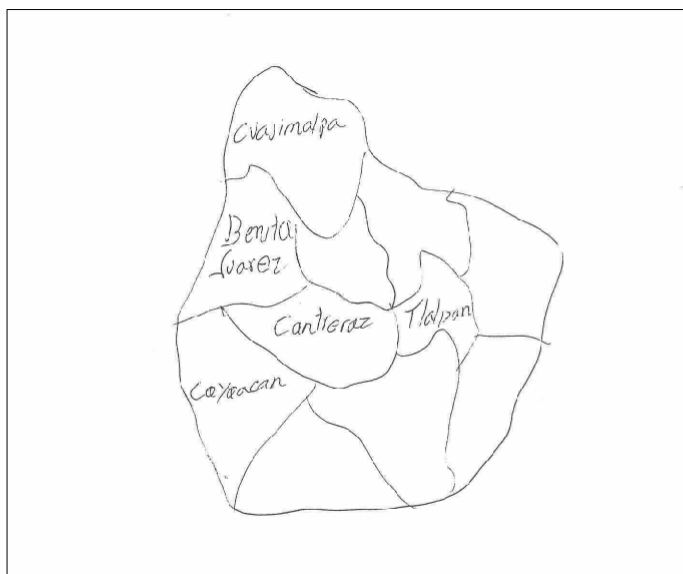
Dessin 7 : Carte mentale de la mère célibataire de 38 ans.



Le dessin de Rámiro, 32 ans, illustre d'une manière originale une autre forme de spatiocentrisme que l'on retrouve dans nombre de cartes. Son originalité réside dans le fait que se confondent subtilement objectivité et spatiocentrisme. En effet, les contours de la représentation correspondent assez fidèlement à la forme du District Fédéral, mais les

délégations du Sud-Ouest (Magdalena Contreras, Alvaro Obregón et Tlalpan) sont placées au centre de celui-ci, et celles qui leurs sont limitrophes ou proches sont disposées à leur périphérie (*Dessin 8*). Ceci au mépris évident de la réalité de l'emplacement des entités les unes par rapport aux autres. En fait, dans l'esprit de l'auteur, le centre géographique de l'agglomération se confond avec son lieu central de vie personnel. La ville tourne en quelque sorte autour de son propre espace vécu au quotidien. Il s'agit d'une belle illustration de l'idée selon laquelle dans une mégapole où coexistent différentes manières de la vivre, la pratiquer et la percevoir, il est difficile d'identifier un centre unique, et même de parler de polycentralité tant chaque sous-espace, chaque groupe socioculturel, voire chaque individu, possède son propre centre et ses propres réseaux de sociabilité. Dans cette représentation, la confusion entre le global (le DF dans son ensemble) et le local (la délégation) illustre en tout cas toute la difficulté à établir l'ensemble des liens entre le micro et le macrospace urbain dans une agglomération éclatée comme celle de Mexico.

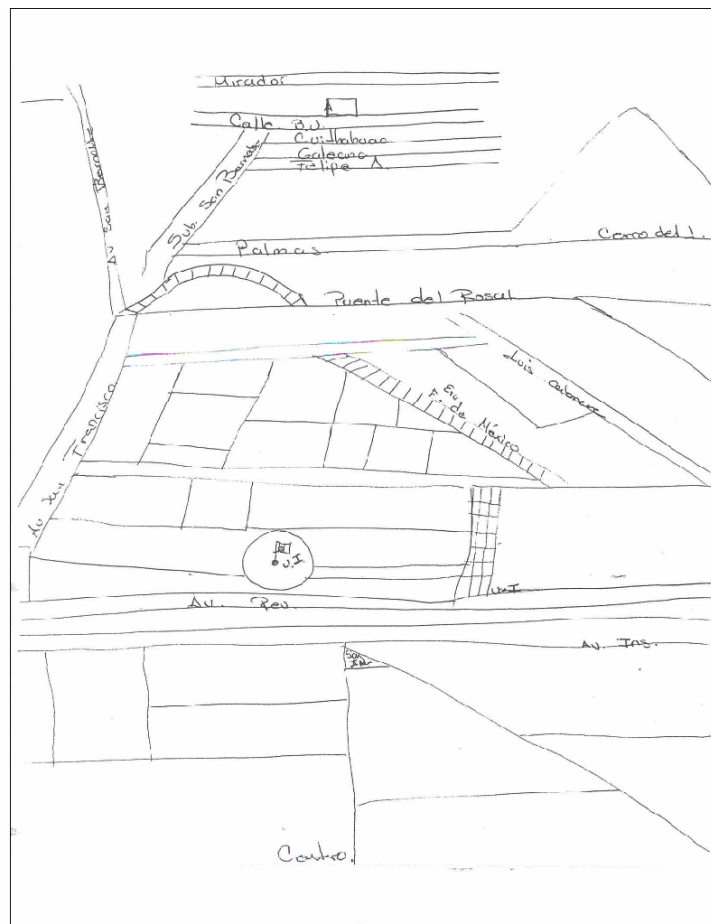
Dessin 8 : Carte mentale de Rámiro.



La carte réalisée par une femme de 28 ans restée anonyme nous donne une illustration plus nuancée du phénomène de spatiocentrisme. La perspective cavalière traduit une représentation intuitive, de type croquis, et non cartographique, de la réalité spatiale (*Dessin 9*). Les hauteurs du *Cerro del Judío* sont ainsi représentées en haut du document, alors que situées en réalité au Sud du centre. Par ailleurs, la représentation de cette femme grossit démesurément l'importance de son quartier : celui-ci occupe les trois quarts de l'image alors qu'il a une étendue réelle bien

moindre de celle de l'espace le séparant du centre. Toutefois, l'information intéressante ici est que son quartier est quand même situé par rapport à un point central de référence indiqué en bas de l'image (« centro »). La représentation du chemin menant à celui-ci est des plus confuses et erronées (les avenues *Revolución* et *Insurgentes* y mènent, contrairement à ce qu'indique le croquis), mais la volonté d'emplacement par rapport à ce centre montre malgré tout la conscience d'appartenance à l'ensemble de la ville de Mexico.

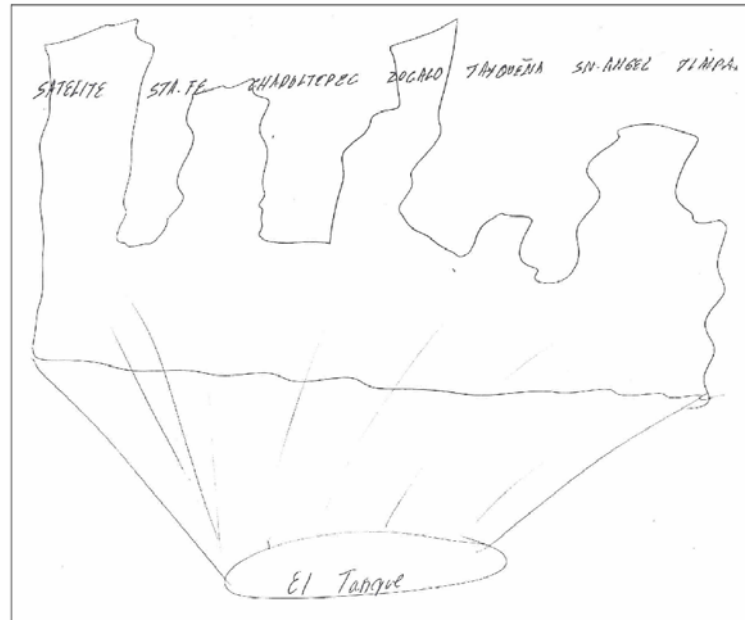
Dessin 9 : Carte mentale de la femme de 28 ans.



La carte de José González Felipe est elle originale en ce sens que son auteur, habitant les hauteurs de la colonie *El Tanque*, semble se placer en observateur privilégié mais distant de la ville (*Dessin 10*). Il nomme un certain nombre de points de référence (*Ciudad Satelite*, *Santa Fe*, *Chapultepec*, *Zócalo*, *Tasqueña*, *San Angel* et *Tlalpan*) appartenant exclusivement à la moitié Ouest ou au centre de l'agglomération, et s'il les place à peu près correctement de gauche à droite dans le sens Ouest-Est, sa représentation n'a qu'une dimension et il les représente comme s'ils étaient à la même latitude. Tous ces points apparaissent comme équidistants de la colonie

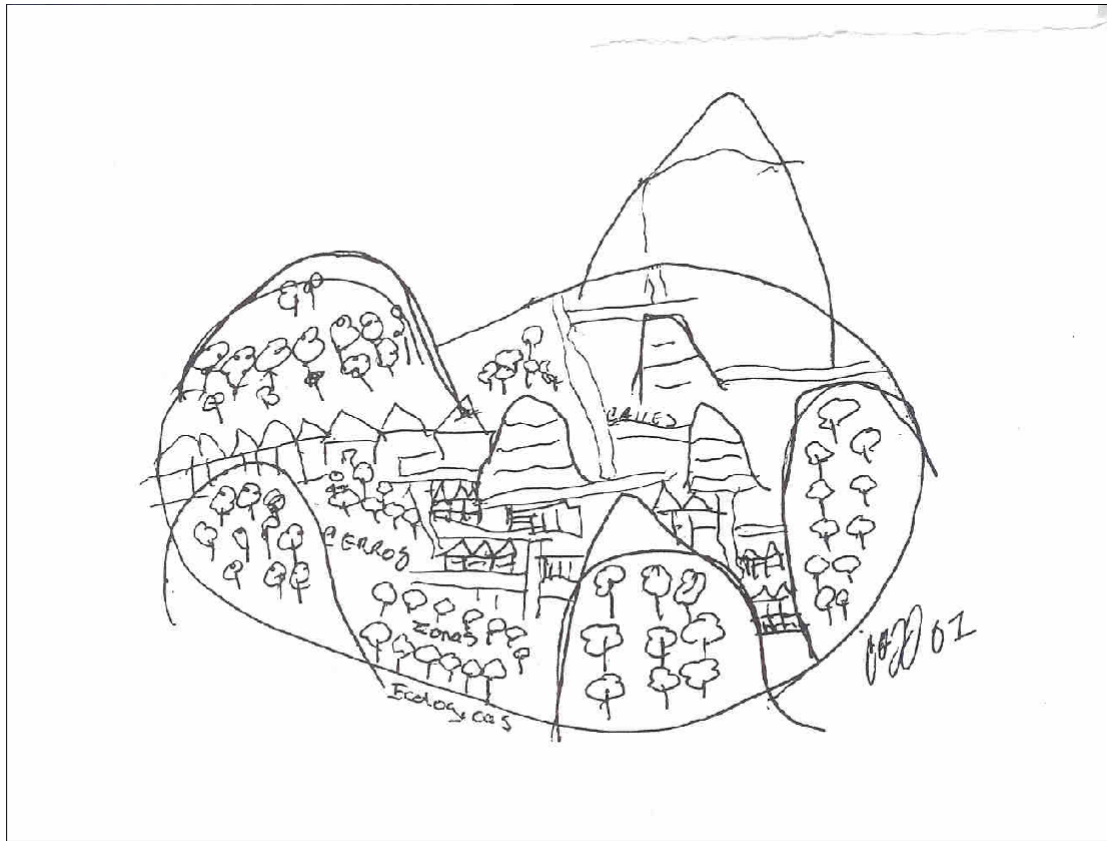
El Tanque, et assez lointains : le quartier de résidence de l'auteur de cette représentation apparaît comme isolé, à l'extérieur de la ville, même si de son point de vue, il semble rayonner sur celle-ci, voire la dominer.

Dessin 10 : Carte mentale de José González Felipe.



Pour finir, la carte de Raúl, 21 ans, est sans doute la plus originale de toutes, et traduit une forme ultime de spatiocentrisme (*Dessin 11*). La perspective est là aussi cavalière, mais l'espace est en plus représenté de manière circulaire, et la priorité est donnée à la dimension physique (relief, espaces verts). Les rues et maisons se font discrètes parmi une végétation luxuriante. C'est une ville de Mexico charmante que nous dépeint Raúl, loin de tous les clichés sur la grisaille d'un ensemble urbain « monstrueux ». Malgré l'absence de couleur, sa représentation, qui évoque presque un *codex* indigène, est profondément joyeuse. En ce sens, elle se démarque de toutes les autres représentations. Mais dans le fond, elles rejoint les autres cartes spatiocentristes puisque c'est seulement sa ville à lui, à la frontière entre l'espace urbain et l'espace rural, que Raúl nous représente ici. La forme insulaire donnée à l'espace représenté montre à quel point dans l'esprit de l'auteur il est coupé du monde urbain environnant et replié sur lui-même, formant une ville dans la ville.

Dessin 11 : Carte mentale de Raúl.



Quoiqu'il en soit, cette enquête montre donc que l'isolement des quartiers populaires d'une zone périphérique comme celle du *Cerro del Judío* est double : isolement par rapport au reste de l'agglomération et notamment son centre, avec une faible conscience d'appartenance à un tout urbain, et isolement par rapport aux zones résidentielles voisines des mêmes périphéries. On a donc un double processus de fragmentation, à l'échelle de l'ensemble de l'agglomération et à l'intérieur même des délégations périphériques les plus hétérogènes au niveau socio-économique et culturel. Paradoxalement, comme dans les milieux aisés, à cette désintégration et ce désintéressement à l'échelle locale correspond une certaine curiosité pour l'extérieur de l'espace urbain et l'étranger, les Etats-Unis exerçant notamment un fort pouvoir d'attraction sur nombre des personnes interrogées. En quelque sorte, ils sont perçus comme le centre réel du monde, le Mexique étant qualifié d'« isolé » et de « loin de tout », tant et si bien qu'au spatio-centrisme constaté à l'échelle locale correspond une forme d'« exocentrisme »²⁰⁴ à l'échelle globale, qui en découle finalement autant qu'elle l'explique.

²⁰⁴ Exocentrisme qui consiste à placer au centre un espace étranger et lointain sur lequel on n'a guère de possibilité d'action, mais qui exerce une forte influence.

Pourtant, si la majorité des individus de l'échantillon (79,5 %) déclarent avoir déjà séjourné dans d'autres Etats du Mexique (le plus souvent dans ceux où des membres de leur famille résident), seulement deux personnes sur les 78 interrogées se sont rendues une fois à l'étranger, en l'occurrence aux Etats-Unis. Mais 89,7 % des personnes interrogées déclarent qu'elles aimeraient visiter le pays voisin du Nord, en particulier pour « connaître des gens différents », pour « apprendre une autre langue », pour « connaître un pays plus développé », pour « sa technologie plus avancée », etc. Malheureusement, le tourisme en Amérique du Nord est impossible pour ces Mexicains des milieux humbles : même s'ils disposaient des moyens financiers suffisants pour se rendre là-bas (le trajet en autocar jusqu'à Los Angeles ou Houston est long et pénible mais relativement économique), l'accès au territoire américain leur est strictement interdit, en raison évidemment de l'immigration illégale massive aux Etats-Unis²⁰⁵. Ainsi seul un vingtième des frères et sœurs des personnes interrogées réside effectivement aux Etats-Unis (*Graphique 8.9*), alors que les candidats potentiels sont bien plus nombreux.

En effet, sur notre échantillon, une proportion considérable de 57,7 % des personnes interrogées répondent par l'affirmative à la question de savoir s'ils seraient disposés à émigrer aux Etats-Unis pour travailler. Près de la moitié des personnes interrogées (48,7 %), généralement les jeunes, répondent même par l'affirmative sans aucune condition, avec un certain enthousiasme. 9 % de nos interlocuteurs ne sont quant à eux disposés à le faire que sous certaines conditions, comme celles de pouvoir y aller avec leur famille, être en situation régulière, ou être sûr d'y avoir un travail. A cette majorité se déclarant disposée à émigrer à l'étranger pour travailler, s'ajoutent les 16,7 % répondant par la négative sans toutefois en rejeter le principe. Ces personnes, le plus souvent les plus âgées, ne se déclarent pas prêtes à émigrer non pas parce qu'elles voient l'idée d'un mauvais œil, mais simplement parce qu'elles considèrent qu'elles ont passé l'âge (« avant je l'aurais fait mais plus maintenant »), que ce n'est pas possible (« ils ne nous laissent pas entrer aux Etats-Unis »), qu'elles auraient trop de mal à trouver un emploi (« ce n'est pas évident de trouver du travail là-bas »), etc. Finalement, seul un quart des personnes interrogées (25,6 %) ne manifeste aucune envie d'émigrer aux Etats-Unis, parce que leurs « vie et proches sont ici », parce qu'ils se sentent « bien dans leur pays et que ce n'est pas mieux ailleurs », etc.

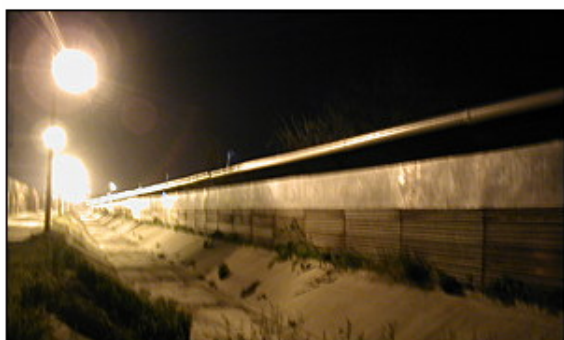
²⁰⁵ Le spécialiste Sergio Bendixen estime que 650 000 Mexicains émigrent chaque année aux Etats-Unis depuis 2000 [Becker, 2004].

Ces chiffres éloquentes montrent l'ampleur de la fracture au sein d'une société mexicaine où les membres des couches populaires, et particulièrement les jeunes, ont l'impression que la seule possibilité qui leur est offerte de s'élever socialement est de quitter leur pays, de se déraciner spatialement. Paradoxalement, à la réalité de l'enracinement dans le quartier correspond une forme de tentation de déracinement total. Comme s'il était plus facile de partir très loin que tout près. Il faut dire que les différences de niveau de vie et de développement entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine et la position stratégique du Mexique au contact des Etats-Unis prédisposent particulièrement les Mexicains à envisager et à accomplir l'émigration. Les 14 milliards de dollars US envoyés annuellement par les émigrés au pays [Becker, 2004] ne font qu'accentuer la tentation d'un exil perçu comme doré. Et ce même s'il ne l'est pas toujours autant que les Mexicains de l'extérieur ont tendance à le montrer lorsqu'ils rentrent chez eux, soucieux d'afficher leur réussite et ainsi justifier *a posteriori* le bien-fondé de leur départ. Aux facteurs socio-économiques s'ajoutent les facteurs culturels, avec la fascination exercée par les Etats-Unis par le biais notamment du cinéma et de la télévision, mais aussi une sorte de « culture de la migration » qui semble apparaître chez les *néo*-urbains de la deuxième génération²⁰⁶.

Quoiqu'il en soit, le propos des personnes interrogées ici montre que franchir le mur qui les sépare de leurs voisins nord-américains ne leur apparaît pas plus difficile que de franchir ceux qui les séparent de leurs compatriotes barricadés dans leurs quartiers fermés. De fait, les murs qui coupent à l'intérieur de l'espace urbain national les couches supérieures des couches populaires apparaissent symboliquement comme le prolongement du mur qui sépare la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. A deux échelles différentes, on a en quelque sorte ici la matérialisation d'une seule et même frontière, celle qui sépare le « premier monde » et le « tiers monde ». Mais nous verrons dans la quatrième partie que le même type de frontières *intra*-urbaines se dessinent aujourd'hui chaque fois plus dans les Etats du Sud des Etats-Unis, et notamment dans ceux ayant de fortes concentrations de migrants économiques mexicains, si bien que franchir le *Río Bravo* ne suffit plus. Plus les mexicains sont nombreux aux Etats-Unis, plus leur situation semble se précariser, comme l'a montré le dernier recensement [US Census, 2000].

²⁰⁶ Le modèle positif de leurs parents, qui ont migré des campagnes vers la ville pour s'élever socialement, n'est en effet pas à négliger. Inconsciemment, pour nombre d'enfants de migrants l'idée de la réussite passe par le départ, une sorte de mentalité voulant que l'accomplissement personnel et le gain de l'estime et du respect des autres passe par l'émigration est largement répandue. Elle explique autant qu'elle est due au comportement des émigrés qui souvent montrent avec ostentation leurs richesses de retour aux pays, y envoient des sommes considérables et y exercent par procuration une influence considérable. Tout ce contexte a amené le Président Vicente Fox, aussi habile politiquement que démagogue, à qualifier de « héros » ces émigrants mexicains, et à afficher dans son programme la négociation d'un très improbable accord de libre circulation des personnes avec les Etats-Unis et le Canada.

Photographies 24: Les murs entourant les zones résidentielles aisées de la capitale et celui qui barre la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique (photos 24.a. et 24.b.) matérialisent la frontière entre le monde développé et le monde en voie de développement. Les multiples tentatives de franchir le second s'achèvent le plus souvent par une reconduction à la frontière (photo 24.e), mais se terminent aussi parfois bien plus dramatiquement (photos 24.c. et 24.d.).



Pour conclure, on soulignera que l'étude des pratiques, perceptions et représentations de l'espace urbain dans une zone populaire comme celle du *Cerro del Judío*, et sa comparaison avec celles observées dans les zones résidentielles aisées, montre l'importance du décalage et de la distance socio-économique mais aussi culturelle entre des populations pourtant très proches dans l'espace

les unes des autres. A la forte déterritorialisation des rapports sociaux constatée dans les milieux aisés correspond un fort enracinement dans le quartier dans les milieux populaires. Ces différences de pratiques de la ville, liées aux différences de possibilités en termes de consommation et de mobilité, engendrent et perpétuent les frontières sociales et mentales au sein de la population. D'une certaine façon ce sont bien des mondes parallèles qui cohabitent dans l'espace urbain, un Mexique « réel », celui du *Cerro del Judío*, qui appartient incontestablement au monde en voie de développement, et un Mexique « moderne », qui répond aux standards du « premier monde » et revendique son appartenance à celui-ci. La dynamique de fragmentation de l'espace urbain est la manifestation dans le paysage de cette division, mais elle contribue aussi à l'entretenir et la renforcer.

Cela étant dit, il est intéressant de constater que si notre expérience du terrain et nos enquêtes montrent que les contacts sont très limités ou fortement hiérarchisés (rapport de « serviteur à servi ») entre les habitants des quartiers résidentiels fermés et ceux des colonies populaires voisines, on observe un certain nombre de points communs où se retrouvent une majorité de Mexicains. Tout d'abord pour exprimer un certain malaise et proposer une vision négative de la ville de Mexico d'aujourd'hui. Il se traduit notamment dans l'abandon du symbole de l'unité de celle-ci qu'est le centre, et la généralisation d'un sentiment diffus d'insécurité parmi toutes les couches de la population. A ce malaise vis-à-vis de la ville dans son ensemble s'oppose dans chaque milieu une vision plutôt positive de sa propre ville vécue. La déstabilisation inhérente à la rapidité de la transition urbaine mexicaine explique dans une large mesure le réflexe de repli sur un environnement social restreint qui reconforte. Dans les milieux populaires cet environnement est le quartier d'habitat, et dans les milieux aisés il s'agit des circuits et réseaux privés du Mexico moderne.

Ensuite l'attrance et la fascination pour l'étranger et notamment les Etats-Unis est elle aussi dans une large mesure commune à l'ensemble de la société, même si elle s'exprime différemment suivant les différents groupes sociaux. Dans les milieux aisés, on visite régulièrement les Etats-Unis, on s'inspire volontiers du mode de vie de ses classes moyennes et on cherche à s'identifier à elles, mais on ne cherche pas spécialement à s'y installer. Car la qualité de vie, le confort et le statut social acquis au Mexique ne sont pas évidents à retrouver à l'extérieur, où tous les services coûtent bien plus cher et où les Mexicains aisés ne sont soudain « plus grand chose », seulement « un de plus » pour reprendre les mots de Adriana F. De fait, il est bien moins aisé de disposer d'une armée de serviteurs en Amérique du Nord qu'au Mexique. Par contre dans les milieux

populaires, où l'on ne connaît pas de « première main » la société nord-américaine, et où l'on dénigre parfois ses valeurs plus individualistes, féministes et libérales, on est souvent quand même disposé à aller y vivre et travailler, exactement pour la raison inverse des membres des milieux les plus aisés, à savoir pour améliorer sa qualité de vie, son confort et son statut social.

Ce lien entre le global et le local et ces paradoxes apparents invitent à replacer le cas mexicain dans le contexte général de la transition urbaine mondiale, et d'esquisser une comparaison avec d'autres contextes socioculturels. C'est ce que l'on se propose de faire maintenant dans la quatrième partie, avant de s'intéresser aux problèmes posés par les phénomènes mis en évidence jusqu'ici, et aux perspectives envisageables pour l'avenir.

QUATRIEME PARTIE

QUATRIEME PARTIE.

TRANSITION URBAINE ET FRAGMENTATION DE L'ESPACE : ENJEUX ET PERSPECTIVES.

Après avoir décrit au cours des trois premières parties le contexte socio-économique et culturel, puis la nature et l'intensité des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain dans le croissant Sud-Ouest de l'agglomération de Mexico, il convient donc de s'intéresser aux perspectives offertes par la situation actuelle, en replaçant le cas mexicain dans un cadre plus global. En effet, on sait que ce type de phénomène n'est pas spécifiquement mexicain mais se manifeste, dans le contexte actuel dit de « mondialisation » [Dollfus, 1997], dans nombre d'agglomérations nord et sud-américaines, ou même asiatiques et africaines²⁰⁷. Pour justement distinguer ce qui constitue une particularité mexicaine de ce qui relève d'un phénomène global, et ainsi mettre en valeur ce que le cas de Mexico peut apporter à la réflexion générale sur les questions de fragmentation de l'espace urbain, on se propose d'esquisser une comparaison entre le système socio-spatial ségrégatif qui s'y est mis en place avec ceux en vigueur dans des ensembles urbains appartenant à d'autres aires géographiques et socioculturelles. Pour constater, dans la continuité de ce qui a été entrevu dans la troisième partie, que la particularité de l'agglomération de Mexico est justement la multiplicité et le mélange des influences culturelles. Cette perspective plus globale permettra de mettre en évidence l'importance des facteurs anthropo-démographiques dans le développement des phénomènes de fragmentation de l'espace à Mexico, dans cette phase historique que l'on a qualifié de « transition urbaine ». Elle nous permettra d'appréhender avec plus de distance les perspectives envisageables pour l'avenir et d'identifier les principaux risques, en termes sociaux, politiques ou écologiques, dont le processus de fragmentation socio-spatiale mexicain se trouve aujourd'hui être porteur.

²⁰⁷ On renvoie notamment à l'ouvrage coordonné par Françoise Navez-Bouchanine, *La fragmentation en question* [2002], et au dossier *Enclaves Résidentielles* du n°337 de la revue *Urbanisme* [2004].

I. UN PHENOMENE GLOBAL DANS LE CONTEXTE LOCAL DE TRANSITION URBAINE

A) Mexico dans le contexte global : esquisse comparative.

1) Intégration globale, exclusions locales.

A l'instar de ce que l'on a pu voir pour Mexico, les années 1980 et 1990 ont vu nombre d'agglomérations du monde occidental, et « extrême-occidental »²⁰⁸, être marquées par des phénomènes de fragmentation de l'espace, souvent assimilés à l'un des avatars du processus de mondialisation libérale [Caraggio, 1994 ; Smith & Katz, 2000]. Les études sont particulièrement abondantes en ce qui concerne les gated communities nord-américaines, mais d'autres analyses les généralisent à l'ensemble des sociétés urbaines contemporaines, avec des degrés de fragmentation plus ou moins importants. Les facteurs explicatifs mis en évidence jusqu'ici dans le cas de Mexico sont généralement considérés comme tout aussi essentiels dans d'autres aires culturelles. La révolution des transports et celle des techniques de l'information, en ce sens qu'elles auraient induit une dématérialisation et une déterritorialisation des rapports sociaux et des activités économiques, seraient des facteurs explicatifs importants d'extraction de l'espace public des couches urbaines moyennes et supérieures [Borja, Castells 1997]. En modifiant les pratiques de la ville de parties croissantes de la population, et notamment de celles ayant les plus grandes influences sur les évolutions urbanistiques, la généralisation des différentes innovations techniques et l'individualisation des comportements expliqueraient partout l'apparition de formes urbaines nouvelles adaptées à un contexte et des aspirations ou besoins nouveaux.

Comme on l'a déjà suggéré, ces mutations sont souvent étroitement associées au libéralisme économique triomphant, qui partout a provoqué, malgré la croissance économique²⁰⁹, un accroissement des tensions sociales, dont les signes de fragmentation dans les paysages urbains comme la multiplication des quartiers résidentiels fermés apparaissent

²⁰⁸ Formule utilisée par Alain Rouquié pour désigner l'Amérique latine tout en soulignant sa spécificité culturelle [1987].

²⁰⁹ Exceptionnellement élevée en Amérique du Nord, chaotique en Amérique Latine, modérée en Europe au cours de cette période

symboliquement comme une expression physique [Prevôt Schapira, 1999]. De fait, dans le contexte actuel d'affaiblissement des frontières internationales, de multiplication des transferts de personnes (touristes, migrants, voyageurs professionnels) et d'informations (médias de communication, cinéma et musique populaires, etc.), on peut effectivement envisager l'hypothèse que l'on soit en train d'assister à l'émergence d'une sorte de « culture globale » à laquelle correspondrait une « ville globale » [Sassen, 1991]. On a pu voir en tout cas dans la seconde partie que certains éléments de l'archipel du « Mexico moderne » correspondent tout à fait à cette idée d'une urbanité standardisée et transnationale.

Photographie 25 : Le quartier de la bourse est l'un des symboles du « Mexico global ».



De fait, l'aéroport international, les grandes galeries commerciales multifonctionnelles, les grandes autoroutes urbaines, le quartier des affaires ou le centre historique transformé en musée géant, qui ont des caractéristiques souvent similaires d'un point à l'autre du globe, symbolisent d'une certaine façon la « ville générique »²¹⁰ contemporaine, chaque fois plus dénuée de personnalité propre. Et on peut être tenté d'associer la standardisation et l'homogénéisation de l'ensemble de ces villes contemporaines à l'hétérogénéisation individuelle de chacune d'entre elles, elle-même liée à l'homogénéisation à l'échelle locale de ses sous-ensembles constitutifs. Ceci en admettant que la réduction des différences entre les espaces urbains appartenant à différentes aires géographiques se fasse par augmentation des disparités socio-spatiales au sein de chacun d'entre eux. La « ville globale » aurait ainsi tendance à accentuer la distinction et la séparation entre les populations ayant les moyens d'intégrer ses circuits préférentiels, locaux et globaux, et les autres. Ceux-ci constituent des minorités marginalisées et laissées pour compte dans les pays les plus développés, mais

²¹⁰ Formule de Rem Koolhaas [1995].

forment la majorité de la population dans les pays en voie de développement comme le Mexique.

A travers l'étude du cas de Mexico, cette analyse apparaît donc comme pertinente : on a vu dans les deux et troisième parties comment à l'accroissement des frontières à grande échelle correspond un effacement des distances à plus petite échelle. Tout d'abord, au niveau local, où la séparation vis-à-vis les quartiers populaires voisins se fait parallèlement au rapprochement avec des points éloignés dans l'espace, du fait de réseaux sociaux et d'espaces fréquentés par les couches aisées dispersés dans la moitié Ouest de l'agglomération. Ensuite l'échelle régionale, où à la non fréquentation de pans entiers de l'agglomération, et notamment du centre historique, correspond un rapprochement avec les zones aisées de villes de la couronne régionale comme Toluca et Cuernavaca. Et enfin à l'échelle plus globale, où la dépréciation des couches aisées vis-à-vis de certains aspects jugés négatifs de la mexicanité est à mettre en relation avec la volonté d'identification avec les classes moyennes nord-américaines ou européennes. Dans ce contexte, ce processus dit de mondialisation, qui se manifesterait donc par une forme de standardisation à l'échelle des villes, est souvent assimilé, et comme on l'a vu tout particulièrement au Mexique, à une forme d'américanisation. En effet, ce sont *a priori* plus les modes de vie, les formes urbaines et les systèmes de sociabilisation des classes moyennes de la première puissance politique et économique mondiale actuelle qui tendent à s'étendre aux couches moyennes et supérieures des autres sociétés que l'inverse. A l'échelle de l'espace urbain, on a vu que l'exemple des ensembles résidentiels fermés directement inspirés des *gated communities* nord-américaines est particulièrement éloquent : l'architecture et la disposition des maisons qui les constituent laissent parfois l'impression que l'on pourrait finalement se trouver à peu près n'importe où dans le monde.

Mais les interprétations relevant de la sociologie et de l'économie politique associant directement et exclusivement les phénomènes de fragmentation de l'espace au néolibéralisme et à l'augmentation des inégalités sociales ne sont pertinentes qu'à un certain niveau, et dans le cadre d'appréciations à court terme. Notre approche considérant tout au long des trois premières parties les facteurs démographiques, culturels et historiques permet d'enrichir l'analyse sur les échelles d'inscription des divisions socio-spatiales contemporaines, et de prendre ses distances avec les discours annonçant parfois hâtivement l'émergence d'une « postmetropolis » globale. Car malgré les causes générales mises en évidence par la

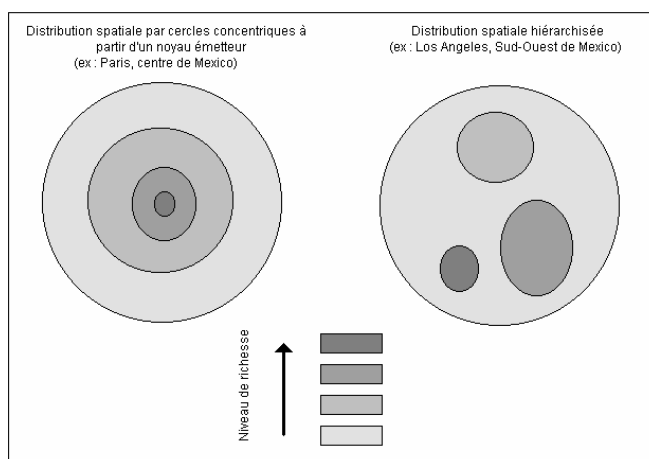
sociologie actuelle et présentes dans l'ensemble du monde occidental, on constate une très grande diversité d'échelle d'inscription, de forme et d'intensité des divisions socio-spatiales suivant les caractéristiques socio-économiques et culturelles des villes d'aujourd'hui. On a ainsi vu dans la troisième partie que les caractéristiques anthropologiques de la société mexicaine empêchaient d'y plaquer les analyses sur les *gated communities* nord-américaines, et que les pesanteurs socioculturelles invitaient à relativiser le phénomène dit d'« américanisation » des élites. En termes d'organisation spatiale, la comparaison avec certaines agglomérations nord-américaines où prolifèrent les *gated communities* n'est elle aussi pertinente qu'à un certain degré : comme on l'a vu dans la première partie, le paradoxe de Mexico est bien d'être à la fois une ville millénaire et une mégapole balbutiante, et c'est ce qui fait l'originalité du double système ségrégatif que l'on a pu y mettre en évidence. L'influence de traditions urbanistiques distinctes explique cette dualité dans la configuration spatiale : schématiquement celle que l'on pourrait désigner comme de tradition latine, centralisatrice et verticale, et une autre d'inspiration plus nordique, décentralisée et horizontale.

Pour mieux situer le cas mexicain, il est donc nécessaire de le comparer avec ce que l'on rencontre dans d'autres agglomérations aux caractéristiques différentes. Car la configuration des divisions socio-spatiales dans la partie centrale de l'agglomération de Mexico décrite dans la première partie se rapproche de celles que l'on trouve dans les grandes villes industrielles de l'Europe latine, comme par exemple celle de Paris. Dans la capitale française, on observe traditionnellement un phénomène de dégradé du niveau de vie moyen des populations suivant *grosso modo* un axe Nord-Est/Sud-Ouest, allant des zones les plus populaires de l'agglomération aux quartiers les plus aisés, en passant par un centre plutôt favorisé mais assez mixte socialement lui aussi, et divisé dans les grandes lignes suivant le même axe. A Paris comme dans beaucoup d'agglomérations du vieux continent, cette séparation graduelle dans l'espace des différents types de quartiers, et donc l'absence de contiguïté directe entre quartiers aisés et populaires, explique que la nécessité de fermeture et de protection des quartiers aisés soit moins marquée. Pourtant, s'y observent les mêmes phénomènes d'accroissement des tensions sociales dans l'espace urbain et d'augmentation du sentiment d'insécurité que dans les villes américaines et à Mexico [Body-Gendrot, 1998].

A l'inverse, à ce subtil système ségrégatif en dégradé s'opposent les systèmes ségrégatifs comme celui en vigueur dans les zones de peuplement plus récent, comme par exemple celle

du Sud de la Californie [Trilling, 1993], et avec lesquels la situation du croissant Sud-Ouest de Mexico plus récemment urbanisé est pertinente. En effet, dans le Sud de la Californie comme dans les périphéries de Mexico, l'*urban sprawl*²¹¹ et une répartition spatiale plus éparse des quartiers les plus aisés et l'installation massive de *néo-urbains* d'origine défavorisée au cours des dernières décennies explique la multiplication des frontières et des barrières au niveau local. On a donc ici entre Paris et Los Angeles (comme entre le centre ancien et les nouvelles périphéries mexicaines) deux systèmes foncièrement distincts de distribution spatiale des zones résidentielles. Avec dans un cas un phénomène ségrégatif mis en place sur le temps long, s'inscrivant à l'échelle de l'ensemble de l'agglomération et donc peu visible à l'œil nu, et dans l'autre de récents et multiples *micro*-phénomènes ségrégatifs à l'échelle locale, ces derniers étant bien plus spectaculaires car nécessitant l'érection de barrières s'étalant à la vue de tous (*schéma 5*).

Schéma 5 : Les différents modèles de diffusion spatiale des quartiers aisés à Mexico.



Ces différences dans la répartition des populations sont en partie liées à des héritages culturels anciens (opposition entre la vieille tradition jacobine française ou centralisatrice castillane et la profonde méfiance des nord-américains pour la centralisation excessive). Mais elles sont surtout indissociables des modes différents de peuplement et de développement économique de ces régions. Mexico est comme Paris un pôle industriel majeur ancien, une ville du secondaire, et les divisions socio-spatiales classiques (N-E/S-O pour Paris, E/O pour Mexico) sont le produit d'une riche et longue histoire. A l'inverse, le peuplement par exemple de la

²¹¹ Etalement urbain.

Californie du Sud, dernière « frontière » de la colonisation anglo-saxonne en Amérique du Nord, est bien plus récent et d'une nature différente, qui a pratiquement dès le départ fait de Los Angeles une ville du tertiaire. Les caractéristiques socio-économiques (population aisée) et culturelles (niveau d'éducation supérieur), comme les aspirations des premiers Californiens ne sont pas sans rappeler celles des couches favorisées mexicaines choisissant de s'installer dans les périphéries de Mexico plutôt que dans des zones centrales. Les populations qui se sont massivement installées dans le Sud-Ouest des Etats-Unis au début du XXème siècle avaient un niveau culturel et d'éducation en moyenne plus élevé et des aspirations différentes de celles des premiers migrants ayant participé au développement industriel de la côte Est du sous-continent [Ghorra-Gobin, 1997]. Il s'agissait principalement de migrants des deuxième ou troisième générations, souvent des protestants originaires du Nord de l'Europe ayant prospéré dans la vieille Amérique, celle du Nord-Est, et aspirant au confort de vie supérieur offert par le cadre naturel californien (grands espaces vierges, climat privilégié, proximité de l'Océan Pacifique). Cette caractéristique de la population explique grandement le fait que la région se soit spécialisée dans les activités de pointe, le tertiaire à haute valeur ajoutée et les activités de loisir. Par ailleurs, l'idéal de la maison individuelle pour tous et le mythe pastoral de la proximité avec la nature explique par exemple qu'aujourd'hui encore près de 95 % des logements à Los Angeles soient des maisons individuelles, dans les quartiers aisés comme les quartiers populaires. Cette caractéristique permet de comprendre l'origine du phénomène *d'urban sprawl* californien.

On voit bien ici en quoi l'analogie avec les périphéries du Sud-Ouest de Mexico est possible. Et comme à Mexico, l'étalement urbain sud-californien est à mettre en relation avec l'éclatement et la dispersion des zones résidentielles aisées : la recherche de la proximité de la nature a conduit à un relatif isolement permis par la faible importance numérique relative des premiers migrants, et par la nature essentiellement tertiaire de l'activité économique, qui n'entraîne pas d'aussi fortes concentrations humaines que les activités industrielles. A Mexico comme à Los Angeles, bien qu'à des degrés différents évidemment, c'est le développement économique spectaculaire de la région au cours de la seconde moitié du XXème siècle qui a provoqué de très importantes migrations, principalement intra-nationales dans le premier cas, plutôt inter-nationales dans le deuxième. Aujourd'hui, comme dans la région centre du Mexique, une grande partie de la côte Sud-californienne, sur une longueur de 300 kilomètres de Santa Barbara à San Diego, est urbanisée. Les différentes zones aisées se sont vues plus ou moins encercler par des quartiers investis par des migrants économiques

moins sensibles aux idéaux originels des premières vagues de migrants vers la Californie. Ce décalage obéit à la même logique que celui mis en évidence dans la troisième partie entre les perceptions et aspirations des habitants des zones résidentielles aisées du Sud-Ouest du DF et leurs voisins des quartiers populaires alentours. Il produit dans le Sud de la Californie des effets similaires de repli sur soi des couches dominantes.

Photographie 26 : La fermeture des espaces résidentiels permet à la « classe moyenne blanche » nord-américaine le maintien du mythe pastoral fondateur et l'ouverture de la propriété familiale sur le voisinage, la « communauté » (absence de clôture entre les terrains individuels).



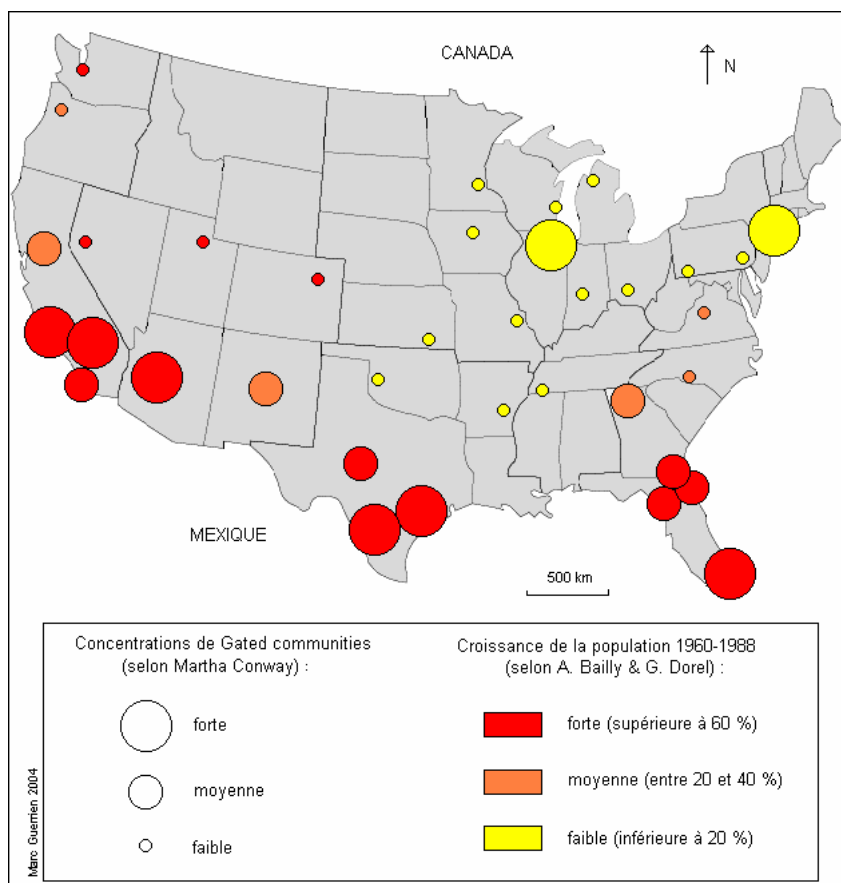
Il semble donc que le facteur de la « jeunesse » de l'espace urbain est fondamental dans l'explication de la multiplication des barrières dans des agglomérations comme celles de Mexico ou de Los Angeles plutôt que dans les vieux ensembles européens (ou même du Nord-Est américain), bien plus stables démographiquement et homogènes socioculturellement. Pour appuyer cette hypothèse, il est intéressant d'observer que 6 des 8 agglomérations nord-américaines ayant selon Martha Conway²¹² les plus fortes concentrations de *gated communities*²¹³ comptent parmi celles dont la population a le plus

²¹² Institut de développement urbain et régional de Berkeley.

²¹³ Los Angeles, Phoenix, Houston, San Antonio, Miami, Chicago et New York-New Jersey²¹³ [Blakely et Snyder, 1997].

augmenté au cours de la période 1960-1988, avec des taux de croissance supérieurs à 60 % à Los Angeles, Phoenix, Houston ou Miami [Dorel, 1992]. *Et force est de constater que cette augmentation est essentiellement due à l'arrivée dans les Etats du Sud des Etats-Unis de migrants provenant des pays en voie de développement comme ceux d'Amérique latine²¹⁴, et notamment, comme on l'a évoqué en fin de troisième partie, du Mexique tout proche (carte 36). Phoenix est par exemple la ville nord-américaine comptant à la fois les plus fortes proportions de gated communities et de néo-urbains Mexicains. Et ce ne sont bien entendu pas principalement ces derniers qui résident dans celles-ci, mais au contraire pour beaucoup les populations qui cherchent à les éviter.*

Carte 36 : Concentrations de gated communities et croissance de la population aux E-U.



²¹⁴ Si l'Europe a fourni 90 % des migrants légaux aux Etats-Unis au XIXe siècle, il ne représentaient plus que 11 % dans les années 1980 [Berdoulay, 1992].

Quoiqu'il en soit, la mise en perspective du cas mexicain avec d'autres contextes socio-spatiaux permet de mieux comprendre la double logique de division mise en évidence dans le District Fédéral au cours de la première partie. La superposition du système ségrégatif typique de la ville industrielle (« type parisien ») et de celui de la « ville globale » contemporaine (« type sud-californien ») est une particularité qui fait toute la complexité de la situation mexicaine, et qui explique à l'échelle hyperlocale les différents niveaux de séparation physique.

2) L'originalité du double niveau de fermeture résidentielle mexicain.

Nous avons vu dans la deuxième partie qu'à Mexico, à l'intérieur des quartiers ou îlots eux-mêmes clôturés, en particulier ceux de type « *security zone* » comme ceux de *San Angel* ou *Olivar de los Padres*, existe souvent un second niveau de fermeture entre les propriétés : aux murs ou grillages qui séparent, comme pour les *gated communities* californiennes, l'espace résidentiel de l'espace urbain environnant, s'ajoutent les murs séparant entre eux les terrains individuels. Ce phénomène de fermeture vis-à-vis du voisinage va à l'encontre des pratiques anglo-saxonnes liées au mythe pastoral fondateur et à l'idéal du jardin ouvert sur l'espace commun (situé au moins partiellement *devant* la maison et pas clôturé). Par contre, il se rapproche de la tradition résidentielle européenne latine, à l'image des zones pavillonnaires de la région parisienne (fermeture du terrain individuel, encerclé de grilles ou de murs avec un jardin souvent disposé *derrière* la maison). La double fermeture résidentielle mexicaine semble donc s'expliquer par la conjonction de plusieurs facteurs de nature différente : un facteur socio-économique (grande hétérogénéité et forte disparité sociale de la population mexicaine), un facteur démographique historique (explosion démographique de la seconde moitié du XX^{ème} siècle et urbanisation chaotique et désordonnée ayant provoqué la contiguïté entre quartiers populaires et aisés et par conséquent la fermeture de ces derniers), et enfin un facteur culturel (absence de la conception communautaire et de la tradition du terrain ouvert sur celui du voisin). En appliquant les différentes modalités de ces 3 facteurs (homogénéité/hétérogénéité sociale ; urbanisation progressive et ordonnée/rapide et désordonnée ; culture communautaire libérale/culture universelle autoritaire), on peut proposer une classification simple des variétés d'inscription des frontières sociales dans la ville. Elle permet de comprendre l'intensité et la multiplicité d'échelle des phénomènes de fragmentation de l'espace à Mexico, et d'aborder les évolutions futures possibles.

Car le double niveau de fermeture observé dans les périphéries du Sud-Ouest de Mexico apparaît bien ici clairement comme une synthèse entre la séparation entre quartiers comme celle existant par exemple dans le Sud de la Californie (fermeture de ceux-ci vis-à-vis de l'extérieur, mais ouverture en leur sein, les familles formant une « communauté »), et la séparation à l'intérieur des quartiers comme celle en vigueur dans nombre de quartiers pavillonnaires des villes européennes (ouverture de ceux-ci vis-à-vis de l'extérieur, mais propriétés individuelles fermées, avec absence de culture communautaire).

Photographie 27 : A l'opposé du modèle californien, les pavillons de banlieue de la région parisienne sont généralement situés dans des quartiers et rues ouvertes, mais sont presque systématiquement entourés de murs et de grillages marquant physiquement la frontière avec l'espace public.



Le double niveau de fermeture résidentielle mexicain se trouve logiquement à l'opposé de la situation des sociétés urbaines les plus homogènes socioculturellement et stables démographiquement. Dans l'hémisphère occidentale, les villes scandinaves sont les plus représentatives de ces espaces urbains où aucun de ces deux degrés de fermeture ne s'observe avec une telle intensité.

A la différence de celle des villes latines, la tradition résidentielle en Scandinavie est en effet celle du jardin ouvert sur la rue, sans clôture (ou avec une clôture purement symbolique). L'importance du mythe pastoral et de l'idéal de proximité avec la nature se doit d'être mis en relation avec le fait qu'il s'agit de sociétés qui, à la différence de la française ou de la

mexicaine, sont entrées dans la modernité culturelle tout en restant très largement rurales : au milieu du XIX^{ème} siècle, la Suède était par exemple l'un des pays à la population la plus pauvre et la plus rurale d'Europe, et en même temps celui avec les plus hauts taux d'alphabétisation et d'éducation [Bergelin, 1959]. Cette entrée dans la modernité des pays scandinaves sans rupture avec la structure essentiellement rurale de la société explique sans doute pour beaucoup le maintien aujourd'hui encore, à l'intérieur des espaces urbains, de très importants espaces verts publics, indissociables du sacro-saint *allemansträtten* (droit d'accès à la nature pour tous). On pense ainsi par exemple à Stockholm, où un tiers de la surface de la ville est recouvert d'espaces verts, un autre tiers d'étendues d'eau, et seulement un tiers d'espaces bâtis et de voirie. Le quartier y est un espace de type « paroissial » de vie en communauté, intermédiaire entre sphère privée et sphère publique [Lofland, 1998].

Photographie 28 : Les propriétés familiales des banlieues suédoises sont ouvertes sur le voisinage, souvent sans aucune clôture, ou avec des petits murets ou grillages d'ordres purement symboliques. Mais, à la différence des espaces résidentiels type gated communities, ces quartiers de banlieue sont partie intégrante de l'espace public et ouverts à tous. Ils matérialisent ainsi l'idéal social-démocrate de « ville du peuple »²¹⁵.



²¹⁵ « *Folkliga staden* ».

Paradoxalement, cette configuration, avec l'existence d'un système inclusif, des liens affectifs et donc une certaine solidarité à l'intérieur du quartier, présente des similitudes avec celle des quartiers populaires mexicains comme ceux du Cerro del Judío étudiés dans la troisième partie. Elle est sans doute là aussi à mettre en relation avec l'origine rurale de ces populations dont on a vu qu'elles avaient tendance à rester groupées une fois transposées dans l'espace urbain, au moins dans un premier temps²¹⁶. Le maintien de certains idéaux et valeurs rurales au sein des sociétés scandinaves explique une analogie qui s'arrête cependant là. Car les agglomérations scandinaves comme celle de l'archipel de Stockholm ont connu une urbanisation régulière, maîtrisée et largement planifiée au cours des deux derniers siècles, et sont autant caractérisées par une forte cohésion socioculturelle que par un haut niveau de vie généralisé. Tant et si bien que les frontières physiques entre quartiers, entre ces espaces « paroissiaux » aux profils similaires, sont très peu marquées. En tout cas elles se manifestent beaucoup moins nettement dans le paysage que dans les villes américaines. On est dans une configuration plus proche de la parisienne, avec une inscription spatiale des divisions sociales en dégradé suivant ici un axe Nord-Sud datant du XIX^e siècle [Franzén, 1992]. Mais aujourd'hui ces divisions sont d'intensité très légère et la communauté englobe de fait pratiquement l'ensemble d'une société très homogène. Elle forme un tout où le degré de confiance réciproque entre les individus est exceptionnellement élevé, et où le sens de la responsabilité individuelle et collective très fort [Battail, 2003]. Il est incomparable avec ce que l'on trouve dans les pays latins, où un tel degré de confiance et un tel sens des responsabilités ne règnent souvent qu'à l'intérieur d'une sphère familiale ou relationnelle plus ou moins élargie, ou avec ce que l'on voit aux Etats-Unis où il ne règne généralement qu'à l'intérieur de certaines couches de la société – par exemple au sein de la « classe moyenne blanche ».

Car si dans le Sud de la Californie la tradition résidentielle partage avec la scandinave ce souci d'ouverture sur le voisinage en favorisant la vie en communauté dans le quartier (et peut d'ailleurs être mis partiellement en relation avec l'origine nord-européenne, et notamment

²¹⁶ Les *néo*-urbains des deuxième et troisième générations ayant tendance progressivement adopter les valeurs des couches sociales dominantes, plus individualistes et libérales.

scandinave²¹⁷, de nombre des premiers migrants), l'urbanisation s'est faite de manière plus rapide et la société est bien plus hétérogène socialement et culturellement. On peut considérer que cela explique l'apparition de fermetures physiques entre certains quartiers, cette fermeture et la constitution de gated communities permettant le maintien de cet idéal du partage d'un espace paroissial. Ce maintien se fait en quelque sorte par le basculement dans la sphère privée de celui-ci, l'idéal communautaire et de vie en symbiose avec la nature n'étant pas nécessairement partagé par les populations d'immigrés économiques originaires d'aires culturelles distinctes et ayant d'autres préoccupations. Rejoignant les observations faites dans la troisième partie, on peut donc émettre l'hypothèse que la fermeture n'est pas uniquement à envisager comme une conséquence de l'hétérogénéisation socio-économique et d'une augmentation des inégalités due à l'immigration massive de population défavorisée : elle peut aussi se concevoir comme la conséquence de l'hétérogénéisation culturelle liée à cette arrivée de populations aux pratiques urbaines et sociales distinctes²¹⁸. Comme à Mexico, on est d'ailleurs en droit de penser que les choix politiques libéraux, l'abandon ou l'affaiblissement des systèmes de solidarité à l'échelle de l'ensemble de la société par les couches supérieures, et notamment ici une partie de cette classe moyenne blanche protestante d'origine nord-européenne, sont autant la conséquence de cet état de fait²¹⁹ que la cause du repli sur soi comme l'estime généralement la sociologie politique contemporaine.

Vu sous cet angle, le choix du libéralisme, le désengagement social des couches moyennes et aisées, l'abandon relatif des couches populaires et les velléités de sécession de la part des plus riches qui sont associées à la multiplication des signes de fragmentation ne seraient alors que les conséquences communes d'un troisième facteur fondamental : les migrations massives et brutales de populations perçues par les couches dominantes comme difficiles à assimiler dans de telles proportions et dans un laps de temps aussi court. Les multiples crispations identitaires et les comportements racistes et xénophobes observés dans nombre de pays comptant parmi les plus développés, comme les discours à la limite du racisme entendus dans les milieux aisés mexicains, sont là pour renforcer cette hypothèse. Dans cet ordre d'idées, il

²¹⁷ Au cours de la seule période 1880-1910, on estime qu'un tiers de la population totale suédoise a migré vers les Etats-Unis, où elle a constitué la minorité européenne ayant les plus hauts taux d'alphabétisation et d'éducation, et où elle a eu une influence considérable [Bergelin, 1959].

²¹⁸ Primauté des liens interpersonnels sur les structures collectives, priorité absolue de la solidarité familiale sur la solidarité sociale, culture autoritaire et clanique plutôt que participative, notion d'intérêt général peu ancrée dans les mentalités, etc.

²¹⁹ La cohabitation avec des populations considérées - à tort ou à raison - comme étant de niveau culturel inférieur, peu civiques et ignorant ou ne respectant pas les règles de la vie en société.

n'est d'ailleurs pas inintéressant de noter que, paradoxalement, les courants politiques xénophobes n'ont de poids politique formel que dans des pays où existent traditionnellement une solidarité sociale forte à l'échelle de l'ensemble de la société (Autriche, Belgique, Danemark, France, Pays-Bas, etc.). Cela ne signifie pas pour autant que dans les autres, où la social-démocratie et l'Etat providence sont moins forts (Etats-Unis, Grande Bretagne, Europe du Sud et Amérique latine), le racisme ne soit pas ancré dans la société et les mentalités. Là encore, on en revient à la complexité du rapport inclusivité/exclusivité, inclusion à l'échelle locale et exclusion à l'échelle globale allant souvent de pair : au fur et à mesure que la communauté s'élargit et devient plus hétérogène socioculturellement, la cohésion s'amointrit et la solidarité diminue²²⁰. Dans le contexte mondial de flux croissants de population, la tentation du repli sur soi pour maintenir cette cohésion et cette solidarité au détriment de groupes ethniques ou socioculturels perçus comme étrangers et distants se manifeste chaque fois plus, à une multitude d'échelles distinctes, mais souvent suivant le même principe. Ainsi la tentation du repli sur soi qui guide les Mexicains aisés se réfugiant dans des circuits fermés, dans leurs réseaux familiaux élargis et entre « familles bien », et celle qui pousse par exemple le peuple danois, par l'intermédiaire de ses représentants, à adopter des lois très sévères contre l'immigration et les comportements qu'il considère contraires à ses valeurs²²¹, obéissent à une même logique stimulée par un sentiment d'insécurité sociale et la peur de la perte de repères. Elles s'inscrivent à des échelles spatiales différentes, et les discours et pratiques des danois marquées par l'idéal social-démocrate sont par exemple autrement plus cohérents et viables que ceux, souvent confus, des élites mexicaines²²². Mais dans le fond apparaît une logique assez similaire. Elle est en quelque sorte la même que celle d'une armée se repliant du fait de la menace de déroute inhérente à sa nette infériorité numérique. Mais une telle stratégie s'avère rarement payante, et le risque du repli sur soi et de la déconnexion est de perdre la grande influence exercée traditionnellement (à l'échelle nationale pour les élites mexicaines, à l'échelle internationale pour les scandinaves). Quoiqu'il en soit, ce parallèle

²²⁰ Cela renvoie au phénomène observé dans la deuxième partie à la *Villa Olimpica*, où l'arrivée de populations d'origines sociales plus variées a poussé au départ certains des résidents aisés les plus anciens.

²²¹ Les comportements perçus comme hiérarchiques et sexistes, autoritaires, claniques et infantilisant la femme sont rejetés en bloc dans les sociétés scandinaves, qui ont historiquement basé leur prospérité sur des valeurs opposées à celles-ci (féminisme, place centrale de l'enfant dans la société, soucis permanent de l'intérêt général, protection des individus fragiles, etc.). Et ce d'autant plus que cette prospérité et le bénéfice de cette solidarité envers les plus fragiles est paradoxalement le principal motif d'attraction de ces régions pour les migrants économiques originaires des pays du Sud.

²²² Il faut souligner que la situation est très différente : les rapports de forces numériques et la proportion de migrants *néo-urbains* n'étant bien entendu pas du tout les mêmes, les *néo-urbains* dans les pays développés constituant de petites minorités, alors qu'ils sont majoritaires dans les pays en pleine transition urbaine comme le Mexique.

montre qu'il convient de rester prudent face aux postures condescendantes que peuvent parfois adopter les observateurs étrangers de sociétés très hétérogènes socio-économiquement et culturellement comme la mexicaine, et prendre en considération le fait qu'elles sont sous l'emprise de logiques qui sont globales. La transition urbaine est un phénomène mondial qui affecte les comportements de tous les groupes humains et a tendance à susciter partout des réflexes de fermeture, même si cela se manifeste à des échelles différentes en fonction des degrés de cohésion des sociétés²²³.

On voit en tout cas bien ici combien la question de l'échelle d'inscription de la solidarité sociale, entre famille, communauté, ville, nation, et humanité dans son ensemble est centrale lorsque l'on aborde les phénomènes contemporains de fragmentation de l'espace dans les grandes agglomérations. Ils ne peuvent être compris sans considérer ce contexte de transition urbaine mondiale et de déplacements massifs des populations à l'intérieur ou entre les territoires nationaux. Les contextes d'homogénéité sociale comme celui des pays scandinaves permettent le maintien d'une solidarité à l'échelle nationale forte, mais ceux de très grande hétérogénéité sociale comme celui du Sud-Ouest de Mexico ont tendance à favoriser le maintien de solidarités essentiellement familiales et de structures de réseaux ainsi que la permanence de mentalités et réflexes claniques. Comme on a pu le voir apparaître en filigrane dans les propos reportés dans la troisième partie, pour les membres des couches supérieures mexicaines la privatisation des espaces fréquentés est finalement perçue comme la seule façon de maintenir leur niveau de vie. Celui-ci serait forcément tiré vers le bas si ils entraient dans une logique de solidarité à l'échelle de l'ensemble de la société urbaine. Le fait que le développement de ces pratiques ne suscite guère de débat public au Mexique est symptomatique de l'ancrage dans les mentalités d'une structure sociale inégalitaire, qui n'est pas nouvelle mais s'est donc simplement transposée dans l'espace urbain.

Car là encore, tout est une question d'échelle d'observation. Lorsque l'on parle d'augmentation des inégalités sociales entre deux dates, que ce soit à Mexico ou dans d'autres villes américaines ou européennes, on néglige souvent de prendre en compte le facteur

²²³ Fermeture du pays vis-à-vis des *néo*-urbains d'autres régions du monde dans le cas des pays les plus développés et stables démographiquement, fermeture des quartiers aisés vis-à-vis des *néo*-urbains originaires des campagnes alentours dans le cas des pays du Sud.

dynamique, en les appréhendant comme si les compositions des populations étaient les mêmes aux deux dates choisies pour mesurer l'augmentation. Or s'il y a une brusque augmentation entre ces deux dates de la population immigrée pauvre et sous-qualifiée²²⁴, il est logique que le niveau socio-économique moyen baisse et que les disparités sociales augmentent. Mais cela ne signifie pas qu'il y a une augmentation des inégalités parmi la population qui appartenait déjà à cet espace urbain à la première date. Et les différences de niveau entre les individus des deux groupes sociaux peuvent en réalité avoir diminué dans l'absolu entre les deux dates²²⁵, comme c'est le cas à Mexico où l'on a vu que les habitants du Cerro del Judío qualifiaient leur quartier de « classe moyenne » car il le comparait à leur village d'origine, et se félicitaient de disposer maintenant d'eau, électricité, radio, télévision, etc. Il convient donc là aussi d'être prudent lorsque l'on parle d'augmentation des inégalités ou de la pauvreté, et bien distinguer les espaces aux effectifs de population relativement stables, sans phénomènes importants d'immigration, de ceux à la population changeante, sous l'impulsion de fortes migrations. Dans le premier cas, une augmentation des inégalités et de la pauvreté traduit une régression sociale grave et est généralement annonciatrice de crises politiques majeures tant elle suscite le mécontentement collectif d'une population composée d'individus voyant leur niveau de vie personnel régresser, ce qu'ils n'acceptent pas ou vivent très mal (cas observé par exemple en Argentine en 2001, avec une classe moyenne fragilisée socialement manifestant son mécontentement). Mais dans le second cas, on n'a pas nécessairement de crise, ou alors seulement des mini-crisis alertant sur la situation de tel ou tel micro-groupe spécifique fragilisé ou victime de ce qui est perçu comme une injustice sociale flagrante. Dans ce cas, la population récemment immigrée se trouve en effet, malgré sa situation défavorable par rapport au reste de la société urbaine, sur une dynamique d'enrichissement personnel et d'amélioration de sa condition. Elle est alors dans une situation de relative satisfaction et ne manifeste donc pas de mécontentement, ou le fait seulement de manière modérée (cas de figure mexicain actuel). L'intensité des différences de perceptions est donc indissociable de la diversité des origines socio-économiques des populations et de la variété des cadres de

²²⁴ Cas de figure de Mexico et Los Angeles.

²²⁵ Prenons un exemple simple : l'installation d'une certaine quantité de travailleurs manuels non qualifiés en provenance d'un pays ou d'une région pauvre dans un pays ou une région à haut niveau de vie moyen fera peut-être baisser ponctuellement le revenu moyen par habitant de ceux-ci, mais il ne fera pas *a priori* baisser les revenus de ceux qui étaient là avant son arrivée. Au contraire, grâce à la plus value sur la main d'œuvre, ceux-ci vont sans doute s'enrichir. Et dans l'absolu, le niveau de richesse de l'ensemble de la population de l'espace considéré (les habitants anciens du pays ou de la région et les travailleurs immigrés) aura augmenté puisque les travailleurs immigrés gagnent maintenant plus que ce qu'ils gagnaient auparavant dans leur pays ou région d'origine. Donc si l'on prend comme référence la population et non l'espace, il y a en réalité augmentation de la richesse et diminution des inégalités (puisque l'écart entre le revenu de ces travailleurs immigrés et les habitants de ce pays ou cette région riche est maintenant moins important que lorsqu'ils étaient dans leur pays d'origine).

référence, qui sont généralement ceux de leur enfance ou de leurs parents. Le propos de ces habitants du Cerro del Judío qui qualifiaient dans la troisième partie les espaces fréquentés par les couches aisées d'« autre monde » est à ce titre on ne peut plus explicite.

Pour conclure, en considérant toutes ces observations, on peut se contenter de retenir deux facteurs fondamentaux²²⁶, à deux modalités chacun, pour classifier l'inscription des frontières dans la ville (*Tableau 12*). La classification obtenue permet de constater et de mieux comprendre l'originalité du cas de figure mexicain.

Tableau 12 : Synthèse comparative : les 4 différents degrés de fermeture des espaces résidentiels.

Culture dominante, structures familiales et sociales	disposition résidentielle dominante.	homogénéité socio-économique et culturelle de la société ²²⁷ .	Nombre de degrés de fermeture	Type	Exemple
horizontale, libérale et « communautaire ».	propriétés individuelles ouverte sur le voisinage ²²⁸	forte	0	« Scandinave »	Stockholm
		faible	1	« Sud-californien »	Los Angeles
verticale, autoritaire et « universaliste ».	propriétés individuelles fermées sur le voisinage ²²⁹	forte	1	« Européen latin »	Paris
		faible	2	« Latino-américain »	Mexico

Le *tableau 12* n'est évidemment qu'une simplification de la réalité. Par exemple, on classe comme stables au niveau démographique des sociétés urbaines qui ne le sont que *relativement* à d'autres. Ainsi les agglomérations de Paris ou de Stockholm sont stables par rapport à Los Angeles ou Mexico dans la seconde moitié du XXème siècle, mais elles ne le sont pas *dans l'absolu*. Elles ont aussi été sujettes à d'importantes migrations internationales au cours de cette période, de sorte que même dans une société homogène comme la suédoise certains

²²⁶ Tradition résidentielle dominante, liée aux structures sociales et familiales traditionnelles, et homogénéité socioéconomique et culturelle relative de la population, liée au degré d'intensité des phénomènes migratoires

²²⁷ A mettre en relation avec le degré d'intensité des phénomènes d'immigration, intra ou internationales.

²²⁸ Jardin donnant sur la rue, absence de clôtures autour du terrain, idéal de proximité avec la nature d'une société dont l'entrée dans la modernité culturelle est relativement indépendante de l'urbanisation et de l'industrialisation.

²²⁹ Jardin derrière la maison, présence clôtures autour du terrain, société entrée dans la modernité culturelle par l'urbanisation et l'industrialisation.

phénomènes ségrégatifs nouveaux, obéissant à des logiques similaires à celles d'Europe continentale ou des Amériques, commencent à s'observer [Andersson, 1998]. Quant à la France, les scores électoraux des partis d'extrême droite dans les agglomérations à forte immigration donnent à eux seuls une idée de la façon dont ces *néo*-urbains originaires des pays du Sud sont perçus et reçus, et peut être mis en parallèle avec la mise en avant des discours sécuritaires qui accompagnent le développement des résidences fermées.

Par ailleurs, le fait majeur souligné précédemment qui veut qu'aujourd'hui tous les ensembles urbains soient en interaction les uns avec les autres et subissent des influences réciproques multiples invite aussi à relativiser cette classification simplificatrice des différentes formes et degrés de fragmentation de l'espace urbain. On peut trouver dans le Sud de la Californie des quartiers ne différant guère de zones pavillonnaires typiques de la ville latine (jardin derrière la maison, clôtures élevées autour du terrain). De la même manière, il existe dans la région parisienne (Hauts-de-Seine) ou celle de Mexico (*Las Lomas*), des espaces résidentiels directement inspirés du modèle californien et obéissant au même principe d'ouverture sur le voisinage.

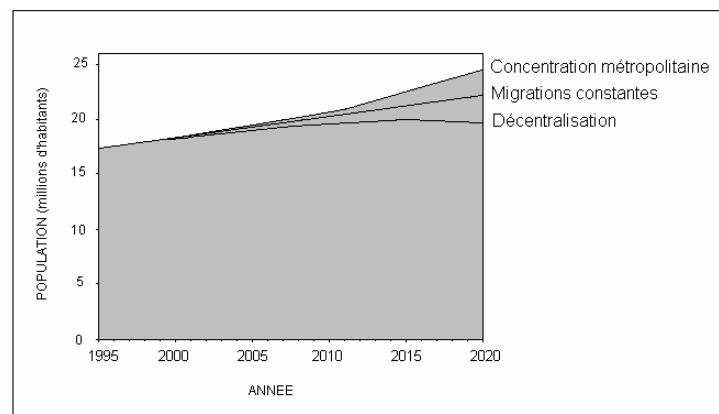
Toutefois, ces nécessaires réserves étant émises, la classification proposée ici ne manque pas d'intérêt. Elle aide grandement à la compréhension des phénomènes en présence à Mexico, et permet de relativiser les analyses plus conjoncturelles se limitant à l'identification de facteurs politiques et économiques pour expliquer les évolutions récentes des formes des divisions socio-spatiales. Et, du fait qu'elle privilégie la prise en compte des facteurs démographiques structurels et leurs incidences sur les pratiques socioculturelles, elle présente l'avantage de permettre d'envisager certaines des évolutions possibles.

B) Vers la fin de la transition urbaine ?

1) Une probable stabilisation démographique définitive à l'horizon 2020.

A Mexico, le *Consejo Nacional de Población*²³⁰ (CONAPO) envisage une stabilisation démographique à l'horizon 2020. D'ici là, tout dépendra du scénario migratoire qui se produira, mais l'hypothèse moyenne, qui repose sur le maintien de la dynamique migratoire actuelle, est celle d'une stabilisation autour de 22 millions d'habitants [CONAPO, 2001]. Dans le cas où s'observerait un renouveau du phénomène de concentration métropolitaine, la stabilisation s'effectuerait autour de 24 millions d'habitants. A l'inverse, si la tendance à la décentralisation s'accroît, le nombre total d'habitants de l'agglomération resterait autour d'une vingtaine de millions (*Graphique 12*).

*Graphique 12 : Les 3 hypothèses d'évolution des effectifs de population de la ZMVM sur la période 1995 -2020*²³¹.

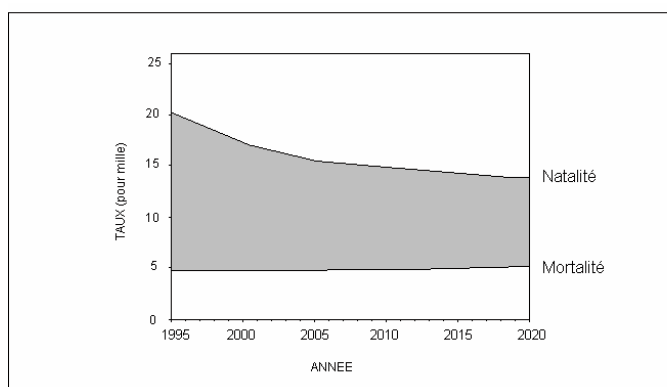


Quel que soit le scénario qui se produise, la période 2000-2020 devrait selon toute vraisemblance être celle de la fin de la transition démographique, dans le DF comme dans l'ensemble du pays. Cela implique mécaniquement de faibles variations des effectifs de population au cours de la période suivante, où du fait de la structure de la pyramide des âges le taux de mortalité devrait remonter et se rapprocher de celui de natalité (*Graphique 13*).

²³⁰ Conseil National de Population.

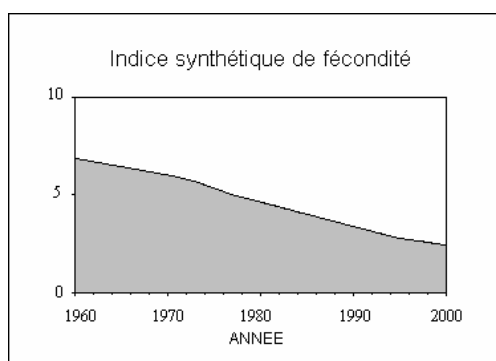
²³¹ Projections CONAPO, 2001.

Graphique 13 : La fin de la transition démographique dans le DF au cours de la période 1995-2020²⁰.



En 2020, toujours selon les projections du CONAPO [2001], le taux moyen annuel de croissance démographique ne devrait ainsi n'être plus que de 0.22 % dans le DF, et de 1.03 % dans l'Etat de Mexico. A l'échelle nationale, il ne serait plus que de 0.70 %.

Graphique 14 : La chute de la fécondité au Mexique sur la période 1960-2000²³².



Parmi les dernières délégations du DF à être encore dans une dynamique d'expansion on trouve celles de Alvaro Obregón et de Tlalpan. Mais force est ainsi de constater que, d'après les hypothèses moyennes du CONAPO, la croissance urbaine dans les zones privilégiées de manifestation des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain touche à sa fin. Elle ne devrait ainsi rien avoir de comparable au cours de la période 2000-2020 avec ce qu'elle a été au cours des décennies précédentes (*tableau 13*). La fin de la transition urbaine dans ces zones peut donc laisser envisager la mise en place progressive d'un nouveau mode ségrégatif, plus dégradé, à l'image de ce que l'on observe dans les villes européennes : les zones situées à proximité des implantations les plus aisées deviennent attractives et recherchées par des

²³² Données Etat du Monde 1984 et 2004.

populations intermédiaires, avec des niveaux de revenus plus élevés que les habitants précédemment installés dans ces quartiers populaires limitrophes. Il est probable alors que la nécessité de fermeture devienne moins pressante.

Tableau 13 : Les 12 entités à la plus forte croissance absolue prévue entre 2000 et 2020²³³.

Entité	2000-2006	2006-2020	TOTAL 2000-2020	Participation à la croissance de la ZMVM ⁽³⁾
A.Obregón ⁽¹⁾	+ 81 371	+ 101 130	+ 182 501	3,58 %
Chalco ⁽²⁾	+ 128 983	+ 316 433	+ 445 416	8,73 %
Cuautitlan-Iz. ⁽²⁾	+ 99 022	+ 276 630	+ 375 652	7,37 %
Iztapalapa ⁽¹⁾	+ 117 931	+ 143 643	+ 261 574	5,13 %
Ixtapaluca ⁽²⁾	+ 62 616	+ 153 617	+ 216 233	4,24 %
La Paz ⁽²⁾	+ 61 443	+ 70 736	+ 132 179	2,59 %
Naucalpan ⁽²⁾	+ 114 367	+ 136 020	+ 250 387	4,90 %
N. Romero ⁽²⁾	+ 55 802	+ 155 889	+ 211 691	4,15 %
Texcoco ⁽²⁾	+ 107 068	+ 245 495	+ 352 563	6,91 %
Tlahuác ⁽²⁾	+ 53 545	+ 75 534	+ 129 079	2,53 %
Tlalpan ⁽¹⁾	+ 88 976	+ 139 886	+ 228 862	4,49 %
Tuitlan ⁽²⁾	+ 77 651	+ 157 200	+ 234 851	4,61 %

(1) délégation du District Fédéral (2) municipale de l'Etat de Mexico (3) entre 2000 et 2020 (+5,1 millions d'habitants prévus dans la ZMVM sur cette période)

2) Un décollage économique attendu. Pour une homogénéisation sociale ?

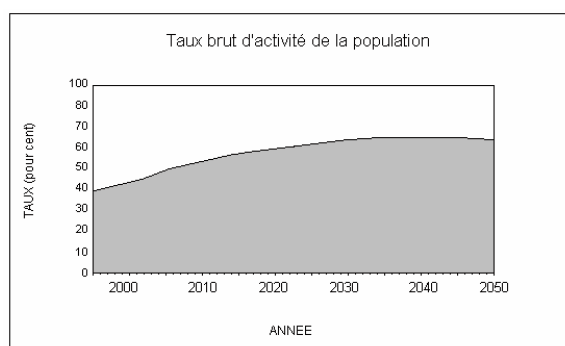
Au-delà de la question des effectifs de population, deux autres facteurs de stabilité sont en mesure de favoriser l'entrée de la balbutiante mégapole mexicaine dans l'âge adulte. Le premier est celui de la stabilisation de l'« espérance de vie éducative »²³⁴ à un niveau relativement élevé (entre 10 et 11 années en moyenne). Elle est pratiquement déjà effective aujourd'hui dans le DF, et en cours d'achèvement dans l'ensemble du pays [CONAPO, 2001]. Le second facteur de stabilité, essentiel, est celui de l'augmentation massive de la population en âge de travailler et donc économiquement active, et de la diminution de la proportion de la population de moins de 15 ans, improductive dans l'immédiat et coûteuse économiquement. A cette évolution mécanique liée directement à la structure par âge vient s'ajouter la part chaque fois plus importante de femmes actives, qui en est une conséquence indirecte (le faible nombre d'enfants rendant chaque fois moins nécessaire la présence permanente de quelqu'un au foyer). Ainsi, toujours d'après les projections du CONAPO, le taux brut d'activité²³⁵ devrait atteindre près de 60 % dès 2030 alors qu'il ne dépassait qu'à peine les 40 % en 2000 (*Graphique 15*).

²³³ Projections CONAPO, 2001.

²³⁴ Nombre moyen d'années de scolarisation.

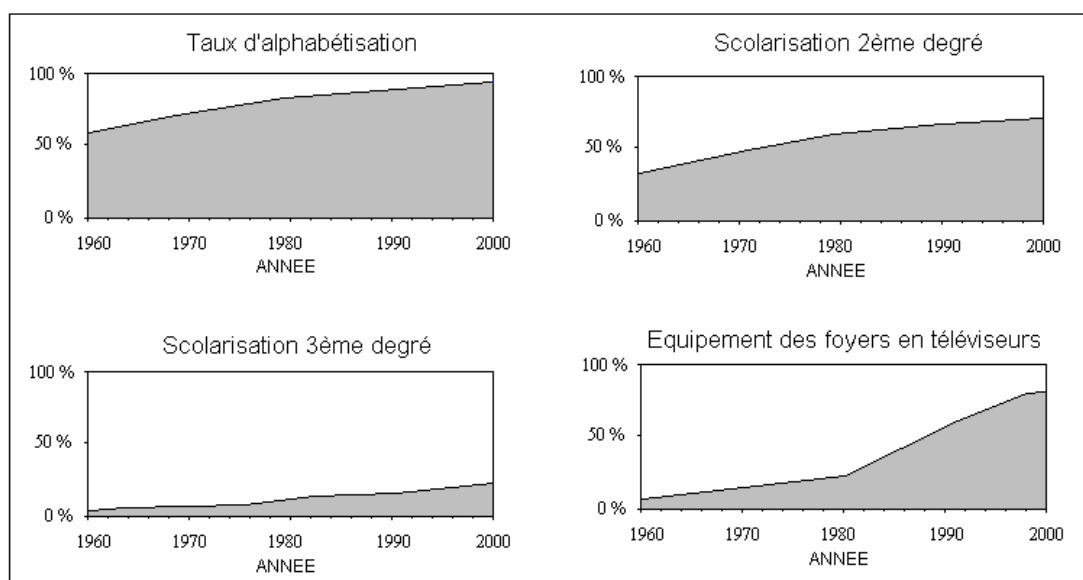
²³⁵ Que l'on a calculé en faisant le rapport entre le nombre total d'actifs et l'effectif total prévu de population.

Graphique 15 : L'augmentation de la proportion de la population totale économiquement active sur la période 1995-2050²³⁶.



La hausse générale du niveau d'éducation, l'accès chaque fois plus massif de tous à l'information, et la modification de la structure par âge de la population au profit des classes d'âges « productives » permettent ainsi d'envisager une hausse régulière des effectifs de la population ayant des niveaux de revenu et de confort plus élevés. Surtout, ils permettent d'envisager une progressive uniformisation socioculturelle de la population mexicaine, et l'amenuisement des disparités entre *néo*-urbains et élites traditionnelles (*graphique 16*).

Graphique 16 : La hausse générale et continue du niveau d'éducation et d'accès à l'information au Mexique sur la période 1960-2000²³⁷.

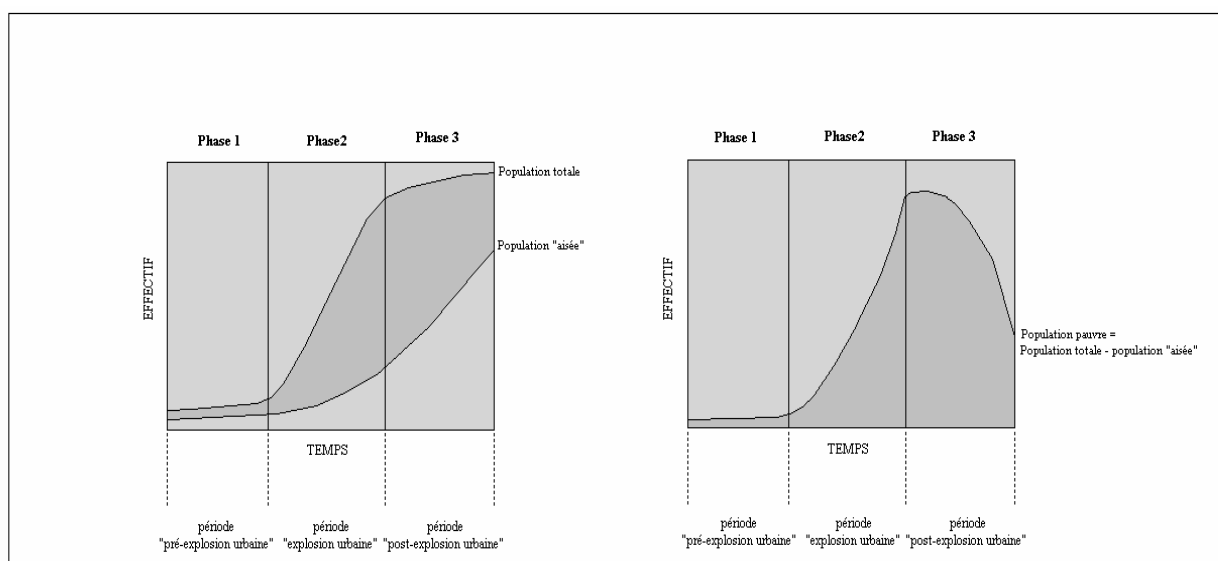


²³⁶ Projections CONAPO, 2001.

²³⁷ Données Etat du Monde 1984 et 2004.

Ainsi, considérant ces facteurs et l'analyse faite précédemment, on peut dans l'absolu imaginer une évolution du type de celle représentée sur le *graphique 17*, correspondant à la phase complète de transition urbaine d'un ensemble connaissant donc un brusque phénomène d'immigration massive suivi d'une stabilisation. Ce cas de figure semble être celui envisageable pour Mexico *grosso modo* sur la période 1900-2050²³⁸.

Graphique 17 : Transition urbaine et variation de la structure socio-économique de la population. Cas de figure théorique.



On distingue sur ce *graphique 17* une première phase, que l'on qualifiera de « pré-explosion urbaine », où la population au niveau de revenu et de confort élevé, équivalent à celui des classes moyennes des pays les plus développés, représente une proportion relativement importante d'une population totale numériquement restreinte. Comme on l'a vu dans la première partie à propos de Mexico, ce phénomène est dû au fait que la ville concentre les élites économiques, politiques, culturelles de la région ou du pays dans lequel elle est située. Le progrès technique qu'elle diffuse sur les campagnes (notamment en termes de médecine) y provoque une explosion démographique. Avec la qualité de vie qui associée à la ville en raison de cette proportion importante de population aisée en son sein, l'explosion démographique débouche naturellement sur un exode rural et des migrations massives vers

²³⁸ On rappelle que cette figure représente bien entendu un cas limite, théorique, il s'agit d'une simplification de la réalité destinée une fois encore à présenter le mécanisme de fond d'évolution des agglomérations urbaines ayant connu une forte augmentation de leurs effectifs de population au cours du XX^{ème} siècle, sachant que chaque cas présente ses particularités de rythme et d'intensité.

l'espace urbain. Cette période correspond à la deuxième phase de la transition urbaine. Au cours de celle-ci, qui correspond à Mexico au XX^{ème} siècle et en particulier à sa seconde moitié, la population de revenu et de confort élevé continue, grâce à la croissance économique permise par la hausse du niveau d'éducation et au progrès technique général²³⁹, à augmenter dans l'absolu, mais elle diminue nettement relativement à l'ensemble en raison de l'afflux massif de *néo*-urbains pauvres et peu ou pas qualifiés. Mais vient ensuite la troisième phase, celle de la stabilisation démographique. Et grâce au tarissement des flux migratoires en direction de la ville et au rééquilibrage de la pyramide des âges lié à l'achèvement de la transition démographique, celle-ci voit la proportion de la population ayant des hauts niveaux de revenu et de confort s'accroître régulièrement, tendant progressivement à former une majorité de la population. La mégapole a ainsi achevé sa transition et retrouve une plus grande homogénéité sociale. Les inégalités entre *néo*-urbains et élites traditionnelles, et par voie de conséquence les divisions sociospatiales, s'amenuisent progressivement. Alors, les signes de fragmentation de l'espace urbain, étroitement liés à l'instabilité de la phase d'« explosion urbaine », se font chaque fois moins spectaculaires.

On le voit, on se situe ici dans un scénario complètement à contre-courant des analyses habituelles sur une ville de Mexico souvent décrite comme décadente, rongée par toutes sortes de « pathologies » et condamnée à être éternellement en crise [Danel Janet, Ortiz Quesada, 1991 ; CAM-SAM, 1998]. On se démarque aussi quelque peu des courants des sciences sociales imprégnés par certains des mouvements dits « altermondialistes », dont les confuses idéologies catastrophistes sont très en vogue en Amérique latine. Ces courants ont le mérite de pointer du doigt certains des problèmes et contradictions des sociétés contemporaines, mais ils appréhendent parfois les espaces et les populations comme si tout était figé, et comme si une poignée d'acteurs décidaient à eux seuls du cours du monde. Notre approche, prenant en compte les facteurs structurels démographiques et culturels, et analysant l'inscription socio-spatiale des différentes populations, amène à des conclusions plus nuancées, et moins déprimantes : la transition urbaine ne peut par définition être éternelle, et les phénomènes aigus de fragmentation de l'espace nous apparaissent comme n'étant guère généralisables et viables à long terme.

²³⁹ On admet que l'augmentation générale sur le temps long des taux d'alphabétisation et des niveaux minimums d'éducation, base historique du progrès de la productivité, sont dans une large mesure irréversibles.

Cela étant dit, évidemment, le problème posé ici par notre projection purement théorique est qu'elle repose entièrement sur l'hypothèse d'une stabilisation démographique définitive de l'agglomération. Or qui peut dire si la hausse générale du niveau et de la qualité de vie permise par la stabilisation ne va pas ressusciter l'attrait pour la ville et les flux migratoires en sa direction ? Tout dépend en réalité du comportement des autres régions, et notamment du rythme d'achèvement de la transition démographique dans les principaux pôles d'expulsion de migrants avoisinants. Mais à terme, la stabilisation démographique, et la progressive homogénéisation socioculturelle qu'elle permettra conjointement à la hausse régulière du niveau général d'éducation de la population, semblent inéluctables. En suivant cette logique, à Mexico, la pauvreté de masse, les inégalités et tensions sociales pourraient pour ces raisons structurelles baisser nettement au cours de la période 2020-2050, où la stabilisation définitive et la réduction du nombre de jeunes permettra à la fois une meilleure prise en charge éducative et diminuera la part de la population non productive. En prenant un tel recul, les signes actuels de fragmentation apparaissent donc comme n'étant que les stigmates d'une crise transitoire d'une mégapole à l'enfance et l'adolescence certes difficile, car vivant mal un pic de croissance trop brutal, mais ne se dirigeant pas inexorablement vers la catastrophe, la crise sociale permanente, etc.

Cela étant dit, les discours souvent alarmistes qui prédominent aujourd'hui chez les contemporains de la période de transition urbaine, témoins privilégiés de ses convulsions, ne reposent pas que sur des fantasmes d'apocalypse, mais bien sur des éléments tangibles. On ne peut pas, comme le font certains auteurs qui se réfugient avec facilité dans l'histoire des crises passées pour relativiser celles du présent, nier que la situation actuelle de transition urbaine génère une vraie crise de croissance qui peut mettre en péril les perspectives théoriques de développement plus équilibré envisagées ici. Car affirmer comme le fait par exemple Rodrigo Vidal Rojas que les « discontinuités urbaines » ne sont pas un « révélateur de crise » est sans doute méconnaître l'histoire des « milieux urbains », de par les tensions multiples qu'elles ne peuvent que générer [2000]. Envisager et prendre en considération le réel potentiel de développement plus harmonieux à moyen et long terme ne doit donc pas pour autant nous amener à négliger les contradictions contemporaines et les problèmes qui se posent à court terme. Le repli sur soi des différents groupes sociaux et les politiques de l'autruche qui l'accompagne sont porteuses de dangers qui ne peuvent être ainsi balayés d'un revers de main. Il est donc nécessaire ici de montrer, pour terminer, en quoi les pratiques de l'espace urbain détaillées jusqu'ici peuvent jouer un rôle particulièrement problématique dans deux

domaines, qui sont deux des principaux enjeux du Mexico contemporain, à savoir ceux touchant aux questions de la délinquance et de la pollution de l'air.

II. LES RISQUES POUR L'EQUILIBRE SOCIAL ET ENVIRONNEMENTAL DE LA DYNAMIQUE DE FRAGMENTATION DE L'ESPACE URBAIN.

On a pu voir dans la troisième partie que les phénomènes de fragmentation de l'espace urbain à Mexico décrits jusqu'ici se manifestent dans un contexte où l'urbanité est plus ou moins consciemment associée dans les imaginaires collectifs à toutes sortes de maux tels que la délinquance, la violence, la pollution, différentes formes de corruption, etc. De fait, l'image de la jeune mégapole mexicaine la plus couramment véhiculée par la littérature ou la presse contemporaine, en son sein comme à l'extérieur, est finalement bien celle d'une sorte de monstre impur rongé par ces multiples maux, et le discours de ses habitants apparaît comme son reflet. On a vu au travers des témoignages des personnes concernées que cette image décadente de la ville, notamment la peur de la délinquance, est à l'origine directe du succès des ensembles fermés et de la privatisation des espaces vécus des couches favorisées. Mais si les espaces urbains sont toujours le produit et le reflet d'une société, ceux-ci ont aussi une influence certaine sur l'évolution de celle-ci. Ainsi les espaces fragmentés produits dans le Sud-Ouest de Mexico sont certes le résultat de l'hétérogénéisation sociale inhérente au processus d'étalement urbain à double entrée, mais les « pesanteurs spatiales »²⁴⁰ qu'ils créent influent elles-mêmes en retour sur la société et les générations futures. Par exemple, on a vu dans la troisième partie que l'installation dans les quartiers fermés est souvent vue par les membres des couches aisées comme une solution aux problèmes de la délinquance et des violences urbaines, mais que la déconnexion contribue aussi d'une certaine façon à entretenir un climat d'incompréhension et de tension. De la même manière, les membres des couches aisées s'installant dans les périphéries de l'agglomération se félicitent souvent de fuir une ville trop polluée à leur goût, mais contribuent indirectement à la contamination de l'air en adoptant un mode de vie urbain inadapté au site naturel de Mexico. Plus généralement, on a pu constater que, paradoxalement, la mise en exergue de la modernité et le désir d'identification avec les classes moyennes des démocraties occidentales conduit finalement, par distanciation vis-à-vis des couches populaires locales, à des pratiques que l'on pourrait presque qualifier de *néo-féodales*. On ne peut ainsi que s'étonner de la conjonction temporelle entre démocratisation politique formelle et multiplication des phénomènes d'extraction de la part de membres des couches supérieures. Considérant le fait que les décideurs publics sont essentiellement issus de ces couches, la question de leur légitimité et de

²⁴⁰ Formule de François Durand-Dastès [1986].

leur capacité à faire les choix les plus opportuns dans l'intérêt général ne manque pas de se poser. On se doit donc ici de pointer le doigt sur toutes ces contradictions pour montrer que dans une société à la structure complexe, l'addition des comportements et stratégies individuelles produit des résultats qui ne sont pas toujours dans l'intérêt de tous, et même parfois dans celui de personne.

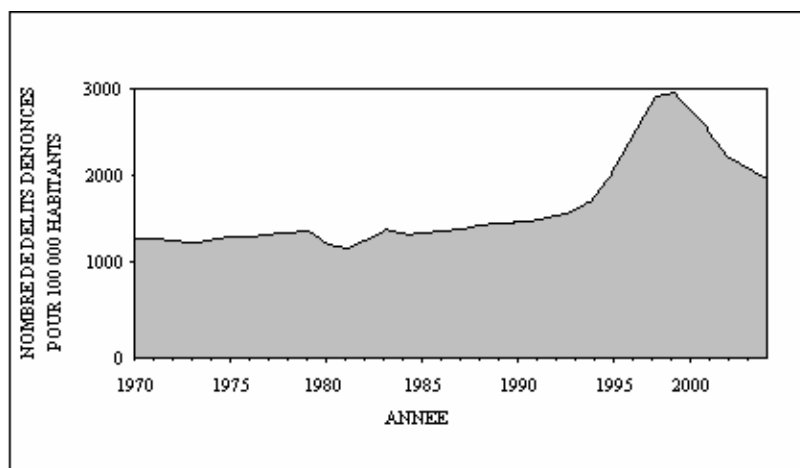
A) Les risques sociaux des mécanismes d'isolement à l'échelle locale.

1) Fermeture et répression : une solution au problème de la délinquance ? Origines et dangers du discours dominant sur l'insécurité.

Le sentiment d'insécurité répandu parmi la population, notamment celle des milieux aisés du Sud-Ouest étudiée dans la troisième partie, se base sur des éléments tangibles. Les chiffres indiquent en effet qu'au cours des années 1980, et plus encore dans les années 1990, la délinquance a fortement augmenté à Mexico, en particulier dans le DF. Le nombre annuel de délits dénoncés auprès de la *Procuraduría General de Justicia del Distrito Federal* (PGJDF) pour la période 1970-1999 montre ainsi un accroissement continu de la délinquance au cours des deux dernières décennies (*Graphique 18*). La PGJDF annonce à présent une baisse spectaculaire au cours des dernières années du nombre brut de délits reportés auprès des autorités (-19,8 % en moyenne entre la période 1997-2000 et la période 2000-2003), qu'elle attribue aux efforts des autorités pour lutter contre la délinquance. Mais on peut légitimement avoir quelques doutes sur la fiabilité de ces chiffres et la réalité d'un retournement si soudain et d'une telle ampleur, correspondant étrangement exactement à l'arrivée du nouveau gouverneur du DF, Andrés Manuel López Obrador. Quoiqu'il en soit, le sentiment général d'insécurité, quoique difficilement quantifiable, semble n'avoir fait que croître au cours des dernières décennies, indépendamment des chiffres avancés ici ou là. En Juin 2004, plusieurs centaines de milliers de personnes en sont venues à manifester dans le centre de Mexico pour protester contre un niveau d'insécurité dans la ville perçu comme insupportable. Comme on l'a vu dans la troisième partie, l'exploitation médiatique des moindres actes de délinquance contribue sans doute énormément à l'extension parfois démesurée de ce sentiment d'insécurité, même auprès des populations ne comptant pas objectivement parmi les plus menacées. La télévision en particulier joue un rôle important dans cette forme de psychose qui s'est développée autour du thème de la délinquance : les journaux des chaînes à grande audience des groupes *Televisa* et *TV Azteca* ont des suppléments quotidiens spécialement

consacrés aux actes de délinquance du jour les plus spectaculaires, à l’instar de ce qui se fait sur les chaînes nord-américaines à grande écoute. Elles se jettent sur le moindre événement pouvant survenir, en grossissant, si besoin est, la réalité des faits pour satisfaire un auditoire visiblement demandeur d’images de violence.

Graphique 18 : Les délits²⁴¹ enregistrés dans le District Fédéral 1970-2003.



Ce climat général n’est pas seulement entretenu par des grands médias de communication de masse, qui cherchent à augmenter leurs parts d’audience en satisfaisant un public avide d’anecdotes scabreuses ou morbides, mais aussi par certains discours politiques et des analystes se voulant plus objectifs. Les écrits de Rafael Ruiz Harrell, qui font figure de référence sur le thème de la délinquance et de l’insécurité dans le DF, illustrent le danger des discours simplistes sur le thème de la délinquance. Et pourtant, plus les dynamiques de déconnexion sociale sont importantes, plus ils se généralisent.

En effet, reprenant les discours de la *vox populi* maintes fois entendus à Mexico et voulant que « aujourd’hui, n’importe qui peut se faire attaquer n’importe où et n’importe comment », cet auteur cherche notamment à montrer que le crime se produit de manière permanente et de façon incontrôlable dans la zone métropolitaine. Pour cela il s’appuie notamment sur des enquêtes de victimologie dont la fiabilité n’est pas sans poser problème²⁴², mais là encore il n’existe guère de débat public sur ce thème au Mexique, comme s’il existait un certain consensus sur la question.

²⁴¹ Vols, coups et blessures, fraudes et escroqueries, abus de confiance, homicides, abandon de personnes, attaques sur la voie publique, enlèvements, etc.

²⁴² On renvoie ici à un article personnel publié sur ce thème dans les Cahiers des Amériques Latines n°37 [Guerrien, 2001].

Pourtant, tous ces discours convenus sur la délinquance ne sont pas toujours cohérents. Par exemple les enquêtes de Ruiz Harrell nous disent que si a Mexico les victimes de la délinquance restent le plus souvent masculines (47 % des hommes interrogés auraient déclaré avoir souffert d'un délit), la proportion de femmes victimes d'actes de délinquance est considérable (38 %). Partant du fait que dans les autres grandes métropoles du monde occidental les femmes souffriraient en moyenne de 4 à 5 fois moins d'actes de délinquance que les hommes, il en conclut que l'on se trouve face à une hypothétique spécificité mexicaine qui voudrait que le crime se produise « au hasard et en dehors de tout contrôle » : les délinquants « attaqueraient » indistinctement hommes et femmes, passant outre les « sentiments moraux élémentaires » [Ruiz Harrell, 1998]. Au-delà du fait que l'on ne comprend pas bien l'origine de cette spécificité mexicaine, sinon qu'elle nous renvoie au racisme latent évoqué dans la troisième partie (peut-être les délinquants sont-ils « civilisés » en Amérique du Nord et en Europe mais « sauvages » au Mexique ?), le raccourci un peu rapide qui fait que l'on passe allègrement du mot délit à celui de crime, en amalgamant ainsi petits resquilleurs et assassins, est symptomatique de la grande confusion régnant autour des questions de délinquance au Mexique. Favorisés par la déconnexion inhérente à l'état de fragmentation de l'espace, nous allons voir que de tels raccourcis peuvent rendre cette confusion généralisée particulièrement dangereuse.

Car les chiffres de l'INEGI [1999] montrent par exemple que les hommes sont près de quatre fois plus victimes que les femmes de morts violentes (4228 contre 1133 en 1997), et donc que la criminalité n'est pas complètement irrationnelle, que le crime ne se produit pas toujours « en dehors de tout contrôle ». De la même manière, une analyse spatiale de la délinquance montre que celle-ci ne se produit pas tant que cela « au hasard ». La *carte 37*²⁴³ montre par exemple une très nette logique centre/périphérie dans la distribution spatiale des taux de délinquance dans la ZMVM. Les délégations du noyau central sont celles où se concentrent le plus les délits, et viennent ensuite trois délégations appartenant à la première couronne (Miguel Hidalgo, Coyoacán, et Gustavo A. Madero). D'une manière générale, les taux moyens de délinquance diminuent systématiquement au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre. Ainsi, Iztatapalapa et Nezahualcoyótl, dont nous avons vu dans la troisième partie qu'ils étaient

²⁴³ Réalisée, comme les cartes 38 et 39, à partir d'une partition en 5 classes d'étendues égales avec la moyenne comme centre de classe et un demi-écart-type comme étendue (voir Annexe B.IV.a.), et à partir des données synthétisées dans le tableau de l'Annexe B.X.

les entités les plus redoutés de l'agglomération, ont des taux moyens de délinquance par habitant intermédiaires (autour de 20 ‰). Les municipes conurbains de l'Etat de Mexico présentent quant à eux dans l'ensemble des taux inférieurs à la moyenne (à l'exception des municipes de Cuautitlan et de Texcoco).

Carte 37 : Taux moyen d'actes délinquants en 1998 dans les principales entités de la ZMVM²⁴⁴.



Pourtant, Jérôme Monnet a montré combien ces zones populaires périphériques avaient tendance à être associées aux phénomènes de délinquance dans les imaginaires collectifs. Son étude à partir des titres du supplément *sección metropolitana* du quotidien *Excelsior* a par exemple montré que 14,3 % d'entre eux concernant les municipes conurbains de l'Etat de Mexico portaient sur ce thème, contre 2 % seulement pour le centre historique [Monnet, 1993]. Les chiffres²⁴⁵ à partir desquels a été réalisée ici la *carte 37* contredisent cette image répandue selon laquelle l'insécurité régnerait tout particulièrement dans les périphéries populaires de l'agglomération, et montre une fois encore comment la déconnexion de la réalité sociale dans un

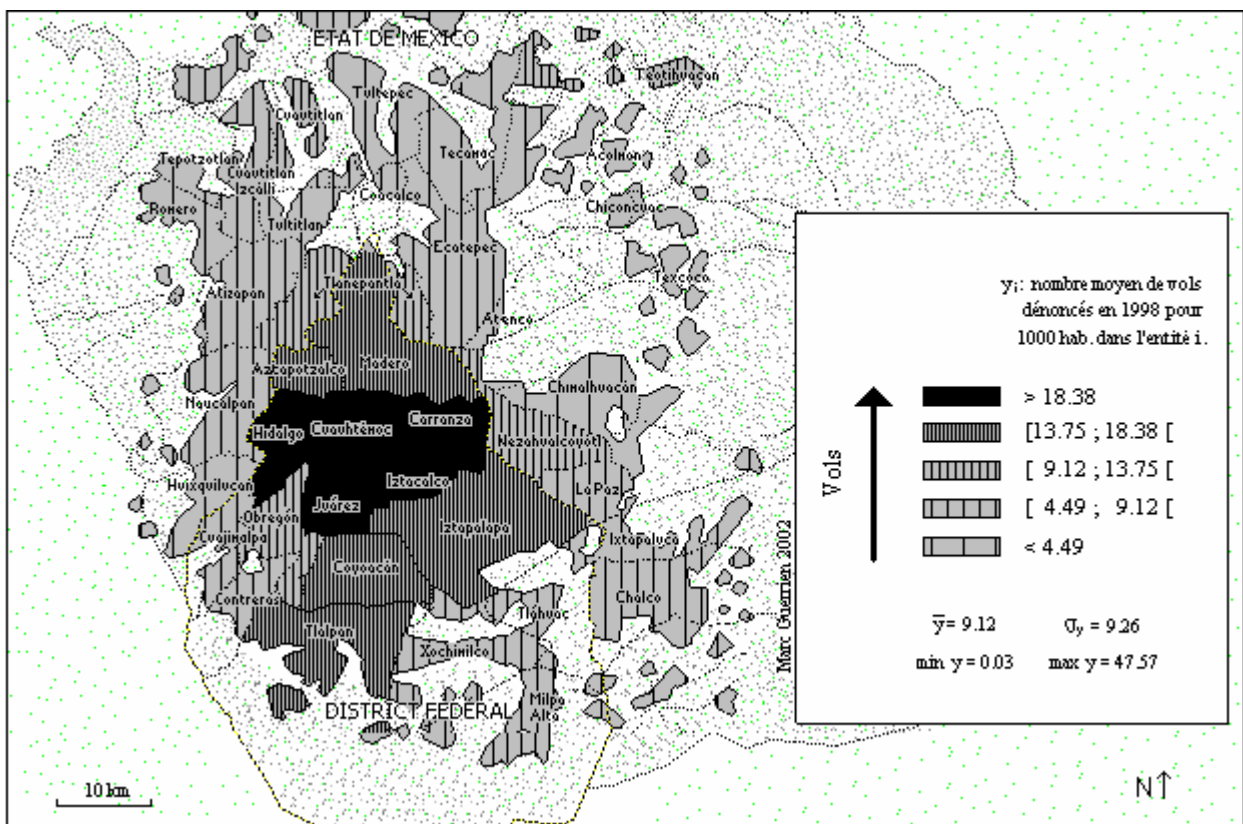
²⁴⁴ Source : PGJDF, 1999.

²⁴⁵ Voir Annexe B.X. pour le détail de ces chiffres.

espace fragmenté favorise la diffusion de tous les préjugés et le développement de sentiments disproportionnés d'insécurité.

La nature complètement aléatoire de la délinquance souvent entendue dans les discours et reprise notamment par Ruiz Harrell est donc contredite par la réalité des chiffres puisque la *carte 37* montre bien une évidente logique spatiale dans la distribution de la délinquance : ce sont les zones les plus favorisées socioéconomiquement qui sont les plus touchées.

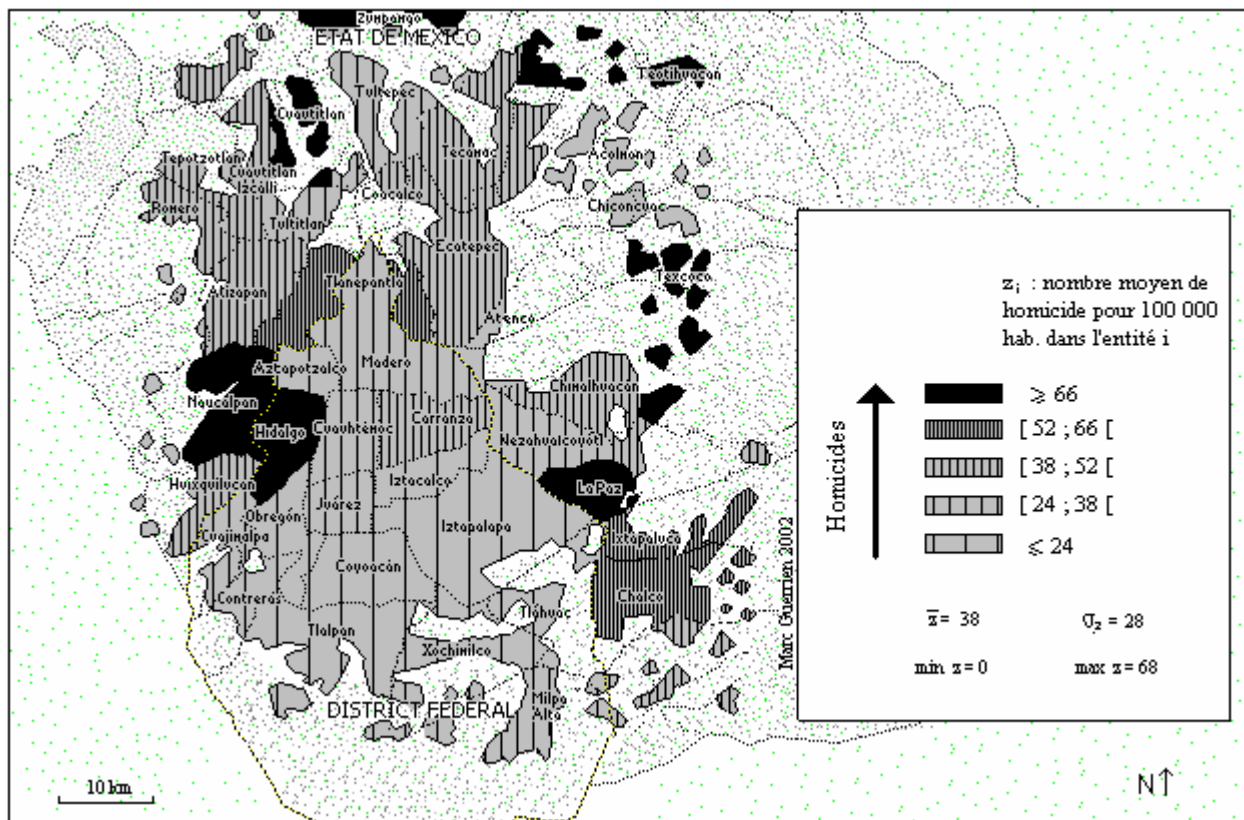
Carte 38 : Taux moyen de vols reportés en 1998 dans les principales entités de la ZMVM.



Cela étant dit, la cartographie de la délinquance diffère assez nettement suivant le type d'acte de délinquance considéré, et la logique centre/périphérie ne s'applique pas à l'ensemble de ceux-ci. Car si pour les taux de vols représentés sur la *carte 38* on retrouve une logique centre/périphérie plus marquée encore que sur la *carte 37*, dans le cas des homicides (*carte 39*) ce sont des délégations et municipales plus périphériques qui enregistrent les taux les plus élevés, alors que les entités centrales sont relativement épargnées.

Il s'agit donc ici de deux logiques spatiales bien différentes, voire opposées, ce qui nous laisse envisager l'existence d'une démarcation assez nette entre la petite délinquance, généralisée mais peu violente (*carte 38*), et la grande délinquance, très violente mais limitée (*carte 39*). Cette démarcation laisse penser que les homicides ne sont pas très liés au reste de la délinquance : les auteurs, comme les victimes, des petits délits ne sont ainsi pas forcément les mêmes que ceux concernés par les crimes violents et les meurtres. Pourtant, cet aspect est totalement négligé par Ruiz Harrell. Celui-ci se contente de reprendre le discours dominant qui tend à faire l'amalgame entre tous les types de délinquance.

Carte 39 : Taux moyen de homicides reportés en 1998 dans les principales entités de la ZMVM.



Les chiffres montrent pourtant très clairement que les nombreux délinquants sévissant dans le centre ne sont pas, dans leur grande majorité, les « tueurs » que les commentateurs ou analystes tels Ruiz Harrell dépeignent généralement. Les vols ont lieu là où il y a de la richesse, alors que les homicides ont lieu partout, ce qui explique les coefficients de corrélations peu significatifs entre le taux de homicides et les différents indicateurs socio-

démographiques et culturels sur le DF. De fait, la *carte 39* montre que les meurtres ont particulièrement lieu dans les délégations populaires²⁴⁶. Cela donne à penser que les homicides sont plus à mettre en relation avec des logiques de règlements de compte personnels (vengeances, drames passionnels) ou entre bandits (dans le cadre de systèmes plus ou moins mafieux), alors que les victimes de vols sont plus anonymes. En un mot, on tue plutôt des gens que l'on connaît, alors que l'on vole avant tout ceux que l'on ne connaît pas. Certaines agressions anonymes, dans le cadre notamment d'attaques à main armée, peuvent certes dégénérer en meurtre mais cela concerne essentiellement des populations spécifiques particulièrement exposées, à commencer par les membres des couches les plus favorisées et les professionnels de la sécurité en fonction dans des endroits sensibles (banques, commerces de luxe, etc.).

Par ailleurs, la conclusion hâtive de Ruiz Harrell qui revient à présenter le délinquant comme un individu incontrôlable n'obéissant à aucune règle peut être contestée par le fait que la majorité des actes de délinquance ne sont pas des « attaques », mais plutôt des petits forfaits commis discrètement et habilement (les pickpockets *chilangos* sont souvent de véritables professionnels, très adroits et dotés d'un vrai « savoir-faire ») ou lâchement (vol à la tire suivi d'un *sprint* fulgurant). Le *tableau 14* confirme ainsi non seulement que les vols ont lieu là où il y a de la richesse - et moins là où il y a de la pauvreté - mais il montre aussi sans équivoque (corrélation de + 0,94) le lien entre degré de mobilité de la population et fréquence des vols. D'une manière générale, on observe que les vols ont principalement lieu dans les zones urbaines centrales, où les mœurs sont modernes, la population mobile et plutôt aisée. A l'inverse, connaissent les taux de vols les plus faibles les zones plutôt pauvres, périphériques et dont la population est peu mobile. Ces vols ont donc très majoritairement lieu dans les zones d'intense circulation des personnes comme le métro, les grands marchés et rues commerçantes du centre où transitent des foules anonymes et qui sont particulièrement propices aux petits délits mineurs discrets. A l'inverse, la corrélation négative élevée (-0,78) entre fréquence des vols et notre indice de territorialité de la mobilité confirme que dans les zones *néo*-urbaines où les populations sont enracinées et tout le monde se connaît plus ou moins, les petits larcins sont en toute logique bien moins fréquents.

Tableau 14 : Coefficients de corrélation entre taux de vols et indices de richesse, de

²⁴⁶ A l'exception notable de la délégation Miguel Hidalgo, qui comporte d'importantes zones aisées.

pauvreté, de mobilité et de territorialité de la mobilité dans le DF.

variable	coefficient de corrélation avec le TAUX DE VOLS
INDICE SYNTHETIQUE DE PAUVRETE DE LA POPULATION	- 0.36
INDICE SYNTHETIQUE DE RICHESSE DE LA POPULATION	+ 0.58
INDICE DE MOBILITE DE LA POPULATION	+ 0.94
INDICE DE TERRITORIALITE DE LA MOBILITE DE LA POPULATION	- 0.78
INDICE SYNTHETIQUE DE TRADITIONNALITE DES MŒURS	- 0.92
INDICE SYNTHETIQUE DE MODERNITE DES MŒURS	+ 0.84
INDICE SYNTHETIQUE DE DENSITE URBAINE	+ 0.94
INDICE SYNTHETIQUE DE DYNAMISME URBAIN	- 0.72

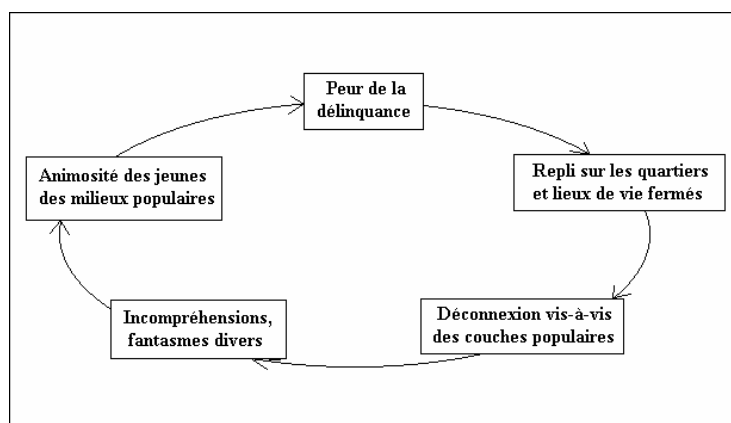
On le voit donc, les interprétations comme celle de Ruiz Harrell méritent d'être considérées avec beaucoup de circonspection. Elle traduisent en réalité plus les préoccupations des couches supérieures mexicaines, effectivement sous la menace d'une délinquance d'autant plus violente que les écarts de richesse et la déconnexion spatiale avec le gros de la population sont importants. Implicitement, ce discours entre dans une logique de justification de la généralisation de la répression, fut-elle aveugle, à l'encontre des jeunes des quartiers populaires méconnus et, comme on a pu le voir dans la troisième partie, facilement assimilés à la délinquance et l'insécurité. Les barrières et l'évolution suivant des circuits fermés permettent la diffusion de ces préjugés caricaturaux, et le fait que les seuls contacts²⁴⁷ que les éléments des milieux aisés aient avec l'extérieur soient souvent avec des individus convoitant plus ou moins leurs biens favorise leur accentuation. En affirmant que les délinquants sont dénués de « sentiments moraux élémentaires », qu'ils « attaquent » n'importe qui, n'importe où, n'importe quand et n'importe comment, on leur nie toute forme d'humanité pour finalement en conclure qu'ils ne sont pas récupérables par la société, et qu'ils ne méritent aucune clémence.

Le problème posé par la dynamique actuelle de fragmentation de l'espace urbain apparaît ainsi avec évidence : individuellement, les membres des couches aisées se réfugient dans les quartiers fermés des zones périphériques pour échapper au risque de délinquance, mais

²⁴⁷ Une fois encore, on parle ici des rapports autres que ceux de serveurs à servis.

l'addition de ces démarches personnelles a pour conséquence une déconnexion globale qui non seulement favorise la diffusion du sentiment d'insécurité parmi ces populations, mais qui aussi accroît les tensions et le risque objectif. Car la réponse des jeunes des quartiers populaires à la disqualification à laquelle mènent les discours comme celui de Ruiz Harrell est souvent tout aussi radicale. On a pu notamment l'entrevoir au cours de la troisième partie à travers le commentaire de certains jeunes du *Cerro del Judío* à propos de la population des ensembles fermés. La richesse étalée de ces couches aisées conjuguée à leur déconnexion du reste de la société peut parfois apparaître comme une obscénité et de la provocation aux yeux de l'écrasante majorité d'une population aux conditions de vie plus pénibles, et dont certains membres peuvent tomber dans le piège de la délinquance. Sans intervention extérieure, et notamment des pouvoirs publics, il est particulièrement difficile de sortir de ce cercle vicieux qui veut que l'état même de fragmentation de l'espace, en accentuant les mécanismes d'inclusion locale et d'exclusion globale, favorise paradoxalement le risque pour la sécurité des habitants des ensembles résidentiels fermés. Tel un serpent qui se mord la queue, on peut voir sur le *schéma 6* le phénomène de croissance presque endogène du sentiment général d'insécurité qui est à l'origine même du succès des lotissements fermés et de la privatisation des espaces pratiqués par les couches supérieures mexicaines, mais aussi d'une généralisation à toute la société de la peur de la délinquance.

Schéma 6 : Le mécanisme de perpétuation et d'auto-alimentation du sentiment d'insécurité parmi les couches supérieures.



Car l'analyse de la question de la délinquance et des discours tels que celui de Ruiz Harrell doivent toujours être considérés en tenant compte du fait que, à la différence des petits délits, la délinquance violente (rapts, assauts armés, etc.) ne concerne qu'une toute petite partie de la population, mais que comme nous l'avons vu celle-ci est très influente sur l'ensemble. Un peu à l'image de l'effet de domination sur le paysage urbain du Mexico des couches aisées conduisant à une surestimation de son importance dans les imaginaires analysé dans la deuxième partie, on est ici en présence d'un phénomène de domination de la perception des couches aisées sur les questions de délinquance, les grands médias de communication se chargeant de généraliser à l'ensemble de la population un important sentiment d'insécurité. Les agents de ces vecteurs de communication de masse que sont notamment les chaînes de télévision à grande audience sont d'ailleurs eux-mêmes pleinement intégrés aux circuits du Mexico des couches aisées²⁴⁸. Ils ont des perceptions très proches de celles qui ressortaient du propos des habitants de quartiers fermés cités dans la troisième partie, avec cette idée admise *a priori* d'une délinquance meurtrière totalement aveugle et complètement généralisée.

L'évolution prévisible de la structure par âge de la population décrite précédemment et la probable amélioration progressive des conditions générales de vie et de prise en charge éducative liée à la stabilisation démographique peuvent laisser espérer progressivement un recul de la délinquance à Mexico. Mais le risque est réel de voir le fossé se creuser avec la jeunesse populaire mexicaine, et les dangers de la généralisation des discours simplistes sur la délinquance doivent être soulignés. Pour bien comprendre le fonctionnement inverse du mécanisme d'inclusion/exclusion, en se plaçant maintenant du point de vue des « délinquants » ou de ceux qui sont perçus comme tels, il nous a donc semblé nécessaire d'analyser un phénomène, celui des *chavos bandas*²⁴⁹, qui est apparu et se développe parallèlement à la dynamique de fragmentation.

²⁴⁸ Les locaux de la grande chaîne nationale *Televisa* sont par exemple situés dans la zone résidentielle fermée de *San Angel Inn*.

²⁴⁹ Bandes de jeunes.

2) Le risque de la consolidation de micro-cultures dans une société fragmentée : le phénomène *banda* dans les milieux populaires.

Le phénomène *banda* et la manière dont il est traité illustre parfaitement les dangers de la dynamique de fragmentation socio-spatiale et du développement des logiques de repli sur soi. Ce phénomène, qui se manifeste principalement chez les *néo*-urbains des deuxième et troisième générations, et qui a pris une ampleur importante en raison de la structure par âge très jeune de la population au cours des deux dernières décennies, est une émanation directe de la phase de transition urbaine. C'est donc logiquement que, à Mexico, les études sur la jeunesse se sont concentrées sur le thème des bandes juvéniles à partir des années 1980, et plus encore dans les années 1990. Jusque là, dans les décennies 1960 et 1970, les études sur les mouvements juvéniles urbains avaient eu pour objet les groupes issus principalement des couches moyennes et aisées à la tête de mouvements étudiants hautement politisés, se plaçant ostensiblement à gauche de l'échiquier politique, dans un contexte de développement économique et de progrès social continu. Il n'existait alors aucun amalgame entre jeunesse et délinquance : la révolte de ces jeunes souvent issus de familles urbaines ne comptant pas parmi les plus défavorisées était considérée plus comme une forme d'émancipation passagère vis-à-vis des conservatismes en termes de mœurs que comme une véritable menace pour l'*establishment* et la pérennité des hiérarchies sociales. On était là plutôt en présence de tensions entre générations en partie internes aux élites, et ne concernant finalement que des couches restreintes de la population mexicaine. Mais, avec le phénomène *banda*, la donne est évidemment toute autre puisqu'il met en évidence non pas spécialement des conflits entre générations, mais des tensions sociales patentes dans un contexte de crise économique larvée posant de sérieuses questions aux hiérarchies. Plus diffus et moins structuré, ce phénomène est perçu comme autrement plus menaçant que la rébellion des jeunes étudiants des années 1960 et 1970, même si nous allons voir qu'il ne l'est pas forcément.

La multiplication des *bandas* dans les périphéries de Mexico et le phénomène des *cholos* dans les villes frontières du Nord comme Tijuana ont en tout cas éveillé l'intérêt de la recherche urbaine mexicaine pour ces questions. Mais le regard des universitaires mexicains cette fois-ci ne vient plus de l'intérieur comme dans le cas de la jeunesse estudiantine, mais de

l'extérieur²⁵⁰, une subjectivité, plutôt disqualifiante, en remplaçant une autre, plutôt bienveillante.

Les analyses, notamment de personnalités revendiquant leur appartenance à la gauche mexicaine, qui ont accompagné le long mouvement de protestation à la UNAM au cours de l'année 1999 illustrent ce décalage indissociable de la déconnexion sociale liée à la fragmentation de l'espace. Si les contestataires étaient des étudiants qui ne sauraient être assimilés à des *chavos bandas*, il est un fait que la démocratisation progressive des études supérieures a attiré à partir des années 1990 à la UNAM des populations d'origine bien plus modeste que jusqu'alors. Ce facteur explique pour une grande part l'attitude dénoncée comme irresponsable des meneurs du mouvement contre l'augmentation des droits d'entrée à l'université publique qui ont bloqué le fonctionnement de l'institution pendant de longs mois, pénalisant ainsi celle-ci et ses membres. Si, effectivement, le comportement de ces contestataires souvent inaptes à faire des compromis peut à bien des égards être qualifié d'irresponsable, il faut aussi considérer le fait que le sens des responsabilités est rarement inné, et vient souvent avec l'exercice des responsabilités elles-mêmes. Ainsi, comme le soulignait un jeune étudiant rencontré sur le campus au moment de la grève de 1999, « quand tu n'as rien, tu n'as rien à perdre. Dès que les gens ont de l'argent, des biens, un vrai travail, une famille à entretenir, crois-moi qu'ils arrêtent de faire n'importe quoi. ». La question posée par cet étudiant est ainsi en quelque sorte : comment demander d'être responsables à des jeunes à qui l'on ne donne aucune responsabilité ? L'« idéologie » anarchisante des *bandas* repose largement sur cette idée simple, souvent simpliste même, mais permettant de comprendre des comportements peu respectueux des institutions et des hiérarchies, et qui contribuent aussi fortement à la fragmentation de l'espace puisqu'ils confortent les couches supérieures dans leur choix du repli.

Cet irrespect des institutions explique en tout cas grandement pourquoi les mouvements *bandas* ont été rapidement étiquetés péjorativement par les commentateurs extérieurs, souvent indépendamment de leur obédience politique. On les a associé directement à la marginalité et à la désintégration familiale, insinuant qu'ils forment une contre-culture considérée *a priori* comme néfaste et qu'il faut combattre, oubliant autant les conditions socioculturelles de leur émergence que la nature de leur inscription territoriale. Cette forme de consensus a conduit à

²⁵⁰ Les chercheurs et journalistes sont généralement, au Mexique en particulier, bien plus familiers de la jeunesse estudiantine politisée que de la jeunesse de la rue.

des politiques policières répressives qui n'ont pas empêché l'essor du phénomène, bien au contraire. Malgré cela, elles sont chaque fois plus renforcées sous la pression des discours tels que celui de Ruiz Harrell décrypté précédemment.

Pourtant, comme l'ont montré les travaux de Maritza Urteaga et des différents anthropologues qui se sont intéressés à la question des *bandas* à partir des années 1980 en privilégiant une approche plus objective du phénomène, les caractéristiques sociales populaires de ces mouvements font que l'on ne peut guère se contenter de les associer aux habituels clichés sur la marginalité [Alarcon, 1986 ; Gomez Jara, 1987 ; Encinas, 1994]. Si les rassemblements juvéniles existaient depuis les années 1940 (*gavillas, palomillas, pandillas*), ces chercheurs ont mis directement en relation l'essor des mouvements actuels avec la crise structurelle de la société industrielle. Le chômage, le sous-emploi, la désinsertion scolaire qui touchent les milieux populaires et notamment les anciennes zones ouvrières seraient ainsi étroitement liés au phénomène *banda*. Son ampleur au Mexique est accentuée par la structure par âge de la population, avec comme on l'a vu dans la première partie une sur-représentation des jeunes parmi celle-ci au cours des deux dernières décennies. Mais surtout, les études sur la question soulignent maintenant, en opposition avec les discours qui expliquaient jusqu'alors leur irruption par la désintégration familiale dans les « cultures de la pauvreté » [Robles, 1985], l'importance du quartier et des liens primaires d'affection dans la constitution des bandes. Ce point essentiel rejoint complètement les observations faites dans la troisième partie à propos du phénomène d'enracinement dans le quartier et d'attachement à celui-ci dans les zones populaires : on peut ainsi penser que la forte inclusion à l'intérieur de la *banda* vient en quelque sorte compenser l'exclusion à l'échelle de la société, se nourrissant de celle-ci tout en contribuant à l'accentuer.

Quoiqu'il en soit, ces analyses ne diffèrent guère de celles faites dans les autres pays occidentaux, et notamment en France ou aux Etats-Unis, sur la jeunesse urbaine de certaines zones populaires déshéritées. On remarquera toutefois que l'importance du phénomène est indépendante ici de mouvements ethniques ou religieux. Le cas mexicain semble montrer que ces mouvements sont avant tout sociaux. Des questions identitaires peuvent venir se superposer dans des sociétés où l'on trouve en bas de l'échelle sociale des populations d'origine étrangère ou des minorités ethniques, mais l'existence de phénomènes similaires dans une société comme la mexicaine où la population étrangère est presque nulle, et où les minorités les plus marginalisées comme les indigènes ne participent pas au phénomène,

montre que leur essence est avant tout socio-économique. Il y a certes ce racisme latent qui subsiste dans les mentalités au Mexique, mais les mouvements *bandas* n'ont pas de revendications identitaires comme peuvent les avoir certains *gangs latinos* ou noirs en Amérique du Nord. Par ailleurs, une fois encore, la différence fondamentale avec l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest est qu'au Mexique ces mouvements ne concernent pas potentiellement que certaines franges marginales de la population, mais la majorité de celle-ci. Les risques de leur mise à l'écart et de leur radicalisation dans un contexte de fragmentation croissante de l'espace sont ainsi d'autant plus grands.

Cela étant dit, les caractéristiques de ces groupes sont néanmoins similaires à celles de leurs équivalents d'autres sociétés : vêtements, musique, langage codé, *graffitis*, valorisation de la force physique, usage de drogues, etc., ne différencient guère les *chavos bandas* mexicains de ceux du reste du monde [Natera, 1994]. Quoiqu'il en soit, face au développement de ce type de mouvements, il existe deux sortes d'analyses, allant au-delà du clivage traditionnel gauche/droite. Francisco Gomez Jara est de ceux qui considèrent les *bandas* comme des organisations autonomes de jeunes de nature sociopolitique. Il les assimile à des groupes qui résistent à partir de leur quartier à des impositions venues de l'Etat et de la société civile qu'ils jugent injustes ou contraires à leurs intérêts. De ce point de vue, malgré l'absence de programme et de référents idéologiques politiques ou de perspective d'exercer un pouvoir au-delà de l'échelle hyperlocale, il s'agit bien sous certains aspects de groupements de nature sociopolitique. Cependant, le critère de l'âge - les membres de la *banda* sont rarement trentenaires - montre les limites d'une telle définition : arrivé un certain âge, les membres de la *banda* soit se « rangent », soit sombrent véritablement dans la délinquance, mais il est bien rare de voir des vétérans traîner en groupe dans les rues. L'autre approche est justement celle qui érige pour seules caractéristiques des *bandas* la violence, la drogue, l'insalubrité, en un mot l'individualisme propre au délinquant [Zermeño, 1988]. Cette approche semble elle aussi assez réductrice et rejoint dans le fond celle de Ruiz Harrell en assimilant l'ensemble de la jeunesse populaire se sentant proche de ce mouvement à la délinquance. Car il ne faut pas exagérer l'importance de ce qui correspond aussi à un phénomène de mode, et qui est lié à une période de recherche d'affirmation propre à l'adolescence. Il faut donc prendre avec recul les discours parfois agressifs de certains jeunes, qui s'expriment notamment par la musique, mais qui ne passent pas à l'acte.

Car de fait, il nous semble que le propre du mouvement *banda* et la lecture qu'on peut en faire sur le plan sociopolitique est qu'il met en valeur ces différents aspects, politiques, culturels et délinquants, et surtout qu'il est loin de former un tout homogène. Dans une grande confusion, se mélangent en effet souvent dans les milieux *bandas* discours misérabilistes, posture à la fois de dénonciation des inégalités sociales et de rejet de l'Etat, propos justifiant ou banalisant la délinquance, le tout sur fond de *machisme* et de nationalisme latent. Les textes de groupes populaires de musique urbaine comme *Molotov* sont à ce titre particulièrement symptomatiques de la confusion des discours de ces jeunes. La traditionnelle politique paternaliste et clientéliste du PRI dans les zones rurales, basée sur des stratégies d'inclusion et de récupération de petits chefs et patriarches locaux, n'a pu avoir de prise dans les *néo*-espaces urbains tant ils se sont constitués rapidement. Le mélange entre une forme d'anarchie (rejet des pouvoirs formels) et une mise en avant simultanée de certaines valeurs traditionnelles et conservatrices (sexisme, paternalisme) fait en tout cas la particularité de ces mouvements mexicains. Même si cet étrange *cocktail* est souvent indigeste, ce double aspect fait qu'il est très réducteur de résumer comme le fait Zermeño le phénomène *banda* en une manifestation de l'individualisme propre au délinquant.

Photographie 29 : La violence symbolique de certains chavos bandas produit des dégradations de biens privés ou publics qui encouragent les discours ultra-répressifs.



Car les *bandas* ne sont pas de simples rassemblements de criminels s'unissant de manière ponctuelle dans un but précis et par pur intérêt calculé, comme le feraient par exemple des

hommes politiques ou des entrepreneurs dans le cadre d'alliances que chacun sait temporelle mais passées pour atteindre un objectif bénéfique à toutes les parties. Elles constituent au contraire souvent des ensembles où existent de véritables amitiés bilatérales ou multilatérales profondément ancrées, et étroitement liées au phénomène d'attachement et d'enracinement dans le quartier décrit dans la troisième partie. Le rite du tatouage, voué à laisser une marque d'appartenance indélébile, illustre l'importance donnée à la notion de fidélité, même si elle n'est pas toujours observée dans les actes. Tous les individus appartenant à la *banda* n'ont pas forcément des liens très forts entre eux mais, par effet de réseau, la cohésion et la solidarité, au moins de façade, est réelle en son sein. C'est ce qui explique, au-delà des antagonismes sociaux, les relations conflictuelles que certains *chavos bandas* peuvent entretenir par exemple avec certaines composantes de la jeunesse estudiantine et que constate Zermeño. La volatilité, le caractère parfois éphémère et jugé superficiel ou intéressé des relations pouvant exister dans la jeunesse estudiantine de milieux plus aisés apparaît aux *chavos bandas* comme de l'hypocrisie, des relations calculées irrespectueuses de valeurs de solidarité que des sociologues ayant une échelle de valeur et une grille d'analyse distinctes leur reprochent à eux. Une fois encore, la fragmentation de l'espace, en séparant les populations les unes des autres, favorise des perceptions opposées du monde et de la société génératrices de malentendus, d'intolérance, et consécutivement de tensions.

Par ailleurs, doit être pris en compte le fait que les limites de la *banda* ne sont généralement pas clairement définies. Là encore, la déconnexion inhérente à la fragmentation de l'espace urbain a tendance à faire que tous les jeunes des milieux populaires soient plus ou moins associés à ce phénomène par les membres des couches supérieures. On en revient au fameux « ils » récurrent dans les propos de nos interlocuteurs des milieux aisés relatés dans la troisième partie. Pourtant, la réalité est bien plus complexe. Il existe certes quelques groupuscules *bandas* s'apparentant à des organisations criminelles, mais ils sont généralement marginalisés et isolés à l'intérieur même de leur environnement socio-spatial direct. Ils sont totalement exclus du « système » et hermétiques vis-à-vis des éléments extérieurs. Ils ont des codes vestimentaires ou linguistiques très précis qui leur permettent de s'identifier entre eux, mais ils sont très peu nombreux à Mexico. Quand on parle de *chavos bandas*, on désigne ainsi généralement une population beaucoup plus vaste que celles des *gangs*, d'où sans doute cette confusion pouvant expliquer les propos de Zermeño ou de Ruiz Harrell. Car faire l'amalgame entre *chavos bandas* et jeunesse urbaine des quartiers populaires conduit évidemment à augmenter exagérément l'importance des premiers. Tout dépend donc de la population que l'on définit par *chavos bandas*. Si ceux-ci sont

les jeunes aux faibles revenus qui traînent dans le quartier, parlent le langage de la rue, s'habillent en tenue décontractée (*jean-basket*, survêtement, etc.), se retrouvent pour bavarder, consomment régulièrement ou occasionnellement drogues légales et illégales (alcool, marijuana, coke, colle), écoutent de la musique urbaine (*hip-hop*, rock alternatif, *heavy metal*, etc.), alors on peut effectivement affirmer qu'il s'agit d'une composante importante de la jeunesse populaire - surtout masculine, mais pas seulement - mexicaine. Mais dans ce cas on ne peut évidemment se contenter de la caractériser uniquement par la violence, la délinquance et l'individualisme.

Maintenant si l'on définit les *chavos bandas* comme les jeunes équivalents aux membres des *gangs* nord-américains, on peut effectivement affirmer qu'ils se construisent une identité et que leur raison d'être est intimement liée à la délinquance, mais on ne peut plus alors les confondre avec l'ensemble de la jeunesse populaire urbaine, tant leur proportion par rapport à l'ensemble de celle-ci est faible. Et il est impropre de les considérer comme population de référence pour traiter la question des rapports entre la jeunesse estudiantine, elle-même d'ailleurs très hétérogène, et la jeunesse populaire. En réalité, la majorité des *bandas* au Mexique sont des groupes dont le « territoire » - en réalité seulement ce qu'ils perçoivent comme tel - est assez flou et généralement ouvert et intégré à leur quartier. Leurs membres peuvent ainsi avoir des amis (d'enfance, de l'école, du quartier, etc.) qui n'en font pas partie mais qui gravitent dans leur environnement social. L'existence de liens et le partage de certaines expériences et valeurs entre les jeunes des quartiers populaires avec des membres formels de *bandas* ne signifie pas pour autant qu'ils cautionnent ou approuvent les éventuelles dérives délinquantes ou violentes de ceux-ci. Et encore moins qu'ils y participent. Il faut ainsi garder à l'esprit que tous les groupes sociaux ou mouvements sociopolitiques et culturels ont leurs branches extrémistes. Et faire l'amalgame entre ces courants extrêmes, qui sont souvent les plus « visibles » et de ce fait attirent l'attention des éléments extérieurs ayant une faible connaissance de l'environnement social dans lequel ils se développent, ne peut conduire qu'à les disqualifier dans leur ensemble. En quelque sorte, identifier l'ensemble de la jeunesse populaire urbaine aux mouvements *bandas* délinquants et violents revient à adopter une démarche similaire de celle consistant par exemple à assimiler l'Islam aux fondamentalisme islamiste, et ce dernier au terrorisme aveugle et sanglant. Cela revient à stigmatiser d'importantes populations et prendre le risque de renforcer les branches radicales en favorisant un sentiment général d'injustice et d'exclusion.

Car si les politiques dites de « tolérance zéro » et de fermeté extrême peuvent dans des sociétés développées où les populations montrées du doigt sont très minoritaires s'avérer ponctuellement efficaces²⁵¹, elles sont particulièrement contre-productives dans les sociétés en voie de développement. Comme on l'a largement vu jusqu'ici, à Mexico la majorité de la population vit dans des quartiers populaires défavorisés et ne peut être qualifiée de marginale et traitée comme telle. La dynamique de fragmentation, les logiques de déconnexion spatiale et d'exclusion sociale, à travers les visions caricaturales qu'elles favorisent, ont tendance à faire le jeu de mouvances extrêmes et violentes pourtant initialement ultra-minoritaire. Et elles ouvrent la porte à tous les dangers compte tenu de l'importance de leurs recrues potentielles. L'analogie entre ces mouvements urbains de rébellion et les groupes terroristes des pays arabo-musulmans est là aussi tentante, comme en témoigne symboliquement une certaine sympathie affichée²⁵² pour les attaques de Septembre 2001 aux Etats-Unis dans certaines couches de la jeunesse urbaine mexicaine, et même parfois au-delà [Musset, 2001]. Il est à craindre que les résultats des politiques de répression sinon aveugles du moins peu clairvoyantes de la part des élites internationales (menaces et attaques d'Etats indépendants sous prétexte qu'ils ont des « liens » ou « abritent » des « terroristes ») et ceux de la « tolérance zéro »²⁵³ de la part des élites locales soient similaires. Elles conduisent à l'isolement réciproque des belligérants dans une escalade de violence et l'inévitable polarisation qu'elle produit fait disparaître les ponts et canaux de communication permettant de trouver compromis et solutions aux conflits. D'où l'importance pour arriver à l'éradication de phénomènes (violences urbaines, sociales, politiques, ethniques, religieuses, etc.) de mener des politiques extrêmement ciblées afin de garder le contact et ne pas se mettre à dos les populations intermédiaires. Celles-ci sont constituées des individus gravitant autour des principaux acteurs de ces phénomènes, étant en contact avec eux et les connaissant bien, mais n'en faisant pas partie. Ce sont généralement ces intermédiaires qui permettent la résolution des situations de tension et de conflit, et non les pompiers pyromanes en tout genres.

²⁵¹ Au-delà du fait qu'elles soient toujours discutables sur le principe, en termes moraux et éthiques.

²⁵² On ne peut pourtant guère soupçonner les Mexicains de quelconque sympathie pour la lutte des intégristes islamistes contre les « croisés ». Mais c'est bien sûr la destruction de symboles importants de domination et de puissance qui a pu réjouir certains jeunes (et moins jeunes) des milieux populaires mexicains, nationalistes et peu sympathisant des Etats-Unis et de ce qu'ils représentent symboliquement.

²⁵³ Symbolisée à Mexico par le très médiatique recours du GDF à l'ancien Maire de New York, père de la politique de « tolérance zéro », Rudolph Giuliani, pour résoudre le problème de la délinquance dans le DF. Comme si les contextes socio-anthropologiques nord-américains et mexicains permettaient une même approche de la question, et qu'une sorte de « sauveur » grassement rétribué n'ayant aucune connaissance de la société mexicaine était en mesure d'en résoudre les contradictions profondes.

Car, une fois encore, il existe dans le mouvement *chavo banda* toute une échelle de graduation. Elle va du jeune étudiant consciencieux et sérieux mais aimant la musique urbaine et portant une chemise de sport et une paire de baskets, au grand délinquant capable d'organiser avec quelques *alter ego* un enlèvement en vue d'une rançon ou de violer une jeune fille à la sortie d'une discothèque. Entre les deux, il y a le jeune étudiant qui parfois adopte un langage excessivement vulgaire, puis celui qui consomme de temps en temps des substances illicites ; le jeune chômeur qui en consomme plus régulièrement et à qui il arrive aussi de « servir » ses *cuates* ; celui qui est un véritable *dealer* professionnel ; celui à qui il arrive de commettre des petits larcins contre des institutions (supermarchés par exemple) en prétextant que cela ne leur cause guère de dommage²⁵⁴ ; ou encore celui qui s'en prend directement mais sans violence à des personnes sous le prétexte que ce qu'il leur prend est beaucoup plus important pour lui qui est pauvre que pour elles qui sont riches ; celui qui en fait de même mais avec violence, etc. Il existe de vraies différences entre ces comportements, certains étant tolérables par la société et d'autres non. Toute la question est donc de déterminer où se trouve la limite, et de faire en sorte que la population la respecte, et pas de rejeter tout en bloc en faisant l'amalgame. Car ces démarches simplistes n'ont souvent pour effet que de rendre caduque cette limite, et donc d'inciter les jeunes aux comportements parfois certes contestables, mais tolérables car ne nuisant guère à autrui, à commettre des actes qui sont eux réellement intolérables pour la société. Et cette difficulté à distinguer avec précision l'emplacement de la frontière entre le « bien » et le « mal » n'est pas l'exclusivité du mouvement *banda*. Dans d'autres groupes sociaux, les plus aisés, il existe par exemple une échelle de graduation dans le traitement du personnel de maison qui va de la relation inclusive, respectueuse et cordiale avec la *muchacha* (intégration à la famille) jusque parfois les abus les plus graves sur celle-ci (violences physiques ou sexuelles). Le tout pouvant passer par des attitudes aimables, polies, indifférentes, méprisantes, humiliantes, etc., où la frontière entre ce qui est tolérable et toléré et ce qui ne l'est pas n'est pas toujours si facile à délimiter.

Dans le contexte mexicain de grande hétérogénéité socio-économique et culturelle, il est particulièrement difficile d'avoir des jugements très tranchés et de vouloir appliquer des recettes toutes faites. La contradiction entre, d'une part des traditions, pratiques et comportements caractéristiques d'une société où se maintiennent les réflexes de solidarité

²⁵⁴ Phénomène que l'on peut qualifier d'« invisibilité de la victime », qui rend en apparence plus tolérable car moins cruel l'acte de délinquance.

familiales et claniques et, d'autre part la pénétration progressive par le haut des valeurs libérales et de respect de l'individu est génératrice de nombreuses confusions. Comme on l'a vu dans la troisième partie, au Mexique, les principes libéraux dans les rapports sociaux sont souvent largement incompris, en particulier par les *néo*-urbains : ils ne sont pas associés aux principes de la responsabilité individuelle (si ça ne va pas, *je* dois faire en sorte que ça aille mieux) et de respect d'autrui (l'affection ne passe pas par la possession et la domination), mais sont souvent assimilés à de l'individualisme, voire à de l'égoïsme. Les comportements des uns ou des autres peuvent être perçus comme un manque de solidarité car l'échelle d'inscription des systèmes de solidarité n'est pas la même : dans les micro-cultures *néo*-urbaines plus marquées par les pratiques rurales traditionnelles, on ne s'intéresse qu'à la solidarité visible, à l'intérieur des micro-groupes sociaux, ce qui revient finalement à la charité (celui qui possède donne « de bon cœur »), et peu à la solidarité invisible (impôts pour financer le domaine public). Celle-ci représente pourtant des sommes bien plus importantes et est bien plus efficace, mais n'offre pas au contribuable la possibilité d'avoir ce rapport d'allégeance et de dépendance personnelle avec celui qu'il aide. Ces mentalités favorisent grandement l'affaiblissement de l'économie publique, et par voie de conséquence des espaces qui lui correspondent.

La grande confusion engendrée par cette contradiction et le faible intérêt pour les principes de solidarité globale expliquent la relativisation parfois extrême de la notion de justice, et est un élément majeur du phénomène *banda*. Plus généralement, il l'est dans toutes les tensions ou conflits *intra*-urbains, de la même manière qu'il peut l'être dans nombre de conflits *intra* ou *inter*-nationaux contemporains. Le rejet affiché de la part de ces groupes de jeunes du « système », de l'Etat et d'une « société civile »²⁵⁵ considérés comme peu solidaires engendre naturellement un rejet de leurs normes juridiques. Dans un quartier populaire comme par exemple celui du *Cerro del Judío*, un jeune pourra éventuellement rentrer sans le lui demander dans la maison de son ami et y *squatter*, et donc violer la propriété privée, mais ne pourra pas tutoyer le grand-père de son *cuate* ou faire des avances à la sœur de son voisin, alors que la loi le lui permet. De la même manière, dans des cas plus extrêmes, il sera toléré par les autres (du moins fermeront-ils les yeux) de voler la montre en or massif d'un *junior* qui s'est égaré dans le quartier, mais pas de refuser de prêter son ballon aux enfants qui le demandent pour jouer au football. Ces exemples montrent que les expressions du type « zone

²⁵⁵ Si tant est que cette expression est un sens autre que l'opposition à une société incivile, voire incivilisée, aux contours une fois encore peu clairs.

de non-droit » sont impropres : il existe dans toutes les micro-sociétés des normes comportementales et des règles à respecter. Une fois encore, au Mexique ce problème est très ancien, l'article 4 de la Constitution reconnaissant même explicitement l'existence de particularismes juridiques, liés à des particularismes culturels, et préconisant leur prise en compte dans les décisions de justice²⁵⁶, illustrant le souci permanent de souplesse institutionnelle d'une société profondément marquée par le long processus de métissage culturel qui a façonné le déroulement de son histoire [Gruzinski, 2001]. La transition urbaine a fait qu'en quelque sorte la question s'est simplement transposée dans la ville. Toute la difficulté est que la même flexibilité y est bien entendu impossible à appliquer, puisque l'on n'est pas en présence de groupes formellement constitués et ayant de véritables coutumes communes.

Ainsi le problème posé par la dynamique de fragmentation de l'espace urbain est qu'elle a tendance à favoriser la différenciation de ces normes entre les différents micro-groupes sociaux, à induire une sorte de fragmentation du droit, ou plutôt des règles, et donc à engendrer des processus de criminalisation réciproque et de tensions. Les discours comme celui de Ruiz Harrell s'inscrivent parfaitement dans cette logique. En regroupant sans discernement les délinquants dans une seule et même catégorie, et en appelant à des politiques de « tolérance zéro » alors que dans un pays comme le Mexique des parts très importantes de la population sont visées en raison de ses caractéristiques démographiques et sociales, le risque est de ne faire que jeter de l'huile sur le feu. On sera donc tenté de penser que le repli dans des ensembles résidentiels fermés et des circuits privés et la déconnexion vis-à-vis du reste de la population qu'elle engendre ne peuvent être que des solutions à court terme et pour des populations restreintes particulièrement exposées au risque de délinquance. Sans quoi ils risquent d'être à terme un facteur indirect puissant d'augmentation de l'incompréhension, de la tension et de la haine sociale.

²⁵⁶ L'intégralité de l'article 4 du Chapitre 1 de la Constitution Mexicaine : « La Nation Mexicaine a une composition pluriculturelle basée à l'origine sur ses peuples indigènes. La loi protégera et promouvra le développement de leurs langues, cultures, us et coutumes, revenus et formes spécifiques d'organisation sociale, et garantira à leurs membres l'accès effectif aux juridictions de l'Etat. Dans les jugements et procédures agraires dans lesquels ils seraient impliqués, seront prises en compte leurs pratiques et coutumes juridiques dans les termes qu'établit la loi. »

B. Un système de pratique de l'espace urbain non généralisable.

Les risques en termes de cohésion sociale et de sécurité publique engendrés par la dynamique de fragmentation de l'espace sont particulièrement évidents dans une société aux disparités socio-économiques aussi fortes que celles de la mexicaine, mais se posent d'une manière ou d'une autre dans toutes les agglomérations qui connaissent ces phénomènes. Par contre, le cas de Mexico et de ses indices de pollution records nous invite à aborder pour terminer un autre aspect de la problématique parfois négligé dans d'autres contextes : la relation entre les phénomènes de fragmentation et ceux de dégradation de l'environnement. Car on a vu que la fragmentation de l'espace urbain ne saurait se résumer à un découpage grossier de celui-ci en unités distinctes et totalement hermétiques les unes par rapport aux autres. Comme on l'a vu au cours des deux premières parties, il n'y a pas une « ville des riches » convexe géométriquement et homogène socialement qui s'opposerait dans l'espace à la « ville des pauvres » qui serait l'union des résidus de celle-ci. Le fait que l'on soit en présence d'une multitude d'îlots et de quartiers fermés dispersés dans l'ensemble de l'espace urbain implique donc l'usage intensif de véhicules motorisés individuels. La corrélation positive élevée entre mobilité individuelle et résidence dans des ensembles fermés et isolés de leur espace environnant établie dans la deuxième partie montre qu'il n'y a pas à Mexico d'espaces fragmentés sans une utilisation massive de l'automobile. Cela amène donc inévitablement à s'interroger sur le risque pour la qualité de l'air qu'ils induisent indirectement. La prolifération des véhicules type *4x4* ou *Hummer* (*Photographies 28.a. et 28.c.*), très prisés notamment par les mères de famille pour le sentiment de confort et de sécurité qu'ils procurent, ou la volonté des pouvoirs publics d'accroître toujours plus le réseau d'autoroutes urbaines pour répondre à l'augmentation des flux de personnes dans l'agglomération²⁵⁷, symbolisent un modèle de développement urbain qui semble pourtant peu viable à long terme.

²⁵⁷ Symbolisé par la construction actuelle d'un deuxième étage au boulevard périphérique, alors que le réseau du métro ne s'étend plus depuis presque 20 ans.

1) L'automobile individuelle, problématique outil indispensable de la ville fragmentée.

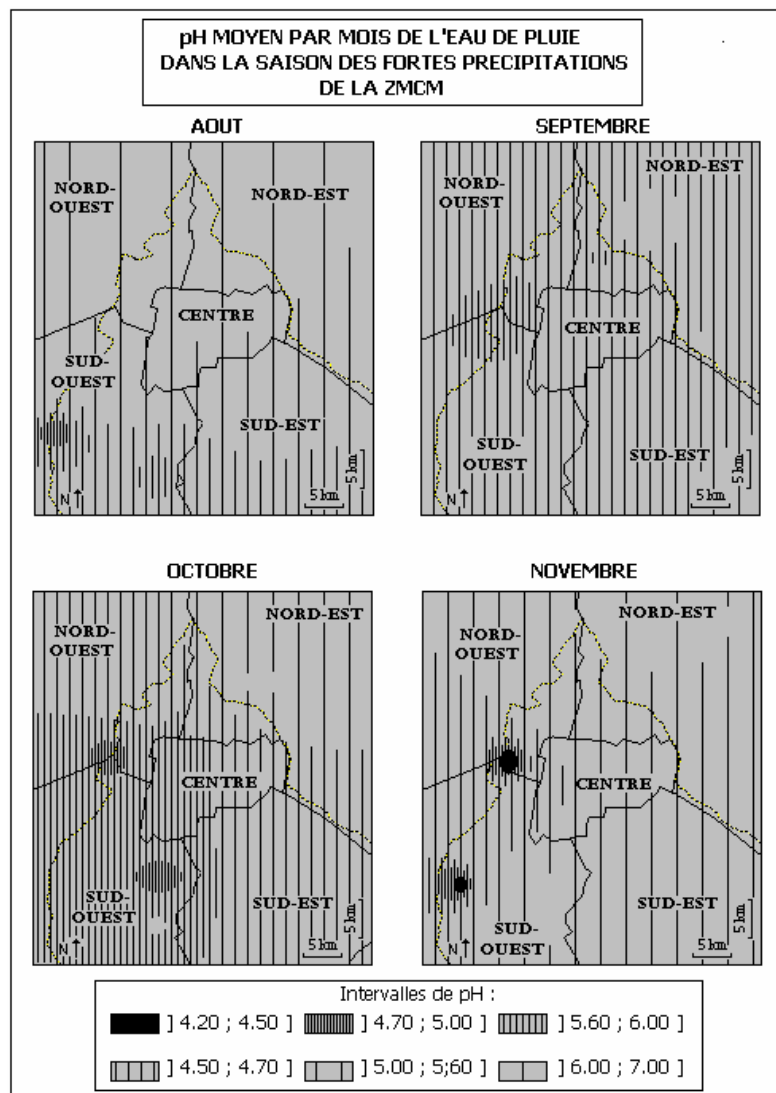
A Mexico, l'utilisation massive de la voiture particulière est un facteur essentiel de la contamination de l'air, notamment par le dioxyde de carbone. Aujourd'hui, dans une ville qui atteint régulièrement des seuils critiques de pollution, les véhicules automobiles généreraient près de 75 % de la pollution atmosphérique et celle-ci est le fait principalement, comme on l'a vu dans la première partie, d'une minorité de foyers constituée notamment des résidents des quartiers fermés [INEGI, 2001]. Ceux-ci constituent en effet vraisemblablement l'essentiel des 6,9 % des foyers disposant de 2 véhicules et des 2,6 % des foyers qui en ont trois ou plus [SETRAVI, 1996]. Ainsi, moins d'un dixième des foyers concentrent presque la moitié (47,57 %) du parc des véhicules particuliers de l'agglomération, et sont donc directement responsables de plus du tiers de la contamination de l'air d'une des villes les plus polluées au monde. Cette tendance s'observe dans l'ensemble des grandes agglomérations latino-américaines comme dans bien d'autres des pays du Sud, et l'on peut penser que plus les phénomènes de fragmentation de l'espace urbain s'amplifieront, plus elle s'accroîtra. Or, évidemment, aucune barricade ne peut protéger d'un air pollué. Et paradoxalement, à Mexico, les zones les plus touchées, en raison des vents dominants Nord-Sud et de la concentration de la circulation automobile dans la moitié Ouest de l'agglomération, sont précisément celles où se concentrent les populations aisées, qui sont ainsi les premières victimes de la mauvaise qualité de l'air (*Cartes 40 et 41*).

On a vu comment l'abandon de l'espace public induit par les pratiques de la ville des couches aisées liées à un espace urbain fragmenté conduit aussi à l'affaiblissement des services publics et notamment ceux de transport. Or le modèle du « tout automobile » ne semble tout simplement pas viable. En tout cas, il est incompatible avec l'éventuel décollage économique de l'agglomération au cours des prochaines décennies dont on vient pourtant de voir qu'il est tout à fait envisageable.

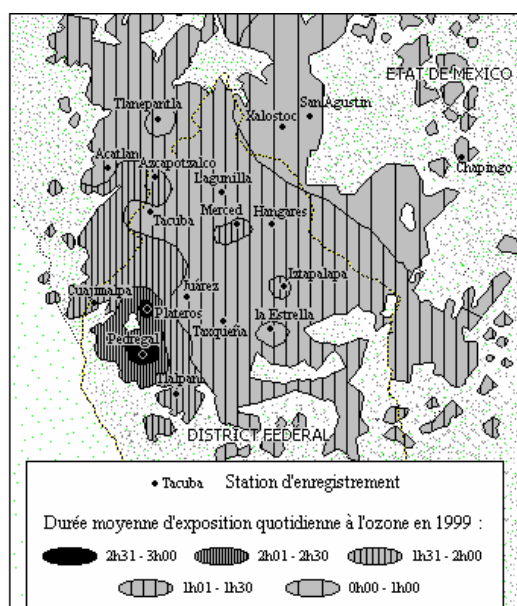
En effet, en faisant l'hypothèse d'un accroissement des richesses bénéficiant par exemple aux deuxième et troisième déciles des foyers en terme de hauteur des revenus et qui leur permettrait d'adopter le mode de vie urbain du premier décile et le niveau d'équipement en automobile qui lui correspond, on s'exposerait alors au risque d'une dégradation très

conséquente de la qualité déjà médiocre de l'air de l'agglomération. Or on peut être certain que, considérant l'absence de confort des services de transport en commun actuels soulignée dans les deux et troisième partie, et compte tenu notamment de l'inconfort et de la saturation des *peseras* (croquis 4), tous les Mexicains qui en auront les moyens opteront pour les véhicules individuels.

Carte 40 : La surexposition aux pluies acides des zones aisées du Sud-Ouest de Mexico.



Carte 41 : La surexposition à l'ozone du Sud-Ouest de la ZMVM.



En 1998, selon le SETRAVI, la flotte véhiculaire totale de la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico s'élevait déjà à 3 450 000 unités. Les automobiles particulières et les taxis représentaient plus des trois quarts (76,40 %) des véhicules en circulation (*tableau 15*), sans tenir compte des nombreux véhicules non enregistrés qui circulent à Mexico et avec lesquels on dépasse sans doute les 80 %. Sachant que ceux-ci n'assurent le déplacement que d'un cinquième de la population de l'agglomération, on comprend en quoi un modèle de développement basé sur l'automobile particulière est difficilement viable.

Tableau 15 : Répartition par type des véhicules en circulation en 1998 dans la ZMVM ²⁵⁸.

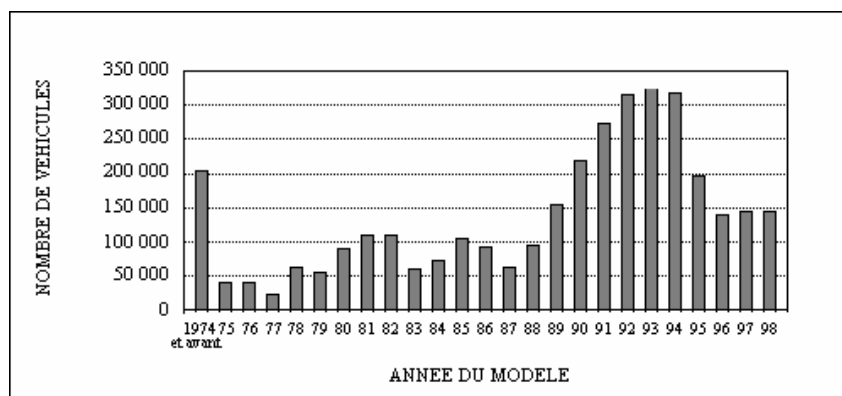
Type de véhicule	Nombre d'unités en 1998
Automobiles particulières	2 535 146
Taxis individuels	100 765
Taxis collectifs (pesera, microbus)	50 187
Camionnettes	48 911
Camions	505 462
Autobus	10 834
Poids lourds	198 695
Total	3 450 000

²⁵⁸ Source : SETRAVI, 1998.

Une augmentation de 50 % de la flotte véhiculaire entre 2000 et 2010 à raison d'une croissance annuelle moyenne de celle-ci d'environ 3% d'ici là, ce qui semble être l'hypothèse moyenne envisageable compte tenu des estimations du CONAPO concernant l'accroissement des taux bruts d'activité, entraînerait dans les conditions actuelles une augmentation de l'ordre de 40 % de la contamination de l'air de la vallée, ce que celle-ci semble difficilement pouvoir se permettre.

La réaction des autorités face à cette inquiétante perspective reste timide compte tenu de l'ampleur de la tâche. Plutôt que de remettre en question sur le fond la politique du « tout automobile »²⁵⁹, les pouvoirs publics se reposent presque exclusivement sur le développement des pots catalytiques et autres progrès techniques permettant de limiter l'émission de gaz. Ils espèrent ainsi contenir l'augmentation de la pollution de l'air malgré l'explosion du parc véhiculaire.

Graphique 19 : Distribution des véhicules en circulation dans la ZMVM en 1998 suivant l'année du modèle²⁶⁰.



Les véhicules équipés de pots catalytiques polluent moins l'air que les modèles plus anciens, puisque le programme *hoy no circula*²⁶¹ qui vise ces derniers permet, selon les estimations du

²⁵⁹ Par exemple en finançant massivement les transports en commun et notamment l'extension du réseau du métro.

²⁶⁰ Source : Dirección General de Prevención y Control de la Contaminación, Subdirección de Inventario de Emisiones, 1999.

²⁶¹ Programme consistant à immobiliser un jour par semaine les véhicules anciens particulièrement polluants.

*Secretaría del Medio Ambiente (SMA)*²⁶² du District Fédéral, une baisse de 30 % de la quantité d'hydrocarbures émis et une baisse de 28,5 % des Oxydes de Nitrogène avec l'immobilisation quotidienne de seulement 13 % des véhicules²⁶³. Toutefois, ils restent loins d'être suffisamment propres pour constituer à eux seuls la solution.

Prêtons-nous en effet à un calcul simple à partir des données disponibles. Sachant que les véhicules concernés par le programme *hoy no circula* représentent 67,3 % de l'ensemble du parc véhiculaire et en admettant l'hypothèse haute selon laquelle la mise à l'arrêt de 13 % de ceux-ci suffit à réduire de 30 % l'émission de gaz polluants, on peut déduire que, approximativement²⁶⁴, la circulation des véhicules plus modernes non concernés par le programme n'est à l'origine que du quart²⁶⁵ de la pollution actuelle de l'air de la vallée. Cela signifie que ces 36 %²⁶⁶ des véhicules ne sont à l'origine que de 25 % de l'émission de gaz polluants occasionnée par la circulation automobile. Par conséquent, à circulation automobile égale mais avec uniquement des véhicules répondant aux critères permettant de ne pas entrer dans le programme *hoy no circula*, les gaz polluants émis en raison de la circulation automobile représenteraient environ 69 %²⁶⁷ de la quantité actuelle, et 49 % de celle qui existerait sans le programme. Le progrès serait certes important, mais considérant la difficulté de son application (réussir à remplacer dans toute l'agglomération tous les véhicules d'avant 1994 par de nouveaux modèles), et l'accroissement prévisible du parc véhiculaire au cours des prochaines années, le gain n'est pas si considérable. En effet, en admettant toujours cette hypothèse moyenne d'un accroissement moyen de 3 % par an du parc véhiculaire entre 1998 et 2010, on récupérerait d'ores et déjà à cette date le niveau actuel²⁶⁸ d'émission de gaz polluants. Et cette stagnation se ferait en tablant sur une élimination totale de la circulation des véhicules anciens qui reste très hypothétique. Sachant que c'est dans les décennies

²⁶² Secrétariat de l'Environnement.

²⁶³ GDF, Secretaria del Medio Ambiente, Direccion General de Prevencion y control de la Contaminacion, 1998.

²⁶⁴ Dans une approximation grossière visant simplement à donner un ordre de grandeur tant sont nombreux les paramètres entrant en jeu pour ce qui concerne l'émission de gaz polluants, notamment celui de la congestion des artères qui augmentent considérablement ceux-ci.

²⁶⁵ Selon le SETRAVI-DF, les données en 1998 étaient les suivantes :

Moyenne de véhicules en circulation par jour : 3 148 102.

Véhicules entrant dans le programme *hoy no circula* : 2 322 296.

Véhicules n'entrant pas dans le programme *hoy no circula* : 1 127 704.

Economie d'émission de gaz polluants grâce à l'arrêt de 409 253 véhicules anciens : 30 %.

Donc dans l'hypothèse où ne circuleraient que les véhicules d'après 1994, on pourrait estimer l'émission de gaz polluants grâce à l'arrêt total de 2 322 296 véhicules anciens à $(1 - 0,3)^4 \times (409\,253 / ((3148\,102 - 4 \times 409\,253) - 1\,127\,704)) = 25,63\%$ de ce qu'elle est à l'heure actuelle.

²⁶⁶ $1\,127\,704 / 3\,148\,102 = 35,82\%$.

²⁶⁷ $25 / 36 = 69,44\%$

²⁶⁸ $(1,03)^{12} \times 69\% = 98,37\%$

suivantes que le nombre d'actifs (et donc les flux de personnes) devrait le plus augmenter, on peut s'inquiéter de la généralisation du mode de vie et de pratiques actuelles de l'espace urbain des couches supérieures mexicaines. Ces chiffres montrent en tout cas à quel point non seulement le programme *hoy no circula*, quoique efficace et salubre, est loin d'être d'une ampleur correspondant à l'importance de l'enjeu, mais aussi combien l'incrimination des véhicules anciens doit être relativisée. Ceux-ci polluent certes plus l'air, mais ne sauraient être tenus pour seuls responsables de la contamination de celui-ci. C'est avant tout l'usage massif de l'automobile en général qui est à l'origine de celle-ci, et donc le modèle de pratique de l'espace urbain qui le nécessite qui doit être questionné.

Photographies 30 : *La voiture individuelle, outil indispensable de la ville fragmentée.*



2) La nécessité d'une véritable politique de transport public.

Dans le même esprit, visant dans le fond à refuser de remettre en question l'usage massif de l'automobile particulière pour des raisons évidentes d'impopularité d'une telle mesure, le gouvernement du District Fédéral axe régulièrement ses campagnes à propos de la lutte contre la pollution sur le thème de la nécessaire rénovation du parc des *peseras*. En mettant uniquement en avant son programme de remplacement des *combis* et *microbus* par des modèles écologiquement plus propres, les véhicules vétustes sont ainsi encore une fois montrés du doigt comme facteur essentiel de pollution. Pourtant, malgré leur fort taux d'émission de gaz polluants par unité, il ne semble pas qu'ils constituent le problème essentiel. Dans le *Tableau 16* sont répertoriés les résultats des calculs réalisés par nos soins dans le but d'établir l'émission totale moyenne annuelle de gaz polluants par usager régulier de moyen de transport suivant la nature de celui-ci.

*Tableau 16 : Emission annuelle moyenne de gaz polluants par usager de moyen de transport suivant la nature de celui-ci*²⁶⁹.

Type de véhicule	Nombre d'usagers réguliers (millions)	Total d'émission de gaz polluants(HC,CO,NOx,PM10 et SO2) (tonnes/an)	Total d'émission de gaz polluants <i>per capita</i> (kg/usager/an)
Automobile	2,3	1 026 243	446.2
Taxis	0,6	238 562	397.6
Combis et micros	7,2	219 024	30.4
Autobus	0,8	16 647	20.8
Métro et train léger	2,1	0	0.0
TOTAL	13,0	1 500 476	115.4

Ceux-ci montrent que ce sont bien les usagers de véhicules particuliers et de taxis individuels qui sont de très loin les plus grands pollueurs de l'agglomération. On a souvent tendance à ne considérer que les données brutes mais, s'il va de soi qu'une automobile particulière émet en moyenne beaucoup moins de gaz polluants qu'un *combi* ou *microbus* (389.7 kg/véhicule/an contre 4 364.2 kg/véhicule/an), la donnée principale devant être prise en compte est bien celle de la pollution *per capita* en ce sens qu'elle prend en considération le facteur essentiel du volume de passagers transportés. Ainsi, selon nos estimations, un usager d'automobile pollue

²⁶⁹ D'après les données du SMA-DF en 1998 et en admettant un nombre total d'usager régulier des moyens de transport dans la vallée de Mexico de 13 millions.

en moyenne 15 fois plus qu'un usager de *microbus* et plus de 20 fois plus qu'un usager d'autobus.

Par conséquent, désigner les *combis* et *microbus* comme responsables des indices records de pollution n'a guère de sens puisque si ceux-ci assuraient le transport de l'ensemble de la population, malgré leur vétusté et leur forte émission de gaz polluants par unité, le problème de la pollution due au déplacement des personnes dans l'agglomération serait pratiquement résolu. En effet, on observerait alors une baisse de 73.64 % de l'émission totale des gaz polluants générée par les déplacements des personnes à l'intérieur de l'agglomération, ce qui équivaudrait à une baisse de plus de la moitié (-55.23 %) de la contamination de l'air de la vallée.

Photographie 31 : Même si elles sont particulièrement polluantes, les peseras polluent beaucoup moins l'air et participent bien moins à la congestion des artères de la ville que la flotte de véhicules particuliers (ici embouteillage sur l'avenue Río Mixcoac).



Tableau 17 : Emission de gaz polluant sous l'hypothèse H_0 d'utilisation exclusive de Microbus et Combis pour assurer les déplacements à l'intérieur de l'agglomération de Mexico.

	Nombre théorique d'usagers sous H_0 (millions)	Total théorique sous H_0 d'émissions de gaz Polluants (tonnes/an)	RAPPORT Total sous H_0 /Total réel en 1998
Combis et Microbus	13	395 460	26,36 %

Par contre, si l'ensemble de la population se déplaçait en automobiles particulières, même si celles-ci étaient les plus modernes qu'il soit, équipées de pots catalytiques, etc., on se trouverait en face d'un véritable désastre écologique. L'émission de gaz polluant due au transport des personnes serait presque multipliée par quatre et le niveau général de pollution dans la vallée de Mexico ferait plus que tripler.

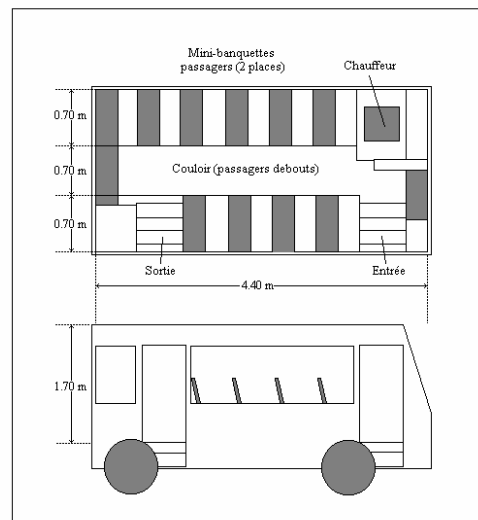
Tableau 18 : Emission de gaz polluant sous l'hypothèse H_1 d'utilisation exclusive de l'automobile particulière pour assurer les déplacements à l'intérieur de l'agglomération de Mexico.

	Nombre théorique d'usagers sous H_1 (millions)	Total théorique sous H_1 d'émissions de gaz Polluants (tonnes/an)	RAPPORT Total sous H_1 /Total réel en 1998
Automobiles	13	5 800 504	386,58 %

Même s'il ne s'agit ici que d'hypothèses extrêmes, tous ces chiffres nous font toucher le paradoxe en face duquel se trouve Mexico : dans le modèle de développement actuel marqué par l'affaiblissement des services publics, l'équilibre écologique est incompatible avec le développement économique et la hausse du pouvoir d'achat de biens d'équipement de parts importantes de la population. La généralisation du mode de vie urbain correspondant au « Mexico moderne » mis en exergue par les technocrates mexicains ne semble guère viable : les couches aisées ne peuvent se permettre ce style de vie que parce qu'elles constituent une couche numériquement minoritaire de la population, et ne peuvent finalement le maintenir

qu'à condition de le rester. Une croissance économique soutenue permettant une augmentation du pouvoir d'achat et des taux d'équipement de la population ne peut donc suffire à résoudre les problèmes auxquels est confrontée la société mexicaine. Dans le cas où ce développement économique se confirmerait, et considérant le style de vie urbain des couches aisées auquel n'aspirent souvent qu'à accéder ceux qui n'en ont pas les moyens, il provoquerait une augmentation du trafic automobile désastreuse pour la qualité de l'air.

Croquis 4 : La disposition classique d'un microbus (pesera) type Chevrolet. Une seule unité peut transporter une quarantaine de personnes.

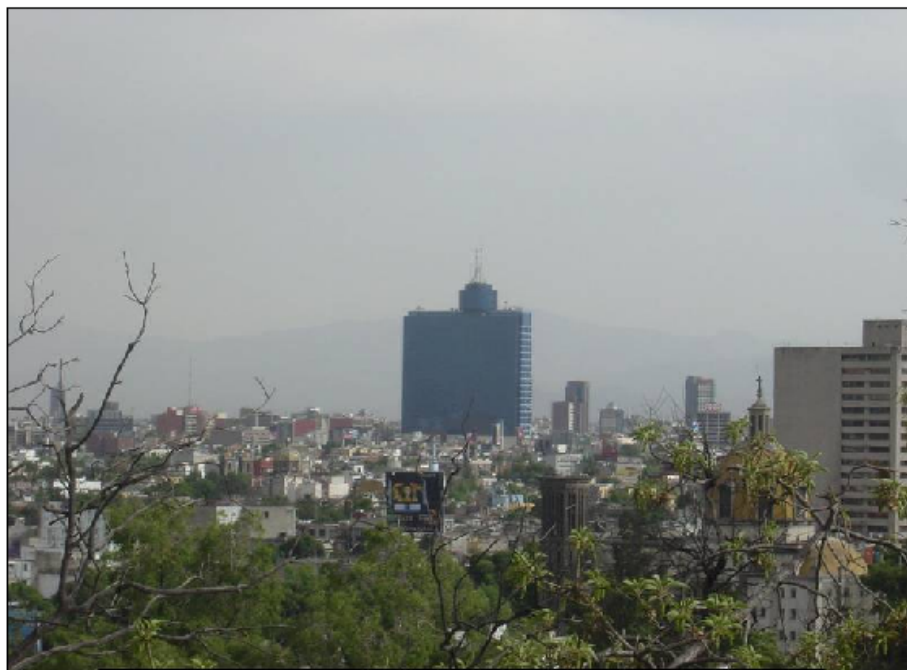


Il s'agit là d'un aspect parfois négligé, voire oublié au profit des risques en termes de cohésion sociale, de la problématique de la fragmentation de l'espace urbain. Mais dans le cas de Mexico et de son site particulier, il est souhaitable qu'il soit mis en avant, tant apparaît ici une contradiction fondamentale avec les discours suivant lesquels la croissance macroéconomique à elle seule permettra naturellement de résoudre l'ensemble des problèmes auxquels est confrontée la jeune mégapole mexicaine. Les calculs simples réalisés ici à partir de données fournies par les organismes gouvernementaux ou para-gouvernementaux montrent en effet sans équivoque que le modèle actuel n'est viable écologiquement que dans une société où seule une couche très minoritaire de la population dispose d'un niveau de vie et d'équipement comparable à ceux des couches moyennes nord-américaines ou européennes.

Cette situation, sans précédent historique compte tenu de la généralisation récente de l'usage du transport automobile individuel, rend nécessaire une politique volontariste visant à inciter l'usage des transports en commun, quels qu'ils soient, en améliorant notamment leur volume, leur confort et leur sécurité. C'est une véritable révolution des mentalités permettant de diminuer, au-delà de l'aspect du confort, le rôle socialement symbolique de l'automobile, qui devra être menée à bien pour qu'une éventuelle croissance substantielle du pouvoir d'achat de couches importantes de la population ne se traduise pas par un désastre écologique. Là encore, cette question qui se pose à Mexico n'est que le reflet d'une contradiction plus générale du processus de mondialisation qui se pose à l'échelle globale : l'uniformisation progressive des niveaux de consommation ne semble pas pouvoir se faire suivant les standards actuels des couches moyennes et supérieures des pays les plus développés, très minoritaires démographiquement mais principales consommatrices de biens et d'énergies polluantes.

Quoiqu'il en soit, d'une manière générale, pour conclure cette quatrième partie, on peut dire que si la probable fin prochaine du processus de transition urbaine dans la vallée de Mexico laisse entrevoir de réelles perspectives de développement, et que celles-ci devraient permettre un plus grand équilibre social et une atténuation progressive des signes de fragmentation de l'espace, les risques qu'ils constituent en eux-mêmes un frein à ce développement sont réels. Pour saisir la chance historique qu'est la période de fin de la transition démographique et de l'accès généralisé à des niveaux d'éducation plus élevés, et pour réussir en quelque sorte son entrée dans l'âge adulte, la mégapole mexicaine doit lutter contre les multiples contradictions issues d'une histoire originale et qui n'en finissent pas de se manifester. L'absence jusqu'à peu de véritable débat public sur le thème de la fragmentation de l'espace urbain et la faible réaction des autorités sont à ce titre plutôt inquiétants. Le rôle de la recherche en sciences sociales s'en trouve plus que jamais important pour alerter les pouvoirs publics, et les inciter à faire en sorte que cette transition urbaine puisse s'achever dans une plus grande sérénité.

Photographie 32 : Le World Trade Center, symbole du Mexico moderne, au milieu du nuage de pollution que les pratiques urbaines des principaux acteurs de celui-ci contribuent à alimenter.



CONCLUSION

CONCLUSION

La dynamique de fragmentation de l'espace urbain est un phénomène indéniable qui marque de manière fondamentale les paysages et les esprits du Mexico contemporain. Elle est un défi à l'unité de l'agglomération et sa pérennisation pose de nombreux problèmes, notamment, comme on a pu le voir dans la quatrième partie, en termes de paix sociale et d'équilibre écologique. Les mécanismes locaux d'inclusion/exclusion sociale et de connexion/déconnexion spatiale ont au Mexique leurs spécificités propres. Elles sont dues à l'originalité culturelle de cette société qui reste, moins de cinq siècles après la Conquête - soit finalement très peu à l'échelle de l'Histoire -, marquée par nombre d'antagonismes. Aujourd'hui, les murs qui séparent dans la ville quartiers résidentiels aisés et quartiers populaires semblent *a priori* aller à contresens d'une histoire caractérisée par un lent mais continu processus de mélange et d'échange entre les êtres et entre les cultures. Ils apparaissent comme contradictoires avec le traditionnel système inclusif de construction sociale de l'autorité qui a permis au Mexique de se façonner cette identité si particulière. Mais on a pu voir que, au-delà de ces particularités mexicaines, les mécanismes favorisant la dynamique de fragmentation de l'espace à Mexico sont indissociables de tendances plus globales entrant dans le contexte général dit de mondialisation. Mexico a aujourd'hui des traits socio-économiques et démographiques caractéristiques de nombre de villes des pays en voie de développement, et son étude peut donc éclairer la réflexion sur les autres agglomérations des pays du Sud ayant connu dans un passé récent une brutale explosion démographique accompagnée d'un exode rural. Comme on l'a souligné dans l'introduction, on a porté une attention particulière dans cette recherche à maintenir en permanence une approche multiscalaire, de sorte que nombre des conclusions tirées de ce travail doivent pouvoir servir l'étude d'autres espaces urbains où se manifestent des phénomènes similaires à ceux en présence à Mexico en ce début de XXIème siècle.

La thèse formulée ici, selon laquelle les phénomènes de fragmentation de l'espace urbain sont bien réels dans le Mexico contemporain, mais sont aussi indissociables de la période exceptionnelle de transition urbaine que connaît actuellement la vallée, mériterait ainsi d'être confrontée à la réalité socio-spatiale d'autres aires géographiques et culturelles. Cette thèse se veut donc, plus qu'un aboutissement, une vraie ouverture sur des recherches futures, notamment dans des perspectives plus comparatistes. Car cette monographie sur Mexico invite à une réflexion plus large sur l'ensemble des grandes villes des pays du Sud, souvent présentées par les contemporains de leur explosion démographique comme étant condamnées à vivre une éternelle crise, nonobstant le fait que l'on se situe ici dans une période historique tout à fait exceptionnelle, où la population mondiale, de composition très majoritairement rurale, est en voie de devenir essentiellement urbaine. Nos enquêtes de terrain, notre expérience de divers milieux sociaux, nos analyses spatiales et de données statistiques sur le cas précis de Mexico combinés aux différentes lectures et expériences d'autres aires géographiques et culturelles nous auront naturellement conduit à nous poser une question d'ordre plus général : après des siècles, souvent des millénaires, de relative stabilité de l'inscription territoriale, des pratiques socio-spatiales, des structures familiales et des modes de vie des hommes, est-il si surprenant en soi que l'humanité puisse être déboussolée par les changements aussi massifs que brutaux qu'elle a connu dans tous ces domaines au cours du dernier siècle ? La réponse est contenue dans la formulation même de la question. Les phénomènes de fragmentation de l'espace, à Mexico ou ailleurs, nous sont ainsi finalement apparus au fur et à mesure de nos travaux et de notre réflexion comme n'étant que le reflet dans les paysages urbains de cette période exceptionnelle et forcément transitoire de passage d'une société mondiale essentiellement rurale à une société majoritairement urbaine. Période transitoire, mais génératrice de nombre d'incertitudes, et où l'humanité peut parfois donner l'impression de se perdre. C'est sans doute cette perte de repères qui explique le succès des divers mouvements contestataires tournés vers le passé, et véhiculant une vision d'apocalypse du présent et de l'avenir (fondamentalistes religieux, bandes juvéniles, courants d'extrême-droite, voire certains « altermondialistes »).

Comme souvent, la prise de distance avec l'objet, dans l'espace et dans le temps, a permis de mieux appréhender et comprendre les phénomènes observés. Aujourd'hui, j'écris ainsi ces dernières lignes en pensant à une vieille ville qui, dans une société en pleine transition

urbaine, était il n'y a pas si longtemps décrite comme un monstre par ses contemporains²⁷⁰. Une ville qui était l'une des plus insalubres du vieux continent, qui comptait une taverne pour 100 habitants et enregistrait des niveaux de délinquance et de prostitution records. Une ville qui avait du temps de sa splendeur rayonné au-delà des terres et des mers, mais avait dorénavant les plus forts taux de mortalité et de criminalité de son continent, et était marquée par des tensions sociales entre *néo*-urbains et élites traditionnelles paraissant insolubles. Une ville enfin qui était la capitale politique, économique et culturelle d'un pays dont la population, parallèlement à l'exode rural et sous l'effet de la pression sur la terre, migrait massivement aux Etats-Unis à la recherche d'un avenir meilleur. Cette vieille ville décadente, l'« égal de Constantinople en saleté et en pauvreté »²⁷¹, n'est pas Mexico, Rio ou le Caire contemporain, mais l'archipel de Stockholm, l'une des villes les plus pauvres d'Europe à la fin du XIXe siècle. Cette même ville évoquée dans la quatrième partie, et généralement considérée à présent, en ce début de XXIème siècle, comme un modèle de prospérité et d'équilibre social et environnemental. Peut-on imaginer le même destin pour la ville de Mexico, qui pour l'instant ne partage avec l'archipel suédois que le fait d'avoir souvent été comparée par le passé à Venise ? Ce serait évidemment aller bien trop vite en besogne. Mais, au-delà de l'anecdote, et bien que l'on ne puisse évidemment établir de comparaison rigoureuse entre des ensembles urbains si distants dans l'espace et dans le temps, la parabole de Stockholm montre quand même à quel point il faut se méfier des discours sur la décadence, et toujours se placer dans le temps long pour analyser les phénomènes ponctuels. Et ne jamais perdre de vue que, *cahin-caha*, tous les chiffres en termes de santé et d'éducation montrent que le monde continue patiemment sa longue marche vers le progrès²⁷².

Ici, dans notre recherche sur Mexico, l'approche générale, le plan ou le choix du titre ne sont pas innocents, et traduisent un parti pris foncièrement optimiste pas nécessairement évident au départ à la vue du tableau proposé aujourd'hui par la mégapole mexicaine. Mais il s'est en fait progressivement et naturellement imposé au fur et à mesure de notre réflexion, alimentée par les chiffres et le contact avec une population qui reste humble mais est sur une dynamique sociale ascendante. Peut-être aussi ce parti pris nous est-il apparu nécessaire en réaction aux pessimistes et souvent peu constructifs discours dominants sur la ville. Car une telle approche nous semble bien être une condition nécessaire, même si elle est insuffisante à elle seule, à

²⁷⁰ Comme l'a montré Ingela Thurén [1994].

²⁷¹ Formule de l'écrivain populaire suédois Per Anders Fogelström, cité par Ingela Thurén [1994].

²⁷² On renvoie ici au classique d'Emmanuel Todd, *L'Enfance du Monde. Structures familiales et développement* [1984], qui - malgré ses positions tranchées - n'a pas pris beaucoup de rides depuis sa parution.

toute démarche constructive. Elle invite en tout cas à varier le regard sur nos villes et mondes urbains, et notamment ceux des pays du Sud. Ce regard n'est il pas trop souvent empreint d'une excessive nostalgie sur des villes au passé parfois idéalisé ? Sans doute, et cette nostalgie est probablement liée à différents biais de représentation et de perception inhérents au fait que l'Histoire a bien souvent, comme l'être humain, la mémoire sélective²⁷³. On peut en tout cas penser que c'est cette nostalgie latente qui explique les descriptions présentant les villes contemporaines comme étant en permanence en crise, sans pourtant toujours bien savoir par rapport à quand, à qui et à quoi on les compare. Notre expérience personnelle à Mexico, et le contact avec des membres de couches variées de la population, nous auront laissé une impression diffuse voulant que, paradoxalement, l'optimisme était parfois plus grand et le regard plus positif et constructif dans les couches populaires que dans certaines couches pourtant plus aisées. C'est aussi ce paradoxe apparent qui nous a amené à mettre en avant le fait que la dynamique d'ascension sociale des individus est au moins tout aussi essentielle dans leur perception du monde et de leur situation dans celui-ci que leur niveau réel - forcément toujours relatif - de richesse et de confort. Et c'est sans doute ce qui nous a conduit à considérer l'origine géographique et sociale des populations comme un facteur essentiel dans l'analyse des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain, et donc à proposer ces concepts de transition urbaine et de *néo*-urbains pour les expliquer.

Quoiqu'il en soit, l'analyse détaillée de la situation socio-spatiale du Mexico contemporain nous aura donc finalement amené à formuler une vraie critique des discours apocalyptiques en tout genres; discours confortables et sans doute pour cela si largement diffusés, mais qui se révèlent souvent n'être finalement que des invitations au laisser-faire et à la résignation. Parfois, ils peuvent même dans le fond témoigner d'un douteux rejet de la démocratisation socioculturelle universelle permise par la hausse générale des niveaux d'éducation et par le regroupement de *tous* dans la ville. Cela étant dit, on a vu que les problèmes posés par la vigoureuse dynamique de fragmentation actuelle interdisaient bien entendu un optimisme béat, puisque justement face à cette uniformisation progressive le réflexe des couches

²⁷³ Comme l'a brillamment démontré Edward Hallet Carr dans son ouvrage référence *Qu'est-ce que l'Histoire ?* [1961], il est un fait que l'écrasante majorité de la population humaine, silencieuse du fait de son analphabétisme de masse, a longtemps eu tendance à passer dans une large mesure aux oubliettes de l'Histoire. En effet, les représentations du passé dont on dispose sont souvent essentiellement transmises par les élites du moment, ce qui peut engendrer un biais sur la perception *expost* du degré de raffinement culturel des sociétés, notamment les plus anciennes. Et surtout ce qui peut donner une fausse image des modes de vie de l'essentiel de la population. Et ce sans même évoquer les inventions pures et simples émaillant certains écrits anciens et qui amusaient tant l'historien britannique.

supérieures semble être de se replier sur elles-mêmes, comme pour défendre leurs acquis menacés, avec toutes les tensions et risques que cela peut engendrer à court et moyen terme. Risque de perpétuation et d'augmentation du cercle vicieux générateur de délinquance, risque de développement de pratiques urbaines inadaptées au site de la ville de Mexico et fragilisant l'écosystème, et surtout risque de crise de légitimité d'élites déconnectées de la réalité sociale environnante et peu à même de faire les choix susceptibles de servir efficacement l'intérêt général. Vu sous cet angle, on pourrait donc se montrer inquiet du développement et de la fortification de l'archipel du Mexico des couches aisées, de ce « Mexico moderne » mis en exergue depuis les années 1990 par les technocrates mexicains. Mais une fois encore, avec du recul, la fin prochaine de la transition urbaine offre de réelles perspectives de développement plus harmonieux et équilibré. Et on peut, pourquoi pas, penser que ce repli sur soi apparent des couches favorisées n'est finalement, dans le subconscient collectif, qu'une sorte de baroud d'honneur, une ultime tentative symbolique de sauvegarder une situation de supériorité que l'homogénéisation socioculturelle progressive de la population va forcément chaque fois plus remettre en question. Il n'est pas interdit de voir dans tous ces murs des protections symboliques d'un statut social privilégié inexorablement appelé à disparaître, un peu comme s'ils étaient l'ultime rempart d'une société dont la structure profondément inégalitaire héritée d'un passé mouvementé était condamnée par le sens de l'Histoire.

Si l'on admet cette hypothèse, on peut donc affirmer que l'achèvement de la transition urbaine et l'entrée dans l'âge adulte de la mégapole mexicaine se fera d'autant plus rapidement et de manière d'autant plus équilibrée que les élites et les décideurs auront la capacité de prendre conscience et d'accepter cette perspective, complètement nouvelle dans l'histoire du Mexique, d'uniformisation socioculturelle. Tout l'enjeu aujourd'hui est donc, dans l'intérêt de tous et pour éviter la multiplication des tensions, de favoriser les facteurs de connexion entre les différents espaces et populations urbaines, et de lutter contre des mécanismes de déconnexion et d'exclusion peu compatibles avec tout ce que devrait représenter, en termes d'ouverture et de compréhension de l'autre, la mexicanité. Cela passe bien sûr par toujours plus d'efforts pour l'éducation populaire, mais aussi par des politiques de valorisation des espaces communs et du domaine public. La mise en valeur par exemple des micro-centres locaux du Sud-Ouest du DF, l'amélioration des services de transports collectifs, l'habillage plus souriant et verdoyant des immenses quartiers *néo*-urbains périphériques ne peuvent que contribuer à la restauration d'un climat de sécurité et à la réconciliation de tous les habitants avec l'ensemble de leur ville. Evidemment, tout cela demande des politiques volontaristes

que seul l'effort de solidarité par l'impôt peut financer, et les logiques mises en évidence dans les deuxième et troisième parties peuvent faire douter de la prise de conscience des élites mexicaines de leur éminente responsabilité dans ce domaine. Pourtant, il semble bien que se trouve là la seule voie réaliste pour véritablement espérer une entrée réussie dans la « modernité ».

La prochaine stabilisation démographique offre en tout cas à la jeune mégapole mexicaine une chance historique qu'elle ne peut se permettre de laisser passer. Le contexte socioculturel plus homogène qu'elle engendrera progressivement, avec l'élévation sociale et l'assimilation progressive des *néo*-urbains, devrait donner une plus grande marge de manœuvre et de plus grandes possibilités d'action aux autorités. Pour embellir et rendre plus agréable la vie dans la cité, et pour accroître la prise de conscience par l'ensemble de la population de l'existence d'une communauté de destin transversale à toute la société. Alors seulement, après une enfance bien agitée, Mexico pourra de nouveau faire face au monde, et regarder l'avenir avec assurance et sérénité.

ANNEXES

ANNEXE A

ANNEXE A.

MEXICO : LIMITES POLITICO-ADMINISTRATIVES ET STATUT.

I. Statuts.

Selon l'article 2 des statuts du gouvernement du District Fédéral [Journal Officiel, 26 Juillet 1994], la ville de Mexico *est* le District Fédéral. Celui-ci est le site des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires de l'Union et est officiellement la capitale des Etats-Unis du Mexique. Il est divisé en 16 délégations, a son propre gouvernement (GDF) composé de 9 secrétariats³ (développement économique; développement urbain et logement; éducation, santé et développement social; environnement; finances; sécurité publique; tourisme; transports et voirie; travaux publics), et a sa propre assemblée législative créée en 1987 et composée de 66 représentants²⁷⁴. Le DF a longtemps eu un statut particulier puisque son gouverneur²⁷⁵ était nommé directement par le Président de la République. La réforme décidée en 1994 par le Congrès et entrée en application en 1996 a conduit à l'élection au suffrage universel direct de celui-ci à partir de 1997. Le gouverneur a à sa charge l'appareil exécutif, il est le chef de l'administration publique de l'entité, il nomme avec l'accord du Président de la République le procureur général de justice et il initie les lois et décrets devant l'Assemblée.

II. Limites.

Si la ville de Mexico est officiellement le DF, en réalité des parties importantes de l'agglomération (banlieues Nord, Est et Ouest) sont situées dans l'Etat de Mexico. Celui-ci est découpé en 122 municipes et sa capitale politico-administrative est la ville de Toluca. Les 16 délégations du District Fédéral et 16 municipes limitrophes de l'Etat de Mexico forment ce que l'INEGI a appelé l'Aire Métropolitaine de la Ville de Mexico (AMCM). Au fur et à

²⁷⁴ 40 élus à la majorité relative et 26 à la proportionnelle.

²⁷⁵ Equivalent à un Maire.

mesure de l'extension de la tâche urbaine, ont été ensuite ajoutés progressivement 41 nouveaux municipes dits « conurbains » pour former ce que l'on désigne aujourd'hui comme la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico (ZMVM).

Les statuts du GDF l'invitent à planifier et à exécuter des actions coordonnées avec les Etats et municipes limitrophes de la ville de Mexico en matière d'habitat, de protection de l'environnement, de transport, de drainage, de recyclage et de sécurité publique (article 69). Mais dans les faits, la collaboration est souvent problématique, d'autant que la capitale de l'Etat de Mexico n'appartient pas à la ZMVM. L'absence de véritable autorité centrale chapeautant l'ensemble de la métropole pose de nombreux problèmes d'unité d'action à l'échelle de l'ensemble de celle-ci. Le gouverneur actuel du DF, Andrés Manuel López Obrador (2000-2006) appartient au Parti de la Révolution Démocratique (PRD), alors que le gouvernement de l'Etat de Mexico, dirigé par Arturo Montiel Rojas (1999-2005), est resté aux mains du Parti de la Révolution Institutionnelle (PRI), et que le Président de la République, Vicente Fox Quesada (2000-2006), avec qui il doit collaborer dans de nombreux domaines, appartient au Parti Action National²⁷⁶. Mais surtout, pour ajouter à la complexité de la situation, le PAN est depuis 2000 majoritaire à l'assemblée législative du DF, qui vote chaque année le budget proposé par le gouvernement du DF. Tout ceci est un facteur important d'immobilisme et freine fortement la capacité d'action des pouvoirs publics à Mexico.

Par ailleurs, ce découpage politico-administratif pose un problème d'ordre technique puisque les recensements et enquêtes de l'INEGI sont le plus souvent²⁷⁷ réalisés par Etat de la fédération. Les données disponibles pour le DF ne le sont ainsi pas toujours pour les municipes conurbains de l'Etat de Mexico, et surtout les données générales sur cet Etat de Mexico sont difficilement utilisables puisque des parts importantes de celui-ci n'appartiennent pas à la ZMVM. C'est pourquoi nous avons essentiellement privilégié ici, à quelques

²⁷⁶ Dans le contexte mexicain il n'est pas toujours évident de situer les uns et les autres sur l'échiquier politique, les pratiques corporatistes, inclusives et une certaine culture de la souplesse, de l'improvisation et du compromis indissociable du caractère métis de la société faisant que l'on a tendance à trouver toutes sortes de courants dans chaque parti, et particulièrement dans le PRI qui a longtemps été de fait le parti unique. Au Mexique, en quelque sorte, « on finit toujours par s'arranger », ce qui explique souvent beaucoup de confusions, mais qui explique aussi que le pays n'a jamais connu de guerres civiles prolongées et de véritables dictatures, à la différence de nombre de ses cousins latinoaméricains. Quoiqu'il en soit, on peut quand même dire que dans les grandes lignes le PRD (créé par une scission à la gauche du PRI) défend des valeurs plus sociales et laïques, alors que le PAN, fondé par des éléments appartenant à la droite catholique conservatrice, défend des valeurs plus libérales sur le plan économique.

²⁷⁷ A quelques exceptions près comme par exemple l'enquête sur l'origine et la destination des déplacements des résidents de l'AMCM réalisée en 1994.

exceptions près comme sur la mobilité et la délinquance, les traitements statistiques et analyses des données portant strictement sur l'aire géographique du DF. L'INEGI divise le DF suivant les 16 délégations, cependant elles-mêmes sont subdivisées en plusieurs dizaines ou centaines d'Aires Géostatistiques de Base (AGEB) regroupant généralement de l'ordre de quelques centaines ou milliers d'habitants. Ces unités spatiales ont une utilité purement statistique, et non politico-administrative. Elles ne sont pas non plus usitées au quotidien par la population : ce sont dans le DF les *colonias* (colonies) qui désignent les noms des différents quartiers.

ANNEXE B

ANNEXE B. DONNEES ET TRAITEMENTS STATISTIQUES

I. LES DONNES SUR LA CROISSANCE DEMOGRAPHIQUE DE LA ZMVM.

Le graphique 1 et la carte 1 ont été réalisées à partir du tableau suivant, lui-même construit à partir des données des recensements réalisés par l'INEGI en 1970, 1980, 1990 et 2000, et du comptage effectué en 1995.

	Population en 1970 ²⁷⁸	Population en 1980 ²⁷⁹	Population en 1990 ²⁸⁰	Population en 1995 ²⁸¹	Population en 2000 ²⁸²	Croissance Tot. 1970-2000
Partie Centrale ²⁸³	100 2 854 700	97.88 2 250 692 (-2.12%)	83.94 1 930 267 (-14.24%)	76.55 1 760 359 (- 8.80%)	73.41 1 688 401 (- 4.09%)	- 40.85%
1 ^{ère} Couronne ²⁸⁴	100 4 563 331	145.29 6 629 882 (+45.29%)	156.17 7 126 731 (+7.49%)	161.48 7 368 518 (+3.40%)	162.50 7 414 780 (+0.63%)	+ 61,47 %
2 ^{ème} Couronne ²⁸⁵	100 1 144 024	158.10 2 730 465 (+58.10%)	235.03 4 059 148 (+48..66%)	266.97 4 863 197 (+13.59%)	269.91 5 373 021 (+1.10%)	+ 325,10 %
3 ^{ème} Couronne ²⁸⁶	100 315 179	173.30 686 205 (+73.30%)	390.76 1 547 277 (+125.48%)	550.93 2 181 481 (+40.99%)	557.93 2 288 411 (+4.90%)	+ 592,14 %
4 et 5 ^{èmes} Couronnes ²⁸⁷	100 395 970	140.53 556 443 (+40.53%)	219.75 870 081 (+56.37%)	273.94 1 084 627 (+24.66%)	313.20 1 240 062 (+14.33%)	+ 173,92 %
D.F. ²⁸⁸	100 6 874 165	116.81 8 029 498 (+16.81%)	119.81 8 235 744 (+2.57%)	123.49 8 489 007 (+3.07%)	124.97 8 591 309 (+1.20%)	+ 23,49 %
Etat de Mex. ²⁸⁹	100 2 399 039	205.26 4 924 189 (+105.26%)	304.19 7 297 760 (+48.20%)	365.51 8 769 175 (+20.16%)	392.37 9 413 366 (+17.35%)	+ 265,53 %
Total de la ZMVM	100 9 273 204	139.69 12 953 687 (+39.69%)	167.73 15 533 504 (+20.07%)	186.11 17 258 182 (+10.96%)	194.15 18 004 675 (+4.32%)	+ 86,11 %

²⁷⁸ Chiffres du IXème recensement de la population et du logement de l'INEGI (1970).

²⁷⁹ Chiffres du Xème recensement de la population et du logement de l'INEGI (1980).

²⁸⁰ Chiffres du XIème recensement de la population et du logement de l'INEGI (1990).

²⁸¹ Chiffres du comptage réalisé par l'INEGI en 1995 sur la population et le logement.

²⁸² Chiffres du XIIème recensement de la population et du logement de l'INEGI (1990).

²⁸³ Délégations B. Juárez, Cuauhtémoc, M. Hidalgo et V. Carranza.

²⁸⁴ Délégations Azcapotzalco, A. Obregón, Coyoacán, G. Madero, Iztacalco, Iztapalapa, Cuajimalpa Ms, et municipales de l'Etat de México Naucalpan Jz et Nezahalcoyotl.

²⁸⁵ Délégations Tláhuac, Xochomilco, Tlalpan, M. Contreras, et municipales de l'Etat de México Huixquilucan, Atizapan Za., Tlanepantla, Tultitlán, Coacalco Bl, La Paz et Ecatepec.

²⁸⁶ Délégation Milta Alpa et municipales de l'Etat de México Atenco, Chalco, Chicoloapan, Chimalhuacán, Cuautitlan, Ixtapaluca, Jaltenco, Juchitepec, Tecamac, Tenango Ae, Texcoco, Tultepec et Tepetlixpa.

²⁸⁷ Municipales de l'Etat de Mexico Acolman, Amecama, Apaxco, Atlautla, Axapusco, Ayapango, Chiautla, Chiconcuac, Cocotitlán, Coyotepec, Ecatzingo, Huehuetoca, Hueypoxtla, I. Fabela, Jilotzingo, M. Ocampo, Nextlalpan, N. Romero, Nopaltepec, Otumba, Ozumba, Papalotla, San Martín Ps, Temamatla, Temascalapa, Teoloyucan, Teotihuacán, Tepetlaoxtoc, Tepetzotlán, Tequiquiac, Tezoyuca, Tlamanalco, Villa del Carbón et Zumpango.

²⁸⁸ Ensemble des délégations.

²⁸⁹ Ensemble des municipales de la ZMVM.

II. LA BASE DE DONNEES SUR LE DF EN 2000.

a. Les variables initiales retenues.

Les 48 variables continues X_i retenues pour l'analyse générale des données sur le DF ont été construites à partir des résultats bruts du recensement effectué en 2000 par l'INEGI. Il s'agit pour 47 d'entre elles de proportions calculées sous la forme de pourcentages, l'autre étant directement le nombre moyen d'habitants par foyers. Ces pourcentages ont donc été calculées en rapportant l'effectif de population présentant le caractère étudié à l'ensemble de la population de référence, le tout multiplié par 100. Ces 48 variables sont les suivantes :

- X_1 : Proportion de la population en 2000 âgée de moins de 15 ans (< 15ans).
- X_2 : Proportion de la population en 2000 âgée de plus de 45 ans (> 45ans).
- X_3 : Proportion de la population en 2000 qui est née dans le DF (né DF).
- X_4 : Proportion de la population en 2000 qui résidait dans le DF en 1995 (DF 1995).
- X_5 : Proportion de la population féminine de plus de 12 ans en 2000 ayant eu un enfant décédé (dcd).
- X_6 : Proportion de la population en 2000 ayant droit à un système de couverture santé (santé).
- X_7 : Proportion de la population en 2000 ayant un handicap (handicap).
- X_8 : Proportion de la population en 2000 alphabétisée (alphab.).
- X_9 : Proportion de la population active en 2000 travaillant dans le secteur de l'éducation (éduc.).
- X_{10} : Proportion de la population en 2000 ayant accédé à l'éducation supérieure (éduc. sup.).
- X_{11} : Proportion de la population en 2000 parlant une langue indigène (indigènes).
- X_{12} : Proportion de la population en 2000 de religion catholique (catholiques).
- X_{13} : Proportion de la population de plus de 12 ans en 2000 qui est mariée (mariés).
- X_{14} : Proportion de la population de plus de 12 ans en 2000 qui est divorcée (divorcés).
- X_{15} : Proportion de la population de plus de 12 ans en 2000 qui est en union libre (union libre).
- X_{16} : Proportion de la population féminine de plus de 12 ans en 2000 qui est active (femmes actives).
- X_{17} : Proportion de la population active en 2000 gagnant moins d'un salaire minimum (< 1 s.m.).
- X_{18} : Proportion de la population active en 2000 gagnant entre 1 et 3 salaires minima (1-3 s.m.).
- X_{19} : Proportion de la population active en 2000 gagnant entre 3 et 10 salaires minima (3-10 s.m.).
- X_{20} : Proportion de la population active en 2000 gagnant plus de 10 salaires minima (> 10 s.m.).
- X_{21} : Proportion de la population de plus de 12 ans en 2000 qui est active (actifs).
- X_{22} : Proportion de la population active en 2000 qui est au chômage (chômage).
- X_{23} : Proportion de la population active en 2000 ayant le statut de patron (patrons).
- X_{24} : Proportion de la population active en 2000 ayant le statut d'ouvrier ou employé (ouvriers).
- X_{25} : Proportion de la population active en 2000 ayant le statut de travailleur indépendant (indep.).

- X_{26} : Proportion de la population active en 2000 travaillant plus de 64 heures par semaine ($W > 64h$).
- X_{27} : Proportion de la population active en 2000 dans les services aux personnes (personnel).
- X_{28} : Proportion de la population active en 2000 dans les services domestiques (domestiques).
- X_{29} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur de la vigilance (vigiles).
- X_{30} : Proportion de la population active en 2000 dans le bâtiment et la construction (construction).
- X_{31} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur de l'agriculture (agriculture).
- X_{32} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur de la manufacture (manufacture).
- X_{33} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur assurances finances (finance).
- X_{34} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur de la restauration-hôtellerie (hôtel).
- X_{35} : Proportion de la population active en 2000 dans le secteur de la vente ambulante (ambulants).
- X_{36} : Nombre moyen d'habitants par foyers en 2000 (hab/foyer).
- X_{37} : Proportion de chefs de famille propriétaires de leur logement en 2000 (propriétaires).
- X_{38} : Proportion de logements de type appartement en 2000 (appartements).
- X_{39} : Proportion de logements de type *vecindad* en 2000 (vecindad).
- X_{40} : Proportion de foyers avec un seul membre en 2000 (foyers 1 membre).
- X_{41} : Proportion de foyers dont le chef est un homme en 2000 (homme chef).
- X_{42} : Proportion de logements avec sol en terre en 2000 (terre).
- X_{43} : Proportion de logements avec sol en ciment en 2000 (ciment).
- X_{44} : Proportion de logement avec sol recouvert en 2000 (recouvert).
- X_{45} : Proportion de logements équipés d'un téléviseur en 2000 (tv).
- X_{46} : Proportion de logements dotés d'une ligne téléphonique en 2000 (téléphone).
- X_{47} : Proportion de logements équipés d'une automobile en 2000 (auto).
- X_{48} : Proportion de logements équipés d'un ordinateur en 2000 (ordinateur).

b. Les données par délégation, valeurs centrales et paramètres de dispersion.

Les valeurs prises dans les 16 délégations du DF, ainsi que celles la moyenne \bar{X}_i , l'écart-type σ_{X_i} et le coefficient de variation (rapport de l'écart-type et de la moyenne), sont répertoriées dans les tableaux des pages suivantes.

$$\bar{X}_i = (\Sigma X_i) / n \qquad \sigma_{X_i} = \sqrt{\bar{X}_i^2 - X_i^2}$$

CARACTERE	X1	X2	X3	X4	X5	X6
CODE	< 15 ans	> 45 ans	né DF	DF 1995	enfant décédé	santé
Obregon	26,4	21,6	78,1	95,2	8,2	52,9
Azcapotzalco	24,2	24,8	78,3	94,6	7,89	65,5
Juarez	17,7	33	70,3	92	6,32	62,9
Coyoacan	22,6	26,1	75,4	94,4	7,04	63,9
Cuajimalpa	29,6	18,1	78,4	92,4	8,63	47,5
Cuauhtémoc	22,3	28,1	72,7	92,6	7,95	57,2
Madero	25,9	22,9	77,7	94,8	8,18	55,3
Iztacalco	25,2	24	78,9	95,6	8,08	56,8
Iztapalapa	29,6	18,3	75,6	94,8	8,08	48,7
Contreras	27,5	21	78,8	95,8	8,19	53,1
Hidalgo	20,8	29,1	66,8	90,4	7,25	59,2
Milpa Alta	32,7	17	85,4	97	7,69	35,4
Tlahuac	31,6	16,5	79,6	94,8	7,76	50,5
Tlalpan	22,1	25,5	74,6	94,3	7,41	51,5
Carranza	24,9	25	79,7	95,5	8,09	54,9
Xochimilco	29	19,4	79,3	95,7	7,39	48,5
moyenne	25,76	23,15	76,85	94,37	7,76	53,99
écart-type	3,99	4,54	4,18	1,64	0,55	7,18
Coef. Var°	0,15	0,20	0,05	0,02	0,07	0,13

CARACTERE	X7	X8	X9	X10	X11	X12
CODE	handicap	alphab.	aduc.	éduc. sup.	indigènes	catholiques
Obregon	1,64	96,4	3,08	18,8	1,68	92,3
Azcapotzalco	2,04	97,6	4,67	19,9	1,27	91,6
Juarez	2,24	98,8	6,08	42,1	1,8	89
Coyoacan	2,06	97,5	5,35	30,3	1,92	89,6
Cuajimalpa	1,25	96,3	3,08	18,1	1,52	91,1
Cuauhtémoc	2,27	97,6	4,28	23,9	2,05	89
Madero	2,01	96,5	4,29	17,1	1,52	91,1
Iztacalco	1,9	97,2	4,27	18,1	1,45	90,4
Iztapalapa	1,69	96,3	3,21	12,5	2,03	90
Contreras	1,78	96,4	3,37	17,4	1,87	92,1
Hidalgo	1,99	97,9	4,41	27,9	1,82	88,1
Milpa Alta	1,21	94,4	4,52	8,9	4,53	93
Tlahuac	1,44	96,4	4,07	11,2	1,51	90,4
Tlalpan	1,58	96,8	4,32	23,8	2,1	90
Carranza	2,19	97,6	4,51	17,7	1,38	90,6
Xochimilco	1,66	96,1	5,9	17,3	2,66	91,3
moyenne	1,81	96,86	4,34	20,31	1,94	90,60
écart-type	0,32	0,97	0,87	7,82	0,75	1,28
Coef. Var°	0,18	0,01	0,20	0,38	0,38	0,01

CARACTERE	X13	X14	X15	X16	X17	X18
CODE	mariés	divorcés	unions libres	femmes actives	< 1 s.m.	1-3 s.m.
Obregon	41,78	1,71	10,03	40,48	9,19	60,58
Azcapotzalco	42,03	1,99	7,78	39,38	9,39	55,57
Juarez	38,69	4,48	5,44	49,16	6,71	35,99
Coyoacan	42,42	2,54	7,08	43,12	8,49	49,44
Cuajimalpa	45,4	1,26	9,3	40,01	8,34	63,22
Cuauhtémoc	33,58	2,93	10,92	45,27	10,35	52,01
Madero	41,35	1,69	9,56	36,75	10,85	59,42
Iztacalco	40,51	1,85	9,55	39,93	10,59	57,4
Iztapalapa	41,4	1,26	12,38	36,18	12,51	63,07
Contreras	41,76	1,67	11,24	40,52	10,61	61,62
Hidalgo	38,53	2,79	7,15	45,69	7,63	52,69
Milpa Alta	40,27	0,47	17,67	31,27	21,58	62,31
Tlahuac	42,81	0,93	14,27	33,19	12,4	63,88
Tlalpan	41,74	1,85	10,52	41,27	10,3	55,02
Carranza	38,44	2,08	10	39,34	10,86	42,31
Xochimilco	41,09	1,19	13,83	37,18	13,7	40,77
moyenne	40,74	1,92	10,42	39,92	10,84	54,71
écart-type	2,51	0,92	2,96	4,42	3,29	8,42
Coef. Var°	0,06	0,48	0,28	0,11	0,30	0,15

CARACTERE	X19	X20	X21	X22	X23	X24
CODE	3-10 s.m.	10 s.m.	actifs	chômage	patrons	ouvriers
Obregon	22,83	7,4	55,31	1,66	3,43	75,48
Azcapotzalco	29,8	5,24	53,47	1,84	2,08	76,59
Juarez	38,79	18,51	58,94	0,93	6,06	73,06
Coyoacan	30,8	11,27	55,79	1,87	3,98	74,22
Cuajimalpa	19,69	8,75	55,47	0,77	4,87	74,99
Cuauhtémoc	30,08	7,56	57,54	1,34	3,07	71,29
Madero	25,67	4,06	52,46	1,83	2,17	73,04
Iztacalco	27,89	4,12	54,55	0,95	2,06	72,23
Iztapalapa	21,58	2,84	53,83	0,84	1,64	72,08
Contreras	20,76	7,01	55,5	1,71	2,93	76
Hidalgo	27,91	11,77	56,47	1,34	5,77	74,7
Milpa Alta	14,98	1,13	51,64	1,4	1,16	54,92
Tlahuac	21,65	2,07	52,07	1,46	1,34	72,52
Tlalpan	25,55	9,13	55,49	1,64	3,54	73,33
Carranza	27,64	3,81	53,82	1,67	2,17	72,16
Xochimilco	22,2	4,87	53,53	1,67	2,19	69,04
moyenne	25,49	6,85	54,74	1,43	3,03	72,23
écart-type	5,45	4,27	1,91	0,36	1,45	4,84
Coef. Var°	0,21	0,62	0,03	0,25	0,48	0,07

CARACTERE	X25	X26	X27	X28	X29	X30
CODE	indep.	W > 64 h.	personnel	domestiques	vigiles	construction
Obregon	17,22	9,77	7,67	9,53	2,43	7,54
Azcapotzalco	17,82	8,68	6,34	2,59	2,12	3,31
Juarez	17,8	7,56	4,59	6,95	0,96	2,9
Coyoacan	18,22	8,38	5,75	5,87	1,57	4,68
Cuajimalpa	15,82	11,78	7,68	14,91	2,3	10,46
Cuauhtémoc	21,6	9,62	7,61	3,39	2,3	2,43
Madero	20,85	10,23	6,93	3,11	2,9	4,27
Iztacalco	21,6	9,97	7,11	2,6	2,54	3,72
Iztapalapa	21,63	12,33	7,66	3,41	3,19	5,81
Contreras	17,02	10,15	9,23	11,07	2,62	9,17
Hidalgo	16,09	10,26	5,96	12,13	2,13	3,43
Milpa Alta	29,45	12,78	8,61	4,17	3,8	8,52
Tlahuac	20,78	11,61	6,91	3,32	3,55	6,35
Tlalpan	18,38	10,66	7,26	8,02	2,76	7,71
Carranza	21,73	10,68	7,23	2,37	2,91	2,88
Xochimilco	21,91	11,4	8,1	5,76	3,34	7,22
moyenne	19,87	10,37	7,17	6,20	2,59	5,65
écart-type	3,26	1,38	1,09	3,78	0,70	2,46
Coef. Var°	0,16	0,13	0,15	0,61	0,27	0,44

CARACTERE	X31	X32	X33	X34	X35	X36
CODE	agriculture	manufacture	finance	hôtel	ambulants	hab/foyer
Obregon	0,19	13,09	2,7	5,06	2,09	4,15
Azcapotzalco	0,18	21,09	2,25	4,53	2,69	3,98
Juarez	0,15	8,63	5,24	3,82	1,34	3,07
Coyoacan	0,18	12,54	4,11	4,42	2,15	3,87
Cuajimalpa	0,85	11,74	2,07	4,11	1,56	4,45
Cuauhtémoc	0,12	10,49	2,67	7,23	5,42	3,41
Madero	0,14	18,38	2,01	4,87	3,41	4,11
Iztacalco	0,12	16,65	2,39	5,25	3,43	4,12
Iztapalapa	0,19	20,15	1,57	4,87	3,49	4,33
Contreras	0,53	11,06	2,33	5,71	1,89	4,2
Hidalgo	0,14	12,78	2,87	4,76	2,17	3,6
Milpa Alta	14,25	10,85	0,04	3,72	2,77	4,7
Tlahuac	2,14	19,19	1,27	3,94	2,66	4,3
Tlalpan	1,2	11,49	2,99	4,87	1,94	4,05
Carranza	1,19	14,1	2,23	5,96	3,99	3,9
Xochimilco	3,07	13,07	1,71	4,44	2,93	4,39
moyenne	1,54	14,08	2,40	4,85	2,75	4,04
écart-type	3,38	3,69	1,12	0,87	1,00	0,40
Coef. Var°	2,20	0,26	0,47	0,18	0,37	0,10

CARACTERE	X37	X38	X39	X40	X41	X42
CODE	propriétaires	appartements	vecindad	foyer 1 membre	homme chef	terre
Obregon	73,6	16,05	10,98	6,94	76,38	1,03
Azcapotzalco	66,5	32,5	16,43	7,94	73,25	0,29
Juarez	56,2	63,69	4,52	18,37	63,48	0,16
Coyoacan	76,9	30,94	6,77	8,67	73,32	0,37
Cuajimalpa	76	9,87	6,11	4,77	82,44	1,89
Cuauhtémoc	56,4	68,26	10,97	16,42	64,37	0,17
Madero	69,6	18,23	12,14	7,07	74,95	0,87
Iztacalco	68,9	24,47	15,26	7,32	73,3	0,28
Iztapalapa	75,8	18,66	7,6	5,3	77,72	1,74
Contreras	80	6,02	8,32	6	77,64	3,29
Hidalgo	56,1	44,8	18,92	12,96	68,69	0,21
Milpa Alta	83,4	0,04	1,01	4,03	83,21	8,01
Tlahuac	80,7	18,77	5,61	4,41	80,33	2,08
Tlalpan	78,3	16,8	5,09	6,66	77,51	1,96
Carranza	65,9	38	14,86	9,23	70,29	0,19
Xochimilco	78,1	5,75	6,03	4,91	79,85	4,06
moyenne	71,40	25,80	9,41	8,19	74,80	1,66
écart-type	8,76	19,15	4,86	4,10	5,66	2,00
Coef. Var°	0,12	0,74	0,52	0,50	0,08	1,21

CARACTERE	X43	X44	X45	X46	X47	X48
CODE	ciment	recouvert	tv	téléphone	auto	ordinateur
Obregon	61,06	37,11	96,96	67,1	39,76	22,76
Azcapotzalco	47	52,19	97,87	69,7	38,69	21,36
Juarez	18,99	79,96	97,96	88,21	60,62	41,73
Coyoacan	41,81	57,23	97,62	79,42	53,33	34,19
Cuajimalpa	65,88	31,63	96,73	60,29	41,55	24,14
Cuauhtémoc	30,49	67,71	95,98	73,35	31,69	22,2
Madero	52,21	46,44	97,12	63,85	35,52	17,52
Iztacalco	49,15	49,65	97,28	68,22	37,31	19,22
Iztapalapa	66,74	30,75	96,42	56,46	31,85	13,4
Contreras	68,22	27,97	96,27	59,61	36,08	20,59
Hidalgo	34,68	64,43	97,43	76,87	57,67	31,6
Milpa Alta	82,7	8,88	92,14	29,46	26,79	5,92
Tlahuac	73,5	23,82	96,22	45,44	30,21	10,86
Tlalpan	60,68	36,86	96,63	67,36	46,12	27,38
Carranza	39,92	59,16	97,3	67,73	33,44	17,56
Xochimilco	69,56	26,03	95,37	55,56	33,99	17,18
moyenne	53,91	43,74	96,58	64,29	39,66	21,73
écart-type	16,99	18,42	1,34	13,37	9,63	8,63
Coef. Var°	0,32	0,42	0,01	0,21	0,24	0,40

c. La matrice des corrélations.

La matrice suivante représente la valeur des coefficients r_{X_i, X_j} de corrélation de Bravais Pearson²⁹⁰ deux à deux entre ces 48 variables.

$$r_{X_i, X_j} = \text{Cov}(X_i, X_j) / \sigma_{X_i} \cdot \sigma_{X_j} \quad \text{où} \quad \text{Cov}(X_i, X_j) = \overline{X_i X_j} - \overline{X_i} \cdot \overline{X_j}$$

Cette matrice permet au lecteur d'observer le sens et l'intensité des corrélations entre les variables qui l'intéressent.

MATRICE DES CORRELATIONS	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12	X13	X14	X15	X16	X17
X1	1.00																
X2	-0.98	1.00															
X3	0.80	-0.77	1.00														
X4	0.62	-0.61	0.88	1.00													
X5	0.58	-0.60	0.51	0.33	1.00												
X6	-0.80	0.77	-0.62	-0.47	-0.36	1.00											
X7	-0.79	0.82	-0.56	-0.34	-0.34	0.82	1.00										
X8	-0.89	0.88	-0.76	-0.65	-0.46	0.90	0.83	1.00									
X9	-0.45	0.50	-0.20	-0.09	-0.82	0.35	0.44	0.39	1.00								
X10	-0.91	0.89	-0.77	-0.67	-0.74	0.71	0.63	0.82	0.55	1.00							
X11	0.39	-0.32	0.38	0.37	-0.20	-0.70	-0.47	-0.66	0.19	-0.28	1.00						
X12	0.69	-0.68	0.88	0.78	0.51	-0.55	-0.56	-0.75	-0.31	-0.65	0.36	1.00					
X13	0.48	-0.59	0.41	0.27	0.26	-0.22	-0.64	-0.40	-0.30	-0.31	-0.13	0.46	1.00				
X14	-0.93	0.95	-0.79	-0.66	-0.63	0.76	0.79	0.90	0.48	0.94	-0.36	-0.69	-0.53	1.00			
X15	0.84	-0.79	0.70	0.65	0.32	-0.88	-0.67	-0.87	-0.21	-0.81	0.69	0.55	0.07	-0.80	1.00		
X16	-0.91	0.89	-0.83	-0.74	-0.48	0.72	0.67	0.85	0.29	0.92	-0.40	-0.68	-0.43	0.93	-0.83	1.00	
X17	0.72	-0.64	0.72	0.69	0.17	-0.81	-0.55	-0.83	-0.01	-0.70	0.83	0.58	0.00	-0.70	0.92	-0.80	1.00
X18	0.63	-0.67	0.38	0.25	0.68	-0.45	-0.63	-0.62	-0.83	-0.68	0.07	0.43	0.46	-0.67	0.42	-0.56	0.30
X19	-0.91	0.91	-0.67	-0.53	-0.60	0.88	0.86	0.94	0.58	0.87	-0.49	-0.67	-0.45	0.93	-0.81	0.80	-0.69
X20	-0.80	0.77	-0.76	-0.72	-0.66	0.57	0.42	0.70	0.38	0.95	-0.24	-0.57	-0.16	0.85	-0.76	0.90	-0.71
X21	-0.79	0.77	-0.77	-0.71	-0.44	0.54	0.51	0.71	0.18	0.86	-0.28	-0.62	-0.41	0.85	-0.68	0.96	-0.70
X22	-0.06	0.03	0.21	0.37	-0.04	0.21	0.20	-0.06	0.21	-0.08	0.00	0.30	0.03	-0.12	0.04	-0.15	0.07
X23	-0.69	0.66	-0.77	-0.83	-0.47	0.45	0.28	0.60	0.18	0.83	-0.26	-0.56	-0.08	0.73	-0.74	0.85	-0.72
X24	-0.46	0.35	-0.51	-0.44	0.10	0.72	0.41	0.64	-0.21	0.39	-0.92	-0.35	0.20	0.40	-0.73	0.53	-0.90
X25	0.50	-0.39	0.59	0.61	0.05	-0.62	-0.24	-0.58	0.17	-0.53	0.73	0.35	-0.28	-0.45	0.76	-0.64	0.91
X26	0.83	-0.82	0.52	0.37	0.49	-0.90	-0.77	-0.81	-0.45	-0.82	0.48	0.38	0.26	-0.84	0.82	-0.77	0.70
X27	0.72	-0.71	0.64	0.60	0.68	-0.73	-0.55	-0.78	-0.55	-0.77	0.41	0.67	0.13	-0.74	0.75	-0.59	0.60
X28	-0.08	0.01	-0.31	-0.48	0.04	-0.09	-0.34	-0.01	-0.32	0.25	-0.06	-0.03	0.34	0.08	-0.26	0.36	-0.38
X29	0.83	-0.81	0.67	0.64	0.47	-0.80	-0.61	-0.81	-0.31	-0.91	0.45	0.51	0.15	-0.88	0.91	-0.90	0.81
X30	0.65	-0.72	0.49	0.33	0.36	-0.71	-0.88	-0.75	-0.47	-0.46	0.37	0.61	0.67	-0.66	0.50	-0.46	0.35
X31	0.55	-0.45	0.60	0.47	-0.04	-0.75	-0.57	-0.72	0.12	-0.45	0.91	0.52	0.01	-0.50	0.74	-0.60	0.90
X32	0.33	-0.36	0.23	0.26	0.38	0.12	-0.01	-0.08	-0.24	-0.49	-0.38	0.12	0.31	-0.39	0.09	-0.51	0.06
X33	-0.88	0.84	-0.71	-0.57	-0.61	0.77	0.64	0.84	0.41	0.95	-0.46	-0.60	-0.19	0.90	-0.86	0.90	-0.81
X34	-0.26	0.28	-0.18	-0.03	0.37	0.22	0.52	0.26	-0.26	-0.01	-0.27	-0.20	-0.64	0.20	-0.09	0.30	-0.19
X35	0.08	0.00	0.11	0.17	0.33	-0.03	0.37	0.00	-0.04	-0.33	0.02	-0.13	-0.65	-0.08	0.28	-0.17	0.27
X36	0.92	-0.94	0.80	0.68	0.58	-0.76	-0.84	-0.91	-0.44	-0.87	0.39	0.74	0.64	-0.97	0.73	-0.89	0.67
X37	0.77	-0.83	0.73	0.71	0.30	-0.65	-0.79	-0.80	-0.29	-0.65	0.39	0.67	0.70	-0.82	0.66	-0.75	0.57
X38	-0.79	0.85	-0.72	-0.66	-0.45	0.68	0.81	0.85	0.38	0.72	-0.35	-0.76	-0.74	0.88	-0.61	0.77	-0.55
X39	-0.39	0.39	-0.34	-0.28	0.24	0.57	0.57	0.50	-0.12	0.09	-0.59	-0.28	-0.28	0.25	-0.50	0.30	-0.46
X40	-0.84	0.90	-0.76	-0.68	-0.55	0.62	0.78	0.81	0.43	0.82	-0.22	-0.70	-0.75	0.94	-0.62	0.85	-0.53
X41	0.87	-0.92	0.72	0.57	0.45	-0.75	-0.92	-0.88	-0.41	-0.75	0.37	0.70	0.76	-0.92	0.68	-0.81	0.58
X42	0.70	-0.65	0.64	0.56	0.08	-0.85	-0.73	-0.87	-0.03	-0.56	0.88	0.64	0.22	-0.66	0.83	-0.66	0.88
X43	0.91	-0.94	0.74	0.65	0.47	-0.81	-0.89	-0.93	-0.45	-0.83	0.45	0.72	0.60	-0.94	0.81	-0.86	0.69
X44	-0.91	0.93	-0.74	-0.65	-0.44	0.84	0.89	0.94	0.42	0.82	-0.51	-0.73	-0.57	0.93	-0.84	0.85	-0.72
X45	-0.67	0.59	-0.59	-0.49	-0.13	0.87	0.63	0.83	0.07	0.59	-0.91	-0.52	0.06	0.61	-0.90	0.63	-0.93
X46	-0.93	0.89	-0.78	-0.64	-0.42	0.88	0.79	0.93	0.32	0.88	-0.62	-0.67	-0.31	0.89	-0.94	0.92	-0.89
X47	-0.78	0.74	-0.76	-0.70	-0.68	0.62	0.38	0.69	0.39	0.89	-0.29	-0.60	0.00	0.75	-0.81	0.80	-0.71
X48	-0.87	0.82	-0.77	-0.70	-0.61	0.71	0.52	0.78	0.39	0.96	-0.38	-0.61	-0.13	0.86	-0.87	0.92	-0.81

²⁹⁰ On rappelle que le coefficient de corrélation de Bravais Pearson r_{X_i, X_j} détermine le sens et mesure l'intensité d'une relation entre deux variables quelconques X_i et X_j . Si sa valeur est positive, le sens de la relation entre les deux variables est positif, autrement dit en général quand la valeur de X_i augmente ou diminue, celle de X_j en fait de même, et réciproquement. Si la valeur du coefficient est négative, cela signifie au contraire que lorsque la valeur de X_i augmente, en général celle de X_j diminue, et *vice versa*. Par ailleurs, la valeur absolue du coefficient, compte tenu de son mode de calcul, est toujours comprise entre 0 et 1. Plus la valeur est proche de 1, plus l'intensité de la relation est forte, plus elle est proche de 0, plus l'intensité est faible.

	X18	X19	X20	X21	X22	X23	X24	X25	X26	X27	X28	X29	X30	X31	X32	X33	X34
X18	1.00																
X19	-0.69	1.00															
X20	-0.54	0.70	1.00														
X21	-0.47	0.67	0.89	1.00													
X22	-0.10	0.00	-0.17	-0.30	1.00												
X23	-0.39	0.53	0.94	0.84	-0.27	1.00											
X24	-0.06	0.45	0.41	0.44	0.09	0.42	1.00										
X25	0.07	-0.39	-0.64	-0.58	-0.01	-0.70	-0.91	1.00									
X26	0.52	-0.88	-0.70	-0.64	-0.24	-0.52	-0.53	0.52	1.00								
X27	0.51	-0.83	-0.66	-0.44	0.09	-0.56	-0.35	0.38	0.68	1.00							
X28	0.14	-0.18	0.51	0.45	-0.20	0.70	0.31	-0.64	0.03	0.09	1.00						
X29	0.47	-0.82	-0.89	-0.83	0.12	-0.80	-0.56	0.67	0.88	0.71	-0.31	1.00					
X30	0.53	-0.80	-0.22	-0.27	-0.06	-0.10	-0.20	-0.01	0.58	0.66	0.57	0.42	1.00				
X31	0.18	-0.57	-0.41	-0.50	0.02	-0.40	-0.95	0.79	0.55	0.40	-0.15	0.57	0.38	1.00			
X32	0.39	-0.12	-0.59	-0.63	0.10	-0.59	0.22	0.07	0.18	-0.04	-0.52	0.34	-0.22	-0.22	1.00		
X33	-0.60	0.86	0.91	0.84	-0.04	0.77	0.57	-0.64	-0.86	-0.73	0.23	-0.92	-0.43	-0.62	-0.39	1.00	
X34	-0.07	0.17	-0.11	0.29	0.15	-0.11	0.25	-0.04	-0.15	0.29	-0.17	-0.04	-0.35	-0.38	-0.09	0.06	1.00
X35	-0.03	0.03	-0.51	-0.20	0.05	-0.53	-0.22	0.52	0.16	0.23	-0.68	0.34	-0.50	0.00	0.27	-0.33	0.70
X36	0.64	-0.92	-0.76	-0.80	0.06	-0.64	-0.40	0.40	0.79	0.72	0.02	0.79	0.74	0.52	0.32	-0.83	-0.32
X37	0.52	-0.78	-0.53	-0.63	0.20	-0.53	-0.32	0.29	0.59	0.61	0.05	0.63	0.80	0.46	0.14	-0.56	-0.38
X38	-0.56	0.85	0.58	0.69	-0.16	0.48	0.28	-0.23	-0.66	-0.67	-0.18	-0.66	-0.82	-0.44	-0.20	0.65	0.40
X39	-0.07	0.35	-0.02	0.08	0.16	0.08	0.50	-0.34	-0.32	-0.23	-0.10	-0.23	-0.60	-0.52	0.38	0.12	0.46
X40	-0.62	0.84	0.72	0.80	-0.17	0.62	0.22	-0.26	-0.70	-0.63	-0.01	-0.73	-0.71	-0.36	-0.42	0.73	0.34
X41	0.62	-0.89	-0.60	-0.70	0.05	-0.48	-0.33	0.26	0.75	0.63	0.18	0.70	0.85	0.49	0.22	-0.71	-0.46
X42	0.30	-0.76	-0.45	-0.52	0.04	-0.42	-0.80	0.64	0.67	0.65	0.05	0.66	0.67	0.89	-0.21	-0.67	-0.38
X43	0.65	-0.94	-0.69	-0.72	0.07	-0.60	-0.41	0.38	0.80	0.75	0.08	0.80	0.82	0.54	0.22	-0.79	-0.34
X44	-0.63	0.94	0.68	0.71	-0.06	0.60	0.46	-0.42	-0.80	-0.76	-0.08	-0.81	-0.82	-0.59	-0.18	0.80	0.34
X45	-0.30	0.72	0.52	0.48	0.02	0.49	0.90	-0.79	-0.70	-0.66	0.10	-0.71	-0.50	-0.91	0.23	0.72	0.15
X46	-0.58	0.90	0.79	0.80	-0.01	0.71	0.68	-0.67	-0.86	-0.71	0.15	-0.90	-0.61	-0.76	-0.21	0.92	0.28
X47	-0.47	0.67	0.92	0.72	-0.10	0.90	0.44	-0.66	-0.66	-0.76	0.48	-0.83	-0.26	-0.42	-0.39	0.85	-0.26
X48	-0.55	0.78	0.97	0.86	-0.07	0.90	0.54	-0.70	-0.79	-0.72	0.43	-0.93	-0.32	-0.55	-0.47	0.96	-0.04

	X18	X19	X20	X21	X22	X23	X24	X25	X26	X27	X28	X29	X30	X31	X32	X33	X34
X35																	
X36																	
X37																	
X38																	
X39																	
X40																	
X41																	
X42																	
X43																	
X44																	
X45																	
X46																	
X47																	
X48																	

	X35	X36	X37	X38	X39	X40	X41	X42	X43	X44	X45	X46	X47	X48
X35	1.00													
X36	-0.07	1.00												
X37	-0.27	0.87	1.00											
X38	0.31	-0.94	-0.90	1.00										
X39	0.32	-0.33	-0.60	0.37	1.00									
X40	0.15	-0.97	-0.90	0.95	0.27	1.00								
X41	-0.29	0.96	0.92	-0.95	-0.48	-0.95	1.00							
X42	-0.14	0.69	0.68	-0.69	-0.65	-0.57	0.71	1.00						
X43	-0.15	0.95	0.91	-0.93	-0.48	-0.92	0.96	0.77	1.00					
X44	0.15	-0.94	-0.90	0.92	0.51	0.90	-0.96	-0.82	-1.00	1.00				
X45	-0.17	-0.59	-0.53	0.49	0.57	0.42	-0.55	-0.93	-0.66	0.71	1.00			
X46	-0.10	-0.86	-0.74	0.74	0.46	0.76	-0.82	-0.85	-0.90	0.91	0.84	1.00		
X47	-0.60	-0.66	-0.47	0.46	0.14	0.57	-0.51	-0.49	-0.64	0.64	0.60	0.77	1.00	
X48	-0.46	-0.77	-0.55	0.59	0.13	0.69	-0.63	-0.59	-0.75	0.75	0.67	0.89	0.94	1.00

III. LA CONSTRUCTION DES INDICES SYNTHETIQUES

On a distingué plusieurs grands groupes de variables parmi les 48 présélectionnées au départ, et ce grâce à l'observation de leur distribution spatiale et de leur coefficient de corrélations mutuels. Ces groupes sont les suivants :

1- **Indicateurs d'âge de la pop^o** : Proportion de moins de 15 ans (X_1), proportion de plus de 45 ans (X_2).

2- **Indicateurs d'immigration** : Proportion de la population née dans le DF (X_3), proportion de celle qui y vivait déjà en 1995 (X_4)

3- **Indicateurs de précarité sanitaire** : Proportion de femmes de plus de 12 ans ayant perdu un enfant (X_5), proportion d'ayants-droit à une couverture santé (X_6), et proportion de handicapés (X_7).

4- **Indicateurs de niveau d'éducation** : Proportion d'habitants de plus de 15 ans alphabétisés (X_8), proportion d'actifs dans le secteur de l'éducation (X_9), et proportion d'habitants de plus de 18 ans ayant accédé à l'éducation supérieure (X_{10}).

5- **Indicateurs de marginalité urbaine** : Proportion de la population indigène (X_{11}), Proportion d'actifs dans le secteur de l'agriculture (X_{31}), et proportion de logements avec sol en terre (X_{42}).

6- **Indicateurs de traditionnalité des mœurs** : Proportion de la population catholique (X_{12}), fréquence des mariages (X_{13}) et unions libres (X_{15}), nombre moyen d'habitants par foyers (X_{36}) et proportion de foyers dont le chef est un homme (X_{41}).

7- **Indicateurs de modernité des mœurs** : Fréquence des divorces (X_{14}), proportion de femmes actives (X_{16}), et proportion de foyers avec un seul membre (X_{40}).

8- **Indicateurs d'activité qualifiée et de niveaux de revenu supérieurs** : Proportion d'actifs gagnant entre 3 et 10 salaires minimaux (X_{19}) et plus de 10 salaires minimaux (X_{20}), taux de patrons parmi les actifs (X_{23}), taux d'actifs dans le secteur assurance finance (X_{33}).

9- **Indicateurs d'activité salariée et de niveaux de revenu moyens** : Proportion d'actifs gagnant entre 1 et 3 salaires minimaux (X_{18}), proportions d'ouvriers et d'employés (X_{24}), proportion d'actifs dans l'industrie manufacturière (X_{32}).

10- **Indicateurs d'activités précaires et de niveaux de revenu bas** : Proportion d'actifs gagnant moins de 1 salaire minimal (X_{17}), proportion de travailleurs indépendants (X_{25}), proportion d'actifs dans les services aux personnes (X_{27}), dans les services domestiques (X_{28}), dans les services de vigilance (X_{29}), dans la restauration et l'hôtellerie (X_{34}) et dans la vente ambulante (X_{35}).

11- **Indicateurs de confort et équipement des logements** : Proportion de logements avec sol recouvert (X_{44}), taux d'équipement en téléphone (X_{45}), proportion de logements équipés d'un téléviseur (X_{46}), taux d'équipement en voiture particulière (X_{47}) et taux d'équipement en ordinateur (X_{48}).

12- **Indicateurs de précarité du logement et de sous-équipement** : Taux de propriétaires (X_{37}) et taux de logements avec sol en ciment (X_{43}).

13- **Indicateur d'urbanité** : Proportion de logement de type appartement (X_{38}).

14- **Indicateur de croissance urbaine** : Proportion d'actifs dans le secteur de la construction (X_{30})

Pour chaque groupe de variables, on a déterminé un indice synthétique prenant en compte chacune d'entre elles en procédant en deux étapes :

1) Pour chaque variable, on détermine en fonction du positionnement par rapport au minimum (unité géographique correspondant à la valeur 0) et au maximum (unité géographique correspondant à la valeur 1) la position des unités géographiques, en l'occurrence les délégations du DF. Pour une variable quelconque X_i , on obtiendra pour l'individu j la valeur $X_{i,j}'$ fonction de $X_{i,j}$ comme suit :

$$X_{i,j}' = \frac{X_{i,j} - \min(X_i)}{\max(X_i) - \min(X_i)}$$

Concrètement, si l'on prend l'exemple de la variable X_1 (proportion de la population âgée de moins de 15 ans) dont la distribution a pour minimum 17.70 et pour maximum 32.70, on aura pour la délégation Alvaro Obregón, dont la coordonnée pour cette variable est de 26.4, la valeur :

$$\frac{26.4 - 17.7}{32.7 - 17.7} = 0.58$$

2) Ensuite, on fait la moyenne arithmétique entre les valeurs obtenues pour chaque variable du groupe correspondant à l'indice Y_k construit. Pour l'individu j on aura donc :

$$Y_{k,j} = \frac{X_{1,j}' + \dots + X_{n,j}'}{n}$$

En procédant de la sorte, on obtient après la première étape un tableau de format (16 x 48) de valeurs comprises entre 0 et 1, puis en additionnant par groupe de variables²⁹¹ et unités géographiques on obtient finalement pour chaque indice Y_i les valeurs répertoriées dans le tableau suivant :

²⁹¹ En affectant la même valeur de pondération à toutes variables, mais en leur donnant un signe positif ou négatif en fonction de leur sens (ex : pour l'indicateur d'âge de la population on donne un signe positif à la proportion de la population âgée de moins de 15 ans, et un signe négatif à la proportion de la population âgée de 45 ans).

	Y1	Y2	Y3	Y4	Y5	Y6	Y7	Y8	Y9	Y10	Y11	Y12	Y13	Y14
Obregon	0,14	0,67	0,33	0,25	0,08	0,65	0,34	0,40	0,73	0,43	0,54	0,65	0,23	0,63
Azcapotzalco	-0,03	0,63	0,30	0,53	0,01	0,53	0,37	0,36	0,90	0,23	0,61	0,41	0,48	0,11
Juarez	-0,50	0,22	-0,02	1,00	0,05	0,12	1,00	0,96	0,28	0,09	1,00	0,00	0,93	0,06
Coyoacan	-0,13	0,53	0,15	0,70	0,08	0,44	0,50	0,63	0,56	0,21	0,81	0,56	0,45	0,28
Cuajimalpa	0,35	0,46	0,45	0,24	0,12	0,75	0,25	0,41	0,72	0,39	0,52	0,73	0,14	1,00
Cuauhtémoc	-0,20	0,33	0,14	0,53	0,08	0,18	0,75	0,46	0,49	0,48	0,57	0,10	1,00	0,00
Madero	0,08	0,63	0,24	0,38	0,06	0,57	0,27	0,29	0,82	0,37	0,51	0,51	0,27	0,23
Iztacalco	0,02	0,72	0,27	0,44	0,02	0,51	0,35	0,33	0,74	0,37	0,56	0,47	0,36	0,16
Iztapalapa	0,34	0,57	0,25	0,19	0,15	0,62	0,19	0,19	0,90	0,45	0,37	0,74	0,27	0,42
Contreras	0,19	0,73	0,29	0,27	0,20	0,68	0,32	0,33	0,70	0,53	0,44	0,82	0,09	0,84
Hidalgo	-0,28	0,00	0,15	0,60	0,06	0,23	0,67	0,62	0,61	0,31	0,83	0,12	0,66	0,12
Milpa Alta	0,48	1,00	0,20	0,16	1,00	0,91	0,00	0,00	0,37	0,67	0,00	1,00	0,00	0,76
Tlahuac	0,46	0,68	0,30	0,28	0,15	0,72	0,08	0,15	0,89	0,38	0,28	0,88	0,27	0,49
Tlalpan	-0,13	0,51	0,22	0,47	0,19	0,56	0,36	0,47	0,59	0,40	0,60	0,73	0,25	0,66
Carranza	-0,02	0,73	0,16	0,49	0,04	0,43	0,41	0,32	0,49	0,43	0,55	0,34	0,56	0,06
Xochimilco	0,29	0,74	0,16	0,53	0,38	0,72	0,19	0,25	0,39	0,50	0,35	0,80	0,08	0,59

IV. LES PARTITIONS DES DISTRIBUTIONS.

a. Partitions en classes d'étendues égales à partir de la moyenne et de l'écart-type.

Afin de rendre possible des mises en relations entre les distributions pour les 14 indices, on a choisi de réaliser systématiquement des partitions en prenant la moyenne de la série de données comme centre de classe et un demi écart-type comme intervalle de classe. On a opté pour ce centrage et cette réduction du fait qu'ils permettent, à la différence par exemple d'une partition par classes d'effectifs égaux ou par la méthode dite des « seuils naturels », de rendre strictement comparable les divisions spatiales mises en valeur par des cartes thématiques portant sur les diverses variables.

Ainsi par exemple pour l'indice Y_1 de jeunesse de la population, on a

$$\bar{Y}_1 = 0,07 \quad \sigma_{Y_1} = 0,28$$

La partition en 4 classes avec la moyenne \bar{Y}_1 comme centre de classe et un demi écart-type $\sigma_X/2$ comme intervalle est :

$$C_1 = \{ y_{li} / y_{li} \in [-\infty ; \bar{Y}_1 - \sigma_{Y_1} / 2] \} = \{ y_{li} / y_{li} \in [-\infty ; -0,07] \}$$

$$C_2 = \{ y_{li} / y_{li} \in [\bar{Y}_1 - \sigma_{Y_1} / 2 ; \bar{Y}_1] \} = \{ y_{li} / y_{li} \in [-0,07 ; 0,07] \}$$

$$C_3 = \{ y_{li} / y_{li} \in [\bar{Y}_1 ; \bar{Y}_1 + \sigma_{Y_1} / 2] \} = \{ y_{li} / y_{li} \in [0,07 ; 0,21] \}$$

$$C_4 = \{ y_{li} / y_{li} \in [\bar{Y}_1 + \sigma_{Y_1} / 2 ; +\infty] \} = \{ y_{li} / y_{li} \in [0,21 ; +\infty] \}$$

Ce qui nous donne la partition suivante, à partir de la quelle on a construit la représentation cartographique pour l'indice de jeunesse de la *carte 4*.

C_1	C_2	C_3	C_4
Benito Juárez Miguel Hidalgo Coyoacán Cuauhtémoc Tlalpan	Azcapotzalco Iztacalco Venustiano Carranza	Madero Obregón	Iztapalapa Milpa Alta Xochimilco Magdalena Contreras Cuajimalpa Tláhuac

A noter que l'on a procédé exactement de la même manière, et pour les mêmes raisons, pour réaliser les *cartes 6, 7 et 8* présentant les résultats de l'étude sur les prix de l'immobilier, ainsi que pour réaliser les *cartes 37, 38 et 39* des différents taux de délinquance dans la ZMVM.

b. Partitions en classes d'étendue égale à partir des valeurs extrêmes.

Pour réaliser la *carte 30* représentant les proportions par AGEB de résidents de plus de 5 ans en 2000 qui n'y habitaient pas en 1995 dans les délégations Alvaro Obregón, Magdalena Contreras et Tlalpan, on a retenu une partition en classes d'étendues égales à partir des valeurs extrêmes, minimum et maximum, afin de faire ressortir dans chacune des délégations les entités à la mobilité résidentielle la plus importante sur la période. La méthode est la suivante :

Si $X = (x_1, x_2, \dots, x_i, \dots, x_n)$ est la variable aléatoire correspondant au caractère représenté, et p le nombre classes choisi pour effectuer la partition, on a :

$$\begin{aligned}C_1 &= \{ x_i / x_i \in [x_{\max} - 1/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) ; x_{\max}] \} \\C_2 &= \{ x_i / x_i \in [x_{\max} - 2/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) ; x_{\max} - 1/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) [\\C_3 &= \{ x_i / x_i \in [x_{\max} - 3/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) ; x_{\max} - 2/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) [\\& \quad \vdots \\C_p &= \{ x_i / x_i \in [x_{\min} ; x_{\max} - (p - 1)/p \cdot (x_{\max} - x_{\min}) [\end{aligned}$$

Par exemple, le regroupement des $n = 196$ AGEBs de la délégation Alvaro Obregón en $p = 7$ classes a donné la partition suivante :

$$\begin{aligned}C_1 &= [64,4 ; 74,6 [\\C_2 &= [54,1 ; 64,4 [\\C_3 &= [43,9 ; 54,1 [\\C_4 &= [33,7 ; 43,9 [\\C_5 &= [23,5 ; 33,7 [\\C_6 &= [13,2 ; 23,5 [\\C_7 &= [3,0 ; 13,2 [\end{aligned}$$

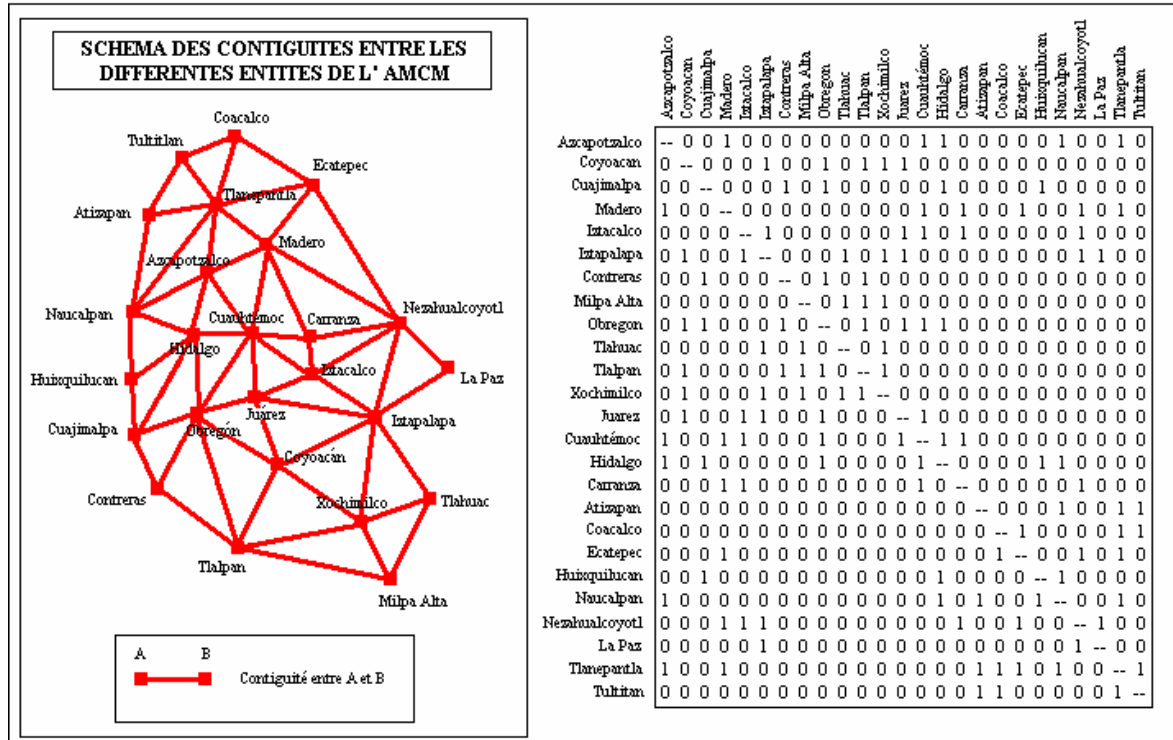
obtenue à partir des valeurs suivantes :

$$x_{\min} = 3,0 ; x_{\max} = 74,6 ; x_{\max} - x_{\min} = 71,6 ; 1/7 \cdot (x_{\max} - x_{\min}) = 10,22.$$

On a procédé exactement de la même façon pour obtenir les cartes correspondant aux délégations Magdalena Contreras et Tlalpan.

V. COEFFICIENT DE GEARY.

Le coefficient d'autocorrelation de Geary permet de mettre en évidence la cohésion de la distribution spatiale, par l'intermédiaire de la matrice binaire de contiguïtés $D = (d_{i,j})_{i,j = 1, \dots, 16}$ qui prend la valeur 0 si i et j ne sont pas contigus, et la valeur 1 s'ils le sont. Ci-dessous la matrice D de contiguïté utilisée ici.



A partir de là, le coefficient de cohésion de Geary se définit comme suit :

$$C_{Geary} = ((n - 1) / 2 t) * (\sum \sum d_{i,j} (y_i - y_j)^2 / \sum (y_k - \bar{y})^2)$$

Avec, si l'on prend l'exemple de l'indice Y_1 de jeunesse de la population,

y_k = valeur prise en k par la variable étudiée, en l'occurrence la valeur de l'indice de jeunesse de la population dans l'entité k .

t = nombre total de contiguïtés.

n = nombre total de zones étudiées.

Et où $\bar{y}_1 = \sum y_{1k} / n = 0.07$

k	T_k	y_{1k} indice de jeunesse	$(y_{1k} - \overline{y_1})^2$	$\sum \sum d_{i,j} (y_i - y_j)^2$
Obregon	3	0,1355	0,0047	0,87229789
Azcapotzalco	5	-0,0348	0,0104	0,09908779
Juarez	3	-0,5000	0,3215	1,21220597
Coyoacan	3	-0,1276	0,0379	0,39397622
Cuajimalpa	4	0,3482	0,0790	0,41763682
Cuauhtémoc	5	-0,1982	0,0703	0,16491625
Madero	3	0,0794	0,0002	0,00940312
Iztacalco	3	0,0227	0,0020	0,10363682
Iztapalapa	7	0,3421	0,0757	0,01753682
Contreras	3	0,1903	0,0152	0,10008595
Hidalgo	5	-0,2785	0,1194	0,00000000
Milpa Alta	5	0,4848	0,1746	0,41211258
Tlahuac	5	0,4633	0,1571	0,03046612
Tlalpan	7	-0,1261	0,0373	0,17209927
Carranza	4	-0,0176	0,0072	0,00000000
Xochimilco	3	0,2888	0,0492	0,00000000
Σ	68	1,0724	1,1615	4,00546161

Considérant les données du tableau ci-dessus on a donc pour l'indice de jeunesse de la population :

$$C_{Geary} = \frac{n-1}{2t} * \frac{\sum \sum d_{i,j} (x_i - x_j)^2}{\sum (x_i - \overline{x})^2} = \frac{15}{136} * \frac{1.1615}{4.0055} = 0.3565$$

Ce coefficient de 0.36 signifie par exemple que l'on est en présence d'une distribution spatiale cohésive, où les entités contiguës ont tendance à être plus semblables entre elles qu'aux autres. En effet, la cohésion est généralement considérée comme significative dès que l'indice a une valeur inférieure au seuil de 0.7. et très significative en dessous du seuil de 0.4 [Girault, Bussi, 2001].

En procédant de la sorte pour chaque indice on obtient les valeurs qui sont répertoriées dans le *tableau 2*.

VI. ENQUETE SUR LES PRIX DE L'IMMOBILIER.

Le détail des résultats de l'enquête sur les prix de l'immobilier réalisée en 2001 à partir du dépouillement de petites annonces parues dans la presse mexicaine est présenté dans les tableaux ci-dessous :

A. Proportion de logements avec et sans service privé de vigilance dans les échantillons aléatoirement choisis.

Délégation (taille de l'échantillon)	Logements sans vigilance	Logements avec vigilance
Coyoacán (44)	59 %	41 %
B. Juárez (40)	52 %	48 %
Cuajimalpa (57)	81 %	19 %
A. Obregón (50)	64 %	36 %
M. Contreras (42)	74 %	26 %
Tlalpan (57)	81 %	19 %
V. Carranza (14)	57 %	43 %
Tláhuac (15)	87 %	13 %
Cuauhtémoc (27)	74 %	26 %
Xochimilco (12)	58 %	42 %
Azcapotzalco(22)	87 %	13 %
Iztacalco (8)	76 %	24 %
Iztatopalapa (23)	96 %	4 %
G. Madero (21)	95 %	5 %
M. Hidalgo (15)	53 %	47 %
Milpa Alta (18)	100 %	0 %
Ensemble (465)	75 %	25 %

B. Proportion de maisons et d'appartement dans l'échantillon aléatoirement choisi.

Délégation (taille de l'échantillon)	Maisons	Appartements
Coyoacán (44)	66 %	34 %
B. Juárez (40)	35 %	65 %
Cuajimalpa (57)	81 %	19 %
A. Obregón (50)	64 %	36 %
M. Contreras (42)	77 %	23 %
Tlalpan (57)	79 %	21 %
V. Carranza (14)	21 %	79 %
Tláhuac (15)	60 %	40 %
Cuauhtémoc (27)	30 %	70 %
Xochimilco (12)	75 %	25 %
Azcapotzalco(22)	18 %	82 %
Iztacalco (8)	50 %	50 %
Iztatopalapa (23)	52 %	48 %
G. Madero (21)	71 %	29 %
M. Hidalgo (15)	74 %	26 %
Milpa Alta (18)	100 %	0 %
Ensemble (465)	63 %	37 %

C. Prix moyen de l'immobilier à la vente dans l'échantillon par délégation du District Fédéral.

Délégation (taille de l'échantillon)		Prix moyen/m ² logements en vente	
Coyoacan	(44)	4616.04 pesos	(554 Euros)
B. Juarez	(40)	4828.13 pesos	(579 Euros)
Cuajimalpa	(57)	3273.65 pesos	(393 Euros)
A. Obregon	(50)	4188.08 pesos	(503 Euros)
M. Contreras	(42)	2635.16 pesos	(436 Euros)
Tlalpan	(57)	3041.60 pesos	(365 Euros)
V. Carranza	(14)	4756.86 pesos	(571 Euros)
Tlahuac	(15)	2338.73 pesos	(281 Euros)
Cuauhtémoc	(27)	5810.59 pesos	(697 Euros)
Xochimilco	(12)	3983.58 pesos	(478 Euros)
Azcapotzalco	(22)	4242.15 pesos	(509 Euros)
Iztacalco	(8)	3697.27 pesos	(444 Euros)
Iztatopalapa	(23)	3217.87 pesos	(386 Euros)
G. Madero	(21)	3679.69 pesos	(442 Euros)
M. Hidalgo	(15)	6212.73 pesos	(746 Euros)
Milpa Alta	(18)	1916.61 pesos	(230 Euros)
Ensemble	(465)	3837.69 pesos	(461 Euros)

D. Valeur du rapport entre le prix moyen par appartement et le prix moyen par maison dans l'échantillon et par délégation du DF.

Délégation (taille de l'échantillon)	Prix moyen/m ² logements type appartement		Prix moyen/m ² logements type maison		Rapport Appart./Maison	
Coyoacan	(44)	5643.33	(15)	4136.41	(29)	1.36
B. Juarez	(40)	5949.70	(26)	2745.21	(14)	2.16
Cuajimalpa	(57)	5224.64	(11)	2807.10	(46)	1.86
A. Obregon	(50)	5106.42	(18)	3581.44	(32)	1.43
M. Contreras	(42)	3075.50	(10)	2497.56	(32)	1.23
Tlalpan	(57)	5032.50	(12)	2510.69	(45)	2.00
V. Carranza	(14)	5142.59	(11)	3342.50	(3)	1.54
Tlahuac	(15)	3137.33	(6)	1806.33	(9)	1.74
Cuauhtémoc	(27)	5848.05	(19)	5753.75	(8)	1.02
Xochimilco	(12)	3884.00	(3)	4016.78	(9)	0.96
Azcapotzalco	(22)	4667.11	(18)	2329.87	(4)	2.00
Iztacalco	(8)	4512.74	(4)	2881.80	(4)	1.57
Iztatopalapa	(23)	4268.00	(11)	2225.25	(12)	1.92
G. Madero	(21)	3638.67	(6)	3696.06	(15)	0.98
M. Hidalgo	(15)	6334.75	(4)	6168.36	(11)	1.03
Milpa Alta	(18)	-	(0)	1916.61	(18)	-
Ensemble	(465)	5024.19	(174)	3123.13	(291)	1.61

E. Valeur prise pour chaque délégation par l'indice des prix moyens au m².

Délégation (taille de l'échantillon)	$I_{\text{prix réel}}$
Coyoacan (44)	4616.04/0.98 = 4710.24
B. Juarez (40)	4828.13/1.13 = 4272.68
Cuajimalpa (57)	3273.65/0.90 = 3637.39
A. Obregon (50)	4188.08/0.99 = 4230.38
M. Contreras (42)	2635.16/0.89 = 2960.85
Tlalpan (57)	3041.60/0.92 = 3306.09
V. Carranza (14)	4756.86/1.27 = 3745.55
Tlahuac (15)	2338.73/1.02 = 2292.87
Cuauhtémoc (27)	5810.59/1.32 = 4401.96
Xochimilco (12)	3983.58/0.88 = 4526.79
Azcapotzalco (22)	4242.15/1.23 = 3448.90
Iztacalco (8)	3697.27/1.08 = 3423.40
Iztatapalapa (23)	3217.87/1.06 = 3035.73
G. Madero (21)	3679.69/0.92 = 3999.66
M. Hidalgo (15)	6212.73/0.89 = 6980.59
Milpa Alta (18)	1916.61/0.82 = 2337.33

VII. ANALYSES DES DONNEES A L'ECHELLE DES AGEB.

a. Variables retenues.

Pour réaliser les analyses des données par délégation à l'échelle des AGEB, on a construit les 12 variables présentées ci-dessous à partir des résultats bruts du recensement effectué en 2000 par l'INEGI. Les données disponibles à l'échelles des AGEB auprès de l'INEGI étant moins nombreuses et fines qu'à celle des délégations, on a choisi ces indicateurs en se basant sur les corrélations mises en évidence dans l'ACP sur les 48 variables de départ et les 16 délégations du DF. Le choix des indicateurs d'âge de la population, de mobilité résidentielle, de santé, d'éducation, de marginalité urbaine, d'activité salariée, de revenus supérieurs, de bas revenus, de confort ou de précarité du logement ne pose aucun problème tant les variables prises en compte expriment clairement l'intitulé de l'indicateur, et tant les corrélations avec les autres variables indiquant ces caractéristiques sont importantes d'une manière générale sur l'ensemble du DF. Pour ce qui est des indicateurs de « traditionnalité » et de « modernité des mœurs », on a choisi respectivement les variables « proportion de foyers dont le chef est un homme » et « proportion de femmes qui ne sont pas au foyer » car ce sont ce sont celles, parmi les disponibles, qui distinguent le plus les délégations entre elles et ont les corrélations les plus positivement élevées avec les autres indicateurs de cette nature sur l'ensemble du DF.

X1 - **Indicateur d'âge de la pop^o** : Proportion (%) de la population âgée de moins de 15 ans en 2000 (> 15 ans).

X2 - **Indicateur de santé** : Proportion (%) de la population ayant-droit à une couverture santé en 2000 (Santé).

X3 - **Indicateur de mobilité résidentielle** : Proportion (%) de la population de plus de 5 ans en 2000 résidant déjà dans l'entité en 1995 (Mob. residence).

X4 - **Indicateur de niveau d'éducation** : Nombre moyen d'années de scolarité de la population en 2000 (Années école).

X5 - **Indicateur de marginalité urbaine** : Proportion (%) de logement avec sol en terre en 2000 (Sol en terre).

X6 - **Indicateur de traditionnalité des mœurs** : Proportion (%) de foyers dont le chef est un homme en 2000 (Homme chef).

X7 - **Indicateur de modernité des mœurs** : Proportion (%) de femmes de plus de 12 ans ne se dédiant pas exclusivement à l'entretien du foyer en 2000 (Femmes act.).

- X8 - **Indicateur d'activité qualifiée et de niveaux de revenu supérieurs** : Proportion (%) d'actifs gagnant plus de 5 salaires minimaux en 2000 (> 5 s.m.).
- X9 - **Indicateur d'activité salariée et de niveaux de revenu moyens** : Proportion (%) d'actifs gagnant entre 2 et 5 salaires minimaux en 2000 (2-5 s.m.).
- X10 - **Indicateur d'activité précaires et de niveaux de revenu bas** : Proportion (%) d'actifs gagnant moins de 2 salaires minimaux en 2000 (< 2 s.m.).
- X11 - **Indicateur de confort et d'équipement des logements** : Proportion (%) de logements équipés de tous les biens (voiture, ordinateur, *hi-fi*, électro-ménager, ...) en 2000 (équipement total).
- X12 - **Indicateur de précarité du logement** : Nombre moyen d'habitant par pièce en 2000 (Hab./pièce).

b. ACP sur les 102 AGEB de la délégation Benito Juárez.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	17.56	2.07	10.70	22.40
X2	Santé	57.82	4.52	44.70	70.10
X3	Mob. résidce	91.92	2.84	85.70	96.90
X4	Années école	12.06	0.72	9.88	13.54
X5	Sol en terre	1.01	0.70	0.00	4.10
X6	Chef homme	63.77	2.79	52.60	69.80
X7	Femmes act.	77.65	3.75	67.80	86.70
X8	> 5 s. m.	40.76	9.76	20.90	61.30
X9	2-5 s.m.	28.83	7.19	14.90	42.40
X10	< 2 s.m.	30.41	5.17	11.90	49.10
X11	Equip ^t total	30.07	8.98	14.80	51.90
X12	Hab./pièce	0.83	0.13	0.59	1.17

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	0.56	1.00										
X3	0.70	0.63	1.00									
X4	-0.68	-0.42	-0.74	1.00								
X5	0.07	0.10	0.18	-0.06	1.00							
X6	0.42	-0.06	0.38	-0.47	-0.05	1.00						
X7	-0.57	-0.41	-0.61	0.65	-0.01	-0.37	1.00					
X8	-0.64	-0.54	-0.82	0.86	0.04	-0.36	0.64	1.00				
X9	0.72	0.76	0.85	-0.74	0.02	0.23	-0.56	-0.86	1.00			
X10	0.20	-0.04	0.36	-0.61	-0.09	0.37	-0.44	-0.70	0.23	1.00		
X11	-0.74	-0.69	-0.72	0.82	-0.02	-0.21	0.57	0.83	-0.89	-0.33	1.00	
X12	0.86	0.58	0.75	-0.88	0.00	0.39	-0.67	-0.83	0.82	0.43	-0.89	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{n}{\sum_{i=1}^k \lambda_i}$	$\frac{k}{\sum_{i=1}^k \lambda_i}$
1	7.0954	59.13	59.13
2	1.5611	13.01	72.14
3	1.0071	8.39	80.53
4	0.7924	6.60	87.13
5	0.4831	4.03	91.16
6	0.4128	3.44	94.60
7	0.2240	1.87	96.47
8	0.2116	1.76	98.23
9	0.1121	0.93	99.16
10	0.0554	0.46	99.63
11	0.0450	0.37	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

c. ACP sur les 153 AGEB de la délégation Coyoacán.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	20.56	5.09	11.70	32.50
X2	Santé	57.54	8.86	31.50	75.10
X3	Mob. résidce	93.82	2.93	81.30	97.80
X4	Années école	11.35	1.63	7.77	14.26
X5	Sol en terre	2.11	1.20	0.00	8.40
X6	Chef homme	72.33	5.83	52.00	84.00
X7	Femmes act.	71.28	6.19	55.40	85.70
X8	> 5 s. m.	31.39	14.81	5.70	59.60
X9	2-5 s.m.	30.89	6.92	13.40	46.00
X10	< 2 s.m.	37.72	12.83	16.30	69.70
X11	Equip ^t total	30.99	16.33	4.00	73.60
X12	Hab./pièce	0.98	0.30	0.59	1.95

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	-0.34	1.00										
X3	0.37	0.11	1.00									
X4	-0.80	0.42	-0.57	1.00								
X5	0.01	-0.26	-0.11	0.00	1.00							
X6	0.53	-0.36	0.41	-0.48	-0.08	1.00						
X7	-0.70	0.39	-0.62	0.84	0.03	-0.64	1.00					
X8	-0.71	0.27	-0.59	0.94	0.03	-0.38	0.75	1.00				
X9	0.25	0.59	0.60	-0.37	-0.16	0.04	-0.27	-0.50	1.00			
X10	0.69	-0.63	0.35	-0.89	0.05	0.42	-0.72	-0.88	0.04	1.00		
X11	-0.75	0.07	-0.50	0.87	0.02	-0.19	0.68	0.87	-0.61	-0.67	1.00	
X12	0.89	0.37	0.49	-0.93	-0.02	0.47	-0.79	-0.86	0.34	0.81	-0.86	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{n}{\sum_{i=1}^k \lambda_i}$	$\frac{k}{\sum_{i=1}^k \lambda_i}$
1	6.7600	56.33	56.33
2	2.1468	17.89	74.22
3	1.0821	9.02	83.24
4	0.8285	6.90	90.14
5	0.5135	4.28	94.42
6	0.2422	2.02	96.44
7	0.1968	1.64	98.08
8	0.1055	0.88	98.96
9	0.0626	0.52	99.48
10	0.0400	0.33	99.82
11	0.0221	0.18	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

d. ACP sur les 196 AGEB de la délégation Alvaro Obregón.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	25.00	5.89	11.10	35.00
X2	Santé	51.59	11.63	25.20	81.20
X3	Mob. résidce	85.41	5.77	43.40	92.80
X4	Années école	9.74	1.74	6.98	13.79
X5	Sol en terre	3.29	2.81	0.00	19.30
X6	Chef homme	75.33	7.12	57.50	100.00
X7	Femmes act.	68.33	9.06	50.50	93.70
X8	> 5 s. m.	19.74	14.10	2.80	63.10
X9	2-5 s.m.	31.67	8.00	8.20	47.30
X10	< 2 s.m.	48.59	12.84	18.80	69.90
X11	Equip ^t total	20.36	20.24	0.60	80.00
X12	Hab./pièce	1.24	0.38	0.60	2.01

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	-0.26	1.00										
X3	0.03	0.45	1.00									
X4	-0.85	0.24	-0.22	1.00								
X5	0.15	-0.38	-0.54	-0.04	1.00							
X6	0.63	-0.62	-0.32	-0.47	0.23	1.00						
X7	-0.79	0.07	-0.18	0.84	-0.04	-0.42	1.00					
X8	-0.78	0.14	-0.25	0.97	-0.01	-0.37	0.83	1.00				
X9	0.18	0.73	0.45	-0.29	-0.27	-0.34	-0.36	-0.43	1.00			
X10	0.74	-0.61	0.00	-0.88	0.17	0.61	-0.68	-0.83	-0.15	1.00		
X11	-0.69	-0.23	-0.42	0.84	0.12	-0.07	0.81	0.89	-0.68	-0.55	1.00	
X12	0.87	-0.18	0.23	-0.95	0.08	0.46	-0.85	-0.91	0.30	0.81	-0.84	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{\lambda_k}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	$\frac{\sum_{i=1}^k \lambda_i}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$
1	6.3705	53.09	53.09
2	3.1418	26.18	79.27
3	0.9932	8.28	87.55
4	0.5564	4.64	92.18
5	0.3552	2.96	95.14
6	0.2105	1.75	96.90
7	0.1665	1.39	98.28
8	0.1001	0.83	99.12
9	0.0564	0.47	99.59
10	0.0319	0.27	99.85
11	0.0175	0.15	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

e. ACP sur les 52 AGEB de la délégation Magdalena Contreras.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	25.95	6.13	13.30	38.30
X2	Santé	52.01	10.73	28.90	77.40
X3	Mob. résidce	89.50	5.93	71.10	96.20
X4	Années école	9.45	1.67	6.30	13.10
X5	Sol en terre	3.79	6.44	0.10	29.40
X6	Chef homme	75.77	7.33	52.50	83.00
X7	Femmes act.	68.05	7.92	50.60	85.70
X8	> 5 s. m.	18.20	13.76	1.30	52.00
X9	2-5 s.m.	31.28	5.57	16.80	43.20
X10	< 2 s.m.	50.52	13.41	23.20	74.40
X11	Equip ^t total	18.02	16.75	0.40	66.60
X12	Hab./pièce	1.35	0.47	0.62	2.56

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	-0.68	1.00										
X3	0.35	0.25	1.00									
X4	-0.91	0.43	-0.61	1.00								
X5	0.60	-0.54	-0.05	-0.58	1.00							
X6	0.83	-0.73	0.19	-0.64	0.30	1.00						
X7	-0.79	0.23	-0.65	0.88	-0.42	-0.57	1.00					
X8	-0.88	0.34	-0.71	0.97	-0.44	-0.67	0.90	1.00				
X9	-0.17	0.75	0.70	-0.17	-0.25	-0.32	-0.29	-0.26	1.00			
X10	0.97	-0.66	0.44	-0.92	0.56	0.82	-0.80	-0.92	-0.14	1.00		
X11	-0.71	0.07	-0.79	0.92	-0.40	-0.39	0.86	0.93	-0.52	-0.74	1.00	
X12	0.91	-0.56	0.42	-0.95	0.74	0.62	-0.80	-0.88	-0.01	0.91	-0.81	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{\lambda_k}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	$\frac{\sum_{i=1}^k \lambda_i}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$
1	7.6828	64.02	64.02
2	2.8699	23.92	87.94
3	0.8454	7.05	94.98
4	0.2031	1.69	96.68
5	0.1424	1.19	97.86
6	0.1171	0.98	98.84
7	0.0609	0.51	99.35
8	0.0274	0.23	99.57
9	0.0249	0.21	99.78
10	0.0161	0.13	99.92
11	0.0101	0.08	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

f. ACP sur les 27 AGEB de la délégation Cuajimalpa.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	29.37	2.62	24.40	35.70
X2	Santé	41.95	8.85	21.30	51.80
X3	Mob. résidce	92.03	5.85	76.10	98.50
X4	Années école	9.30	1.22	7.64	12.44
X5	Sol en terre	2.50	2.48	0.30	8.30
X6	Chef homme	81.99	2.23	78.00	87.30
X7	Femmes act.	64.69	8.30	52.00	82.60
X8	> 5 s. m.	16.91	10.04	3.50	44.50
X9	2-5 s.m.	30.29	5.68	15.60	37.20
X10	< 2 s.m.	52.81	6.35	39.90	64.40
X11	Equip ^t total	21.79	19.28	1.50	64.70
X12	Hab./pièce	1.30	0.29	0.75	1.87

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	0.30	1.00										
X3	0.74	0.67	1.00									
X4	-0.91	-0.41	-0.85	1.00								
X5	0.59	-0.30	0.35	-0.52	1.00							
X6	0.05	-0.34	-0.22	0.02	0.17	1.00						
X7	-0.77	-0.56	-0.74	0.82	-0.25	0.09	1.00					
X8	-0.87	-0.38	-0.84	0.98	-0.50	0.06	0.80	1.00				
X9	0.63	0.74	0.86	-0.81	0.09	-0.31	-0.84	-0.81	1.00			
X10	0.81	-0.07	0.56	-0.83	0.71	0.19	-0.51	-0.85	0.39	1.00		
X11	-0.82	-0.68	-0.94	0.93	-0.38	0.21	0.83	0.91	-0.91	-0.62	1.00	
X12	0.88	0.40	0.84	-0.95	0.57	-0.18	-0.86	-0.95	0.81	0.77	-0.92	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{\lambda_k}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	$\frac{\sum_{i=1}^k \lambda_i}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$
1	8.0223	66.85	66.85
2	2.1833	18.19	85.05
3	0.8116	6.76	91.81
4	0.3489	2.91	94.72
5	0.2811	2.34	97.06
6	0.1769	1.47	98.53
7	0.0694	0.58	99.11
8	0.0671	0.56	99.67
9	0.0185	0.15	99.82
10	0.0168	0.14	99.96
11	0.0042	0.04	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

g. ACP sur les 172 AGEB de la délégation Tlalpan.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	24.71	6.34	8.40	38.70
X2	Santé	50.65	11.19	23.60	97.50
X3	Mob. résidence	94.02	5.43	35.80	99.70
X4	Années école	10.40	1.90	5.60	14.23
X5	Sol en terre	2.25	3.56	0.00	31.30
X6	Chef homme	76.51	5.92	59.50	95.00
X7	Femmes act.	69.89	7.87	44.30	92.10
X8	> 5 s. m.	24.90	15.99	2.60	63.60
X9	2-5 s.m.	30.03	7.13	12.20	72.90
X10	< 2 s.m.	45.07	14.68	16.10	82.10
X11	Equip ^t total	25.26	19.23	0.00	76.00
X12	Hab./pièce	1.19	0.40	0.58	2.66

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	-0.43	1.00										
X3	0.24	-0.31	1.00									
X4	-0.83	0.55	-0.32	1.00								
X5	0.48	-0.41	0.16	-0.47	1.00							
X6	0.54	-0.40	-0.08	-0.51	0.25	1.00						
X7	-0.69	0.23	-0.06	0.72	-0.35	-0.53	1.00					
X8	-0.77	0.41	-0.27	0.96	-0.35	-0.48	0.71	1.00				
X9	0.20	0.56	-0.16	-0.22	-0.13	0.01	-0.34	-0.40	1.00			
X10	0.74	-0.72	0.37	-0.93	0.45	0.52	-0.62	-0.90	-0.05	1.00		
X11	-0.81	0.21	-0.31	0.89	-0.36	-0.31	0.71	0.92	-0.53	-0.74	1.00	
X12	0.87	-0.48	0.31	-0.92	0.65	0.46	-0.73	-0.86	0.19	0.85	-0.86	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{\lambda_k}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$	$\frac{\sum_{i=1}^k \lambda_i}{\sum_{i=1}^n \lambda_i}$
1	6.8825	57.35	57.35
2	1.9540	16.28	73.64
3	1.1410	9.51	83.15
4	0.7810	6.51	89.65
5	0.4554	3.79	93.45
6	0.3184	2.65	96.10
7	0.2545	2.12	98.22
8	0.1140	0.95	99.17
9	0.0467	0.39	99.56
10	0.0309	0.26	99.82
11	0.0216	0.18	100.00
12	0.0000	0.00	100.00

h. ACP sur les 818 AGEB du Sud-Ouest du District Fédéral.

STATISTIQUES USUELLES.

Caractère	Code	moyenne	écart-type	minimum	maximum
X1	> 15 ans	22.51	6.27	7.70	38.70
X2	Santé	52.68	12.11	16.40	98.00
X3	Mob. résidce	90.43	6.47	35.80	99.70
X4	Années école	10.60	1.80	5.60	14.26
X5	Sol en terre	2.24	2.95	0.00	31.30
X6	Chef homme	72.96	7.61	51.30	100.00
X7	Femmes act.	72.84	9.54	44.30	95.80
X8	> 5 s. m.	26.73	15.63	0.00	63.60
X9	2-5 s.m.	30.36	7.54	8.20	72.90
X10	< 2 s.m.	42.94	13.74	11.40	82.10
X11	Equip ^t total	26.12	18.99	0.00	83.30
X12	Hab./pièce	1.10	0.38	0.57	2.66

MATRICE DES CORRELATIONS.

	X1	X2	X3	X4	X5	X6	X7	X8	X9	X10	X11	X12
X1	1.00											
X2	-0.43	1.00										
X3	0.24	-0.31	1.00									
X4	-0.83	0.55	-0.32	1.00								
X5	0.48	-0.41	0.16	-0.47	1.00							
X6	0.54	-0.40	-0.08	-0.51	0.25	1.00						
X7	-0.69	0.23	-0.06	0.72	-0.35	-0.53	1.00					
X8	-0.77	0.41	-0.27	0.96	-0.35	-0.48	0.71	1.00				
X9	0.20	0.56	-0.16	-0.22	-0.13	0.01	-0.34	-0.40	1.00			
X10	0.74	-0.72	0.37	-0.93	0.45	0.52	-0.62	-0.90	-0.05	1.00		
X11	-0.81	0.21	-0.31	0.89	-0.36	-0.31	0.71	0.92	-0.53	-0.74	1.00	
X12	0.87	-0.48	0.31	-0.92	0.65	0.46	-0.73	-0.86	0.19	0.85	-0.86	1.00

HISTOGRAMME DES 12 VALEURS PROPRES.

n°	valeur propre	%age	%age cumulé
k	λ_k	$\frac{n}{\lambda_k / \sum_{i=1}^k \lambda_i}$	$\frac{k}{(\sum_{i=1}^k \lambda_i) / \sum_{i=1}^n \lambda_i}$
1	6.3971	53.31	53.31
2	2.3515	19.60	72.90
3	0.9199	7.67	80.57
4	0.7699	6.42	86.99
5	0.7014	5.85	92.83
6	0.3330	2.78	95.61
7	0.2552	2.13	97.73
8	0.1280	1.07	98.80
9	0.0652	0.54	99.34
10	0.0489	0.41	99.75
11	0.0280	0.23	99.99
12	0.0018	0.01	100.00

VIII. INDICES DE MOBILITE ET DE TERRITORIALITE DE LA MOBILITE²⁹².

L'indice I_M de mobilité de la population est égal au rapport entre le nombre moyen total de voyages v effectués par jour dans une entité donnée et la population totale N de ladite entité. Autrement dit sa valeur indique le nombre moyen de voyages effectués par personne et par jour dans une entité, et nous informe donc sur la *quantité* de déplacement.

L'indice I_{TM} de territorialité de la mobilité est lui égal au rapport entre le nombre moyen total de voyages internes à l'entité effectués par jour dans celle-ci et le nombre total de voyages réalisés en moyenne par jour par ses habitants. Sa valeur indique donc la proportion de trajets de courte distance par rapport à l'ensemble, et nous informe donc sur la *qualité* des déplacements.

Entité politico-administrative	Indice de mobilité I_M	Indice de territorialité de la mobilité I_{TM}
Azcapotzalco	1.58	0.34
Coyoacan	1.71	0.36
Cuajimalpa	1.30	0.51
Gustavo A. Madero	1.39	0.44
Iztacalco	1.47	0.29
Iztapalapa	0.83	0.42
Magdalena Contreras	1.28	0.48
Milpa Alta	0.55	0.46
Alvaro Obregon	1.45	0.42
Tlahuac	0.89	0.53
Tlalpan	1.29	0.42
Xochimilco	1.17	0.57
Benito Juarez	3.24	0.35
Cuauhtémoc	4.04	0.27
Miguel Hidalgo	2.77	0.25
Venustiano Carranza	1.78	0.27
Atizapan de Zaragoza	0.99	0.45
Coacalco	0.99	0.49
Chalco	0.68	0.43
Chicoloapan	0.58	0.26
Chimalhuacan	0.43	0.21
Ecatepec de Morelos	0.84	0.50
Huixquilucan	0.81	0.43
Ixtapaluca	0.56	0.45
Naucalpan	1.19	0.52
Nezahualcoyotl	0.77	0.39
Nicolas Romero	0.75	0.61
La Paz	0.62	0.32
Texcoco	0.83	0.80
Tlanepantla	1.16	0.39
Tultitlan	0.67	0.41
Cuautitlan Izcalli	0.94	0.53

²⁹² Calculés à partir des données de l'enquête sur l'origine et la destination des voyageurs résidents de l'AMCM [INEGI, 1996].

IX. DEPLACEMENTS DE NOS INTERLOCUTEURS DES MILIEUX AISES.

On a demandé à nos différents interlocuteurs des milieux aisés quelles étaient les destinations de leur déplacements réguliers²⁹³ tout au long de l'année, en comptabilisant les déplacements à l'extérieur de l'agglomération répertoriés dans la destination « autoroute, aéroport ». Les fréquences totales de citations sont répertoriées dans le tableau ci-dessous, à partir duquel a été réalisé le schéma 4. A noter que l'on a recensé que les lieux spontanément cités par les personnes interrogées : on ne leur a pas fait de suggestions. On s'est contenté de demander des précisions sur la nature des lieux cités (nature de l'école, de l'université, du quartier où un(e) éventuel(le) ami(e) ou familial(e) était régulièrement visité(e), etc.). A noter enfin qu'étaient légèrement sur-représentés dans notre (petit) échantillon les hommes de plus de 30 ans (7 sur 15) et les femmes de moins de 30 ans (5 sur 15), ce qui explique peut-être une sur-représentation des déplacements vers le bureau et l'université²⁹⁴, et par exemple une sous-représentation des déplacements à l'école ou au supermarché (femmes de plus de 30 ans).

Lieu fréquent de destination spontanément cités	Nombre total de mentions	Pourcentage du total de mentions
Bureau, travail	11	21,6 %
Ecole privée	7	13,7 %
Université privée	8	15,7 %
Club privé	5	9,8 %
Galerie commerciale	5	9,8 %
Extérieur de la ville	6	11,8 %
Supermarché	1	2,0 %
Centre ville	1	2,0 %
Ami ou proche dans quartier fermé	2	3,9 %
Ami ou proche dans quartier ouvert	1	2,0 %
Autre	3	5,9 %
TOTAL	51	100,0 %

²⁹³ En ne prenant donc pas en compte les déplacements exceptionnel ou épisodiques.

²⁹⁴ Plusieurs ont cité les deux à la fois.

X. DONNEES SUR LA DELINQUANCE DANS LA ZMVM.

Dans le tableau ci-dessous sont répertoriés les taux de dénonciation de délits présumés par habitant devant les agences du ministère public de droit commun (PGJDF) par délégation ou municipale en 1998.

	Taux de dénonces/hab.	Taux de dénonces de vols/hab.	Taux de dénonces d'homicide/hab.
Moyenne totale	22.61%	12.61%	0.36%
Délégations du D.F.	29.28%	18.32%	0.23%
Azcapotzalco	22.21%	14.14%	0.17%
Coyoacan	26.66%	17.43%	0.13%
Cuajimalpa	17.00%	7.73%	0.32%
Madero	26.58%	17.45%	0.26%
Iztacalco	30.26%	19.68%	0.16%
Iztapalapa	19.90%	14.07%	0.19%
Contreras	12.51%	6.75%	0.08%
Milpa Alta	13.39%	5.46%	0.25%
Obregon	18.67%	11.54%	0.18%
Tlahuac	15.15%	9.07%	0.19%
Tlalpan	7.01%	13.80%	0.17%
Xochimilco	15.01%	8.06%	0.13%
Juarez	49.51%	31.82%	0.29%
Cuauhtémoc	86.60%	47.57%	0.31%
Hidalgo	49.60%	32.37%	0.68%
Carranza	37.88%	22.66%	0.38%
Municipe de l'Etat de Mexico	15.78%	6.76%	0.50%
Acolman	0.03%	0.03%	0.00%
Atenco	0.03%	0.04%	0.00%
Atizapan	14.16%	6.28%	0.38%
Coacalco	16.90%	7.30%	0.38%
Cuautitlan	30.83%	13.39%	0.71%
Cuautitlan-Izcalli	17.05%	6.60%	0.47%
Chalco	19.19%	5.81%	0.65%
Chiautla	0.06%	0.06%	0.00%
Chicoloapan	6.50%	2.98%	0.50%
Chiconcuac	0.71%	0.71%	0.00%
Chimahuacan	10.32%	3.66%	0.40%
Ecatepec	14.42%	6.07%	0.48%
Huixquilucan	9.55%	3.04%	0.48%
Ixtapaluca	13.92%	4.28%	0.61%
Melchor Ocampo	9.27%	3.41%	0.48%
Naucalpan	20.75%	8.08%	0.87%
Nezahualcoyotl	17.90%	9.75%	0.35%
Romero	10.08%	3.37%	0.41%
Papalotla	0.03%	0.33%	0.00%
La Paz	18.09%	9.00%	0.69%
Tecamac	11.32%	3.91%	0.46%
Teoloyucan	7.66%	2.18%	0.42%
Teotihuacan	29.66%	9.24%	1.07%
Tepotzotlan	9.43%	2.96%	0.50%
Texcoco	29.58%	8.81%	1.14%
Tezoyuca	0.01%	0.12%	0.00%
Tlanepantla	23.01%	11.70%	0.52%
Tultepec	8.93%	3.18%	0.37%
Tultitlanb	9.96%	3.52%	0.28%
Valle del Chalco S.	8.44%	3.25%	0.41%
Zumpago	19.97%	6.08%	1.10%

Le tableau du rapport nombre de vols / homicide dans les différentes entités ci-dessous permet de donner un indicateur de violence de la délinquance : plus le rapport a une valeur faible, plus la délinquance est peu généralisée mais violente, plus il est élevé, plus elle est généralisée mais moins violente.

	Nombre moyen de vols dénoncés pour 1 homicide
Total	35.03
Délégations du D.F.	79.65
Azcapotzalco	83.18
Coyoacan	134.07
Cuajimalpa	24.15
Madero	67.11
Iztacalco	123.00
Iztapalapa	74.05
Contreras	84.37
Milpa Alta	21.84
Obregon	64.11
Tlahuac	47.74
Tlalpan	81.18
Xochimilco	62.00
Juarez	109.72
Cuauhtémoc	153.45
Hidalgo	47.60
Carranza	59.63
Municipe de l'Etat de Mexico	13.52
Acolman	-
Atenco	-
Atizapan	16.52
Coacalco	21.47
Cuautitlan	18.85
Cuautitlan-Izcalli	14.04
Chalco	8.93
Chiautla	-
Chicoloapan	5.96
Chiconcuac	-
Chimalhuacan	9.15
Ecatepec	12.64
Huixquilucan	6.33
Ixtapaluca	7.02
Melchor Ocampo	7.10
Naucalpan	9.29
Nezahualcoyotl	27.86
Romero	8.22
Papalotla	-
La Paz	13.04
Tecamac	8.50
Teoloyucan	5.19
Teotihuacan	8.63
Tepotzotlan	5.92
Texcoco	7.73
Tezoyuca	-
Tlanepantla	22.50
Tultepec	8.59
Tultitlan	12.57
Valle del Chalco S.	7.93
Zumpago	5.53

ANNEXE C

ANNEXE C. ENQUETES

I. LES ENTRETIENS AVEC LES MEMBRES DES RESEAUX PRIVES.

Le travail d'immersion a nécessité de longs séjours répétés sur le terrain étudié. Entre Janvier 1999 et Novembre 2001, j'ai donc effectué 6 séjours à Mexico, d'une durée cumulée de 65 semaines. En détail :

- 26 semaines entre Janvier et Juillet 1999.
- 3 semaines entre Décembre 1999 et Janvier 2000.
- 2 semaines en Mars 2000.
- 10 semaines entre Juillet et Septembre 2000.
- 4 semaines entre Janvier et Février 2001.
- 21 semaines entre Juillet et Novembre. 2001

J'ai eu 4 lieux différents de résidence au cours de ces différents séjours, trois dans des colonies aisées de la zone Sud-Ouest de Mexico (*Lomas de San Angel Inn* (en 1999), *San Jerónimo Lidíce* (en 1999, 2000 et 2001) et *Olivar de los Padres* (2001)) et un dans la colonie populaire voisine de *San Jerónimo Aculco* (2001).

Tout au long de ces multiples séjours, j'ai largement évolué dans les circuits fermés des couches supérieures du Sud-Ouest de l'agglomération, et ai ainsi pu multiplier les rencontres et les contacts parmi cette population dans l'ensemble plutôt ouverte et chaleureuse, notamment avec un étranger comme moi. Cela m'a permis de recueillir naturellement les impressions des personnes citées dans la troisième partie, au fil des conversations avec les uns et les autres. La seule question systématique était celle concernant les principaux lieux fréquentés régulièrement par les personnes interrogées (*schéma 4*). A part cela, il ne s'agissait pas réellement d'entretiens formels et de questionnements précis, mais bien de dialogues, d'échanges afin de comprendre les perceptions des uns et des autres. Il n'était pas question donc de prendre des notes sur le moment, face à l'interlocuteur, et encore moins d'enregistrer les conversations, mais bien de laisser libre cours à son propos pour laisser ressortir le fond de sa pensée et ensuite en retenir l'essentiel. C'est cette approche qui m'a permis de collecter des témoignages qui m'ont semblé

dans l'ensemble plutôt sincères et des analyses parfois originales. Cette méthode douce et flexible fait que certains des prénoms ou initiales cités ici sont fictifs : noter devant lui le nom de son interlocuteur n'est guère élégant et inspire presque systématiquement une certaine méfiance. A signaler enfin que toutes les personnes citées ici ne sont que des connaissances, parfois éphémères, rencontrées ici ou là (principalement *club, plaza*) à qui je présentais préalablement ma recherche. On souligne donc bien qu'il ne s'agit pas ici de conversations privées et personnelles avec des proches ou des relations de proches dont le contenu n'a pas vocation à être divulgué et est de toute façon par nature hautement subjectif, mais bien de propos sciemment tenus, même si c'est souvent sur un ton informel et cordial, à un chercheur-enquêteur ayant toujours bien pris soin d'avoir l'honnêteté de se présenter comme tel.

II. L'ENQUETE DANS LA ZONE DU CERRO DEL JUDIO.

a. Elaboration du questionnaire et approche générale.

Plutôt que d'interroger directement et brutalement les personnes sur leurs perceptions de la ville, de ses différents sous-espaces et des groupes sociaux qui leur correspondent, on a bien pris soin de d'abord s'intéresser à elles, leurs familles, leurs centres d'intérêts, etc., afin qu'elles comprennent bien que l'on était ici à leur écoute, ce qui manifestement a plu à la majorité d'entre elles, sans doute pas forcément habituées à ce que l'on s'intéresse à elles, tant leur pouvoir économique et politique est réduit. D'une manière générale il est courant et apprécié au Mexique de poser des questions sur la famille, de s'intéresser aux parents, aux frères et sœurs, aux enfants, etc. Une telle démarche est perçue comme une marque d'intérêt et de respect pour l'individu, toujours à considérer, dans une société aux structures familiales fortes, comme le représentant d'un ensemble d'individus, duquel il est solidaire et inséparable.

Dans le même esprit, on a aussi évité d'inclure dans le questionnaire des questions sensibles et finalement peu utiles d'ordre trop personnelles, par exemple demander aux personnes interrogées quels sont leurs revenus, leur obéissance politique, ou leurs comportements sexuels, etc., toujours dans le souci de ne pas les braquer. D'une certaine façon, on a cherché autant que possible à respecter le vieil adage victorien qui veut qu'un vrai *gentleman* évite soigneusement d'aborder les thèmes délicats du sexe, de la politique et de l'argent. Dans notre cas ce n'était pas les questions qui nous intéressaient, et de toute façon c'est dans ces domaines que les réponses sont toujours les moins fiables et propices à toutes les exagérations, affabulations ou vexations. Par contre, en amenant progressivement les questions en commençant par celles concernant les parents, les enfants, les centres d'intérêts des personnes interrogées, on a pu gagner leur sympathie et leur confiance. Jouer la carte de la franchise, en la mariant avec une dose de sensibilité, d'habileté et de compréhension, s'est comme souvent avéré être efficace pour obtenir des informations fiables.

Concrètement, le questionnaire de 35 questions était un document se découpant en 4 volets :

Le premier était constitué de trois questions permettant de situer le contexte de l'entrevue (personne réalisant l'entrevue, date et lieu).

Le second consistait en une série de 11 questions fermées d'information générale sur la personne interrogée et ses proches, visant donc à la fois à en déterminer le profil mais aussi à la mettre à l'aise en s'intéressant personnellement à elle.

Le troisième volet était constitué d'une série de 19 questions ouvertes sur les pratiques et perceptions de la ville et de la société urbaine. L'*interviewer* se devait de mettre à l'aise au maximum la personne interrogée, de faire en sorte que l'entretien soit le plus informel possible afin que le propos garde le plus possible de spontanéité. Dans le même esprit que celui guidant nos discussions avec les Mexicains des circuits fermés, il ne fallait pas hésiter à laisser dériver la conversation, à répondre soi-même aux questions de nos interlocuteurs, en gros à prendre son temps afin que l'entretien n'apparaisse pas comme un interrogatoire. C'est aussi pour cela que l'on a privilégié la prise de note sur l'enregistrement vocal, adapté dans les entretiens avec des responsables ou spécialistes habitués à ce procédé, mais pouvant susciter la méfiance et le malaise chez l'individu λ.

Enfin le quatrième volet consistait à demander directement à la personne interrogée de dessiner de mémoire un plan de sa ville, de réaliser une carte mentale.

Page suivante sont présentées en détail les 35 questions exactement dans l'ordre où elles étaient posées et de la façon dont elles étaient formulées (on a simplement ajouté en dessous de chaque question une traduction en français). On remarquera que d'une manière générale on est volontairement allé des questions les plus banales (mais pas forcément les plus inintéressantes) vers les plus délicates.

b. Les 35 questions.

Nombre y apellido del entrevistador :

(Nom et prénom de l'interviewer):

Fecha de la entrevista :

(Date de l'entrevue):

Lugar de la entrevista :

(lieu de l'entrevue):

**INFORMACIONES GENERALES SOBRE EL ENTREVISTADO(A)
(INFORMATIONS GENERALES SUR LA PERSONNE INTERROGEE).**

Nombre y apellido del entrevistado(a) *(si quiere quedarse anónimo que nada más ponga sus iniciales) :*

(Nom et prénom de la personne interrogée (si elle désire rester anonyme mettre simplement ses initiales):

Sexo del entrevistado(a) :

(Sexe de la personne interrogée):

Edad del entrevistado(a) :

(Age de la personne interrogée):

Profesión :

(Profession):

Nivel de estudios :

(Niveau d'études):

Barrio o Estado (si no es el DF) de nacimiento del entrevistado(a) :

(Quartier ou Etat (si ce n'est pas le DF) de naissance de la personne interrogée) :

Barrio o Estado (si no es el DF) de nacimiento de los padres del entrevistado(a) :

(Quartier ou Etat (si ce n'est pas le DF) de naissance des parents de la personne interrogée):

Barrio de residencia del entrevistado(a) :

(Quartier de résidence de la personne interrogée):

¿ Cuántos hermanos y hermanas tiene el entrevistado(a) ? ¿ Adónde viven ? :

(Combien de frères et de sœurs a-t-elle ? Où vivent-ils ?)

¿ Cuántos hijos e hijas tiene el entrevistado(a) ? ¿ Adónde viven ? :

(Combien d'enfants a la personne interrogée ? Où vivent-ils ?)

¿ Cuántas personas viven en la casa del entrevistado(a) ? ¿ Cuántas trabajan ? :

(Combien de personnes vivent dans la maison de la personne interrogée ? Combien de celles-ci travaillent ?)

**PREGUNTAS SOBRE LA RELACION ENTRE EL ENTREVISTADO(A) Y LA
CIUDAD DE MEXICO**

***(QUESTIONS SUR LA RELATION ENTRE LA PERSONNE INTERROGEE ET LA
VILLE DE MEXICO)***

1) ¿ Adónde va a la escuela ? ¿ Cuántas horas (más o menos) dedica cada semana a los estudios ?

(Où va-t-elle à l'école ? Combien d'heures (approximativement) consacre-t-elle chaque semaine aux études ?)

2) ¿ Adónde trabaja ? ¿ Cuántas horas (más o menos) dedica cada semana al trabajo ?

(Où travaille-t-elle ? Combien d'heures (approximativement) consacre-t-elle chaque semaine au travail ?)

3) ¿ Hace deporte ? ¿ Cuál(es) deporte(s) ? ¿ Adónde ? ¿ Cuántas veces a la semana o al mes ?

(Pratique-t-elle un sport ? Le(s)quel(s) ? Où ? Combien de fois par semaine ou par mois ?)

- 4) ¿Va al cine ? ¿ Adónde ? ¿ Cuántas veces al mes ?
(*Va-t-elle au cinéma ? Où ? Combien de fois par mois ?*)
- 5) ¿Que otras maneras de divertirse tiene ? ¿ Adónde lo hace ? (precisar)
(*Quelle autre façon de se divertir a-t-elle ? Où ça ? (préciser)*)
- 6) ¿ Adónde viven sus familiares más cercanos y sus mejores amigos o amigas? ¿ Con que frecuencia los ve ? ¿ Que hacen juntos ? (precisar)
(*Où vivent ses familiers les plus proches et ses meilleurs ami(e)s ? Avec quelle fréquence les voit-elle ? (préciser)*)
- 7) ¿ Cómo definiría el entrevistado(a) el nivel económico de su barrio : es una colonia muy rica, bastante rica, promedia, pobre, muy pobre o mixta ? (precisar)
(*Comment la personne interrogée définirait-elle le niveau économique de son quartier : c'est une colonie très riche, assez riche, moyenne, pauvre, très pauvre ou mixte ? (préciser)*)
- 8) ¿ Cuántas veces a la semana (en general) sale de su barrio ? ¿ Adónde va cuándo sale de su barrio y porque sale (trabajo, escuela, compras, diversión, etc.) ? (precisar)
(*Combien de fois par semaine (en général) sort-elle de son quartier ? Où va-t-elle quand elle sort de son quartier et pourquoi le fait-elle (travail, école, achats, loisirs, etc.) ? (préciser)*)
- 9) ¿ Que medio de transporte usa para moverse en la ciudad ? ¿Tiene coche ? ¿Amigos o familiares tienen coche ? (precisar)
(*Quels moyens de transport elle utilise pour se déplacer dans la ville ? A-t-elle une voiture ? Des amis ou des familiers de la personne interrogée en ont-ils ? (préciser)*)
- 10) ¿ Se siente más identificado con su barrio o con la ciudad de México en general ? O sea, se siente más « de su barrio » o « de su colonia », o más « de la ciudad de México » ? (precisar)
(*Elle s'identifie plus avec son quartier ou avec la ville de Mexico en général ? Autrement dit, elle se sent plus « de son quartier » ou « de sa colonie », ou plus « de la ville de Mexico » ? (préciser)*)

- 11) ¿Cómo ve al centro de la ciudad ? ¿ Considera que lo conoce bien o no ? (precisar)
(Comment voit-elle le centre de la ville ? Considère-t-elle bien le connaître ou non ? (préciser))
- 12) ¿ Adónde hace (y sus familiares) sus compras ? (comida, ropa, etc.)
(Où la personne interrogée (et ses familiers) font-ils leurs achats ? (nourriture, vêtements, etc.) ?)
- 13) ¿ Va en las plazas departamentales como las de Perisur, Plaza Loreto, Altavista, Cuicuilco, etc. para hacer compras o divertirse ? Si no va, porque ? ¿Es demasiado caro ? ¿La gente de estos lugares le parece diferente de él (ella) ? ¿No se siente bienvenido(a) en estos lugares ?
(Va-t-elle dans les galeries commerciales comme celles de Perisur, Plaza Loreto, Altavista, Cuicuilco , etc. pour faire des achats ou se divertir ? Si elle n'y va pas, pourquoi ? Les gens dans ces endroits lui semblent-ils différents d'elle ? Ne se sent-elle pas la bienvenue dans ces endroits ?)
- 14) ¿ Que opina del desarrollo de los barrios y condominios cerrados y privados en varias zonas del sur de la ciudad ? ¿ Conoce a gente que vive en este tipo de barrios ? ¿ Cómo ve a esta gente, cómo la definiría ? ¿ Se siente muy diferente de ella ? ¿ Porque cree que esta gente se instala en este tipo de barrios ? (precisar)
(Que pense-t-elle du développement des quartiers et des lotissements fermés et privés dans diverses zones du Sud de la ville ? Connaît-elle des gens qui vivent dans ce type de quartiers ? Comment voit-elle ces gens, comment les définirait-elle ? Se sent-elle très différent d'eux ? Pourquoi pense-t-elle que ces gens s'installent dans ce genre de quartier ? (préciser))
- 15) ¿ Cree que hay un problema de inseguridad en la colonia, en la delegación y en la ciudad en general ? ¿Tiene miedo de ir por algunos lados (cuales) o no ? ¿ Porque ?
(Croit-elle qu'il y a un problème d'insécurité dans la colonie, la délégation et dans la ville en général ? A-t-elle peur d'aller à certains endroits (lesquels) ou non ? Pourquoi ?)
- 16) ¿ Cómo definiría su apariencia física ? ¿Blanco(a), güero(a), o más bien moreno(a) ?
(Comment définirait-elle son apparence physique ? Blanche, claire²⁹⁵, mâte ?)

²⁹⁵ Traducción très approximative, le mot güero (*blond, clair, de type plus nord-européen que méditerranéen*) n'ayant pas d'équivalent en français.

17) ¿ Cree que hay mucho, bastante o poco racismo en la ciudad de México ? O sea, cree que tratan diferente a la gente en función de su apariencia física, que por ejemplo uno es más o menos respetado si es güero o si es moreno ? ¿Y él (ella), considera diferente a la gente en función de su apariencia física (mas allá de la ropa o de la manera de hablar) ? (precisar)
(Croit-elle qu'il y a beaucoup ou peu de racisme dans la ville de Mexico ? Autrement dit, pense-t-elle que l'on traite différemment les gens en fonction de leur apparence physique, que par exemple untel est plus respecté s'il est blanc ou s'il est mât ? Et elle, est-ce qu'elle considère différemment les gens en fonction de leur apparence physique (au-delà des vêtements ou de la façon de s'exprimer) ? préciser)

18) ¿Ya estuvo en otros estados o en otro país ? ¿Adónde, cuántas veces y por cuánto tiempo ? (precisar)
(A-t-elle déjà été dans d'autres Etats ou dans un autre pays ? Où, combien de fois et pour combien de temps ? (préciser))

19) ¿ Irse en otra parte de México o en otro país es algo que le gustaría o no ? ¿ Porque ? ¿Sería dispuesto(a) a emigrar para trabajar ? (precisar)
(Aller dans une autre partie du Mexique ou dans un autre pays serait quelque chose qui lui plairait ou non ? Pourquoi ? Serait-elle disposer à émigrer pour travailler ? (préciser))

MAPA MENTAL
(CARTE MENTALE)

Por favor dibuja aquí abajo un plano de tu ciudad (sin ayudarte de ningun mapa) :
(S'il te plait dessine ici en dessous un plan de ta ville (sans t'aider d'aucune carte))

c. Le détail des résultats.

Les réponses aux questions ont été collectées entre Août 2000 et Février 2001 grâce à l'aide²⁹⁶ et l'extrême gentillesse d'une part de Jacobo Hernández Rincón, d'autre part de Fernando Jiménez Escudero. Jacobo est un jeune habitant de la colonie *El Tanque*, dans la zone du *Cerro del Judío*, âgé de 17 ans à l'époque. Fernando, 21 ans au moment de l'enquête, est un habitant de la colonie *La Malinche*, qui travaillait dans une petite papeterie de l'avenue San Barnabé où je l'ai connu en 1999.

En tout, 78 entretiens ont été réalisés dans le cadre de cette enquête. Les principaux résultats quantitatifs, à partir desquels ont été réalisés les *graphiques 8, 9, 10 et 11*, sont présentés dans les tableaux suivants :

Sexe : 40 hommes
38 femmes

Age :

	[15 ; 20 [[20 ; 25[[25 ; 30 [[30 ; 40 [[40 ; 60[
Hommes	6	9	5	9	9
Femmes	9	7	12	7	5
Total	15	16	17	16	14

Moyenne : 30 ans Médiane : 27 ans Classe modale : [25 ; 30 [

Etat civil :

	n_i	f_i
Célibataire sans enfants	38	48.72 %
Célibataire avec enfants	1	1.28 %
Marié	35	44.87 %
Union libre	1	1.28 %
Divorcé	3	3.85 %
Total	78	100.00 %

²⁹⁶ On a tenu à rémunérer nos collaborateurs pour ce travail, pour lequel ils se sont beaucoup investis.

Occupation principale :

	n_i	f_i
Etudiant	17	21.80 %
Vendeur, commerçant ²⁹⁷	10	12.82 %
Prof libérales α indépendants ²⁹⁸	9	11.54 %
Femme au foyer	8	10.26 %
Entretien et nettoyage	7	8.97 %
Ouvrier	7	8.97 %
Ouvrier spécialisé et artisan ²⁹⁹	7	8.97 %
Hôtel, restauration	5	6.41 %
Transport	3	3.84 %
Autres	5	6.42 %
Total	78	100.00 %

Nombre d'heures de travail par semaine :

	Hommes	Femmes	Total
0	0 %	15,79 %	7,69 %
] 0 ; 10]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
] 10 ; 20]	10,00 %	10,53 %	10,26 %
] 20 ; 30]	10,00 %	23,68 %	16,67 %
] 30 ; 40]	15,00 %	18,42 %	16,67 %
] 40 ; 50]	37,50 %	18,42 %	28,20 %
] 50 ; 60]	22,50 %	7,89 %	15,38 %
] 60 ; 70]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
Total	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Plus haut niveau d'étude atteint :

	n_i	f_i	F_i
Aucun	1	1.28 %	1.28 %
Primaire	17	21.79 %	23.07 %
Prepa incomplète	35	44.87 %	67.94 %
Prepa complète	13	16.67 %	84.61 %
Licence incomplète	5	6.41 %	91.02 %
Licence complète	7	8.98 %	100.00 %
Total	78	100.00 %	

²⁹⁷ Receptionniste, capturiste, libraire, etc.

²⁹⁸ Médecin, éducation, sportif, etc.

²⁹⁹ cordonnier, charpentier, mécanicien, etc.

Origine géographique :

Domicile	n_i	f_i
M. Contreras	48	61.54 %
A. Obregon	17	21.79 %
Tlalpan	6	7.69 %
Coyoacan	4	5.13 %
Cuajimalpa	2	2.56 %
Iztacalco	1	1.29 %
Total	78	100.00 %

Lieu de naissance	n_i	f_i
District Fédéral	57	73.09 %
Puebla	4	5.13 %
Tlaxcala	4	5.13 %
Oaxaca	3	3.85 %
Michoacan	2	2.56 %
Hidalgo	2	2.56 %
Veracruz	2	2.56 %
Mexico	2	2.56 %
Guerrero	1	1.28 %
Guanajuato	1	1.28 %
Total	78	100.00 %

Lieu de naissance des parents	n_i	f_i
District Fédéral	56	35.91 %
Puebla	18	11.54 %
Veracruz	14	8.97 %
Tlaxcala	12	7.69 %
Michoacan	12	7.69 %
Guanajuato	9	5.77 %
Mexico	8	5.13 %
Oaxaca	8	5.13 %
Hidalgo	7	4.49 %
Tabasco	2	1.28 %
Queretaro	2	1.28 %
Morelos	2	1.28 %
Campeche	1	0.64 %
Sinaloa	1	0.64 %
Jalisco	1	0.64 %
Colima	1	0.64 %
Zacatecas	1	0.64 %
Espagne	1	0.64 %
Total	156	100.00 %

Nombre de frères et sœurs :

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	Σ
n_i	0	8	18	11	13	6	8	3	4	2	1	0	3	1	78
$f_i\%$	0	10.3	23.1	14.1	16.7	7.7	10.2	3.8	5.1	2.6	1.3	0	3.8	1.3	100
$F_i\%$	0	10.3	33.4	47.5	64.2	71.9	82.1	85.9	91.0	93.6	94.9	94.9	98.7	100	

Moyenne : 4,32 Médiane : 3,15 Mode : { 2 }
 q_1 : 1,07 q_3 : 5,31

Lieu de résidence des frères et sœurs :

	n_i	f_{DFi}	f_{TOTALi}
Contreras	66	55.46 %	20.06 %
Obregon	27	22.69 %	8.21 %
Tlalpan	6	5.04 %	1.82 %
Coyoacan	4	3.36 %	1.22 %
Cuajimalpa	3	2.52 %	0.91 %
Iztacalco	8	6.72 %	2.43 %
Iztapalapa	3	2.52 %	0.91 %
Azcapotzalco	1	0.84 %	0.30 %
Juarez	1	0.84 %	0.30 %
D.F. non précisé	96	Pas pris en compte	29.18 %
Total D.F.	215	100.00 %	65.34 %
		f_{PROVi}	
Puebla	42	45.16 %	12.77 %
Oaxaca	11	11.83 %	3.34 %
Tlaxcala	12	12.90 %	3.65 %
Michoacan	11	11.83 %	3.31 %
Veracruz	8	8.60 %	2.43 %
Campeche	4	4.30 %	1.22 %
Guerrero	1	1.07 %	0.30 %
Tabasco	1	1.07 %	0.30 %
Morelos	1	1.07 %	0.30 %
Queretaro	1	1.07 %	0.30 %
Guanajuato	1	1.07 %	0.30 %
Total province	93	100.00 %	28.28 %
		f_{ETRi}	
Etats-Unis	21	100.00 %	6.38 %
Total étranger	21	100.00 %	6.38 %
TOTAL	329		100.00 %

Nombre d'enfants :

	n_i	f_i	F_i
0	37	47.44 %	47.44 %
1	9	11.54 %	58.98 %
2	17	21.79 %	80.77 %
3	11	14.10 %	94.87 %
4	3	3.85 %	98.72 %
5	1	1.28 %	100.00 %
Σ	78	100.00 %	

Moyenne : 1,19 Médiane : 0,22 Mode : { 0 }
 $q_1 : 0$ $q_3 : 1,73$

Nombre d'habitants par logement :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	Σ
n_i	1	3	17	22	22	3	4	2	2	0	0	1	0	1	78
f_i	1.3	3.8	21.8	28.2	28.2	3.8	5.1	2.6	2.6	0	0	1.3	0	1.3	100
F_i	1.3	5.1	26.9	55.1	83.3	87.1	92.2	94.8	97.4	97.4	97.4	98.7	98.7	100	

Moyenne : 4,64 Médiane : 3,82 Mode : { 4 ; 5 }
 $q_1 : 2,91$ $q_3 : 4,70$

Nombre d'heures de travail par semaine :

	Hommes	Femmes	Total
0	0 %	15,79 %	7,69 %
] 0 ; 10]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
] 10 ; 20]	10,00 %	10,53 %	10,26 %
] 20 ; 30]	10,00 %	23,68 %	16,67 %
] 30 ; 40]	15,00 %	18,42 %	16,67 %
] 40 ; 50]	37,50 %	18,42 %	28,20 %
] 50 ; 60]	22,50 %	7,89 %	15,38 %
] 60 ; 70]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
Total	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Transports :

Moyen de transport utilisé	Fréquence de citation ³⁰⁰	%age du total des citations
Micro, pesera	96,15 %	50,00 %
Métro	26,92 %	14,00 %
Autobus	42,31 %	22,00 %
Taxi	20,51 %	11,00 %
Voiture particulière	2,56 %	1,00 %
Autres	3,85 %	2,00 %

Lieu de résidence des familiers et amis les plus proches :

	Fréquence
Colonie même ou colonies voisines	62,82 %
Délégation même ou délégations voisines	23,08 %
Autres délégations du District Fédéral	10,26 %
Autre région ou Etats-Unis	3,84 %
Total	100,00 %

Principaux lieux d'achats :

	Fréquence de citation	%age du total de citation
Tienditas	7,69 %	4,41 %
Marchés populaires, tiangüis	87,18 %	50,02 %
Centre commercial d'autoservice	67,95 %	38,97 %
Centre-ville	8,97 %	5,14 %
Centre commercial départemental	1,28 %	0,73 %

³⁰⁰ Le total dépasse 100 % du fait que nombreuses sont les personnes interrogées citant plusieurs moyens de transport (micro et bus, micro et metro, etc.).

Autre (Province, Etats-Unis)	1,28 %	0,73 %
------------------------------	--------	--------

Sentiment d'identification :

	Femmes	Hommes	Total
Colonie et voisines	73,68 %	55,00 %	64,10 %
Ville	10,53 %	40,00 %	25,65 %
Sans opinion	15,79 %	5,00 %	9,25 %
Total	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Perception du centre :

	Ceux qui déclarent le connaître	Ceux qui déclarent peu le connaître	Total
Insécurité	16,67 %	37,50 %	29,49 %
Laideur, saleté, désordre	10,00 %	16,67 %	14,10 %
Pauvreté, mendicité	13,33 %	16,67 %	15,38 %
Pollution	10,00 %	6,25 %	7,69 %
Commerce, manifestations	6,67 %	2,08 %	3,84 %
Fêtes populaires	3,33 %	2,08 %	2,56 %
Histoire, culture, beauté	40,00 %	12,50 %	23,08 %
Total	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Caractérisation de sa colonie de résidence :

	Fréquence
Pauvre	4,44 %
Mixte	7,36 %
Moyenne	86,72 %
Moyenne-haute	1,48 %
Total	100,00 %

Nombre approximatif d'heures de travail par semaine :

	Hommes	Femmes	Total
0	0 %	15,79 %	7,69 %
] 0 ; 10]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
] 10 ; 20]	10,00 %	10,53 %	10,26 %
] 20 ; 30]	10,00 %	23,68 %	16,67 %
] 30 ; 40]	15,00 %	18,42 %	16,67 %
] 40 ; 50]	37,50 %	18,42 %	28,20 %
] 50 ; 60]	22,50 %	7,89 %	15,38 %
] 60 ; 70]	2,50 %	2,63 %	2,56 %
Total	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Perception de l'idée d'émigrer pour travailler :

	Fréquences partielles	Fréquences totales
positive sans condition	48.7 %	57.7 %
positive avec condition	9 %	
négative avec condition	16.7 %	42.3 %
négative sans condition	25.6 %	

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

DONNEES CARTOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES.

BANQUE MONDIALE : www.worldbank.org

BUTLER E. W., PICK J. B., LANZER E. Z. [1990]. *Atlas of Mexico*. Boulder, Colorado, Westview Press. 367 p.

CONSEJO NACIONAL DE POBLACION [1998]. *Escenarios demográficos y urbanos de la zona metropolitana de la Ciudad de México, 1990-2010. Síntesis*, Mexico, CONAPO. 240 p.

CONSEJO NACIONAL DE POBLACION [2001]. *La situación demográfica en México 2000*, Mexico, CONAPO. 282 p.

CONSEJO NACIONAL DE POBLACION - PROGRAMA DE EDUCACION, SALUD Y ALIMENTACION (coord. GARZA G.) [1999]. *Atlas demográfico de México*. Mexico, CONAPO-PROGRESA. 277 p.

GARZA G. [1992]. *Evolución de la ciudad de México en el siglo XX*. Centro de Estudios Demográficos y de Desarrollo Urbano. Mexico, El Colegio de México. 23 p.

GUIA ROJI [2001]. *Ciudad de México : Area Metropolitana y alrededores formato 2000*. Mexico, Guía Roji S.A. de C.V. 250 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1971]. *IX censo general de Población y Vivienda 1970*. Aguascalientes, cd rom.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1981]. *X censo general de Población y Vivienda 1980*. Aguascalientes, cd rom.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1991]. *XI censo general de Población y Vivienda 1990*. Aguascalientes, cd rom.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1995]. *Encuesta origen y el destino de los viajes de los residentes del Area Metropolitana de la Ciudad de México 1994*. INEGI-DDF. Mexico, éditions INEGI. pp. 33-130.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1996]. *Conteo de Población y Vivienda Distrito Federal y Zona Metropolitana 1995*. Aguascalientes, cd rom.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1997]. *Distrito Federal, perfil sociodemográfico*. Aguascalientes, éditions INEGI. 87 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1997]. *Estado de México, perfil sociodemográfico*. Aguascalientes, éditions INEGI. 101 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1998]. *Encuesta del Area Metropolitana de la Ciudad de México. Ingresos y gastos de los hogares.* Aguascalientes, éditions INEGI. 54 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1999]. *Anuario estadístico del Distrito Federal.* Aguascalientes, éditions INEGI. 346 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1999]. *Anuario estadístico del Estado de México.* Aguascalientes, éditions INEGI. 596 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1999]. *Encuesta nacional de empleo 1998, Distrito Federal.* Aguascalientes, éditions INEGI. 212 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [1999]. *Encuesta nacional de empleo 1998, Estado de México.* Aguascalientes, éditions INEGI. 212 p.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [2001]. *XII censo general de Población y Vivienda.* Aguascalientes, éditions INEGI. 780 p. + cd rom.

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA GEOGRAFIA E INFORMATICA [2001]. *Estadísticas del medio ambiente del Distrito Federal y Zona Metropolitana.* Aguascalientes, éditions INEGI. 316 p.

L'ETAT DU MONDE 1984 [1983]. *Annuaire économique et géopolitique mondial.* Paris, La Découverte. 640 p.

L'ETAT DU MONDE 2004 [2003]. *Annuaire économique et géopolitique mondial.* Paris, La Découverte. 668 p.

PICK J. B., BUTLER E. W. [1994]. *Handbook on Mexico: Economic and Demographic Maps and Statistics.* Boulder, Colorado, Westview Press. 422 p.

SECRETARIA DE EDUCACION PUBLICA [1998]. *Prontuario estadístico, Fin de cursos 1997-1998, Educacion Preescolar, Primaria y Secundaria en el DF.* SEP, Mexico DF.

US CENSUS BUREAU : www.census.gov/

QUESTIONS URBAINES, MEXICO.

AGUILAR MEDINA I. [1996]. *La ciudad que construyen los pobres.* Mexico, INAH/Plaza y Valdés. 168 p.

AGUILAR M. A. [1991] *Violencia urbana y espacio publico*, exposé à la Conférence annuelle de l'Asociacion para la investigacion en diseño ambiental, Mexico. pp. 1-9.

BATAILLON C., PANABIÈRE L. [1988]. *Mexico aujourd'hui, la plus grande ville du monde.* Publisud. 245 p.

BATAILLON C. [1991]. *Le Mexique, Archipel ou nation ?* dans *Géographie Universelle. Amérique latine.* Paris, Belin-Reclus. pp. 90-104.

BATAILLON C. [1991]. *Mexico, la plus grande ville du Monde*, dans *Géographie Universelle. Amérique latine*. Paris, Belin-Reclus. pp.141-154.

BATAILLON G.[2002]. *Violence ordinaire au Mexique*, dans la Revue Esprit n°292, pp. 159-162.

CARBALLO C. [2003]. *Etiqueta verde y urbanizaciones cerradas*. dans *Ciudades* n°59. Mexico. <http://www.rniu.buap.mx/edit/59>

COLEGIO DE ARQUITECTOS DE MEXICO - SOCIEDAD DE ARQUITECTOS MEXICANOS [1998]. *Ciudad de México, enfrentar la decadencia*. CESPEDS. Mexico. http://www.cce.org.mx/cespedes/publicaciones/otras/cd_mex/indice.htm

DANEL JANET F., ORTIZ QUESADA F. [1991]. *Patologías de la ciudad de México*. Mexico, ed. Ciudad de México Librería y editoria. 219 p.

DELGADO J. [1994]. *Las nuevas periferias de la ciudad de México*, dans HIERNAUX D., TOMAS F. *Cambios economicos y periferias de las grandes ciudades*. Mexico, IFAL/UAM-X. pp. 106-124.

DELGADO J. [1998]. *Ciudad-región y transporte en el México Central. Un largo camino de rupturas y continuidades*. Mexico, Plaza y Valdes. 221 p.

EVERS T., MULLER-PLANTENBERG C., SPESSART S. [1982]. *Movimientos barriales y Estado. Luchas en la esfera de la reproducción en América Latina*, dans *La Revista Mexicana de Sociología* n°2, vol. XLIV. pp. 703-756.

FERNANDEZ M. [1988]. *La ciudad de México, de Gran Tenochtitlán a Mancha Urbana*. Mexico, col. DF, DDF. 142 p.

GARCIA CANCLINI, N. [coord.] [1998]. *Cultura y comunicación en la ciudad de México, Tome I. Modernidad y multiculturalidad: la ciudad de México a fin de siglo*. Mexico, editorial Grijalbo. 388 p.

GARCIA CANCLINI, N. (coord.) [1998]. *Cultura y comunicación en la ciudad de México, Tome I. La ciudad y los ciudadanos imaginados por los medios*. Mexico, editorial Grijalbo. 388 p.

GAYTAN S. [1985]. *Notas sobre el movimiento juvenil en México: institucionalidad y marginalidad*, dans la *Revista de Ciencias Sociales y Humanidades* n°16, vol. VI, pp. 73-91.

GIGLIA A. [2001]. *Los espacios residenciales cerrados: el caso de Villa Olímpica*, dans Maria Ana Portal (coord.), *Vivir la diversidad, identidades y cultura en dos contextos urbanos de México*, Mexico, UAM, pp. 35-48.

GIGLIA A. [2002]. *Privatización del espacio, autosegregación y participación ciudadana en la Ciudad de México. El caso de las calles cerradas en la zona de Coapa*, dans *Travaux et Recherches dans les Amériques du Centre (TRACE)*. Mexico, CEMCA. pp. 71-78.

GIGLIA A. [2003]. *Espacio público y espacios residenciales cerrados*, dans RAMIREZ KURI (coord.). *espacio público y espacio local*. Mexico, Porrúa.
http://uam-antropologia.info/articulos/giglia_art01.pdf

GIGLIA A [2003]. « *Gated Communities* » in Mexico City, dans *Gated communities :building social division or Safer Communities ?* University of Glasgow, Department of Urban Studies. 19 p.
http://www.uam-antropologia/articulos/giglia_gated_communities.pdf

GOMEZ JARA F., VILLAFUERTE F. [1987]. *Las bandas en tiempo de crisis*. Mexico, éd. Nueva Sociología. 228 p.

GOMEZ JARA F. [1995]. *Conceptos, metodologías y técnicas de intervención con bandas infantiles y juveniles*, dans *Los niños del sexto continente*. Xalapa, éd El Teseo. pp. 17-74.

GRAVANO A. [1988]. *La identidad barrial como produccion ideologica*, dans *Folklore Americano 1*, Mexico. pp. 133-168.

GRUZINSKI S. [1996]. *Histoire de Mexico*. Paris, Fayard. 455 p.

GRUZINSKI S. [2001]. *El pensamiento mestizo*. Barcelone, Paidós Ibéricas. 368 p.

GUERRIEN M. [2001]. *Délinquance, criminalité et sentiment d'insécurité, réflexions sur le cas de Mexico*, dans les Cahier des Amériques Latines n°37. Paris, IHEAL éd. pp. 61-82.

GUERRIEN M. [2002]. *Pratiques, perceptions et représentation de l'espace urbain dans des quartiers populaires de Mexico*, dans les Cahiers des Amériques Latines n° 39. Paris, IHEAL éd. pp. 128-153.

GUERRIEN M. [2004]. *Mexico : l'enfance agitée d'une mégapole éclatée*, dans URBANISME n°334. Paris, Publications d'Architecture et d'Urbanisme. pp. 31-38.

GUERRIEN M. [2004]. *Transformation et fragmentation des espaces urbains. Le cas de la zone métropolitaine du bassin de Mexico*, dans L'Espace Géographique, tome 45, 2004/4. Paris, Belin-Reclus. pp. 336-352.

HIERNAUX D. [1998]. *L'économie de Mexico à l'heure de la mondialisation*, dans les Cahiers des Amériques latines n°27. Paris, IHEAL éd. pp.5-22.

HOLMQVIST G. [2000]. *Latin American Crime and the Issue of Inequality*, dans IBEROAMERICANA, Nordic Journal of Latin American and Caribbean Studies vol XXX :2. Stockholm, LAIS. pp.23-54.

LEWIS O. [1961]. *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*. Paris, Gallimard [éd. fr. 1963]. 638 p.

MOLLÁ RUIZ-GÓMEZ M., RODRÍGUEZ CHUMILLAS I. [2002]. *Urbanizaciones cerradas en Puebla y Toluca*, dans CABRALES BARAJAS L.F. (coord.). *Latinoamérica: países abiertos, ciudades cerradas*, Guadalajara, Université de Guadalajara-UNESCO. pp. 511-548.

- MONNET J. [1993]. *La ville et son double : la parabole de Mexico*. Paris, Nathan. 224 p.
- MONNET J. [1994]. *Le Mexique*. Paris, Nathan, 192 p.
- MURRIETA M. [1986]. *El dominio de la convivencia social (Estado, ciudad y barrios tradicionales)*, dans *El Gallo ilustrado n°1231*, Mexico. pp. 3-7.
- MUSSET A. [1994]. *Le Mexique : entre deux Amériques*. Paris, Ellipses. 126 p.
- MUSSET A. [1996]. *Le Mexique*. Paris, Armand Colin. 274 p.
- MUSSET A. [2000]. *Mexico et les ambiguïtés d'une mégapole*, dans GORIER-APRIL E. (coord.). *Les très grandes villes du monde*. Paris, éd. du Temps. pp. 373-378.
- NAVARRO B. [1997]. *Ciudad, Metro, Metropoli*. Mexico, UAM. 235 p.
- NATERA A. [1994]. *El uso social de drogas*, dans *Iztapalapa n°35*, Mexico. pp. 113-130.
- PEPIN LEHALLEUR M. [1997]. *Evolutions culturelles au Mexique. Approches anthropologiques*, dans les Cahiers des Amériques Latines n°25. Paris, IHEAL éd. pp. 67-77.
- PICK J.B., BUTLER E. W.[1994].*Mexico Megacity*. Boulder, Colorado, Westview Press. 411 p.
- PREVOT SCHAPIRA M. F. [2001]. *Fragmentación espacial y social: conceptos y realidades*, dans *Perfiles Latinoamericanos n° 19*. Mexico, FLACSO. pp. 33-56.
- PORTAL A. M. [coord] [2001]. *Vivir la diversidad. Identidades y cultura en dos contextos urbanos de México*. Mexico, CONACYT. 237 p.
- RAMIREZ KURI P. [1998]. *Coyoacán y los escenarios de la modernidad*, dans GARCIA CANCLINI N. (coord.), *Modernidad y multiculturalidad : la ciudad de México a fin de siglo*. Mexico, editorial Grijalbo. pp.320-367.
- ROSALES AYALA, H. [1997]. *Los barrios*, dans SEVILLA A., AGUILAR M. A. (coords), *Estudios recientes sobre cultura urbana en México*. Mexico, INAH/Plaza y Valdés. pp. 89-106
- RUBACALVA R.M., CHAVARRIA J. [1999]. *La marginación metropolitana en la Ciudad de México*, dans GARZA G. (coord.), *Atlas demográfico de México*. Mexique, CONAPO-PROGRESA. pp.59-63.
- RUIZ HARRELL R. [1998]. *Criminalidad y mal gobierno*. Mexico, Sansores y Aljure Editores. 332 p.
- SALIN E. [2000]. *Vie privée-espaces publics : le centre historique de Mexico et les enjeux de la métropolisation*. dans les Cahiers des Amériques latines n°35. Paris, IHEAL éd. pp.57-74.
- SALIN E. [2002]. *Les centres historiques du Caire et de Mexico : représentations de l'espace, mutations urbaines et protection du patrimoine*. Thèse de doctorat de géographie, Université Paris X Nanterre. 624 p.

SCHTEINGART M. [1991]. *Espacio y vivienda en la ciudad de México*. Mexico, Colegio de México. 317 p.

URTEAGA M. [1996]. *Identidad y jóvenes urbanos*, dans AMPARO S., AGUILAR M. A., *Estudios recientes sobre cultura urbana en México*. Mexico, INAH/Plaza y Valdés. 204 p.

VALENZUELA A. [1984]. *El cholismo en Tijuana (antecedentes y conceptualización)*, dans la Revista sobre la Juventud n°1, Mexico. pp. 37-68.

VALENZUELA A. [2003]. *Limites, segregación y control social del espacio*, dans Ciudades n°59, Juin-Septembre 2003. Mexico. <http://www.rniu.buap.mx/edit/59>

VALLADARES A. [1986]. *Definiciones sobre el barrio*, dans El Gallo Ilustrado n°1231, Mexico. pp. 15-16.

VERNIK E. [1998]. *Comunidades cercadas : la exclusión urbana en la televisión y en la vida*, dans GARCIA CANCLINI (coord.). *Cultura y comunicación en la ciudad de México, tome II : la ciudad y los ciudadanos imaginados por los medios*, Editorial Grijalbo, Mexico, p. 156-181.

WARD P. [1998]. *Mexico City*. New York, John Wiley & Sons. 332 p.

ZERMENO S. [1988]. *Nuevos planteamientos en la relación juventud popular-juventud estudiantil (los estudiantes y el pueblo : una relación difícil)*, exposé au II séminaire latinoaméricain sur la Jeunesse, 16-18 Mai 1988, Mexique. 12 p.

QUESTIONS URBAINES, GENERALES.

ASCHER F. [1995]. *Métapolis ou l'avenir des villes*. Paris, Ed. Odile Jacob. 345 p.

BABY-COLLIN V. [2000]. *Marginaux et citadins. Construire une urbanité métisse en Amérique latine. Etude comparée des barrios de Caracas (Venezuela) et des villas d'El Alto de la Paz (Bolivie)*. Thèse de doctorat de géographie, Université Toulouse II Le Mirail. 620 p.

BABY-COLLIN V. [2000]. *Les barrios de Caracas ou le paradoxe de la métropole*, dans les Cahiers des Amériques latines n°35. Paris, IHEAL éd., La Documentation Française. pp. 109-128.

BAIROCH P. [1985]. *De Jéricho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*. Paris, Gallimard. 707 p.

BEHAR D. [1995]. *Banlieues, ghettos, quartiers populaires ou ville éclatée, l'espace urbain à l'épreuve de la nouvelle question sociale*, dans Les Annales de la Recherche Urbaine n°64. pp. 6-14.

BERMAN M. [1999]. *Le modernisme dans la ville : de la rue à la rocade*, dans la Revue du MAUSS n°14. Paris, La Découverte. pp. 34-40.

BLAKELY E.J., SNYDER M. G. [1997]. *Fortress America, Gated Communities In The United States*. Washington D.C./Cambridge, Mas : Brookings Institution Press/Lincoln Institute of Land Policy. 209 p.

BLANQUART P. [1997]. *Une histoire de la ville*. Paris, La Découverte. 194 p.

BODY-GENDROT S. [1998]. *Les villes face à l'insécurité. Des ghettos américains aux banlieues françaises*. Paris, Bayard. 366 p.

BORJA J., CASTELLS M. [1989]. *The informational City : Information technology, Economic restructuring, and the Urban-Regional Process*. Cambridge, Mass., USA : B. Blackwell 402 p.

BORJA J., CASTELLS M. [1997]. *Local y global. La gestión de las ciudades en la era de la información*. Editions. Taurus, Madrid. 418 p.

BRUN J., RHEIN C. [1994]. *La ségrégation dans la ville*. Paris, L'Harmattan. 258 p.

BRUNET R., AURIAC F.- GIP RECLUS [1995]. *L'espace des villes*, dans *Atlas de France*, vol. 12. Paris, La Documentation française. 128 p.

BURGEL G. [1995]. *La ville aujourd'hui*. Paris, Hachette. 224 p.

CAPRON G. [2000]. *Rassemblement et dispersion dans la ville latino-américaine*, dans *Cahiers des Amériques Latines* n°35. Paris, IHEAL éd. pp. 21- 40.

CASSIANI J. O. [2003]. *Espacio público, entre la democracia y la fragmentación*, dans *AGUAITA* n° 9 . Cartagena, Colombie.
<http://www.ocaribe.org/aguaita/ciudad/ciudad03.htm>

CASTRO R. [1994]. *Civilisation urbaine ou barbarie*. Paris, Plon. 187 p.

CORAGGIO J.L. [1994]. *La globalización y la cuestión urbana*, dans *Economía urbana : la perspectiva popular*. Instituto Fronesis, Quito.

DAVIS M. [1990]. *City of Quartz, Excavating the Future of Los Angeles*. Londres : Verso ; éd. fr [1997]. Paris, La découverte, 393 p.

DOLLFUS O. [1998]. *La ville et l'Amérique latine*, dans *Problèmes d'Amérique latine*, nouvelle série, n°14. pp. 7-12.

DONZELOT J. [1999]. *La nouvelle question urbaine*, dans *Quand la ville se défait*, *Revue Esprit* n°258, Paris, pp. 87-114.

GHORRA-GOBIN C. [1999]. *Refonder la ville : le débat nord-américain*, dans *Quand la ville se défait*, *Revue Esprit* n°258, Paris, p. 115-127.

GHORRA-GOBIN C. [2003]. *Villes et société urbaine aux Etats-Unis*. Paris, Armand Colin. 192 p.

GOYCOOLEA PRADO R. [2000]. *Sociabilidad y fragmentacion urbana*, dans El Mostrador Santiago du Chili. <http://www.elmostrador.cl>

GUERRIEN M. [200?]. *Divisiones sociales en los espacios urbanos contemporaneos*, dans la Revista Mexicana de Sociologia. A paraître prochainement.

HAUMONT N. [1996]. *La ville : agrégation et ségrégation sociale*. Paris, L'Harmattan. 219 p.

HAUMONT N., LEVY J.P. [1998]. *La ville éclatée, quartiers et peuplement*. Paris, L'Harmattan. 262 p.

HIDALGO R., SALAZAR A., ALVAREZ L. [2003]. *Los condominios y urbanizaciones cerradas como nuevo modelo de construccion del espacio residencial en Santiago de Chile (1992-2000)*, dans *Scripta Nova* vol. 7, n°146 [123]. Barcelone, Universidad de Barcelona. [http://www.ub.es/geocrit/sn/sn-146\(123\).htm](http://www.ub.es/geocrit/sn/sn-146(123).htm)

KOOLHAS R., MAU B., WELERMANN H, [1995], *S, M, L, XL*. New York, The Manacelli Press, Inc. 1344 p.

JAILLET M.C. [1999]. *Peut-on parler de sécession urbaine à propos des villes européennes ?* dans la Revue Esprit n°258, Paris, pp. 145-167.

LAPEYRONNIE D. [1999]. *La ville en miettes*, dans la Revue du MAUSS n°14. Paris, La Découverte. pp. 19-33.

LE GOIX R. [2001]. *Les communautés fermées dans les villes des Etats-Unis, aspects géographiques d'une sécession urbaine*, dans l'Espace Géographique tome 30, 2001/1, Paris, Belin-Reclus. pp. 81-93.

LE GOIX [2003]. « *Gated Communities* » aux Etats-Unis, morceaux de villes ou territoires à part entière ? Thèse de doctorat de Géographie, Université Paris I. 491 p. http://tel.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/41/41/index_fr.html

LOFLAND L.H. [1998]. *The Public Realm [Exploring the City's Quintessential Social Territory]*. New York, Hawthorne, Aldine de Gruyter. 310 p.

MASSAEY D.S., DENTON N.A. [1993]. *American Apartheid : Segregation and the Making of the Underclass*. Cambridge, Mas : Harvard University Press. 304 p.

MC KENZIE [1996]. *Privatopia. Homeowner Associations and the Rise of Residential Private Government*. Yale University Press. 245 p.

NAVEZ-BOUCHANINE (coord.) [2002]. *La fragmentation en question : Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?* Paris, L'Harmattan. 411 p.

PARK R. E. [1925]. *The Growth of the City*, dans PARK R. E., BURGESS E.W., MCKENZIE R.D., *The City*. Chicago, University of Chicago Press. pp. 47-62.

PREVÔT SCHAPIRA M.F. [1999]. *Amérique latine : la ville fragmentée*, dans *Quand la ville se défait*, dans la Revue Esprit n°258, Paris. pp. 128-144.

PREVÔT SCHAPIRA M.F. [2004]. *Amérique latine, les « quartiers privés » comme objet de recherche*, dans URBANISME n° 337. Paris, Publications d'Architecture et d'Urbanisme. pp 64-66.

QUIJANO A. [1971]. *La formación de un universo marginal en las ciudades de América latina*, dans CASTELLS M., VELEZ P. (eds). *Imperialismo y urbanización en América latina*. Barcelone, Gustavo Gili S.A.

ROITMAN S. [2003]. *Barrios cerrados y segregación social urbana*, dans *Scripta Nova* vol. 7, n°146 (118). Barcelone, Universidad de Barcelona. .
[http://www.ub.es/geocrit/sn/sn-146\(118\).htm](http://www.ub.es/geocrit/sn/sn-146(118).htm)

SASSEN S. [1991]. *La ville globale. New York, Londres, Tokyo*. Paris, Descartes et Cie. 530 p.

SENNET R. [1971] *The Uses of Disorder: Personal Identity and City Life*. New York, Vintage Books. 216 p.

SOJA E. W. [2000]. *Postmetropolis : Critical studies of Cities and Regions*. Oxford, Blackwell Publisher. 440 p.

TRILLING J. [1993]. *La privatisation de l'espace public en Californie*, dans Les Annales de la recherche urbaine 57/58, Paris, pp. 206-210.

THUILLIER, G. [2000]. *Les quartiers enclos à Buenos Aires : quand la ville devient country*, dans Cahiers des Amériques Latines n°35. Paris, IHEAL ed. pp. 41-56.

VAN ZANTEN A. [2001]. *L'école de la périphérie. Scolarité et ségrégation en banlieue*. PUF. Paris. 440 p.

VELTZ P. [1996]. *Mondialisation, villes et territoires : l'économie d'archipel*. Paris, PUF. 264 p.

VIDAL, L. [1994]. *Les mots de la ville au Brésil. Un exemple: la notion de « fragmentation »*. Dans Cahiers des Amériques Latines n° 18. Paris, IHEAL éd. pp.161-182.

VIDAL ROJAS R. [1999]. *Fragmentos en tensión : elementos para una teoría de la fragmentación*. dans *Revista Geográfica de Valparaiso*. n°29-30. pp. 149-180.

VIDAL ROJAS R. [2000]. *Fragmentation urbaine : éléments pour une analyse multimodale de la fragmentarité*. Thèse de doctorat, Université de Lausanne, Faculté de Lettres. 511 p.

VIEILLARD-BARON H. [2001]. *Les Banlieues, des singularités françaises aux réalités mondiales*. Paris, Hachette. 287 p.

WIEL M. [1999]. *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*. Paris, Pierre Mardaga éd. 149 p.

ARTICLES ET OUVRAGES DIVERS

ANDERSSON R. [1998]. *Ethnic Divisions of Housing and Mobility in Post-Palme Sweden*. dans *Urban Studies* Vol. 35, no. 3. pp. 397-428.

BADIE B. [2002]. *La diplomatie des droits de l'homme*. Paris, Fayard. 324 p.

BAILLY A., COFFEY W., POLESE M.. [1992]. *Etats-Unis, une nation de citoyens*, dans *Géographie Universelle. Etats-Unis, Canada*. Paris, Belin-Reclus. pp. 49-63.

BERDOULAY V. [1992]. *Etats-Unis, la population : mythes et réalités*, dans *Géographie Universelle. Etats-Unis, Canada*. Paris, Belin-Reclus. pp. 33-48.

BATTAIL J-F. [2003]. *Peut-on parler d'unité du monde nordique?* dans *NORDIQUES* n°1, Janvier/Avril 2003, Institut Choiseuil, Paris. p. 33-48.

BECKER E. [2004]. *Latin migrants to U.S. send billions home*, dans le *New York Times* du 18/05/2004.

BERGELIN S. et al. [1959]. *Nordisk Familjebok. Encyklopedi och konversationslexikon (NDLR : Encyclopédie familiale nordique)*. Malmö, Förlagshuset Norden AB. vol. 21. 960 p.

CARR E. H. [1961] *What is History ?* New York, Vintage Books. Ed. française : *Qu'est que l'histoire ?* [1988], Paris, La découverte. 235 p.

CHALIAND G., JAN M., RAGEAU J.P., PETIT C. [1997]. *Atlas historique des migrations*. Paris, Seuil. 139 p.

DOLLFUS O. [1997]. *La mondialisation*. Paris, Presses de Sciences Politiques - FNSP. 168 p.

DOREL G. [1992]. *Etats-Unis, Nouveaux espaces du Sud et de l'Ouest*, dans *Géographie Universelle. Etats-Unis, Canada*. Paris, Belin-Reclus. pp. 112-185.

DURAND-DASTES [1986]. *L'interaction espaces/sociétés, la géographie sociale et la « théorie du renversement »*, dans *L'Espace Géographique* n°2. Paris, Belin.

FRANZEN M. [1992]. *Den flokkliga staden. (NDLR : Stockholm, la ville populaire)*. Lund: Arkiv förlag. 476 p.

GERVAIS-LAMBONY P. [1994]. *De Lomé à Harare, le fait citoyen*. Paris, Khartala. 472 p.

GHORRA GOBIN C. [1997]. *Los Angeles, le mythe américain inachevé*. Paris, CNRS. 195 p.

LE TEXIER E. [2001]. *Les Mexicains des Etats-Unis et la revendication du droit de vote au Mexique*, dans les *Cahiers des Amériques latines* n°37. Paris, IHEAL éd. pp. 101-120.

LEFEBVRE H. [2001]. *Du Rural à l'Urbain*. Paris, Anthropos, Economica. 299 p.

MARCHAND J.-P. [et al.] [1996]. *Le Norden*, dans *Géographie Universelle. Europe médiane, Europe du Nord*. Paris, Belin-Reclus. pp.140-232.

PAQUOT T. [1994]. *Vive la ville !* Paris, Seuil. 287 p.

RONCAYOLO M. [1990]. *La ville et ses territoires*. Paris, Gallimard. 279 p.

ROUQUIE A. [1987]. *Amérique latine: Introduction à l'Extrême-Occident*. Paris, Seuil. 438 p.

THUREN I. [1994]. *Le cycle romanesque Ville de Per Anders Fogelström, une médiation littéraire*. Lille, ENRT. 358 p.

TODD E. [1983]. *La troisième planète. Structures familiales et systèmes idéologiques*. Paris, Seuil. 256 p.

TODD E. [1984]. *L'enfance du monde. Structures familiales et développement*. Paris, Seuil. 254 p.

TODD E. [2002]. *Après l'Empire. Essai sur la décomposition du système américain*. Paris, Gallimard, 237 p.

MANUELS ET METHODOLOGIE.

ARCHINARD G., GUERRIEN B. [1992]. *Analyse mathématique pour économistes*. Paris, Economica. 669 p.

BEAUD M. [1986]. *L'art de la thèse*. Paris, La Découverte. 156 p.

BEAUD S., WEBER F. [1998]. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, La Découverte. 327 p.

BEGUIN M., PUMAIN D. [2000]. *La représentation des données géographiques. Statistique et cartographie*. Paris, Armand Colin. 192 p.

BRUNET R. [1993]. *Les mots de la géographie: dictionnaire critique*. Paris, La Documentation française, 518 p.

CHADULE GROUPE [1994]. *Introduction aux méthodes statistiques en géographie*. Paris, Masson. 191 p.

GEARY R. C. [1954]. *The contiguity ratio and statistical mapping*, dans *Incorporated Statistician* 5, pp.115-145.

GIRAULT F., BUSSI M. [2001]. *Modélisations. Les organisations spatiales de la ségrégation urbaine*, dans *l'Espace Géographique* n°2/2001, tome 30. pp. 162-164.

GUERRIEN M. [2004]. *L'intérêt de l'Analyse en Composantes Principales (ACP) pour la recherche en sciences sociales*, dans *les Cahiers des Amériques Latines* n°43. Paris, IHEAL éd. pp. 181-192.

WONNACOTT T. H., WONNACOTT R. J. [1972]. *Statistique*. Paris, Economica. 790 p.

INSTITUTIONS D'ACCUEIL ET PRINCIPALES SOURCES DE DOCUMENTATION

AU MEXIQUE :

CENTRO FRANCES DE ESTUDIOS MEXICANOS Y CENTROAMERICANOS (CEMCA)

Sierra Leona 330, Lomas de Chapultepec, Delegación Miguel Hidalgo, C.P. 11000

DISTRITO FEDERAL.

<http://www.francia.org.mx/cemca/>

CONSEJO NACIONAL DE POBLACION (CONAPO)

Angel Urraza n° 1137, primer piso, Colonia del Valle, Delegación Benito Juárez,

C.P. 03100 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.conapo.gob.mx/>

DELEGACION ALVARO OBREGON

Calle 10 y Prolongación Canario, Colonia Tolteca, C.P. 01159 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.aobregon.df.gob.mx>

DELEGACION BENITO JUAREZ

Avenida División del Norte No. 1611, Colonia Santa Cruz Atoyac, C.P. 03319 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.delegacionbenitojuarez.gob.mx>

DELEGACION COYOACAN

Allende No. 36, Colonia Villa Coyoacán, C.P. 04009 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.df.gob.mx/delefaciones/coyoacan/index.html>

DELEGACION CUAJIMALPA

Av. Juárez y México, Colonia Cuajimalpa de Morelos, C.P. 05009 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.df.gob.mx/delegaciones/cuajimalpa/index.html>

DELEGACION MAGDALENA CONTRERAS

Av. Alvaro Obregón No. 20, Colonia Barranca Seca, C.P. 10580 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.mcontreras.df.gob.mx>

DELEGACION TLALPAN

Plaza de la Constitución No. 1, Colonia Tlalpan, C.P. 14009 DISTRITO FEDERAL

<http://www.tlalpan.df.gob.mx>

FACULTAD LATINOAMERICANA DE CIENCIAS SOCIALES (FLACSO)

Camino al Ajusco km. 1.5, colonia Héroes de Padierna, Delegación Alvaro Obregón,

C. P. 10740 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.flacso.org/>

INSTITUTO DE GEOGRAFIA - UNIVERSIDAD NACIONAL AUTONOMA DE MEXICO (IG-UNAM)

Circ. Exterior, Cd. Universitaria, Delegación Coyoacán, C.P. 04510 DISTRITO FEDERAL.

<http://www.igeograf.unam.mx/>

INSTITUTO DE INVESTIGACIONES SOCIALES - UNIVERSIDAD NACIONAL AUTONOMA DE MEXICO (IIS-UNAM)

Circuito Maestro Mario de la Cueva, Ciudad Universitaria, Delegación Coyoacán,
C.P. 04510 DISTRITO FEDERAL.
<http://www.unam.mx/iisunam/>

INSTITUTO DE INVESTIGACIONES JOSE MARIA LUIS MORA

Plaza Valentín Gómez Farías No. 12, Colonia San Juan Mixcoac, Delegación Benito Juárez, DISTRITO FEDERAL C.P. 03730.
Madrid 82, Colonia del Carmen, Delegación Coyoacán, C.P. 04100 DISTRITO FEDERAL.
<http://www.institutomora.edu.mx/>

INSTITUTO NACIONAL DE ECONOMIA, GEOGRAFIA E INFORMATICA (INEGI).

Pedro Parga n° 125 Zona Centro, Auascalientes, AGUASCALIENTES C.P. 20000
Patriotismo No. 711 Torre "A" Planta Baja, Colonia San Juan Mixcoac, Delegación Benito Juárez, C.P. 03730 DISTRITO FEDERAL.
<http://www.inegi.gob.mx/>

PROCURADORIA GENERAL DE JUSTICIA DEL DISTRITO FEDERAL (PGJDF)

General Gabriel Hernández n°54, Colonia Doctores, Delegación Cuauhtémoc, C.P. 06720
DISTRITO FEDERAL.
<http://www.pgjdf.mx/>

SECRETARIA DE DESAROLLO URBANO Y DE VIVIENDA (SEDUVI-DF)

San Antonio n°32, Colonia Tránsito, Delegación Cuauhtémoc, C.P. 06820 DISTRITO FEDERAL.
<http://www.seduvi.df.gob.mx/>

SECRETARIA DE SEGURIDAD PUBLICA (SSP-DF)

<http://www.ssp.gob.mx/>

SECRETARIA DE TRANSPORTE Y VIALIDAD (SETRAVI-DF)

Avenida Alvaro Obregón 269, Colonia Roma, Delegación Cuauhtémoc, C.P. 06700
DISTRITO FEDERAL.
<http://www.setravi.df.gob.mx/>

SECRETARIA DEL MEDIO AMBIENTE (SMA-DF)

Plaza de la Constitución n°1, Colonia Centro, Delegación Cuauhtémoc, C.P. 06068
DISTRITO FEDERAL.
<http://www.sma.df.gob.mx/>

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE MEXICO (UAM)

IZTAPALAPA : San Rafael Atlixco n° 186 Colonia Vicentina, Delegación Iztapalapa,
C.P. 09340 DISTRITO FEDERAL
XOCHIMILCO : Calzada del Hueso n°1100, Colonia Villa Quietud, Delegación Coyoacán, C.P. 04960 DISTRITO FEDERAL.
<http://www.uam.mx/>

EN FRANCE :

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES (EHESS) - PARIS

54, boulevard Raspail 75006 PARIS.

<http://www.ehess.fr>

GGSEU : 105, boulevard Raspail 75006 PARIS.

http://www.ehess.fr/centres/Geo_Sociale/

INSTITUT DES HAUTES ETUDES DE L'AMERIQUE LATINE - UNIVERSITE PARIS III-LA
SORBONNE NOUVELLE

28, rue Saint Guillaume 75007 PARIS.

<http://www.iheal.univ-paris3.fr/>

UNIVERSITE PARIS I-PANTHEON SORBONNE

CENTRE PIERRE MENDES FRANCE : 90, rue de Tolbiac 75013 PARIS.

GEO-CITES : 191, rue Saint-Jacques 75005 PARIS.

PARIS : 13, rue du Four 75006 PARIS.

<http://www.univ-paris1.fr/>

UNIVERSITE PARIS VII-DENIS DIDEROT

2, place Jussieu 75005 PARIS.

<http://sigu7.jussieu.fr>

UNIVERSITE PARIS X-NANTERRE

BDIC : 6, allée de l'université 92001 NANTERRE.

GEOTROPIQUES : 200, avenue de la République, bâtiment D 92001 NANTERRE.

LADYSSS : 200, avenue de la République, bâtiment K 92001 NANTERRE.

<http://www.u-paris10.fr>

AUTRES :

INSTITUTET FÖR LATINAMERIKANSKA STUDIER-STOCKHOLMS UNIVERSITET

Universitetsvägen 10B, Plan 5 106 91 STOCKHOLM, SUEDE.

<http://www.lai.su.se>

UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES (UBA)

SISTEMA DE BIBLIOTECAS Y DE INFORMACION : Azcuénaga 280, C.P. : (C1029AAF),
BUENOS :AIRES, ARGENTINE.

<http://www.sisbi.uba.ar>

FACULTAD DE ARQUITECTURA, DISEÑO Y URBANISMO : Cd. Universitaria Pabellón III -
C.P. (1428), BUENOS AIRES, ARGENTINE.

<http://www.fadu.uba.ar/>

TABLES, INDEX ET GLOSSAIRES

TABLES DES ILLUSTRATIONS GRAPHIQUES³⁰¹ :

I. CARTES

<i>Carte 1 : Etat de naissance des habitants du District Fédéral en 1980 et 1990.</i>	<i>p.27</i>
<i>Carte 2 : Le processus continu d'extension urbaine dans la vallée de Mexico au XXème siècle.....</i>	<i>p.28</i>
<i>Carte 3 : Effectifs et croissance de la population des 35 entités les plus peuplées de la ZMVM sur la période 1970-1995.....</i>	<i>p.31</i>
<i>Carte 4 : Les grandes divisions socio-spatiales dans le DF en 2000.....</i>	<i>p.44</i>
<i>Carte 5 : La double division socio-spatiale centre/périphérie et Est/Ouest dans le DF en 2000.....</i>	<i>p.53</i>
<i>Carte 6 : Proportion estimée de logements en vente dans le DF en 2001 dotés d'un service de vigilance (EPI-MG³⁰²).....</i>	<i>p.57</i>
<i>Carte 7 : Prix moyen au m² estimé des logements en vente dans le DF en 2001 (EPI-MG²).....</i>	<i>p.59</i>
<i>Carte 8 : Indice de prix moyen au m² corrigé estimé des logements en vente dans le DF en 2001 (EPI-MG²).....</i>	<i>p.60</i>
<i>Carte 9 : Les zones privilégiées d'inscription des phénomènes de fragmentation de l'espace urbain dans le DF en 2000.....</i>	<i>p.63</i>
<i>Cartes 10-15 : Les divisions socio-spatiales dans les délégations Benito Juárez, Coyoacán, Alvaro Obregón, Magdalena Contreras, Cuajimalpa et Tlalpan en 2000.....</i>	<i>p.68-79</i>
<i>Carte 16 : Les divisions socio-spatiales sur l'ensemble du quart Sud-Ouest du DF: une véritable mosaïque sociale.....</i>	<i>p.81</i>
<i>Carte 17 : Proportion estimée de logements en quartiers fermés dans le DF en 2000.....</i>	<i>p.88</i>
<i>Carte 18 : Distribution spatiale et taille des lotissements fermés dans la zone San Jerónimo- San Barnabé en 2001.....</i>	<i>p.102</i>
<i>Carte 19 : Les écoles publiques et privées dans la zone de San Jerónimo en 2003.....</i>	<i>p.117</i>
<i>Carte 20 : Les universités privées de la ZMVM en 2003.....</i>	<i>p.121</i>
<i>Carte 21 : Les grands clubs omnisport et de loisir privés de la ZMVM en 2003.....</i>	<i>p.123</i>
<i>Carte 22 : Les plazas departamentales de la ZMVM en 2003.....</i>	<i>p.125</i>
<i>Carte 23 : La fragmentation de l'espace dans la colonie San Jerónimo Lidice en 2001.....</i>	<i>p.128</i>
<i>Carte 24 : Répartitions et concentrations spatiales comparées des nœuds du Mexico</i>	

³⁰¹ Toutes les illustrations graphiques ont été conçues et réalisées personnellement. Ceci à l'exception des photographies sélectionnées dans les photothèques en libre accès au public comme celles de *google.com* et *ubbi.com*, et des dessins et plans de maisons en lotissement obtenus auprès de l'Agence *Cataño Bienes Raíces*. Les fonds de cartes et les plans ont été dessinés à partir des données disponibles auprès de l'INEGI et de la *Guía Roji*. Les cartes et les graphiques ont été réalisés à l'aide des logiciels *Paintbrush*, *Philcarto*, *Adobe Illustrator* et *SCINCE*. Les divers traitements statistiques ont été réalisés à l'aide des logiciels *EXCEL*, *SPAD* et *SCINCE*.

³⁰² Enquête sur les prix de l'Immobilier, Marc Guerrien 2001.

<i>moderne en 2003 (I)</i>	p.137
<i>Carte 24 bis : Répartitions et concentrations spatiales des nœuds du Mexico moderne en 2003(II)</i>	p.139
<i>Carte 25 : Nombre moyen de voyages intra-urbains par jour dans la ZMVM et valeur de l'indice de mobilité</i>	p.142
<i>Carte 26 : Nombre moyen de voyages intra-urbains par jour dans la ZMVM et valeur de l'indice de territorialité de la mobilité</i>	p.145
<i>Carte 27 : Nombre moyen de voyages intra-urbains par jour dans le Sud-Ouest et valeur de l'indice de territorialité de la mobilité</i>	p.146
<i>Carte 28 : Les deux trajets pour relier les quartiers de San Francisco et San Jerónimo</i>	p.147
<i>Carte 29 : Distances spatio-temporelles dans la région centre du Mexique</i>	p.152
<i>Carte 30 : La mobilité résidentielle élevée dans les délégations Alvaro Obregón, Tlalpan et Magdalena Contreras</i>	p.169
<i>Carte 31 : La faible fécondité dans les zones aisées des délégations Alvaro Obregón, Tlalpan et Magdalena Contreras</i>	p.171
<i>Carte 32 : Les micro-centres historiques et culturels locaux du Sud-Ouest du DF</i>	p.188
<i>Carte 33 : Les différentiels de densité d'habitat et du réseau de voirie entre la zone du Cerro del Judío et celle de San Jerónimo Lidíce</i>	p.196
<i>Carte 34 : Situation spatiale et sociale des AGEB de la zone du Cerro del Judío</i>	p.197
<i>Carte 35 : La concentration des petits commerces de la zone San Jerónimo-Lomas Quebradas en 2001 à l'extérieur de la zone résidentielle</i>	p.215
<i>Carte 36 : Concentration de gated communities et croissance de la population aux Etats-Unis</i>	p.245
<i>Carte 37 : Taux moyens d'actes délinquants en 1998 dans les principales entités de la ZMVM</i>	p.268
<i>Carte 38 : Taux moyens de vols reportés en 1998 dans les principales entités de la ZMVM</i>	p.269
<i>Carte 39 : Taux moyens de homicides reportés en 1998 dans les principales entités de la ZMVM</i>	p.270
<i>Carte 40 : La surexposition aux pluies acides des zones aisées du Sud-Ouest de Mexico</i> ...	p.288
<i>Carte 41 : La surexposition à l'ozone du Sud-Ouest de la ZMVM</i>	p.289

II. GRAPHIQUES

<i>Graphique 1 : Croissance relative des différents sous-ensembles de l'agglomération sur la période 1970-2000³⁰³</i>	p.30
<i>Graphique 2 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Corrélations entre les indices et les facteurs 1 et 2</i>	p.51
<i>Graphique 3 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Coordonnées des unités géographiques sur les axes factoriels 1 et 2</i>	p.52
<i>Graphique 4 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Corrélations entre les 14 indices et le facteur 3</i>	p.62
<i>Graphique 5 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Coordonnées des unités géographiques sur l'axe 3</i>	p.63
<i>Graphique 6 : Le déséquilibre dans la répartition de la population suivant les tranches de revenu</i>	p.86
<i>Graphique 7 : La composition de la clientèle de la plaza departamental Coyoacán</i>	p.129
<i>Graphique 8 : ECJ-MG 2001 : Les principales caractéristiques socio-démographiques de l'échantillon</i>	p.200
<i>Graphique 9 : Connaissance et caractérisation du centre-ville par les habitants du Cerro del Judío (ECJ-MG³)</i>	p.207
<i>Graphique 10 : Lieu de résidence des familiers et amis étant considérés comme les plus proches par les habitants du Cerro del Judío (ECJ-MG³)</i>	p.212
<i>Graphique 11 : Espace auquel les habitants du Cerro del Judío déclarent s'identifier (ECJ-MG³)</i>	p.213
<i>Graphique 12 : Evolution de la population de la ZMVM sur la période 1995-2020 d'après les projections du CONAPO (2000)</i>	p.256
<i>Graphique 13 : La fin de la transition démographique dans le DF au cours de la période 1995-2020 d'après les projections du CONAPO (2000)</i>	p.257
<i>Graphique 14 : La chute de la fécondité au Mexique sur la période 1960-2000³⁰⁴</i>	p.257
<i>Graphique 15 : Proportion de la population totale économiquement active sur la période 1995-2050 d'après les projections du CONAPO (2000)</i>	p.259
<i>Graphique 16 : La hausse générale et continue du niveau d'éducation et d'accès à l'information au Mexique sur la période 1960-2000</i>	p.259
<i>Graphique 17 : Transition urbaine et variation de la structure socio-économique de la population. Cas de figure théorique</i>	p.260
<i>Graphique 18 : Les délits enregistrés dans le District Fédéral 1970-2003</i>	p.265
<i>Graphique 19 : Distribution des véhicules en circulation dans la ZMVM en 1998</i>	

³⁰³ Données INEGI (1971,1981,1991, 1995, 2001).

³⁰⁴ Données Etat du Monde 1984 et 2004.

suivant l'année du modèle.....p.290

III. TABLEAUX

<i>Tableau 1 : Valeur de l'indice d'autocorrélation de Geary pour les 14 indices synthétiques.....</i>	<i>p.45</i>
<i>Tableau 2 : Coefficients de corrélation de Bravais Pearson entre les 14 indices synthétiques.....</i>	<i>p.47</i>
<i>Tableau 3 : ACP sur les 14 indices synthétiques. Histogramme des valeurs propres λ_i de la matrice diagonalisée exprimant la part de la variance expliquée par les composantes principales.....</i>	<i>p.50</i>
<i>Tableau 4 : Proportion estimée de chaque type de logement dans le DF en 2001 (EPI-MG²).....</i>	<i>p.55</i>
<i>Tableau 5 : Prix moyen et prix moyen corrigé au m² estimés des logements à la vente dans le DF en 2000 (EPI-MG²).....</i>	<i>p.58</i>
<i>Tableau 6 : Les produits immobiliers de l'Agence Cataño Bienes Raíces, Juillet 2003.....</i>	<i>p.110</i>
<i>Tableau 7 : Enquête sur les prix de l'immobilier, 2001. Prix moyen au m² des logements dans 4 zones populaires du Sud-Ouest.....</i>	<i>p.113</i>
<i>Tableau 8 : Coefficients de corrélation entre indicateurs de mobilité et les 14 indices synthétiques.....</i>	<i>p.144</i>
<i>Tableau 9 : L'immigration intra et interdélégationnelle dans le Sud-Ouest de Mexico et le cas particulier des zones de Santa Fe, San Jerónimo et Tlalpan.....</i>	<i>p.168</i>
<i>Tableau 10 : Profils démographiques et culturels comparés des populations de 6 zones du Sud-Ouest du DF en 2000.....</i>	<i>p.170</i>
<i>Tableau 11 : Caractéristiques comparées de la population du Cerro del Judío et de l'ensemble du DF.....</i>	<i>p.198</i>
<i>Tableau 12 : Synthèse comparative : les 4 différents degrés de fermeture des espaces résidentiels.....</i>	<i>p.253</i>
<i>Tableau 13 : Les 12 entités à la plus forte croissance démographique absolue prévue entre 2000 et 2020.....</i>	<i>p.258</i>
<i>Tableau 14 : Coefficients de corrélation entre taux de vols et indices de richesse, de pauvreté, de mobilité et de territorialité de la mobilité dans le DF.....</i>	<i>p.272</i>
<i>Tableau 15 : Répartition par type des véhicules en circulation en 1998 dans la ZMVM.....</i>	<i>p.289</i>
<i>Tableau 16 : Emission annuelle moyenne de gaz polluants par usager de moyen de transport suivant la nature de celui-ci.....</i>	<i>p.293</i>
<i>Tableau 17 : Emission de gaz polluant sous l'hypothèse H₀ d'utilisation exclusive de Microbus et Combis pour assurer les déplacements à l'intérieur de l'agglomération de Mexico.....</i>	<i>p.295</i>

<i>Tableau 18 : Emission de gaz polluant sous l'hypothèse H₁ d'utilisation exclusive de l'automobile particulière pour assurer les déplacements à l'intérieur de l'agglomération de Mexico.....</i>	<i>p.295</i>
--	--------------

IV. SCHEMAS

<i>Schéma 1 : ACP à partir de 14 indices synthétiques. Les principales corrélations entre les variables 2 à 2.....</i>	<i>p.47</i>
<i>Schéma 2 : Le double système socio-économique et anthropo-culturel de relations de causalités positives dans le DF en 2000.....</i>	<i>p.49</i>
<i>Schéma 3 : La connexité théorique d'un circuit urbain fermé.....</i>	<i>p.150</i>
<i>Schéma 4 : La privacité de l'espace vécu des milieux aisés.....</i>	<i>p.163</i>
<i>Schéma 5 : Les différents modèles de diffusion spatiale des quartiers aisés à Mexico.....</i>	<i>p.242</i>
<i>Schéma 6 : Le mécanisme de perpétuation et d'auto-alimentation du sentiment d'insécurité parmi les couches supérieures.....</i>	<i>p.273</i>

V. CROQUIS ET DESSINS

<i>Croquis 1 : Maison typique du quartier San Angel.....</i>	<i>p.93</i>
<i>Croquis 2 : L'îlot résidentiel Olipadres.....</i>	<i>p.94</i>
<i>Croquis 3 : La plaza departamental Perisur.....</i>	<i>p.132</i>
<i>Croquis 4 : La disposition classique d'un microbus (pesera) type Chevrolet.....</i>	<i>p.295</i>
<i>Dessins 1.a, 1.b. et 1.c. : Le Conjunto Residencial Mansiones del Sur.....</i>	<i>p.103</i>
<i>Dessins 2.a., 2.b. et 2.c. : Plans sur 3 niveaux du conjunto residencial Mansiones del Sur.....</i>	<i>p.103</i>
<i>Dessins 3.a., 3.b., 3.c. et 3.d. : Plans sur 4 niveaux d'une maison du Conjunto Las Canteras.....</i>	<i>p.106</i>
<i>Dessin 4 : L'entrée contrôlée du Residencial San Francisco.....</i>	<i>p.107</i>
<i>Dessins 5.a., 5.b. et 5.c. : Plans sur 3 niveaux d'une maison du Residencial San Francisco...</i>	<i>p.108</i>
<i>Dessin 6 : Carte mentale de Karina B.....</i>	<i>p.225</i>
<i>Dessin 7 : Carte mentale de la mère célibataire de 38 ans.....</i>	<i>p.226</i>
<i>Dessin 8 : Carte mentale de Rámiro.....</i>	<i>p.227</i>
<i>Dessin 9 : Carte mentale de la femme de 28 ans.....</i>	<i>p.228</i>
<i>Dessin 10 : Carte mentale de José González Felipe.....</i>	<i>p.229</i>

<i>Dessin 11 : Carte mentale de Raúl.....</i>	<i>p.230</i>
---	--------------

VI. PHOTOGRAPHIES

<i>Photographie 1: Vue aérienne de la tâche urbaine de la Zone Métropolitaine de la Vallée de Mexico (1986).....</i>	<i>p.28</i>
<i>Photographie 2 : Implantation humaines sur la Sierra de Guadalupe, Mexico.....</i>	<i>p.33</i>
<i>Photographie 3 : Cireur de chaussure dans l'alameda central, Mexico.....</i>	<i>p.40</i>
<i>Photographie 4 : Maison individuelle dans la délégation Tlalpan, Mexico.....</i>	<i>p.41</i>
<i>Photographie 5 : Vue panoramique de Mexico.....</i>	<i>p.64</i>
<i>Photographie 6 : La bouche de la station de métro Miguel Angel Quevedo, délégation Coyoacán, Mexico.....</i>	<i>p.69</i>
<i>Photographie 7 : Colonies périphériques populaires, Mexico.....</i>	<i>p.80</i>
<i>Photographies 8.a.-b.-c.-d. : Agents de sécurité privés en service, Mexico.....</i>	<i>p.96</i>
<i>Photographie 9.a.-b.-c.-d. : Propriétés individuelles appartenant à des îlots fermés de la colonie Olivar de los Padres, délégation Alvaro Obregón, Mexico...p.97</i>	
<i>Photographie 10 : Vigile privé scrutant de manière peu amenable un automobiliste dans l'espace public, Coyoacán, Mexico.....</i>	<i>p.100</i>
<i>Photographies 11.a.-b.-c. : Conjunto residencial Las Canteras.....</i>	<i>p.105</i>
<i>Photographie 12 : La Leonardo da Vinci School, dans la délégation Coyoacán, Mexico....</i>	<i>p.119</i>
<i>Photographies 13.a.-b. : Le club Casablanca San Angel, Alvaro Obregón, Mexico.....</i>	<i>p.126</i>
<i>Photographie 14 : Le centre commercial Santa Fe , Alvaro Obregón, Mexico.....</i>	<i>p.130</i>
<i>Photographie 15 : La boutique Recubre, dans le centre commercial Santa Fe, Mexico.....</i>	<i>p.131</i>
<i>Photographie 16 : La plaza Loreto, Coyoacán, Mexico.....</i>	<i>p. 134</i>
<i>Photographie 17 : Le Sanborns de Plaza Parque, Mexico.....</i>	<i>p.135</i>
<i>Photographies 18: Le métro, les taxis individuels et collectifs, Mexico.....</i>	<i>p.141</i>
<i>Photographie 19 : Rue commerçante d'Azcapotzalco, Mexico.....</i>	<i>p.186</i>
<i>Photographie 20 : Le zócalo de Coyoacán, Mexico.....</i>	<i>p.189</i>
<i>Photographie 21 : Habitat populaire, colonie Santo Domingo, Mexico.....</i>	<i>p.195</i>
<i>Photographie 22 : Mécanicien travaillant dans son atelier, Mexico.....</i>	<i>p.204</i>
<i>Photographie 23 : Famille mexicaine de milieu humble.....</i>	<i>p.216</i>
<i>Photographies 24.a.-b.-c.-d.-e. : Le mur qui barre la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique.....</i>	<i>p.233</i>
<i>Photographie 25 : Le quartier de la bourse, Mexico.....</i>	<i>p.239</i>

<i>Photographie 26 : Maison intégrée à une gated community nord-américaine.....</i>	p.244
<i>Photographie 27 : Pavillon de la banlieue parisienne.....</i>	p.247
<i>Photographie 28 : Maison de banlieue suédoise.....</i>	p.248
<i>Photographie 29 : Voiture saccagée, Mexico.....</i>	p.279
<i>Photographies 30.a.-b.-c. : Véhicules particuliers prisés par les couches supérieures mexicaines.....</i>	p.292
<i>Photographies 31 : Transit automobile sur l'avenue Río Mixcoac, Mexico.....</i>	p.294
<i>Photographie 32 : Le World Trade Center, Mexico.....</i>	p.299

INDEX DES LIEUX

<i>Ajusco.....</i>	p. 32, 178
<i>Altavista.....</i>	p. 217
<i>Atizapan de Zaragoza.....</i>	p. 32
<i>Autopista Constituyentes-La Venta.....</i>	p. 122
<i>Avenida Centenario.....</i>	p. 148
<i>Avenida Hidalgo.....</i>	p. 122
<i>Avenida Insurgentes Sur.....</i>	p. 122, 133, 227
<i>Avenida Luis Cabrera.....</i>	p. 75
<i>Avenida Revolución.....</i>	p. 227
<i>Avenida San Barnabé.....</i>	p. 75, 214
<i>Avenida Tamaulipas.....</i>	p. 148
<i>Avenida Toluca.....</i>	p. 125, 147
<i>Avenida de las Torres.....</i>	p. 122
<i>Avenida Torres Ixtapaltongo.....</i>	p. 94
<i>Azcapotzalco.....</i>	p. 52, 59, 65, 186
<i>Barrio Loreto.....</i>	p. 133-134
<i>Buenos Aires (Arg.).....</i>	p. 134, 157
<i>Calzada de las Aguilas.....</i>	p. 75
<i>Calzada de los Leones.....</i>	p. 75, 147

<i>Calle Angel María Garibay Kintana</i>	p.93
<i>Calle Angulo Iñiguez</i>	p. 93
<i>Calle Francisco de la Maza</i>	p. 93
<i>Calle Jorge Gurria Lacroix</i>	p. 93
<i>Calle Madero</i>	p. 135
<i>Camino a Santa Fe</i>	p. 148
<i>Cambridge Club</i>	p. 124-126
<i>Casa de los Azulejos</i>	p. 135
<i>Centre</i>	p. 29-30, 32, 122, 131, 135, 151, 185-189, 191, 206-208, 210, 212, 216, 227, 234, 240, 267-271
<i>Centro Comercial Santa Fe</i>	p.122, 128-129, 131-134, 149
<i>Cerro del Judío</i>	p. 76, 112, 145, 147, 155, 194, 196-198, 200, 205, 214, 216-217, 227, 230, 233-234, 248, 252-253, 273, 284
<i>Chapultepec</i>	p. 228
<i>Chicago (E-U)</i>	p. 244
<i>Ciudad Juárez</i>	p. 35
<i>Ciudad Satélite</i>	p. 172, 228
<i>Club Casablanca</i>	p. 125
<i>Club Libanés</i>	p. 94, 125-126
<i>Coapa</i>	p. 56
<i>Colegio Green Hills</i>	p.116, 118, 120
<i>Colegio Lowell</i>	p. 116
<i>Colegio Williams</i>	p.116, 118, 120
<i>Colonia Adolfo Ruiz Cortines</i>	p. 70
<i>Colonia Ajusco Huyamilpas</i>	p. 70
<i>Colonia Barranca Seca</i>	p. 112
<i>Colonia Campestre Coyoacán</i>	p. 70
<i>Colonia Campestre Currubusco</i>	p. 122
<i>Colonia Cantera Puente de Piedra</i>	p. 76
<i>Colonia Cresencio Juárez Chavira</i>	p.170, 195
<i>Colonia Condesa</i>	p. 187
<i>Colonia Cuauhtémoc</i>	p. 147
<i>Colonia del Valle</i>	p. 67
<i>Colonia El Gavillero</i>	p. 170
<i>Colonia El Rosal</i>	p. 112
<i>Colonia El Tanque</i>	p. 194, 228
<i>Colonia Fuentes del Pedregal</i>	p. 111
<i>Colonia Golondrinas</i>	p. 76
<i>Colonia Heroes de Padierna</i>	p. 143, 167
<i>Colonia Isidro Fabela</i>	p. 76, 133
<i>Colonia Jardines del Pedregal</i>	p. 101, 133, 185-186
<i>Colonia La Huerta</i>	p. 170
<i>Colonia La Malinche</i>	p. 79, 94, 125, 194
<i>Colonia Las Cruces</i>	p. 194
<i>Colonia Lomas de Santa Fe</i>	p. 120, 129, 167, 170, 173
<i>Colonia Lomas de Guadalupe</i>	p. 76
<i>Colonia Lomas de las Aguilas</i>	p. 186
<i>Colonia Lomas de Memetla</i>	p. 76
<i>Colonia Lomas Quebradas</i>	p. 214-215
<i>Colonia Olivar del Conde</i>	p. 76
<i>Colonia Olivar de los Padres</i>	p. 92-94,101, 111, 124-126, 133, 147, 215, 246
<i>Colonia Paseo de las lomas</i>	p. 122, 173
<i>Colonia Paseo de Taxqueña</i>	p. 70
<i>Colonia Pedregal de San Jerónimo</i>	p. 167
<i>Colonia Pedregal de Santo Domingo</i>	p. 70, 170
<i>Colonia Presidentes</i>	p. 76
<i>Colonia Polánco</i>	p. 161
<i>Colonia San Angel Inn</i>	p. 92-93, 133, 144, 148, 170
<i>Colonia San Antonio</i>	p. 147
<i>Colonia San Jerónimo Aculco</i>	p. 112, 118, 194
<i>Colonia San Jerónimo Lidíce</i>	p. 79, 101, 111-112, 115-116, 118-119, 124-126, 147, 170, 194, 196, 214
<i>Colonia San José Insurgentes</i>	p. 104, 107

<i>Colonia San Miguel Xicalco</i>	p. 170
<i>Colonia San Simón Ticumac</i>	p. 67
<i>Colonia Santa Ursula</i>	p. 70
<i>Colonia Talpan</i>	p. 167-170
<i>Colonia Torres de Potrero</i>	p. 194
<i>Colonia Volcanes</i>	p. 170
<i>Colorado (E-U)</i>	p. 164
<i>Conjunto Las Canteras</i>	p. 103-107, 149
<i>Conjunto Mansiones del Sur</i>	p. 101-104, 107, 149
<i>Coyoacán</i>	p. 32, 187, 189-190
<i>Cuautitlan</i>	p. 268
<i>Cuernavaca</i>	p. 151, 159, 240
<i>Cuicuilco</i>	p. 217
<i>Delegación A. Obregón</i>	p.35,51-52,56,60-61, 65,72-73,75-77,79,92,107,122,134,144,147,167-169,171,196,205,210,226, 257
<i>Delegación Benito Juárez</i>	p. 40, 51-52, 54, 56, 60, 66-70, 72, 75 77, 86, 185
<i>Delegación Coyoacán</i>	p. 51-52, 54, 56, 60, 66-70, 72-73, 75-77, 119, 129, 133, 187, 189-190, 198, 268
<i>Delegación Cuajimalpa</i>	p. 51, 54, 65, 72-73, 75-78, 120, 122, 198
<i>Delegación Cuauhtémoc</i>	p. 40, 51-52, 60, 64, 79, 187
<i>Delegación Gustavo A. Madero</i>	p. 56, 60, 65, 267
<i>Delegación Iztacalco</i>	p. 40, 52, 65, 198, 209
<i>Delegación Iztapalapa</i>	p. 32, 51, 56, 65, 208, 209, 268
<i>Delegación Magdalena Contreras</i>	p. 35, 52, 56, 62, 72, 74-77, 79, 116, 144, 147, 167-169, 171, 196, 205, 210, 226
<i>Delegación Miguel Hidalgo</i>	p. 51-52, 56, 58, 60, 75, 267, 271
<i>Delegación Milpa Alta</i>	p. 35, 51-52, 56, 58, 65
<i>Delegación Tláhuac</i>	p. 32, 51-52, 65
<i>Delegación Talpan</i>	p.52, 56, 61, 65, 72, 75-77, 79, 120, 144, 167-171, 187, 189, 198, 205, 226, 257
<i>Delegación Venustiano Carranza</i>	p. 40, 52, 59, 65, 187, 209
<i>Delegación Xochimilco</i>	p. 35, 51, 56, 70
<i>Desierto de los leones</i>	p. 32
<i>Ecatepec</i>	p. 32
<i>Estado de Hidalgo</i>	p. 223
<i>Estado de Michoacán</i>	p. 199
<i>Estado de Morelos</i>	p. 151
<i>Estado de Puebla</i>	p. 151, 199, 223
<i>Estado de Tlaxcala</i>	p. 199, 223
<i>Estado de Veracruz</i>	p. 199
<i>Fraccionamiento del Campo</i>	p. 186
<i>Hacienda de Coyoacán</i>	p. 70
<i>Hauts-de-Seine (Fr.)</i>	p. 254
<i>Houston (E-U)</i>	p. 231, 244
<i>Las Curvas</i>	p. 196, 214
<i>Las Lomas</i>	p. 75, 79, 172, 254
<i>Leonardo Da Vinci School</i>	p. 119
<i>Londres (R-U)</i>	p. 133
<i>Los Angeles (E-U)</i>	p. 231, 242-244, 252, 254
<i>Merced</i>	p. 208
<i>Miami (E-U)</i>	p. 99, 164, 244
<i>Mixcoac</i>	p. 118
<i>Naucalpan</i>	p. 29, 33, 172
<i>New York (E-U)</i>	p. 133, 164, 244
<i>New Jersey (E-U)</i>	p. 244
<i>Nezahualcoyótl</i>	p. 208, 209, 268
<i>Pachuca</i>	p. 151
<i>Paris (F)</i>	p. 241, 242, 254
<i>Pedregal</i>	p. 32, 54, 101, 111-112, 133, 144
<i>Perisur</i>	p. 132-134, 149, 216-217
<i>Phoenix (E-U)</i>	p. 244
<i>Plaza Loreto</i>	p. 133-134
<i>Plazas de Jerónimo</i>	p. 167
<i>Primaria Alfredo E. Uruchurtu</i>	p. 115

<i>Privada del Bosque</i>	p. 186
<i>Pueblo Los Reyes</i>	p. 234
<i>Pueblo Nuevo Bajo</i>	p. 115
<i>Pueblo San Bartolo Ameyalco</i>	p. 76
<i>Pueblo San Mateo Tlatenango</i>	p. 76
<i>Pueblo Santa Fe</i>	p. 79
<i>Pueblo Santa Lucía</i>	p. 148
<i>Pueblo Santa Rosa Xochiac</i>	p. 76
<i>Queretaro</i>	p. 151
<i>Raquet Club</i>	p. 124
<i>Residencial Agua 793</i>	p. 102-103, 107, 149
<i>Residencial Arboleda del Condor</i>	p. 186
<i>Residencial Cerezos</i>	p. 186
<i>San Angel</i>	p. 32, 93, 126, 187, 189-190, 228, 246
<i>San Antonio (E-U)</i>	p. 244
<i>San Diego (E-U)</i>	p. 243
<i>San Francisco</i>	p. 76, 103, 107-108, 147, 149
<i>San Francisco (E-U)</i>	p. 133, 164
<i>San Jerónimo</i>	p. 32, 54, 76, 101-102, 115, 122, 124, 127, 168, 170, 190, 215
<i>Santa Barbara (E-U)</i>	p. 243
<i>Santa Fe</i>	p. 76, 79, 122, 127, 129-134, 144, 148, 138, 173, 217-218
<i>Stockholm (S)</i>	p. 248-249, 254, 302
<i>Tasqueña</i>	p. 228
<i>Tepito</i>	p. 208
<i>Texcoco</i>	p. 268
<i>Tlalpan</i>	p. 32, 187, 189-190, 228
<i>Tlanepantla</i>	p. 29, 33
<i>Tijuana</i>	p. 35
<i>Toluca</i>	p. 29, 75, 122, 129, 151, 159, 240
<i>UAM</i>	p. 70, 120
<i>Universidad Iberoamericana</i>	p. 120-121, 129
<i>Universidad Intercontinental</i>	p. 120
<i>UNAM</i>	p. 70, 188, 276
<i>Universidad Las Américas</i>	p. 120
<i>Venise (It.)</i>	p. 302
<i>Via Vasco de Quiroga</i>	p. 122
<i>Villa Olímpica</i>	p. 90-91, 115, 156
<i>Villa Quietud</i>	p. 70
<i>Zócalo</i>	p. 130, 187, 228

SIGLES

ACP : Analyse en Composantes Principales.

AGEB : *Area Geo-Estadística de Base* (Aire Géostatistique de Base).

ALENA : Accords de Libre Echange Nord Américain.

AMCM : *Area Metropolitana de la Ciudad de México* (Aire métropolitaine de la ville de Mexico).

CONAPO : *Consejo Nacional de Población* (Conseil national de population).

DF : *Distrito Federal* (District Fédéral).

ECJ-MG : Enquête dans le *Cerro del Judio*, Marc Guerrien 2000-2001.

EPI-MG : Enquête sur les Prix de l'Immobilier, Marc Guerrien 2001.

GDF : *Gobierno del Distrito Federal* (Gouvernement du District Fédéral)

IDH : Indice de Développement Humain.

INEGI : *Instituto Nacional de Economía, Geografía e Informática* (Institut National d'Économie, de Géographie et d'Informatique).

OCDE : Organisation pour la Coordination et le Développement Economique.

PGJDF : *Procuraduría General de Justicia del Distrito Federal* (Procureur Général de Justice du District Fédéral).

PNUD : Programme des Nations Unies pour le développement.

PAN : *Partido Acción Nacional* (Parti Action Nationale).

PIB : Produit Intérieur Brut.

PNB : Produit National Brut.

PRD : *Partido de la Revolución Democrática* (Parti de la Révolution Démocratique).

PRI : *Partido de la Revolución Institucional* (Parti de la Révolution Institutionnelle).

PROGRESA : *Programa para la Educación, la Salud y la Alimentación* (Programme pour l'éducation, la santé et l'alimentation).

SEDESOL : *Secretaría del Desarrollo Social* (Secrétariat³⁰⁵ du Développement Social).

SEDUVI : *Secretaría de Desarrollo Urbano y de Vivienda* (Secrétariat³ de développement urbain et du logement).

SEP : *Secretaría de Educacion Pública* (Secrétariat³ de l'éducation publique).

SETRAVI : *Secretaría del Transporte y de la Vialdad* (Secrétariat³ des transports et de la voirie).

SMA : *Secretaría del Medio Ambiente* (Secrétariat³ de l'environnement).

SSP : *Secretaría de Seguridad Pública* (Secrétariat³ de Sécurité Publique).

UAM : *Universidad Autonoma Metropolitana* (Université Autonome Métropolitaine).

UNAM : *Universidad Nacional Autonoma de México* (Université nationale autonome du Mexique).

UNESCO : *United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation* (Organisation pour l'éducation, la science et la culture des nations unies).

ZMVM : *Zona Metropolitana del valle de México* (Zone métropolitaine de la vallée de Mexico)

³⁰⁵ Equivalent ministère.

GLOSSAIRE DES TERMES EN ESPAGNOLS EMPLOYES

Asentamiento : « Assise », néologisme désignant les implantations humaines improvisées.
Avenida : Avenue.

Barranca : Ravin.
Calzada : Chaussée.
Calle : Rue
Centro : Centre.

Chavos Bandas : Bandes de jeunes.

Chilango : Habitant du DF (argotique).

Chismes : Ragots, rumeurs.

Colonia : Colonie (quartier du DF).

Condominio : Lotissement.

Convivir : Vivre avec, partager son temps avec (renvoie à la notion de convivialité).

Criollos : Créoles (enfants de colons européens, mais nés et vivant au Mexique).

Cuate : Ami, pote (argotique).

Cuota : Tarif de droit d'entrée.

Fraccionamiento cerrado : « Fractionnement », ensemble résidentiel fermé.

Fresa : Littéralement « fraise », ce terme désigne dans l'argot mexicain des personnes ou atmosphères « nunuches ».

Gente : Les gens (*La gente*), les miens (*Mi gente*), les leurs (*su gente*), etc.

Güero : Blanc, blondinet (argotique). Le terme peut parfois prendre une connotation sociale, pour désigner des gens pas forcément blonds mais appartenant aux couches supérieures.

Juntas de vecinos : Assemblées de voisins, associations de quartier.

Licenciatura : Licence.

Maquiladoras : Usines d'assemblage de firmes transnationales situées pour la plupart dans les parties mexicaines des villes jumelles de la Frontière E-U/Mexique.

Mojado : Littéralement « mouillé », le terme désigne les clandestins mexicains aux Etats-Unis, en allusion à la traversée du *Río Bravo* (Rio Grande pour les nord-américains) qui sépare le Mexique de son voisin et que les premiers migrants traversaient à la nage.

Mordida : Littéralement « morsure », le terme désigne le fruit de la micro-corruption généralisée, et notamment des « taxes » régulières des forces de police sur les particuliers.

Moreno : Marron, Brun.

Muchacha : Femme, dame (expression communément utilisée pour désigner la bonne).

Municipios Conurbanos : Municipales urbains de l'Etat de Mexico appartenant à la ZMVM.

Panaderia : Boulangerie.

Pendejadas : Expression grossière pour qualifier des bêtises, des « conneries ».

Pesera : Nom donné aux *microbus*, sans doute inspiré à l'origine de *pecera* (bocal à poisson), en raison du manque d'espace à l'intérieur de ces véhicules.

Plaza : Signifiant littéralement « Place », le terme désigne souvent le marché.

Plaza departamental : Galerie commerciale et de loisir type *mall*.

Prepa, diminutif de *Preparatoria* : Préparatoire, équivalent lycée.

Primaria : Primaire, équivalent école primaire et collège.

Quinceañera : 15^{ème} anniversaire des jeunes filles, traditionnellement l'occasion d'une fête de célébration.

Residencial : Résidence, ensemble résidentiel.

Tienda : Petit commerce populaire type épicerie.

Tope : Ralentisseur, dos d'âne.

Tortilla : Galette de farine ou de maïs.

Zócalo : Littéralement « socle », désigne en fait la place centrale de la ville.

L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse; Ces opinions doivent être considérées comme propres à l'auteur.